This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Fc45.20

Harvard College Library

GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE

DE SAINT-QUENTIN (AISNE).

Digitized by Google

Digitized by Google

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE.

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DES

SCIENCES, ARTS, BELLES-LETTRES

ET AGRICULTURE

DE

SAINT-QUENTIN (AISNE).

TROISIÈME SÉRIE. — TOME I.

Travaux de 1855 à 1857.

SAINT-QUENTIN.

—

Typographie et Lithographie d'Ad. Moureau, Grand'Place, 7.

—

1858.

Digitized by Google

Fr 45.20

Harvard College Library
NOV 14 1912
Gift of
Prof. A. C. Coolidge

Digitized by Google

SÉANCES PUBLIQUES.

Séance Publique du 3 Juin 1855.

PRÉSIDENCE DE M. DESAINS.

La Séance est ouverte par un discours de M. le Président, qui résume les Travaux de la Société, pendant le cours de l'année qui vient de s'accomplir; puis il rappelle immédiatement après les noms des lauréats du concours pour les prix d'apprentissage, dans l'ordre suivant:

1er Prix. Charlet (Charles), de l'Ecole Jumentier.
2e. Prix. Point (Emile), de l'Ecole Sainte-Anne.
3e. Prix. Hecht (Henri), de l'Ecole Protestante.
1er Accessit. Lecreux (Jules), de l'Ecole Sainte-Anne.
2e. Accessit. Sauvage (Napoléon), de l'Ecole Jumentier.
3e. Accessit. Lambert (Jean-Louis), de l'Ecole Sainte-Anne.

Digitized by Google

Rapport de M. Foulon sur le Concours d'Economie politique.

MESSIEURS,

Depuis quelques années, la Société Académique s'est appliquée à choisir pour sujets de concours des questions éminemment pratiques et dont la solution fût propre à produire des résultats utiles et sérieux.

En effet, l'époque actuelle a surtout pour mission de faire entrer dans le domaine des faits et de concentrer dans des formules précises et réalisables, les théories économiques et scientifiques longuement élaborées par la génération précédente, et il suffit de jeter un regard sur les merveilles que la science appliquée à l'industrie accomplit chaque jour pour reconnaître la vérité de cette assertion.

Mais dans cette marche imposante du progrès universel, certaines connaissances ont eu le privilége de pénétrer plus vite dans tous les rangs de la Société, tandis que d'autres, ou plus obscures ou moins lucratives dans leur application, sont demeurées jusqu'à présent circonscrites dans une région inaccessible au plus grand nombre.

La science économique est, sans contredit, l'une des moins connues, et, malgré l'utilité journalière de ses enseignemens, elle n'a guère été étudiée jusqu'alors que par des hommes à qui un esprit cultivé et des loisirs suffisants ont permis d'aborder

Digitized by Google

les grands ouvrages où les maîtres ont développé leurs doctrines.

C'est dans le but de répandre davantage les principes élémentaires de cette science, que la Société Académique a mis au concours la question suivante :

« Petit Traité ayant pour objet de vulgariser, « dans une forme aussi familière que possible, les « parties essentielles de la science économique, « en n'abordant que les principes généralement « reconnus par les hommes spéciaux.

« On devra s'attacher principalement à combat- « tre les préjugés contraires à la liberté commer- « ciale et industrielle, sans toucher aux questions « de commerce international. »

Un seul mémoire est parvenu à la Société, qui l'a envoyé à l'examen d'une commission composée de Messieurs Héré, Bourbier, Dufour, Demoulin et Foulon.

Je suis chargé, Messieurs, de vous faire connaître les appréciations de la commission, appréciations sanctionnées depuis par la Société, dans le sein de laquelle un rapport a été fait sur ce travail.

L'auteur partage son traité en trois parties, savoir : l'Économie domestique, l'Économie industrielle et l'Économie politique.

La première de ces divisions pouvait être sup-

Digitized by Google

primée sans inconvénient, et la Société a déjà couronné, en 1852, un petit ouvrage où ce sujet est convenablement traité.

Les titres relatifs à l'économie industrielle et à l'économie politique contiennent des notions très saines parmi lesquelles nous avons à peine rencontré quelques erreurs légères ; les idées qui forment la base de ce travail ont une véritable valeur, et il est à regretter que l'auteur ne les ait pas enchaînées dans un ordre plus régulier. La forme épistolaire qu'il a adoptée l'oblige à des répétitions de formules qui nuisent à la rigueur des déductions, et il en résulte une certaine confusion qui, dans un ouvrage élémentaire, constitue un défaut essentiel. Il nous a paru, en outre, que certaines parties auraient pu être plus développées sans nuire à la concision indispensable dans un traité populaire.

La Société, tout en reconnaissant que ce mémoire renferme la plupart des éléments de solution de la question proposée, n'a pas trouvé qu'il fût assez complet ni assez parfait dans la forme pour mériter le prix ; mais elle a décerné à l'auteur une médaille d'argent comme récompense de ses intelligents efforts ; et, dans l'espoir que cette question déjà traitée par lui d'une manière satisfaisante pourra faire naître un travail plus irréprochable, elle la maintient au concours pour l'année prochaine, ne doutant pas que l'importance

Digitized by Google

du sujet ne soit pour les hommes studieux une cause puissante d'émulation.

Après cette décision, la Société a pris connaissance du nom de l'auteur, et nous venons, Messieurs, proclamer que la médaille d'argent est accordée à M. Chrétien (Charles), chef de bureau à l'entrepôt réel des douanes, n° 31, rue du faubourg du Temple, à Paris.

Nous félicitons M. Chrétien de la persévérance qu'il apporte dans l'étude des questions économiques. En effet, la Société n'a pas oublié qu'il a déjà mérité une citation lors du concours ouvert par elle en 1850, sur les moyens de faire produire à la bienfaisance les meilleurs effets possibles; cette mention avait d'autant plus de mérite, que 63 concurrents avaient pris part à la lutte.

Rapport de M. Bourbier sur le Concours d'Horticulture.

MESSIEURS,

La Société Académique de Saint-Quentin, en instituant des expositions de fleurs et de légumes, se proposait de répandre le goût des fleurs et d'amener une production plus abondante de substances alimentaires, et d'augmenter par là le bien-être général.

Le succès des expositions, la sympathie de plus en plus grande que manifestent toutes les classes

Digitized by Google

de la société pour ces luttes courtoises où l'amour-propre des uns, l'intérêt bien légitime des autres, trouvent un dédommagement de leurs soins et de leurs peines, nous prouvent que si nous n'avons pas encore atteint le but, nous nous en rapprochons du moins tous les jours.

La culture des fleurs, en s'étendant, en se perfectionnant, accroît le nombre de ces jardiniers laborieux qui se passionnent pour une profession dans laquelle ils goûtent de douces satisfactions, tout en assurant leur avenir et celui de leur famille. Félicitons-nous, Messieurs, de voir se multiplier ces serres où trouvent asile une foule de plantes inconnues à nos climats. Le simple châssis, comme le jardin d'hiver le plus splendide, l'achat des plantes qui les embellissent, en favorisant la diffusion des salaires, accroissent, en réalité, la richesse publique. La source la plus féconde de cette richesse n'est-elle pas la multiplicité du travail ? Le pot de Giroflée, le Réséda sur la fenêtre de l'artisan, lui inspireront peut-être le désir de cultiver un modeste jardin ; au lieu des jouissances grossières du cabaret où sa santé s'altère, où disparaissent les ressources du ménage, où se perdent les habitudes de la vie de famille, cette source si féconde et si pure du bonheur domestique, il verra se développer en lui des qualités morales qui adoucissent sa vie de labeur.

L'horticulteur, ami du progrès, voit les varié-

Digitized by Google

tés de légumes, qu'il n'obtenait jadis qu'à des époques déterminées et restreintes, se modifier, dans leur qualité et dans leur période de végétation, se succéder pendant toute l'année.

Ne devons-nous pas, Messieurs, exprimer nos sentiments de gratitude pour les amateurs éclairés de l'horticulture qui, en nous apportant ici leurs produits, font partager au public leurs nobles jouissances? Les récompenses que vous allez leur accorder témoigneront du prix que vous attachez à leur coopération. Que le plaisir, je dirai même le bonheur que cause la vue de plantes inconnues jusque là, engage un grand nombre d'horticulteurs à entrer dans la lice et à ne pas craindre de livrer leurs noms à une publicité toujours honorable.

Nous avons accueilli avec empressement les produits de M. Louvot, horticulteur-pépiniériste à Chauny, dont une commission a visité, avec le plus grand intérêt, le jardin consacré à multiplier des plantes diverses.

Le jury de l'exposition, composé de jardiniers, d'amateurs et de membres de la Société, a procédé avec toute l'attention et tout le discernement possibles à l'appréciation des récompenses à décerner.

Nous avons l'honneur de vous proposer de distribuer les médailles et les encouragements ainsi qu'il suit:

Digitized by Google

Concours. Entre Horticulteurs-Amateurs poua la plus belle collection de plantes fleuries d'un seul genre :

1er Prix. M. Cambronne aîné; jardinier, M. Sydonie Demarle.

2e. Prix. M. Carpentier (Achille); jardinier, M. Basseville.

Pour la plus belle collection de plantes variées fleuries :

M. Vasseur père, jardinier chez M. Clovis Cordier.

Concours. Entre Horticulteurs-Commerçants pour la plus belle collection de plantes variées :

M. Philippot.

Pour la plus belle collection de plantes de serre fleuries d'un seul genre :

M. Philippot (Azalées et Pélargoniums).

Pour la plus belle collection de plantes de pleine terre et fleuries :

1er Prix. M. Barbare (Rosiers).

2e. Prix. M. Caron fils (Phlox, Œillets, Rosiers).

A M. Louvot, de Chauny, Médaille d'argent pour l'ensemble de ses cultures et de ses multiplications.

Culture maraîchère entre Amateurs :

Prix. M. Rebout, chez M. Arpin, au Ponchaux.

Entre Commerçants (primeurs et fruits) :

Prix. M. Barbare.

Légumes de saison :

Prix. M. Brin.

Digitized by Google

. **Culture du Melon :**

Prix. M. Boulanger.

Pour la meilleure tenue du jardin maraîcher et pour la bonne direction de ses arbres fruitiers:

Prix. M. Douchy fils.

Pour la grande étendue de ses pépinières et l'introduction d'espèces nouvelles de fruits :

Prix. M. Philippot.

Pour fabrication de jardinières rustiques :

Mention honorable à M. Cauchemé, à Chauny.

La Séance est close par le tirage de la loterie des fleurs.

Digitized by Google

Séance Publique du 4 Mai 1856.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRÉ.

DISCOURS DU PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

La Société Académique, en sa qualité de Société des Arts, ne pouvait rester étrangère au mouvement qui porte en ce moment la ville de Saint-Quentin à glorifier la mémoire d'un de ses enfants qui s'est illustré dans les arts, et dont le nom sera à jamais béni pour les institutions de bienfaisance qu'il a fondées. Elle a pensé que lorsque chaque citoyen avait apporté sa part du bronze qui compose la statue de l'artiste et du philanthrope, elle devait, elle, apporter à cette fête d'inauguration, pardonnez-moi l'expression, son compliment et son bouquet. Elle a donc mis au concours l'éloge en vers de Maurice-Quentin Delatour, et elle a avancé son exposition annuelle de fleurs, afin qu'elle coïncidât avec cette grande fête de famille.

Le concours de poésie n'a produit que six pièces de vers, et cela se conçoit, si l'on réfléchit que l'appel de la Société n'a guère pu être entendu au loin. Toutes ces pièces révèlent leur origine locale par l'expression de la reconnaissance la mieux sentie et de l'admiration la plus vraie; plusieurs même

Digitized by Google

ont une valeur littéraire incontestable; mais toutes aussi, il faut bien le reconnaître, présentent des inégalités regrettables, et la Société a pensé que l'éloge d'un peintre aussi parfait que Delatour devait, pour être digne de son sujet, approcher de cette délicatesse exquise qui ne laisse rien à désirer. Elle a donc décidé que le concours serait continué et le prix décerné dans la première séance publique. Les concurrents qui auront plus de temps, feront aisément disparaître des imperfections qu'ils reconnaîtront eux-mêmes, et alors l'éloge de notre admirable pastelliste sera de tout point digne de lui.

Quant au bouquet, Messieurs, chacun peut en juger par ses yeux. Il suffit de visiter notre exposition d'horticulture pour reconnaître que, malgré la température peu favorable qui règne depuis quelque temps, malgré l'avance de près d'un mois sur l'époque ordinaire de notre exposition, Messieurs les horticulteurs sont parvenus à présenter les plus belles collections de plantes fleuries, et à offrir ainsi le plus riche bouquet au peintre habile qui semble avoir dérobé aux fleurs leur éclat et leur fraîcheur pour les fixer sur ses admirables portraits.

Que Messieurs les horticulteurs reçoivent donc nos félicitations et nos remercîments.

C'est encore, Messieurs, glorifier la mémoire

Digitized by Google

de Delatour que de s'occuper de questions qui intéressent le bien-être du peuple.

La Société ne s'écarte donc pas de l'objet de cette fête en proclamant le résultat du concours qu'elle a ouvert pour un petit traité de principes d'économie, ayant surtout pour objet de combattre certains préjugés populaires, qui sont si contraires aux véritables intérêts du peuple.

Rapport de M. Midy sur le Concours d'Economie politique.

La Société Académique avait mis au concours, pour l'année 1856, une question économique dont l'énoncé peut se réduire à ces termes: Populariser et rendre attrayante la science économique au moyen d'un petit traité, dont l'auteur devra s'attacher à combattre les préjugés contraires à la liberté commerciale.

En d'autres termes, c'était dire aux concurrents: « Semez de fleurs le sol aride de l'économie poli- « tique. « *Manibus date lilia plenis* » Tracez-nous « une route macadamisée bien large et bien unie ; « puis faites pousser sur ces cailloux des camélias « et des azalées, en un mot toutes les fleurs que « chacun admire à l'exposition Académique. » Le problème ainsi posé n'était pas d'une solution facile, il faut en convenir.

Je sais bien que Fontenelle l'a résolu dans ses

Digitized by Google

Entretiens sur la pluralité des mondes; Bernardin de Saint-Pierre dans ses Études de la nature; Arago dans ses Notices; Aimé Martin dans ses Lettres à Sophie; — mais tout le monde ne peut pas être Fontenelle, Arago, Bernardin de Saint-Pierre, ni même Aimé Martin. Aussi les concurrents n'ont-ils pas été nombreux.

Heureusement le travail que nous avons eu à juger est bon, assez complet, presque toujours clair, ce qui n'est pas un petit mérite dans l'exposé d'une science aussi ardue que l'économie politique.

L'auteur aurait pu prendre pour épigraphe cette phrase que Voltaire s'appliquait volontiers:

« Je suis comme les petits ruisseaux, ils sont « transparents parce qu'ils sont peu profonds. »

En somme, l'ouvrage est estimable, les doctrines en sont irréprochables, mais il lui manque ce qui rend les ouvrages populaires, la forme; or, quand il s'agit de vulgariser une science, la forme est tout.

Aussi, Messieurs, la Société Académique n'a-t-elle pas cru devoir décerner le prix à ce mémoire qui ne remplit qu'imparfaitement les conditions du programme, et n'a-t-elle accordé à l'auteur, Monsieur Chrétien, de Paris, déjà couronné dans nos précédents concours, qu'une mention honorable avec médaille.

Digitized by Google

La Société, convaincue désormais que ce sujet de prix n'amènerait pas de meilleur résultat dans l'avenir, l'a retiré du concours, et elle a décidé qu'elle décernerait, en 1857, une médaille d'honneur à l'auteur de la meilleure pièce de vers qui lui serait envoyée à l'occasion du troisième anniversaire séculaire du siége de Saint-Quentin.

Les lauréats des prix d'apprentissage pour l'année 1855 ont été proclamés dans l'ordre suivant :

1er Prix. — FIÉRET (Jules), de l'école Jumentier.
2e. Prix. — COULON (Louis), de l'école Ste-Anne.
3e. Prix. — VÉNET (Henri), de l'école Jumentier.
1er Accessit. — THUILLAT (Em.), de l'école Jumentier.
2e Accessit. — HUBERT (J.-L.), de l'école Ste-Anne.

LISTE DES PRIX DÉCERNÉS

aux Exposants des Concours d'Horticulture.

1er Concours. **Entre Horticulteurs-Amateurs pour la plus belle collection de plantes fleuries d'un seul genre :**

M. Cambronne-Tausin et M. Carpentier (Achille).

Médaille de première classe pour leur collection de Calcéolaires et de Cinéraires.

2e. Concours. **Entre Horticulteurs-Amateurs pour la plus belle collection de plantes fleuries et variées.**

M. Seydoux, du Câteau, pour le plus beau choix de spécimens qu'il a exposés (Azalées, Rhododendron, Camélias).

Médaille de première classe.

3e. Concours. **Entre Horticulteurs-Commerçants pour la plus belle collection de plantes de serre et fleuries d'un seul genre.**

Digitized by Google

M. Philippot, Médaille de première classe (Azalées de sa culture).

M. Barbare, idem.

4e. Concours. Pour la plus belle collection de plantes de serre fleuries et en espèces variées :

M. Philippot, Médaille de première classe.

M. Colle, Mention honorable.

5e Concours. Pour la plus belle collection de plantes de pleine terre :

M. Barbare, Médaille de première classe, pour ses Rosiers francs de pied et les Giroflées provenant de sa culture.

M. Couilloux, médaille de deuxième classe, pour ses Plantes variées.

6e Concours. Entre Horticulteurs-Amateurs pour les légumes et les fruits de primeur :

M. Delor, jardinier de M. Joly, à Pommery, Légumes et Raisins, Médaille de deuxième classe.

M. Poteaux, jardinier chez M. Casalis, Mention honorable pour fraises forcées.

Mention honorable à un Amateur, pour conservation de trois poires, BELLE ANGEVINE.

7e Concours. Entre Horticulteurs-Commerçants; production de légumes et de fruits de primeur :

M. Brin, légumes nombreux et variés, Médaille de première classe.

M. Loison, pour Brocolis, Pommes de terre, Champignons, Médaille de deuxième classe.

M. Boulanger, jardinier au vieux Port, Médaille de deuxième classe, pour invention d'une hotte-arrosoir.

Tirage de la Loterie des Fleurs.

Digitized by Google

Séance Publique du 24 Mai 1857.

PRÉSIDENCE DE M. BOURBIER.

M. le Président prononce le discours suivant :

Le Concours annuel d'Horticulture, que vous avez institué il y a déjà sept années, est une de ces créations qui durent parce qu'elles répondent à un besoin réel.

Le goût, je dirai même la passion des fleurs, ont toujours été signalés chez les peuples d'une civilisation avancée. Si le goût n'est pas nouveau, il est du moins beaucoup plus répandu de nos jours, surtout chez les nations qui, privées par la dureté de leur climat d'une végétation riche et variée, éprouvent un désir plus vif de posséder ce qui semblerait devoir leur être à tout jamais refusé. Si, comme les Romains et les Grecs dans leurs banquets, nous ne nous couronnons pas de roses, elles ornent du moins nos demeures; l'art de nos jardiniers sait les faire éclore en toutes saisons, les fleurs ne sont-elles pas l'accompagnement obligé de toutes nos fêtes religieuses ou profanes ? un amant les offre à sa fiancée; on les retrouve sur le berceau du nouveau-né comme sur la tombe de ceux dont nous honorons la mémoire. Au théâtre, l'actrice applaudie voit les bouquets pleuvoir à ses pieds, le parfum des roses, le brillant coloris des autres, leur port ou l'assemblage de leurs diverses parties

Digitized by Google

nous attirent et nous séduisent. On ne peut donc s'étonner qu'une exposition de fleurs soit une fête dont le public paie volontiers les frais.

L'Exposition de cette année, quoique privée du concours d'amateurs étrangers à notre ville, n'était ni moins complète, ni moins riche que les précédentes.

Des sujets de choix, des collections nombreuses dont la culture et la floraison ont été ménagées avec art pour les présenter dans tout leur éclat au jour de l'exposition, témoignent du savoir et des soins intelligents de nos jardiniers.

Trois horticulteurs-amateurs se trouvaient sur les rangs, et tous les trois ont bien mérité les récompenses que vous leur avez décernées.

M. Cambronne, Henri, a exposé des Azalées de l'Inde, qui, par leur beauté et la force des sujets, l'éclat de leur coloris, eussent fait l'ornement des serres les mieux entretenues. Ses Rhododendrons, moins nombreux que les Azalées, étaient d'une magnificence éblouissante.

M. Cambronne aîné vous a présenté des Pélargoniums parfaitement conduits et dont la floraison ne laissait rien à désirer; les plus belles variétés de ce genre y avaient des représentants.

M....., sous le nom de son jardinier, a exposé des Calcéolaires fleuries au nombre de près de 200, dont le port et les nuances diverses s'éloignant au-

Digitized by Google

tant que possible du type primitif (la couleur jaune), prouvaient l'intelligence avec laquelle elles avaient été choisies et cultivées.

Parmi les horticulteurs-jardiniers, M. Philippot a su conserver le rang qu'il s'est acquis dans nos précédentes expositions ; vous avez remarqué ses belles Azalées de l'Inde, véritables spécimens qu'il cultive avec amour et dont il ne consent point à se dessaisir ; puis, venaient des plantes de serre variées, telles que Pelargoniums, Verveines, Pétunias, Héliotropes, Orangers, Fuchsias, Rhododendrons, Ericas, etc. etc.

Parmi les plantes de pleine terre, je vous signalerai le Deutzia gracilis, le Rhododendron ponticum, le Kalmia, l'Azalea pontica, le Diclytra spectabilis, des Rosiers, des Résédas et des Giroflées ; le tout, y compris les massifs en plein air, offre environ 1,200 plantes.

M. Barbare a exposé :

1° Environ 200 Azalées de l'Inde, de taille peu élevée, bouturées par lui il y a quatre ans, et qui, bien cultivées, sont aujourd'hui d'une vente très-facile ;

2° De très-nombreux Rosiers francs de pied, offrant une grande variété. Cette culture, qui lui a valu jusqu'ici de beaux succès, péchait cependant sous le rapport du feuillage que l'oïdium avait envahi ;

Digitized by Google

3° Une culture très bien réussie d'au moins 2,000 Giroflées, d'un coloris pur et dont vous n'avez vu qu'une partie.

M. Colle-Godefrain avait de nombreuses plantes de serre et d'autres de pleine terre.

M. Héry, établi à Saint-Quentin depuis peu de temps, n'a pu exposer que des plantes achetées récemment et qui n'avaient pu recevoir encore le cachet qu'imprime à ses produits tout horticulteur éclairé.

M. Loison offrait, réunis à une grande variété de Verveines, ses produits maraîchers qui, comme ceux de M. Brin, n'avaient plus le mérite d'être des primeurs, puisque depuis un mois déjà ils étaient offerts en vente sur nos marchés; ils témoignaient des soins donnés à leurs productions: c'étaient des carottes de Hollande, des poireaux, des laitues, des oignons, des haricots verts, blancs; des choux-fleurs, des pois en cosse, des fraises princesse-royale et des pommes de terre dites de Marjolin. Cette variété joint à sa précocité l'avantage d'être très-farineuse et d'un excellent goût, quoique cultivée sur couche chaude dans du terreau.

Comme complément de notre exposition, nous avions un assortiment de meubles de jardin en fonte d'un excellent choix et exécutés par M. Véry, fondeur à Fargniers, près Lafère; c'étaient des

Digitized by Google

bancs d'un prix moins élevé que ceux que l'on exécute en bois, des vases Médicis de forme parfaite et de diverses grandeurs, des tabourets, des coupes, des assiettes de dessert à jour, en fonte, et une table ronde offrant sur son pourtour les douze signes du zodiaque. M. Véry a eu l'obligeance d'offrir à la Société un très-beau canapé en fonte qui a formé le premier lot de la loterie.

Je pense, Messieurs, que nous avons à constater les progrès croissants de nos expositions, surtout dans le mérite des plantes qui y sont présentées et admises; le succès de la loterie nous prouve que la population nous sait gré de nos efforts; ce sont là des motifs bien suffisants pour nous encourager à continuer une œuvre si agréable au public et si utile à la classe des jardiniers-fleuristes et maraîchers.

M. le Président invite ensuite M. le Secrétaire à proclamer les noms des lauréats du concours d'horticulture.

EXPOSITION D'HORTICULTURE DE L'ANNÉE 1857.

1re CATÉGORIE.

Concours entre Horticulteurs-Amateurs.

1er Concours. Pour les plus belles collections de plantes de serre fleuries d'un seul genre :

Digitized by Google

Médaille de première classe à M. Cambronne, Henri, pour sa riche collection d'Azalées.

Médaille de première classe à M. Cambronne aîné, pour sa belle et nombreuse collection du genre Pelargonium. (Jardinier, Demarle Sydonie).

Médaille de deuxième classe à M. Lecreux, pour sa belle collection de Calcéolaires.

2e. CATÉGORIE.

Concours entre Horticulteurs-Jardiniers.

1er Concours. Pour la plus belle collection de plantes de serre, fleuries, d'un seul genre :

Médaille de première classe à M. Philippot, pour sa collection d'Azalées.

Médaille de première classe à M. Barbare, pour sa nombreuse collection d'Azalées de sa production.

Médaille de deuxième classe à M. Héry-Rigaut, culture de Geraniums et de Verveines.

Mention honorable à M. Couilloux, pour ses Rosiers à haute et basse tige.

2e Concours. Pour la plus belle collection de plantes variées ;

Médaille de première classe. M. Philippot, Geranium, Rhododendron, Verveines et Plantes de pleine terre.

Médaille de deuxième classe. M. Colle-Godefrain.

Mention honorable à M. Loison, pour sa culture de Verveines, Géranium et Phlox-Drammoni.

Les lauréats du concours pour les prix d'apprentissage, sont ensuite proclamés dans l'ordre suivant :

1er Prix. Fraix, Félix, élève de l'Ecole Sainte-Anne.

2e. Prix. Rossignol, Ernest, de l'Ecole Jumentier.

Digitized by Google

1er Accessit, avec Médaille, Ravin, Albert, de l'Ecole Jumentier.

2e. Accessit, avec Médaille, Lebée, Louis, de l'Ecole des Frères.

3e Accessit, sans Médaille, Deladrier, Alfred, de l'Ecole Jumentier.

La séance est close par le tirage de la Loterie des Fleurs.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

NOTE
sur la Restauration
DES
MONUMENTS DU MOYEN-AGE,

par M. BÉNARD, MEMBRE RÉSIDANT.

Parmi les causes qui ont si puissamment contribué à fixer l'attention de notre temps sur les arts du Moyen-Age, l'une des plus considérables est assurément la sécheresse où l'architecture avait fini par tomber il y a un quart de siècle. Mais, quelque juste que soit la sévérité avec laquelle cette époque a été jugée, il ne faut pas oublier qu'elle était le terme où devait inévitablement aboutir la Renaissance, cette splendide aberration (1).

Dès l'instant en effet que, par avidité pour la nouveauté, les artistes, désertant par degrés les traditions des beaux siècles du Moyen-Age, en arrivèrent à se livrer à l'étude exclusive des formes romaines et grecques, les conséquences de cette erreur ne devaient pas tarder à se produire successivement, comme nous le remarquerons plus loin.

(1) La Renaissance n'est envisagée ici qu'au point de vue de l'Architecture.

Digitized by Google

Les grandes montées font les grandes descentes, dit le proverbe : de Notre-Dame en la Cité à Notre-Dame-de-Lorette, voilà la descente ; et c'est alors qu'un grand poète s'écriait avec désespoir : l'Architecture se meurt, l'Architecture est morte !

Les arts ne peuvent mourir, pas plus que les facultés de l'homme, pas plus que les besoins et les aspirations des sociétés ; seulement, ils accompagnent dans leurs modifications ces besoins et ces aspirations dont ils sont l'une des manifestations les plus éclatantes : sans doute, ils ont leurs vicissitudes, tantôt de progrès, tantôt de déclin ; mais, pareils au Phénix, ils ne sont jamais si voisins de leur résurrection que lorsqu'ils semblent près d'expirer.

Ce qui commençait à mourir, c'est l'architecture fausse, inepte, servile, qui, ayant perdu les principes, s'était fait des règles de convention : un regard distrait, jeté par le siècle sur les Cathédrales, a suffi pour la juger et l'abattre.

On les avait oubliés pourtant, ces augustes édifices : ils avaient été impunément défigurés, mutilés, dépouillés, couverts de badigeon et de sarcasmes, et même remaniés par d'obscurs copistes de style gréco-romain, qui, tout en outrageant Robert de Luzarche, croyaient glorifier Callicrate et Agrippa ; et cela, aux applaudissements de leur époque.

Tout méconnaissables qu'ils sont, ces monu-

Digitized by Google

ments ont enfin arraché un cri d'admiration : les esprits se sont tournés avec passion vers un art dont les ruines leur offraient encore d'inépuisables trésors d'imagination, de goût, de science, de vérité et de variété ; et comme toute passion a son paroxysme, on pourrait craindre que notre siècle ne devînt plus gothique que le Moyen-Age.

Il ne suffit plus ni de l'admiration contemplative, ni de la conservation, ni de la restauration, ni même de l'achèvement des Cathédrales : on va plus loin, ou en veut construire et on en construit de toutes pièces. Ce n'est pas nous à la vérité qui nous en plaindrions, si dans ces constructions on se bornait à profiter des principes généraux de l'architecture gothique, sans s'assujettir à ses formes, et si l'on évitait ainsi la faute de la Renaissance ; mais ce n'est pas le moment de discuter cette grave question.

Il s'agit donc de rechercher avec quelle mesure et par quelles voies on peut parvenir à des restaurations réelles et sérieuses ; car on se trouve en face d'un écueil sur lequel la Renaissance est venue se heurter et échouer : c'est le culte exclusif de la forme.

Lorsqu'après de longs siècles d'oubli, après les affectations maniérées et parfois puériles du XV^e^ siècle, les artistes du XVI^e^ se trouvèrent *inopinément* en présence des chefs-d'œuvre de l'antiquité, ce qui frappa leurs yeux, ce qui les séduisit,

Digitized by Google

ce fut l'harmonie des lignes, le fini et le distingué des décorations, la fermeté magistrale des plans, toutes qualités extérieures et superficielles ; et l'on vit pour la première fois des architectes du plus beau talent, des maîtres comparables par plusieurs points à la plupart de ceux de l'antiquité, méconnaître les lois essentielles de la construction, perdre de vue que le climat sous lequel ils vivaient et les matériaux dont ils disposaient n'avaient rien de compatible avec les styles qu'ils voulaient faire renaître. Ils n'ont pas compris que les formes antiques étaient naturellement dérivées du mode de construction, et que ce mode de construction lui-même était la conséquence rigoureuse du climat et des matériaux ; ils ont voulu, avec nos pierres de petites dimensions, d'un grain grossier, d'une résistance médiocre, bâtir comme avec les carrières du Pentélique, d'où les Grecs et les Romains tiraient pour leurs architraves des poutres de marbre de plus de cinq mètres de longueur, plus dures que l'airain ; et, pour forcer les matériaux à se prêter aux formes qu'ils leur imposaient, ils en sont venus à pervertir les lois de l'appareillage, et enfin à recourir à des artifices inouïs, soigneusement dissimulés, et indignes dans tous les cas d'une architecture sérieuse et sensée.

De même aujourd'hui, n'est-ce pas surtout la forme, l'effet produit, le caractère apparent qui nous frappe et nous charme dans les Cathédrales? Les discussions si vives, si fines, si savantes, agi-

Digitized by Google

tées par les archéologues depuis vingt ans, ont toujours eu pour objet la forme, la couleur, le style en un mot; comme si ces attributs étaient la substance même de l'Architecture! On a bien senti que la sculpture et la peinture composent avec elle un tout indivisible : « elles font corps pour ainsi dire avec le monument, » dit un archéologue distingué (1), « elles s'harmonisent tellement avec lui, « qu'elles semblent indispensables à son exis- « tence. » Rien de plus judicieux que cette réflexion, et il importe au plus haut degré de bien saisir les causes de cette harmonie; c'est dans les principes même de l'art qu'il faut la chercher.

Pour bien entendre cette proposition, nous considérerons d'abord que l'Architecture vraie diffère de la fausse en ce que la première s'appuie sur des principes, et que la seconde se guide par des règles.

Les principes sont : la conformité des plans à la destination, aux usages, aux servitudes de l'édifice; la répartition et la combinaison des matériaux suivant leur nature, leur valeur, leurs propriétés; la distribution logique et motivée des décorations.

Quand les principes réels sont oubliés, on en crée de fictifs qui ne sont que de véritables règles,

(1) A. Dutilleux, Membre de la Société des Antiquaires de Picardie. Annales de l'Archéologie au XIX^e siècle.

Digitized by Google

telles que la symétrie, la proportion, la régularité, etc.

Certaines architectures ont des principes sans règles; la Grecque, la Gothique des grands siècles; quelques autres ont des principes et des règles; la Romaine, la Gothique des derniers siècles; d'autres enfin n'ont que des règles; la Renaissance jusqu'à nos jours; et il est à remarquer que les règles, une fois qu'elles pénètrent dans l'architecture, en chassent peu à peu les principes.

On comprend donc que, dans un édifice du XIII^e^ et même du XIV^e^ siècle, rien n'a dû être livré au caprice; tout a sa nécessité d'être, et quand on suit par la pensée les développements de cet art depuis ses premiers essais jusqu'à son apogée, on est étonné de la sagacité, du bon sens et du goût avec lesquels tout s'y coordonne. On l'a souvent appelé naïf; cette expression ne nous paraît point exacte, à moins qu'on n'ait voulu dire par là qu'il est vrai et sincère.

A considérer en particulier les Cathédrales, destinées à recevoir de grandes assemblées, les étendues de terrain qu'elles couvrent étaient calculées non-seulement pour satisfaire à cette condition, mais aussi pour ne pas l'excéder; de plus vastes enceintes eussent été inutiles pour des réunions où l'unité présidait toujours, où tous les actes, soit religieux, soit politiques, émanant d'une seule personne ou d'un seul directoire, l'attention des

Digitized by Google

spectateurs trop éloignés eût été distraite ou perdue; la division en une grande nef et des latéraux était encore une nécessité de la destination; quoi de plus simple et en même temps de plus commode pour une circulation sans trouble, et une assistance attentive? La grande hauteur de la nef était une conséquence inévitable des autres dimensions de l'édifice; le jour emprunté aux latéraux étant insuffisant, il fallait bien faire pénétrer la lumière directe jusqu'au centre, et elle ne pouvait être admise que par-dessus les contre-nefs. Les voûtes elles-mêmes étaient le seul moyen durable et logique de couvrir ces grands espaces; à la faveur des arcs en décharge, on pouvait les construire en petits matériaux qui réunissaient tous les avantages: économie, puisqu'on les avait sous la main; facilité de mise en œuvre; solidité due à la liberté de leur jeu dans le cas des tassements; enfin, poussée, réduite au minimum tant par leur faible poids que par la science de leur appareil; les contre-forts extérieurs devenant nécessaires, la logique les transforma en arcs-boutans; et leur place, leur forme, leurs dimensions, rien, — même ce qui au premier coup d'œil semblerait le produit de la pure fantaisie, les clochetons, les arcs à jour, — rien n'y était arbitraire; les colonnes, les contre-forts n'étaient employés qu'aux points où ils étaient utiles; on ne songeait point à figurer des pilastres, des corniches, des arcades, pour le simple agrément de l'ornementation; une porte était-

Digitized by Google

elle nécessaire? on lui donnait les dimensions strictement convenables à sa destination ; on n'en simulait point sous prétexte de régularité ; une balustrade montait tout simplement à hauteur d'appui et non à hauteur d'épaule.

Les artistes du Moyen-Age ne s'assujettissaient point à la symétrie, non qu'ils l'ignorâssent, ils l'appliquaient, mais seulement lorsqu'elle avait sa raison d'être ; ils la regardaient sans doute comme une règle qui dispense d'imagination, puis qu'elle ne consiste que dans la répétition indéfinie d'une même disposition.

Après que tout l'ensemble du monument était ainsi ordonné, venait seulement la décoration. C'est ici surtout que cet art est admirable, et l'on sent maintenant comment la sculpture et la peinture s'harmonisent à l'architecture, à tel point qu'on a été tenté de croire qu'elles lui sont indispensables.

Ils se gardaient bien de chercher de parti pris un effet de style aux dépens de la sagesse du plan. Par la nature même des appareils, les maçonneries, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, offraient très peu de nus ; les effets d'ensemble résultaient virtuellement de tous les mouvements des lignes. Un de leurs axiômes était d'adopter franchement tous les ouvrages utiles, toutes les servitudes, même les plus vulgaires, de les laisser visibles ; mais aussi d'éviter tout ce qui les aurait rendus maussades ou laids ; ils avaient besoin de clochers pour les cloches, ils ne craignaient pas de les montrer ; il leur

Digitized by Google

fallait des combles pour couvrir les édifices, ils n'avaient pas honte de les laisser apparents (1); seulement, ils savaient profiter de ces circonstances pour y répandre une ornementation dont la grâce et la distinction nous confondent; toutes ces masses, chacune accusant vigoureusement sa fonction, indépendantes mais non désordonnées, découpées à grandes silhouettes, composaient, sans trouble comme sans recherche, une variété illimitée d'attitudes.

A l'intérieur, la sculpture et la peinture n'avaient pas pour objet de remplir d'une manière plus ou moins adroite les surfaces des corps ou membres de la maçonnerie; ces arts, alors satellites, étaient traités absolument comme Boileau aurait voulu qu'on traitât la rime; tout ornement était motivé par l'objet auquel il s'appliquait; il en complétait la signification, en indiquait le but ou l'usage; c'était comme une écriture figurée au moyen de laquelle on achevait de lire sa destination; les nus étant très rares, comme nous l'avons remarqué, parce qu'ils étaient inutiles, il n'y avait point place pour les tableaux; et l'on n'avait point encore le goût bizarre de mettre quelqu'objet que ce fût à une place qui ne lui convenait point; mais par les fenêtrages, par les immenses combinaisons des lignes droites et courbes, ils obtenaient

(1) Les Architectes du Panthéon de Paris et de la Madeleine et bien d'autres à leur suite, se sont crus mieux avisés.

Digitized by Google

naturellement les divisions, les caractères, les contrastes, les effets. On a remarqué, non sans critique, que ces peintures et sculptures ne sont pas une représentation exacte de la forme humaine. Nous ne saurions laisser passer cette occasion de les justifier d'une semblable critique; d'abord il ne saurait être question de cette vaste catégorie de grotesques de toutes sortes où il est bien visible que les artistes ont, de propos délibéré, encouru cette remarque, sans craindre qu'on leur en fît un reproche; nous voulons donc parler seulement des sujets, soit groupés, soit individuels, où leur âme a répandu le sentiment du beau, tel qu'elle le comprenait; on rend justice, il est vrai, à l'expression toujours ferme et noble des faces, au naturel et à la dignité des poses, à la science même des vêtements; mais on y trouve des défauts d'anatomie; c'est-à-dire qu'on voudrait que les artistes chrétiens de l'Occident eussent eu le même sentiment de la beauté humaine que les artistes payens de la Grèce ou athées de Rome. Loin de nous la pensée d'être injuste envers ces derniers, leurs chefs-d'œuvre sont incomparables; mais aussi, qu'il nous soit permis de louer les nôtres d'avoir préféré, à une imitation sensuelle et plastique, la recherche de formes en harmonie avec la pureté de leur idéal. Ce n'est pas tout; que l'on fasse réflexion à la situation de ces statues, de ces bas-reliefs, de ces imageries, presque toujours vus de loin ou d'en bas; qu'on leur substitue

Digitized by Google

pour un instant des formes académiques, et l'on verra s'il est possible d'en obtenir ces étonnants effets qui caractérisent l'art gothique ; l'expérience nous apprend, au contraire, que rien n'est plus gauche et plus indécis, lors même que, vus de près, ils seraient d'une correction irréprochable (1).

Si maintenant nous jetons un coup d'œil rapide sur les constructions civiles, la même sagesse, le même goût, le même sentiment des convenances vont nous frapper par de nouveaux aspects; car ce serait une erreur de croire que dans les deux beaux siècles du Moyen-Age, ces édifices eussent aucune ressemblance avec les Cathédrales; les architectes avaient un trop vif discernement pour appliquer à des constructions de destination si différente les mêmes caractères ou les mêmes ornementations; leurs principes d'ailleurs étaient une barrière contre de pareils écarts. Les maçonneries et les décorations se déduisant logiquement des conditions du plan, ne cessaient pas d'être originales et *sui generis;* et nous nous tromperions fort si nous pensions nous faire une idée des hôtels civils et des belles habitations de cette époque en nous figurant

(1) Exemple ; les statues des pinacles de Notre-Dame de Paris, comparées à celles qui se trouvaient encore ces jours derniers sur les pignons de notre Hôtel-de-Ville ; autant les premières sont vives et franchement accusées, autant les secondes étaient lourdes ; à deux cents pas, on ne savait plus ce qu'on voyait. L'un et l'autre édifice sont également restaurés, mais avec un sentiment différent de l'art gothique, motivé par la différence de leurs styles.

Digitized by Google

divers motifs empruntés aux Cathédrales, que nous y appliquerions le plus judicieusement possible.

On ne tenait pas à la symétrie des plans, mais à leur commodité : rien n'était dissimulé, mais chaque objet trouvait son ornement dans sa raison d'être : les escaliers se plaçaient latéralement aux bâtiments, parce que leurs spirales sont incompatibles avec les niveaux des croisées des divers étages, et l'on préférait une irrégularité rationnelle à une régularité fictive. Les générations qui se succédaient dans ces maisons, ne dédaignant pas de continuer les professions des ancêtres, et restant attachées au foyer domestique comme au sanctuaire du culte qu'elles vouaient alors à la sainteté de la famille et à la mémoire de leurs pères, conservaient les mêmes goûts, les mêmes mœurs, les mêmes besoins ; les appartements ne changeaient donc pas de destination ; chaque pièce, même à l'extérieur, annonçait cette destination ; les cabinets n'y étaient point éclairés par des fenêtres de même importance que les salles, ni les cuisines que les oratoires ; quand on voulait sortir d'une chambre, on n'avait pas à chercher la porte déguisée par un lambris ou une tenture ; les ferrures même de cette porte n'étaient point une énigme. Les charpentes des planchers étaient apparentes ; on réunissait par là deux avantages : celui de maintenir les bois dans un parfait état de siccité éminemment favorable à leur conservation, et celui d'avertir sur-le-champ, dans le cas de quel-

Digitized by Google

que danger de ruine ; il n'y avait qu'à regarder pour le voir; on tirait ensuite parti de cette disposition au profit d'une ornementation simple ou riche, toujours large et belle, parce qu'elle était vraie.

Ces quelques aperçus suffisent pour nous mettre à même d'apprécier tout ce qu'il y a de méthode, de doctrine et d'esprit dans l'architecture gothique, l'une des plus brillantes conceptions de l'intelligence humaine.

Les principes que nous venons de rappeler s'étaient perdus avec l'art auquel ils avaient donné naissance, et la faveur avec laquelle notre temps s'est retourné vers lui, faveur excitée surtout par les discussions des archéologues, a dû précéder les études nécessaires pour retrouver les traditions oubliées: elles se vulgarisent aujourd'hui, grâces aux travaux et aux recherches de quelques savants architectes (1).

Les premières restaurations tentées dans les édifices gothiques ne pouvaient manquer d'être généralement malheureuses; car n'étant pas encore à même de distinguer ce qu'il était convenable de faire d'avec ce qui devait être répudié, on n'avait d'autre guide qu'un sentiment obscur et vague de la forme. La plupart de ces édifices se trouvent donc dans cette situation singulière que presque tous les changements qu'ils ont subis sont

(1) MM. Viollet Le Duc, Labrouste, Lassus, Hittorf, Vaudoyer, etc.

Digitized by Google

pseudo-romains, ou pseudo-grecs, ou pseudo-gothiques, sans parler de ceux qui ne sont susceptibles d'aucune dénomination. Nous ne voulons point dire par là qu'il faille proscrire indistinctement tous les ouvrages que les architectes des derniers siècles ont été appelés à y exécuter; on rencontre quelquefois des œuvres du plus grand style, du goût du plus délicat, et si ces œuvres n'y occupent pas une place inconvenante ou incompatible avec l'ordonnance, il faudrait bien se garder de les rayer. De ce que nous avons trop souvent raison de regretter les erreurs de l'architecture inaugurée par la Renaissance, nous n'en devons pas moins rendre hommage au génie d'un grand nombre de maîtres qui, même dans cette voie fausse, ont créé des chefs-d'œuvre; et, puisque l'occasion se présente d'en faire la remarque, disons que le courant qui poussait tous les esprits cultivés vers l'étude passionnée de l'antiquité a entraîné, forcément peut-être, les artistes vers les objets de la prédilection du siècle; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils sont parfois contraints de sacrifier aux idoles de l'opinion publique.

Ainsi, par exemple, les Cathédrales de Mantes, de Rouen, devront garder leurs tombeaux; notre Collégiale, ses Orgues; St-Gervais même, son portail.

Si quelques personnes ne partageaient point ce sentiment, si elles le considéraient comme une concession fâcheuse, qu'elles veuillent bien nous permettre les réflexions suivantes :

Digitized by Google

En premier lieu, les édifices d'un style homogène sont très peu communs, tandis qu'au contraire les exemples ne sont pas rares de constructions qui, commencées dès le XI[e] siècle, se sont poursuivies par intermittences jusqu'au XVI[e]; de sorte qu'elles offrent l'assemblage des diverses transitions de l'art gothique; ainsi, tout à côté des arcades basses, larges, à plein-centre, superposées par étages, soutenues par des colonnes courtes à chapiteaux évasés; à côté des fenêtres étroites, dépourvues de meneaux, de rosaces, et même d'archivoltes, on y trouve ces ogives pointues, surchargées de nervures refouillées, portées sur des piliers dont elles sont la continuation: plus de chapiteaux, plus de division en étages, des baies énormes, tendues pour ainsi dire d'un réseau de pierres. Quoi de plus dissemblable? Quoi de plus contraire à la régularité? Oserons-nous cependant condamner ce désordre apparent? Tous ces grands architectes, qui se sont succédés dans l'accomplissement d'ouvrages aussi étonnants, qui y ont fait éclater tant de science et souvent tant de goût, pouvons-nous supposer qu'ils n'aient pas songé à l'irrégularité qu'ils introduisaient? Lorsqu'ils montrent tant de pénétration, tant de finesse dans leurs combinaisons, une faute aussi visible et même aussi grossière devait-elle leur échapper? Ils ont donc résisté à l'esprit d'imitation passive, et n'ont pas craint d'imprimer hardiment sur leurs œuvres le caractère de leur époque, et les modi-

Digitized by Google

fications que le goût et les besoins du temps leur suggéraient.

C'est donc une doctrine constante chez eux de respecter les ouvrages de leurs prédécesseurs sans s'y assujettir ; ce sera nous y conformer que de respecter nous-mêmes ceux de leurs successeurs, lorsqu'ils sont respectables, sans nous astreindre ni aux uns, ni aux autres ; disons plus : cette doctrine est constante dans l'antiquité ; elle est nécessaire à l'existence même de l'art, qui mourrait s'il n'était libre.

Notre seconde réflexion portera sur la confusion chronologique que créerait infailliblement la suppression radicale des traces que la succession des temps a gravées sur ces édifices; ces traces sont un mode de manifestation de certains faits de civilisation ou d'histoire : pourquoi vouloir en abolir le témoignage, au moment même où tant de recherches n'ont d'autre objet que d'en faire revivre la mémoire? Nous ne craignons pas de dire que de pareilles restaurations seraient un mensonge à l'avenir, qui, moins passionné, nous reprocherait de l'avoir voulu tromper sur l'âge et sur les faits, en lui transmettant des monuments tout dépouillés des caractères que les siècles y auraient accumulés. — Par suite des révolutions géologiques du globe, les différentes faces que la terre a empruntées sont ensevelies dans les dépôts dont son écorce est composée : chaque étage est distingué par des fossiles spéciaux ; ce sont, comme on l'a dit, des

Digitized by Google

médailles que la nature, dans son perpétuel travail de destruction et de reproduction, a enfouies sous les assises de son édifice; respectons, comme elle, dans nos restaurations, quelques fossiles des époques antérieures, surtout si ce sont de beaux échantillons.

Convient-il de conserver les toiles peintes dans les Cathédrales? Elles n'y ont point leur place. Ce n'est pas que nous voulions parler de la situation malheureuse qui leur est généralement faite, où l'œil aborde plus facilement le derrière de leurs châssis que leurs faces; où ils constituent de véritables écrans brisant les perspectives; qu'on leur choisisse les places les moins défavorables en apparence, il subsistera toujours une incompatibilité invincible: d'une part, entre les verrières à peinture translucide et les murs à peinture mate, ces deux peintures s'échauffant mutuellement jusqu'à des tons d'une puissance extraordinaire, et d'autre part la peinture glacée et vernie des toiles, sur lesquelles la lumière richement colorée du milieu produirait les plus malencontreux effets, les écrasant, les réduisant à l'état de taches au milieu de l'immense rayonnement général; comment enfin, l'œil tout ébloui du flamboyement des vitraux, pourrait-il descendre sans choc à la gamme obscure des toiles?

Tout porte à croire que, dans l'ordre gothique, une loi présidait à la distribution des personnages et des scènes; à l'extérieur: sculpture, statues et bas-reliefs; la perspective, l'éloignement, le

Digitized by Google

vague des airs, ont dû faire sentir aux architectes la convenance des figures par saillies, accentuées par la lumière directe; et ils suppléaient encore à la faible intensité qu'elle acquiert sous notre ciel nébuleux en les rehaussant d'enluminures. Ce n'est qu'au XV^e^ siècle que les statues pénètrent décidément dans l'intérieur, pour y faire ensuite une véritable invasion : mais, comme nous l'avons remarqué, les grands principes s'affaiblissaient déjà.

A l'intérieur donc, la peinture par images; ici, encore, on ne saurait trop admirer l'habileté avec laquelle les artistes savaient profiter de toutes les servitudes pour la faire concourir à la décoration; les fenêtres, en effet, sont une véritable servitude; il n'y aura plus de doute sur ce point, si l'on considère les efforts tentés pour s'en affranchir dans ces derniers temps; qu'on songe à la Madeleine. Nos artistes, au contraire, moins ingénieux à se travailler pour éluder des exigences nées de la nécessité même, les abordaient franchement, et réservaient leurs ressources pour en tirer un heureux parti : c'est ce qu'ils ont fait pour les fenêtrages; et parmi tous les genres imaginables de décoration, ils ont eu l'idée éminemment gracieuse et juste d'y appliquer, nous pourrions presque dire d'y créer l'imagerie. Les grandes dimensions auxquelles une logique rigoureuse les conduisait semblaient devoir constituer une véritable impossibilité d'exécution dans un temps où la mé-

Digitized by Google

tallurgie et la verrerie ne disposaient que de moyens bornés ; il leur fallait la division en compartiments ; sur-le-champ, ils trouvent la solution du problême dans les meneaux et les rosaces ; et toutes ces difficultés si naturellement vaincues forment des corollaires si directs des principes, qu'on serait tenté de croire que c'est pour les verrières que les fenêtrages ont été combinés, si l'on ne savait que les architectes gothiques étaient incapables d'assujettir les données de leur programme à la poursuite d'un effet voulu, quelque satisfaisant qu'il dût être ; ils étaient incapables, qu'on nous pardonne une expression vulgaire, mais exacte, de mettre la charrue avant les bœufs.

Autour des figures vivantes et aériennes des vitraux se développaient d'immenses peintures murales. Ce n'étaient point des imitations de marbres, de granits, de bois rares, etc. ; quand ils voulaient des tons de marbre, ils les demandaient au marbre même, des tons de bois au bois ; le secret de ce goût exquis qu'ils ont répandu dans tous leurs ouvrages, ils l'ont trouvé dans la sincérité avec laquelle ils savaient rendre la réalité harmonieuse. Ainsi, pas de copie vulgaire des règnes de la nature ; mais étude profonde des contrastes sans dureté ; voûtes en azur rehaussé de constellations d'or, pour les faire fuir dans l'immensité ; nervures doucement détachées ; colonnes à grandes lignes, à dessins larges et vifs ; tous les mouvements de l'architecture accusés et relevés sans exagéra-

Digitized by Google

tion et sans confusion ; dès lors, l'œil plonge librement jusqu'aux plus intimes profondeurs des galeries ; les perspectives se prolongent indéfiniment ; partout une lumière splendide, ici dégradée dans les lointains par teintes d'une suavité indescriptible, là vivement ranimée aux ouvertures béantes des transepts, tantôt s'éloignant sous les nuances veloutées des refouillements, tantôt rejaillissant en étincelles sur l'or des moulures; piliers dépouillant leur apparence massive ; l'édifice tout entier reprenant des proportions qu'il a perdues; voilà ce qu'était, ce que devrait être la Cathédrale.

Nous ne terminerons pas sans aborder une objection grave; c'est que de pareils travaux de restauration coûteraient des sommes tellement considérables, que l'exécution en deviendrait presque toujours impossible.

Cela étant, nous n'aurions guère avancé la question pour avoir recherché comment elle doit être résolue, puisque les moyens de la résoudre nous manqueraient.

Mais si l'on s'arrêtait par ces motifs, on n'entreprendrait jamais rien de grand.

Lorsqu'il y a trente-cinq ans les départements commencèrent la création de leurs voies vicinales, est-ce qu'ils possédaient d'avance les trois milliards qu'elles leur ont déjà coûtés ?

Lorsque nos cités jetaient les fondements des Cathédrales, est-ce qu'elles avaient en caisse les quatre-vingts ou cent millions de francs de notre

Digitized by Google

monnaie que chacun de ces édifices a exigés (1). Car les ouvriers, alors pas plus qu'aujourd'hui, ne travaillaient gratis, et les matériaux se payaient en bons deniers. C'est qu'on avait foi au présent et à l'avenir ; les communes fournissaient des fonds en raison de leurs ressources ; la munificence des citoyens, celle des grands et des souverains y contribuaient aussi, et l'œuvre se poursuivait jusqu'à l'épuisement du capital ; elle sommeillait ensuite, *pendent opera interrupta*, jusqu'au retour de temps plus favorables ; et c'est ainsi qu'à la faveur des années, le monument marchait vers son achèvement.

Les mains dispensatrices des fonds n'existent-elles pas toujours ? Un peu moins larges peut-être, on peut le reconnaître sans reproche ; les temps ne sont plus les mêmes ; de nouveaux besoins sont nés, et la vivacité des croyances était sans doute alors un puissant levier ; mais ce n'était pas le seul, n'en doutons point ; nos pères n'étaient pas privés de l'amour de l'art, ni les communes du désir de se distinguer par de grandes choses : ces sentiments n'appartiennent pas exclusivement à notre siècle ; ce n'est qu'un héritage, et il n'aura pas peu fait de le conserver intact.

Nos cités créent des édifices nouveaux, rivalisent d'ardeur dans la voie des embellissements et

(1) Nous ne comprenons dans cette évaluation moyenne ni le mobilier, ni les objets précieux de toutes sortes dont l'or et les pierreries ne composaient qu'une minime partie de la valeur.

Digitized by Google

dans la recherche des ouvrages propres à fixer l'attention; celles qui n'avaient pas l'avantage de posséder un monument de ces grandes époques en ont senti tout le prix, et rien ne leur coûte pour en combler le vide (1).

Si nos aïeux, disent-elles aujourd'hui, nous avaient légué des Cathédrales gothiques de bon aloi, au lieu de nous laisser la tâche d'en construire au XIX^e^ siècle, et que par le malheur des temps nous les ayons reçues dans un état de ruine indigne de la civilisation, indigne du respect que nous devons à la mémoire de nos pères, nous appliquerions tous nos efforts à laver les affronts qu'elles auraient subis; nos ressources sont limitées, mais nous ne serions pas tenues de faire tout, pourvu que nous fissions bien; nos neveux continueraient ce que nous n'aurions pu que commencer: en présence de nos efforts, n'eussent-ils d'abord d'autre résultat qu'une restauration partielle, secondaire même, l'Etat, protecteur naturel de tout ce qui peut développer l'éclat que les arts jettent sur un siècle, nous aiderait de ses encouragements. C'est par la continuité et la persistance d'un grand nombre de petites forces convenablement dirigées que la nature accomplit les plus grandes œuvres, il en est de même de la société.

Donnons ordre au présent, et, quant à l'avenir, suivant l'occasion nous saurons y fournir; le temps est un grand maître, il règle bien des choses.

(1) Lille, Marseille, etc.

Digitized by Google

NOTES

SUR

L'ÉGLISE DE S^T^-QUENTIN

(Extraites d'un Manuscrit portant la date de 1744),

PAR M. AUGUSTE DESAINS,

MEMBRE RÉSIDANT.

Quentin, fils de Zénon, Sénateur Romain, descendant d'une ancienne et illustre famille, animé d'une foi vive et ardente, quitta la ville de Rome en compagnie de douze jeunes patriciens, pour venir dans la Gaule prêcher la religion de Jésus-Christ.

Ils se partagèrent les principales villes de la Gaule-Belgique : telles qu'Amiens, Beauvais, Soissons ; et Quentin, qui paraît avoir été le chef de ces nouveaux Apôtres, s'arrêta dans Amiens, où il fut incarcéré comme chrétien et prédicateur de la foi évangélique, par ordre de Rixiovare, gouverneur dans cette partie des Gaules, sous l'empire de Dioclétien.

Ce farouche Proconsul désespérant de le séduire par ses promesses et l'attrait de la puissance et des honneurs, tenta de le soumettre par la rigueur des plus affreux supplices. Quentin resta inébranlable. Rictiovare redoutant un soulèvement parmi le peuple

Digitized by Google

que la constance et la fermeté du martyr transportaient d'admiration, et craignant surtout que son exemple n'entraînât la conversion d'un grand nombre à la religion qu'il professait, ordonna qu'il fût conduit en la ville d'Auguste, capitale du Vermandois, où il lui fit trancher la tête, l'an 302 de Jésus-Christ.

Pour faire perdre aux populations chrétiennes la mémoire et le nom du martyr, Rixiovare fit jeter son corps au fond de la rivière de Somme, à l'endroit ou fut édifiée plus tard une chapelle dédiée à ce Saint, dans le faubourg d'Isle, près du moulin à l'eau. Ces vénérables dépouilles restèrent en cet endroit jusqu'à l'an 357, époque à laquelle une dame romaine nommée Eusébie, qui était aveugle depuis neuf années, fut avertie en songe à différentes reprises de se rendre en la ville d'Auguste pour y rechercher le corps du martyr et lui donner la sépulture.

Eusébie eut à peine touché les précieuses reliques, qu'elle recouvra la vue: Elle se proposait de les faire conduire à un camp romain éloigné de deux lieues environ, pour les y déposer et les mettre en terre, avec la décence et les honneurs convenables; mais on rapporte qu'étant arrivée en haut de la colline qui s'étend au nord de la Somme, elle fut obligée de s'y arrêter avec le corps de St-Quentin et qu'elle fit construire en ce lieu, et hors l'enceinte de la ville, une petite chapelle, dans

Digitized by Google

laquelle elle enterra ces saintes reliques. Ceci s'accomplit le 24 juin 357.

On suppose que cette chapelle s'élevait à l'endroit même où se trouve l'autel de marbre de St-Quentin, à gauche de la grille du chœur.

Telle fut l'origine du culte de St-Quentin, que les fidèles vénéraient comme le premier apôtre de la Province.

Le nombre des ministres employés à desservir cette chapelle, augmentant à mesure que le culte de St-Quentin devenait plus étendu, il fut nécessaire, en raison de l'affluence des pélerins, d'agrandir la chapelle bâtie par Ste-Eusébie. Et l'on doit reconnaître que dans le siècle suivant, l'Eglise et le clergé de St-Quentin étaient de quelqu'importance, puisqu'après qu'ils eurent été ruinés par les Huns et les Vandales en 407 et 453, — St-Rémy, archevêque de Reims, leur fit présent en 471, d'une portion de biens qu'il possédait à Hermonville, pour les dédommager des pertes qu'ils avaient souffertes par les ravages de ces peuples barbares.

Un autre fait établit encore avec évidence que dans ces temps reculés le clergé de St-Quentin ne pouvait être que très-considérable; il avait à sa tête l'évêque de toute la contrée qui fut connu pendant un grand nombre d'années sous le nom d'évêque de Vermandois. Quatorze Prélats se succédèrent dans ce siége; le 12e fut Sophorius qui assista au 1er concile d'Orléans, tenu sous Clovis

Digitized by Google

en 511 et qui en rédigea les actes ; le dernier, St-Médard, transféra en l'année 535 le siége épiscopal à Noyon, qui n'était auparavant qu'un château fortifié du diocèse de Soissons. Quelques auteurs prétendent qu'il ne se décida à cette translation que pour se mettre à l'abri des incursions et des ravages des ennemis, après le pillage et la ruine d'Augusta Veromanduorum, appelé depuis St-Quentin. — D'autres attribuent cette détermination de St-Médard à son amour pour son pays natal : il avait reçu le jour à Salency, petit village proche de Noyon.

Bien que privée, par la translation de St-Médard, du titre d'église épiscopale, la chapelle de St-Quentin ne fut pas moins illustre, et son clergé moins considérable, surtout depuis que St-Eloy, évêque de Noyon, eut trouvé, contre toute espérance, le 3 janvier 646, le corps du Saint Martyr ainsi que le rapporte St-Ouen, dans la vie de St-Eloy.

Les guerres continuelles dont ce pays avait été le théâtre et les ravages des nations barbares, avaient fait perdre complètement les traces de la sépulture de St-Quentin. Plusieurs évêques avaient inutilement tenté d'en faire la découverte ; elle était réservée à la foi persévérante et aux mérites éclatants de St-Eloy, qui fit de ses propres mains une châsse pour renfermer les précieuses reliques de cet apôtre de son diocèse.

Et il employa son crédit, pour que l'église qui

Digitized by Google

était encore fort petite, fût agrandie pour la commodité des fidèles qui la visitaient.

Ce fut vers ce temps que le clergé de St-Quentin prit un nouvel accroissement. Il était si considérable dans le 8e siècle, qu'il avait à sa tête, avec le titre d'abbé, Fulralde, proche parent de l'Empereur Charlemagne. L'église bâtie, ou plutôt augmentée par St-Eloy, n'étant plus suffisante pour contenir le nombre des fidèles qui venaient journellement au tombeau de St-Quentin, Fulralde en fit édifier, vers l'an 820, une autre plus grande et plus solide. Son successeur, l'abbé Hugues, fit en 825 construire le caveau ou crypte qui se trouve sous le chœur; il y fit transférer le corps de St-Quentin, renfermé dans un tombeau de marbre blanc qui se voit encore aujourd'hui, entre deux autres tombeaux, celui de St-Victorice et celui de St-Cassien.

L'église élevée par Fulralde ne subsista pas fort longtemps; elle fut brûlée, en 883, par les Normands; il ne reste plus aujourd'hui de ce monument que la grosse voûte du grand portail, qui forme l'entrée de l'église et que l'on nomme voûte de St-Michel.

On est autorisé à croire que l'église de Saint-Quentin fut de nouveau rebâtie par quelques comtes de Vermandois, vers l'année 893, 10 ans après environ que l'église eut été mise dans l'enceinte de la ville, qui vers ce temps fut fermée de murailles.

Ce fut en effet vers cette année 893, qu'Octo-

Digitized by Google

gérus, évêque d'Amiens, qui avait été auparavant chanoine de St-Quentin, fit présent du corps de St-Victorice-Martyr, et de plusieurs autres reliques; or, ces sortes de présents et de translations ne se faisaient qu'à l'occasion de quelque construction ou dédicace de nouvelle église.

L'Empereur Charlemagne, Charles-le-Chauve, son successeur Louis-le-Bègue, les comtes de Vermandois et quelques seigneurs des environs, enrichirent l'église de St-Quentin par des dons et des présents considérables. Les chanoines, de leur côté, firent des acquisitions importantes, et leur nombre s'étant accru d'une manière notable, on prit la résolution, vers le commencement du 12e siècle, de bâtir une église plus vaste et plus belle que toutes celles qui avaient été construites auparavant : c'est l'édifice qui subsiste aujourd'hui.

On commença par le chœur, auquel on travailla dès l'année 1115, et qui n'a été achevé qu'en l'an 1257.

Quant à la nef, elle ne fut entreprise que sous le règne de St-Louis et n'était pas encore entièrement achevée en 1425. La grande croisée de la bibliothèque, commencée des libéralités de Louis XI, n'a été terminée qu'au commencement du 16e siècle, de telle sorte que, pour mettre l'église dans un état complet d'achèvement, on a dû y travailler successivement et à plusieurs reprises pendant plus de 300 ans.

Digitized by Google

Pour subvenir aux dépenses nécessitées par la construction d'un édifice aussi considérable, on eut recours à la munificence des rois, et l'on fit avec leur autorisation par tout le royaume des quêtes qui produisirent des sommes abondantes. Afin de stimuler la générosité des peuples, et les exciter à cette sorte d'aumône, on portait de province en province quelques portions des reliques de St-Quentin, renfermées dans des châsses, dont deux en forme de chapelle, et recouvertes de lames d'argent, étaient encore, en 1793, conservées dans un sanctuaire pratiqué à l'intérieur du mur de clôture du chœur, à la droite du maître autel.

Lorsque le comté du Vermandois eut été réuni à la couronne par la mort de la comtesse Eléonore, en 1214, les rois de France donnèrent souvent des marques de leur libéralité et de leur bienveillance envers l'église de St-Quentin. Devenus, par l'effet de cette réunion, les collateurs de toutes les dignités et des canonicats, ils s'en sont déclarés les tuteurs, patrons et premiers chanoines. St-Louis voulut lui-même, en 1226, assister avec les princes de la famille royale, et entouré d'un grand nombre de prélats et de seigneurs de la cour, à l'élévation des châsses de St-Quentin, de St-Victorice et de St-Cassien.

Ce fut à cette même époque qu'il ordonna de commencer les travaux de la nef; et il fit à ce sujet des présents proportionnés à son zèle.

Philippe-le-Long, le roi Jean et Charles VI, ne

Digitized by Google

se bornèrent pas à abandonner pour les réparations et l'entretien de cette église les gros fruits de la première année de chaque prébende vacante, ils ajoutèrent encore des sommes d'argent relativement considérables pour le temps.

Il existe peu d'églises qui aient essuyé autant de de désastres que celle de St-Quentin. Ruinée par les Huns et les Vandales en 407 et 453, renversée de fond en comble et brûlée par les Normands en 883, puis réédifiée vers la fin du 9e siècle sur les fondations du monument primitif qui était dû au zèle de Fulralde, elle eut encore à subir des épreuves et des ruines partielles, capables de causer sa destruction si les rois de France, les seigneurs des provinces environnantes, les habitants de la ville et particulièrement les membres de son chapître n'eussent témoigné pour sa conservation du zèle le plus éclairé et de la charité la plus ardente.

Le chœur avait été construit avec trop peu de solidité et une délicatesse sans doute mal entendue; les piliers, qui jusqu'aux chapiteaux n'avaient qu'un diamètre insuffisant, n'étaient pas assez forts pour soutenir la poussée des basses voûtes et le poids de la voûte du chœur, qui menaça de s'écrouler; on fut en conséquence obligé, dans le courant de l'année 1315, pour prévenir la ruine totale du chœur, de consolider ces piliers par une maçonnerie intérieure et de les relier ensemble par des tirants de bois fortement attachés à l'aide de bandes de fer, forgées exprès à Château-Thierry.

Digitized by Google

On entoura en même temps le chœur de murs fort épais sur lesquels on grava toutes les scènes du martyre de St-Quentin (1).

Et l'on a pu lire pendant plusieurs siècles, sur l'une des pierres de ce mur d'enceinte, le nom d'un chanoine appelé Thiart, enterré vis-à-vis la chapelle St-George, dite la Sacristie des Chapelains, en 1342, année dans laquelle fut achevée la sculpture dont il avait payé lui-même la dépense.

Le 11 avril 1545, la foudre tomba sur le clocher qu'elle détruisit complètement, et le feu, se communiquant à la charpente, la consuma presqu'en entier.

Pour réparer ces pertes, le roi Henri II accorda, entre autres secours, une somme de 500 livres pendant neuf ans; les seigneurs et gentilshommes du pays contribuèrent pareillement à cette réparation, soit par des sommes d'argent, soit en accordant à titre gratuit certaines quantités d'arbres à prendre dans leurs bois; de telle sorte que, par les soins du Chapitre et les dons de plusieurs bienfaiteurs, au nombre desquels figuraient les chanoines, le tout fut rétabli environ six ans après l'événement.

En témoignage de reconnaissance pour la libéralité du monarque, on mit à l'endroit le plus apparent de la voûte du chœur, c'est-à-dire vers la

(1) Ces bas-reliefs détruits pendant la tourmente révolutionnaire avaient été sculptés aux dépens des chanoines et des bourgeois de la cité.

Digitized by Google

lampe, les armes de Henri II, avec les croissans et autres attributs qui accompagnent toujours l'écusson de ce prince.

Lors du siége de Saint-Quentin par les Espagnols en 1557, après la malheureuse journée de Saint-Laurent, l'Eglise fut gravement endommagée par les projectiles de l'artillerie ennemie: toutes les vitres furent brisées; le plomb dont l'Eglise était couverte fut employé pendant le siége ou enlevé par les ennemis. Une perte beaucoup plus considérable encore fut celle de l'argenterie, qui était de grande valeur; des ornemens, des tapisseries et autres meubles précieux dont quelques-uns ont figuré longtemps après dans plusieurs villes de Flandre, et décoré, dit-on, le château et l'église de l'Escurial, en Espagne.

Dans cet affreux désastre, la tête de St-Quentin et celle de Saint-André furent enlevées par les ennemis et transportées par ordre de Philippe II, roi d'Espagne, dans la ville de Bruxelles. Le Chapitre fit alors beaucoup de démarches qui restèrent inutiles pour recouvrer le chef de St-Quentin; mais ce ne fut qu'en 1569, dix ans après que la ville eut été rendue à la France, que ces précieuses reliques furent restituées au Chapitre, à la recommandation de Charles IX et de Catherine de Médicis, qui écrivirent au duc d'Albe, gouverneur de Flandre.

Un dernier et terrible sinistre menaça l'Eglise de Saint-Quentin d'une ruine presque totale. Le

Digitized by Google

14 octobre 1669, le feu s'étant déclaré dans les combles, envahit toute la charpente et causa un dommage qui fut estimé plus de 400,000 livres par un procès-verbal dressé en présence des officiers royaux. Les deux clochers, la toiture, les orgues furent entièrement détruits, et la voûte de la grande croisée entre le chœur et la nef du côté du nord fut effondrée par la chûte des clochers.

La munificence de Louis XIV, les présents des chanoines, et des emprunts considérables permirent au Chapitre, non-seulement de réparer les dégats causés par cet incendie, mais encore de lambrisser toutes les chapelles, de les orner de tableaux, de fermer l'entrée du chœur d'une magnifique grille en fer, et d'élever les deux autels en marbre consacrés aujourd'hui à la sainte Vierge et au patron de la cité.

L'Eglise de Saint-Quentin passe à juste titre pour l'une des plus belles collégiales de France.

Peu de cathédrales lui sont comparables pour l'élévation de ses voûtes, la légèreté de ses piliers, la hardiesse et la variété de son architecture.

Sa double croix ne se rencontre en aucune autre église.

Le jour s'y introduit par 110 croisées dont les plus grandes n'ont pas moins de 13 mètres d'élévation, et qui répandent à l'intérieur une clarté peu ordinaire dans les édifices religieux.

Salongueur, depuis le grand portail jusqu'au fond

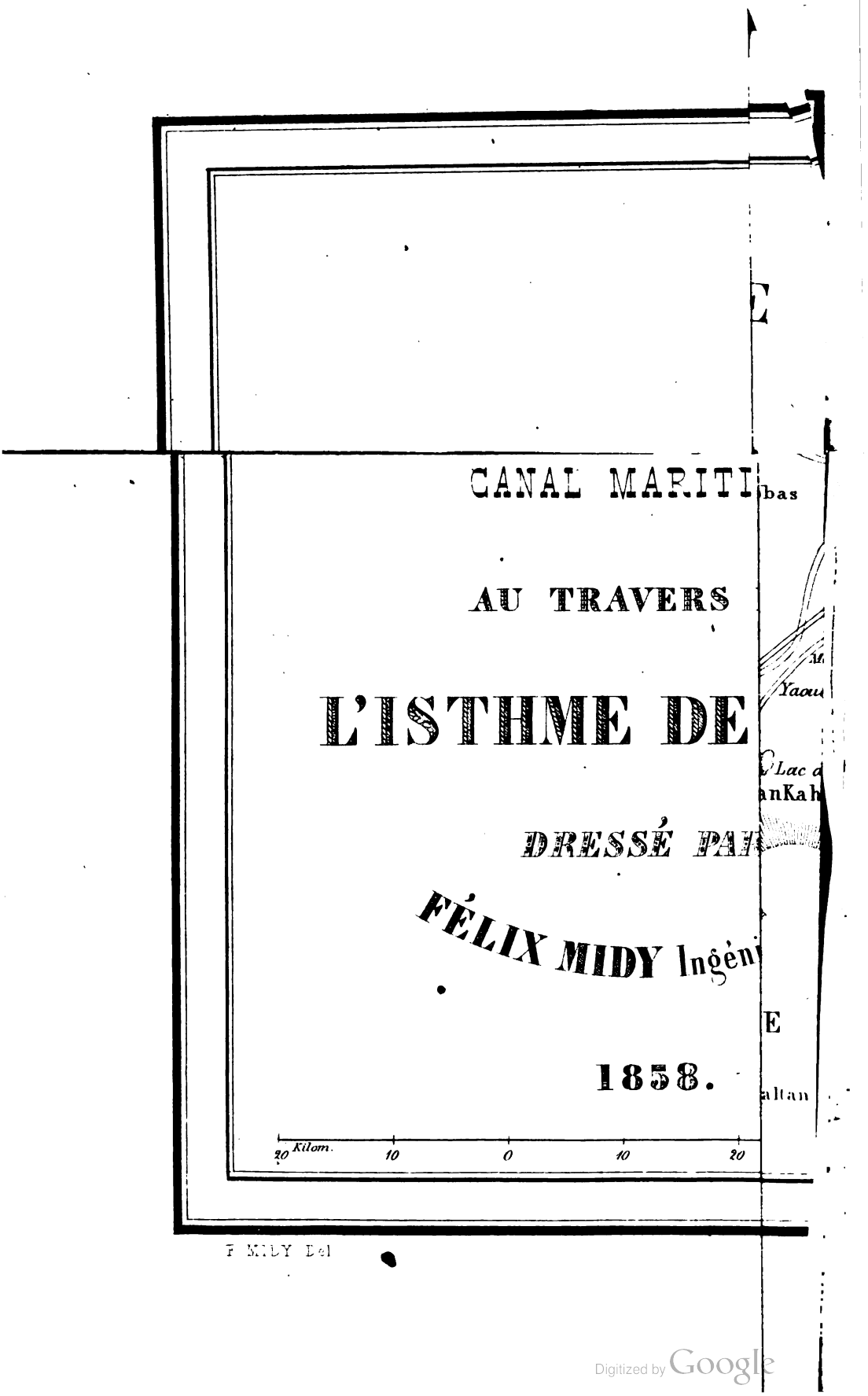
Digitized by Google

de la chapelle de la Vierge qui se trouve derrière le chœur, est de 130 mètres. Elle a 40 mètres d'élévation sous les clefs de voûte. Sa largeur est inégale : celle de la nef, y compris les chapelles, est de 38 mètres ; la grande croix devant le chœur mesure 44 mètres.

Le buffet des grandes orgues est un chef-d'œuvre de menuiserie et de sculpture en bois. Je n'entreprendrai pas aujourd'hui de parler en détail de cet instrument, complètement restauré en 1850. Son historique et sa description feront l'objet d'un travail spécial que je me réserve de vous soumettre ultérieurement.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

ETUDE

SUR LE CANAL MARITIME

DE SUEZ,

PAR M. FÉLIX MIDY, MEMBRE RÉSIDANT.

Nilus enim immensos ulnam dispergit in agros,
Et fovet invecto sata gurgite: Nilus honorem
Telluri reparat: Nilus freta maxima pellit.
R. F. *Avieni descriptio orbis terræ.* V. 346.

—

Arabas hinc..... quà terrarum ultimus finis
Rubrum mare amplectitur, peragravit.
TIT. LIV. XLV. 9.

Depuis deux ans, les yeux du monde entier sont tournés vers l'Orient.

Si la guerre a eu le privilége de passionner les masses et de faire battre tous les cœurs, les esprits sérieux se préoccupent d'une autre question toute pacifique, qui s'agite aux confins de trois mondes; sur la langue de terre étroite qui sépare l'Asie de l'Afrique, le bras droit de l'Océan Indien de la mer intérieure d'Europe; et qui doit exercer une iufluence bien autrement importante que la guerre de Crimée sur les destinées du monde (1), en mettant Bourbon, Mayotte et Pondichéry à trente jours de Marseille; en diminuant de deux mille lieues la

Digitized by Google

distance qui sépare Londres de Bombay, de Ceylan, de Calcutta, de Canton, de Sydney et de la Nouvelle-Zélande ; en rapprochant dans la même proportion Rotterdam de Nangasaki, de Java, de Bornéo, d'Amboine et de Timor; Cadix de Manille; Lisbonne de Macao, de Goa et de la côte de Mozambique.

Nous voulons parler de la traversée de l'Isthme de Suez au moyen d'un canal maritime, et l'objet de cette étude est de rechercher le mode le plus avantageux pour l'exécution de ce canal.

Avant d'examiner les divers projets qui ont surgi jusqu'à présent, nous devons énumérer les conditions que devra remplir le meilleur de tous, et c'est d'après ce critérium que nous jugerons l'œuvre des divers ingénieurs qui ont traité cette question.

Mais ces conditions elles-mêmes ne peuvent être posées et comprises qu'après un examen attentif, non-seulement de l'état actuel de la Basse-Egypte, mais encore de l'ancien état des lieux au temps de la plus grande prospérité que l'Egypte ait jamais atteinte, c'est-à-dire sous les premiers Pharaons.

Tout le monde sait que le sol de l'Égypte se compose d'un sable quartzeux qui ne peut être fécondé que par le limon déposé par le Nil pendant la durée de sa crue annuelle (2).

L'étendue de la surface cultivable est donc exac-

Digitized by Google

tement la même que celle de l'aire arrosée par les débordemens du fleuve (3).

Aussi les anciens rois d'Egypte, et surtout Menès, ont-ils exécuté d'immenses travaux pour accroître cette surface et pour étendre aussi loin que possible les bienfaits de l'inondation.

Sans parler des innombrables canaux qui sillonnaient le Delta et qui distribuaient les eaux sur toute sa superficie (4), les premiers Pharaons, voulant forcer le fleuve à abandonner les parcelles fertilisantes qu'il tient en suspension, ne lui permettaient pas de se rendre directement à la mer.

Chacune des sept branches (*) que le fleuve possédait alors débouchait dans un lac où les eaux troubles déposaient leur limon.

Ainsi la branche Canopique, qui se rend aujour-

---

* Terminus huic roseos amnis Lageus ad ortus
Septeno impellens tumefactum gurgite pontum.
C. Silii Italici punicorum. I. 496.

* Atque hæc est illas demùm mensura per oras,
Quas rigat æstivis gravidus torrentibus amnis
Nilus, et erumpens imitatur sidera mundi
Per septem fauces, atque ora fugantia pontum.
Manil. Astronom. III. 273.

* Ille fluens dives septena per ostia Nilus,
Qui patriam tantæ tàm benè celat aquæ.
Ovid. Amor, III. 6. 39.

* Hinc Boreæ currens ad partes flumine pingui,
Fertilis Ægypti terras fecundat opimas,
Septenoque ferit Pellœum gurgite pontum.
Prisciani periegesis è Dionysio, v. 214.

..... Septem projectus in amnes
Nilus. Valerii Flacci Argon. VIII. 90.

Digitized by Google

d'hui directement dans la Méditerranée en passant par Rosette, traversait le lac d'Etko avant d'arriver à Canobos (*Canope*) (5).

Le lac de Boutos ou Boutis (aujourd'hui Bourlos), recevait les branches Bolbytine et Sebennytique.

Le lac de Tanis (aujourd'hui Menzaleh), était traversé par les branches Phatnitique, Mandésienne, Tanaïque et Pélusiaque (*).

Les anciens rois d'Egypte pratiquaient donc ce que nous appelons *le Colmatage*, c'est-à-dire le procédé au moyen duquel on parvient à combler à la longue les parties marécageuses, en y dirigeant des eaux troubles qui déposent, pendant un séjour plus ou moins prolongé, les terres qu'elles tiennent en suspension.

Lors de l'invasion des Hycsos ou pasteurs, les canaux d'irrigation qui conduisaient les eaux du Nil dans les lacs et ensuite à la Méditerrannée se comblèrent pour la plupart, faute d'entretien.

Cependant il est à croire que ces ouvrages d'art furent rétablis sous les neuf dynasties qui suivirent l'expulsion des pasteurs, puisqu'Hérodote comptait vingt mille villes habitées en Egypte, sous le règne d'Amasis.

Nechao ou Néchos, 2e roi de la 26e dynastie, com-

* Ces lacs auraient été creusés par les anciens Egyptiens s'il faut s'en rapporter à ce passage de Tacite:

Ceterùm Germanicus aliis quoque miraculis intendit animum. Quorum præcipua fuere Memnonis saxea effigies..... lacusque effossa humo, superfluentis Nili receptacula.....

Tacit. Annal. II. 61.

Digitized by Google

pléta le système d'irrigation de l'Egypte en creusant un canal de Memphis à Suez pour arroser l'Ouadi-Toumilat, ou la terre de Gessen, anciennement habitée par les Israëlites. Ce canal fut rétabli une première fois par Ptolémée Philadelphe et ensuite par Trajan; creusé de nouveau par Amrou, lieutenant d'Omar, et enfin comblé par ordre d'Al-Mansour.

Quant aux immenses travaux entrepris à diverses époques pour arroser l'Egypte, négligés par les Califes, et principalement sous la domination des Mamelouckes, ils se comblèrent peu à peu et il n'en reste que quelques traces à peine visibles.

Parmi les sept branches du Nil qui débouchaient dans les lacs de la côte, cinq ont disparu, et il n'en subsiste que deux, la Canopique et la Phatnitique, qui se rendent directement dans la Méditerrannée en passant, l'une par Rosette, l'autre par Damiette.

Dans l'état actuel des choses, les lacs d'Etko, de Bourlos et de Menzaleh reçoivent encore les eaux débordées du Nil, lors des grandes crues; mais lorsque le fleuve se retire, et que l'évaporation, très-active dans ce pays où il ne pleut jamais, en a abaissé la surface au-dessous du niveau de la Méditerrannée, l'eau de mer entre à son tour dans ces lacs et les maintient à l'état de marais improductifs.

Ce n'est pas tout: il existe autour des lacs des espaces immenses qui ne sont pas mis en culture

Digitized by Google

parce qu'ils ne peuvent être arrosés; ces terrains incultes (*), en y comprenant les lacs, forment un trapèze ayant cinquante kilomètres de hauteur, une base de cent quatre-vingt-dix kilomètres, et dont le petit côté de soixante-dix kilomètres de longueur, passant par Calline, Deffrieh et Mansourah, se termine à Saneh (*Tanis*). La surface de ce trapèze est donc de six cent cinquante mille hectares.

C'est cette immense étendue de terrains incultes qu'il s'agit de fertiliser. L'hectare cultivé valant 750 francs, le produit de l'opération serait de quatre cent quatre-vingt-sept millions et demi.

Or, cette valeur peut être créée sans autre dépense que celle du canal maritime, en revenant au système de colmatage pratiqué par les anciens rois d'Egypte, ce qui implique :

1°. Le barrage de la branche Canopique en amont de Berimbal et de Dibeh, afin de la forcer à se

(*) Ces terres, stériles aujourd'hui, paraissent avoir été cultivées dans l'antiquité, c'est du moins ce qui semblerait résulter de ce passage de Tite-Live :

Antiochus..... respondit, « *Non aliter neque classem revocaturum, neque exercitum reducturum, nisi sibi et tota Cypro et Pelusio, agroque qui circà Pelusiacum ostium Nili esset, cederet.* »

Tit. Liv. XLV. 11.

On trouve d'ailleurs dans les ilots, dont sont parsemés les grands lacs, des vestiges de villes dont l'histoire a conservé les noms et de nombreux débris qui prouvent que ces marécages étaient autrefois habités par une population nombreuse, et cultivés comme le sommet du Delta.

Digitized by Google

jeter à la fois dans le lac de Bourlos et dans le lac d'Etko ;

2°. Le barrage de la branche Phatnitique en amont de Rosette et en aval de Chirbine, afin d'obliger le fleuve à entrer dans le lac Menzaleh ;

3°. Le tracé du canal sur le bord de la mer, de manière à intercepter toute communication directe entre les lacs et la Méditerrannée ;

4°. Une hauteur de berges suffisante (*) pour que l'inondation du Nil puisse atteindre et même dépasser le petit côté du trapèze, c'est-à-dire s'étendre à 50 kilomètres au moins du rivage de la mer.

Or, la pente du Caire à la Méditerrannée étant de 13 mètres, et sa distance moyenne à la côte étant de 173 kilomètres, la pente par kilomètre est de 0 m, 075.

Donc pour inonder 50 kilomètres, il faut donner aux berges du canal une hauteur de quatre mètres environ au-dessus du niveau du sol.

Pour compléter la topographie de l'Egypte en ce qui concerne le canal maritime, il nous reste à dire que le niveau des basses mers est le même des deux côtés de l'Isthme de Suez, et qu'il n'existe de différence qu'entre la haute mer de l'Océan Indien, qui se fait sentir à Suez, et le niveau moyen de la Méditerrannée qui n'a point de marées. Cette différence de niveau est de 2m, 50c environ.

Voilà la seule pente dont on puisse disposer

(*) *Molem..... evaganti Nilo inexpugnabilem opponunt.*
Plin. Liv. X. 49.

Digitized by Google

dans tout le parcours du canal, quelle qu'en soit la longueur.

Première condition. — Pente du Canal.

Donc le canal maritime de Suez ne devra avoir qu'un seul bief. Telle est la première condition à remplir.

2e Condition. — Alimentation.

L'Egypte, contrée sablonneuse où il ne pleut jamais et où l'on ne peut espérer de récolter que sur les points arrosés par les débordements du Nil, doit ménager avec parcimonie les eaux de ce fleuve et les employer exclusivement à l'irrigation ; donc le canal de Suez ne doit rien emprunter au Nil et il doit s'alimenter exclusivement au moyen des hautes marées de la Mer Rouge.

3e Condition. — Irrigation du Delta.

La partie nord du Delta étant complètement improductive parce que les eaux de la Méditerrannée pénètrent dans les lacs et que l'inondation du Nil ne couvre pas suffisamment les parties asséchées, le canal devra être construit de telle sorte, qu'il serve de barrage et permette d'arroser la plus grande surface possible avec le volume d'eau que fournit le Nil.

4e Condition. — Débouchés.

Les abords des deux têtes du canal devront être praticables en toute saison, et le tracé devra toucher au plus grand nombre d'escales possible, afin

Digitized by Google

de favoriser, non-seulement la grande navigation, mais le petit cabotage.

5e Condition. — Colmatage des Lacs.

Le canal devra remblayer sans frais, au moyen des colmates, les lacs d'Etko, de Bourlos et de Menzaleh qui bordent la Méditerrannée.

6e Condition. — Travaux d'Art, Matériel.

Les ouvriers dont on peut disposer en Egypte étant moins habiles que les ouvriers européens, le meilleur de tous les projets sera celui qui exigera un minimum de travaux d'art, ou les travaux les plus faciles, et l'emploi d'un moins grand nombre de machines.

7e Condition. — Durée des Travaux.

Dans l'intérêt du Commerce et des Actionnaires, le temps employé à la confection du canal doit être un minimum.

8e Condition. — Dépenses.

Le plus économique de tous les projets serait évidemment, non pas celui qui exigerait la moindre mise de fonds, mais celui qui donnerait aux actionnaires le moyen de rentrer dans leurs capitaux par la vente des terrains rendus à la culture, tout en leur conservant leurs droits dans les dividendes que procurera la navigation du canal.

Digitized by Google

Examen des projets connus.

Examinons maintenant les projets connus jusqu'à ce jour et voyons quel est celui d'entre eux qui remplit le mieux toutes ces conditions.

Le projet Talabot part de Suez, traverse les lacs amers, franchit le seuil du Serapeum, coupe le lac de Timsah, puis se dirige vers le Caire par la vallée de l'Ouadi-Toumilat, en suivant à peu près le tracé du canal de Trajan jusqu'à la hauteur d'Yaoudieh; franchit le Nil en aval du Caire sur un pont-canal; passe sur la rive gauche du Bahr ou canal Ioucef qu'il longe jusqu'à son point de jonction avec le canal de Baheirieh; touche à Balacous et se dirige de là en droite ligne vers Alexandrie.

Dire que ce projet emploie exclusivement l'eau du Nil pour l'alimentation du canal, dont le plan d'eau dans le bief de partage est à 31 mètres au-dessus du niveau de la Méditerrannée; qu'il ne fait rien pour l'irrigation et qu'il lui enlève au contraire plusieurs millions de mètres cubes d'eau par jour; qu'il exige des dépenses énormes, non-seulement pour l'établissement des nombreux ouvrages d'art que nécessite la traversée du Nil, mais pour l'entretien journalier des puissantes machines à vapeur qui doivent élever à 18 mètres plusieurs millions de mètres cubes d'eau en vingt-quatre heures; que l'exécution en sera très-longue et très-difficile, et enfin qu'il ne rend pas un hectare de

Digitized by Google

terre à la culture, c'est prouver surabondamment que ce projet ne remplit aucune des conditions du programme, il n'est donc pas exécutable et nous le mettrons à l'écart.

Le projet de MM. Linant et Mougel suit le tracé de M. Talabot jusqu'au lac de Timsah ; de là il se dirige vers le lac Ballah qu'il traverse, longe la chaîne Arabique et arrive à Peluse où il faut creuser un port dans la baie de Tineh, sur un fonds vaseux qui s'ensablera de nouveau lorsque les ouvrages d'art seront terminés (*).

Ce projet satisfait aux deux premières conditions, mais à celles-là seules, car il ne fait rien pour l'irrigation ; il n'a point de ports d'escale sur son parcours ; il ne remblaie point les lacs, ne rend pas de terrains à la culture ; enfin il nécessite des ouvrages d'art très-dispendieux et d'un succès très-problématique ; quoiqu'il ait l'avantage d'être officiel, il n'en est pas meilleur et ne pourrait être exécuté sans dommage pour les actionnaires.

Le projet de MM. Barrault suit les deux autres tracés jusqu'au lac de Timsah, dont il fait un port intérieur ; à ce point il s'alimente d'eau du Nil au moyen d'un canal emprunté au projet de M. Tala-

(*) Strabon décrit ainsi Peluse et ses alentours : Inter Taniticum Pelusiacumque ostium sunt lacus, et maximæ ac continuæ paludes, in quibus et pagi multi sunt. Pelusium quoque ipsum est cinctum lacubus, quos nonnulli Barathra vocant, nec non paludibus. Sita est urbs suprà mare stadiis XX ; muri ambitus est stadiorum XX ; à luto nomen habet, quod græcis ΠΗΛΥΣ est.

Liv. XVII.

Digitized by Google

bot; il traverse le lac de Ballah; puis il se dirige vers le lac de Menzaleh qu'il coupe dans toute sa longueur; reçoit le Nil à Damiette au moyen d'un barrage éclusé, en rejette le superflu à l'aide d'un déversoir, suit la côte jusqu'au lac de Bourlos qu'il partage également; reçoit la branche Canopique du Nil à Rosette et arrive à Alexandrie après avoir traversé une partie du lac d'Etko.

Ce projet satisfait donc à la première condition, puisqu'il n'a qu'un bief, mais il ne remplit pas la seconde, puisque le canal est exclusivement alimenté par l'eau du Nil qu'il enlève en partie à l'irrigation, quoiqu'en disent les auteurs du projet; les berges n'en sont pas assez élevées pour servir de barrage, et, pour tirer parti des terres incultes qui existent au sud des lacs et dans l'intervalle qui les sépare, il faut greffer sur ce projet tout un système d'irrigation composé:

1°. D'un canal parallèle à la côte, commençant à la branche Canopique, un peu en aval de Dessouk, et aboutissant à la branche Phatnitique en amont de Chirbine;

2°. D'un autre canal s'embranchant sur le Nil à Mansourah, touchant à Saneh et se terminant au lac Ballah;

3°. D'une foule de rigoles perpendiculaires à ces canaux et débouchant dans les lacs.

Il ne remplit donc la troisième condition qu'au moyen d'ouvrages très-dispendieux, construits en

Digitized by Google

dehors du canal et qui ne s'y rattachent pas le moins du monde ;

Il ne satisfait qu'en partie à la quatrième condition ; car s'il touche à Damiette et à Rosette, il ne peut se rattacher à Peluse que par un canal spécial ; il n'utilise pas le Boghar d'Oum – Fareg, celui de Gemileh, l'Acheloun, ni l'embouchure du lac de Bourlos ; il ne comble pas, au moyen de colmates, les lacs d'Etko, de Bourlos et de Menzaleh, puisqu'il laisse subsister les deux branches du Nil et qu'il se borne à en absorber les eaux troubles pour l'alimentation du canal, en sorte que les atterrissements se feront dans le lit du canal maritime, qui sera constamment envasé et dont l'entretien sera très-dispendieux.

La majeure partie des travaux de creusement devant être faite à la drague, dans un milieu dont la profondeur n'est pas bien connue, ce projet ne satisfait pas à la sixième condition, non plus qu'à la septième.

Enfin il ne remplit que très-imparfaitement la huitième, puisque les cinq cent mille hectares que ce tracé rend à la culture ne peuvent être utilisés qu'après une dépense préalable de cinq cents francs par hectare, soit de deux cent cinquante millions, et ne valent par conséquent que deux cent cinquante francs l'hectare net, ou cent vingt-cinq millions.

Ce projet, meilleur que les deux autres, est donc loin d'être parfait ; il nécessiterait d'énormes

Digitized by Google

dépenses et un temps considérable pour l'exécution; donc c'est une mauvaise affaire pour les souscripteurs.

Ainsi la question reste entière et il n'a surgi jusqu'à présent aucun projet qui satisfasse à toutes les conditions.

Si le lecteur a suivi avec attention nos raisonnemens, s'il a bien étudié la topographie de la basse Egypte, il est en état de tracer aussi bien que nous un projet qui les remplisse toutes, en faisant de l'éclectisme, c'est-à-dire en empruntant aux deux derniers projets ce qu'ils ont de meilleur et en les complétant au moyen des idées que nous avons émises plus haut et des bases que nous avons posées.

Partant de Suez, — où nous établissons un bassin éclusé de dix-huit mille hectares, fermé par un barrage dont la berge, élevée de deux mètres au-dessus du niveau des hautes mers se terminera en talus du côté de la Mer Rouge, de manière à permettre aux lames de glisser sur cette pente douce pour entrer dans le bassin et en élever le niveau, — nous emprunterons à MM. Linant et Mougel leur tracé de Suez à Peluse.

Ainsi notre canal, qui aura huit mètres de profondeur, cent mètres de largeur, dont les berges, larges de soixante mètres à la crête, auront cinq mètres d'élévation au-dessus du niveau moyen de la Méditerrannée, et qui sera alimenté exclusivement par les hautes marées de la Mer Rouge,

Digitized by Google

cotoyera les Lacs amers, ainsi que les lacs de Timsah et de Ballah.

Arrivés à Peluse, nous ne commettrons pas la faute d'y établir à grands frais un port impossible; la baie de Tineh restera ce qu'elle est, une escale pour le petit cabotage ; et, comme telle, fournira son contingent à la navigation du canal. Le raccordement de la baie avec le canal aura lieu au moyen d'une écluse à sas, qui suffira pour faire entrer dans le canal les petits bâtimens qui font le trafic de la côte de Syrie.

En quittant Peluse, nous nous garderons bien de nous engager, comme le font MM. Barrault, au milieu du lac de Menzaleh, et de creuser notre canal à la drague dans des bas-fonds dont la profondeur est inconnue ; notre tracé suivra la langue de terre située entre le lac et la Méditerrannée.

Tout en interceptant la communication qui existe entre la mer et le lac, nous conserverons le Boghar d'Oum-Fareg qui, pourvu d'un bassin et d'une écluse, pourra servir aussi de port de cabotage.

De distance en distance, nous pratiquerons, sous le lit du canal, des aqueducs-syphons pour dégorger dans la Méditerrannée le trop plein des eaux du Nil épurées par leur séjour prolongé dans le lac Menzaleh.

Nous longerons ainsi la côte jusqu'à la hauteur de Damiette; puis le canal, au lieu de suivre la courbe que décrit l'atterrissement du Nil, sera

Digitized by Google

tracé suivant la corde de cet arc et touchera à Damiette.

Avant d'aller plus loin, nous barrerons le Nil en amont de Damiette pour le forcer à se jeter dans le lac de Menzaleh.

Ensuite le canal se dirigera en droite ligne vers Beltim; de là il suivra la côte et passera au Nord du lac de Bourlos qu'il isolera de la Méditerrannée, en conservant, comme port d'escale, son embouchure qui sera pourvue d'un barrage et d'une écluse.

En quittant les bords du lac, le canal se dirigera vers Rosette; on établira, comme nous l'avons dit, un barrage dans la branche Canopique entre Berimbal et Deirouth, afin de l'obliger à se jeter à la fois dans le lac de Bourlos et dans le lac d'Etko; puis on suivra de nouveau la côte jusqu'à Aboukir, où le canal se raccordera au port par une écluse: enfin on arrivera à Alexandrie par une ligne droite tracée au nord du lac d'Etko.

Si l'on veut bien comparer ce tracé aux conditions du programme, on verra qu'il les remplit toutes, car:

1°. Il n'a qu'un seul bief;

2°. Il est alimenté exclusivement par les eaux de la Mer Rouge;

3°. La hauteur de quatre mètres que nous donnons aux berges et leur établissement sur les bords de la Méditerrannée permettent d'arroser six cent cinquante mille hectares avec le volume d'eau que fournit le Nil;

Digitized by Google

4°. Outre que les deux têtes du canal sont toujours abordables, il touche à un très-grand nombre d'escales et peut servir à la fois pour la navigation au long cours et pour le cabotage;

5°. Il remblaiera sans frais, au moyen des colmates, les trois lacs de la côte;

6°. A l'exception du barrage de Suez qu'il faut construire dans tous les cas, quel que soit le projet que l'on adopte, ce tracé n'exige que des travaux d'art peu nombreux et très-faciles à exécuter; il ne nécessite l'emploi de machines d'aucune espèce;

7°. Donc il sera terminé dans le moins de temps possible, puisqu'on peut trouver à bon compte dans le pays même, parmi la population dégénérée et misérable des Fellahs (*), autant d'ouvriers qu'il le faudra pour en activer la construction;

8°. Sous le rapport de l'économie, aucun des autres projets ne peut soutenir la concurrence avec celui-ci:

En effet le projet Talabot coûterait trois cent cinquante millions de déboursés et nécessiterait des frais énormes d'entretien; celui de MM. Linant et Mougel coûterait deux cent soixante-treize millions sans compensation.

(*) ..... Populum non cernis inermem,
Arvaque vix refugo fodientem mollia Nilo?
LUCAN. PHARSAL. VIII. v. 525

..... O Superi, Nilus ne, et barbara Memphis
Et pelusiaci tàm mollis turba Canopi
Hos animos!
LUCAN. PHARSAL. VIII. v. 542.

Digitized by Google

Enfin le projet de MM. Barrault exigerait, suivant eux, une mise de fonds de trois cent dix millions, d'où il faut déduire cent vingt cinq millions pour valeur nette des terrains rendus à la culture, reste cent quatre vingt cinq millions de déboursés qui seraient certainement doublés par suite de la construction des artères transversales d'irrigation dont nous avons parlé, et du creusement d'un canal du Caire au lac Timsah.

L'exécution du nôtre, évaluée très-largement, coûterait trois cent vingt millions qui se décomposent comme suit:

1°. Terrassemens . . .	240,000,000m. c.	1/3 à 70c.	49,000,000
		2/3 à 1fr.	140,000,000
Total.			189,000,000
2° Travaux d'Art.			
Travaux d'Alexandrie.		5,000,000	
Id. de Suez		25,000,000	61,000,000
Barrages, écluses		20,000,000	
Aqueducs-syphons, ports		11,000,000	
Total des travaux.			250,000,000
3° Frais Divers.			
		m.	
Matériel, outillage, installation . . .		10,000,000	
Etudes définitives, frais d'administration.		10,000,000	70,000,000
Intérêt sur les capitaux pendant deux ans en moyenne. . . .		25,000,000	
Somme à valoir.		25,000,000	
Total des déboursés.			320,000,000

Mais comme il rend à la culture, sans frais supplémentaires, six cent cinquante mille hectares

Digitized by Google

qui représentent une valeur de quatre cent quatre vingt sept millions cinq cent mille francs, il en résulte qu'en définitive, non-seulement les actionnaires rentreraient dans leurs capitaux par la vente des terrains mis en valeur, mais qu'ils toucheraient un bénéfice de cinquante pour cent de ce chef (*), ce qui ne les empêcherait pas de percevoir, comme actionnaires, leur part intégrale des bénéfices que procurera la navigation du canal (7).

On pourrait objecter que les aqueducs-syphons ménagés sous le canal seront insuffisants pour dégorger dans la mer les soixante millions de mètres cubes d'eau que le Nil versera dans les lacs en un jour; mais un calcul fort simple prouvera que cette objection n'a aucune valeur.

En effet, l'évaporation en Egypte enlève 0 m 02 c par jour sur toute la superficie irriguée; il suffirait donc d'inonder une surface de trois cent mille hectares pour que toute l'eau du Nil fût absorbée par l'évaporation; et puisque la hauteur des berges du canal permet d'inonder six cent cinquante mille hectares, on voit qu'en temps d'étiage les aqueducs-syphons deviendront inutiles. Ils ne serviront qu'en temps de crue; alors ils fonctionneront sous une pression de quatre mètres avec une vitesse de 8 m 858 par seconde; ainsi, dix aqueducs, ayant chacun seize mètres carrés de section, ont débité

(*) Magnaque Niliacæ tibi gleba Syenes.

MARTIAL. Epigr. V. 13. v. 7.

Digitized by Google

en un jour cent vingt millions de mètres cubes d'eau qui, joints au produit de l'évaporation, suffiront pour absorber toutes les eaux du Nil.

NOTES.

..... Noscat

(1) Undè paludosi fecunda licentia Nili:
Cur vada desidant, et ripa coerceat undas
Cecropio stagnata luto; cur invida Memphis,
Curve Therapnæi lasciviat ora Canopi.

STAT. SILVARUM III. 2. v. 107, etc.

Eminùs evolvunt hinc sese pinguia Nili
Flumina, et intenti prolabitur æquoris unda.
Hic quà secretis incidit flexibus agros
Æthiopum linguâ Siris ruit; utque Syenen
Cærulus accedens diti loca flumine adulat,
Nomine se claro Nilum trahit, inque jacentem
Ægyptum fusus fluctu premit arva marito,
Fecundatque solum: procul illinc agmina cogit
In Boream, scissusque vagis anfractibus æquor
Proserit, et ponto septem ferus explicat ora.

AVIENI *descriptio orbis terræ*. v. 334

(2) Nilus ibi coloni vice fungens, evagari incipit, ut diximus, solstitio, et novâ lunâ: ac primò lentè, deindè vehementiùs, quamdiù in Leone sol est. Mox pigrescit in Virginem transgresso, atque in Librâ residet. Si duodecim cubita non excessit, fames certa est. Nec minùs, si sedecim exsuperavit. Tantò enim tardiùs decedit, quantò abundantiùs crevit, et sementem arcet.

PLIN. NAT. HIST. XVIII. 47.

Digitized by Google

(3) Certis tamen diebus auctu magno per totam spatiatus Ægyptum, fecundus innatat terræ. PLIN. HIST. NAT. V. 10.

Sic ubi se magnis refluus suppressit in antris
Nilus, et Eoæ liquentia pabula brumæ
Ore premit, fumant desertæ gurgite valles,
Et patris undosi sonitus exspectat hiulca
Ægyptos, donec Phariis alimenta rogatus
Donet agris, magnumque inducat messibus annum.

STAT. THEBAÏD. IV. 705 et SEQ.

Quà tumidus rigat arva Nilus.

HORAT. od. III. 5.

..... Nilusque tumescit in arva.

MANIL. ASTRONOM. III. V. 650.

.....Nilusque tumescens
In Cancrum, et tellus Ægypti jussa natare.

id. id. IV. V. 749.

..... Pharium pars altera Nilum
Commemorat, largo segetes quod nutriat amni,
Arentesque locos unda fecundet alumna.

R. F. AVIENI, ARATEA PHÆNOMENA. V. 796.

Hinc fluvii pinguis descendunt flumina Nili
Partibus à Lybicis; qui, currens solis ad ortus,
Siris ab Æthiopum populis cognomine fertur:
Versum cultores Nilum dixêre Syenes.
Hinc Boreæ currens ad partes flumine pingui,
Fertilis Ægypti terras fecundat opimas,
Septenoque ferit Pellæum gurgite pontum.
Non alius tantùm fluviorum ditat arenas,
Atque trahens limum complectitur ubere campos.

Prisciani Periegesis è Dionysio. V. 210.

(5 *bis.*) ..... Deltoton donum hoc spectabile Nili,
Divitibus generatum undis...

GERM. CÆSAR, ARATEA PHÆNOMENA. V. 234.

Digitized by Google

(4) Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Egypte ; mais ce fleuve, qui l'arrose toute par ses débordements réglés, lui apporte les pluies et les neiges des autres pays. Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Egypte était traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyables. Le Nil portait partout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissait les villes entre elles, et la grande mer avec la mer Rouge, entretenait le commerce au-dedans et au-dehors du royaume et le fortifiait contre l'ennemi ; de sorte qu'il était tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnait la campagne ; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses, et s'élevant comme des îles au milieu des eaux, regardaient avec joie, de cette hauteur, toute la plaine inondée et tout ensemble fertilisée par le Nil. Lorsqu'il s'enflait outre mesure, de grands lacs, creusés par les rois, tendaient leur sein aux eaux répandues. Ils avaient leurs décharges préparées : de grandes écluses les ouvraient ou les fermaient selon le besoin ; et les eaux ayant leur retraite ne séjournaient sur la terre qu'autant qu'il fallait pour les engraisser.

BOSSUET. DISCOURS SUR L'HIST. UNIVERS. III. CHAP. 3.

(5) Κάνωβος δ'ἐστὶ πόλις ἐν εἴκοσι καὶ ἑκατὸν σταδίοις ἀπὸ Ἀλεξανδρείας πεζῇ ἴουσι, ἐπώνυμος Κάνωβου τοῦ Μενελάου κυβερνήτου ἀποθανόντος αὐτόθι.

STRABO XVII.

Κάνωβος ΜΕΝΕΛΑΙΤΟΥ νόμου μητρόπολις.

PTOLEM.

Condidère id Spartani, ob sepultum illic rectorem navis Canopum ; quâ tempestate Menelaus, Græciam repetens, diversum ad mare terramque Lybiam dejectus. Indè proximum amnis os, dicatum Herculi, etc. TACIT. ANNAL. II. 60.

(6) Sunt in honore et intrà decursus Nili multa oppida, præcipuè quæ nomina dedère ostiis, non omnibus (XII enim reperiuntur, superque quatuor, quæ ipsi falsa ora appellant) sed celeberrimi septem, proximo Alexandriæ Canopico, deindè Bolbitino, Sebennytico, Phatnitico, Mendesico, Tanitico, ultimoque Pelusiaco.

PLIN. HIST. NAT. V. 11.

(7) M. Gratien Lepère, qui proposait de défricher les lacs du Delta par un autre procédé que celui que nous indiquons, après en avoir calculé la superficie, ajoute ce qui suit :

Digitized by Google

« On voit que si de cette surface de 443,120 hectares, on venait » (à l'imitation des peuples de la Hollande, pays dont le sol, géné- » ralement plus bas de trois ou quatre mètres que le niveau de l'O- » céan, offre un exemple admirable de l'industrie humaine), à en » rendre la moitié ou le tiers seulement à l'agriculture, par le dessè- » chement de toutes ces lagunes infectes, source de toute espèce » de maladies, épidémiques et endémiques dans les pays chauds, » l'Egypte, en augmentant et assainissant tout à la fois le territoire » de ses provinces maritimes, décuplerait bientôt les intérêts des » avances qu'elle pourrait faire à des compagnies de commerce et » d'agriculture qui rechercheraient les travaux de cette grande en- » treprise. »

GRATIEN LEPÈRE. *Ouvrage de la Commission d'Egypte* (ETAT MODERNE. t. II. p. 480).

18 Mars 1856.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LES CALCULS SALIVAIRES

du canal de Warthon,

PAR LE DOCTEUR LOUIS BLIN.

Autrefois connus sous le nom de *Pierres sublinguales*, les calculs salivaires du canal de Warthon constituent une affection assez rare, et dont les auteurs classiques se sont à peine occupés. Ayant eu l'occasion d'en observer trois cas dans un court espace de temps, j'ai l'intention d'exposer les recherches que j'ai faites sur cette maladie; mon travail s'appuiera non-seulement sur les observations qui me sont propres, mais aussi sur celles qui ont été publiées récemment dans plusieurs monographies fort importantes. (*)

Avant d'aborder cette étude, je crois devoir donner rapidement un aperçu anatomique et physiologique de *l'appareil salivaire*.

L'appareil salivaire comprend :

(*) DUPARCQUE. Essai nosographique sur les concrétions buccales. *Revue médicale*, 1842.

— LEFLAIVE. De la Grenouillette. *Thèses de Paris*, 1852.

— DE CLOSMADEUC. Recherches historiques sur les calculs salivaires. *Thèses de Paris*, 1855.

— DEMOREY. Des calculs de la glande sous maxillaire. *Thèses de Paris*, 1856.

— J. HAKES. De la Grenouillette aiguë. Dans *The Liverpool* médico chirurgical journal. January 1858.

— Observations diverses dans les bulletins de la Société anatomique.

— Les Mémoires de la Société de chirurgie, etc.

Digitized by Google

1°. La *glande parotide,* située entre l'os maxillaire inférieur et le conduit de l'oreille; son canal excréteur, appelé *canal de Sténon,* s'ouvre en dedans de la joue; sur le trajet du canal de Sténon, il existe une petite glande accessoire qui, chez le chien, prend un volume considérable et porte le nom de *glande zygómatique.*

2°. La *glande sous maxillaire,* placée au-dessous de l'os de la mâchoire inférieure; son conduit excréteur, nommé *canal de Warthon,* est situé au-dessous de la langue, et s'ouvre sur les côtés du filet ou *frein* de la langue, par un orifice visible à l'œil nu que les anciens ont appelé *ostiolum umbilicale.*

3°. *La glande sublinguale,* située, comme son nom l'indique, au-dessous de la langue, le long du canal de Warthon; elle verse son produit de sécrétion sur la muqueuse buccale par plusieurs conduits connus sous le nom de *conduits de Rivinus.*

4°. Enfin, *les glandules salivaires,* disséminées en grand nombre sur les parois de la bouche, principalement à la face interne des lèvres, et sur le bord du voile du palais.

On se ferait une fausse idée de la composition et des propriétés des produits de sécrétion des glandes salivaires, si l'on se bornait à étudier les caractères du liquide qui humecte la cavité de la bouche, et que l'on appelle la *salive;* et pourtant, jusque dans ces derniers temps, cette erreur a été commise par les physiologistes. La salive est un

Digitized by Google

liquide complexe, résultant du mélange du mucus buccal avec les produits sécrétoires de chacune des glandes salivaires, et ce mélange a des propriétés tout-à-fait différentes de celles de chacun de ces produits pris isolément. C'est ainsi que la propriété de transformer l'amidon en sucre, qui appartient à la *salive*, n'appartient nullement aux produits de sécrétion des glandes salivaires, avant leur mélange avec le mucus buccal.

Il résulte des recherches récentes de M. Claude Bernard : 1°. Que cette propriété chimique de la salive buccale est tout-à-fait accessoire, et qu'elle lui est commune avec d'autres liquides de l'économie plus ou moins altérés ; — 2°. Qu'il faut distinguer plusieurs espèces de salives ; que la salive parotidienne est très-fluide, et paraît n'avoir pas d'autre usage que d'humecter le bol alimentaire ; que la salive de la glande sous maxillaire est épaisse, visqueuse, et que sa sécrétion est en rapport avec l'acte de la gustation ; enfin, que la salive de la glande sublinguale paraît concourir surtout à la déglutition. Ces faits ont été établis par des expériences fort curieuses, que j'ai vu répéter au collége de France, en 1851, par M. Claude Bernard, dont j'étais le prosecteur.

Les analyses chimiques qui ont été faites de la salive sont très-différentes dans leurs résultats ; ces différences s'expliquent par la diversité des circonstances dans lesquelles la salive avait été recueillie.

Digitized by Google

Quoiqu'il en soit, on a trouvé dans ce liquide une matière organique, des sels de soude, des sels calcaires et notamment du phosphate de chaux. Ces éléments sont en si minime proportion que cent parties de salive, soumises à l'évaporation, ne laissent qu'environ une partie de résidu solide.

Causes des calculs salivaires.

C'est à tort que l'on a attribué la formation des calculs dans les conduits de la salive à une obstruction de ces conduits; nous verrons, en effet, que le plus souvent cette obstruction n'existe pas.

Une cause très-réelle du développement des calculs salivaires, c'est l'introduction accidentelle d'un corps étranger quelconque dans l'un des conduits excréteurs. Chez les animaux, il paraît que l'on a toujours reconnu pour cause des pierres salivaires un noyau constitué par un corps étranger : poils, balles d'avoine, barbes d'orge, de seigle, etc. Chez l'homme, on a observé des faits semblables; ainsi, un filet de bois, une arête de poisson, ont pu devenir le noyau d'un calcul salivaire. Dans l'un des faits que j'ai observés, j'ai trouvé, sur l'un des côtés du calcul, un petit corps étranger qui m'a paru avoir été l'origine de la concrétion; le malade m'a affirmé, du reste, que les premiers symptômes de la maladie s'étaient montrés après avoir mangé du poisson, et il pensait lui-même qu'une petite arête avait été le point

Digitized by Google

de départ des accidents qu'il avait ressentis. Ce sont là des faits exceptionnels ; le plus souvent, chez l'homme, les calculs salivaires ne présentent aucune trace de corps étrangers, et la cause de leur développement demeure inconnue.

La composition de la salive sous maxillaire me paraît expliquer pourquoi les calculs sont plus fréquents dans le canal de Warthon que dans les autres canaux excréteurs des glandes salivaires ; en effet, cette salive est beaucoup plus épaisse et plus visqueuse que la salive parotidienne.

Contrairement à ce qui a lieu pour les calculs vésicaux, on ne rencontre pas de calculs salivaires chez les enfants. Toutes les observations citées par les auteurs se rapportent à des personnes âgées de plus de 20 ans. Les hommes sont beaucoup plus sujets que les femmes à cette affection.

Description des calculs et anatomie pathologique.

Les calculs salivaires du canal de Warthon sont ordinairement isolés ; dans quelques cas, ce conduit en contenait plusieurs disposés à la suite les uns des autres en forme de chapelet.

Chez l'homme, leur volume n'est jamais considérable ; les plus gros ne dépassent pas une longueur de 0,03 centimètres, et leur poids n'excède guère trois grammes ; ils sont généralement beaucoup moins volumineux.

Leur forme rappelle à peu près celle des calculs vésicaux ; ils sont d'ordinaire allongés, mame-

Digitized by Google

lonnés ou rugueux à leur surface. Leur consistance est assez grande pour qu'ils ne puissent être écrasés sous les doigts; elle augmente encore au contact de l'air. Leur couleur est d'un blanc grisâtre ou jaunâtre.

Si le calcul est assez volumineux pour qu'on puisse en faire la section régulière avec une petite scie, on observe que la coupe présente l'aspect de couches concentriques, comme celle des calculs vésicaux; on constate très-bien cette particularité sur l'un des calculs que j'ai extraits. On a quelquefois trouvé au centre de ces concrétions un corps étranger, comme une arête de poisson, un brin de paille, etc., autour duquel s'était formé un dépôt calcaire.

La composition chimique des calculs salivaires a peu varié; on les a trouvés formés en majeure partie de phosphate de chaux, d'une petite quantité de carbonate de chaux et d'une matière organique; ils contiennent, en un mot, tous les éléments solides ou solidifiables de la salive.

M. Pelouze a ainsi formulé l'analyse d'un calcul salivaire.

Phosphate et carbonate de chaux. . .	75
Matière organique.	25
	100

La présence des concrétions dans le canal de Warthon détermine l'inflammation de ce canal, et celle de la glande sous maxillaire correspondante.

Digitized by Google

Quelquefois même l'inflammation s'étend au voisinage ; des abcès peuvent se former en dehors du conduit salivaire. C'est à l'inflammation aussi bien qu'à la rétention du liquide sécrété, qu'il faut attribuer le gonflement de la glande. Le plus ordinairement, le conduit n'est pas obstrué. Une dissection attentive faite par M. de Closmadeuc a montré que le canal n'était dilaté qu'au niveau du calcul, et qu'en avant et en arrière il avait conservé son calibre normal. Dans certains cas cependant, la dilatation du canal en arrière du calcul est bien manifeste.

Symptômes.

La *douleur* au-dessous de la langue et sous la mâchoire signale le début de la maladie. Cette douleur s'étend fréquemment à la région parotidienne et à l'isthme du gosier ; deux de mes malades disaient avoir mal à la gorge. La douleur augmente pendant la mastication et même pendant la déglutition ; de là une gêne plus ou moins considérable dans l'exercice de ces deux fonctions. Dans certains cas, la douleur a été d'une violence extrême, et comparable à celle des accès de colique hépatique ou néphrétique. L'un de mes malades m'a dit avoir souvent éprouvé, indépendamment de la douleur, une sorte d'engourdissement dans tout le côté correspondant de la face, et une surdité passagère ; un autre accusait un tintement et une démangeaison dans l'oreille correspondante ; ces sensations s'expliquent parfaitement par les rapports du canal de

Digitized by Google

Warthon avec le nerf lingual, branche du nerf maxillaire inférieur, et avec la corde du tympan.

2°. *Tuméfaction de la glande sous maxillaire.* — La présence d'un calcul dans le conduit excréteur de la glande sous maxillaire s'annonce constamment par la tuméfaction de cette glande. On trouve au-dessous de l'os maxillaire inférieur une tumeur de volume variable, mais qui ne dépasse guère le volume d'un œuf de pigeon; elle est plus ou moins dure, douloureuse à la pression; la peau qui la recouvre conserve d'ordinaire son aspect normal. Quelquefois elle offre de la rougeur et de la chaleur, et alors la tuméfaction s'étend à la partie inférieure de la face et du cou du même côté.

Presque toujours les malades remarquent que le gonflement de la glande augmente en même temps que la douleur pendant les repas. Chez deux de mes malades, cette augmentation dans les symptômes s'est manifestée surtout lorsque les aliments étaient mélangés de quelque substance irritante, comme du poivre, du vinaigre, de l'ail. Cette particularité s'explique par un fait physiologique mis en lumière par M. Claude Bernard, à savoir que le contact des substances sapides et irritantes avec la muqueuse buccale augmente considérablement la sécrétion de la glande sous maxillaire, et nullement celle des autres glandes salivaires. La salive étant sécrétée en plus grande abondance et trouvant un obstacle à sa sortie, il en résulte une augmenta-

Digitized by Google

tion dans l'engorgement de la glande et dans la douleur.

3°. *Tuméfaction du canal de Warthon.* — Si l'on fait ouvrir la bouche au malade, ce qu'il fait toujours avec une certaine difficulté, on aperçoit ordinairement au-dessous de la langue, sur l'un des côtés du plancher de la bouche, une tumeur peu proéminante, oblongue, plus ou moins dure, quelquefois bosselée, comme lorsqu'elle renferme plusieurs calculs, et faisant suite à une saillie formée par la partie supérieure de la glande sous maxillaire, au niveau de la base de la langue. Si le calcul siége près de l'orifice du canal, cet orifice est plus ou moins tuméfié, entr'ouvert et peut même permettre d'apercevoir le calcul, qui souvent finit par se détacher de lui-même. Si au contraire le calcul siége à la partie postérieure du canal, la tuméfaction n'existe qu'au niveau de la base de la langue.

La tuméfaction du canal de Warthon est due tout à la fois à l'inflammation des parois de ce conduit, et à l'accumulation dans son intérieur d'une salive plus ou moins altérée. Elle n'est pas nécessairement permanente, elle peut varier de volume. En effet, on a fréquemment observé que la présence d'un calcul dans le canal de Warthon ne s'accompagnait pas d'oblitération de ce conduit; une pression exercée sur le trajet du canal, ou sur la glande sous maxillaire, faisait sortir par l'orifice une salive opaline souvent épaissie, floconneuse ou purulente.

Digitized by Google

Dans le voisinage du conduit salivaire tuméfié, il se forme fréquemment de petits abcès. Souvent aussi la présence du calcul amène l'ulcération des parois du conduit et détermine la formation d'une fistule qui peut donner issue à la concrétion.

Diagnostic.

Le gonflement de la glande sous maxillaire, la douleur qui augmente surtout pendant la mastication, la tuméfaction du canal de Warthon, tels sont les principaux symptômes dont la réunion doit faire présumer l'existence d'un calcul salivaire. Les cas dans lesquels ces symptômes se seraient présentés simultanément sans qu'on ait trouvé de calcul dans le conduit de la glande sous maxillaire, ne paraissent nullement authentiques ; je suis porté à croire que dans ces cas l'exploration avait été insuffisante. Le plus souvent, on peut lever toute incertitude en sondant le canal excréteur, ou la fistule qui s'est formée sur son trajet, à l'aide d'un stylet très-fin; on arrive ainsi jusque sur le calcul.

C'est à tort que l'on a donné le nom de *Grenouillette aiguë* à la tuméfaction du canal de Warthon produite par la présence d'un calcul. Il suffit de comparer les symptômes de la *Grenouillette* proprement dite qui n'est autre chose qu'un kyste développé sous la langue, avec ceux que nous venons de décrire, pour éloigner toute idée d'assimilation entre ces deux maladies.

Digitized by Google

C'est parce qu'on ignorait les symptômes qui caractérisent les calculs du canal de Warthon, que des erreurs toujours préjudiciables aux malades ont été fréquemment commises. Par exemple, la tuméfaction de la glande sous maxillaire a été confondue avec un engorgement scrophuleux, et traitée par les préparations d'iode. Un malade dont Sabatier rapporte l'observation, avait subi une application douloureuse de potasse caustique sur la région de la glande sous maxillaire. Dans un autre cas, cité par M. Dourlens, un chirurgien a pris les symptômes d'un calcul salivaire pour la manifestation d'une carie alvéolaire, et a fait successivement l'extraction de la dent canine et de deux molaires. Enfin, M. Stansky a pris l'évolution spontanée de dents rudimentaires pour l'évolution d'un calcul dans le canal de Warthon.

Pronostic.

Le pronostic des calculs salivaires du canal de Warthon n'est pas grave en général. Cependant leur développement donne souvent lieu à des accidents très-aigus, à de violentes douleurs ; de plus, la gêne considérable de la mastication et de la déglutition peut influer de la manière la plus fâcheuse sur l'état général de la santé, comme on le remarque dans ma première observation ; aussi le médecin ne doit-il pas attendre l'expulsion spontanée du calcul salivaire, soit par l'orifice dilaté du canal de Warthon, soit par l'établissement

Digitized by Google

d'une fistule, comme on en a observé de nombreux exemples. La présence d'un calcul une fois reconnue, il faut en faire l'extraction ; nous ne sommes plus au temps où le savant Eller disait devant l'académie de Berlin : « On craint l'incision néces-« saire pour tirer la pierre, et l'hémorrhagie qui « s'ensuit effraie également et celui qui entre-« prend l'opération et celui qui la souffre ; aussi « abandonne-t-on ordinairement la guérison à la « nature. »

Traitement.

Le procédé d'extraction du calcul varie suivant le siége qu'il occupe ; s'il est très-rapproché de l'orifice du canal, il pourra être saisi avec de petites pinces, ou bien il sera extrait à l'aide d'une aiguille fine, ou avec la pointe d'un tenaculum ; on débriderait l'ouverture si cela était nécessaire. Si la pierre siégeait vers le milieu du canal excréteur, il faudrait inciser sur la tumeur elle même ; enfin, si le calcul était volumineux et comme enclavé au-dessous de la langue, il pourrait être saisi avec des pinces à anneaux et enlevé après des efforts de traction plus ou moins considérables.

Il est un fait important, sur lequel M. le professeur Denonvilliers a beaucoup insisté, c'est qu'après l'opération, l'ouverture faite au canal de Warthon reste fistuleuse et n'a aucune tendance à se fermer, tandis qu'après l'incision de la gre-

Digitized by Google

nouillette, l'ouverture se ferme presqu'immédiatement; c'est une preuve à ajouter à celles qui démontrent que le siége de la grenouillette n'est pas le même que celui des pierres sublinguales.

Après avoir terminé l'histoire générale des calculs salivaires du canal de Warthon, je vais rapporter successivement les trois observations qui ont été l'occasion de ce travail.

Première Observation.

Tumeur sous maxillaire. — Fistule vers la base de la langue. — Calcul siégeant dans la partie la plus reculée du canal de Warthon. — Extraction du calcul, guérison définitive. — Examen physique et chimique du calcul.

Au mois d'avril 1855, je fus consulté par une dame âgée de trente-cinq ans environ, qui présentait un engorgement très-prononcé de la glande sous maxillaire du côté gauche; elle avait en même temps une fistule s'ouvrant dans l'intérieur de la bouche, entre la base de la langue et la partie la plus reculée de l'arcade dentaire. Au dire de la malade, le gonflement de la glande remontait à neuf années. Cette tumeur était douloureuse au toucher. La mastication et la déglutition étaient considérablement gênées, sans que pourtant la malade ait remarqué une augmentation de la tuméfaction ou de la douleur au moment où elle mangeait. La parole était embarrassée. Plusieurs abcès se formèrent

Digitized by Google

successivement dans le point où une fistule s'est établie depuis. La malade mangeait peu; elle maigrissait et perdait ses forces. Elle s'affectait beaucoup de sa position, et pensait ne pouvoir obtenir la guérison que par une opération grave, l'ablation de la glande sous maxillaire. Elle disait s'être soumise inutilement à toutes sortes de traitements, et notamment à l'emploi d'une pommade iodurée et à des injections de teinture d'iode dans la fistule.

L'introduction d'un stylet dans la fistule, qui était largement béante, me permit de reconnaître la présence d'un corps de consistance pierreuse, et jouissant d'une certaine mobilité. L'orifice fistuleux étant dilaté avec le stylet, je pus découvrir une partie de ce corps, dont la coloration était blanchâtre. Après un examen attentif, je m'arrêtai à l'idée d'un calcul salivaire occupant le point le plus reculé du canal de Warthon, au niveau de la partie supérieure de la glande sous maxillaire; l'extraction de ce calcul me parut devoir amener la résolution de la tumeur sous maxillaire, et faire cesser tous les accidents.

Le trajet fistuleux ayant été incisé, le calcul fut mis à découvert, puis saisi avec une pince à anneaux, et enfin enlevé de la cavité dans laquelle il était enchâssé, après quelques efforts de traction en divers sens.

Quelques jours après l'opération, l'engorgement de la glande sous maxillaire avait presque entièrement disparu; la gêne dans la mastication et la

Digitized by Google

déglutition avait cessé. La cavité qui avait logé le calcul restait largement ouverte.

J'ai eu occasion de voir plusieurs fois la malade depuis l'ablation de son calcul salivaire. Sous l'influence de cette guérison, les fonctions digestives se sont rétablies, et l'état général s'est amélioré de la manière la plus remarquable.

Description du calcul. — Le calcul avait la forme et le volume d'une petite noisette. En voici les dimensions exactes : longueur, 0^{m}, 15^{c} ; largeur, 0^{m}, 09^{c} ; il pesait 1^{gr} 25. Il était d'une couleur blanc jaunâtre extérieurement, et couvert de rugosités. La section faite avec une petite scie dans le sens du plus grand diamètre a montré qu'il était formé de couches concentriques plus ou moins denses, et d'un blanc grisâtre.

J'ai envoyé un fragment de ce calcul à M. le professeur Pelouze, et j'ai pu en obtenir l'analyse, grâce à l'intermédiaire d'un de mes amis, M. le docteur Marcé, gendre de l'illustre chimiste. Je transcris la note qui m'a été remise par M. Girard, préparateur de M. Pelouze, sous les yeux duquel l'analyse du calcul salivaire a été faite : « Le calcul « salivaire est composé d'une manière presque « essentielle de carbonate de chaux et de phosphate « de chaux. On y trouve aussi un peu de phosphate « ammoniaco magnésien, une matière organique « azotée de nature indéterminée (et pas d'acide « urique). Le cyanoferride de potassium semble y

Digitized by Google

« indiquer en outre des traces de zinc; mais je « n'ose affirmer ce dernier point d'une manière « absolue, tant le précipité est faible. »

Deuxième Observation.

Tumeur sous maxillaire. — Induration du canal de Warthon. — Abcès à l'orifice de ce canal. — Ouverture de l'abcès. — — Issue d'un petit calcul.— Disparition de tous les accidents.

En 1856, M. L***, âgé de trente-cinq ans environ, m'ayant consulté pour un embarras gastrique avec fièvre, se plaint en même temps d'un engorgement sous maxillaire, douloureux à la pression. Il fait remonter cet engorgement à six ans; à la suite d'une partie de chasse, il ressentit une sorte de mal de gorge, et en même temps une tuméfaction se montra au-dessous de la mâchoire, du côté droit. Depuis cette époque, la tumeur a persisté avec des alternatives d'augmentation et de diminution. La pression en était douloureuse, et provoquait habituellement l'issue d'une petite quantité de pus au-dessous de la langue. La mastication était gênée et amenait fréquemment une augmentation de volume et un endolorissement de la glande engorgée. Cette exacerbation des symptômes, pendant la mastication, avait lieu surtout quand les aliments contenaient quelque substance irritante, comme de l'ail, du poivre, de la moutarde, du vinaigre; dans ces circonstances, la douleur s'étendait à la région parotidienne et à tout le côté droit de la face qui était comme engourdi; il y avait même une surdité passagère.

Digitized by Google

Depuis un an au moins, M. L*** a senti dans la bouche, sous le côté droit de la langue, une petite dureté qui lui paraissait du volume d'un pois.

En examinant le plancher de la bouche, je découvre en effet un point dur sur le trajet du canal de Warthon, au voisinage de son orifice. En arrière de ce point, le canal de Warthon n'est pas sensiblement tuméfié ni dilaté ; la pression sur la glande ne détermine plus l'issue d'aucun liquide, et l'orifice du conduit salivaire paraît oblitéré. J'ai vainement tenté d'y introduire un stylet fin. Quelques jours après un petit abcès se forme à l'orifice du canal, il est ouvert avec la pointe du bistouri ; puis un stylet cannelé est introduit dans la cavité, et poussé dans la direction du canal, de manière à permettre d'agrandir l'incision.

Le canal ayant été ouvert largement, il s'échappe un petit calcul du volume d'une lentille, et en même temps une cuillerée environ d'un liquide visqueux et opalin, ayant l'apparence du blanc d'œuf.

Quelques jours après cette petite opération, le gonflement de la glande sous maxillaire avait diminué considérablement et la gêne de la mastication avait disparu.

J'ai revu le malade depuis cette époque, et j'ai pu constater sa guérison définitive.

Digitized by Google

Troisième Observation.

Tumeur sous maxillaire. — Léger gonflement du canal de Warthon. — Très-petit calcul à l'orifice de ce canal ; son origine paraît avoir été l'introduction d'un fragment d'arête de poisson. — Elimination spontanée de ce calcul. — Disparition des accidents.

M. T***, âgé de 28 à 30 ans, raconte que vers le 15 novembre 1856, en mangeant du brochet, il ressentit tout-à-coup de la douleur et une gêne considérable au-dessous de la langue, comme si une arête s'était enfoncée en ce point; malgré le soin qu'il mit à explorer avec le doigt le plancher de la bouche, il ne put rien découvrir. Néanmoins, la gêne persista pendant deux jours, et la mastication était très-difficile. En même temps la glande sous maxillaire gonfla et devint douloureuse surtout à la pression. L'engorgement a subsisté depuis cette époque ; il augmente quelquefois en mangeant, surtout quand des substances irritantes, telles que du poivre ou du vinaigre, sont mélangées aux aliments.

M. T*** accuse en même temps une démangeaison très-vive, et une sorte de tintement dans l'oreille du même côté ; il sent au-dessous de la langue un petit bouton. L'inspection de la bouche montre que les deux orifices des canaux de Warthon sont rouges et tuméfiés, mais principalement celui du côté gauche. De ce côté, il existe un point blanc qui paraît dû à l'existence d'un petit calcul salivaire. Le canal de Warthon du même côté est

Digitized by Google

légèrement tuméfié. En appuyant le doigt sur son trajet, on ne fait pas sortir de salive.

Le 7 décembre, le malade nous annonce que la veille une pierre du volume d'une graine de chènevis est sortie en-dessous de la langue, et qu'il a achevé de la détacher avec l'extrémité de l'ongle. Il a conservé cette pierre, et a eu l'obligeance de me la remettre. Il ne s'est pas aperçu d'un écoulement de salive plus considérable, à la suite de l'extraction. Depuis ce moment toute gêne a disparu.

L'examen du petit calcul montre sur un point de sa surface une légère saillie formée par un corps étranger qui est probablement un fragment d'arête.

Le 9, je constate que la glande sous maxillaire est rentrée à peu près dans ses limites normales; l'orifice du canal de Warthon a une coloration rosée, et laisse sourdre la salive quand on comprime le conduit.

Digitized by Google

DU CROUP ET DE LA TRACHÉOTOMIE,

PAR M. LOUIS BLIN, MEMBRE RÉSIDANT.

§ I.

Le *croup* n'est pas une maladie nouvelle, comme on le pense généralement. Il a été observé dès la plus haute antiquité; mais il était confondu par les anciens auteurs, sous le nom *d'angine maligne*, avec d'autres affections qui en sont très-distinctes. Ce n'est guère que depuis la fin du siècle dernier que son histoire, comme celle de beaucoup d'autres maladies, est sortie du chaos.

En 1765, François Home publia à Edimbourg le premier traité sur le *croup*. Cette dénomination écossaise a été adoptée généralement, parce qu'elle ne préjuge rien sur la nature de la maladie; le mot *croup*, en effet, paraît n'avoir d'autre signification que d'imiter, dans la prononciation britannique, le son caractéristique de la toux dans cette maladie.

Home décrivit les principaux symptômes du croup; il insista surtout sur la formation de membranes dans le larynx comme cause des accidents observés; enfin, il indiqua le traitement à suivre, et conseilla la *Trachéotomie* dans les cas désespérés. Home ne laissa rien échapper d'important dans la description qu'il donnait du croup pour la première fois.

Ce travail de Home fut suivi de quelques autres

Digitized by Google

en Angleterre et en Allemagne. En France, il resta ignoré pendant longtemps, et ne fut traduit qu'en 1809; cela s'explique par la rareté des communications entre l'Angleterre et la France pendant cette période.

En 1807, le fils de Louis Bonaparte succomba en quelques jours à une attaque de croup. Aussitôt, l'Empereur Napoléon envoya à Paris un ordre daté du quartier-général de Finckenstein, par lequel il instituait un prix de douze mille francs pour l'auteur du meilleur mémoire sur la nature du croup, et sur les moyens de le prévenir et d'assurer le succès de son traitement. Ce concours provoqua un très-grand nombre de travaux, dont Royer Collard publia l'analyse en 1811. On peut dire que c'est seulement à partir de cette époque que le croup a été bien connu en France.

§ II.

Le *croup* est une maladie caractérisée par la formation de pellicules membraneuses dans la partie la plus rétrécie du conduit de l'air, dans le *larynx*. La formation de ces membranes produit une gêne dans la respiration; la voix s'enroue et ne tarde pas à être complètement voilée; la toux est rauque et étouffée; les accès de suffocation deviennent de plus en plus fréquents; les signes de l'asphyxie augmentent graduellement; enfin, la mort arrive.

La cause de ces accidents étant connue, l'asphyxie

Digitized by Google

étant produite par l'obstruction du larynx, on a dû chercher à conjurer le danger en ouvrant le conduit de l'air au-dessous de l'obstacle ; c'est à cette opération que l'on a donné le nom de *Trachéotomie*.

Jamais opération ne fut plus rationnelle, et cependant elle a été fort longtemps à se vulgariser. Les premiers essais furent très-décourageants ; l'opération ne semblait servir qu'à prolonger de quelques instants la vie du malade. Bien que pratiquée avec succès à Londres en 1782, et préconisée en France par Caron avec une ardeur extrême en 1807, cette opération fut hautement proscrite par l'Académie de médecine, si l'on en juge par le rapport de Royer Collard sur le fameux concours de 1807. Elle fut entièrement abandonnée pendant de longues années.

En 1820, M. Bretonneau, de Tours, et plus tard l'un de ses élèves les plus illustres, M. Trousseau, remirent en honneur la trachéotomie, en publiant les nombreux succès qu'ils avaient obtenus. Depuis, le nombre des guérisons s'est tellement multiplié, en raison des perfectionnements apportés à l'opération, que l'utilité de la trachéotomie ne peut plus être mise en doute par personne.

« L'opération ne fût elle autre chose qu'un sim-
« ple moyen dilatoire, dit M. Trousseau, elle devrait
« encore être tentée ; car il est du devoir du mé-
« decin de prolonger la vie du malade, surtout

Digitized by Google

« dans les affections aiguës, puisque quelques « heures de plus suffisent souvent pour que l'or- « ganisme triomphe d'une cause morbifique dont « l'action et les effets sont essentiellement tempo- « raires. D'ailleurs la nécessité de la trachéotomie « est jugée par l'issue de l'opération elle-même. « Soixante enfants voués à une mort inévitable ont « été trachéotomisés ; dix-huit ont guéri, donc il « faut opérer. »

L'enthousiasme excité par de tels résultats fut, il faut le dire, un peu exagéré. C'est ainsi que M. Trousseau en était arrivé à conseiller l'opération aussitôt que la nature de la maladie était bien reconnue. (Thèse du docteur Letixerand). Dans de récentes publications, M. Trousseau lui-même paraît avoir modifié son opinion à ce sujet. En effet, il est incontestable, d'une part, que des guérisons ont été obtenues par des moyens purement médicaux ; et d'autre part, il est certain qu'il n'y a aucun inconvénient à attendre, pour opérer, qu'il y ait menace bien prononcée d'asphyxie. On ne diminuerait les chances de succès qu'en attendant trop longtemps, c'est-à-dire jusqu'à ce que les forces du malade fussent déjà épuisées par les efforts de respiration les plus pénibles.

§ III.

Lors même que la *Trachéotomie* est faite dans de bonnes conditions, et avec tous les perfectionnements qui ont été apportés dans le procédé opéra-

Digitized by Google

toire, elle ne donne bien souvent qu'un succès momentané. L'opéré, quoique respirant bien, peut succomber par suite de l'épuisement des forces qu'entraîne la maladie ; d'autres fois, les membranes qui étaient d'abord limitées au larynx, s'étendent aux bronches et jusqu'aux dernières ramifications bronchiques, et le résultat, pour être retardé, n'en est pas moins fatal ; enfin, la mort est souvent due à la complication d'une fluxion de poitrine.

En tenant compte de la fréquence de ces suites fâcheuses, quel est le résultat définitif de la trachéotomie ? Telle est la question que je me propose de résoudre en terminant. La solution précise de cette question fera peut-être cesser bien des incertitudes, qui se manifestent souvent au moment du danger, alors qu'il faudrait agir au plus vite.

Le résultat général de la trachéotomie ne peut s'obtenir que par une statistique très-étendue. Tout le monde sait qu'en médecine il ne faut pas juger d'après une série de faits tantôt heureux, tantôt malheureux, mais d'après un ensemble considérable qui permette d'éviter l'illusion aussi bien que le découragement.

J'ai sous les yeux, en ce moment, une statistique des trachéotomies pratiquées à l'Hôpital des Enfants depuis le commencement de 1850 jusqu'à la fin de 1856 ; elle est extraite d'une thèse soutenue en mai 1857 par mon excellent confrère M. André,

Digitized by Google

de Péronne. Il résulte de cette statistique, que sur deux cent quatre-vingt-dix opérations pratiquées pendant cette période de sept années, il y a eu soixante-quatorze guérisons, *c'est-à-dire environ une sur quatre.*

Pour être juste, il faudrait éliminer de ce relevé tous les cas dans lesquels la mort n'a pu être attribuée qu'à la contagion de l'une des maladies si communes à l'Hôpital des Enfants, comme la rougeole, la scarlatine, l'entérite, etc. Pendant le séjour que j'ai fait dans cet hôpital, j'ai pu constater toute l'importance de cette considération.

Je ne crains pas de trop m'avancer en disant que, dans de bonnes conditions, et en dehors de toute cause fâcheuse de contagion ou d'infection, on doit obtenir en moyenne au moins une guérison sur trois trachéotomies. C'est là certainement un résultat encore peu satisfaisant, si on le compare à celui que l'on obtient pour la plupart des autres opérations; mais, si l'on réfléchit que l'on n'opère que dans des cas désespérés, sur des malades voués à une mort inévitable, on n'hésitera pas à ranger cette opération au nombre des plus belles conquêtes de la médecine contemporaine.

Digitized by Google

ESSAI

SUR LES

Causes qui empêchent le Cheval de vomir,

PAR M. GARCIN, MEMBRE RÉSIDANT.

Le vomissement est un phénomène qui, depuis bien longtemps, occupe les médecins et les physiologistes, et les nombreuses recherches que l'on a faites à ce sujet donnent pour résultat trois différentes manières de l'interpréter dans sa manifestation la plus simple, c'est-à-dire dans l'acte par lequel les matières contenues dans l'estomac sont rendues par la bouche : la première, celle d'Hippocrate, consiste à considérer l'estomac comme essentiellement actif ; dans la seconde, celle de Chirac, mise en lumière par Magendie, l'organe digestif, est considéré comme passif ; et enfin la troisième est celle des physiologistes modernes qui, réunissant les deux précédentes doctrines, regardent bien l'estomac comme actif, mais seulement d'une manière auxiliaire. Considéré ensuite au point de vue de ses causes efficientes, le vomissement dépendrait pour quelques-uns d'un mode particulier de sentir de l'estomac, tandis que pour d'autres, ce serait un trouble anormal des puissances nerveuses ou dynamiques qui produit la confusion dans les mouvements organiques qui en dépendent.

Digitized by Google

Ceci posé, passons de suite à la question que nous nous proposons de traiter dans ce travail.

On sait que le cheval et les autres monodactyles ne vomissent point, ou ne vomissent que dans des circonstances exceptionnelles dont il est encore très-souvent impossible de déterminer la nature. Eh bien, cette condition tout à fait exceptionnelle dans laquelle semblent se trouver quelques-uns de nos grands animaux domestiques, quoique ayant aussi, et depuis longtemps, été l'objet d'une foule de recherches et de nombreuses expériences considérablement variées, de la part des médecins, des physiologistes et des vétérinaires, ne paraît pas avoir encore reçu de solution arrêtée, ainsi que semble le démontrer la dissidence d'opinion qui existe sur cette question de physiologie comparée.

La nature de nos occupations ne nous permettant pas de nous livrer à l'étude expérimentale des questions physiologiques, et, d'un autre côté, notre devoir de praticien nous prescrivant en quelque sorte d'accepter purement et simplement ce que les maîtres de la science nous donnent sur ce sujet, nous nous serions bien gardé d'émettre une opinion sur ce point, si un cas de vomissement, que nous devons au hasard, n'était venu nous forcer à prendre part à la discussion qui depuis longtemps existe sur ce sujet.

En effet, ayant été appelé à donner des soins à un cheval atteint de ptyalisme qui s'est terminé par le vomissement, nous avons pu étudier et ap-

Digitized by Google

précier ce phénomène jusque dans ses moindres détails, et par les circonstances au milieu desquelles cet acte s'est produit, nous avons cru pouvoir interpréter tout autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, l'impuissance vomitive dans laquelle se trouve le cheval.

Pourquoi, en effet, le cheval ne peut-il vomir?

D'après Lamories, qui écrivait en 1733, l'empêchement du vomissement dans le cheval aurait trois causes, savoir: 1° la faiblesse du diaphragme; 2° l'éloignement de l'estomac des muscles abdominaux; 3° et l'existence d'une valvule à l'orifice cardiaque de l'œsophage.

Bertin, en 1746, réfute Lamories au sujet de la prétendue valvule de l'orifice cardiaque, reconnaît exactes les deux autres causes, et en ajoute une troisième qu'il dit exister dans la structure de l'extrémité gastrique de l'œsophage; il indique la disposition remarquable des fibres musculaires à l'insertion de l'œsophage, fibres qui forment un sphincter dont le ressort est si grand, même après la mort, qu'il ne laisse pas échapper une goutte d'eau, quelle que soit la pression supportée par le viscère.

Bourgelat, fondateur des écoles vétérinaires, admet pour cause les plis entassés de la muqueuse à l'insertion de l'œsophage; il pense aussi que les fibres charnues qui avoisinent le pylore et qui entourent le sac droit du viscère, étant plus faibles que celles du sac gauche, ne peuvent, lors de leurs

Digitized by Google

contractions antipéristaltiques, comprimer et chasser les matières avec une force supérieure à l'obstacle à vaincre et que présentent les plis entassés de la tunique interne de l'œsophage.

Girard père admet aussi trois causes: 1° la structure particulière du cardia, la grande force contractile de l'extrémité gastrique de l'œsophage, les nombreux replis muqueux valvulaires qui bouchent plus ou moins l'ouverture cardiaque; 2° le mode d'insertion de l'œsophage. Ce conduit perce le ventricule dans sa petite courbure après avoir franchi le diaphragme et fait dans l'abdomen un coude assez marquée; 3° le trajet oblique et à la manière des uretères de l'extrémité gastrique de l'œsophage à travers les parois de l'estomac.

Enfin, MM. Dupuy, Renault, Mignon, Flourens et Colin ont, par des études et de nombreuses expériences, cherché à reconnaître la cause qui met obstacle au vomissement chez le cheval; les uns ont agi sur l'estomac détaché, tandis que les autres ont expérimenté sur le cheval vivant. M. Colin voulant remplacer l'action du diaphragme et des parois abdominales dont il n'avait pu obtenir la contraction en administrant l'émétique à forte dose, s'est servi de ses mains pour exercer une pression sur l'estomac, après avoir préalablement mis celui-ci dans des conditions favorables au vomissement, c'est-à-dire après qu'il fut plein d'aliments liquides et solides. Mais le résultat ayant toujours été le même, rien n'étant sorti par l'orifice

Digitized by Google

M. Colin, ainsi que ses collègues, a adopté, à une légère modification près, l'opinion de Bertin et de Girard. Aussi admet-on généralement aujourd'hui que la forte contractilité de la membrane musculeuse de l'estomac, du cardia et de l'extrêmité gastrique de l'œsophage, est la principale cause qui empêche le cheval de vomir.

Ainsi, une cause organique, constitutionnelle, ayant une action permanente, forme le principal obstacle à l'accomplissement de ce phénomène, et cependant, le cheval vomit quelque fois. — Comment et dans quelles circonstances cet acte se produit-il ?

D'après l'hippiatre Laforre, le cheval ne vomirait que quand l'estomac est déchiré. Cette opinion, acceptée d'abord par quelques vétérinaires, a dû nécessairement être abandonnée, attendu qu'on a vu des chevaux vivre encore longtemps après avoir vomi.

D'après MM. Girard, Boulay jeune, Renault, Mignon et beaucoup d'autres écrivains, cet acte ne se produirait que quand la membrane musculeuse de l'estomac est dans un état de laxité ou de paralysie. M. Renault croit même pouvoir considérer la membrane musculeuse du viscère, non seulement comme passive dans l'acte du vomissement, mais encore comme étant l'un des obstacles à surmonter, et cela par la résistance qu'elle oppose à l'introduction de l'air dans le réservoir qu'elle concourt à former, et dont la présence

Digitized by Google

paraît être indispensable pour que le retour des matières contenues dans ce réservoir puisse s'effectuer.

Enfin, désireux de contribuer pour sa part à l'éclaircissement de cette question, et voulant coordonner tous les matériaux que contiennent les annales vétérinaires, M. Mignon a établi une espèce de théorie du vomissement chez le cheval, et voici comment il s'exprime dans les conclusions d'un rapport qu'il a lu à la Société impériale et centrale de médecine vétérinaire: « Pour que le vomissement puisse avoir lieu, » dit-il, « il faut qu'il y ait :

« 1° Dilatation extrême de l'estomac ;

« 2° Effacement de la cravate œsophagienne s'ac-
« compagnant de la dilatation du cardia en infun-
« dibulum ;

« 3° Paralysie de la tunique charnue ;

« 4° Concours synergique de la puissance ner-
« veuse et de l'action des muscles expirateurs des
« parois de l'abdomen. »

Cependant M. Mignon fait une réserve : « Nous avons considéré, dit-il, la dilatation extrême de l'estomac comme la condition initiale du vomissement ; mais nous ne prétendons pas qu'elle soit pour cela, *dans tous les cas,* ni la plus importante, ni la plus nécessaire ; la suspension momentanée de la contractilité musculaire tient peut-être la première place dans les vomissements du *Tic* et dans ceux, s'il en existe pourtant, où l'estomac n'est pas distendu outre mesure. »

Digitized by Google

Ainsi, tous les auteurs, excepté Bourgelat et M. Colin, considèrent l'estomac comme passif dans l'acte du vomissement. Mais tout en adoptant l'opinion du fondateur des écoles vétérinaires, M. Colin a dit, dans un ouvrage de physiologie comparée publié l'année dernière, que le cheval ne peut vomir que quand l'orifice du sac droit est obstrué par la dégénérescence cancéreuse du pylore, la hernie étranglée, le volvulus et l'invagination, ou bien encore quand il existe un jabot à l'extrémité gastrique de l'œsophage.

Nous étions encore imbu des préceptes en vigueur sur le vomissement chez le cheval, et nous étions encore sous l'impression que nous avait laissée la lecture de la théorie de M. Mignon, quand, le 12 janvier 1851, M. Bethfort-Vion, cultivateur à Savy, nous présenta un cheval hongre, sous poil gris-pommelé, âgé de 4 ans, propre au labour, et d'un tempérament irritable, qui, depuis quelques jours, avait la bouche pleine d'une abondante salive. En examinant cet animal, nous pûmes constater, en effet, que la cavité buccale était rouge, chaude et remplie de salive filante sans odeur désagréable. Mais comme jusqu'alors il n'avait pas cessé de manger et de travailler, et que, du reste, son état général n'indiquait pas l'existence d'une affection grave, nous nous crûmes autorisé à considérer les signes indiqués plus haut comme étant une conséquence du travail de la

Digitized by Google

dentition, et des injections d'eau froide vinaigrée seules constituèrent le traitement.

Le 15, le cheval est plus abattu, la tête est lourde, portée bas, les conjonctives rouges, la bouche chaude et pleine de salive filante, le pouls plein, l'artère tendue, l'appétit diminué, le ventre et l'épigastre insensibles, et les excrémentsn'offrent rien de remarquable.

Cet examen terminé, je ne crus pas devoir changer mon diagnostic, et cependant l'attitude du malade avait quelque chose d'extraordinaire dont je ne pouvais me rendre compte. Dans cette occurrence, et bien que je sois habituellement avare des saignées de précaution, je pris en considération la nourriture tonique que reçoivent les chevaux de M. Bethfort, je tirai deux litres de sang de la jugulaire. J'ordonnai de mettre le malade à part, de continuer les injections dans la bouche, et de le nourrir avec du barbotage et de la paille.

Le 19, le malade est plus gai, la salive est moins abondante, la bouche moins chaude, le pouls et les muqueuses sont à l'état normal; on laissera néanmoins le malade au régime pendant quelques jours encore avant de le remettre dans l'attelée.

Le 21 au matin, on vint me dire d'aller revoir le malade qui *s'étranglait*. N'étant pas chez moi en ce moment, je ne pus me rendre à cette invitation que vers le soir à six heures. A mon arrivée à la ferme, M. Bethfort me dit qu'il avait cru perdre son cheval, mais que le calme s'étant rétabli, il

Digitized by Google

ne lui restait plus d'inquiétude ; lui ayant alors demandé des renseignements sur ce qu'il avait vu, il me dit que, environ vingt minutes après avoir reçu sa ration, qui se composait d'un picotin de son dans un seau d'eau et d'une botte de paille, le cheval s'était beaucoup tourmenté ; qu'il se mettait à genoux de temps en temps et qu'il criait alors comme un cochon qu'on égorge ; qu'au même instant il coulait du nez une certaine quantité de glaires mêlées à du son, et que ces crises réitérées à de courts intervalles avaient duré près d'une demi-heure. — Ne pouvant m'expliquer ce jetage que par le vomissement, je cherchai, pour m'en assurer, à provoquer une nouvelle crise, en faisant donner au malade un picotin de son dans de l'eau et une botte de paille ; en effet, après un bon quart d'heure d'attente, j'eus la satisfaction de voir que le cheval cessa brusquement de prendre des aliments ; il se retira sur la longe. Son habitude extérieure prit alors un caractère tout particulier, il y eut de la tristesse, de la somnolence, de l'abattement et un air hébété qui contrastait singulièrement avec ce qu'on avait remarqué chez lui quelques minutes auparavant : puis, de légères contractions des muscles de l'encolure et de la face apparaissent ; le cheval lève alors la tête lentement pour la laisser tomber brusquement. Ces phénomènes se reproduisent trois ou quatre fois de suite ; enfin, tout-à-coup et simultanément, une forte contraction des muscles de

Digitized by Google

la face, de l'encolure et des membres, se fait apercevoir, les genoux sont alors fléchis jusqu'à terre, les membres abdominaux placés sous le centre de gravité, la colonne dorsale voûtée, et l'encolure renversée en contre-bas; c'est en ce moment que le malade fait entendre quelques cris aigus, puis les muscles de l'abdomen se contractent à leur tour, le cheval baisse alors la tête, et un demi litre d'eau environ, tenant en suspension du son et de la paille triturée, s'écoule par le nez et par la bouche. Immédiatement après le cheval se relève, le calme le plus profond succède au trouble général qui bientôt se représente de nouveau pour disparaître ensuite, de manière que quatre accès ont eu lieu dans l'espace d'une demi-heure. Puis, le calme s'est complètement rétabli, et peu de temps après le cheval ne paraissait plus malade.

Ainsi, deux fois dans le même jour, ce cheval a vomi après avoir ingéré une certaine quantité de paille, de son et d'eau.

Certes, le volume que représentaient les substances prises par cet animal était incapable de distendre outre mesure les parois de l'estomac dans lequel elles étaient contenues; aussi ce fait ne pouvait-il sanctionner la théorie de M. Mignon, que j'avais présente à la mémoire.

Mais, quelle était donc alors la cause qui avait provoqué le vomissement? Y avait-il un squirrhe dans l'estomac, ou n'avais-je à combattre qu'une

Digitized by Google

irritation nerveuse de ce réservoir? C'est dans cette incertitude où je me trouvais que, à tout hasard, j'administrai l'électuaire suivant:

Racine de Valériane en poudre	60	grammes
Camphre.	25	»
Carbonate de fer	15	»
Jaune d'œuf	3	»
Miel	9	»

Le lendemain matin on lui offrit sa ration ordinaire (paille, son fortement mouillé) qu'il mangea d'un bon appétit, sans qu'il y eût de vomissement. L'ayant revu le soir même, je lui fis donner une ration semblable à celle qu'il avait prise le matin, plus un picotin d'avoine. Mais le tout fut mangé même avec avidité, sans résultat fâcheux; le cheval était guéri.

En mars 1852, ce même cheval fut atteint d'une fluxion de poitrine très-intense; le poumon gauche et le tiers inférieur du poumon droit étaient imperméables à l'air. Ayant administré l'émétique à forte dose, douze et quinze grammes par jour, on n'a jamais remarqué chez lui le moindre indice de vomissement.

En 1853, une hydroémie se déclara sur quatre chevaux de l'écurie de M. Bethfort; dans ce nombre se trouvait celui dont il s'agit, et malgré les craintes que m'inspirait sa position, j'eus la satisfaction de le guérir. Il fut vendu en 1854 en bon état.

Ce fait que nous venons de faire connaître jusque dans ses moindres détails, ne nous paraît pas de

Digitized by Google

nature à justifier les opinions établies touchant les causes qui empêchent le cheval de vomir. C'est du moins là notre pensée, pensée qui nous a été suggérée par le raisonnement et l'observation. Et d'abord, avant de chercher à connaître la cause qui a provoqué la révolte des puissances physiologiques dont le vomissement a été le terme, occupons-nous de savoir si, comme on l'a dit, la membrane musculeuse de l'estomac du cheval objet de notre observation était dans un état de paralysie ou de laxité au moment de l'acte. Mais, par quoi cet état de choses aurait-il été provoqué? Serait-ce, par exemple, ainsi que l'entend M. Mignon, par la dilatation extrême de l'estomac? Mais si l'on réfléchit que l'animal était à la diète depuis quelque temps, et que, par conséquent, le viscère digestif devait être dans un état de vacuité complète avant qu'il prît les aliments qui ont provoqué le vomissement, on se trouvera naturellemeut forcé d'abandonner cette hypothèse.

Ou bien encore, faudrait-il supposer que la fermentation des aliments récemment pris par l'animal avait provoqué le dégagement d'une quantité de gaz suffisante pour distendre outre mesure les parois de l'organe? Mais cette supposition ne nous paraît pas plus admissible que la précédente, et la raison en est trop connue pour que nous insistions davantage sur ce point.

Ainsi, la paralysie de la membrane musculeuse ne nous étant pas démontrée par la présence d'une

Digitized by Google

cause palpable, matérielle, il nous reste à voir si, ainsi que le veut M. Colin, le vomissement a été provoqué par l'existence d'un jabot, d'une dégénérescence cancéreuse du pylore, d'une hernie étranglée, d'un volvulus ou d'une torsion des intestins ?

D'abord, les symptômes que nous a offerts ce cheval ne sont pas ceux qui décèlent l'existence de l'une des maladies ci-dessus désignées. Et puis, si une semblable affection avait existé, il ne nous eût pas été possible de la guérir avec le traitement que nous avons employé, et qui a presque immédiatement fait disparaître la maladie.

Enfin, et pour ne rien oublier, admettra-t-on que chez le cheval les aliments ne sont pas arrivés jusque dans l'estomac, et que nous avons pris pour un vomissement ce qui n'était, en réalité, qu'un simple rejet de l'œsophage ? Nous répondrons à cette objection que, quelque grande que soit la capacité de l'œsophage chez le cheval, il ne nous paraît guère possible qu'il puisse contenir deux litres de liquide, plus de la paille et du son, dont nous n'avons pu apprécier le volume. Et cependant le cheval en a bien ingéré cette quantité pendant les quinze minutes au moins qu'il a mangé.

Les conditions physiologiques et pathologiques considérées comme étant, sinon nécessaires, du moins favorables au vomissement chez le cheval, ne paraissant pas, d'après l'analyse que nous venons de faire des différentes opinions émises à ce sujet,

Digitized by Google

avoir existé chez l'animal, objet de notre observation, il nous reste à voir si, par l'étude des symptômes recueillis chez lui, il ne serait pas possible de reconnaître la nature de la maladie dont il était atteint, et partant la cause qui a provoqué le vomissement.

Et d'abord, les chevaux ne manifestent leurs souffrances que par des signes souvent inappréciables, ce qui rend le diagnostic très-difficile dans bien des circonstances ; ce n'est souvent que quand la maladie est arrivée à son apogée qu'on peut la reconnaître, et c'est précisément ce qui est arrivé chez le cheval dont il s'agit. En effet, tant que nous n'avons eu que le ptyalisme et quelques signes généraux pour nous guider dans la recherche du siége et de la nature de la maladie que nous avions à combattre, nous marchions dans le vague et dans l'incertitude ; mais quand le vomissement est arrivé, nous avons pu, et alors seulement, admettre que l'estomac était le siége de la maladie. Mais quelle en était la nature ? C'est ce que l'analogie nous permettra de reconnaître. En médecine humaine, on désigne sous le nom de *gastralgie* une affection nerveuse de l'estomac qui se traduit par une douleur plus ou moins forte de l'organe, des pituites, un malaise général avec rémittence, et des vomissements de mucosités. Nous connaissons une personne qui, atteinte de cette maladie, avait souvent la bouche pleine de salive ; son appétit était modéré, elle ressentait à l'estomac une dou-

Digitized by Google

leur confuse, mais très-supportable, et cette personne ne vomissait jamais qu'après avoir mangé; très-souvent elle était obligée de quitter la table avant d'avoir terminé son repas; ainsi donc, à part la douleur de l'estomac, que le cheval n'a pu déclarer, nous rencontrons tous les caractères qui distinguent la gastralgie, maladie dans laquelle le fluide nerveux joue le plus grand rôle.

La présence de la gastralgie ne nous donne pas bien certainement, la preuve de la paralysie de la membrane musculeuse; car, s'il en était ainsi, il faudrait admettre que cet état de choses est nécessaire chez l'homme et chez tous les animaux qui vomissent facilement, ce qui n'est nullement prouvé; mais elle nous décèle l'existence d'une irritation particulière de l'organe digestif, irritation qui, par sa nature, suscite la perturbation et le trouble dans les fonctions physiologiques et provoque la cohorte des symptômes qui précèdent et qui accompagnent le vomissement. En effet, par sa présence chez le cheval objet de notre observation, l'irritation nerveuse de l'estomac a développé chez lui l'aptitude vomitive, mais il fallait à cette irritation, en quelque sorte engourdie, une cause pour qu'elle manifestât son existence, et cette cause nous la trouvons dans les aliments que le malade a mangés quelques minutes avant de vomir.

La cause efficiente nous étant connue, il reste à savoir comment l'obstacle, c'est-à-dire la forte contractilité de la membrane musculeuse de l'es-

Digitized by Google

tomac, du cardia et de l'extrémité gastrique de l'œsophage, a pu être vaincue par les seuls efforts de la nature. Il est bien reconnu que les aliments parcourent toute l'étendue du tube digestif, en obéissant à la force qui représente le mouvement péristaltique des organes dans lesquels ils se trouvent, force qui les pousse lentement, mais d'une manière continue, depuis la bouche jusqu'à l'anus. Eh bien, si cette force est nécessaire pour les faire marcher dans un sens, nous ne trouvons pas qu'il soit irrationnel d'admettre qu'une semblable force, mais agissant en sens inverse, est aussi nécessaire pour les faire refluer vers la bouche et le nez. Le mouvement anti-péristaltique des membranes de l'estomac est donc nécessaire dans le vomissement, ainsi que paraissent l'admettre les physiologistes modernes, qui reconnaissent la coopération de l'estomac dans l'accomplissement de ce phénomène.

« Et en effet, par le fait de la contraction de la partie droite de l'estomac, dit M. Colin, le réservoir conserve sa distension; les aliments restent délayés et mêlés aux liquides, ceux-ci sortent les premiers par le cardia, alors qu'il commence à céder; ils entraînent des parcelles alimentaires dès que l'orifice est un peu ouvert et que la résistance est à demi vaincue; enfin, les matières alimentaires délayées passent dès que la porte est largement ouverte, et elles sont charriées avec une violence proportionnée à la pression des puissances auxiliaires et à l'énergie de la contraction anti-péristaltique

Digitized by Google

qui met obstacle au passage des matières dans l'intestin.

Nous ne pensons pas que l'expérience de Magendie qui consiste à substituer la vessie d'un cochon à l'estomac d'un chien, soit un argument sérieux pour combattre la théorie que nous venons de faire connaître; car, nous ferons observer que la vessie n'ayant qu'un seul orifice, c'est par lui que doivent nécessairement sortir les substances qu'elle contient, quand une pression, quelle qu'en soit la force, vient en diminuer la capacité.

Nous dirons aussi que les résultats négatifs obtenus par ceux de nos confrères qui ont voulu faire vomir le cheval en comprimant l'estomac avec les mains, ne sont pas, à notre avis du moins, la preuve de la passivité de cet organe dans l'acte du vomissement, car, d'une part, ces observateurs n'ont fait que remplacer, et très-imparfaitement encore, l'action du diaphragme et des parois de l'abdomen, et, d'un autre côté, ils ont agi sans le concours du fluide nerveux, et partant en l'absence de cette superexcitation vitale qui amène la révolte des puissances physiologiques et le *modus faciendi* de l'estomac qui, par le seul fait de son existence, neutralise l'obstacle, c'est-à-dire la contraction de la membrane musculeuse de l'estomac et du cardia.

Enfin, les nombreux cas de rupture de l'estomac rencontrés sur les cadavres de chevaux morts à la suite du vomissement, ne militent pas, selon nous encore, en faveur de la théorie généralement adop-

Digitized by Google

tée touchant la passivité de cet organe, car chez l'homme, pour lequel, bien certainement, les mêmes motifs n'existent pas, des lésions pathologiques de cette nature ont été rencontrées sur des individus morts à la suite du vomissement.

Notre manière d'interpréter le vomissement nous amène tout naturellement à penser que, si le cheval ne vomit pas habituellement, c'est parce qu'il n'est pas doué de cette sensibilité particulière que possèdent à un haut degré l'homme et le chien, par exemple, et que j'appellerais *sensibilité vomitive ;* et, ce qui prouve que c'est bien là l'obstacle, c'est que, chaque fois qu'une cause pathologique vient, par sa nature spéciale, développer cette sensibilité, on voit le vomissement se produire avec quelques difficultés, il est vrai, mais il n'en existe pas moins pour cela.

La superexcitation vitale que l'émétique et tous les autres agents pharmaceutiques développent si facilement chez l'homme, le chien et le chat, ne se montre pas chez le cheval quand on le soumet à l'action de ces médicaments.

En effet, plusieurs fois on a tenté de provoquer cet acte chez le cheval en administrant des vomitifs, mais on n'a jamais pu l'obtenir, bien qu'on ait employé des doses considérables.

Quelques-uns des expérimentateurs, au nombre desquels nous citerons M. Colin, disent bien avoir obtenu des contractions des muscles de l'abdomen chez quelques sujets, mais ils disent aussi que ces

Digitized by Google

contractions n'ont jamais été assez fortes pour provoquer le vomissement. Eh bien ! faudrait-il conclure de ces faits que le cheval possède l'aptitude vomitive ? Nous ne le pensons pas. Seulement, nous dirons que chez les chevaux, tout aussi bien que chez les hommes, on rencontre des tempéraments différents, et partant, une sensibilité qui n'est pas la même chez tous ; et en effet, ne voit-on pas certaines femmes chez lesquelles un souvenir, un simple regard même provoquent le vomissement, tandis qu'on n'obtient ce résultat que très-difficilement chez quelques hommes.

Nous donnerons encore à l'appui de notre opinion, cet autre fait dont tout le monde peut apprécier la justesse : Si, avec les barbes d'une plume ou avec tout autre corps, on châtouille la luette de l'homme, du chien et du chat, on a, en continuant, le rejet par la bouche des aliments que contient l'estomac ; tandis que chez le cheval, la même opération ne donne rien que quelques mouvements de tête que l'animal exécute pour se soustraire à cette manipulation qui l'incommode.

Enfin, et pour formuler notre opinion sur le sujet que nous venons de traiter, nous dirons :

1° Que la forte contractilité de la membrane musculeuse de l'estomac, du cardia et de l'extrémité gastrique de l'œsophage peut rendre le vomissement difficile, mais qu'elle ne constitue pas un obstacle insurmontable.

Digitized by Google

2° Que, si le cheval ne vomit pas ordinairement, c'est parce qu'il ne possède pas la sensibilité nécessaire.

3° Enfin, que le vomissement se produit chez lui, chaque fois qu'une affection pathologique spéciale amène cette sensibilité qui lui manque.

Digitized by Google

INCONVÉNIENTS

DE L'ABUS DES SAIGNÉES

sur la race Chevaline,

PAR M. GARCIN, MEMBRE RÉSIDANT.

A une époque encore peu éloignée de nous, le traitement des maladies des animaux était exclusivement abandonné aux écuyers, aux maréchaux et aux bergers. Ces médicastres employaient la saignée pour combattre toutes les maladies. Bien plus, ils avaient la funeste idée de faire des saignées de précaution : au printemps, pour préparer les chevaux aux travaux de la belle saison ; en automne, pour les remettre de leurs fatigues ; et cette vicieuse habitude était tellement propagée et enracinée que, naguère encore, on voyait dans les pays méridionaux, le dimanche matin, de véritables mares de sang devant la porte de chaque maréchal. Ils allaient à l'envi l'un de l'autre ; c'était à celui qui en répandrait le plus. Enfin, en 1762, Bourgelat fonda à Lyon la première école vétérinaire, et les élèves qui en sortirent ne purent rien contre ce fâcheux état de choses. Aujourd'hui encore que les vétérinaires sont suffisamment répandus sur le territoire français, mais sont malheureusement

Digitized by Google

abandonnés à eux-mêmes et ne sont soutenus par aucune loi protectrice contre l'ignorance et le charlatanisme, cette vieille routine subsiste dans les campagnes et jusqu'au sein même des grandes villes; et c'est au dix-neuvième siècle que l'on voit encore ces hommes, dont le plus grand mérite est de tout ignorer, colporter impunément, de village en village et de ferme en ferme, leurs flammes sanguinaires dont les funestes effets ne se font que trop sentir sur la richesse publique.

Si quelque chose favorise encore la fréquence des émissions sanguines, c'est, sans contredit, cette croyance populaire que, si la saignée ne fait pas de bien, elle ne peut faire de mal. Eh bien! nous dirons tout d'abord, ainsi que nous espérons le démontrer plus tard, qu'en ouvrant les portes au charlatanisme, cette vieille erreur nuit tout autant à l'intégrité et à la conservation des individus, qu'à l'amélioration de l'espèce.

Avant de démontrer les effets consécutifs que produisent sur le sang et partant sur l'économie animale les fréquentes et abondantes soustractions du fluide nutritif, nous nous permettrons de signaler en passant, et pour ne plus y revenir, deux accidents qui surviennent fréquemment aussitôt après l'opération, et qui compromettent plus ou moins la vie des animaux sur lesquels ils se présentent. Nous citerons la phlébite et l'introduction de l'air dans la veine. Certes ces deux accidents, et

Digitized by Google

le dernier surtout qui donne la mort instantanément, se présentent plus souvent qu'on ne pense ; aussi suffiraient-ils, si l'on en connaissait les véritables causes, pour donner aux propriétaires un peu plus de méfiance touchant le savoir-faire des maréchaux et de tous les charlatans en général, qui trouvent toujours une manière d'expliquer la chose qu'ils ignorent.

C'est en étudiant la composition du fluide nourricier, et en se rendant compte des différentes modifications qui surviennent dans sa constitution après la saignée, que l'on peut prévoir à l'avance la perturbation qu'amènent dans l'économie la fréquence et l'abondance des soustractions du sang.

Il est démontré, par les expériences de Gohier, répétées plus tard par Messieurs Delafond et Colin, que l'on peut, dans un temps donné, retirer de la circulation une quantité considérable de sang ; que ce liquide est susceptible de se renouveler avec une grande promptitude, mais non avec les qualités qu'il possédait auparavant. En effet, ces professeurs ont pu, en vingt jours, en retirant quatre kilogrammes de sang tous les jours, soustraire de l'économie quatre-vingts kilogrammes de sang ; ce qui fait plus de quatre fois la masse totale (la moyenne du poids du sang d'un cheval étant de seize kilogrammes environ), mais cette rapide régénération du fluide nutritif est nécessitée, dans l'état physiologique, par l'abondance et la continuité des déperditions de toutes sortes, que

Digitized by Google

ce liquide est obligé de faire pour entretenir l'équilibre et la vie dans tous les organes de l'animal. On a pu, en effet, retirer d'un cheval de moyenne taille, dans une période de vingt-quatre heures, quarante-deux kilogrammes de salive, cinq kilogrammes de bile, cinq de suc pancréatique, plus de cinq de suc intestinal, plus de douze d'urine; en tout soixante-neuf kil., c'est-à-dire plus de deux fois la masse du sang, qui fournit, en outre, une énorme proportion de fluides pour la respiration pulmonaire, la transpiration cutanée et une quantité considérable d'albumine, de fibrine, de matières diverses pour la nutrition des différentes parties de l'économie.

Mais n'oublions pas de mentionner ici qu'il y a une très-grande différence entre le renouvellement du sérum sanguin et celui des globules. Le sérum, ou la solution fibrino-albumineuse qui sert de véhicule aux globules, s'use vite et se répare vite: il s'use vite, car il est l'élément de toute sécrétion et de toute nutrition; il se répare vite, car le fluide mixte qui résulte du mélange du chyle avec la lymphe est un sérum complet auquel il ne manque absolument rien, et qui vient continuellement se déverser dans le torrent circulatoire; les globules, au contraire, ont une fixité remarquable au sein du fluide dans lequel ils nagent; ils constituent la partie réellement stable de la masse sanguine, à laquelle ils donnent la force et la vie.

Si on étudie cette question à un autre point de

Digitized by Google

vue, c'est-à-dire, après de fortes saignées, on voit, ainsi que l'ont très-bien démontré Messieurs Prévost, Dumas, Andral, Gervaret, Delafond et Colin, que le système vasculaire se remplit presque immédiatement, que le sang reçoit du système lymphatique de quoi remplacer son eau, ses sels, son albumine et sa fibrine (ce dernier élément est le plus long à se reformer), mais que ce n'est qu'après un laps de temps considérable qu'il reprend peu à peu ses globules; et que tant que le sang n'a pas reconstitué ces derniers en proportion suffisante, il ne stimule pas assez le système nerveux et tous les rouages organiques, il n'envoie pas aux tissus d'assez grandes quantités d'oxigène pour l'accomplissement des métamorphoses interstitielles; en un mot, l'économie languit faute d'une stimulation énergique.

Or, les chevaux que l'on saigne souvent, et ceux surtout sur lesquels on pratique de larges saignées, sont, si je puis me servir de cette expression, plus sanguins que pléthoriques, le tempérament lymphatique prédomine en eux; toutes les fonctions de sécrétion, de nutrition et de circulation s'exécutent lentement, quelques-unes sont même complètement arrêtées (1) et les transpirations seules deviennent plus fréquentes et plus abondantes.

Il n'y a donc rien d'étonnant qu'avec une cons-

(1) Il suffit de saigner les femelles nourrices pour voir immédiatement la sécrétion lactée tarir pour ne plus revenir.

Digitized by Google

titution semblable, et, en raison surtout de l'habitude que l'on fait contracter à l'économie des déperditions sanguines, les sujets qui se trouvent dans de pareilles conditions soient plus que les autres exposés aux maladies et prédisposés aux congestions pulmonaires, à la morve et au farcin qui sont la conséquence des arrêts de transpirations; et enfin, nous admettons que cet état de choses doit nécessairement nuire à l'amélioration de l'espèce par la pauvreté du sang que les parents transmettent à leurs descendants.

Quelque séduisante, quelque rationnelle que soit la théorie que nous venons d'ébaucher, elle resterait nécessairement sans valeur, si elle n'était sanctionnée par la pratique. Aussi, croyons-nous nécessaire de faire connaître les faits qui nous ont porté à prendre, sur les saignées de précaution, l'opinion que nous venons de formuler.

Depuis 22 ans que j'exerce la médecine vétérinaire, soit dans le militaire, soit dans le civil, j'ai toujours remarqué que les fluxions de poitrine, la morve et le farcin se montrent relativement plus souvent chez les maîtres de poste, les relayeurs, les loueurs de voitures, partout enfin où l'on pratique fréquemment les soustractions du sang, que là où l'on est avare des saignées.

Les saignées de précaution étaient encore en vigueur dans l'arrondissement de Saint-Quentin quand je suis venu me fixer en cette ville. Au commencement de mon installation, j'avais souvent

Digitized by Google

à combattre les maladies précitées et notamment les altérations du sang, l'hydroémie par exemple ; mais depuis que j'ai pu extirper, chez mes clients, cette vieille routine, ce n'est que très-rarement que je les rencontre encore quelquefois. On a tellement compris les bons effets que donne l'abstention des émissions sanguines, que ce sont ceux-là même qui étaient le plus engoués des saignées de précaution qui aujourd'hui m'empêcheraient, si je les en croyais, de saigner leurs chevaux quand je reconnais l'opportunité de cette opération.

M'objectera-t-on, par exemple, que les fréquentes saignées pratiquées sur les chevaux de poste, de diligence, de relayeurs, sont motivées par les échauffements que produisent en eux les fortes rations d'avoine qu'on leur donne, et par les fatigues excessives qu'ils supportent ? Mais les marchands de chevaux, chez qui aussi ces maladies se présentent fréquemment, ne donnent pas de fortes rations d'avoine ; leurs chevaux sont, au contraire, soumis à un régime farineux, délayant, mais on les saigne fréquemment.

Il est possible que les saignées préventives soient quelquefois utiles sur les chevaux qui habitent les pays méridionaux, où l'insolation, la sécheresse de l'atmosphère et la nature des nourritures les prédisposent à la pléthore ; mais dans nos contrées froides et humides, où les alimens ne contiennent pas, à beaucoup près, dans un volume donné, la

Digitized by Google

même quantité de principes toniques que l'on rencontre dans ceux des pays du midi, et où par conséquent le tempérament lymphatique prédomine toujours chez les chevaux, cette vieille routine nous paraît dangereuse dans l'immense majorité des cas.

Avant de clore ce travail, permettez-moi, Messieurs, de vous faire connaître un fait qui m'est personnel, et que je crois de nature à convaincre même les plus sceptiques.

Il n'est personne parmi vous, Messieurs, qui n'ait été à même d'apprécier combien étaient rudes et fatigans les travaux auxquels étaient soumis les chevaux qu'on a employés pour les terrassements du chemin de fer de Saint-Quentin à Paris. Vous avez tous pu vous convaincre de la dépense de forces que faisaient ces animaux, pour traîner, dans des chemins irréguliers, de longues files de wagons chargés de terre; bien souvent aussi, vous aurez admiré ceux qui, attelés aux wagons de décharge, partaient au galop pour lancer le véhicule. Enfin, votre curiosité n'aura été satisfaite qu'après avoir contemplé ces énormes sujets, alors qu'après une course véhémente et couverts de sueur, ils étaient exposés au repos et, pendant un certain laps de temps, à la pluie, à la neige, au vent et aux brouillards froids. Eh bien, malgré l'action incessante de ces causes morbifiques, nous n'avons pas eu une seule fluxion de poitrine à combattre, ni un seul cas de morve à constater; et nous n'avons

Digitized by Google

pas perdu un seul cheval sur les cent-vingt qui, pendant l'espace de vingt-sept mois (1) qu'ont duré les travaux, ont été abandonnés à nos soins; et cependant, chacun de ces animaux recevait une ration de vingt à vingt-cinq litres d'avoine par jour, ce que n'ont jamais reçu les chevaux de poste et de diligence. J'attribue ce résultat à ce que je n'ai fait usage de la saignée que dans des cas très-rares, et dans des circonstances exceptionnelles. Monsieur Laurentie, directeur de ces travaux, m'a assuré n'avoir jamais obtenu de résultats semblables, depuis une douzaine d'années qu'il dirigeait de pareils travaux. Dans toutes les entreprises que nous avons faites, me disait-il, les fluxions de poitrine, la morve et le farcin sont venus nous gêner et nous inquiéter dans nos travaux, mais vos collègues étaient, moins que vous, avares des soustractions du sang.

Mon but, dans ce petit travail, est de démontrer les funestes effets que produisent les saignées préventives, et celles qui ne sont pas motivées par un cas pathologique; et enfin, de prémunir les propriétaires contre le désir immodéré que possèdent les maréchaux, ainsi que tous les empiriques, de saigner, de ressaigner et de toujours saigner.

---

(1) Depuis le mois de mai 1848 jusqu'au mois de juillet 1850.

Digitized by Google

DE LA CONSERVATION

DES PLANTES DANS UN HERBIER

PAR M. AUGÉ DE LASSUS, MEMBRE RÉSIDANT.

Quel est le naturaliste qui, s'étant transporté, souvent à grands frais, dans des pays offrant à ses études de vastes ressources, n'a pas éprouvé maintefois le regret de ne pouvoir emporter ces richesses qu'il avait sous la main, laissant avec douleur de nombreux échantillons qui lui auraient permis d'établir un commerce d'échange, sans lequel les collections les plus nombreuses restent forcément incomplètes.

Ces inconvénients graves existent surtout pour la botanique, si celui qui la cultive n'est pas muni des appareils nécessaires pour arriver rapidement à la dessiccation complète des plantes. Les entomologistes peuvent avec quelques épingles fixer provisoirement et avec sécurité leurs récoltes; sans épingles même, ils peuvent entasser des insectes dans une fiole dans laquelle quelques gouttes de chloroforme donnent promptement la mort; ils peuvent enfermer dans un papier plié les papillons préalablement étouffés. Les minéralogistes plus heureux encore ne craignent rien pour leurs collections; le poids seul est un obstacle à leur accroissement; mais le bo-

Digitized by Google

taniste est loin d'être aussi favorisé par les circonstances; s'il entasse ses plantes sans soin, la fermentation s'y établit et les rend indignes de figurer dans un herbier et d'être offertes à des collègues; il faut donc qu'il dispose de moyens sûrs et rapides pour arriver à une dessiccation complète. Aussi, en décrivant le procédé qui m'a servi dans plusieurs voyages, et notamment dans les Pyrénées où j'ai fait d'abondantes récoltes, je crois rendre service aux amateurs qui me succéderont.

Objets à emporter.

Sans compter la classique boîte de métal peinte en vert qui sert à serrer la récolte du moment, il faut avoir à l'avance de nombreux matelas de trois à quatre feuilles doubles de papier gris non collé, de la grandeur de l'herbier, et de plus un bon assortiment de feuilles non réunies et du même papier. Il faut en outre une demi douzaine ou plus de planches en sapin de la grandeur du papier, avec assemblage de chêne aux deux bouts, des poids ou des pierres: je me sers chez moi de deux poids pesant chacun vingt-cinq kil.; en voyage, j'en emprunte ou je prends des pierres pour les remplacer.

Pour opérer rapidement, condition essentielle, il faut absolument avoir des grilles composées de deux cadres en fer forgé, avec quatre croisillons, serrant par quatre écrous et sur lesquels une toile métallique est tendue; ces grilles sont lourdes et

Digitized by Google

c'est un inconvénient en route ; elles coûtent 12 fr. et ont de plus le désavantage de n'admettre de papier que suivant la hauteur des vis: elles sont cependant excellentes quant aux résultats et l'on doit remercier M. Moride de les avoir inventées. En voyage, je les remplace avec avantage par des cadres en fort fil de fer avec toile métallique tendue dessus ; douze de ces cadres coûtent vingt francs et font six grilles ; ils sont légers et commodes ; on les réunit deux par deux au moyen de forts rubans de fil munis d'une boucle en cuivre étamé ; je mets quatre de ces liens, deux dans chaque sens ; les boucles bien serrées, on peut introduire sous les rubans des carrelets en bois de trois centimètres de côté environ et terminés par un biseau qui facilite l'introduction ; ils font coin, augmentent la pression et font rentrer la partie centrale des grilles qui fait saillie. Ces grilles sont exposées au soleil ou au feu ; ces moyens sont éventuels, le second présente des dangers et demande de la surveillance. En voyage, je fais placer ces grilles au-dessus du four des boulangers ; le four lui-même sert à dessécher les matelas qu'on ne divise jamais, ce qui créerait un travail inutile ; on les y fait mettre dès que toute crainte du feu a cessé ; mais pour les plantes, je ne conseille pas l'introduction dans le four ; une dessiccation précipitée les altère profondément.

Digitized by Google

Dessiccation des plantes autres que les Champignons et les Algues.

Avant d'introduire les plantes dans les grilles, voici comment il faut procéder :

1° On prend une planche ; on met dessus un ou deux matelas, puis une feuille séparée dans laquelle on étale convenablement les plantes. On peut s'aider de double-sous bien propres, le moyen est de Jean-Jacques Rousseau et très-bon, la plante n'en exige pas toujours l'emploi ; on ferme la feuille, on met dessus un nouveau lit de matelas, puis, avec une pince, on retire doucement les sous, en maintenant les papiers de la main gauche. On continue de nouveaux lits en finissant par des matelas, on recouvre le tout d'une seconde planche, et si le paquet est gros, on a soin d'y intercaler d'autres planches pour isoler les plantes par fractions, ce qui empêche la fermentation ; le tout est mis sous les poids ; je les préfère à la presse, qu'on ne peut d'ailleurs emporter en voyage ; ils pressent toujours et *n'écrasent* jamais.

2° Un ou deux jours après, suivant la nature des plantes et leur nombre, on retire les matelas qu'on a eu soin de placer en sens contraire des feuilles séparées ; on en met de nouveaux, en *laissant toujours* les plantes dans leurs feuilles. Ce moyen évite beaucoup de longueur et de danger pour les plantes délicates ; il assure la place des étiquettes que l'on pourrait mêler, ce qui introduirait la con-

Digitized by Google

fusion dans les noms et les localités inscrites; je ne lui ai jamais trouvé d'inconvénients. La plante ne sort de ce papier que desséchée et empoisonnée pour entrer dans les collections.

3° Il est rare qu'une seconde pression sous les poids soit nécessaire; on distribue les paquets dans les grilles qu'il faut charger modérément; tout rechange est désormais inutile, au moins en général. On ne retire les plantes des grilles que sèches; elles le sont si, en mettant le dos de la main entre les paquets, on n'éprouve aucune sensation d'humidité; on pourra alors ou plus tard les empoisonner avec de l'alcool contenant trente grammes de sublimé corrosif par litre : on a pour cela un pinceau, ou on les plonge dans un plat réservé uniquement à cet usage. L'évaporation de l'alcool est rapide dans les grilles, et l'on pourrait ne mettre qu'une feuille simple comme matelas.

Les plantes grasses ne sèchent pas, mais quand elles sont flétries par la pression, on détruit leur force végétative par le sublimé; on peut ensuite les dessécher.

Dessiccation des Algues.

Les algues délicates sont mises dans un grand plat avec de l'eau douce; on choisit alors facilement les beaux échantillons : on a un second plat, rempli d'eau douce bien propre; on y plonge une feuille de papier blanc fort (collé ou non collé, je préfère le papier collé dans presque tous les cas); on

Digitized by Google

présente dessus et nageant dans l'eau l'échantillon; avec une pointe mousse il est assez facile de l'étaler convenablement, tout en retirant doucement de l'eau le papier de la main gauche; une fois la feuille hors de l'eau, on l'égoutte sur des matelas inclinés, puis on la met sous les poids en recouvrant d'une feuille grise sans colle et bien propre; on ajoute des matelas, si besoin est. Il faut beaucoup d'habitude pour faire ces opérations: les algues gélatineuses comme les mesogloia peuvent être recouvertes d'un linge qui se retire facilement, tandis que le papier gris vient trop souvent par lambeaux; mais la toile laisse la marque de ses fils et altère l'aspect; j'ai essayé d'un papier blanc huilé et bien ressuyé par un fer chaud, je n'en ai pas obtenu de bons résultats. On termine comme pour les autres plantes, les petites algues sèchent promptement et il n'est pas utile de les empoisonner, on altérerait leurs couleurs. Il est essentiel de faire dessaler les algues marines.

Dessiccation des Champignons.

Il faut se garder de les presser de suite, ils ne seraient qu'une masse informe. Après avoir exécuté les coupes nécessaires à leur détermination, on les laisse se flétrir et se sécher presque complètement à l'air libre; on les visite souvent pour tirer les larves qu'ils contiennent presque toujours; il faut recevoir leurs spores sur des papiers blancs que l'on conserve avec les champignons. Un champi-

Digitized by Google

gnon est quelquefois tellement envahi par les larves, qu'il est plus simple de les tuer en laissant tomber dessus du sublimé goutte à goutte, mais cette opération noircit la partie touchée.

Quand les champignons sont bien secs, ils peuvent être empoisonnés comme les autres plantes, mais seulement au pinceau. La section des coprins demande des soins particuliers; ces champignons fugaces ne peuvent attendre, ils fondraient en eau; il faut de suite les suspendre dans une étuve ou une cheminée. On achève la dessiccation en plaçant les champignons en grille; on a soin de rectifier leur port altéré par la première opération; il ne faut les presser que lorsqu'on n'a plus la crainte de les voir se souder par leurs tubes ou leurs feuillets. Ces préparations sont très-difficiles, trop souvent presque impossibles; il faut fréquemment jeter des échantillons que la dessiccation a rendus méconnaissables.

Les mousses ne présentent aucune difficulté; elles n'ont pas besoin de sublimé; je ne les ai pas vues attaquées par les insectes, toutefois la précaution ne peut nuire.

Complément de la préparation.

Toutes ces opérations faites, on divise les plantes en n'en laissant qu'une par feuille pour pouvoir les classer par familles et genres; des numéros courants comme ceux de la Flore française de De-

Digitized by Google

candolle aident beaucoup dans ce travail. Si l'ouvrage que l'on suit en est dépourvu, il faut avoir une collection d'étiquettes écrites en gros caractères, que l'on dispose autour d'une chambre et devant lesquelles on classe d'abord ses plantes; ce travail préparatoire vous épargne la peine de resserrer sans cesse votre herbier en courant d'une boîte à l'autre.

Les plantes en herbier doivent être dans des feuilles blanches recouvertes d'un fort papier gris collé; on intercale des feuilles blanches suivant le nombre d'échantillons. Ces papiers en paquets classés et étiquetés au dehors par des fiches apparentes pour distinguer les feuilles et genres, sont placés dans des boîtes de sapin contenant une planchette qui exerce sur toute la masse une pression modérée au moyen de deux liens à boucles cloués dans les boîtes. Celles-ci portent au dehors l'indication sommaire du contenu.

On ne saurait trop recommander: 1° de ne classer les plantes qu'après examen sérieux et, en cas de doute dans les noms, de l'indiquer par le signe d'usage (?); un herbier doit être un recueil de types servant aux déterminations ultérieures; 2° d'indiquer avec soin les localités, la date, les principales synonymies et les noms des auteurs; 3° si l'on a reçu des plantes d'un correspondant, de le noter avec soin avec la date de la réception.

Si plusieurs échantillons de localités différentes

Digitized by Google

sont dans une même feuille, on attache une étiquette spéciale à chacune, pour éviter toute confusion en remuant l'herbier; des bandes de papier gommé toujours prêtes à l'avance, sont le moyen le plus rapide que je connaisse.

Dans le commerce d'échange que tout botaniste est dans le cas de faire, il doit indiquer sur ses étiquettes que c'est lui qui envoie les plantes soit par une signature, soit autrement; on peut avoir des étiquettes où le nom du botaniste se trouve inscrit.

Tels sont les moyens qu'il convient d'employer pour se créer une collection que le temps rendra de plus en plus précieuse à celui qui lui aura consacré sa vie; il ne regrettera pas ses soins en revoyant ces témoins de voyages qui lui ont laissé un doux souvenir, ces gages de relations amicales de botanistes qui l'ont enrichi de leurs dons; il les verra revivre en eux, si la mort les lui a enlevés.

Des herborisations fréquentes sont toujours utiles au botaniste; c'est le seul moyen de ne pas voir ses connaissances faiblir, et souvent un hasard heureux peut lui procurer de douces jouissances en lui signalant un fait ou une plante inconnus.

Parmi les végétaux, nous dit Delille :

Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux,
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.

Digitized by Google

Eh ! quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux !

Digitized by Google

DRAINAGE RADIÉ,

Procédé économique de Drainage sans tuyaux,

par M. Félix MIDY, membre résidant.

AVANT-PROPOS.

Lorsque tous les Journaux, les Revues et les Sociétés d'agriculture vantent à l'envi les bienfaits du drainage horizontal(*)ou drainage anglais (**), le seul que l'on pratique en France; lorsque les orateurs des banquets agricoles prennent pour thême de leurs toasts « la propagation de ce mode de drainage », n'est-il pas imprudent de mêler une voix chagrine à ce concert de louanges et de tracer d'une main hardie sur les murs de la salle du festin ces mots cabalistiques :

Mané, Thecel, Pharès ?

Il le faut cependant; et dût-on nous comparer à Cassandre, à Jérémie ou au prophète Jonas, nous regardons comme un devoir de montrer aux agri-

(*) Nous nous servons du mot horizontal, pour éviter une périphrase. Il est clair que cette épithète ne doit pas être prise dans un sens absolu; car si le drainage était exactement de niveau, l'eau ne coulerait pas dans les tubes.

(**) Quidquid id est, timeos Danao et dona ferentes.
Virg. Æn. II. V. 49.

Digitized by Google

culteurs l'abîme où ils courent les yeux fermés, par un chemin parsemé de fleurs, jalonné de bouteilles de Champagne et pavé de jambons, de roast-beef et de veau froid.

Ils buvaient aussi et ils chantaient à pleins poumons ces couples joyeux qui, couronnés de roses et le verre à la main, se laissaient aller à la dérive sur le fleuve de Niagara.

« Qu'elle est attrayante cette rivière couverte « de beaux cygnes blancs qui entr'ouvrent douce- « ment leurs ailes au souffle caressant de la brise! « Comme elle roule tranquillement, entre ses rives « fleuries, des eaux limpides dans lesquelles se « jouent les truites argentées!

« Là bas, au milieu du fleuve, n'apercevez-vous « pas une île enchantée, couverte de grands arbres « qui se mirent dans l'onde et sous lesquels s'étend « un moelleux tapis de verdure qui nous invite « au repos? Voguons, amis, voguons vers l'île « d'Iris; en attendant, buvons, buvons! chantons « l'amour! »

Cependant à ces chants joyeux vient se mêler un bruit sourd et monotone. Est-ce le roulement d'un tonnerre lointain? Est-ce le mugissement du vent qui s'engouffre dans la montagne? Nul ne le sait, nul ne s'en inquiète: bien mieux, cet accompagnement de basse continue complète l'harmonie des chants et redouble la gaîté des aimables convives.

Tout-à-coup, au moment d'atteindre à la pointe de

Digitized by Google

l'île d'Iris, le courant devient plus rapide et repousse le frêle esquif au milieu du fleuve qui s'encaisse entre deux rives escarpées. La cataracte mugit et sa grande voix domine les refrains joyeux qui cessent à l'instant. Les yeux des voyageurs s'ouvrent, ils aperçoivent le danger et font force de rames pour s'approcher du rivage. Vains efforts! le courant les entraîne avec une vitesse croissante. Alors, se voyant perdus, ils jettent des cris de désespoir; ils essaient de retourner en arrière, mais il n'est plus temps; la barque légère, emportée avec la rapidité d'une flèche, est précipitée dans le gouffre qui se referme, et tout disparaît pour jamais!

Ainsi périra l'agriculture de l'Angleterre; ainsi sombrera tout agriculteur qui aura l'imprudence de drainer ses terres à la mode anglaise.

Mané, Thecel, Pharès!

Avant cinquante ans, l'Angleterre ne produira plus un grain de blé. Avant un siècle, les plaines de l'Angleterre seront aussi stériles que celles de Ninive et de Babylone, dont les habitants ont disparu, non parce qu'ils ont été vaincus, car une nation conquise se relève, plus forte et plus vivace souvent qu'elle ne l'était avant la conquête; mais parce qu'ils ont drainé horizontalement leurs terres qui, fertiles autrefois et nourrissant une population innombrable, n'offrent aux regards du voyageur qu'une plaine aride et des collines dénudées.

Digitized by Google

En effet, l'Angleterre, depuis qu'elle a drainé la totalité de son sol, ne produit plus assez de fumier pour engraisser ses terres, et elle n'obtient des récoltes insuffisantes de céréales, qu'en important à grands frais : du guano qu'elle va chercher aux Iles Chincha ; du nitrate de soude qu'elle tire du Chili ; du nitrate de potasse qu'elle extrait du Bengale ; des os (*) qu'elle fait recueillir dans les Pampas, à défaut de ceux qu'elle s'est procurés en fouillant, comme une hyène affamée, tous les champs de bataille de l'Europe ; des tourteaux de graines grasses qu'elle nous achète à un prix élevé, et dont l'exportation serait défendue si nous connaissions mieux la valeur de cet engrais énergique.

Cependant tout cela ne lui suffit pas, et la voilà qui recherche les gisemens de coprolithes, déjections des animaux antédiluviens, riches en phosphates, qu'elle ramasse pour les broyer et les jeter en pâture au monstre du drainage, bien autrement vorace que ceux dont il dévore les dépouilles.

Mais les sources auxquelles l'Angleterre puise ces engrais ne sont pas intarissables ; il faut des milliers d'années pour que les oiseaux de mer puissent former, par leurs déjections accumulées, une couche de guano qui vaille la peine d'être ex-

(*) Suivant M. de Tracy, cité par M. Payen dans son rapport lu à l'assemblée générale de la Société centrale d'agriculture, la poudre d'os, employée plusieurs années de suite, contribuerait à épuiser le sol.

Digitized by Google

ploitée ; la nature ne produit plus de nouveaux bancs de nitrate de soude, et si le salpêtre effleurit toujours au Bengale, les Anglais ne peuvent l'en exporter qu'autant qu'ils seront toujours les maîtres de l'Inde, et qu'ils continueront à faire avec elle un commerce assez lucratif pour que le fret de l'aller paie celui du retour et que le salpêtre puisse être donné à vil prix aux agriculteurs.

De ce que ces gisemens peuvent s'épuiser et s'épuiseront en peu d'années ; de ce qu'une province perdue, une guerre maritime peuvent interrompre l'importation de ces engrais à l'aide desquels vit artificiellement l'agriculture anglaise, il faut conclure que tôt ou tard l'Angleterre, privée de ces ressources lointaines qui lui sont indispensables pour obtenir une partie du blé nécessaire à la nourriture de ses habitants, ne pourra plus récolter de céréales, et que cette grande fertilité qu'on vante sur parole fera place à une stérilité absolue.

On ne manquera pas de nous objecter que, les Anglais important des quantités d'engrais toujours croissantes, la fertilité de leur sol, loin de diminuer, doit croître dans la même proportion.

L'objection serait sans réplique si tous les sucs nourriciers contenus dans les engrais exotiques restaient dans le sol et n'éprouvaient d'autre diminution que celle qui résulte de l'enlèvement des récoltes ; dans cette hypothèse, il est certain que la fertilité du sol irait toujours en augmentant.

Digitized by Google

Mais il n'en est pas ainsi, et nous prouverons tout-à-l'heure que le drainage horizontal enlève à la terre beaucoup plus de substances alibiles que les engrais exotiques ne lui en fournissent.

J'entends d'ici les partisans fanatiques du drainage anglais (car il a ses fanatiques comme tous les parvenus et tout ce qui est à la mode) ; j'entends, dis-je, ses partisans s'écrier en chœur : « Vous « calomniez le drainage horizontal. Voyez l'eau « qui sort des drains; quoi de plus frais, quoi de « plus limpide ? Ne serait-elle pas trouble si elle « tenait en suspension les matières fertilisantes « que vous l'accusez de dérober au sol ?

Nous ne contestons pas que l'eau qui sort des drains ne soit en général parfaitement claire ; mais les eaux de Vichy, de Plombières, du Mont-d'Or, de Néris, de Cauterets, de Balaruc, de Condillac et mille autres que nous pourrions citer, ne sont-elles pas aussi fraîches et limpides ? L'eau de mer elle-même, puisée à quelque distance des côtes, n'est-elle pas aussi claire que l'eau la plus pure ? Et cependant chacune de ces eaux contient en dissolution un ou plusieurs sels tous différens les uns des autres. Donc la fraîcheur et la limpidité ne prouvent rien. Ah ! si vous aviez analysé l'eau qui sort des drains et si vous l'aviez trouvée aussi pure que l'eau de pluie, nous reconnaîtrions volontiers l'innocuité du drainage horizontal ; mais, cette analyse, vous ne l'avez pas faite et, chose incroyable

Digitized by Google

et qui cependant est vraie, on n'a pas encore, à l'heure qu'il est, analysé l'eau qui sort des drains.

On a dépensé un milliard en Angleterre et quelques centaines de millions en France, en Belgique et ailleurs pour envoyer de l'eau à la mer, et l'on ne sait pas encore ce que contient cette eau !

Ce qu'elle contient ? je vais vous le dire en citant les propres paroles de MM. Chevreul et de Gasparin, dont le nom fait autorité en agriculture.

J'emprunte la première citation au procès-verbal de la séance du 26 août 1857 de la Société Impériale et Centrale d'Agriculture, présidée par M. Chevreul.

M. Barral venait de décrire un système de drainage adopté pour la ville de Rugby, en Angleterre, qui se pratique à l'aide de tuyaux dans lesquels s'écoulent les vidanges des maisons, et il ajoutait que ces vidanges, filtrées dans les réservoirs, servaient à l'arrosage de deux cents hectares environ.

Maintenant je cite textuellement :

« A ce propos, M. Chevreul fait observer que, » lorsqu'il s'agit de faire passer des eaux croupies » à travers un filtre, sans doute on peut y parve- » nir ; mais que ce serait une erreur de considérer » les eaux ainsi filtrées comme étant sans valeur » au point de vue agricole ; en effet, s'il est certain » que *les matières en suspension* restent dans le » filtre, il ne l'est pas moins que les *matières en* » *dissolution, dans lesquelles sont les parties salines,* » *s'en vont avec l'eau filtrée.* »

Digitized by Google

Entendez-vous ce maître de la science ? Si le filtre, ou la terre qui en tient lieu dans l'opération du drainage horizontal, retient les parties grossières des engrais, *toutes les matières en dissolution contenues dans le sol ; tous les sels solubles* du fumier, du guano, etc.; *les nitrates, les chlorures, les hydrochlorates, les phosphates et les silicates alcalins ; le phosphate de chaux* rendu soluble par le gaz acide carbonique, s'EN VONT avec l'eau du drain.

Ecoutons maintenant M. de Gasparin dans son article sur le *Drainage* inséré dans le numéro du 20 mai 1854 du *Journal d'agriculture pratique,* dirigé par M. Barral.

Après avoir cité diverses expériences qui tendaient à prouver que le drainage n'enlevait pas d'ammoniaque au sol, M. de Gasparin ajoute :

« Il semblait donc que l'on pouvait être complè-
» tement rassuré sur l'appauvrissement que le sol
» pourrait éprouver par la filtration et l'évacuation
» de l'eau qu'il recevait et de celle qui séjournait
» dans les cavités. On en était là, quand l'idée vint
» à M. Barral de chercher si ces eaux ne contien-
» draient pas de l'acide nitrique ; quelle ne fut pas
» sa surprise de l'y trouver *en quantité douze fois*
» *plus considérable que dans les pluies d'orage qui*
» *en étaient le plus chargées?* (Manuel de drainage,
» page 746). Ainsi, outre cet acide amené par les
» pluies, il s'en formait encore dans le sol aux dé-
» pens de ses matières organiques, en présence de
» l'ammoniaque qui se forme dans la fermentation

Digitized by Google

» de ces matières et de celui de l'eau de pluie, » action décrite par M. Kulmann dans ses expé- » riences agronomiques. *Le drainage causerait donc* » *un véritable appauvrissement du sol*, qui, à la » longue, pourrait devenir sensible. »

Ainsi le drainage horizontal, qui emporte *tous les sels solubles de la terre*, enlève en outre au sol douze fois plus d'acide nitrique que n'en contiennent les pluies d'orage. Or, il n'est personne qui n'ait remarqué l'impulsion vigoureuse que donnent à la végétation, grâce à l'acide nitrique qu'elles contiennent, les pluies d'orage printanières.

« Quand il tonne en avril, dit le proverbe, le laboureur se réjouit. » Autrefois cela était ainsi; mais le drainage anglais va changer tout cela. Désormais, quand il tonnera, le laboureur dont les terres sont drainées horizontalement pleurera; car les pluies d'orage, en filtrant à travers la terre, entraîneront dans les drains, non-seulement les principes fertilisans qu'elles recueillent dans l'atmosphère, mais encore tous ceux qu'elles pourront dissoudre en traversant la couche perméable.

Et qu'on ne croie pas que c'est à la longue, comme le dit M. de Gasparin, que cet appauvrissement se fait sentir; on peut le reconnaître de suite à des signes irrécusables, et nous tenons d'une personne digne de foi que, dès les premières années, on peut suivre de l'œil sur le sol la direction des lignes de drains qui se distinguent du reste du champ parce que la récolte y est plus basse que partout

Digitized by Google

ailleurs. Si ce fait, que nous n'avons pu vérifier, est exact, le drainage horizontal réaliserait en sens inverse la fameuse expérience de Franklin, et tout homme impartial en lirait la condamnation éloquemment écrite sur le sol par les drains eux-mêmes.

« Cependant, » nous dira-t-on, « il n'est per-» sonne qui ne reconnaisse que les champs drainés » rapportent plus que ceux qui ne le sont pas; donc » le drainage accroît la fécondité du sol au lieu de » la diminuer. »

Cela peut être vrai, mais qu'est-ce que cela prouve ?

Un prodigue qui hérite de cent mille francs peut se faire vingt-cinq mille livres de rente; rien n'est plus facile; il suffit, pour cela, de manger son capital en quatre ans. Le cultivateur qui draine à l'anglaise mange aussi en herbe le capital de fertilité accumulé dans ses terres pendant des siècles; il se fait ainsi vingt-cinq mille francs de rente avec cent mille francs; son illusion consiste à croire que les vingt-cinq mille francs de revenu dureront toujours.

Un homme prudent préférerait ne dépenser que cinq mille francs par an et conserver le capital de manière à avoir toujours le même revenu.

Mais est-il bien sûr que les résultats financiers de l'opération soient favorables, même dans les premières années ? Si cela est, l'Angleterre, qui tire de l'étranger une grande partie de sa subsistance, doit avoir importé moins de blé, depuis

Digitized by Google

qu'elle a drainé ses terres labourables, qu'elle n'en achetait au dehors avant l'opération du drainage.

Or il résulte des documens officiels publiés par le *Board of Trade*, que de 1840 à 1846, avant l'introduction du drainage en Angleterre, l'importation annuelle du blé a été de trois millions de quarters (8,723,439 hectolitres); et que, de 1847 à 1853, depuis que le sol entier de l'Angleterre a été drainé, la moyenne de l'importation annuelle s'est élevée à NEUF MILLIONS DE QUARTERS (27,624,000 h.)

Donc le drainage, envisagé dans ses résultats généraux, est une opération désastreuse pour l'Angleterre, puisqu'elle importe maintenant trois fois plus de blé qu'elle n'en tirait de l'étranger avant qu'elle n'eût drainé la totalité de ses terres labourables.

Ce résultat négatif s'explique tout naturellement par le bilan des recettes et dépenses, pendant une période de huit années, d'une ferme de cent hectares appartenant à sir Robert-Henry Clive, qui l'a fait drainer en 1835.

Ces chiffres méritent toute confiance, puisqu'ils sont extraits du *Journal d'Agriculture pratique*, dirigé par M. Barral, auteur du Traité de drainage cité plus haut.

Nous empruntons au même ouvrage le tableau détaillé des dépenses d'exploitation de cette ferme pour chacune des huit années qui ont suivi l'opération du drainage, dépenses dont la moyenne figure au bilan pour la somme de 12,590 fr. 42 c.

Digitized by Google

TABLEAU

DES DÉPENSES D'EXPLOITATION DE LA FERME DE POLES,

pendant huit années, après le drainage.

	1836	1837	1838	1839	1840	1841	1842	1843
Salaires des laboureurs. . .	1927 f 08	3,603 f 75	4,549 f 27	5,478 f 02	5,104 f 69	6,464 f 58	6,428 f 85	5,494 f 79
Engrais, chaux et os. . . .	1592 50	2,730 62	1,934 27	1054 25	2195 73	610 »	5,270 24	1,416 87
Semences de blé, d'orge, de turneps	400 »	131 25	525 »	819 37	364 37	750 »	437 50	562 50
Graine de trèfle.	483 96	625 »	385 »	444 48	372 08	581 77	595 83	710 73
Réparation des instruments.	93 75	511 77	140 94	89 79	103 44	1,078 33	272 60	398 44
Forgeron	262 60	453 02	480 94	384 06	443 44	676 35	468 23	479 69
Sellier.	292 08	280 31	257 71	128 54	435 94	83 85	113 23	41 14
Irrigation des prés.	» »	474 73	271 25	257 50	386 25	» »	512 50	30 83
Charroi de la chaux.	» »	2,437 50	1,432 50	693 12	230 73	» »	201 25	1276 56
Taxe des pauvres et de l'église	442 71	534 06	256 25	384 37	384 37	384 37	448 23	320 31
Contributions	» »	26 25	26 25	26 25	27 50	27 50	140 73	208 33
Dîme	783 75	783 75	783 75	783 75	808 75	808 75	808 75	808 75
Malt et houblon.	» »	» »	» »	529 17	» »	591 87	252 92	327 92
Frais divers.	105 »	43 12	57 50	292 84	192 84	198 33	270 »	26 25
Dépenses totales. . . .	6383 f 43	12,635 f 13	11,100 f 65	11,362 f 48	11,150 f 10	12,255 f 70	16,220 f 83	12,105 f 11

Digitized by Google

Ce tableau est très-instructif; il démontre avec évidence la progression effrayante des dépenses de toute nature après le drainage horizontal. Dès la seconde année, les dépenses sont doublées, mais le produit ne l'est pas, puisque la récolte en blé croît seulement dans le rapport de 14,^{h} 63 à 18,^{h} 45, c'est-à-dire de 26, 12 pour cent.

La première année, les salaires sont de 1927 fr.; les engrais consommés coûtent 1592 francs; les dépenses de toute espèce s'élèvent à 6383 fr. 43 c.; tandis que, dans les années suivantes, la moyenne des salaires est de 5303 fr. 42 c., celle des engrais de 3068 fr. 66 c., et celle des dépenses totales s'élève à 12,590 fr. 42 c.

Ainsi, les salaires croissent de 175, 2 pour cent; les débours pour achats d'engrais, charrois de chaux, augmentent de 92, 7 pour cent; les dépenses totales s'enflent de 97 pour cent après le drainage, tandis que la récolte en blé augmente seulement de cinquante pour cent.

On verra d'ailleurs, par le tableau suivant des récoltes en blé pendant la période des huit années précitées, que le rendement à l'hectare, après avoir augmenté d'une manière continue de 1839 à 1842, année qui correspond à la fumure extraordinaire de 5270 fr. 21 c., descend brusquement de 25,^{h} 88 à 18,^{h} 90 en 1843, parce que la fumure n'a plus été, dans cette campagne, que de 1416 fr. 87^{c}.

Digitized by Google

Récoltes en hectolitres par hectare.

	1836.	1837.	1838.	1839.	1840.	1841.	1842.	1843.
Blé.	14h63.	18h45.	16h88.	14h18.	18h23.	23h63.	25h88.	18h90.

La fertilité du sol ne peut donc se maintenir après le drainage qu'à la condition de lui restituer des masses énormes d'engrais; du moment qu'on diminue la dose des amendemens, le produit de la terre baisse de 27 p. %, bien que tout le fumier et les engrais portés sur les terres en 1842 n'aient pas été consommés dans la même année et que leur effet ait dû se faire sentir sur la récolte de 1843.

Voici maintenant le bilan de la ferme de Poles pour l'année finissant au 31 octobre 1843, en prenant la moyenne des cinq années précédentes:

Doit.

Fermage de la ferme pour une année	5,300 fr.	»» c.
Dépenses pour salaires, dîmes, engrais, etc., dans l'année	12,590	42
Avoine pour huit chevaux pendant 30 semaines, 36 l, 3 par semaine pour chacun, à 12 fr. 04 l'hect.	1,048	72
Intérêts de 24,338 fr. dépensés pour le drainage à 5 pour cent	1,216	90
Intérêt du capital d'exploitation de 22,500 à 5 p. %.	1,125	»»
Graines de semences, non comprises dans les dépenses ordinaires	763	10
Total	22,044 fr.	34 c.
Balance au profit de l'avoir.	307	78
Total	23,352	12

11

Digitized by Google

Avoir.

Valeur de la récolte de blé, d'orge et d'avoine . .	9,179 fr.	12 c.
Entretien de 42 têtes de bétail en pâture, turneps, foin et paille, à 3 fr. 12 chaque tête par semaine.	6,814	08
Entretien de 220 bêtes à laine avec trèfle et turneps, à 0 fr. 31 c. par tête et par semaine . .	3,546	40
Laine des troupeaux, à 3 fr. 12 c. par tête . . .	686	40
Elève de 20 porcs	750	» »
11,188 kilogrammes d'os en magasin entrés en 1842, à 12 fr. 30 les 100 kil.	1,376	12
Total de l'avoir. . . .	22,352 fr.	12 c.

Je le demande à tout homme de bonne foi : Est-ce la peine d'accroître du double les dépenses de la ferme et d'enfouir un capital de 24,338 fr. pour n'avoir que 307 fr. 78 c. de bénéfice ? Comme ces 307 fr. 78 c. ne représentent que 1 2/3 pour 100 sur les 18,653 fr. 52 c. dépensés dans l'année, on voit que le bénéfice de la ferme est complétement nul et qu'il ne reste rien au fermier pour couvrir les chances de mortalité des bestiaux, de grêle, d'incendie, d'inondation, etc. On peut conclure de là que la dépense du drainage a été faite en pure perte, puisqu'elle n'a eu d'autre résultat que de porter du simple au double les déboursés de la ferme ; et ce résultat négatif est d'autant plus concluant, que la redevance du tenancier est très-modérée, car il ne paie que 53 fr. de fermage par hectare, prix inférieur à la moyenne des baux de ce pays.

Nous n'en avons pas fini avec les inconvéniens

Digitized by Google

du drainage horizontal ; non-seulement il épuise le sol, mais une pièce de terre contient-elle quelque parties humides ? Il faut la drainer tout entière, c'est-à-dire appliquer un emplâtre sur tout le corps du patient parce qu'il a mal à la jambe.

Ce n'est pas tout : cet homme emplâtré se présente un jour chez son voisin et lui dit : « Voisin, « veuillez ôter votre bas et mettre votre jambe à « nu. » — « Pourquoi faire ? » — Pour y mettre « un exutoire. » — « Je n'ai que faire de votre vé- « sicatoire, ma jambe est parfaitement saine et « votre remède me ferait plus de mal que de bien. » — « Saine tant qu'il vous plaira, cela n'empêche « pas que j'aie le droit de vous couvrir de cautères « vous et tous mes voisins, d'un bout à l'autre de « la rue. » Qui fut dit fut fait, et tout le quartier fut obligé de subir l'emplâtre parce qu'un de ses habitants avait la jambe malade.

Pour parler sans figure, il faut, pour drainer économiquement, d'une manière efficace, et éviter les procès, que tout un village, tout un canton draine simultanément, comme cela s'est fait en Angleterre ; car un propriétaire de terres situées dans une vaste plaine, à Savy, par exemple, ne pourrait pas drainer isolément, puisqu'il doit envoyer ses eaux à une lieue de là, soit à l'est, soit à l'ouest, en coupant des milliers de parcelles de chaque côté. Il faut donc que non-seulement tout le village draine à la fois, mais que le terroir de Fontaine-lès-Clercs ou celui de Vaux soient drainés

Digitized by Google

en même temps, selon qu'on voudra diriger les eaux du drainage vers la Somme ou vers l'Omignon. Cette nécessité de drainer le sol par grandes masses me rappelle un médecin célèbre qui traitait ses malades d'hôpital d'une manière tout-à-fait expéditive : « *Saignez ce côté-ci ; purgez ce côté-là !* » disait-il à ses élèves en entrant dans chaque salle. Le lendemain il répétait invariablement la même ordonnance ; seulement il avait soin d'entrer dans la salle par la porte opposée.

Cette médecine vous paraît plaisante ; mais elle ne l'est pas plus que la panacée universelle que le drainage anglais prétend appliquer à toutes les terres ; les deux médecines se valent ; l'une n'est pas plus judicieuse que l'autre. La médecine agricole pourrait parfaitement emprunter au docteur facétieux, ou plutôt à Molière, sa fameuse ordonnance avec une légère variante, et se résumer dans cette phrase burlesque en style macaronique :

Drainagium creusare,
Posteà seignare,
Ensuità purgare.

C'est, en effet, le sang de la terre et le meilleur que le drainage horizontal envoie à la mer en lui enlevant son ammoniaque ; s'il la purge de quelques eaux nuisibles, il entraîne avec ces eaux tous les principes fertilisans qu'elles peuvent dissoudre ; le malade est donc à la fois épuisé de sang et d'humeurs, comment pourrait-il vivre ?

Digitized by Google

Cette impossibilité de vivre sera rendue plus évidente dans l'apologue suivant que j'intitule: « *Le Médecin et l'Auvergnat*, ou *l'échec de la Phlébotomie continue* » au moyen duquel j'espère faire comprendre aux plus incrédules que le drainage horizontal par tuyaux débouchant dans les rivières est une opération absurde et désastreuse (*).

(*) A ceux qui trouveraient cette qualification trop sévère, nous rappellerons que le drainage anglais a été jugé tout aussi rigoureusement par le savant illustre qui rédige avec tant d'esprit et de talent les articles de science dans la Revue des deux Mondes et dans le Journal des Débats. Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs que nous émettons cette opinion sur le Drainage horizontal; et déjà, en août 1853, l'un des agriculteurs industriels les plus éminents de France, qui manie le calcul intégral comme Cauchy et cultive comme Mathieu de Dombasle, M. Demesmay de Templeuve, dont le nom fait autorité en agriculture, nous écrivait ce qui suit, à propos de l'envoi que nous lui avions fait de notre brochure intitulée *le Drainage et l'Irrigation*:

« Mon cher Ami,

« Je te remercie de tes intéressantes communications. Ton travail « sur le Drainage ou plutôt contre le Drainage m'a paru fort piquant « et souvent fort vrai. Cependant on ne peut nier l'utilité du Drai- « nage pour nos argiles plastiques, pour nos terrains à sous-sol per- « méable, mais aquifère. *J'ai moi-même blâmé l'anglomanie de « nos cultivateurs officiels*, tout en essayant le Drainage sur une « assez grande échelle; mais ils attribuaient à l'action d'un tuyau des « effets si mirobolants, qu'ils auraient rendu incrédule, même pour « les véritables résultats à en attendre. Ainsi le tuyau devait dessé- « cher le sol au printemps et lui donner de l'humidité en été; c'était « à n'en rien croire: il fallait même drainer les sables et les craies. « C'est contre *une assertion aussi absurde* que tu t'es élevé et *tu « as eu cent fois raison*, toi habitant d'un pays où l'eau manque « plutôt que de gêner..... »

Digitized by Google

JEAN ET SANGRADO,

OU

l'Echec de la Phlébotomie continue.

APOLOGUE.

Jean, robuste auvergnat, souffrant d'un mal de tête, va trouver le docteur Sangrado, son voisin.

— Voichin, dit-il, ch'suis malâde, très-malâde, donnez-moi, ch'il vous plaît, quêqu'chose pour me guârir.

SANGRADO (*à part, admirant la carrure d'Hercule, les larges épaules de Jean, sa grosse face rubiconde, ses jambes et ses pieds d'éléphant*).

Quel magnifique sujet pour mon expérience de phlébotomie continue! En voilà un qui arrive fort à propos pour remplacer les deux premiers sujets qui sont morts, les imbéciles! avant la fin de l'expérience; celui-ci du moins aura la force de la supporter, et j'espère cette fois la mener à bonne fin.

JEAN (*à part avec admiration*).

Il paraît, fichtrà, que chelui-chi est bien chavant, car il réfléchit longtemps avant de parler.

SANGRADO (*haut*).

Vous dites donc, mon ami, que vous êtes malade; mais où souffrez-vous?

Digitized by Google

JEAN.

Mo'chieu, ch'est à la tête.

SANGRADO.

A la tête? fort bien... Le siége de la douleur est-il dans le sinciput, dans l'occiput ou dans l'appareil maxillaire?

JEAN.

Ma foi, mo'chieu! chauf vot'respect, chenn' connais pas ché grands mots-là; ch'ai mâl à l'tête, v'là tout ch'que ch'peux vous dire.

SANGRADO.

Eh! bien, mon ami, ce n'est rien que cela, et si vous voulez être docile et suivre ponctuellement mes ordonnances, je réponds de vous guérir en moins de quinze jours.

JEAN.

Très-volontiers, mo'chieu le docteur; mais que faut-il faire pour chela?

SANGRADO.

Rien que de très-facile; il suffit de bien boire, de bien manger et de m'obéir aveuglément.

JEAN, *avec enthousiasme.*

Ch'il ne ch'agit que de boire, fichtrà! ch'suis votre homme. L'guignon ch'est que mon mâl m'empêche de travailler et de gagner de quoi boire et manger.

SANGRADO.

Que cela ne vous inquiète pas, mon bon ami;

Digitized by Google

l'on vous nourrira à discrétion, sans qu'il vous en coûte un centime, jusqu'à guérison complète; à condition, bien entendu, que vous exécuterez ponctuellement mes ordonnances et que vous n'irez pas consulter d'autre médecin pendant toute la durée du traitement.

JEAN (*à part*).

P'us chouvent qu'j'en irais conchulter un autre! pas chi bête; ch'n'aurai pas touchours un'pareille aubaine. (*haut*) Choit! mo'chieu le docteur, vous pouvez dichpoger entièrement de mon individu, et vous trouverez en moi un malâde auchi dochile que dévoué.

SANGRADO.

Eh bien! puisque vous êtes si bien disposé, nous allons commencer le traitement de suite. Otez votre veste... Relevez votre manche... Bien... Je vais maintenant vous ouvrir la veine. (*Jean fait un mouvement en arrière*). Rassurez-vous, ce ne sera qu'une simple piqûre d'épingle; mais, pour le succès de l'expérience, il ne faut pas que la plaie se referme; je mettrai donc sur la piqûre une goutte de liquide qui empêchera les bords de se réunir et la fera passer à l'état de fistule; en sorte qu'il s'établira un écoulement constant, mais goutte à goutte, par cette petite ouverture. Cet exutoire enlèvera tout ce qu'il y a de grossier dans votre sang qui, à l'aide d'une nourriture substantielle, se renouvellera rapidement et sera toujours pur, fluide et généreux.

Digitized by Google

JEAN.

Et ch'petit trou-là me débarrachera-t-il de mon mâl de tête ?

SANGRADO.

Sans aucun doute, et il vous délivrera de bien d'autres maux que vous pourriez avoir par la suite. Ainsi, fort et replet comme vous l'êtes, vous pourriez mourir plus tard d'une attaque d'apoplexie foudroyante ; la phlébotomie continue vous affranchira de toute crainte à cet égard. Voyons ! êtes-vous prêt ?

(*Il se met en devoir de le saigner*).

(A JEAN, *qui retire son bras*). N'ayez donc pas peur ! (*Il lui pique la veine*). Vous voyez que la piqûre ne rend qu'une goutte de sang à la fois..... Je vais maintenant faire tomber sur ce bobo une seule larme de liqueur et vous envelopper le bras de cette compresse mouillée que vous humecterez de temps en temps et qu'il faut bien vous garder d'enlever ; avec ce simple traitement, je vous réponds que vous serez bientôt guéri. (*Lui donnant une bourse bien garnie*). Voici de l'argent ; mangez bien, buvez de même ; quand vous aurez vidé la bourse, revenez me voir.

JEAN (*la larme à l'œil*).

Grand merchi, mo'chieu le docteur ! vous êtes auchi bon que le bon Dieu ! (*Il s'en va en faisant sonner la bourse dans sa large main*).

Digitized by Google

A quelques jours de là, Jean revient chez le docteur, et du plus loin qu'il aperçoit Sangrado, il lui crie :

« Vivat, mo'chieu' le docteur, votre traitement » fait merveille ! che croyais, avant de vous con- » naître, que ch'avais bon appétit ; ah ! ouiche ! » maintenant che dévore et che bois encor mieux. » Quant au mâl de tête..... dichparu ! pas p'us » d' mâl qu'chur la main ; à prégent che m' porte » comme la chtâtue d'Henri IV chur l' Pont-Neuf.»

SANGRADO (*triomphant*).

Eh bien ! quand je vous disais que je vous guérirais en quinze jours ! vous ai-je trompé ? Direz-vous ?... Quelqu'un osera-t-il dire maintenant que le docteur Sangrado est un charlatan ?

JEAN.

Mais, mo'chieu' le docteur, puich'que che suis guâri, ne cherait-il pas pochible d'enlever chette maudite comprêche qui m'embête beaucoup? Chertainement cha m'a chemblé bon de boire et de manger tout mon chaôul, mais cha m'ennuie de n'pas travailler et d'avoir touchours le bras mouillé.

SANGRADO (*après avoir pansé son bras*).

Gardez-vous bien d'ôter cette nouvelle compresse ! le mal reviendrait à l'instant plus fort que jamais. Maintenant que vous avez commencé le traitement, il faut aller jusqu'au bout; d'ailleurs, il serait trop tard pour reculer ; votre piqûre ne

Digitized by Google

peut plus se refermer et il faut vous résigner à porter cette compresse pendant toute votre vie.

JEAN (*désappointé*).

Ah ! fichtrâ ! vous ne m'aviez pas dit chela ! ch'a change beaucoup la quechtion. Chependant puich-qu'il le faut, che n'demande pas mieux que de continuer vot' trait'ment, mais il faut remplir ma bourche qui est déchà vide ; car, vous l'avez dit, ch'ai maintenant un appétit d'enfer et une choif de tous les diables, et il en coûte cher, au prix où chont les vivres, pour boire et manger à discré-chion.

SANGRADO (*lui donnant de l'argent*).

Je vous l'ai dit et je vous le répète, quand votre bourse sera vide, revenez, on vous la remplira.

Pendant quelque temps les visites de Jean se succédèrent de plus en plus fréquentes: le docteur remarquait bien que son malade pâlissait et mai-grissait à vue d'œil; mais il n'avait garde de lui en parler; ne fallait-il pas mener à bonne fin la grande expérience de la phlébotomie continue ? Il lui de-mandait bien de temps en temps pour la forme : « Jean, mon ami, comment vous portez-vous ? » L'autre lui répondait qu'il avait des lassitudes dans les jambes, qu'il éprouvait une grande faiblesse dans les reins; que sa vue baissait, qu'il avait froid aux extrémités ; mais Sangrado fermait les yeux sur ces fâcheux symptômes ; il ne voyait qu'une chose : le triomphe de son système qui devait lui

Digitized by Google

ouvrir les portes de l'Institut, et, pour l'assurer, il ne regardait pas à l'argent; il en donnait à Jean autant qu'il en voulait.

Mais le pauvre diable avait beau essayer de compenser par une plus grande quantité de nourriture et par des boissons excitantes la perte continuelle de son sang, il ne pouvait y réussir : cette surabondance d'alimens ne lui profitait pas, elle ne faisait que fatiguer son estomac en pure perte. Bref, il dépérissait rapidement; ses visites au docteur devinrent de plus en plus rares, puis elles cessèrent tout-à-fait. Celui-ci, inquiet de ne pas voir revenir son sujet, se dirige vers son taudis et lui adresse, en ouvrant la porte, son éternelle question : « Jean, mon ami, comment vous portez-vous ? » Pas de réponse..... Jean était mort, victime de la phlébotomie continue !

FIN DE L'AVANT-PROPOS.

Digitized by Google

LE DRAINAGE RADIÉ.

Ciascuno farà da se.

Sous le rapport géologique, on peut diviser le sol de la France en terrains: primitif, de transition, secondaire, tertiaire et alluvien.

Les trois premières espèces ne contenant pas de sous-sol imperméable, n'ont pas besoin d'être drainées. Ce n'est que dans les terrains tertiaire et alluvien que l'on rencontre des terres humides dont le sous-sol compacte retient l'eau et la maintient stagnante à la surface.

Au point de vue agricole, on peut classer ces deux dernières espèces de terrains: en terres argileuses (1) ou terres fortes; en crayeuses, (2) marneuses ou sablonneuses, (3) autrement dites terres légères. Celles que l'on désigne sous cette déno-

(1) Pinguis item quæ sit tellus, hoc denique pacto
Discimus: haud unquàm manibus jactata fatiscit,
Sed picis in morem ad digitos lentescit habendo.
VIRG. GEORG. II. v. 248.

(2) Et tophus scaber, et nigris exesa chelydris
Creta.
VIRG. idem. v. 214.

(3) Nàm jejuna quidem clivosi glarea ruris
Vix humilis apibus casias roremque ministrat.
IDEM. IDEM. v. 212.

Digitized by Google

mination générique n'ont ordinairement pas besoin d'être drainées, puisqu'elles sont perméables et absorbent l'eau du ciel au fur et à mesure qu'elle tombe sur le sol. (1) Il faut toutefois en excepter le cas où la couche de sable recouvre un sous-sol argileux, comme dans la Sologne.

Sous le rapport du niveau, on peut diviser les terres en plaines basses, plateaux élevés, terrains ondulés ou accidentés et montagnes.

Les plaines basses se composent en grande partie de terres d'alluvion et de marécages. On croit généralement que cette dernière espèce de terrains est très-difficile à assainir, et qu'elle réclame impérieusement le drainage.

C'est une erreur qu'il importe de déraciner.

Il est au contraire souvent très-facile de convertir un marécage noyé en une plaine fertile, sans avoir recours au drainage; il suffit pour cela de détourner (2) la source qui descend dans la plaine sans issue et la transforme en cloaque où il ne peut croître que des joncs, des carex, des laîches, des sphaignes et des tourbes.

Je ne puis mieux faire que de citer, comme exemple à suivre, le résultat merveilleux obtenu par M. de Valmassec, propriétaire à la Maison

(1) Et bibit humorem, et, quùm vult, ex se ipsa remittit.
VIRG. GEORG. II. v. 218.

(2) ..... quique paludis
Conlectum humorem bibulâ deducit arenâ.
VIRG. GEORG. I. v. 113.

Digitized by Google

Carrée, commune de la Rassauta, près d'Alger; j'emprunte cette citation au Bulletin des travaux de la Société d'Agriculture d'Alger n° 2, deuxième trimestre 1857.

Voici l'article de M. de Valmassec :

« Il existe, dans la plaine de la Mitidja, un grand » nombre de sources dont les eaux jaillissent à la » surface du sol, avec une force qui indique sûre- » ment la pression produite sur elles par des réser- » voirs supérieurs siphonant autour d'une épaisse » couche d'argile. Ces eaux, dont l'abondance » ordinaire est une promesse de fertilité et de ri- » chesse, ne servent, le plus souvent, qu'à créer » des marais presqu'impossibles à dessécher par » les moyens ordinaires ; car elles jaillissent dans » les bas-fonds, là où la couche d'argile, moins » épaisse, leur offre moins de résistance à vaincre. » Et l'on est tout naturellement conduit à penser » que les forages artésiens réussiraient infaillible- » ment, et multiplieraient dans la plaine cet élé- » ment si précieux de fertilité et d'abondance » agricole : l'Irrigation. C'est sur une source de » ce genre, où la nature a fait seule, en perçant » la couche d'argile, ce que l'art pourrait créer » partout ailleurs, que j'ai tenté une expérience » qui a si complétement réussi, et à des frais si » minimes, eu égard à l'importance du résultat, » qu'il ne sera peut-être pas inutile d'indiquer » ici, en quelques mots, le moyen que j'ai em- » ployé pour atteindre le but que je me proposais.

Digitized by Google

» Dans un angle formé par la rivière de l'Oued-
» Smar et un profond fossé, se trouvait une source,
» dont les eaux, s'échappant au milieu de terrains
» marécageux et mauvais, avaient rendu à peu
» près inutiles d'importants travaux de desséche-
» ment. Mais, en examinant avec quelque atten-
» tion la situation de la source et sa persistance à
» s'élever sans cesse au milieu des alluvions et des
» détritus marécageux, j'acquis la conviction que,
» si je parvenais à saisir la source à sa sortie d'un
» terrain solide, je pourrais à la fois dessécher le
» marais et élever suffisamment les eaux pour en
» irriguer les terres environnantes.

» Quelques sondages m'ayant assuré la présence
» de l'argile à 1m 50c de profondeur, je fis creuser
» un fossé pour arriver à la naissance de la source
» et lui donner un écoulement provisoire. Après
» des tâtonnements assez naturels dans un genre
» de travail tout nouveau, tâtonnements qu'il se-
» rait facile d'éviter désormais, je découvris un
» trou rond de 0m 25c de diamètre. Dans cet ori-
» fice, je fis introduire un tuyau en poterie de 0m 50c
» de longueur et de 0m 13c de diamètre intérieur.
» Tous les interstices situés entre la glaise et le
» tuyau furent soigneusement bouchés par des dé-
» bris de briques et du ciment de Vassy. Un double
» carrelage en briques et mortier de pouzzolane
» servit à consolider et régulariser le tour de l'ori-
» fice. Un second tuyau fut introduit en élévation
» dans le premier, placé en terre et de nouveau

Digitized by Google

» scellé au ciment; puis un troisième; puis enfin
» jusqu'à sept, c'est-à-dire à 3 m de hauteur, et
» toujours l'eau s'est élevée sans hésitation aucune,
» en débordant à plein tuyau. Le fossé provisoire-
» ment creusé a été comblé de terre glaise et une
» petite tourelle en briques soutient les conduits.
» Aujourd'hui l'eau coule limpide d'un tuyau en
» marbre, et le marais, complétement assaini, a
» fait place à des jardins potagers et à des champs
» de tabac. Le volume de l'eau, cubé à la fin de la
» sécheresse de 1856, a été de deux cents litres
» par minute.

» Voilà le résultat. Quant à la dépense, erreurs
» et tâtonnements compris, elle est de 400 francs,
» dépense minime, comme je le disais en com-
» mençant, si on la compare au changement et à
» l'amélioration qu'elle a produits. »

Un Anglomane n'aurait pas manqué de drainer ces marais, et il y aurait dépensé au moins deux cent cinquante francs par hectare.

Que l'on compare maintenant les résultats des deux opérations:

M. de Valmassec dispose d'un volume d'eau de deux cents litres par minute, soit de douze mille litres par heure, ou deux cent quatre-vingt-huit mille litres en vingt-quatre heures, élevés sans frais à trois mètres de hauteur.

En faisant couler cette eau dans des rigoles ayant trois quarts de millimètre de pente, il peut la conduire en ligne droite à quatre kilomètres de dis-

Digitized by Google

tance avant d'atteindre le niveau de la plaine; ou bien, si le marais est au fond d'un entonnoir, en revenant au point de départ et décrivant une circonférence autour de la cuve, il peut irriguer avec cette eau une surface de cent vingt-sept hectares trente-deux centiares, y compris le marais désormais assaini.

Le drainage par tuyaux de cette surface aurait coûté trente-deux mille francs au moins; la plaine marécageuse eût sans doute été desséchée, mais on n'aurait pas irrigué les terres situées à un niveau plus élevé que la plaine; en revanche, on aurait noyé les terrains inférieurs avec le produit de la source.

Donc, pas de drainage pour les marais.

Il faut, pour les dessécher, détourner les sources qui les alimentent. Quand cela n'est pas possible, des fossés à ciel ouvert débouchant à un niveau inférieur suffiront toujours pour les assainir. C'est ainsi qu'a été desséché l'Etang de Bas situé au faubourg d'Isle, qui offre maintenant de riches cultures maraîchères sur une surface de cinquante-cinq hectares environ, autrefois couverte d'eau depuis un temps immémorial.

Enfin, dans le cas où l'on ne pourrait envoyer les eaux à l'aval, on pourra les absorber au moyen de boi-touts, puits artésiens aboutissant à une couche perméable dépourvue d'eau.

Un Hollandais, M. le baron Van Brakel, a obtenu des résultats merveilleux en drainant verti-

Digitized by Google

calement des prés marécageux situés dans la partie la plus basse de la Gueldre; la dépense ne s'est élevée qu'à cent quatre-vingts francs par hectare, quoique cet agriculteur ait fait forer le nombre prodigieux de six mille trous sur la surface de chaque hectare.

M. Perreul, Maire d'Avernes, près Moulins (Allier), a assaini complétement un hectare avec vingt trous de sonde tubés, dont il n'indique pas la profondeur; elle doit être peu considérable, dans l'Allier, où le sable affleure partout; mais, en admettant même le maximum de dix mètres de profondeur, la dépense en tuyaux, à raison de 10 fr. les cent mètres courans, serait de 20 fr.; celle du forage de 40 fr.; total 60 fr. pour un hectare. Il y a loin delà aux 250 fr. que coûte en moyenne l'hectare de drainage horizontal.

Les plateaux ou plaines élevées auront rarement besoin d'être égouttés, car l'eau n'y séjourne guère; d'ailleurs la composition géologique du terrain n'y est jamais homogène; généralement la craie y domine. Quand le banc crayeux est recouvert par l'argile, il perce de distance en distance la couche argileuse, et ces affleuremens, dans les interstices desquels les eaux superflues se logent, suffisent presque toujours pour préserver les plaines élevées d'un excès d'humidité.

Cependant s'il arrivait que l'eau séjournât au centre du plateau, quelques coups de sonde, poussés jusqu'à la couche perméable, suffiraient pour

Digitized by Google

assurer à l'eau surabondante un écoulement très-rapide.

Quant aux montagnes, les eaux qui en découlent (*) ne peuvent devenir nuisibles qu'en ravinant la surface du sol, et entraînant la terre végétale dans les vallées; mais il est certain que, dans la plupart des cas, un cultivateur intelligent ne sera pas embarrassé pour utiliser les sources rares et d'un faible débit qui jaillissent de leurs flancs; pour peu qu'il soit habile, au lieu de permettre à l'eau de couler en toute liberté suivant la ligne de plus grande pente, il la dirigera dans des rigoles aussi peu inclinées que possible à l'horizon; il lui fera parcourir de nombreux circuits entourant le mont d'une spirale multiple: de nuisible qu'elle était, elle deviendra entre ses mains un instrument énergique de fertilisation pour la couche de terre ordinairement aride et d'une faible épaisseur qui recouvre la roche centrale. Et si le produit des sources n'a pas été entièrement absorbé par les besoins de l'irrigation dans ce long parcours sur les flancs de la montagne, le cultivateur en utilisera le superflu pour l'arrosement des prairies qui tapissent le fond des vallées.

Ces eaux superflues pourront encore être utilisées pour l'alimentation des fontaines publiques d'une ville située au pied de la montagne, comme l'a fait

(*) ..... Hùc summis liquuntur rupibus amnes,
Felicemque trahunt limum....

VIRG. GEORG. II. 187.

Digitized by Google

à Haguenau M. l'Ingénieur Pugnière. C'est le seul cas où les tuyaux de drainage pourront rendre quelques services en remplaçant des conduites en fonte d'un prix plus élevé.

Il nous reste à examiner une quatrième espèce de terrains ondulés, accidentés, mamelonnés, dans lesquels se rencontrent de nombreuses dépressions du sol, des ravins, des cuves, des entonnoirs sans issue, où l'eau s'amasse, séjourne longtemps et pourrit la récolte. Ce sont les plus communs en tout pays, excepté dans les Pays-Bas, où le sol, conquis sur la mer ou formé d'alluvions fluviales, est nivelé partout.

Lorsque la pente générale du sol se dirige vers un cours d'eau, lorsque les dépressions, les ravins, les petits vallons, communiquent les uns avec les autres, il s'établit, dans les grandes pluies ou dans les fontes de neige, un écoulement naturel à la surface du sol vers le point le plus déclive de la vallée. Ces terrains n'ont pas besoin d'être drainés, car ils s'égouttent promptement et ne contiennent jamais d'humidité surabondante. Si quelquefois l'eau des pluies nuit à la récolte, c'est en ravinant et lavant le sol; c'est en entraînant dans les vallons les sels solubles, les fumiers, la terre végétale la plus fine qu'elle tenait en suspension.

Aussi, loin de donner aux eaux bâtardes une issue supplémentaire par le drainage, le cultivateur intelligent devra-t-il disposer sa terre en billons perpendiculaires à la ligne de plus grande

Digitized by Google

pente du terrain, afin de forcer ces eaux à parcourir un plus long circuit dans les entre-deux des billons, où elles déposeront le limon fertilisant et les engrais qu'elles auraient entraînés dans la plaine.

Dans le cas, au contraire, où les dépressions du sol ne communiqueraient pas entre elles, le terrain contiendra des cuves, des entonnoirs où l'eau des fortes pluies et des fontes de neige s'accumulera et formera des cloaques qui seront couverts d'eau plus ou moins longtemps, selon que le sol sera plus ou moins compacte.

Considérons un de ces entonnoirs sans issue après une pluie d'orage ; que s'y passe-t-il ?

L'eau couvre le fond de la cuve, et le diamètre de cette petite mare est de douze mètres, par exemple; le lendemain, par suite de l'évaporation (1) et de l'infiltration de l'eau dans le sol, le diamètre de la lagune sera réduit à dix mètres; le jour suivant à huit mètres; enfin, au bout de huit jours, toute l'eau aura disparu de la surface, mais le fond de l'entonnoir restera toujours mouillé, et l'humidité subsistera longtemps dans le sous-sol.

N'est-il pas évident que le centre de la cuve où l'eau séjourne le plus longtemps, a plus besoin d'être asséché que la circonférence de la partie inondée, où l'eau n'a fait qu'effleurer le sol et n'a pas eu le temps de s'emboire dans la terre ?

N'est-il pas évident que les moyens d'écoule-

(1) .... Cavæ tepido sudant humore lacunæ.
VIRG. GEORG. I. v. 117.

Digitized by Google

ment doivent être proportionnels à la quantité d'eau à extraire du sol et à la durée du séjour que les eaux bâtardes ont fait sur les diverses parties de l'entonnoir?

Donc il faut que le drainage soit plus énergique au centre qu'à la circonférence.

Donc il faut disposer le drainage en rayons qui, se rapprochant au centre et s'éloignant de plus en plus du côté de la circonférence, égoutteront le sol en raison directe de l'humidité qu'il contient.

Ce mode de drainage, que nous nommons RADIÉ parce qu'il représente les rayons d'une roue, est donc impérieusement commandé pour l'espèce de terrains que nous considérons; il est le seul rationnel partout où la superficie du sol n'est pas parfaitement plane ni complétement montagneuse, c'est-à-dire sur la moitié de la surface de la France.

Maintenant que le procédé est trouvé, que la nécessité de drainer en rayons est bien comprise, décrivons-en les moyens d'exécution.

Pour opérer avec certitude, il conviendra de visiter le champ que l'on veut drainer le lendemain d'un orage ou à la suite de ces pluies diluviennes qui, suivant l'expression de Virgile :

Emplissent les fossés et gonflent les rivières (*)

* Sœpè etiàm immensum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Conlectæ ex alto nubes; ruit arduus æther,
Et pluviâ ingenti sata læta boumque labores
Diluit, *implentur fossæ, et cava flumina crescunt*
Cùm sonitu.... VIRG. GEORG. I. v. 322 et *seq.*

Digitized by Google

Après avoir marqué d'un piquet, non-seulement le centre de ces entonnoirs, mais celui de toute dépression du sol où l'eau séjourne et où le limon se dépose, on tracera, à l'aide de ce piquet et d'un cordeau ayant un mètre de longueur, une circonférence de cercle qui aura par conséquent deux mètres de diamètre.

Perpendiculairement à cette trace, on fera creuser un puits (*) de 2 m 50 à 3 m de profondeur, dont les terres, rejetées autour de l'ouverture, serviront à remblayer la partie la plus basse de la cuve. Le puits creusé, on marquera sur la surface intérieure, à l'aide du cordeau de 1 m, six points également distants et placés à la hauteur la plus commode, c'est-à-dire à 1 m 20 environ en contre-haut du fond du puits.

Un ouvrier muni d'une sonde forera, à la place de ces points et dans le prolongement du rayon mené du centre à chacun d'eux, un trou plus ou moins incliné à l'horizon selon que le sol sera plus ou moins compacte et la cuve plus ou moins profonde; mais, dans aucun cas, les trous n'auront moins de 0 m 01 c de pente par mètre courant et ils pourront aller jusqu'à 0 m 10 c de pente si l'inclinaison du sol extérieur le permet.

Ces trous seront creusés sur un diamètre de 0 m 10 c à l'ouverture, et, en changeant successi-

(*) Antè locum capies oculis altèque jubebis
In solido puteum demitti....

VIRG. GEORG. I. 250.

Digitized by Google

vement la cuillère au fur et à mesure que la sonde pénétrera plus avant dans le sol, on en diminuera le diamètre, en sorte qu'il ne soit plus que de 0 m 06 c à dix mètres de distance de l'ouverture.

Les six trous étant percés, on creusera le puits jusqu'à la couche perméable, si cette couche ne se rencontre pas à plus de six mètres de profondeur, ce dont on s'assurera d'avance par un coup de sonde foré au centre du puits. Dans le cas au contraire où la couche absorbante serait située à une profondeur plus considérable, cas assez rare dans nos contrées, on creusera au centre du puits un boi-tout, ou trou de sonde d'un diamètre de 0 m 25 c environ jusqu'à la couche perméable; on tubera ce boi-tout avec des tuyaux en poterie que l'on couvrira d'une calotte percée de trous afin d'éviter qu'il ne soit obstrué par les alluvions.

Enfin on fermera le puits par une voûte en briques dont l'extrà-dos s'élèvera à 0 m 50 c en contre-bas du niveau du sol, et dans laquelle on ménagera une ouverture assez large pour qu'un homme puisse y passer, ouverture qui sera fermée par une clef en pierre; puis on recouvrira le tout avec la terre provenant du creusement du puits.

Voilà donc le drainage établi. Voyons-le fonctionner et choisissons pour cela une pluie battante: Le forage en rayons a debarrassé le sol de son excès d'humidité, qui s'est écoulé rapidement par les trous de sonde; les pores de la terre se sont ouverts, l'acide carbonique et l'air ont pris la place

Digitized by Google

de l'eau ; il s'est formé des nitrates dans le sous-sol ; le phosphate de chaux mis en présence du gaz acide carbonique est devenu soluble ; l'eau de pluie, trouvant à se loger dans les innombrables fissures du sol, filtre à travers la terre, pénètre jusqu'aux trous de sonde, où elle coule avec une vitesse minimum de 0 m 75 c par seconde. La cuve drainée sera donc parfaitement asséchée en peu de temps ; mais les effets du drainage ne se borneront pas à la circonférence qui passerait par l'extrémité des trous de sonde ; et de même que l'action des drains horizontaux se fait sentir dans la partie intermédiaire entre deux tuyaux, de même l'assèchement produit par les trous de sonde s'étendra bien au-delà de leurs extrémités, et le drainage radié, en abaissant de plusieurs mètres le plan d'humidité des parois de la cuve, assainira la terre dans un rayon presque égal au double de la profondeur des trous forés, en sorte que chaque puits drainera au moins un dixième d'hectare.

On conçoit donc qu'un très-petit nombre de puits suffira pour assainir un hectare, puisque les sommets des mamelons, les plateaux et les pentes n'ont pas besoin d'être drainés. La plupart du temps un ou deux puits seront nécessaires dans les terrains peu accidentés ; mais si le sol est tourmenté, s'il offre de nombreuses pentes qui toutes convergent vers un entonnoir unique, un seul puits creusé au fond de cette cavité suffira pour dessécher plusieurs hectares.

Digitized by Google

Quelque simple et quelque rationnel que soit ce mode de drainage, il soulèvera certainement de nombreuses objections de la part des sectateurs fanatiques du drainage anglais.

Allons au devant de celles qu'on ne manquera pas de nous faire:

« Mais, nous dira-t-on, vous ne tubez pas vos » trous, donc ils seront promptement bouchés par » la terre, et si les tubes du drainage horizontal ne » sont pas à l'abri des engorgemens, à plus forte » raison vos trous de sonde non tubés seront-ils » obstrués par l'éboulement de leur paroi supé- » rieure et par les alluvions que l'eau entraînera. » D'ailleurs il est rare que la croûte du globe soit » dans un repos absolu; il est universellement » reconnu que certaines parties de l'écorce ter- » restre s'affaissent graduellement pendant que » d'autres se relèvent. Que deviendront vos trous » de sonde dans ces craquemens de la croute so- » lide du globe? N'offrant pas de résistance, ils » seront écrasés par la pression des terres envi- » ronnantes et tout écoulement cessera dans le « puits.

Nous répondrons à ces critiques que, le fait arrivât-il, le mal ne serait pas bien grand et serait promptement réparé; six trous de sonde sont bientôt percés, et comme nous avons eu la précaution de laisser une ouverture dans la voûte du puits, il sera toujours possible de remédier aux accidens

Digitized by Google

qui pourraient arriver au drainage ; mais ces accidens n'arriveront pas.

Il existe en effet une différence capitale entre le mode d'écoulement des eaux dans les deux drainages. Dans le système anglais, les pentes sont très faibles ; souvent elles sont inférieures à 1 millimètre par mètre courant. Avec une inclinaison aussi minime à l'horizon, la moindre erreur dans le nivellement, les racines qui pénètrent dans les tubes, les dépôts séléniteux ou calcaires que l'eau y abandonne, la moindre végétation cryptogamique, arrêtent la circulation de l'eau dans le drain. Lorsque l'un de ces cas se présente, il faut de toute nécessité ouvrir de nouveau les tranchées, retirer les tubes, les nettoyer s'ils sont engorgés, rétablir la pente si elle était erronée ; en un mot, recommencer la dépense d'un drainage moins l'achat des tuyaux.

Dans le drainage radié, rien de pareil à craindre: nous avons vu que le minimum de la pente des trous de sonde est de 0 m 01 c par mètre courant, c'est-à-dire décuple de la pente moyenne que l'on donne aux tuyaux du drainage anglais, et qu'elle peut aller à 0 m 10 c, c'est-à-dire au centuple dans les terrains très-compactes et fortement accidentés.

Dans le premier cas, la vitesse de l'eau dans les trous de sonde sera de 0 m 75 c par seconde ; cette vitesse est suffisante pour raviner les argiles, entraîner les sables, les graviers et les cailloux, car

Digitized by Google

elle dépasse les limites supérieures de la vitesse que l'eau peut prendre dans les canaux, selon la nature du fond, sans les dégrader, comme on le verra par le tableau suivant:

Nature du fond.	Limites de la vitesse.
Terres détrempées, brunes. .	0 m 076
Argiles tendres.	0 m 152
Sables	0 m 305
Graviers.	0 m 609
Cailloux.	0 m 614

Donc rien de ce qui tombera dans le trou de sonde ne pourra y séjourner; donc ce trou, loin de s'obstruer par les alluvions, tendra au contraire à s'agrandir de plus en plus; donc les encombremens ne sont pas à craindre.

Quant aux oscillations (*) de la croûte du globe dont on nous menace, je me demande quelle figure ferait le drainage horizontal si un mouvement de l'écorce terrestre venait à changer les pentes et lui mettait la tête en bas: dans ce cas, l'eau coulerait en sens inverse, c'est incontestable, mais le rôle des drains principaux serait changé; de collecteurs qu'ils étaient, ils deviendraient tuyaux alimentaires et fourniraient de l'eau aux petits tubes qui, n'ayant plus de débouchés, transformeraient le champ drainé en un marais fangeux.

Et qu'on ne croie pas qu'une grande commotion

(*) Terra supernè tremit, magnis concussa ruinis
Subter, ubi ingenteis speluncas subruit ætas.
Lucret. de rerum naturâ. VI. 544.

Digitized by Google

soit nécessaire pour bouleverser le drainage anglais ! Quelques millimètres d'affaissement d'un côté ou de soulèvement de l'autre suffiraient pour le rendre complétement inutile ; et quand on songe que la Suède tout entière se soulève de près d'un mètre par siècle en moyenne; que des soulèvemens semblables ont été constatés sur les bords et dans les îles de la Méditerranée, sur les côtes du Chili et sur d'autres points du globe ; tandis qu'au contraire le Groënland, les côtes de l'Egypte et certaines parties de la Russie s'abaissent graduellement au dessous du niveau de l'Océan, on ne peut s'empêcher de trembler pour l'avenir du drainage horizontal qui repose tout entier sur l'invariabilité absolue du niveau de la pellicule solide comprimant à grand peine le noyau liquide et incandescent du globe terrestre (*).

Nous ne pensons pas que l'on nous fasse d'objections au sujet de la dépense qu'entraînerait le drainage radié ; car qui ne voit que le creusement d'un ou deux puits, cubant 19 mètres au plus chacun, ne peut entrer en parallèle avec le drai-

* La masse liquide qui occupe l'intérieur du globe éprouve un retrait graduel par suite de son refroidissement progressif. La croûte solide, forcée par son propre poids de suivre ce mouvement interne, s'écrase sur elle-même, produit une ride à la surface de la terre et, réagissant sur la matière pâteuse située au-dessous d'elle, force une partie de cette dernière à s'élever en formant les axes d'un système de chaînes de montagnes.

Dufrénoy et Elie de Baumont,
Explication de la carte géologique de la France.

Digitized by Google

nage anglais qui exige la fouille de 600 mètres cubes de terre par hectare ; et que les voûtes, qui peuvent être confectionnées avec un mètre cube de maçonnerie, coûteront toujours meilleur marché que les mille mètres de petits drains et les cent mètres de collecteurs que l'on enfouit dans un hectare drainé à dix mètres de distance ?

Quant au forage des trous, il est largement compensé dans le drainage anglais par les frais de transport des tuyaux à pied d'œuvre, le nivellement et la levée du plan des terrains à drainer. Ces dépenses deviennent complétement inutiles dans notre système, puisque chacun peut le mettre en pratique sans le secours des ingénieurs, sans graphomètre, sans niveau à bulle d'air et surtout sans gêner ses voisins, en un mot en justifiant notre épigraphe :

Ciascuno farà da se.

Ce qui rend ce mode de drainage précieux pour l'agriculture, c'est qu'avec une faible dépense et à l'aide d'un mécanisme très-simple, on peut le faire servir à l'irrigation des terres, en sorte qu'il s'établirait, par ce moyen, une espèce de circulation de l'eau ; le drainage se bornant emmagasiner, pendant la saison pluvieuse, l'eau surabondante qu'il restituerait ensuite au sol en pluie fécondante, dans les momens de sécheresse.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET POÉSIE.

DES ÉTUDES CLASSIQUES,

par M. GUIRAL, Membre résidant.

Je ne me dissimule pas, Messieurs, les difficultés du sujet qu'après bien des hésitations je me décide à traiter devant vous. La crainte d'être accusé de présomption m'a longtemps arrêté au moment de mettre la main à l'œuvre. Dans la lutte qui s'est déclarée de nos jours contre l'enseignement classique, n'est-ce pas aux hommes éminens qu'il appartient d'entrer dans la lice? Leur nombre n'est-il pas assez grand? Les Guizot, les Cousin, les Villemain, les Saint-Marc Girardin et tant d'autres non moins illustres, ne défendent-ils pas avec succès la cause des Lettres? Quand les héros combattent et triomphent, d'obscurs soldats doivent-ils sortir des rangs et entrer dans la mêlée?

Mais si, dans la construction des plus beaux monuments de l'art, il n'est pas jusqu'au mortier

Digitized by Google

qu'apporte l'inhabile manœuvre sur sa planche grossière, qui n'ait son utilité; si, pour soutenir un édifice antique, il suffit quelquefois de la poutre la plus mal rabotée et de l'ouvrier le plus ordinaire, les plus humbles travaux peuvent avoir leur valeur.

Du reste, Messieurs, il y a longtemps que le besoin de défendre les études classiques contre les injustes préventions dont elles sont l'objet, s'est emparé de notre esprit. L'an dernier déjà, nous apportions au sein de l'une de vos commissions, cette préoccupation dans le choix des questions à mettre au concours par notre Société. Toute étude sérieuse de la pensée mérite le respect comme toute conviction sincère; il nous est donc permis de compter sur la bienveillante attention de nos honorables collègues, et sur leur indulgence dans l'appréciation de notre travail.

Il est presque de mode aujourd'hui de s'élever contre les études classiques et de les attaquer. A la préférence dont elles ont joui pendant des siècles, a succédé, dans la société moderne, une défaveur presque universelle. L'enseignement scientifique ou professionnel est au contraire généralement exalté. On n'ose pas encore, il est vrai, le proclamer supérieur aux lettres; mais on le déclare au moins d'une utilité plus incontestable et plus immédiate. Son développement et ses progrès sont envisagés comme le développement des études et un véritable progrès social.

Digitized by Google

Nous n'hésitons pas, dès le début, à poser la thèse contraire. Selon nous, l'éloignement pour les études littéraires est un signe de faiblesse intellectuelle et d'affaissement moral. En sorte qu'au lieu de nous réjouir de la tendance actuelle et d'y voir un progrès social, nous en sommes affligé et en quelque sorte effrayé, parce que nous y voyons une véritable décadence.

Quel est en effet le véritable esprit de ce débat, et quel nom faut-il donner à la lutte qui s'est engagée entre ce qu'on est convenu d'appeler *l'Esprit moderne* et *l'Esprit ancien?* Dépouillons les mots de ce qu'ils peuvent avoir de pompeux et de séduisant, et il nous sera facile de reconnaître que les Sciences ne sont pas en réalité si jalouses de détrôner les Lettres; et que, sous les noms populaires et en apparence plus clairs d'adversaires et de partisans du grec et du latin, c'est en réalité le matérialisme pratique que nous voyons aux prises avec le spiritualisme; et, pour que personne ne s'offense de nos paroles, nous nous hâtons d'ajouter que, dans le sens restreint et spécial où nous l'employons dans ce travail, ce mot de matérialisme désigne, non une doctrine philosophique ou religieuse, mais uniquement la préférence exclusive donnée aux intérêts matériels de la société, ce qui nous semble bien être la tendance et le caractère particulier de notre époque.

La question, il est vrai, ne se pose pas en ces termes, et on se garderait bien de la poser ainsi.

Digitized by Google

On ne dit pas : Laquelle doit être préférée en éducation, *de la culture de l'intelligence*, ou *de l'étude de la matière?* Mais on dit : A quoi peuvent servir de nos jours l'étude du grec et du latin ? Question bien simple, bien innocente, et qui semble n'avoir rien de commun avec la première ! Mais, sans entrer dans le fond de la discussion, une remarque suffira pour établir la relation qui existe entre les deux questions. Sous ces mots sacramentels : *le grec et le latin*, est-il bien vrai qu'on ne veuille désigner que le grec et le latin ? En retranchant ces deux branches d'études, veut-on conserver à l'enseignement le caractère particulier qu'elles lui ont imprimé jusqu'à ce jour ? Est-on simplement hostile à ces deux langues, et ne l'est-on pas en même temps à l'esprit des études classiques ? Veut-on conserver cet esprit, c'est-à-dire, toujours placer au premier rang dans l'éducation une culture élevée de l'intelligence et, pour l'âme, le maintien de ses plus nobles tendances, un attachement et un dévouement toujours plus grands aux intérêts immatériels? Telle est la vraie question, voilée dans ces mots à sens douteux : *le grec et le latin*.

Nous maintenons donc au débat le nom et le sens que nous lui avons donnés, et c'est là pour nous ce qui en fait la gravité. Une nécessité impatiente a fait innover dans le domaine de l'instruction publique; un nouvel ordre d'études a été adopté, réclamé qu'il était par des vœux trop puissants et peut-être par des besoins trop réels pour ne pas

Digitized by Google

être écoutés. Or, sur un sujet dont toutes les dimensions sont grandes et qui, par tous les côtés, touche aux intérêts les plus élevés de la société, c'est à peine si la question avait été posée; la discussion n'a pas même été engagée. L'ancienne organisation des études a été profondément modifiée; un nouveau programme a été promulgué; dans tous nos établissements universitaires se fait en ce moment une solennelle épreuve pour laquelle, il faut bien le reconnaître, les esprits étaient loin d'être préparés, et les convictions loin d'être formées et mûries. L'Université possède des hommes éminens; leurs lumières suppléeront à la maturité que le temps et l'expérience auraient pu leur apporter; leurs talents seront la meilleure des préparations; nous l'accordons, et nous avons pleine confiance dans les professeurs distingués qui dirigent l'enseignement de la jeunesse française. Ils sauront, nous n'en doutons pas, conserver aux Lettres leur éclat et leur incontestable supériorité; ils ménageront la transition et prépareront avec soin les jeunes élèves pour cette période bien critique et bien délicate, désignée sous le nom quelque peu barbare de bifurcation, où l'enfant, dans son inexpérience, doit entrer dans l'un ou l'autre chemin, et se prononcer entre les Lettres et les Sciences. Néanmoins, c'est toujours un mal qu'un fait social aussi considérable se soit consommé sans préparation. Dans aucune question peut-être, l'élément du temps n'était plus nécessaire. Les argumens en faveur

Digitized by Google

des études classiques sont enracinés à une certaine profondeur où ne parviennent guère d'un premier élan que les esprits dont la culture fut classique. Les arguments de la cause opposée sont à fleur de terre, où chacun les voit et peut les ramasser. Que répondre, par exemple, du premier abord, à ceux qui vous disent: « Qu'ai-je besoin du grec et du « latin dans la profession que je désire embrasser? « Et même, à quoi servent ces langues dans les « professions dites libérales? Le droit est-il grec? « La religion est-elle latine? Le corps humain est-il « latin ou grec? Si les anciens, qui ne connaissaient « ni la vapeur, ni l'électricité, ont quelque bonne « idée à nous offrir, n'en avons-nous pas la traduc- « tion? A quoi bon aujourd'hui courber la jeune « génération sur des études sans profit et sans but « réel? Ce que doit connaître un bon industriel, un « propriétaire, un homme public est déjà si étendu! « A ne prendre même que les langues vivantes, « peut-on s'en passer aujourd'hui? Et n'est-il pas « temps enfin que leur étude remplace celle des « langues mortes, et deux fois mortes? Encore faut- « il avoir grand soin de rendre l'enseignement des « langues vivantes aussi pratique, aussi expéditif « que l'enseignement du grec et du latin est lent « et spéculatif. »

N'est-il pas vrai que ces argumens auront toujours pour le plus grand nombre une évidence soudaine et frappante? Il n'en est pas de même des argumens de la thèse opposée. Pour se démontrer,

Digitized by Google

elle commence par remonter vers des principes abstraits et généraux, dont l'évidence est loin d'être immédiate, et qui exigent, pour être compris et goûtés, une culture intellectuelle qui n'est pas le partage de tous. Pour dire ses raisons, il lui faut les *trois jours* que Boileau, critiqué par un grand-seigneur ignorant, lui demanda, rien que pour le préparer à comprendre sa réponse.

A ce désavantage est venu s'en ajouter un autre qui tient aux circonstances politiques par lesquelles nous avons passé, depuis la fin du siècle dernier. Il faut aujourd'hui, bon gré, mal gré, que toute opinion endosse un uniforme et prenne les couleurs d'un parti. La religion elle-même n'échappe pas toujours à cette nécessité, et c'est bien pis pour une opinion qui s'y refuse obstinément; elle devient suspecte à tous les partis; chacun l'affuble des couleurs ennemies, et il est très-possible alors que, vue sous deux faces différentes, elle paraisse hostile à deux extrêmes opposés. Or, c'est là précisément le cas de l'enseignement classique; il est devenu suspect aux ultrà-conservateurs comme aux ultrà-radicaux. Les premiers ont démêlé, dans l'étude de l'antiquité, un ferment d'enthousiasme républicain qui leur a fait peur. La République des Lettres a été, sinon la mère, au moins la nourricière de la République démocratique et sociale. Les autres ont aperçu dans les études classiques le germe d'une aristocratie de culture, d'un despotisme de l'intelligence, qu'il fallait abattre comme

Digitized by Google

tous les despotismes; en sorte que ces nobles études ont été attaquées, par les uns dans l'intérêt de l'ordre, et par les autres au nom de l'égalité. Au fond, rien ne parle mieux en leur faveur que cette double hostilité. Ces reproches prouvent que l'étude de l'antiquité réunit les deux élémens essentiels à tout état social: l'ordre et la liberté, et qu'elle satisfait ainsi à la loi de l'équilibre.

Tout cela établit qu'une discussion lente et approfondie était nécessaire, non-seulement pour éclaircir et résoudre la question, mais tout d'abord pour permettre aux deux partis de lutter à armes égales. Est-il trop tard maintenant pour aborder le sujet? N'est-il pas inopportun de le faire? Ne vaut-il pas mieux attendre le résultat de la grande expérience qui s'accomplit sous nos yeux dans tous les établissemens d'instruction secondaire de notre pays? Nous ne le pensons pas. Les principes ont leur valeur propre qui ne saurait dépendre des faits. Aucun temps n'est en soi meilleur qu'un autre pour les exposer et les discuter. De semblables débats ne sont d'ailleurs jamais perdus pour cette partie éclairée du public, qui écoute et qui cherche, sans aucune préoccupation d'intérêt ou de parti, mais uniquement par amour de la vérité.

Nous serions donc heureux de voir cette importante question mise sérieusement à l'étude, et traitée à fond par quelqu'un de ces hommes éminens dont la parole fait autorité. Quant à nous, nous n'avons ni la force ni le talent nécessaires pour entreprendre

Digitized by Google

un semblable travail. Nous avons voulu seulement poser la question et indiquer quelques points qui nous paraissent n'être pas sans valeur dans ce débat.

Le premier soin des défenseurs des études classiques devrait être, il nous semble, d'élever tout de suite la question à son plus haut point de généralité. A ceux qui nient l'utilité de ces études pour certaines professions, il faudrait démontrer que cette utilité n'est pas seulement *d'application*, mais surtout de *culture*, et qu'elle est par conséquent universelle; de là vient le nom *d'humanités*, donné à ces études, parce qu'elles ont avant tout pour but de former l'homme, indépendamment de toute carrière et de toute profession. C'est donc par établir cette importance tout immatérielle, toute philosophique, si l'on veut, qu'il faudrait commencer. Tous les argumens ultérieurs supposent la reconnaissance de ce premier principe. En matière d'éducation, il faut, dès le début, réduire à néant les argumens de ceux qui nient l'importance *d'une étude formative de l'homme.*

La vraie nature de la culture humaine, les vrais intérêts de l'homme et de la civilisation, le véritable but des institutions d'enseignement public seraient donc le premier point à résoudre. On sortirait ainsi du terre à terre. A cette hauteur, personne ne s'aviserait de faire intervenir dans le litige ces distinctions grossières de professions à embrasser et de carrières à suivre, au moyen desquelles on embarrasse le chemin et on rapetisse le débat. La

Digitized by Google

lutte aurait lieu sur son véritable terrain, entre *l'humanisme* et *le réalisme*, entre *le spiritualisme* et *le matérialisme*. La première question à résoudre serait donc une question de haute philosophie sociale : la dignité et la spiritualité de la nature humaine, la beauté de la vie, la moralité de la civilisation, la culture de l'homme. Ici trouveraient place les argumens qui fondent cette culture sur la philologie, sur l'étude des langues ; et quand on aurait établi par quelle force cachée les langues cultivent l'intelligence et l'âme, on arriverait aussitôt à l'importance du latin et surtout du grec dans un système élevé d'instruction publique. L'excellence à peu près exclusive de ces langues, au point de vue de la culture, serait facilement démontrée. Une considération de fait, très-simple, trouverait ensuite sa place naturellement, et pourrait tout emporter dans le débat. Intellectuellement et socialement, nous sommes les descendans des Grecs et des Romains ; c'est un fait historique que rien ne peut effacer. Nous est-il permis d'ignorer nos origines, la formation de notre langue, de notre littérature, de notre civilisation, de nos lois, de notre état social, en un mot ? Notre culture, notre forme d'esprit, notre substance intime est, à plusieurs égards, grecque et romaine. Pouvons-nous renier notre passé, et nous répudier nous-mêmes? Si la chose est impossible, comment ne pas cultiver les lettres grecques et romaines qui ont pour nous une tradition nationale, la clef de nos idées, la racine de nos langues, le sens de nos mœurs?

Digitized by Google

Il est étonnant qu'on oublie que, comme modernes, nous sommes d'hier, qu'hier encore nous étions antiques ; que notre langue et notre littérature se sont, il n'y a que peu de temps, dégagées de l'antiquité. Nous avons été latins jusqu'à ce que notre langue mère, graduellement corrompue, soit devenue le français. La même considération historique plaide en faveur de la langue des Hellènes. La Providence a voulu que le christianisme fût grec; dès son berceau, il fut transporté de la Judée dans les pays de civilisation grecque parmi lesquels Rome doit être comprise. Ainsi, la religion la plus universelle, la plus humaine qui ait jamais été enseignée (je dis la plus humaine, dans le sens élevé du mot et parce qu'elle est la plus divine), rencontra, dès ses premiers pas, le peuple le plus humain et le plus universel ; celui qui, par sa civilisation et par sa culture, n'appartenait à aucune direction exclusive, et qui, par l'équilibre de tous les élémens humains, touchait à tous les peuples; qui, sympathique à tous, hostile à aucun, pouvait être compris de tous ; le peuple, qui portait dans son sein l'Orient et l'Occident réunis; en un mot, le peuple le plus doué d'universalisme. Il fut donc dans la destinée du christianisme d'être naturalisé grec en naissant; par lui, nous sommes devenus grecs sans le savoir.

Tous ces élémens, qu'il ne doit pas être impossible de démêler, sont entrés dans les parties les plus intimes des sociétés modernes et ont concouru

Digitized by Google

puissamment à les former. Le respect seul pour notre passé religieux doit donc nous détourner de mépriser ou de négliger une littérature, des langues, une antiquité sous le sceau desquelles s'est préparé notre avenir et celui du monde. Ce passé, qu'on voudrait nous soustraire, c'est notre histoire, c'est nous-mêmes, nous, comme Français et comme hommes.

C'est en vain qu'abandonnant le ciel pur de la Grèce et les chauds rayons du soleil de l'Orient, on voudrait nous transporter dans les froids climats et les sombres forêts du Nord pour y retrouver la trace de nos origines. Le sang des Gaulois et des Francs peut bien encore circuler dans nos veines ; mais notre civilisation, notre langue, nos mœurs, nos idées et notre religion appartiennent à l'antiquité grecque et latine. De même que les torrens, grossis par les pluies et la fonte des neiges, descendent avec fracas des montagnes, inondent les vallées, dévastent les campagnes, grossissent les rivières et produisent partout la désolation et la mort, mais finissent par se confondre et se perdre dans le cours régulier des fleuves qui versent leurs eaux dans l'Océan ; de même ces torrens humains qui fondirent sur l'ancien monde, ne laissant après eux que la destruction et la mort, finirent par s'engloutir eux-mêmes dans le vaste océan de la civilisation, dont les courants rentrèrent dans leurs lits et reprirent leur cours paisible. Après ces grands bouleversements, le monde

Digitized by Google

continua d'être grec et romain par sa religion, sa culture intellectuelle, sa littérature, sa langue, ses lois et ses mœurs. Pour le dire en passant, je ne puis m'empêcher de regretter qu'un fait historique d'une si grande importance n'occupe pas la place qu'il mérite dans les travaux, d'ailleurs si remarquables et si consciencieux, des hommes éminents qui écrivent l'histoire de notre pays. Ma descendance intellectuelle a plus de valeur pour moi que ma descendance physique. J'aime mieux savoir quel est l'esprit qui m'anime que de rechercher les traces du sang qui coule dans mes veines. Je serais peu flatté, je l'avoue, qu'il me fût prouvé que les Francs sont mes ancêtres; et, malgré les savantes recherches de M. Henri Martin, malgré son éloquent plaidoyer en faveur des Gaulois, leur influence sur nos idées religieuses, sur nos mœurs et sur notre langue, me paraît encore très-problématique. Bien des qualités placent M. H. Martin au premier rang parmi les historiens modernes. Son Histoire de France me paraît être la plus fidèle, et, sous bien des rapports, la meilleure de celles que nous possédons. L'Académie française fera un acte de justice et s'honorera elle-même en ouvrant ses portes à l'historien patient, consciencieux et impartial que notre ville est fière à juste titre de compter parmi ses enfans, et que notre modeste compagnie a le privilége de voir figurer sur la liste de ses membres. Mais qu'il me soit permis d'émettre un vœu qui rentre dans mon sujet. M. H. Martin

Digitized by Google

nous a fait connaître parfaitement nos pères les Gaulois; je ne crois pas qu'ils eussent encore trouvé un défenseur aussi éclairé et aussi convaincu. Ne serait-ce pas compléter dignement son œuvre sur nos origines, que de nous initier à ce lent et mystérieux travail de transformation et d'assimilation par lequel le monde antique — par où j'entends celui de la Grèce et de Rome — au milieu du long enfantement du moyen-âge, a produit le monde moderne et nous a faits intellectuellement ce que nous sommes ?

L'antiquité, Messieurs, ne la délaissons point. Jamais elle ne nous fut plus nécessaire. Notre civilisation, nos systèmes, l'exercice peut-être immodéré de la pensée nous ont conduits à un état intellectuel et moral dont il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire. Les forces de la nature humaine se portent toutes vers le dehors; l'homme pense, observe, combine, agit, mais en quelque sorte excentriquement; la vie spontanée, naturelle, la vie primitive a disparu; l'homme est devenu pour lui-même objet plus encore que sujet; il n'a plus rien d'intime et de naïf que l'égoïsme; son existence morale est artificielle, lui étant comme appliquée du dehors. L'être moral s'est, pour ainsi dire, lentement évidé. A ce période extrême de la civilisation, l'individu n'est bientôt plus qu'une substance neutre. Ses pensées, ses opinions, ses illusions, ses passions mêmes sont factices et empruntées comme tout le reste. Dans cet entraînement, dans ce be-

Digitized by Google

soin sans cesse croissant de vie extérieure, la vie propre de l'individu s'éteint, les données primitives s'effacent, la nature meurt. Rien n'est plus senti avec simplicité et pureté ; rien n'est plus accepté par intuition ; il n'y a plus d'évidence, ni même d'instinct moral ; la vie a perdu toute grâce et toute fraîcheur. Le malheur des individus fait le malheur social ; et celui-ci, réagissant à son tour, s'ajoute à l'infortune morale des familles et des individus. Il faut sérieusement songer à un remède aussi général que la maladie. Or, l'éducation publique en offre un pareil, si on lui permet de ramener et de retenir la portion la plus influente de la société à portée des trésors de l'antiquité classique ; ce sera la remettre et la maintenir en face du plus pur dépôt de la simplicité qui nous manque. Mais qu'on n'oublie pas qu'il n'y a pour nous qu'une antiquité, celle de la Grèce. C'est à ce brillant point de départ qu'il faut retrouver nos traces perdues, nous retremper nous-mêmes. C'est au milieu des monumens d'une simplicité qui n'a rien de la barbarie, que nous saisirons dans leur vivante unité le beau et le vrai, le grand et le naïf, la nature et l'art. C'est là que notre existence morale se simplifiera ; que nous nous rétablirons dans le vrai ; que nos arts et notre littérature désapprendront l'exagération, l'enflure et la trivialité ; que notre civilisation enfin rentrera dans ses véritables voies. Quand nous réclamons le réveil et le maintien des études classiques, nous le demandons dans

Digitized by Google

l'intérêt du peuple tout entier, et non pas seulement en vue des classes élevées. Notre peuple, il est vrai, n'a guère souci aujourd'hui de la Grèce et de Rome ; il ne s'inquiète pas beaucoup d'Homère et de Sophocle ; Cicéron et Virgile lui sont plus qu'indifférens. *Les Mystères d'un enfant du peuple* le touchent davantage ; il se croit descendant des vieux Gaulois et jure la mort des éternels oppresseurs de sa race ; et c'est ainsi que la haine des castes se réveille et nous ferait reculer à grands pas vers la barbarie. Tout ce qui relèvera les classes éclairées de la société ne sera pas sans influence sur les classes inférieures. Déguisés, mais non altérés, les sucs généreux de la pensée antique sauront bien filtrer jusqu'à elles. Quand la pluie du ciel tombe sur les couches supérieures de la terre, les couches inférieures en sont profondément humectées. Il est impossible que les classes qui ont du loisir pour la pensée rentrent dans de meilleures voies de civilisation sans y entraîner avec elles les classes laborieuses. Il est impossible qu'une bonne culture littéraire ne modifie pas radicalement notre littérature, et que celle-ci, à son tour, transformant les livres, les journaux, le théâtre, n'exerce pas une salutaire influence sur l'état social tout entier.

Résumons-nous. Si l'on nous accorde que la vraie culture de l'homme doit être avant tout spiritualiste, désintéressée ; qu'elle doit, dès son entrée dans la vie, fortifier et développer les plus nobles parties de l'être moral, nous ne trouvons rien qui

Digitized by Google

puisse remplacer l'enseignement classique : il est la seule base d'une culture vraiment humaine. C'est dans l'antiquité grecque et latine que se réfléchit l'existence humaine dans sa plus grande généralité. Les langues mortes sont, entre toutes les langues, par leur perfection grammaticale, par leur fixité, par leur antiquité et par leur état même de langues mortes, les plus propres à l'office qu'on leur demande. Pourrait-on impunément négliger une littérature au sein de laquelle a pris naissance la culture moderne, et par laquelle nous sommes devenus ce que nous sommes ? Pourrait-on, sans le plus grand danger pour l'avenir de la société, ne tenir aucun compte d'un passé où la religion chrétienne, notre religion, a élu son point de départ et contracté sa première forme ? Une antiquité qui fut longtemps la nôtre, et des mamelles de laquelle nous avons longtemps tiré notre subsistance, ne doit-elle pas, par honneur pour nous-mêmes, garder une place élevée dans nos études publiques ? Pourrait-on croire enfin que notre civilisation exténuée de raffinement, et, par le raffinement rejetée dans la barbarie, n'a rien à gagner à s'aller retremper aux sources fraîches et limpides de l'antiquité ?

Prenons-y garde ! Les vieilles études mises de côté, que reste-t-il ? Que trouve-t-on ? Des études dont chacune, il est vrai, peut être cultivée, et l'est certainement quelquefois dans l'intérêt d'une louable et généreuse curiosité ; mais enfin, des

Digitized by Google

études qui, en elles-mêmes, touchent de si près à l'application, y visent tellement à bout portant, qu'entre l'application et l'étude même, il ne reste à la plupart des esprits que bien peu d'espace; des études dont l'objet matériel est sans doute susceptible d'être spiritualisé, et l'est dans quelques cas particuliers, mais qui, n'ayant de rapport direct qu'à quelques-unes, et non aux plus nobles facultés de notre âme, n'enfoncent pas leur racine dans la couche la plus profonde et la plus sèche de notre nature; des études, pour tout dire en un mot, qui instruisent, mais ne cultivent pas, et qui, se superposant toujours à l'homme, et ne s'incorporant jamais avec lui, modifient sa position, sans le modifier lui-même. Qu'on se figure un système d'enseignement où nul élément ne serait admis qu'à la charge de justifier son aptitude à une application professionnelle, palpable et immédiate. Cette base, cette condition seule fait peur. L'avenir de l'humanité, un avenir ignoble y est écrit tout entier. Un tel matérialisme pourrait-il engendrer autre chose que son semblable, c'est à-dire se fortifier de son propre mouvement et arriver à cet empire exclusif de la matière auquel ne pousse que trop la disposition générale des esprits?

Loin de nous la pensée de méconnaître le prix et la nécessité de l'enseignement des sciences! Nous n'attaquons pas, nous nous défendons. Nous sommes loin d'exclure; nous demandons seulement qu'on n'exclue pas. Nous espérons qu'on aura bien com-

Digitized by Google

pris notre pensée, la voici : Nous voudrions qu'à la base de notre enseignement public fût toujours une éducation littéraire, solide, désintéressée, ayant pour unique but de cultiver l'âme et de former l'homme, en dehors de toute idée d'application immédiate et de toute préoccupation de carrière ou de profession à suivre dans l'avenir. Nous demandons que les jeunes esprits ne soient pas cantonnés de bonne heure dans la région subordonnée et toujours quelque peu malsaine des intérêts. Si l'on veut ennoblir le caractère de l'enfant, il faut le retenir dans les régions élevées de la pensée ; lui donner, si l'on peut s'exprimer ainsi, des intérêts désintéressés ; le former par des études dont l'utilité ne soit pas palpable, qui ne réveillent pas invinciblement en lui l'idée d'un avantage temporel, mais qui exercent au contraire une action salutaire sur son âme. Répondons hardiment à ceux qui demandent avec un air d'importance ignorante : A quoi sert-il de faire du grec et du latin pendant huit ans ? Cela sert à faire des hommes.

Digitized by Google

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

L'AME DES BÊTES.

PAR M. CHAPUIS, MEMBRE RÉSIDANT.

Les anciens ont beaucoup observé, beaucoup écrit; toutes les grandes questions, qui préoccupent encore aujourd'hui les esprits sérieux, ont été soulevées et débattues dans leurs écoles; cependant ils n'ont pas, que je sache, discuté sur l'âme des bêtes. Les poètes ont emprunté aux habitudes et aux penchants de certains animaux des comparaisons et des métaphores qui, d'ailleurs, se rencontrent dans toutes les langues connues; les fabulistes s'en sont servi pour voiler, sous l'allégorie, des leçons de morale pratique; les philosophes spéculatifs, mettant sur le même niveau l'animal et l'esclave, ne voyaient dans l'un et dans l'autre qu'un meuble dont on pouvait user et abuser à son gré, sans s'inquiéter du principe d'action, et ne mentionnaient certains phénomènes de l'instinct que comme preuves à l'appui du dogme de la

Digitized by Google

Providence. Le panthéisme de Pythagore et des stoïciens attribuait aux bêtes une portion de l'âme universelle, et les épicuriens, concluant de la ressemblance des impressions physiques l'identité de la cause, en inféraient que, chez l'homme, de même que chez l'animal, tout finissait avec le corps.

Personne n'ignore qu'il n'est pas un problème philosophique dont le christianisme n'ait donné la solution. Au moyen âge, l'Eglise se sert, contre les animaux, de ses armes les plus puissantes, l'exorcisme et l'excommunication; l'on cite même le fait d'une truie jugée, condamnée et pendue à Troyes, pour avoir dévoré un enfant; mais il n'est venu à la pensée d'aucun docteur que les bêtes fussent comprises dans la rédemption que le Christ apporta au genre humain. Les noms et les figures d'animaux qu'on remarque dans les livres de piété, dans les sculptures et les vieilles enluminures, appartiennent à la symbolique chrétienne et n'ont rien de commun avec les théories émises sur l'âme des bêtes. Si, dans la magie noire, ou sorcellerie, cette funeste maladie morale qui se propageait à la sinistre lueur des bûchers, des rôles sont attribués au chien, au chat, au cheval noir, au bouc et au loup, ces animaux sont considérés, non comme des créatures agissant librement, mais comme des instruments dont se sert l'esprit malin pour abuser les faibles et les pervers, et les entraîner dans l'abîme; le pouvoir qui les fait agir est d'une nature

Digitized by Google

supérieure, en dehors d'eux-mêmes, et ils n'ont pas la conscience de ce qu'ils font. Quand ils se trouvent compris dans un arrêt de condamnation, ce n'est, ni comme coupables, ni comme complices, c'est comme accessoires, pour ajouter à l'humiliation du supplice.

Au dix-septième siècle, le rénovateur de la philosophie, Descartes, le premier, souleva la question de l'âme des bêtes, et la décida dans un sens tellement absolu, qu'il les considéra comme des mécaniques construites avec un art merveilleux, mais auxquelles n'appartenait pas même la sensibilité physique. Malebranche suivit résolûment les traces du maître; et tout le monde connaît l'histoire de sa chienne pleine à laquelle il donna un grand coup de pied, un jour qu'elle venait à sa rencontre pour le caresser. La bête s'éloigna en poussant des cris plaintifs, et un ami, qui accompagnait le philosophe, lui reprochant sa dureté: « Vous vous apitoyez à tort, répondit celui-ci; ce n'est qu'une machine. » Bossuet et Fénélon, à des degrés inégaux, sans se prononcer formellement, semblent incliner vers la doctrine cartésienne.

Leibnitz, dans son système de l'harmonie préétablie, suppose qu'à l'origine des choses, Dieu créa une multitude d'unités spirituelles qu'il appelle *monades*, destinées chacune à s'unir, dans le temps, à une unité matérielle; lesquelles unités doivent, à l'époque fixée par les décrets providentiels, former l'âme et le corps de chaque homme, tellement

Digitized by Google

assortis, que l'une soit le mécanisme intérieur qui donne le mouvement, et l'autre, le cadran sur lequel l'aiguille, mue par une force invisible, marque les heures. Comme il ne dit pas que Dieu se soit donné la même peine pour les animaux inférieurs à l'homme, on doit en conclure que entre l'espèce humaine et les autres, il reconnaît une distinction radicale.

Après lui, l'auteur du poème latin de l'Anti-Lucrèce, dont personne ne parle aujourd'hui, mais dont on parla beaucoup dans les premières années du dernier siècle, le cardinal de Polignac, se complait à citer les exemples les plus extraordinaires de la finesse d'instinct que peuvent acquérir certains animaux; et, après avoir ainsi préparé son lecteur à une conclusion qui leur soit entièrement favorable, il en émet une tout-à-fait contraire. Mais nous ne devons point passer sous silence un autre philosophe, poète aussi, et plus expert sur la matière que bon nombre de ses contemporains qui affectaient de prendre à la lettre le jugement de Madame de la Sablière. Ce philosophe, c'est La Fontaine observateur, consciencieux et aimant, des personnages qu'il mettait en scène, initié à leurs mœurs, s'intéressant à leur fortune, les sachant susceptibles d'affections diverses, de joie, de tristesse, d'attachement, de fidélité et de dévouement. Aussi, malgré toute sa déférence pour l'autorité de Descartes, a-t-il peine à admettre qu'ils ne soient que des mécaniques.

Digitized by Google

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de voir comment *le Fablier* entendait la philosophie. Dans la fable première du dixième livre, il cite plusieurs traits qui sont autant de preuves d'une sagacité rare en certaines espèces. Les récits sont intercalés dans un discours adressé à Madame de la Sablière.

Laissons (dit-il), le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens:
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous, ou non,
Ouï parler? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts;
Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein:
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde,
Une troisième suit; elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit:
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle:
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.

Digitized by Google

L'impression se fait. Mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle :
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle;
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela, ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose,
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet, ni sur la pensée.
Descartes va plus loin, il soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.....

Remarquons ici avec quelle souplesse, quelle précision dans les idées et dans les termes, l'écrivain force la poésie à se plier aux exigences du langage philosophique. De la description du fait psychologique, le vers passe avec une égale aisance à l'énonciation de l'idée métaphysique; et, ce qui n'arrive pas toujours quand on lit de la philosophie en prose, l'esprit conçoit sans difficulté la pensée de l'auteur. Tour à tour passent sous nos yeux les ruses employées, par le cerf pour échapper au

Digitized by Google

chasseur, et par la perdrix pour lui dérober ses petits; l'architecture et la république des castors, les luttes et la stratégie de certains animaux du Nord; puis le poète se livre aux réflexions suivantes:

Que dirait ce dernier (*Descartes*) sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit: Qu'aux bêtes la nature
Peut, par les seuls ressorts, opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine;
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même:
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main: mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait: le moyen, je l'ignore;

Digitized by Google

On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple
Cet esprit n'agit pas: l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point:
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?
Deux rats cherchaient leur vie: ils trouvèrent un œuf.
Le dîner suffisait à gens de cette espèce:
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut: c'était maître renard;
Rencontre incommode et fâcheuse!
Car, comment sauver l'œuf? le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner:
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont pas d'esprit!
Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.

Digitized by Google

Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison, selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
..... Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement;
Sans qu'un singe jamais pût faire un argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor:
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais quoiqu'ayant commencé;
Choses réelles quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du Ciel en nous ne paraitrait
Qu'une tendre et faible lumière:
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière.

Il y a loin du penseur s'élevant ainsi dans les hautes régions de la philosophie, au bonhomme dont l'image traditionnelle se mêle aux premiers souvenirs littéraires de notre adolescence; au lieu d'une espèce de végétal que nous avions rêvé produisant des fables et des vers, comme le rosier

Digitized by Google

des fleurs et le pommier des fruits, nous trouvons dans La Fontaine le seul poète qui, avant Voltaire, ait su faire parler la science en vers dignes d'elle et de la grandeur des sujets qu'elle traite. Outre le spiritualisme Cartésien, qui inspire évidemment l'écrivain, il y a dans ce petit ouvrage un reflet de la sagesse antique, qui semble naturellement se confondre avec la lumière de la sagesse moderne.

Par l'âme sensitive des Grecs s'expliquent ces traits de ressemblance si frappans et si nombreux entre l'homme et la bête; par l'essence pure de l'âme intellectuelle, l'immense supériorité du premier sur la seconde. De quelle manière cependant concilier cette dualité avec le principe unique, que nous sentons, au-dedans de nous-mêmes, présider à nos affections, à nos mouvements et à nos actes? C'est une question psychologique d'une importance capitale, dont paraît fort peu se préoccuper notre poète philosophe, et que nous nous garderons bien d'aborder incidemment; non qu'elle soit étrangère à notre sujet, mais parce qu'elle nous conduirait à des distinctions métaphysiques beaucoup trop sérieuses et en même temps beaucoup trop étendues, pour prendre place dans un opuscule littéraire.

Entraînés par une pente rapide dans une voie tout opposée à celle qu'avaient suivie leurs devanciers, les philosophes du dix-huitième siècle ne s'inquiétaient pas plus de l'âme des bêtes que de l'antique querelle des réalistes et des nominaux,

Digitized by Google

et de celle des Grecs dégénérés, disputant sur la lumière créée ou incréée du Thabor, pendant que Mahomet II battait en brèche les murs de Constantinople. Le sensualisme de Condillac, devenu le principe fondamental de la philosophie française, ne pouvait nullement se prêter à une discussion de cette nature. La sensation transformée expliquait tout, aussi bien pour l'homme que pour l'animal; et les beaux vers dans lesquels Lucrèce dépeint les similitudes existant entre eux, et montre l'âme se développant avec le corps, grandissant, se fortifiant, déclinant et s'éteignant avec lui, trouvaient, dans la théorie simple, naturelle et en apparence complète de la nouvelle école, une confirmation qui semblait présenter tous les caractères de la vérité.

Par un motif analogue, s'il n'était pas identique, les philosophes Grecs, malgré leur passion pour la controverse, n'avaient pu disputer sur la nature de l'âme des bêtes, comparée à celle de l'âme humaine. Dans leurs trois âmes distinctes, souffle ou principe de vie, âme sensitive et âme intelligente, il s'en trouvait nécessairement une, celle par exemple dont parle La Fontaine, commune tout ensemble à l'homme et à l'animal. Cette homogénéité, reconnue par toutes les sectes, est en quelque sorte la base des systèmes philosophiques et mystiques sur les épreuves, les expiations et la transmigration des âmes, que Platon emprunta à Pythagore, celui-ci à la théurgie égyptienne, et

Digitized by Google

l'Egypte probablement au Bramanisme de l'Inde; elle est la conséquence de ce panthéisme déguisé sous tant de formes, associé à tant de croyances, et si commode pour rendre raison de tout, par cela même qu'il n'explique rien. Ceux qu'épouvantent les profondeurs de la métaphysique, n'ont plus qu'à se laisser bercer à la douce chimère de l'âme universelle, répandue dans tous les êtres, et ne doivent partant pas plus s'inquiéter de ce que deviendra leur âme particulière au sortir de la vie mortelle, que de ce qu'elle a pu être avant leur naissance.

L'école Française étant revenue aux doctrines spiritualistes du dix-septième siècle, la question de l'âme des bêtes, soulevée et tranchée d'une manière absolue par Descartes et ses disciples, se présente à l'observateur, bien moins comme une théorie scientifique, que comme un des mille témoignages de ce que peut produire l'esprit de système, quand, aux lois générales dont il devrait être l'interprête, il substitue sa propre loi, imaginée pour expliquer, non ce qui est, mais ce qui pourrait être. Cette hypothèse de l'animal réduit à l'état de pure machine se trouve dans le discours sur la méthode, c'est-à-dire dans le traité même où Descartes, prenant la certitude psychologique pour point de départ de toutes les connaissances humaines, combat et réfute victorieusement les diverses opinions philosophiques, et entre autres la logique de son temps, d'après ce principe que,

Digitized by Google

n'ayant pas de base certaine, elles ne pouvaient conduire à la vérité. Du reste, le même philosophe n'a-t-il pas prétendu rendre raison de l'ordre du monde, par sa célèbre doctrine des tourbillons, qui n'était autre chose qu'une pétition de principe? Tant il est vrai que la contradiction forme un des caractères essentiels de l'humanité!

Comment a-t-il pu cependant être amené à ravaler l'animal, créature vivante, œuvre de Dieu doublement merveilleuse, au niveau d'une mécanique, portion de matière privée de vie et façonnée par la main de l'homme? Est-ce parce que, dans l'étude psychologique qui sert d'introduction à sa méthode, ayant constaté le fait évident et simultané de la pensée et de l'existence, il a craint que le même raisonnement ne pût s'appliquer à la bête, en raison de certains mouvements, de certains actes qui lui sont communs avec l'homme? Ou bien, en refusant toute réflexion à l'animal, et attribuant ce privilége à l'homme seul, sans admettre même aucune modification intermédiaire du sentiment, a-t-il voulu ne pas donner des armes à la secte d'Epicure, que Gassendi faisait alors renaître de ses cendres? A-t-il craint les analogies, sources fécondes, il est vrai, de découvertes dans les sciences naturelles, mais trop souvent aussi causes de nombreuses erreurs dans les sciences morales? On ne peut faire à ce sujet que des conjectures.

Toutefois, quand des philosophes tels que Descartes, Malebranche, Bossuet et Fénélon admet-

Digitized by Google

tent une opinion, quelque bizarre et étrange qu'elle puisse paraître, on se dit qu'ils ont dû nécessairement être déterminés par des motifs rationnels, et l'autorité seule de leurs noms est une garantie suffisante de la sincérité de leurs assertions. Ici néanmoins c'est le cas, ou jamais, d'appliquer le précepte d'Horace : « *Nullius addictus jurare in verba magistri.* » *Le maître l'a dit* a de tout temps été une fort mauvaise raison, quand il s'est agi d'apprécier des doctrines purement humaines; et les grands hommes, dont nous rappelons ici une opinion qui pouvait être ou ne pas être émise, sans nuire à l'unité et à l'harmonie de leur système philosophique, seraient les premiers, s'ils revenaient sur la terre, à se récrier contre la prérogative qu'on voudrait leur attribuer.

Qu'ils aient constaté l'énorme distance qui sépare l'intelligence de l'homme de celle de la bête, c'est un résultat de l'observation et de l'expérience, sur lequel tout le monde est d'accord. Qu'ils en aient conclu que le principe pensant et agissant n'était pas le même; qu'on ne pouvait ni ne devait par conséquent établir aucune parité entre l'âme humaine et la force, quelle qu'elle soit, qui fait vivre et mouvoir les animaux; rien de plus naturel. Mais qu'ils leur aient refusé toute perception, tout sentiment, c'est un jugement en opposition avec le sens commun et la conscience universelle. Pascal, Fénélon, Bossuet, élèvent l'homme au-dessus de tous les êtres de la création, parce que, disent-ils,

Digitized by Google

Dieu lui a donné une âme intelligente qu'on chercherait en vain dans aucun des grands corps de l'univers; et ils font de l'animal vivant et agissant spontanément une machine à ressorts aveugles! Où il y a vie, mouvement volontaire, impression, mémoire, affection, reconnaissance, là est un reflet de l'éternelle intelligence, et par conséquent une supériorité infinie sur tout ce qui est fabriqué par l'homme. Prenons une montre de précision, une de ces machines à vapeur dont les dernières expositions ont révélé la puissance ou l'utilité. *Sedet, æternumque sedebit,* comme dit le poëte; jamais elle ne changera de place, sans qu'un moteur matériel mette en jeu ses rouages; jamais elle n'éprouvera une sensation, ne comprendra, ni ne manifestera un désir, une volonté; jamais elle ne viendra d'elle-même au-devant de son maître, ni n'échangera avec lui des témoignages d'affection.

Eh! pourquoi borner la puissance de Dieu, quand on a proclamé la perfection de ses attributs, dans le plus magnifique langage qu'ait parlé la philosophie? Lorsque, dans le monde matériel, nous apercevons une variété prodigieuse, se multipliant à tous les degrés d'une échelle incommensurable, en vertu de quel principe pourrions-nous la rejeter du monde des intelligences, dans lequel a dû s'exercer bien plus largement encore l'action de la puissance créatrice? L'animal se meut librement; il a des penchans, des affections, de la mémoire; il se fait comprendre, non-seulement de ceux de

Digitized by Google

son espèce, mais encore de ceux d'espèce différente ; il est sensible au plaisir et à la douleur, aux bons et aux mauvais traitements, à l'injure reçue et à la reconnaissance. Concluons donc avec La Fontaine que, s'il est au-dessous de l'homme, il tient, entre celui-ci et les êtres d'une nature inférieure, le même rang que les créatures d'un ordre plus élevé, entre l'homme et la souveraine intelligence.

Digitized by Google

LE NORD ET LE MIDI,

PAR M. XAVIER AUBRYET, MEMBRE RÉSIDANT.

Il est un préjugé qui règne avec éclat et que personne ne songe à détrôner; ce préjugé a fait souche; il bat monnaie, frappe des impôts d'admiration, lève des armées de moutons de Panurge. — Ce préjugé consiste à accorder au Midi, sur le Nord, une brillante suprématie, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral; ainsi en France, il faut avoir passé Lyon et Bordeaux pour entrer dans la vraie patrie. C'est au Midi qu'appartiennent l'esprit, l'imagination, la passion, le sens musical, la lumière, le soleil, la couleur, la vie. — Le Nord est glacé, terne, lourd, lent, positif, nul. — Hommes d'état, poètes, musiciens, orateurs, beau ciel, fruits splendides, le Midi seul vous produit! — Le Nord est déshérité dans les choses et dans les hommes. On n'y respire pas, on n'y chante pas, on n'y cause pas, on n'y voit pas. — Les peuples du Midi de la France ont encore beaucoup de sang romain dans les veines. — Cette idée de l'infériorité du

Digitized by Google

Nord relativement à eux, est un vestige de cette vanité qui faisait appeler *barbares* par les Romains, tous les peuples hors de l'enceinte de Rome, surtout les peuples du Nord : les Celtes, nos glorieux ancêtres, les Germains, tous ces géans abruptes, profonds, aux croyances fortes, qui devaient un jour noyer les peuples latins, ces pygmées policés, superficiels et sceptiques.

Rien n'est plus faux que cette idée reçue qui confisque au profit d'une région limitée toutes les grâces, tous les prestiges. Je ne m'occupe ici que de la France. — Rien de plus imaginaire que cette Béotie fictive qu'on fait avec le Nord de notre patrie, et cette Attique de convention qu'on place dans le Midi. — La question serait oiseuse s'il s'agissait ici de prétentions de famille pour ainsi dire et d'un Midi relatif; tous les peuples ont leur Midi, et le pays de Galles est pour les environs d'Inverness ce que Toulouse est pour Dunkerque; mais la partie sud de la France n'est déjà plus un Midi relatif; — elle commence les véritables contrées méridionales; elle est le portique de l'Italie et de l'Espagne. — Londres serait toujours le Nord, fût-ce pour l'habitant de l'Islande; — Marseille ou Toulouse serait toujours le Midi, fût-ce pour l'habitant de Naples ou de Cadix. Seulement, le Midi de la France, si vanté, si surfait, n'est qu'une ébauche, une tentative, un simulacre du vrai Midi; il est à Naples, à Palerme, à Alger ou à Séville, ce que la Finlande ou l'Islande est à Paris. — Nous

Digitized by Google

sommes, nous, dans cette superbe région qui s'étend entre Lyon et Paris, la plus complète expression de la civilisation et du climat du Nord. — Berlin peut être lourd, compacte et méthodique; Londres trop marchand, Saint-Pétersbourg trop artificiel; Paris est une Athènes, et ce magnifique circuit de la Bourgogne, de la Bretagne, de la Franche-Comté et de la Touraine, est une Attique proportionnelle. Nous touchons à l'Allemagne, à l'Ecosse, à l'extrême Nord. Nous sommes, non pas fils de la Méditerranée et des ciels bleus, mais fils de l'Océan et des nuages.

Ce n'est donc pas une petite querelle intestine que je veux soulever à propos de cet antagonisme intense entre le Nord et le Midi de la France. Je cherche seulement la raison de ce défaut d'homogénéité qui paraît sensible dans la France de Toulouse, par exemple, et celle de Paris; la France est une nation mixte, elle est faite de la fin du septentrion et du commencement du Midi; — elle a en elle un sang mêlé; — elle est à la fois Latine et Celtique, et c'est peut-être ce qui fait son admirable génie. — Rome a infiltré en elle ses qualités d'ordre, de netteté, de discipline, d'action. — Le principe Celtique lui a donné le spiritualisme, la passion, la mélancolie, le besoin de l'idéal. — Là où l'élément latin domine trop, il y a sécheresse, manque d'élévation, horizon borné; — là où l'élément celtique est en faveur, il y a grandeur, sentiment de l'infini, profondeur dans l'idée. —

Digitized by Google

Comparez, par exemple, Arago clair, lucide, pratique, net, mais qui ne vous émeut ni ne vous ravit, à cet admirable patriarche de la science, Humboldt, dont la science est toute poésie, toute âme, toute lumière; voyez ce qu'a produit Rome dans l'ordre des idées. — Quelle âme souffrante lira Horace?—Quel philosophe ouvrira Sénèque?— Mettez en regard de Shakspeare, ce grandiose et sympathique génie, les petites figures du théâtre latin. Le génie méridional est tout collectif. — Rome a surtout été une politique merveilleuse.— La Grèce a vécu aussi plus de la vie publique que de la vie privée. — Le génie septentrional est tout individuel; c'est là le secret de sa puissance et de son peu d'influence, c'est le secret de sa variété et de sa profondeur.

Je ne refuserais pas au Midi de la France ses qualités; la verbosité, la fécondité, le brillant, la ductilité, la pétulance, le savoir-faire et une certaine grâce dans la forme, qui annonce Naples ou Madrid. — Mais la grâce morale, la grâce de l'intelligence et du cœur, la solidité de l'esprit, la profondeur de la réflexion, l'intensité dans le sentiment, l'inquiétude de l'infini appartiennent au Nord. — Au Nord à la fois plus raisonneur et plus croyant, plus positif et plus idéaliste, plus terrestre et plus aérien cependant, plus tenace et plus chercheur. — Chez les gens du Midi tout est déjà extérieur, comme chez nous tout est intime. Nous arrivons, nous, à la foi par la raison, ce qui est

Digitized by Google

un chemin difficile, mais utile. — Leur religion est souvent tout extérieure, et cela sans hypocrisie. — Pour nous le désaccord entre les croyances et les actes est une monstruosité; pour eux il s'accepte. — Le Méridional pense moins que l'homme du Nord; il ne creuse pas son impression; la surface lui suffit. — Il y a un peu chez eux de la sérénité si vantée de la Grèce et de Rome; mais que me fait la sérénité qui ne vient pas de l'âme? Le Grec et le Romain vivaient surtout de la vie animale; ils avaient la passivité sereine de l'animal. Chez nous, malgré que nous vivions de la vie animale, l'âme réclame ses droits, elle s'agite, elle souffre, elle se trouble; mais son trouble est mille fois plus beau que la sérénité matérielle du monde antique.

Je sais bien que tout tend à se fusionner. La France, ce corps admirablement constitué, finira par renouveler son sang des pieds à la tête; mais à l'heure qu'il est, malgré l'activité d'un cœur comme Paris, la Gascogne, le Languedoc, la Provence, le Comtat-Venaissin, dans le fond même des populations, sont bien distincts du reste de la France.

On a beaucoup célébré le climat du Midi, — la splendeur de son ciel, l'intensité de la lumière, la transparence de l'air; — j'expliquerais volontiers par la stérilité de la beauté des pays du Midi, le caractère uniforme et un peu banal de son génie.

Digitized by Google

Dans le Midi, la nature varie à peine; elle est voluptueuse, indolente, facile; elle suffit à tous les besoins. — Prodigue de caresses, elle dispense pour ainsi dire l'homme d'agir (*); elle l'endort, elle l'allanguit, elle l'absorbe : elle ne le renouvelle pas, elle ne lui apprend pas le bienfait des contrastes, elle ne le fortifie pas par la lutte; — l'hiver y a la température des serres chaudes; le printemps rentre dans l'été; huit mois de l'année un ciel bleu sans nuages, un soleil sans taches, un air brûlant ou tiède, voilà le côté extérieur. — Est-ce là la vraie beauté physique? Je ne le pense pas.— Cette uniformité lasse, ce ciel toujours bleu devient le Sahara de l'azur; cette mer qui n'a ni marée, ni couleurs changeantes, est un grand lac et non plus un autre élément; cette absence de végétation est d'une tristesse morne.

Dans le Nord, le ciel est d'une bien autre poésie, quoique la nature soit souvent âpre et rude; mais

(*) On critique souvent le *rien faire*. — Sait-on ce que c'est que ne rien faire à Naples? C'est s'abandonner à la nature. C'est attendre sa joie et son bonheur de l'air du ciel, de la mer et non de ses pensées et de ses sentiments; et quelles pensées vaudraient cette douceur enivrante de l'air qui vous enveloppe? Quels sentimens vaudraient le spectacle de cette mer qui semble doucement bercer nos regards? — Les pensées et les sentiments sont la joie des pays froids ou tempérés, où l'homme est mieux chez lui qu'au grand air, où, comme la nature n'a pour lui caresses ni baisers, il aime à rentrer en lui-même et à s'enfermer en son âme.

De là une des supériorités du Nord.

Et voilà la paresse, ce vice de collége, glorifié par un professeur.

Saint-Marc Girardin. *Le Nord*. Vol. 1. 15.

Digitized by Google

cette âpreté et cette rudesse ont leur efficacité. — Cette atmosphère glacée, ce ciel sombre, forcent l'homme à se replier en lui-même; la nature ne se charge plus de vivre pour lui : il faut qu'il lutte, qu'il découvre, qu'il se raidisse contre sa nécessité physique. — Ses jours, ôtés à la mollesse, à l'indolence, sont rendus à la réflexion, à la méditation sérieuse. Rappelez-vous ces soirs d'été si enivrans, si harmonieux où le corps jouit de la vie, où l'âme n'a que le second rôle ; — faites une règle de cette exception, un régime de cette friandise, et vous ôterez à la vie spirituelle son activité.

J'ai entendu proférer par un Méridional, ingénieur, qui a été un de nos collègues, que le Nord ne pouvait pas produire de poètes. — J'ai eu la curiosité de vérifier mes prévisions; — selon moi, la poésie méridionale est tout extérieure ; l'inspiration a besoin d'une source plus intime. — Ce que la France a produit de grands poètes appartient à la région qu'on appelle le Nord, ou plutôt à ce que la France contient de terre septentrionale. Corneille est né à Rouen, Racine dans l'Aisne, Molière à Paris, Lamartine à Mâcon, en-deçà de Lyon, Hugo à Besançon, Balzac en Touraine, Georges Sand dans le Berri, Descartes et Pascal dans le Nord, La Bruyère à Paris, Alfred de Musset à Paris, Sainte-Beuve à Dunkerque. Il serait facile de muitiplier les exemples; ce n'est pas une statistique que je veux dresser aujourd'hui ; je me contente de sept ou huit noms assez retentissans, à l'appui d'une thèse que

Digitized by Google

je crois vraie, mais qui a peut-être sa vérité contre elle. C'est souvent un si grand tort que d'avoir raison, et on s'exerce si rarement à regarder de près les choses dont on parle !

De nos jours, la prépondérance du Nord est encore plus sensible. Qui donc le Midi peut-il opposer aux poètes et romanciers actuels ? M. Reboul, l'honorable boulanger de Nîmes, et M. Jasmin, le Figaro du patois Languedocien? Si M. Jasmin avait écrit en français, nous aurions peut-être à compter avec lui, mais si nous admettions, en faveur du mérite de l'écrivain, le dialecte dans lequel l'œuvre est écrit, le Bas-Breton réclamerait, le Champenois élèverait des réclamations, et le Berrichon grossirait la file des prétendans. Je crois donc fermement que M. l'ingénieur en question, méridional de qualité, le jour où il accusait les contrées du Nord qui ont l'honneur d'avoir produit les trois plus grands noms de la poésie moderne: *Lamartine*, *Hugo* et *Musset,* de manquer de poètes, avait mis un peu trop de pommade de jasmin. Il est permis aux ingénieurs de ne pas s'arrêter aux fleurs des chemins.

« Quand on connaît quelque peu le caractère de la littérature » grecque et romaine, on est frappé toutes les fois que les écrivains » grecs et romains parlent des peuples du Nord ou les mettent en » scène, de voir quelle originalité de mœurs et d'idées éclate tout-à- » coup dans leurs ouvrages. Ce n'est plus l'allure ordinaire, c'est » quelque chose de plus fier, de plus énergique, de plus sauvage. » On sent que le *génie du Nord* a passé par-là.... — Ce n'est plus » l'esprit grec, élégant, gracieux, policé ; ce sont des fables pleines » d'un merveilleux étrange et sombre.

SAINT-MARC GIRARDIN. *Cours de littérature dramatique.*

Digitized by Google

POÉSIE.

EURIPIDE. -- HIPPOLYTE.

TRADUCTION DES PRINCIPALES SCÈNES

ET ANALYSE DES SCÈNES INTERMÉDIAIRES,

PAR M. EUGÈNE MAGNE, MEMBRE RÉSIDANT.

La scène est devant le palais de Thésée, à Trézène. De chaque côté les statues de Diane et de Vénus, au pied de l'amphithéâtre d'une forêt. (C'est la véritable scène comme elle était à son origine, c'est-à-dire formée dans les campagnes de voûtes de feuillages. D'où est venu le mot *scène*, c'est-à-dire ombrage; c'est la terreur tragique en harmonie avec la sombre horreur des bois.)

PROLOGUE.

I

VÉNUS.

Délices des humains, charme de l'empyrée,
Je suis Vénus, Cypris, sous vingt noms adorée;
Des rivages du Phase aux colonnes d'Atlas,
Sous les rayons du jour embelli par mes pas,

Digitized by Google

Je comble de faveurs le mortel qui m'encense,
Et dompte l'orgueilleux qui brave ma puissance.
Des hauteurs de l'azur nous voyons les autels,
L'hommage des humains sourit aux immortels;
Je m'abaisse en courroux de la céleste zône;
Oui, ce fils de Thésée, enfant d'une amazone,
Elevé dans ces murs par son austère aïeul,
Hippolyte à Trézène, et me dédaigne, et seul
Ose appeler Vénus, divinité fatale,
Seul repousser le joug de la loi nuptiale,
La sœur du dieu du jour, la sévère beauté,
Diane, à ses regards, brille de majesté!...
Près d'une agile meute, il suit, dans la montagne,
Par les vertes forêts, sa divine compagne;
Trop jaloux d'entretiens au vulgaire inconnus,
Il dépeuple les bois... eh! qu'importe à Vénus?
Ses méprisans défis, voilà ce qui m'irrite,
Et mes réseaux vengeurs enlacent Hippolyte!

. . . . . .

Le voici, l'arc en main, sortant de la forêt,
Un chœur joyeux le suit, il chante, l'indiscret!...
Il célèbre Diane, et je saisis ma proie,
Il chante, et l'enfer s'ouvre à sa dernière joie!...

II

HIPPOLYTE, SUITE DE CHASSEURS.

HIPPOLYTE *(tenant à la main une couronne de fleurs.)*

Venez, amis, venez en chœur,
Du ciel notre déesse émane,
C'est la déesse du chasseur
Chantons, amis, chantons Diane!

CHŒUR DE CHASSEURS.

A toi, Déesse, à ton autel
L'hymne que l'allégresse entonne!

Digitized by Google

Salut, rejeton immortel
De Jupiter et de Latone!
O fleur des vierges, gloire à toi,
Toi, dont la modeste auréole
Rehausse l'immense coupole,
Palais d'or du céleste roi!

HIPPOLYTE.

Salut, ô ma belle déesse
Fleur de l'Olympe, astre des cieux,
Gloire à toi, vierge enchanteresse,
Belle Diane, honneur des Dieux!
J'ai tressé pour ton front, souveraine chérie,
Cette vive couronne, émail d'une prairie
Où le pâtre craindrait de guider ses troupeaux,
Où jamais le faucheur ne trouble au bord des eaux,
Sur les calices frais, la murmurante abeille,
Et la douce pudeur arrosant sa corbeille!

. . . . . .

(Couronnant la statue de Diane)

Ta chevelure d'or, aux mains d'un favori,
Doit ce gage odorant, diadême fleuri.
Seul entre les mortels, je te rends cet hommage,
Je suis ton familier dans un secret langage;
Au charme de ta voix je rêve un front divin.
Que le soir de mes jours ressemble à leur matin!

III

LES MÊMES, UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Prince (c'est aux Dieux seuls qu'est dû le nom de maître)
Je t'aime, écoute-moi, vieillard, je t'ai vu naître.

(Désignant la statue de Vénus)

Cette déesse, ami, ne l'invoques-tu pas?

Digitized by Google

HIPPOLYTE.

Comment? épargne-nous de stériles débats.

LE SERVITEUR.

Mais devant le palais s'élève sa statue,
Vénus...

HIPPOLYTE.

Oui, chaste et pur, de loin je la salue.

LE SERVITEUR.

Vénus charme la terre et réjouit les cieux.

HIPPOLYTE.

On cultive à son gré, ses amis et ses Dieux.

LE SERVITEUR.

Je fais des vœux pour toi : la Sagesse est du nombre.

HIPPOLYTE.

Je n'aime pas les Dieux qu'on adore dans l'ombre.

LE SERVITEUR.

Mon fils, il faut les craindre et chanter leurs bienfaits.

HIPPOLYTE *à ses compagnons.*

Poursuivons, gais chasseurs, entrons dans le palais,
A Cérès ! à Bacchus ! après la plaine aride
Le chasseur de retour aime un banquet splendide;
Puis, que mes coursiers frais, et les crins ondulés,
Par cette main joyeuse, à mon char attelés,
S'élancent à ma voix et volent sur la plage.

(Au Serviteur)

Pour ta chère Vénus, je lui souhaite hommage!...

IV

LE SERVITEUR.

Oui, le vieillard pour elle a de meilleurs adieux;
Si je ne puis offrir, esclave, que des vœux

Digitized by Google

Au pied de ton image, ô Vénus, je m'incline;
L'injure n'atteint pas une oreille divine,
Pardonne à la jeunesse un libre et vain propos;
Folle attaque aux humains, aux Dieux sage repos.

V

LE CHŒUR *composé de femmes de Trézène.*

. . . . . .

Je viens d'apprendre aux bords de l'onde,
Que sur un gémissant duvet,
La reine, en ce palais muet,
Souffre et voile sa tête blonde.

. . . . . .

Trois fois l'aurore a brillé dans les cieux,
Et le sommeil fuit sa couche chagrine,
Et de Cérès les présents généreux
N'approchent point de sa bouche divine.
Un deuil caché trouble son cœur;
Vers le terme fatal se penche sa langueur.

. . . . . .

Je vois sa vieille nourrice
Qui la soutient aux portes du palais;
La reine, quel nuage environne ses traits!
Faut-il que la douleur flétrisse
Un front naguère si charmant!
Sa pâleur m'attire
Mon âme aspire
Au secret de son tourment.

VI

PHÈDRE, LA NOURRICE, SUIVANTES, LE CHŒUR.

LA NOURRICE.

Tristes humains, jouet de l'espérance!

Digitized by Google

(A Phèdre).

Comment vous plaire et réjouir vos yeux?
A votre seuil de ce lit de souffrance,
Respirez libre, admirez en silence
L'éclat des cieux.
Oh! disiez-vous, la lumière, l'espace!...
Puis, l'alcôve au jour obscur;
A vos regards, le charme glisse et passe,
L'azur vous plaît dans l'ombre, et l'ombre dans l'azur.

PHÈDRE *aux suivantes.*

Oh! je me meurs, oh! soulevez ma tête,
Femmes, je sens mes membres s'affaisser.
Ces bras naguère ornés pour une fête
Soutenez-les: je veux me redresser.
Ce voile pèse à mes tempes brûlantes...

A la nourrice.

Ote ces nœuds,
Laisse flotter mes cheveux
Sur mes épaules tremblantes.

LA NOURRICE.

Courage, enfant, n'irritez pas vos maux;
Pour conjurer la douleur qui vous presse
Croyez en ma tendresse,
De la douceur, un patient repos.

. . . . . .

PHÈDRE.

Oh! que ne puis-je aux bords d'une source chérie
Me désaltérer à longs traits!
Sous les noirs peupliers d'une haute prairie,
M'entourer d'ombrage et de paix!

LA NOURRICE.

O mon enfant, quelles paroles!
Silence! elles sembleraient folles.

Digitized by Google

PHÈDRE.

Guidez mes pas sur le mont verdoyant,
Au pied des pins où l'ardeur chasseresse
Lance la meute, exalte son ivresse
Au flair du cerf qui bondit en fuyant!...
Oui, j'appuirai cette meute qui crie!
Oui, ramenant près de mes blonds cheveux,
D'un bras léger, l'arme de Thessalie,
Je vais brandir le trait victorieux.

LA NOURRICE.

D'où vient, ma fille, un tel amour des armes?
Pour vous la chasse aurait aussi des charmes?
Quoi! vous rêvez source au cristal lointain,
Mais, devant nous, sur la pente rapide,
Au pied des tours murmure une eau limpide
Qui désaltère et coule sous la main.

PHÈDRE.

Du vert Limné, Diane souveraine
Dont l'œil préside aux équestres combats;
Que j'aimerais à lancer dans la plaine,
Coursier vénète aux superbes ébats!...

LA NOURRICE.

Quel mot encore échappe à son délire?
Quand la forêt, la chasse, vous inspire,
Tantôt les monts diraient votre clameur,
Tantôt le sable où le flot calme expire,
Sur les coursiers appelle votre ardeur.
Les devins seuls diraient par quel mystère,
Ma fille, un Dieu vous trouble et vous altère.

PHÈDRE.

Infortunée, à quels vœux m'enhardir!
Où s'égarait ma pensée obscurcie?

Digitized by Google

Ah! j'étais folle au gré d'un noir génie...
C'est me perdre, c'est me trahir!
Voile mon front, nourrice, oh! quel langage!
Je n'ose plus me tourner vers les cieux...
Voile... je sens des pleurs charger mes yeux,
Et la rougeur me monter au visage!...
Moment lucide est un éclair affreux!
S'il est cruel que la raison sommeille
Mieux vaut périr sans qu'elle se réveille!

LA NOURRICE.

Je baisse votre voile, hélas! que pour jamais
La mort ainsi vienne cacher mes traits!

Suit un dialogue entre le Chœur impatient de connaître le secret de Phèdre, et la Nourrice jalouse de l'obtenir.

LA NOURRICE *au Chœur.*

Femmes, je prie en vain cette âme inexorable,
Toujours même silence, elle est impénétrable.

A Phèdre.

Mais, sachez-le, mourir, sourde comme les flots,
C'est trahir vos enfants, orphelins en sanglots,
C'est ravir à vos fils l'héritage du trône,
J'en atteste le sein de l'altière amazone
Qui leur donna pour maître un bâtard souverain,
Un orgueilleux aîné... vous le connaissez bien...
Hippolyte?

PHÈDRE.

Oh! malheur!

LA NOURRICE.

Ce reproche vous touche? (*)

PHÈDRE.

Oh! que ce nom jamais ne sorte de ta bouche
Nourrice, par les Dieux!... ce nom me fait mourir...

(*) RACINE.

Digitized by Google

LA NOURRICE.

Un légitime orgueil vous porte à le haïr;
Le sort de vos enfants à vivre vous invite.

PHÈDRE.

Je suis tendre pour eux, autre souci m'agite.

LA NOURRICE.

N'avez-vous pas ici, la main pure de sang?

PHÈDRE.

La main pure, il est vrai, non le cœur innocent.

LA NOURRICE.

Est-ce un esprit malin qui trouble votre vue?

PHÈDRE.

Un ami dont j'ai peur, sans le vouloir, me tue...

LA NOURRICE.

Thésée est-il injuste, osa-t-il vous blesser?

PHÈDRE.

J'aurais dû bien plutôt craindre de l'offenser.

LA NOURRICE.

Quoi d'affreux, pour que Phèdre à mourir se prépare?

PHÈDRE.

Que te font nos erreurs? sans te perdre on s'égare.

LA NOURRICE.

Vous me perdez, vous dis-je, en vous est mon destin.

PHÈDRE.

Quoi? veux-tu me contraindre en saisissant ma main?

LA NOURRICE.

Je presse vos genoux, je vous fais violence.

PHÈDRE.

Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

Digitized by Google

LA NOURRICE.

Hé, que me direz-vous, qui ne cède, grands Dieux,
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux? (*)

. . . . . .

PHÈDRE.

Laisse-moi, par le ciel, laisse ma main, te dis-je.

LA NOURRICE.

Non, non, sans le secret que ma vieillesse exige.

PHÈDRE.

Ah! je respecte en toi le Dieu des suppliants...

LA NOURRICE.

J'écoute, commencez vos aveux confiants.

PHÈDRE.

Quel monstrueux amour te perdit, ô ma mère!

LA NOURRICE.

Dérobez ce tableau, mugissant adultère.

PHÈDRE.

Et toi, ma triste sœur, bacchante de Naxos!...

LA NOURRICE.

Vous, Phèdre, injurier la race de Minos?

PHÈDRE.

C'est donc à moi de clore un cercle de trois folles!

LA NOURRICE.

Je suis dans la stupeur, où tendent ces paroles?

PHÈDRE.

De ma race en mon sein coulent encore les feux.

LA NOURRICE.

Vous ne m'apprenez pas le secret que je veux.

PHÈDRE.

Que ne dis-tu pour moi, ce qu'il faut que je dise?

(*) RACINE.

Digitized by Google

LA NOURRICE.

Dans les replis du cœur croyez-vous que je lise?

PHÈDRE.

Qu'est-ce que les humains entendent par aimer?

LA NOURRICE.

Amertume et douceur peuvent vous l'exprimer.

PHÈDRE.

Hélas! mon cœur chagrin n'en sait que l'amertume.

LA NOURRICE.

Qu'entends-je? aimeriez-vous, quelle ardeur vous consume?

PHÈDRE.

L'homme que dans son sein l'amazone a formé.

LA NOURRICE.

Hippolyte! Grands Dieux!

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé! (*)

Suivent les exclamations de la nourrice et du Chœur. Phèdre s'adresse alors aux Trézéniennes; elle commence par des réflexions générales, entre autres, celle-ci:

Soit odieux penchant, soit déplorable chaîne,
Nous aimons la vertu, le vice nous entraîne.

Elle dit sa passion naissante, ses efforts inutiles pour y résister, sa résolution désespérée de mourir, l'horreur que lui inspire une dissimulation coupable.

PHÈDRE.

. . . . . .

Je hais ces fronts hardis, ces femmes à détours,
Qui cachent l'impudeur sous de chastes discours.
Blonde fille des mers, Vénus, par quelle audace,
Aborder leur époux, le regarder en face,
Sans trembler que, la nuit complice sous leurs toits,
Les murs accusateurs ne prennent une voix?

(*) RACINE.

Digitized by Google

Ce frisson me saisit, et cette voix me crie :
Meurs sans déshonorer l'époux qui t'a choisie,
Sans flétrir tes enfans !... De leur sang généreux
Qu'ils aient le franc parler, qu'ils fleurissent heureux,
Que dans l'illustre Athène ils soient fiers de leur mère !
Comme l'esclave au joug, l'homme, eut-il l'âme altière,
Se courbe au souvenir de parents criminels,
Et le peuple dit vrai : seule chez les mortels
La perte de l'honneur peut balancer la vie.
Pervers, aux mains du temps luit un jour votre envie,
Comme la jeune fille, en face d'un miroir...
Que jamais parmi vous on ne puisse me voir !

Le chœur admire le pouvoir et le mérite de la vertu ; la Nourrice encourage la faiblesse de Phèdre.

LA NOURRICE.

. . . . . .

Vénus traverse l'air, Vénus glisse sur l'onde,
Inspire la nature et rajeunit le monde ;
Vénus sème au printemps l'étincelle d'amour,
C'est l'âme des humains, nous lui devons le jour.
Voyez ces vieux tableaux, peintures indiscrètes,
Rappelez-vous la lyre et le chant des poëtes :
Vous retrouvez l'Olympe à la terre mêlé ;
N'est-ce pas Jupiter épris de Sémélé,
Puis la brillante Aurore, à son palais de rose
Enlevant, par amour, Céphale qui repose ?

. . . . . .

La Nourrice expose une morale facile que le Chœur et Phèdre elle-même condamnent ; enfin elle parle de philtre et d'enchantements.

PHÈDRE.

Je crains que tu ne sois trop habile pour nous.

LA NOURRICE.

Encor de l'épouvante, eh ! que redoutez-vous ?

Digitized by Google

PHÈDRE.

Tu vas tout révéler à ce fils de Thésée?...

LA NOURRICE.

Fiez-vous à mes soins, la victoire est aisée.

Le Chœur célèbre la puissance de Vénus qui *flétrit les âmes de son souffle, et, comme une abeille, s'envole.* Phèdre est plongée dans la rêverie; soudain elle tressaille, elle écoute: un bruit de voix s'est fait entendre dans le palais; c'est le dialogue entre l'indignation menaçante et la séduction alarmée, entre Hippolyte et la Nourrice, qui, sur la foi du serment, lui a tout divulgué. Tous deux paraissent. Hippolyte éclate contre les femmes en invectives dédaigneusement indirectes, devant le Chœur muet, la Nourrice suppliante, Phèdre immobile de honte.

VII

PHÈDRE, LE CHŒUR, LA NOURRICE, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

. . . . . .

Des épouses sans frein, ourdissant l'impudeur,
Trouvent, pour la porter, des servantes sans cœur.

A la Nourrice.

Loin de mon père, ainsi, tu viens, tête abhorrée,
M'étaler le trafic de sa couche sacrée!...
Ta voix à mon oreille est un venin brûlant
Que l'eau pure des flots doit chasser en coulant.
Moi, descendre au conseil de ce commerce infâme,
Quand l'avoir entendu souille déjà mon âme!...
Malheureuse, rends grâce au nom que tu flétris;
Le serment que j'ai fait et que tu m'as surpris,
Non moins que la douleur retenant ma colère,
Te sauve de la honte en face de mon père.
Muet, je fuis son toit, jusques à son retour;
Près de lui je reviens, et je verrai, ce jour,
Par quels nouveaux efforts de zèle et de tendresse,
Soutiendront ses regards, et servante et maîtresse!...

Digitized by Google

VIII.

PHÈDRE, LE CHŒUR, LA NOURRICE.

Pendant qu'Hippolyte s'éloigne, Phèdre accable la Nourrice de malédictions, la chasse de sa présence et fuit elle-même désespérée en proférant de sombres menaces.

PHÈDRE.

. . . . . .

C'est Vénus qui me perd, de mes jours odieux
Je vais briser la trame et réjouir ses yeux...
Je meurs de cet amour dont je n'eus que les larmes,
Mais un autre après moi subira mes alarmes;
Qu'il instruise bientôt sa hautaine rigueur,
A ne pas insulter aux faiblesses du cœur;
Et que, souffrant aussi de mon tourment funeste,
L'orgueilleux désormais se montre plus modeste!

IX

LE CHŒUR.

Que ne puis-je au fond des déserts,
Comme l'oiseau qui monte et vole,
Au souffle caressant d'Eole
Suivre le groupe ailé des airs!
Je m'éleverais transformée
Sur l'Adriatique enflammée
Où l'Eridan voit les trois sœurs
Que Phaéton rendit plaintives,
Distiller, pâles, sur ses rives,
L'ambre transparent de leurs pleurs.

. . . . . .

Vaisseau crétois aux blanches ailes,
Qui, sur l'azur grondant des flots
Portas la fille de Minos,
Vers d'autres régions fidèles

Digitized by Google

Où brillait loin du toit natal,
La pompe d'un hymen pour elle si fatal;
Oh! ce jour, ou des deux rivages,
Ou de son île au port qui t'appela,
Vaisseau crétois, pour de tristes présages,
Un augure sinistre à ta suite vola!

Des cris d'alarme retentissent dans l'intérieur du palais; une esclave implore le secours du fer pour trancher les nœuds auxquels vient de se suspendre Phèdre *au cou blanc;* secours inutile déjà; *l'on étend un corps inanimé, triste gardien de la maison du maître.*

X

THÉSÉE, LE CHŒUR.

THÉSÉE.

Femmes, dans le palais, quel tumulte s'éveille,
Un bruit confus de voix a frappé mon oreille.
Je reviens de Délos et je ne trouve au seuil
Nulle main qui m'attire, et pas un mot d'accueil.
Voit-on le vieux Pitthée au bout de sa carrière?
Bien qu'il soit chargé d'ans, sa vieillesse m'est chère,
Quel vide à mon foyer laisserait son départ!

LE CHŒUR.

O roi, vous n'avez point à pleurer ce vieillard;
C'est la jeunesse en fleur que la mort a flétrie.

THÉSÉE.

Ciel! un de mes enfants?

LE CHŒUR.

Non, leur mère chérie.

THÉSÉE.

Quoi! Phèdre! que dis-tu? par quel revers soudain?

LE CHŒUR.

Par un lacet fatal qu'elle ourdit de sa main.

Digitized by Google

THÉSÉE.

Dieux ! et je garde au front la tresse de feuillage?
O couronne menteuse, ô décevant présage!
Esclaves, sur le seuil accourez à ma voix,
Ouvrez, je veux revoir une dernière fois
La femme dont la mort brise ma destinée.

Les portes du palais s'ouvrent et laissent paraître le corps de Phèdre.

Hélas ! infortunée !
Malheur, malheur !
Funeste sacrifice !
Toi du supplice
La victime et l'auteur !
Maison perdue !
Oh! c'est toi qui l'osas
Ce forfait qui nous tue,
Sacrilége trépas!
Comment tomba sur toi, la colère céleste?
Des maux que j'ai soufferts, voilà le plus funeste !

. . . . . .

Quelle tache pour moi, quel souvenir amer!
L'infortune à mes yeux s'étend comme la mer.
Je lutterais en vain. Que te dirai-je, ô femme?
Faut-il que ma douleur ou te plaigne ou te blâme?
Comme glisse des mains l'oiseau jaloux des cieux,
Tu m'échappes, tu fuis au séjour ténébreux.

. . . . . .

Thésée demande que les serviteurs, que ceux qui l'entourent l'instruisent de la cause du désespoir de Phèdre, mais les serviteurs ne paraissent pas et le Chœur n'ose répondre. Thésée s'approche et s'écrie :

Que vois-je? dans sa main que la mort crispe et glace
Des tablettes? Quel deuil en leur pli se retrace?
Est-ce son dernier vœu sur mon veuvage errant?
Sur l'avenir des fils qu'elle laisse en mourant?

Digitized by Google

O Phèdre, ne crains pas qu'une jeune épousée
Partage désormais la couche de Thésée !
Que je me plais à voir dans ces chiffres connus
L'empreinte de l'anneau de celle qui n'est plus !
Quel peut être l'aveu de ses peines secrètes ?
Enlevons ce cachet, déroulons ces tablettes.

Pendant la lecture des tablettes accusatrices, on entend gémir le Chœur, prompt à lire dans les yeux de Thésée un augure sinistre. Thésée invoque le courroux de Neptune. Hippolyte paraît.

XI

THÉSÉE, HIPPOLYTE, LE CHŒUR.

HIPPOLYTE.

Attiré par vos cris, ô mon père, j'accours ;
J'ai hâte... mais pourquoi ces plaintes sans secours ?
Je l'ignore ; de vous je l'apprendrai, j'espère ;
Ah ! que vois-je ? Grands Dieux ! votre épouse, mon père,
Morte !... Je ne sors pas de mon saisissement ;
Tantôt je la quittai ; mais, il n'est qu'un moment,
Elle voyait encore la lumière céleste ;
Sous quel affreux destin, par quel revers funeste ?

. . . . . .

THÉSÉE.

Que n'avons-nous au front un trait révélateur
Qui désigne le juste et note l'imposteur !

HIPPOLYTE.

Quoi ? d'une calomnie à la voix caressante
Serais-je, près de vous, la victime innocente ?

THÉSÉE.

Quel prodige d'audace ! Ah ! jeune glorieux,
C'est donc toi qui jouis du commerce des dieux ?
Toi, le sage, le grand, l'homme chaste et candide !
Ah ! je n'en croirai plus ta jactance perfide !

Digitized by Google

Va, tes dehors trompeurs n'abusent pas le ciel.
Feins de ne te nourrir que de lait et de miel!
Sois disciple d'Orphée, ou Bacchus est ton maître;
Vaine fumée! un jour a démasqué le traître.

Suit le reste de l'accusation et de la défense.

HIPPOLYTE.

. . . . . .

C'est trop peu de rigueur! L'exil vous satisfait?...
Si vous étiez mon fils, pour un si noir forfait
Je n'exilerais pas; non, cette main vengée,
Vous tûrait sur le corps de ma femme outragée!

THÉSÉE.

Esclaves, chassez-le! N'a-t-on pas entendu
Pour son bannissement l'arrêt que j'ai rendu?

HIPPOLYTE.

Malheur à qui me touche! il paîrait cette audace,
Père, bannissez-moi, si votre cœur me chasse!

THÉSÉE.

Oui pars et crains mon bras, si tu ne m'obéis;
Je te vois sans pitié prêt à fuir ce pays.

XII

HIPPOLYTE, LE CHŒUR.

HIPPOLYTE.

C'en est donc fait, je pars. O quelle est ma misère,
Fort de mon innocence et réduit à me taire!
Noble et douce compagne, à la céleste voix,
O fille de Latone, ô déesse des bois,
Je ne verrai donc plus la glorieuse Athènes!
Adieu, sol d'Erechtée, adieu, champs de Trézène,
Témoins de ma jeunesse et de mes heureux jours,
Il faut donc vous quitter, vous quitter pour toujours!

Digitized by Google

Venez Trézéniens, mes compagnons d'enfance,
Venez tous, ouvrez-moi l'exil où je m'avance;
Oh! jamais, quel que soit le courroux paternel,
Vous ne contemplerez un plus chaste mortel.

Les femmes de Trézène déplorent la fuite de *l'astre brillant d'Athènes*, l'exil d'Hippolyte, que l'on ne verra plus *d'un pied ferme retenir ses coursiers en dirigeant son char*, et dont la lyre reposera silencieuse au toit paternel. Suit le récit du Messager, ou plutôt de l'un des écuyers d'Hippolyte.

XIII

LE MESSAGER, THÉSÉE, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

Debout près du rivage où meurt la vague altière,
La main sur les coursiers, nous lissions leur crinière.
Des pleurs mouillaient nos yeux, oui nous savions déjà
Que, banni sans retour des bords qu'il protégea,
Condamné par son père, allait fuir Hippolyte;
Lui-même avec douleur nous apprend qu'il nous quitte.
Sur le rivage, au loin, tout son cortége errant,
Ses jeunes compagnons, le suivaient en pleurant.
Libre enfin de sanglots: « Quoi! je me désespère, »
Dit-il, « obéissons aux volontés d'un père;
« Mon char, préparez-le, serviteurs familiers!
« Pour moi, plus de Trézène! attelez mes coursiers. »
Le maître commandait: maint serviteur fidèle
Plus prompt que la parole a témoigné son zèle;
Les coursiers attelés s'arrêtent à ma voix!
Lui chausse dans le char, les brodequins de bois;
Puis, du cercle de fer ayant sorti les rênes,
Les bras levés au ciel, il exhale ses peines!...
« Dieu, que je tombe mort, si je suis criminel!
« Que mon père regrette un châtiment cruel
« Soit que je voie encor ou perde la lumière! »
A ces mots, saisissant l'aiguillon qu'il modère,
Il touche les coursiers dociles à sa main;
Nous suivions près du char, à la hauteur du frein,

Digitized by Google

Sur la route d'Argos, en regard d'Epidaure ;
Là, dans un champ désert, et que le soleil dore,
Déjà loin de Trézène, on voyait en repos,
Du golfe Saronique étinceler les flots ;
Il en sort un bruit sourd qui fait trembler la terre
Et dans ses profondeurs gronde comme un tonnerre ;
A ce bruit formidable, inconnu, solennel,
De stupeur et d'effroi s'arrêtent sous le ciel,
Les coursiers, tête haute, et l'oreille dressée ;
On frissonne, la mer, au rivage élancée,
Roule un flot qui se gonfle, approche et va cacher
Sciron, l'Isthme, Esculape : écueil, azur, rocher.
Ce long flot qui bouillonne, en tourbillons d'écume,
Sur le roc, près du char, se brise, éclate et fume.
La vague gigantesque, aux flancs tumultueux,
A jeté sur le sable un taureau monstrueux ;
De son mugissement retentit le rivage,
L'écho répond au cri de ce phoque sauvage,
Masse énorme que l'œil peut à peine embrasser.
Les coursiers, de terreur sont prêts à s'élancer ;
Leur maître se cambrant, de ses mains souveraines,
Comme un nocher la rame, attire à lui les rênes,
Les rejette en ceinture et les noue à son corps ;
Mais la dent des coursiers saisit l'airain du mors,
Et leurs pieds orageux font céder au vertige
La main du conducteur, les rênes, le quadrige.
Sitôt qu'ouvrant la plaine à leur fumant poitrail,
Le pilote du char tournait le gouvernail,
Prompt à les devancer, hideux, sur leur passage,
Le monstre apparaissait pour troubler l'attelage ;
Contre les rocs aigus s'élançaient-ils fougueux,
Le taureau près du joug rampait silencieux ;
Enfin, dans cette course, impétueuse et folle,
Le char heurte le roc, la roue éclate et vole,
Rayons brisés, clavette, essieu retentissant,
C'est un amas confus de débris, jaillissant.

Digitized by Google

Hippolyte, ô malheur! s'enlace dans les rênes,
Il est traîné captif sous d'invincibles chaînes,
Et rasant les rochers... ah! comment, sans frémir,
Voir son corps en lambeaux, et l'entendre gémir?
« Arrêtez; c'est la main qui vous nourrit naguère,
« Coursiers, plus un seul pas! ô fatal vœu d'un père!
« Qui vient », s'écriait-il, « sauver un innocent? »
Nous, le cœur était prompt, mais le bras impuissant.
Le nœud de ses liens se rompt ou se délie,
Il tombe, un souffle encor le retient à la vie.
Au détour montueux du rivage lointain
Les coursiers et le monstre ont disparu soudain.
Auprès de vous, ô roi, je ne suis qu'un esclave,
Pourtant je ne sais pas d'autorité si grave
Qui puisse en votre fils me montrer un pervers;
Tous les lacets du monde attristeraient les airs,
Tous les pins de l'Ida porteraient sa sentence,
Que je devrais encor croire à son innocence.

Tristesse de Thésée. Intermède du Chœur sur la puissance de Vénus. Reproches de Diane à Thésée qu'elle désabuse.

XIV

DIANE, THÉSÉE, LE CHŒUR.

DIANE.

Noble Thésée, obéis à ma voix;
Par ma mère Latone!
Ton fils, écoute-le pour la dernière fois
Diane te l'ordonne.

. . . . . .

LE CHŒUR.

Le voici l'infortuné!
Tout son corps n'est qu'une blessure;
Oh! qui reconnaîtrait son front de grâce orné,
Sa blonde chevelure!

Digitized by Google

XV.

LES MÊMES, HIPPOLYTE.

DIANE.

Malheureux, quels réseaux environnaient tes pas ?
C'est ton cœur généreux qui cause ton trépas.

HIPPOLYTE.

Oh ! quel souffle divin, quel parfum je respire !
Mon corps est plus léger, ma douleur se retire,
La déesse, Diane ! Elle est à mon côté.

DIANE.

Oui, malheureux, c'est moi, ta chère déité.

HIPPOLYTE.

Vois-tu, ma souveraine, oh ! vois-tu ma misère ?

DIANE.

Je la vois, mais les pleurs doivent fuir ma paupière.

HIPPOLYTE.

Je ne te suivrai plus dans l'épaisse forêt.

DIANE.

Adieu le beau chasseur dont la voix m'attirait !

HIPPOLYTE.

Ma main guidait ton char, couronnait ton image.

DIANE.

C'est un trait de Vénus, ta perte est son ouvrage.

HIPPOLYTE.

Vénus me sacrifie à ses transports jaloux ?

DIANE.

Oui, tes chastes dédains enflammaient son courroux.

Digitized by Google

HIPPOLYTE.

C'est elle, je le sens, qui tous trois nous accable.

DIANE

Oui, tous trois, toi, ton père, et l'épouse coupable.

HIPPOLYTE.

Déesse, que je plains mon père infortuné !

DIANE.

Ma rivale égarait son esprit fasciné !

HIPPOLYTE.

Que vous devez souffrir ! funeste erreur, mon père !

THÉSÉE.

Je me meurs, mon enfant, je perds tout sur la terre.

HIPPOLYTE.

C'est sur vous, non sur moi, qu'il me reste à pleurer.

THÉSÉE.

Plût aux dieux qu'à ta place on me vit expirer !

HIPPOLYTE.

Quelle amère faveur vous accorda Neptune !

THÉSÉE.

Ma bouche a pu s'ouvrir pour ce vœu d'infortune !

HIPPOLYTE.

Mais j'aurais ressenti votre bras furieux.

THÉSÉE.

Je n'étais plus moi-même, aveuglé par les dieux.

HIPPOLYTE.

Les dieux ! ils ont, hélas ! maudit la race humaine.

DIANE.

Arrête ! Par mes soins ta vengeance est certaine ;

Digitized by Google

Dans l'oublieuse nuit des gouffres du trépas,
Le courroux de Vénus ne l'emportera pas;
Ami juste et pieux, si tu souffres par elle,
Un autre doit tomber aux yeux de la cruelle:
Son plus cher favori, l'amant de ses attraits,
Ma main le percera d'inévitables traits.
Pour toi, je te réserve, au sortir de l'arène,
Des honneurs solennels dans les murs de Trézène;
La vierge, avant l'hymen, aux siècles à venir,
Coupant sa chevelure à ton doux souvenir,
Ira te consacrer le tribut de ses charmes,
Et sa fleur d'innocence, et son deuil et ses larmes.
Ton nom sera chanté dans ses plaintifs regrets,
Et Phèdre et son amour ne s'oublîront jamais!
Toi, fils du vieil Egée, à ce moment suprême,
Viens embrasser ton fils et lui parler toi-même,
Son malheur, malgré toi, tu l'avais résolu,
L'homme peut s'égarer quand les dieux l'ont voulu.
Toi, sois doux, Hippolyte, et ne hais point ton père,
N'accuse de tes maux que le destin sévère.
Adieu! Devant les morts, au souffle des mourants,
Je dois fuir, et déjà tes yeux nagent errants.

XVI

THÉSÉE, HIPPOLYTE, LE CHŒUR.

HIPPOLYTE.

Vierge heureuse, témoin de mon adolescence,
Puisse à ton cœur aimant peu coûter mon absence!
Docile à tes conseils, comme au sein des forêts,
Avec mon père ému je veux faire ma paix.
Ah! déjà sur mes yeux un nuage s'arrête;
Soutenez-moi, mon père, et soulevez ma tête.

THÉSÉE.

Que veux-tu, mon enfant, décider à ton tour?

Digitized by Google

HIPPOLYTE.

Je meurs, je vois s'ouvrir le ténébreux séjour.

THÉSÉE.

Me laisses-tu l'horreur du meurtre qui m'agite ?

HIPPOLYTE.

Non, non; du sang versé mon âme vous acquitte.

THÉSÉE.

Est-il vrai ?

HIPPOLYTE.

Par Diane !

THÉSÉE.

O généreux enfant !

HIPPOLYTE.

Adieu, mon père, adieu !

THÉSÉE.

Noble esprit, cœur fervent !

HIPPOLYTE.

Oh ! demandez aux dieux des fils qui me ressemblent !

THÉSÉE.

Retiens ton souffle, enfant, sur tes lèvres qui tremblent !

HIPPOLYTE.

Mon père, je ne puis, je touche au fatal seuil :
Hâtez-vous de voiler mon visage...

THÉSÉE.

Quel deuil !
O cité de Minerve, ô terre de la gloire,
Quel homme vous perdez ! quel nom ! quelle mémoire !

Digitized by Google

IMMORTALITÉ.

PAR M. HÉRÉ, MEMBRE RÉSIDANT.

Rien ne périt dans l'univers,
Mais tout change et tout se transforme;
En revêtant une autre forme,
Les objets ne sont que divers.

Le bois qui dans le feu pétille,
Se décompose en éléments;
Une partie éclaire et brille
Comme le feu des diamants;

L'autre plus lourde et plus grossière,
Qu'à la terre son poids retient,
Retourne en forme de poussière
A la terre dont elle vient.

L'eau qui tombe sur la montagne,
En descend par mille canaux,
Et, fertilisant la campagne,
Se rend aux réservoirs des eaux.

Là, dans ses immenses rivages,
Du soleil la douce chaleur
La transforme encore en vapeur
Pour former de nouveaux nuages.

Digitized by Google

Un mouvement continuel
Fait tout mourir, fait tout renaître,
Et, par cette force, chaque être,
Tout en changeant, est immortel.

L'homme lui-même, être éphémère,
Subit le sort universel;
Il rend à la terre sa terre,
Et son âme s'élève au ciel.

Cette âme simple, indivisible,
Dont la nature est de penser,
De comprendre, d'être sensible,
Ne saurait se décomposer.

Mais que devient l'âme immortelle?
De la grande âme atome errant,
Comme la goutte d'eau, va-t-elle
Se confondre dans l'Océan?

Recommençant une autre vie,
Va-t-elle dans un nouveau corps,
Selon son mérite ou ses torts
Ou récompensée ou punie?

Changeant de sphère et de destin
Qui tour à tour brille et se voile,
Va-t-elle d'étoile en étoile,
Parcourir des mondes sans fin?

Ou bien, en quittant cette vie,
Soumise à l'immobilité,
Est-elle à son sort asservie
Pour l'immobile éternité?

Digitized by Google

Nul ne le sait, c'est un mystère
Qu'ici l'on ne pénètre pas.
Le doute appartient à la terre,
La lumière attend le trépas.

Mais si, regardant de la rive,
Le lointain nous paraît obscur,
Faisons le bien, c'est le plus sûr,
De nous, après, quoi qu'il arrive.

28 Septembre 1856.

Digitized by Google

PLUSIEURS FABLES

PAR LE MÊME.

LE SECRET D'ÊTRE HEUREUX.

Un jeune Athénien alla trouver Socrate :
Enseignez-moi, dit-il, le secret d'être heureux ;
Chez moi partout le luxe éclate,
Je suis riche, partant, j'ai tout ce que je veux.
J'ai tout éprouvé, chevaux et maitresse,
Honneurs, dignités, somptueux repas ;
Du plaisir quelquefois j'ai rencontré l'ivresse,
Mais le bonheur ! je ne le trouve pas.
— Vous ne le trouvez pas, et cela vous étonne?
Lui répondit le sage, eh ! mais,
En ne vous occupant que de votre personne,
Vous ne le trouverez jamais.
Sur les desseins des dieux sachez régler les vôtres,
Pour être heureux, soyez bon, croyez-moi ;
Car le bonheur n'est pas dans ce qu'on fait pour soi,
Mais dans le bien qu'on fait aux autres.

24 Janvier 1857.

Digitized by Google

LE POULET QUI A PERDU SA QUEUE.

Pour attraper certain renard,
Qui rôdait et montait la garde,
On avait mis un traquenard.
Un poulet s'y prit par mégarde,
Seulement par la queue, et le reste du corps
Heureusement était dehors.
Pour dégager l'arrière garde,
Notre poulet fait mille efforts.
Il y parvient enfin, mais la pauvre volaille
Laissait bien des débris sur le champ de bataille!
Heureux d'en être quitte à ce prix cependant,
Le poulet s'enfuit au plus vite
Rejoindre les poulets au gîte.
Loin de plaindre son accident,
Ceux-ci le poursuivent encore
Comme une honteuse pécore;
Courent sus à ce malheureux,
Et le plument à qui mieux mieux.

C'est une méthode commune
A l'homme aussi bien qu'au poulet;
Par malheur perdez une plume,
On vous dépouille tout-à-fait.

Décembre 1855.

Digitized by Google

LE LIT DE PROCUSTE.

Certain grec du nom de Procuste,
A qui toute grandeur causait un grave ennui,
Avait un lit de fer qui devait être juste
Pour tout hôte imprudent qui pénétrait chez lui.
Ceux qui le dépassaient, la hache toute prête
Vous les raccourcissait; et, bizarre équité!
On allongeait, tirant, par les pieds, par la tête,
Ceux qui n'atteignaient pas à chaque extrémité.

Il est chez nous bon nombre de Procustes,
Esprits jaloux, tranchants et vaniteux,
Des grands talents détracteurs envieux;
Mais qui pourtant sont moitié moins injustes,
En permettant qu'on soit plus petit qu'eux.

7 Novembre 1857.

Digitized by Google

LE ROSIER FORCÉ.

Un amateur d'horticulture
Chérissait surtout un rosier,
Dont il surveillait la culture
Avec un soin particulier.
Nourri dans une chaude serre
Au moyen de puissants engrais,
Le rosier à souhait poussait dans une terre
Qu'on avait préparée exprès.
Bientôt, sous la triple influence
Des excitants, de l'eau, de la chaleur,
Notre arbuste se mit en fleur,
Et charma tous les yeux par sa magnificence.
Sa fleur était petite, et faible sa senteur,
Mais il donnait des fleurs avec tant d'abondance
Qu'il présentait vraiment un aspect enchanteur,
Au grand ravissement de notre horticulteur.
Mais on conserve peu le luxe qu'on étale;
Pour l'arbuste il en fut ainsi,
Et sa précocité lui fut bientôt fatale.
Il avait fleuri vite, il passa vite aussi;
— C'est le destin de toutes choses, —
Et quand vint la saison des roses,
Le rosier épuisé ne produisit plus rien.
Bien avant la fin de l'année,
Sa feuille jaunie et fanée
Tomba, quand les rosiers partout poussaient fort bien.

En éducation aussi bien qu'en culture,
Ne forçons jamais la nature,

Digitized by Google

Nous n'obtiendrions rien de bon ;
Tout vient de soi dans sa saison.
Demander à l'enfant le travail du jeune homme,
Sur le pommier en fleur c'est demander la pomme ;
De l'ordre universel c'est n'être pas content ;
Dans son impatiente envie,
C'est supprimer un âge de la vie,
L'âge le plus heureux, et l'abréger d'autant.

1er Février 1857.

Digitized by Google

LA MODE & LA RAISON.

Deux enfants de bonne maison,
Différentes de goûts comme de caractère,
Deux sœurs, la Mode et la Raison,
Sur la toilette étaient souvent en guerre.
La Raison à la Mode un jour dit: « Ma très-chère,
« Avec vos extraits de chapeaux
« Vous vous croyez bien élégante,
« Et vous n'êtes qu'extravagante.
« A quoi servent ces nids d'oiseaux
« Qui ne vous couvrent pas la tête?
« Sans l'épingle qui les arrête,
« A l'instant ils seraient à bas.
« Pour en mettre si peu, mieux vaut n'en mettre pas.
« Trouvez-vous aussi bien commodes
« Ces énormes manches pagodes
« Qui vous laissent geler les bras?
« Et ces ridicules manchettes,
« Qui semblent avoir été faites
« Exprès pour tremper dans les plats
« Et pour essuyer les assiettes?
« Vous exagérez les contours
« En prodiguant la crinoline,
« Et sous la simple mousseline,
« Se grossissant comme des tours,
« Les jeunes filles, sans vergogne,
« Ressemblent à mère Gigogne!
Si c'est là se parer, je n'y comprends plus rien. »

Digitized by Google

« — Ma chère sœur, répond la Mode,
« Que ce soit gênant ou commode,
« Tout ce que j'invente est fort bien.
« Ces chapeaux qui si fort excitent votre rire,
« Ne sont-ils pas avantageux
« Pour la figure et les cheveux
« Qu'à son aise chacun admire?
« Ces manches larges par le bas
« Permettent de voir de beaux bras
« Que le regard suit par les fentes.
« Ces jupes de robes bouffantes
« Que soutiennent d'amples jupons,
« Ou que gonfle la crinoline,
« Font paraître, ma sœur, notre taille plus fine.
« Vous voyez que pour tout j'ai de bonnes raisons. »
« — Vous en avez, ma sœur, même pour les contraires:
« Je me rappelle que naguères
« Vous ne trouviez de visage joli
« Qu'au fond d'un grand chapeau fait en forme d'oubli.
« Vos manches amadis, sur le poignet serrées,
« Faisaient chercher comment elles étaient entrées;
« Et vos robes à pointe et collant sur le corps,
« Qui dessinaient trop bien les formes au dehors,
« Etaient assez mal, je vous jure.
« Vous suiviez en ce temps de trop près la nature;
« Vous vous en écartez par trop en ce moment.
« Ah! vous seriez, ma sœur, bien triste assurément,
« Si le juste destin soudain vous faisait être
« Ce que vous cherchez à paraître;
« S'il vous faisait grossir et rester pour toujours
« Telle que l'on vous voit sous vos vastes atours;
« Portant des deux côtés une espèce de hotte,
« Vous laisseriez bien loin la Vénus Hottentote.
« Cette forme pourtant ne vous flatterait pas,
« Pourquoi l'affecter en ce cas?

Digitized by Google

« C'est au moins une inconséquence.
« Tout ce que vous portez est parfait, dites-vous ?
« Pourquoi changez-vous donc si souvent ? Entre nous,
« J'en tire une autre conséquence ;
« Je conclus de votre inconstance
« Que vous n'avez encor rien trouvé de parfait. »
« — Je change souvent, en effet :
« Ma nature est d'être inconstante :
« Ne suis-je pas femme ? après tout,
« Qu'importe que je sois changeante
« Si je ne change qu'avec goût,
« Et pour être plus séduisante ?
« L'exemple universel m'absout ;
« Quand tout change sur notre sphère,
« Il faut bien changer avec tout,
« Et c'est par là que je sais plaire.
« Je suis la reine de la terre,
« Chacun se modèle sur moi,
« Et malgré votre humeur austère,
« Vous-même subissez ma loi.
« Si la folie extravagante
« En ses écarts m'exagère et me nuit,
« Imitant ma mise élégante,
« De loin la sagesse me suit.
« Ainsi chacun me rend hommage,
« Il ne m'en faut pas davantage,
« Ma sœur, pour me croire assez sage,
« Pour agir comme auparavant. »

Et la Mode élégante, en caprices féconde,
Ainsi continuera de gouverner le monde,
Encor que la Raison en murmure souvent.

Décembre 1855.

Digitized by Google

LES ESPRITS FRAPPEURS

ET

Mr. HOME.

Depuis quelque temps dans le monde
On n'entend plus parler que des esprits frappeurs,
Sauteurs, danseurs, escamoteurs,
De mille objets divers invisibles moteurs.
Tantôt sur une table ronde
Des personnes posent la main,
Et la table se meut soudain,
Frénétiquement entraînée
Dans une valse forcenée.
Une autre fois désirez-vous
Vous informer d'une personne absente?
Aux questions qu'on lui présente,
La table répond par des coups;
Tant pour *oui*, tant pour *non*, ou les explique tous.

Dans l'univers entier, il n'est pas un seul homme
Qui n'ait ouï parler d'un certain monsieur Home,
De race américain, sorcier de son métier.
Un jour dans le noble quartier
Qu'habitent le marquis, le comte et la duchesse,
On voulut éprouver sa merveilleuse adresse.
Le cercle était nombreux; grands seigneurs et prélats,
Femmes brillantes, magistrats,

Digitized by Google

Se trouvaient réunis. Alors le noble maître,
Voulant complaire à ses élus,
Demande au *medium* s'il ferait bien paraître
Ce que chacun aime le plus.
Le sorcier se recueille et son œil s'illumine.
Bientôt on voit descendre à travers les plafonds
Des croix, des mitres, des cordons,
De la dentelle et de la crinoline,
Des jupons Malakoff, de la poudre de riz,
Quelques aides de camp, mais très-peu de maris.
Et chaque objet allait se rendre à son adresse,
Lorsque, de son mari, voyant la maladresse,
La maîtresse aussitôt demande une polka.
Soudain sur le clavier une main invisible
Joue avec un entrain fougueux, irrésistible,
Quadrille des Lanciers, redowa, mazurka,
Valse à deux temps, *et cœtera*.
Alors une ardeur infernale
Transporte tout le monde, et l'aube matinale
Les trouve encor dansant.

On dit que les esprits,
Quand ils n'ont pu trouver à se loger dans l'homme,
Errent inoccupés, et comme
Beaucoup de gens n'en ont pas pris,
Il en est maintenant beaucoup de disponibles,
Qui font d'excellents tours en restant invisibles.
Mais pour les faire agir, ces esprits merveilleux,
Il faut savoir se mettre en rapport avec eux;
C'est le secret des gens habiles
Qui surprennent les sots tout en se moquant d'eux.

15 Avril 1857.

Digitized by Google

LES ORPHELINS,

PAR M. GRONNIER, MEMBRE RÉSIDANT.

I

Le soir d'une tiède journée,
Présage d'un beau lendemain,
A pas lents, la tête inclinée,
J'allais rêveur par le chemin.

C'était l'heure où la nuit sévère
Epaissit l'ombre autour de nous:
Au pied d'un rustique calvaire
Deux enfants priaient à genoux.

Leur voix avait des mots étranges
Et des accents inattendus;
On eût dit, à les voir, deux anges
Qui sur terre étaient descendus.

Tout-à-coup une plainte amère
Sur leurs lèvres vint expirer;
Ils s'entretenaient de leur mère
Etsoudain je les vis pleurer!

Digitized by Google

Scène à mes yeux encor présente !
Les mains jointes, le front courbé,
Ils murmuraient d'une voix lente
Cet hymne de leur cœur tombé :

« O Dieu, soutien de l'innocence,
« Que nous prions matin et soir,
« Qui répands sur toute souffrance
« Le baume allégeant de l'espoir !

« Pourquoi si, comme un père tendre,
« Contre le mal tu les défends,
« Prends-tu, sans vouloir les leur rendre,
« Leurs mères aux petits enfants ?

« Pourtant nous aimions tant la nôtre !...
« Mère aux sourires enchantés,
« Qu'avons-nous donc fait l'un et l'autre
« Que tu nous as déjà quittés ?

« Souvent, après l'heure d'école,
« Empressés de nous réunir,
« Notre père qui nous console
« Nous dit que tu vas revenir;

« Mais des pleurs mouillent sa paupière
« Sitôt qu'il te nomme; et les jours
« Fuient.... l'herbe croît au cimetière...
« Hélas ! nous attendons toujours !... »

Digitized by Google

II

Ils disaient: la lune rêveuse
Loin de nos yeux lasse d'errer,
Comme une sœur mystérieuse
Vint doucement les éclairer.

Sa lumière en blanches caresses
Discrètement tombait sur eux...
C'étaient les furtives tendresses
De leur mère inquiète aux cieux!

L'heure avançait; ils achevèrent
L'hymne de leur sainte douleur;
Et, moins tristes, ils se levèrent,
Grands tous deux devant le malheur!

Côte à côte, du chemin sombre
Ils prirent les fuyants détours;
Mes yeux ne virent plus que l'ombre...
Mon cœur les entendait toujours!...

Digitized by Google

NUIT NOIRE,

PAR LE MÊME.

Une lueur soudaine au loin paraît et brille...
Est-ce le laboureur, est-ce une jeune fille
Qui, voulant achever le travail commencé,
Veille seule au village où tout bruit a cessé ?
Egaré dans la nuit, sans guide et sans boussole,
Bienveillante clarté, ton aspect me console.
J'ai besoin qu'en mon cœur se ranime l'espoir,
Car mes membres sont las et le ciel est si noir !
La nuit, comme un esprit fatal, inexorable,
Pèse sur l'univers... Une ombre impénétrable
Efface toute chose et voile l'œil humain.
Le voyageur tardif doute de son chemin;
Et l'on n'entend plus rien dans l'immense nature
Que le roseau qui tremble et l'arbre qui murmure;
Et par moments le chant — du jour trompeur signal —
Que hasarde en son gîte un coq trop matinal.

Pause effrayante ! abîme ouvert à ma pensée,
Que voulez-vous apprendre à mon âme oppressée ?...

Dans sa maison bien close heureux celui qui dort !
Oh ! le jour c'est la vie et la nuit c'est la mort !
La nuit c'est le sommeil, l'oubli, la fin, la tombe,
Image du néant profond où tout retombe;
Mais temps de paix pieuse et de soulagement
Fait pour la rêverie et le recueillement,

Digitized by Google

Où l'âme, secouant pour un moment ses chaines,
Loin des illusions et des douleurs humaines,
Va chercher jusqu'à Dieu.... jusqu'à la Vérité,
Le secret de la vie et de l'éternité;
Puis revient contempler, émue et solitaire,
Cet hymen solennel du ciel et de la terre !...

Mon Dieu ! sois favorable à ceux qui sur les flots
Voguent en ce moment, nochers et matelots !
Garde-les des écueils, sauve-les du naufrage;
A l'heure du péril rallume leur courage;
Et, guidant sous tes yeux leur mobile prison,
Qu'ils atteignent au port en bénissant ton nom !

Que sur le pauvre en pleurs ta bonté prévoyante
Surtout s'étende, ô Père ! à sa voix défaillante
Réponds; et que demain il trouve à son réveil,
Avec le pain du jour, un asile au soleil !

Mais la rouge lueur à ma vue apparue,
Devant mes pas pressés s'est promptement accrue
Et me fait reconnaître, ô hasard ! ô bonheur !
L'humble et chère maison où l'ennui dans le cœur,
Interrogeant le ciel et redoutant l'orage
Qui pourrait me surprendre au milieu du voyage,
Ma mère qui survient, à mes pas répondant,
Anxieuse, au foyer, veillait en m'attendant !

Digitized by Google

SUPERSTITION,

PAR LE MÊME.

« Quand, s'acharnant à ta demeure,
« Une pie au vol incessant
« Sur le même arbre qu'elle effleure
« Vient et revient en jacassant —

Me disait souvent ma grand'mère,
Naïve femme d'autrefois —
« Mon enfant, fais une prière;
« Un présage est dans cette voix.

« C'est du malheur pour le village,
« De la tristesse pour ton seuil.
« Ecoute!.. au loin gronde l'orage!
« Vois!... ici repose un cercueil!

« La vie, hélas! a des angoisses
« Qu'ignore encor ton jeune cœur;
« Comme ces roses que tu froisses
« Durent peu les jours de bonheur! »

Digitized by Google

Puis rassurant ma raison frêle
Qu'alarmaient ces mots attristants,
Elle essayait d'une voix grêle
Quelque gai refrain du vieux temps.

Et moi l'esprit plein de fantômes,
En sommeillant sur ses genoux,
J'évoquais un monde de gnomes,
De sylphes et de loups-garous.

Hommes crédules d'un autre âge!
Le temps a bien changé les mœurs;
On raille le diable au village;
Nos enfants rient de vos terreurs.

Mais, malgré lutins et grimoire,
Bons aïeux vous nous valiez bien:
Votre erreur était de tout croire;
La nôtre est de ne croire à rien!

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE LITTÉRATURE,

par M. GUIRAL, membre résidant.

MESSIEURS,

Dans la série des sujets que vous mettez annuellement au concours, vous avez placé l'an dernier une question d'une haute importance et d'une grande actualité.

Justement affligés des tendances matérialistes de notre époque et de la prédominance exclusive des intérêts positifs, qui en est la conséquence, vous avez eu la noble pensée de réagir contre ce courant et de rendre aux fortes études et aux saines traditions littéraires la place élevée qui leur appartient.

Persuadés que le relâchement des mœurs, au sein d'une civilisation très-avancée, ne peut avoir d'autre cause que la faiblesse des enseignements donnés aux jeunes générations, vous avez appelé l'attention des esprits sérieux sur les rapports qui

Digitized by Google

existent entre deux ordres de faits qui affligent les hommes de bien, mais dont on ne sait pas toujours se rendre compte, ni saisir la correspondance intime.

Vous avez clairement indiqué cette relation et l'étroite parenté qui existe entre l'intelligence et le cœur de l'homme, entre son instruction et sa moralité, en sorte que l'une ne saurait être abaissée sans que l'autre se dégrade dans la même mesure.

Il est impossible d'exprimer cette vérité d'une manière plus nette que dans la question que vous avez mise au concours, et que vous avez formulée en ces termes :

Expliquer comment l'affaissement du sens moral correspond à l'affaiblissement des études littéraires.

Grâces à Dieu, ils sont encore nombreux dans notre patrie les hommes éclairés qui savent résister aux entraînements du siècle, et qui défendent avec honneur et succès le drapeau des études classiques. En proposant un tel sujet à leurs méditations, vous aviez le droit d'espérer que votre appel serait entendu et provoquerait des travaux remarquables sur une question qui doit préoccuper vivement tous les esprits sages, habitués aux travaux de la pensée.

Votre attente a été trompée. *Trois Mémoires* seulement ont été adressés à la Société. En présence d'un résultat aussi imprévu, et sans vouloir tirer de ce fait une conclusion qui paraîtrait peut-être

Digitized by Google

hasardée, votre Commission ne peut s'empêcher d'exprmer sa surprise et de se demander si le peu de sympathie qu'a rencontré le sujet désintéressé et purement scientifique que la Société Académique de Saint-Quentin a mis au concours n'est pas une preuve de cette préoccupation à peu près exclusive des intérêts matériels, qui menace de devenir le caractère particulier de notre siècle. Ce défaut de goût et d'attrait pour les choses de l'esprit et du cœur serait alors lui-même un signe de *l'affaissement moral et de l'affaiblissement des études littéraires*, auxquels vous désiriez, en tant qu'il dépendait de vous, apporter quelque remède.

Quoiqu'il en soit, votre commission n'en a pas moins examiné avec soin les Mémoires qu'elle avait à juger. Elle eut été heureuse de pouvoir les signaler et les recommander tous les trois au même titre, et de vous demander une récompense pour les auteurs. Trois bons écrits, traitant à fond la question et prenant la défense des fortes études avec cette supériorité et cette autorité que donnent la science, le talent et la conviction, c'eût été, après tout, un précieux résultat du concours que vous avez ouvert, et la Société n'aurait pu que s'applaudir du sujet choisi par elle.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Le Mémoire portant le n° 2 est d'une extrême faiblesse, et la commission n'a pas hésité à le mettre hors de concours.

Digitized by Google

Il a pour titre : *Une Soirée au faubourg Saint-Germain*, et pour épigraphe ces mots de Platon : *Pulchrum est splendor boni.*

L'entretien se tient dans un brillant salon du faubourg Saint-Germain, chez une dame russe, naturalisée parisienne par la supériorité de son esprit et l'élévation de son âme. Les interlocuteurs sont un *poète*, un *voyageur*, un *diplomate*, un *agriculteur*, un *manufacturier*, et la *dame de la maison.*

Mais que nous sommes loin de l'hôtel Rambouillet et de cette conversation si animée et si spirituelle qui fit au dix-septième siècle la réputation des salons français, maintint la pureté du goût, contribua pour une si grande part au perfectionnement de notre belle langue, et lui donna ce caractère d'élégance et d'universalité que personne aujourd'hui ne conteste.— Ici, point de style, des phrases négligées, une conversation languissante ; on dirait une composition d'écolier, et l'on aurait certes une bien triste idée des salons parisiens du 19e siècle et des plaisirs littéraires que l'on peut y rencontrer, si on les jugeait tous par celui de Mme Stewchine.

Pour le fond des idées, ce travail manque d'unité, et ce défaut tient à la forme même adoptée par l'auteur. Il est à peu près impossible de suivre une pensée et de la développer dans un ordre logique, lorsqu'on fait intervenir à chaque instant dans le discours des interlocuteurs si différents de caractère, de culture intellectuelle et de position

Digitized by Google

sociale. Le poète parle des ennuis de la vie prosaïque et des aspirations de l'âme vers l'infini ; le voyageur, des pays qu'il a visités et des observations qu'il a faites ; le diplomate fait un peu de politique ; l'agriculteur célèbre la douceur des champs et leur salutaire influence sur le bonheur et la moralité : *O fortunatos nimiùm sua si bona norint!* Le manufacturier ne veut pas qu'on soit trop spiritualiste ; l'homme n'est pas une intelligence pure ; il faut songer aux nécessités de la vie animale et ne pas oublier que le corps est l'instrument de l'esprit. La dame de la maison fait du sentiment ; elle parle de la religion, de Dieu, de la famille, de l'amour maternel, de saint Vincent de Paul et de la Vierge Marie. Signalons encore les trop fréquentes répétitions comme un défaut capital de ce travail. Le sujet proposé revient à chaque page ; il est repris par chacun des interlocuteurs qui l'expose à son tour, le tourne et le retourne dans tous les sens, en sorte que l'auteur en est enlacé, et que la question est sans cesse posée sans être jamais résolue.

Néanmoins, nous serions injustes de ne pas reconnaître qu'en général, il y a dans le cours de cette étude de bonnes pensées, des idées justes et quelquefois des aperçus qui ne manquent pas de profondeur. Tout le monde sera frappé comme nous de la vérité des paroles suivantes, que l'auteur met dans la bouche du voyageur :

« La question mise au concours par la Société

Digitized by Google

» Académique de Saint-Quentin est à la fois une » question morale et littéraire, et elle offre par là » même un problème complexe. En effet, si l'affaiblissement des études peut produire l'affaissement » du sens moral, celui-ci à son tour réagit sur » l'éducation. On voit ainsi se produire réciproquement dans cette question, vraiment sociale, la » cause et l'effet. Un exemple analogue nous est » fourni dans la nature physique par la campagne » de Rome, dévorée par la fièvre paludéenne. » *L'aria cattiva* en a fait une solitude autour de la » ville des papes, et la solitude, à son tour, en » aidant aux progrès des miasmes pestilentiels, » rend complexe le problème de salubrité. Toutefois, comme la difficulté d'une question n'est » qu'un obstacle relatif, nous allons essayer de » montrer ici — où le point de vue est moral, — » que si les causes sont diverses, le remède est » principalement religieux.

» On peut dire que les principales causes de » l'affaissement du sens moral sont: le scepticisme, » l'amour de l'or, le sensualisme, les préoccupations matérielles, d'où résultent le mépris de la » poésie, l'oubli de l'idéal, le dédain des lettres » et des arts, etc., etc. »

Le Mémoire n° 1 porte pour épigraphe ces paroles de Montaigne: « *Le gaing de notre estude est d'être devenu meilleur et plus sage.* »

Il est écrit par un homme convaincu de la valeur

Digitized by Google

des études classiques et de leur influence salutaire sur la société. Les pensées les plus justes s'y trouvent exprimées avec une force et une éloquence qui partent du cœur. Le style en est généralement bon et soutenu. L'auteur aime et connaît le sujet qu'il traite; il a consigné dans son travail, ainsi qu'il le dit lui-même, le résultat de sa longue expérience et de ses lumières. Toutefois, il ne nous paraît pas avoir assez pénétré au fond de la question. Dès la première page même, on dirait qu'il ne l'a pas bien comprise; il semble la déplacer et l'on croirait qu'il s'agit pour lui non de rechercher la correspondance qui existe entre l'affaiblissement des études littéraires et l'affaissement du sens moral, mais de montrer comment *la corruption du goût dans les œuvres littéraires porte atteinte aux mœurs publiques. Corruptum dicendi genus publicas mores arguit.* Il dit, à la vérité, d'excellentes choses à cet égard, seulement elles sont en dehors du sujet. *Non erat his locus.* Nous citerons néanmoins le passage suivant, qui peint avec une noble et éloquente indignation les funestes effets de la mauvaise littérature:

« On a vu de nos jours des écrivains, infidèles à » la mission du talent, le faire servir à la parure » du scandale, se disputer le triste honneur d'ac- » créditer sur le théâtre, dans les livres, la théorie » du vice, et, comme si, pour des doctrines sub- » versives, il fallait inventer un idiôme à part, tor-

Digitized by Google

» turer la langue, et, par un mélange profane,
» altérer sa noble simplicité. De là, tant de pro-
» ductions informes et bizarres, jetées en pâture à
» l'oisiveté, des distractions sans but, des lectures
» sans souvenir, le métier d'auteur dévolu à la mé-
» diocrité, et la médiocrité si facile dans sa profu-
» sion indigente, qu'elle fatigue la presse. — Les
» lettres vivent de vertu non moins que de génie;
» le jour qu'elles s'avilissent, elles meurent. »

Plus loin, l'auteur comprend mieux le sujet; il revient à la question, la traite avec assez de talent, et en indique les vrais principes et le point de départ, lorsqu'il dit:

« Le cœur a ses besoins, de tous les plus impé-
» rieux. Le culte des sentiments honnêtes et
» désintéressés doit donc être enseigné avant tous
» les autres. Si l'éducation ne fortifie les sentiments
» du juste, si elle n'habitue l'homme à préférer
» l'honnête à l'utile, si elle n'a fait vivre ses jeunes
» années dans l'atmosphère vivifiante des senti-
» ments religieux, n'espérez point de résistance
» aux instincts funestes, ni des principes de con-
» duite. Sous l'empire des sens, l'homme subira
» tous les jougs et cédera à toutes les influences du
» dehors. A côté de l'édifice social, élevons donc
» l'édifice intellectuel, le sanctuaire des études,
» appuyé sur la base immuable de la morale, re-
» posant sur les magnifiques colonnes dont les siè-
» cles ont orné son enceinte, où se gardent comme

Digitized by Google

» un dépôt sacré les traditions léguées par l'anti-
» quité, accrues des chefs-d'œuvre de nos grands
» écrivains. »

Mais il s'égare de nouveau, et le tableau qu'il présente des études littéraires ressemble trop à un discours de professeur, adressé à de jeunes collégiens. On ne peut douter, en effet, que le passage suivant ne soit une réminiscence d'un discours de distribution :

« Qui de nous n'a présentes les paisibles de-
» meures où s'écoula son heureuse enfance, les
» joies naïves du triomphe et les larmes d'une
» mère attendrie, baignant son visage? Et qui,
» voyant près de s'obscurcir cette lumière, qui a
» traversé tant de siècles et les a tous éclairés,
» pourrait se défendre de les saluer d'un triste et
» solennel adieu !

Nous regrettons d'autant plus ces défauts et ces inégalités qu'il y a des morceaux vraiment remarquables dans ce travail. L'opposition entre les sciences et les lettres y est parfaitement jugée, et la nécessité de leur union, bien appréciée. Les paroles suivantes méritent certainement d'être citées :

« Loin de nous la pensée d'atténuer en rien
» l'hommage dû aux sciences, en présence des
» merveilles dont elles nous étonnent. Celui qui
» leur a payé un légitime et volontaire tribut ne
» s'en fera pas le détracteur. »

Digitized by Google

« On peut associer le culte d'Euclide avec celui » d'Horace, et priser aussi haut le génie de Newton » que celui d'Homère.

» Pourquoi vouloir créer entre les sciences et » les lettres un antagonisme fatal aux unes et sans » profit pour les autres ? — Nous disons plus. Les » sciences ne peuvent se passer du secours des let- » tres. Les Laplace, les Lacépède, les Cuvier n'é- » taient des savants complets, que parce qu'ils » joignaient à une science profonde, l'art d'écrire » et la richesse de l'élocution. »

La Commission n'eût pas hésité à demander une mention honorable pour l'auteur de ce travail, s'il eût mis plus d'unité dans son œuvre, et si du commencement à la fin, il avait su se maintenir à la hauteur des pensées qui précèdent. Mais les défauts que nous avons signalés nous ont paru trop graves pour mériter cette distinction, et nous avons cru devoir, après mûre délibération, nous borner à lui donner, dans le classement, une place supérieure au Mémoire précédent.

Le travail qui nous est parvenu le dernier a pour épigraphe ces paroles de Montesquieu: *On a vu l'étude des lettres... suivre constamment par toute la terre les progrès de la civilisation, naître, se développer, s'arrêter et s'éteindre avec elle.*

Il peut se diviser en deux parties à peu près

Digitized by Google

égales, dont la première introduit le sujet, expose et discute avec talent, mais peut-être avec beaucoup trop d'étendue, les principes généraux et les vérités premières qui lui servent de base. C'est une éloquente et chaleureuse apologie des études littéraires, de leur salutaire influence sur la marche de l'esprit humain, et de leur incontestable supériorité sur toutes les autres branches de la science; mais l'auteur se laisse entraîner à des généralités, à des longueurs et à des répétitions qu'il eût été facile d'éviter. On a hâte de le voir entrer plus franchement en matière, car on se sent en présence d'un bon écrivain. Le style est soutenu, abondant, — trop abondant parfois, — et ne manque pas d'une certaine grandeur. Les citations, empruntées aux meilleurs maîtres, s'encadrent parfaitement dans le texte, et celui-ci ne leur est pas trop inférieur. Les idées sont exprimées avec une conviction qui part de l'âme; les principes exposés sont ceux d'une saine philosophie et appartiennent aux pures traditions classiques. La Commission est heureuse d'avoir ici à louer bien plus qu'à critiquer, et elle est unanime pour vous proposer de décerner le prix à l'auteur de ce remarquable travail. Elle demande en outre une place dans les *Annales de la Société* pour une œuvre d'un mérite incontestable, qui établit, avec l'autorité que donnent la science et l'expérience, l'importance des fortes études et leur rôle immense dans l'éducation de l'homme et des sociétés.

Digitized by Google

La Société, après avoir entendu ce rapport, en adopte les conclusions. En conséquence, M. le Président ouvre le Bulletin n° 3, et proclame M. Mangin, de Francières (Oise), lauréat du prix de littérature.

Il sera écrit à l'auteur pour lui indiquer le jour où la médaille d'or lui sera remise.

Les autres bulletins sont détruits séance tenante.

Digitized by Google

COMMENT

L'AFFAISSEMENT DU SENS MORAL

CORRESPOND A

L'AFFAIBLISSEMENT DES ÉTUDES LITTÉRAIRES,

par Mr. MANGIN.

> On a vu l'étude des lettres.... suivre constamment par toute la terre les progrès de la civilisation, naître, se développer, s'arrêter et s'éteindre avec elle. MONTESQUIEU.

L'humanité est perfectible. Son essence, sa vie, son devoir, sont d'aller en s'améliorant sans cesse, pour refléter de moins en moins imparfaitement l'image et la volonté de Dieu, qui marqua un but divin à l'organisation des sociétés humaines. C'est là une loi générale et constante que nous font connaître à la fois la révélation religieuse, les procédés philosophiques et le cri même de l'humanité, se manifestant dans l'histoire. Aussi, ce n'est pas impunément que les sociétés s'arrêtent dans leur

Digitized by Google

marche progressive ; et, dès lors que le progrès ne vivifie pas le corps social, il y agit comme cause de destruction. Croissez et multipliez, voilà l'ordre venu d'en haut, et cet ordre est absolu, impérieux ; il doit être exécuté.

Sans doute les hommes ont leur libre arbitre. Ils peuvent, au gré de leur esprit, s'attacher à la vérité ou à l'erreur. Ils peuvent s'élever en moralité et en dignité, ou se dégrader dans l'opprobre et l'avilissement. Ils peuvent s'enrichir par le travail ou se ruiner par la débauche. Mais ils n'en subissent pas moins cette loi de la nature, qui leur impose, sous peine de déchéance et de ruine, l'impérieuse nécessité d'ajouter sans cesse au trésor des connaissances et des épargnes, dont les labeurs du passé les ont mis en possession. Et c'est pour n'avoir pas obéi à ce décret de la Providence, que les sociétés florissantes de l'antiquité ont tour à tour jonché le sol des débris de leur grandeur.

Un écrivain éminent, qui s'est placé au premier rang des publicistes et des historiens de notre époque, a ainsi résumé cette loi providentielle qui, réalisée ou violée, produit la prospérité ou la ruine des sociétés, leur élévation ou leur abaissement : « L'idée de progrès, de développement me paraît être l'idée fondamentale contenue dans le mot civilisation. » (M. Guizot). Mais les transformations successives qui s'opèrent dans le sein des sociétés, ne sont pas abandonnées aux hasards de leurs

Digitized by Google

propres déterminations. Des lois naturelles travaillent sans cesse à diriger les peuples vers les fins prescrites à leurs efforts; et ces lois, dont on peut étudier le caractère dans la conscience humaine, dans l'essence et la succession des faits, placent la source de toutes les améliorations dont le sort de l'humanité est susceptible, « dans le développement de ses facultés, de ses sentiments, de ses idées, et dans le perfectionnement de son être moral par l'instruction. » (M. Guizot).

Nous avons insisté sur ces généralités, parce qu'elles ont le lien le plus direct avec notre sujet. De la nécessité imposée aux hommes et aux sociétés de progresser sans cesse, d'augmenter sans cesse la vie de chaque génération de toute la richesse de vie accumulée par les séries antérieures, résulte, en effet, pour les individus comme pour les peuples, l'impérieux besoin de croître indéfiniment en intelligence, de s'élever en moralité, et de détruire l'ignorance, cet auxiliaire des viles passions, cette irréconciable ennemie de la vérité. Car tout homme qui, dans l'histoire, considère le tableau des misères publiques, s'aperçoit bientôt que c'est l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a versé le plus de calamités sur la terre.

Mais, de toutes les branches des connaissances humaines, il n'en est aucune qui ait exercé une influence plus puissante que l'étude des lettres sur le développement des idées morales et la marche de la civilisation. Cette étude a joué un rôle unique

Digitized by Google

dans le mouvement social ; et l'on peut affirmer sans témérité, au double flambeau de la raison et de l'histoire, que les peuples qui s'adonnèrent aux études littéraires, brillèrent sous leur influence de tout l'éclat de l'intelligence et de la vertu, tandis qu'ils retombèrent dans l'abrutissement et l'abjection des races dégénérées, aussitôt qu'ils les eurent délaissées.

Les belles-lettres, en effet, c'est l'étude morale de la vie et de la nature humaine. Elles envisagent l'homme par le côté spirituel de son être, et négligent en lui la partie matérielle pour ne voir que celle qui porte le cachet de son origine et de ses destinées divines. Prenez toutes les œuvres littéraires, les tragédies, les odes, les comédies, les poèmes épiques, les études historiques, les traités de philosophie, partout c'est l'âme humaine qui domine avec ses sentiments, ses passions, ses joies, ses tristesses, ses amours, ses haines, ses défaillances, ses idées sur Dieu, sur cette vie et sur une autre. C'est ainsi que l'étude des lettres a pour effet de spiritualiser celui qui s'y livre, et de l'élever au-dessus de la nature matérielle.

Etre historien, orateur, poète ou philosophe, c'est donner une forme à la pensée, un corps à la lumière, un accent à l'âme ; c'est l'intelligence individuelle s'élevant à sa plus haute puissance par la science et par l'inspiration, et apportant son tribut à l'esprit humain pour l'enrichir, l'agrandir, le moraliser et l'éclairer. Quelque multiples que

Digitized by Google

soient les lettres dans leurs manifestations, elles ont toutes des origines communes, elles vivent des mêmes aspirations, elles tendent au même but, accomplissent un travail identique. Elles sont les interprètes de l'humanité dans ce qu'elle a d'universel et d'indivis pour ainsi dire; elles rapportent tout à l'humanité comme au seul point lumineux. Le philosophe la recherche dans ses réalités organiques et positives. L'historien l'étudie dans la raison objective des faits et dans l'action providentielle des événements. Le poète la prend du côté de ses désirs, de ses aspirations, de ses possibilités, de ses rêves, des illusions qui la charment et l'honorent. Le philologue la considère dans l'empreinte de son intelligence et le symbole sensible de sa pensée.

Sans rabaisser les sciences, qui sont aussi l'honneur de l'esprit humain en général, et l'honneur de notre siècle en particulier, on est forcé de reconnaître qu'elles ne contribuent que faiblement à l'éducation intérieure de l'homme et à la direction morale de la vie. Elles restent presque étrangères à tout ce qu'il y a de grand, de généreux, de hardi et de tendre dans la nature humaine; elles ne satisfont point au grand précepte de la sagesse antique: *Connais-toi toi-même;* elles n'éclairent celui qui les étudie, ni sur sa destinée, ni sur la société, ni sur Dieu.

Le défaut radical des sciences, considérées au point de vue moral, c'est de ne pouvoir parler au

Digitized by Google

cœur. Or, l'esprit est le côté partiel de l'homme; le cœur est tout, et l'esprit a beau faire plus de chemin que le cœur, il ne va jamais aussi loin. La vraie grandeur de l'homme, a dit Vauvenargues, est dans son cœur. Aussi, l'étude des lettres est-elle infiniment plus favorable à l'ordre social et plus conforme à la nature humaine, parce qu'elle nous prend par ce côté sensible et vaste qui est à peu près le même dans tous les individus, et non par le côté raisonneur, inégal et borné qu'on appelle esprit. Les sciences, d'ailleurs, ne sont, pour la plupart des hommes, qu'une étude froide, compassée, qui ne s'adresse qu'à la raison mathématique, que l'industrie vient seule consulter, où l'art ne trouve pas d'aliment, dont le contact glace les âmes aimantes, et dans laquelle les cœurs blessés, agités par les troubles et les orages de la passion, ne trouvent aucun refuge.

Dieu nous garde, cependant, de méconnaître l'importance et la haute utilité des études scientifiques! Nous sommes chaque jour témoin des merveilles que la science enfante, et nous savons combien notre époque a droit de s'enorgueillir de ses succès. Elle a mis en œuvre avec une audace prodigieuse et infatigable les ressources de la nature et les expériences de la science. Les résultats obtenus, les victoires remportées sur le monde matériel sont incontestables. Nous reconnaissons que la civilisation, dans son sens le plus élevé et le plus vrai, ne peut s'opérer que par la double

Digitized by Google

influence du bien-être et de la moralité. Enrichir et moraliser les peuples, voilà le but éternel, le devoir souverain de tous les gouvernements. Mais aussi la civilisation se manifeste bien plus par l'action des intérêts moraux que par celle des intérêts matériels. Et c'est pourquoi les sciences, en inclinant toutes nos pensées vers les choses sensibles, en poussant les esprits vers la recherche exclusive du bien-être matériel, en égarant les âmes dans le monde des corps, ne contribuent que faiblement à l'éducation morale de l'homme, à sa formation réellement sociale, et par suite n'ont qu'une importance secondaire dans le gouvernement des sociétés humaines.

Quelque belles et utiles que puissent être les sciences, elles n'ont donc pas l'importance des lettres. Car, au-dessus des lois physiques qui règlent le monde matériel, il y a les vérités morales qui président au développement naturel des individus et des sociétés. Au-dessus de l'instruction, qui s'adresse à l'esprit, il y a l'éducation qui forme le cœur, éclaire et *prépare aux chances de la vie*, conserve les mœurs et dirige les caractères. Au-dessus de la science, il y a la vertu; au-dessus de l'intelligence, la volonté; la volonté! qu'il faut avant tout savoir maîtriser, gouverner, discipliner, soustraire aux passions et plier au joug salutaire de la vertu et du devoir.

L'éducation, ce principe de toute société civilisée, ce grand intérêt des familles et des peuples, cette

Digitized by Google

puissance qui fait la force des nations policées et les distingue, dans l'histoire, des peuples barbares, l'éducation n'est réellement complète et définitive que lorsque la littérature, de concert avec la religion, y a gravé son empreinte morale et imprimé son sceau civilisateur. En effet, la littérature est l'ensemble et la connaissance des belles-lettres, c'est-à-dire de toutes les productions de l'esprit où domine le beau moral et qui peuvent en inspirer le sentiment; c'est-à-dire de toutes les créations de l'intelligence, où sont exposés, sous une forme splendide et dans un langage pur et harmonieux, les vérités morales, les croyances supérieures, les principes immuables et éternels du vrai et du bien; car, selon le philosophe athénien, le beau est la splendeur du vrai et la forme visible du bien.

Le domaine de la littérature, et il n'en est pas de plus beau, c'est celui de la pensée, du sentiment et de l'art; sa part, et il n'en est pas de préférable, c'est celle du cœur; son influence, et il n'en est pas de plus grande, c'est celle qu'elle exerce à la fois sur les actions et les pensées, sur l'intelligence et la volonté, sur l'éducation intérieure des peuples, les progrès de l'esprit humain, la sagesse des lois, la noblesse des mœurs.

Tout ce qui est beau dans les cieux, sur la terre et sur les mers; tout ce qui est digne d'illustration; tout ce qu'il y a de touchant, de généreux, d'aimable dans la nature humaine; tout ce qu'il y a de grand

Digitized by Google

et de noble dans l'homme, ses lumières, son génie, ses vertus, ses dévouements, compose l'immense et riche domaine des belles-lettres.

Le bien et le beau! telles sont les sources parallèles et voisines qui se retrouvent nécessairement au confluent de la grandeur et de l'infini, et où viennent boire et s'en retournent désaltérés les disciples des lettres. Dieu, les lois éternelles et l'univers, voilà bien l'objet des connaissances humaines, et tel est aussi l'objet de la véritable littérature. Elle s'élève jusqu'aux cieux, pénètre jusqu'au séjour de l'Eternel, jouit de l'aspect et de l'entretien de la divinité, et transmet aux mortels, avec ses oracles et ses prodiges, le feu divin qui anime ses œuvres. Elle raconte les beautés de la nature, ses grandeurs, ses harmonies, ses magnificences. Elle chante la patrie, sa gloire, ses héros, sa foi, ses malheurs. Elle peint sous un coloris séduisant les charmes de la beauté, les nobles transports de l'héroïsme, les stoïques grandeurs de la vertu. Elle inspire les grandes passions, les mâles sentiments, les aspirations généreuses, les nobles enthousiasmes. Mais surtout elle épure et fortifie les âmes, agrandit l'intelligence et dirige la pensée.

Une grande passion, une passion sainte lutte dans l'espèce humaine contre les appétits bas et brutaux qui tendraient sans cesse à la dégrader; c'est la passion de la vérité, que l'homme recherche, par une inclination naturelle, comme le principe

Digitized by Google

de son être et le noble aliment de son intelligence. C'est cette passion qui rétablit à tout instant l'équilibre dans l'ordre universel, que les cupidités sensuelles troubleraient incessamment; c'est par cette passion seule que l'homme, au lieu de s'abaisser toujours davantage, à mesure que, par son industrie, il parvenait à satisfaire mieux et plus facilement ses besoins physiques, s'est, au contraire, élevé de plus en plus, adoucissant ses mœurs, perfectionnant ses lois, ennoblissant son intelligence.

C'est ce vaste besoin de l'âme humaine que la culture des lettres vient satisfaire, en développant les facultés de l'homme, en faisant grandir toutes ses puissances, en dirigeant sa raison vers les régions de la lumière et en stabilisant, pour ainsi dire, les assises de son intelligence. Alors les lumières se répandent; les superstitions et les erreurs disparaissent, car la faiblesse de l'esprit, autant que la corruption du cœur, donne naissance à des pratiques superstitieuses. Alors l'homme vit dans sa loi; il étend le cercle de son intelligence; il agit, en un mot, et l'action pour l'homme libre, c'est la vie. Exercé aux méditations sublimes et purifiantes, il connaît Dieu, il se connaît lui-même, il connaît sa place dans l'ordre des êtres, le principe, la règle et l'objet de ses destinées. Il a une idée plus nette et plus sûre de la distinction essentielle du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Son intelligence agrandie s'élève jusqu'à la contem-

Digitized by Google

plation de ces vérités infinies et fécondes, dont la connaissance dissipe les ténèbres de l'ignorance et de la corruption, et résoud les plus grands problèmes du monde intellectuel.

Mais c'est surtout par les fruits produits dans l'ordre moral, que l'étude des lettres se recommande à l'attention de tous, et c'est là principalement que nous trouvons un exemple des relations de la littérature dans sa meilleure et sa plus haute définition. Les lettres offrent à l'homme des moyens efficaces de perfectionnement moral ; elles sont la meilleure initiation à la vie pratique, et il s'échappe toujours de leur étude comme une puissante émanation de vie morale et d'activité sociale.

C'est à la fois une nourriture spirituelle pour l'âme et un doux et salutaire délassement pour l'esprit. C'est en même temps une récréation instructive et un frein moral. L'intelligence y trouve le plus exquis des bien-êtres, la plus délicate des jouissances ; d'un autre côté, la conscience en retire une règle fixe de conduite, et lui doit ses perfectionnements les plus marqués. L'étude des lettres renferme tous les devoirs de l'homme, et par conséquent le principe de sa vie. « Elle est, dans ses enseignements, la loi de son esprit, dans ses préceptes, la loi de son cœur. » Elle forme son entendement en formant ses croyances ; elle l'instruit de ses devoirs et de ses destinées, et par-là elle satisfait pleinement tous les besoins et tous les désirs de son âme.

Digitized by Google

Les doctrines sont les principes qui excitent et vivifient les actions, et de la justesse d'esprit découle nécessairement la droiture de conduite. Aussi, par l'adhésion du cœur aux doctrines élevées qu'enseigne l'étude des lettres, l'ordre se rétablit bientôt dans toute l'économie de l'être moral, et l'homme rentre en possession pleine et entière de toutes les facultés qui l'ennoblissent, le consolent, le moralisent et l'encouragent à faire le bien. Entouré des images de la beauté, vivant au milieu de ces images comme dans un air pur et serein, il s'en pénètre jusqu'au fond de l'âme et s'accoutume à les reproduire dans ses actions et dans ses mœurs. Uniquement soumis à la raison et à la vertu, il brave le mal et s'arme de ces sentiments mâles et courageux, qui sont, comme dit le premier Balzac, des courses que l'âme fait au-delà des devoirs communs.

Alors la pure lumière de la vérité pénètre dans les cœurs pour en régler les mouvements; y féconde le germe de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bien; règle les pensées de l'homme, ses affections, ses actions, par les deux grandes lois de la vérité et de la justice; suspend la puissance du mal, et développe tous ces germes précieux et salutaires que le Créateur a placés dans le cœur humain. Alors l'âme est comme placée sur un promontoire élevé; épurée et agrandie, elle plane dans les sphères supérieures, et s'élève aux idées de la grandeur morale. Le monde spirituel, le

Digitized by Google

monde de la conscience et des aspirations généreuses, dévoile ses horizons infinis, et s'ouvre entièrement à l'intelligence, qui s'y dilate et y trouve une expansion qui lui fait dominer les sens et la nature. Alors la délicatesse devient plus exquise, le langage plus pur, les mœurs plus douces, les élans généreux de l'âme plus multipliés. Le devoir n'est plus seulement une nécessité, mais encore une jouissance, un titre de valeur personnelle et de dignité. L'homme alors possède la véritable félicité, parce que le calme de l'esprit et la sérénité de l'âme compose le seul bonheur. Il s'accoutume à la bienveillance, et, par besoin autant que par justice, il se sent porté chaque jour à devenir meilleur. Il ressent plus vivement le noble penchant pour les choses héroïques, les actions magnanimes; il aime mieux la patrie, la gloire; il comprend mieux la véritable grandeur, le véritable patriotisme; il admire les héroïques dévouements, les dévouements entiers, complets, absolus, dont l'égoïsme et le calcul, ces dieux du monde social, n'arrêtent point les énergiques mouvements.

L'homme moral est esprit et cœur; il a donc besoin de deux choses, de nourriture et de lumière, de connaissance et d'amour. La culture des lettres pourvoit admirablement à ce double but, qui constitue l'homme parfait. En familiarisant l'homme avec les plus hautes pensées et les doctrines les plus spirituelles, elle perfectionne son

Digitized by Google

intelligence. D'un autre côté, elle forme son cœur, en développant le sens moral, c'est-à-dire l'image de Dieu en nous, et en assujettissant à la règle immuable du devoir les actions comme les pensées.

C'est pour cela que l'antiquité, toujours si judicieuse et si pénétrante, donnait à la littérature le titre de bonnes lettres; douces et humaines lettres, *bonæ litteræ, humaniores litteræ;* et c'est pour signifier que toute culture morale, que tout progrès intellectuel devient impossible en dehors de leur influence, que nos pères reconnaissants et justes donnaient, au bienfaisant empire des lettres, le doux nom d'humanités.

Humanités! c'est-à-dire que les lettres sont le perfectionnement de la raison et du langage par l'étude des plus beaux monuments de la pensée, de la parole humaine, de l'éloquence, de la sagesse et du génie.

Humanités! c'est-à-dire que l'étude des lettres, par les enseignements qu'elle nous propose, et par les modèles de vertus qu'elle nous rappelle, s'adresse aux instincts les plus élevés de l'âme humaine, la passionne pour tout ce qui est vrai, juste, grand et beau, et fait prédominer en nous l'amour des biens intellectuels, ou de la justice et de la vérité.

Humanités! c'est-à dire que par la connaissance approfondie qu'elle donne du cœur et de l'esprit de l'homme, elle élève les idées, assouplit les caractères, adoucit les mœurs, les transforme, les

Digitized by Google

transfigure et produit la civilisation, c'est-à-dire la bienfaisance sociale. Rien de plus propre, en effet, que la connaissance du cœur humain, à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine et bienveillante, à nous inspirer la douce concorde, la tendre humanité, l'esprit d'amour et de dévouement; aussi les hommes les plus éclairés ont-ils été presque toujours les plus indulgents, les plus désintéressés, et les plus enclins à se dévouer au bonheur de leurs semblables.

Humanités enfin; car c'est la culture des lettres qui produit les grandes âmes, les grands cœurs, les grands dévouements, les hautes intelligences. C'est la puissance qui civilise la barbarie, instruit l'ignorance, moralise la dépravation. C'est l'élément vital et réparateur qui transforme et fait revivre les peuples. C'est la vie véritable des intelligences et de leurs sociétés. C'est le refuge inviolable et salutaire de tous ceux qui sont agités par les troubles et les orages de la passion, de tous ceux qui éprouvent les mécomptes de l'ambition déçue, ou que l'infortune a frappés de sa main glacée. C'est la source où s'abreuvent toutes les sympathies généreuses. C'est le foyer où s'embrasent tous les enthousiasmes. Elle appelle, cette bienfaisante étude, elle appelle les âmes rêveuses et tendres, en même temps que les esprits positifs; ceux qui ont besoin de croire et d'aimer comme ceux qui ont besoin de connaître; ceux qui cherchent des

Digitized by Google

consolations comme ceux qui demandent des triomphes ; et les esprits s'en retournent illuminés, les âmes fortifiées, les cœurs soulagés.

Aussi les lettres furent-elles toujours cultivées avec enthousiasme et avec succès par les penseurs les plus sérieux, les génies les plus profonds, les esprits les plus pénétrants, les moralistes les plus purs et les plus vertueux. Ces nobles représentants de la raison humaine en ont fait leur culte, ils ont vécu dans leur étude ; et la postérité reconnaissante les a surnommés les conducteurs de l'humanité, pour avoir jeté dans les mœurs par leurs discours, par leurs écrits, par leurs exemples, comme les semences de la civilisation. Car le génie tient moins à la force de l'esprit qu'à la grandeur morale, et les grands écrivains sont presque toujours de nobles esprits et de nobles cœurs, qui honorent l'humanité autant par l'éclat de leurs vertus que par la splendeur de leur intelligence.

Les vrais gens de lettres et les vrais philosophes ont beaucoup plus mérité du genre humain que les conquérants. Le règne de certains guerriers est semblable « à un météore éclatant et rapide qui, après avoir parcouru la voûte azurée des cieux, en y répandant une lumière éblouissante, ne laisse sur sa route que de profondes ténèbres. » Leurs exploits sont chantés ; ils reçoivent ces hommages éclatants, partage de tous ceux qui ont vivement parlé à l'imagination des hommes. Mais, en cessant à leur mort d'être utiles à la nation, ils tom-

Digitized by Google

bent dans l'oubli ; tandis que les véritables écrivains conservent toujours leur premier éclat ; et, en cessant de vivre, ils ne cessent point d'être utiles au public. Ils enseignent du fond de la tombe avec autant d'autorité qu'ils enseignaient du haut de la chaire ; ils laissent des ouvrages dont la gloire ne s'éclipsera jamais, et. leurs œuvres à la main, ils traversent les distances et les siécles, et dominent les agitations de la multitude.

L'étude des lettres se manifeste également dans la personnalité humaine par le développement de la liberté, et, avec la morale la plus pure, avec la religion du devoir, elle imprime dans les âmes l'indestructible sentiment de l'indépendance, de la conscience humaine. Elle augmente la liberté, en augmentant son élan de toute la conscience des vérités qu'elle lui révèle. L'histoire nous apprend que la liberté des peuples par les progrès de la science est la seule qui avance toujours, sans reculer jamais ; toute autre liberté ne dure que ce que dure l'éclair qui précède la foudre. Une nation d'hommes éclairés, capables de connaître et d'apprécier les droits qu'ils tiennent de Dieu, ne saurait être réduite à la servitude. La tyrannie fuit devant les rayons de la science ; elle ne peut prévaloir que dans les pays où règne l'ignorance, qui jette toujours les peuples dans un nouveau lit de Procuste, où elle les mutile jusqu'à ce qu'ils aient perdu le mouvement et la vie.

Il faut la liberté aux aspirations du poète, aux

Digitized by Google

méditations du philosophe, aux recherches du savant. C'est la liberté qui protège la marche ascendante de l'humanité dans les voies lumineuses de la civilisation. La tyrannie, au contraire, infecte de son souffle les germes de tous les talents et de toutes les vertus, porte l'abrutissement dans les intelligences et la dépravation dans les volontés. Ce fut l'air de liberté que respira Tacite dans sa première jeunesse, sous le règne de Vespasien, qui donna du ressort à son âme et de l'élan à sa pensée; il devint un homme de génie tandis qu'il n'eût été qu'un homme d'esprit, s'il fût entré dans le monde sous le règne de Néron.

L'homme est à la fois personnel et sociable, le plus personnel et le plus sociable des êtres; et les lettres nous donnent l'expression la plus élevée et la plus étendue de la sociabilité. Elles attestent l'existence des peuples; bien plus, elles en marquent les différentes phases et les progrès. La littérature est comme le kaléïdoscope de la société vue en un clin-d'œil, où apparaissent et disparaissent les passions, les misères, les influences qui décident des destinées terrestres et de la direction de nos actes. Elle nous fait connaître tous les ressorts du corps social; elle nous en démontre tous les replis cachés, toutes les pulsations, tous les battements. C'est le miroir fidèle de l'époque où elle apparaît avec ses émotions, ses doutes, ses espérances, ses angoisses, ses symboles. C'est le cœur de notre espèce analysé dans tous ses replis

Digitized by Google

indépendamment de ses enveloppes. C'est, en un mot, l'homme tout entier dans son dualisme contradictoire, dans son intelligence complexe.

Les lettres ont donc des rapports intimes et nécessaires avec l'ensemble de la société et la marche générale de l'humanité. Elles épurent la conscience publique qui préserve des aberrations la conscience privée, ou les répare, et qui est comme l'âme des sociétés modernes. Elles rétablissent les rapports des hommes entre eux dans le sens de la vérité et de la justice; et ce que nous appelons les liens sociaux, tout ce par quoi nous vivons en commun, les lois, les coutumes, les institutions, les mœurs, l'opinion, se conservent et se maintiennent, sous le souffle bienfaisant des lettres, dans leurs rapports naturels.

Aussi les lettres sont-elles le premier signe et la condition même de la civilisation. Leur progrès, leur décadence, leur rétablissement et leur perfection peuvent être regardés comme la mesure et le degré de l'état moral des peuples. Car les peuples qui ne les cultivent pas ou qui ont cessé de les cultiver ne sont que des sauvages ou des barbares plongés encore dans une profonde ignorance, laquelle rend toujours l'homme brutal, grossier, misérable et cruel.

Telles sont les lettres. Tels sont les précieux effets, les résultats importans, les innombrables bienfaits que procure leur étude. Elles sont les asiles de la mémoire des héros, les dépôts sacrés de

Digitized by Google

la vertu et la gloire. Ce sont elles qui forment et enrichissent l'intelligence, ornent le cœur, adoucissent les mœurs, embellissent l'imagination, ennoblissent la sensibilité, et donnent à l'âme tout entière un élan généreux vers les belles choses. Ce sont elles qui polissent et perfectionnent l'humanité; ce sont elles qui, tout en rendant l'homme plus parfait, développent, fortifient et agrandissent de plus en plus la somme de lumières, de bien-être et de bonheur dont se forment la prospérité des familles et la civilisation des états. Ce sont elles qui ouvrent les voies de l'avenir et qui tracent les routes où doivent s'engager les siècles et les générations.

Qui dès lors pourrait encore hésiter à proclamer la haute et souveraine nécessité de la culture des lettres? Cette nécessité, tout nous la prouve, non-seulement la philosophie et la morale, c'est-à-dire la théorie de l'âme humaine, mais encore l'histoire, c'est-à-dire l'expérience des faits. Rien, en effet, de plus nettement accusé dans l'histoire générale que le fait du progrès indéfini de la civilisation sous l'empire toujours croissant des lettres, d'autant plus qu'il contraste manifestement avec le progrès de décrépitude qui assaillit les peuples, quand ils viennent à méconnaître leur souverain pouvoir. Ouvrons les annales de l'histoire; considérons les différens peuples de la terre à l'époque de leur décadence, et nous y trouverons la loi morale continuellement violée par les passions en même

Digitized by Google

temps que la vérité obscurcie par une multitude d'erreurs ; la volonté pervertie en même temps que la raison corrompue par d'innombrables superstitions ; le dérèglement des mœurs à côté des égarements et de la stérilité de l'esprit. En un mot, l'histoire nous dira « qu'on a vu la culture des lettres suivre constamment par toute la terre les progrès de la civilisation, naître, se développer, s'arrêter et s'éteindre avec elle. » Elle nous dira que le déclin de la littérature concourt toujours avec la décadence des vertus publiques et privées, et que l'affaiblissement du sens moral correspond toujours avec l'affaiblissement des études littéraires.

Il n'entre pas dans notre dessein de faire l'histoire même partielle de la littérature chez les différents peuples qui occupèrent tour à tour la scène du monde, et l'on comprendra facilement que nous pouvons à peine offrir quelques traits d'un si vaste tableau. C'est la ferme foi de l'histoire que l'étude des lettres est une source de morale et de progrès social. Partout où elles ont été cultivées, ont germé les vertus, et la civilisation a porté ses plus beaux fruits. Partout où elles ont été délaissées, la lumière intellectuelle et morale s'est obscurcie, l'image du bien s'est défigurée, le désordre a prévalu. Aussi nous contenterons-nous de rappeler brièvement les civilisations grecque et romaine ; et ce rapide coup d'œil jeté sur l'histoire du passé suffira pour nous convaincre du parallé-

Digitized by Google

lisme parfait qui existe entre le développement des études littéraires et le rayonnement simultané de la civilisation. Cette considération historique nous montrera jusqu'à l'évidence que l'extinction totale de la vie littéraire chez un peuple est l'entière extinction de la vie morale de ce peuple, comme de son parfait développement résulte pour les nations la plus grande force de vie. Nous terminerons cet aperçu historique par quelques réflexions sur l'état moral et intellectuel de la société contemporaine.

L'histoire de la littérature grecque, c'est l'histoire du peuple le plus heureusement doué qui fut jamais à la recherche et à la conquête du beau. La Grèce, dans une courte période et sur un territoire relativement imperceptible, a épuisé tous les genres de gloire et produit des chefs-d'œuvre qui ne cesseront de faire l'admiration et le désespoir de la postérité. Quiconque a en soi la religion du beau, s'incline avec respect devant ces legs précieux que nous laissa l'antiquité grecque, et vient y chercher des inspirations, des souvenirs et des modèles. Jamais les arts de l'esprit ne furent cultivés davantage et ne s'élevèrent à un si haut degré de perfection. Jamais l'art et la poésie ne jetèrent de plus vives splendeurs. Aussi le règne de la littérature et de la poésie fut-il pour les peuples de la Grèce l'époque de leur plus grande force réelle et de leur gloire la plus pure. C'est alors que la Grèce nous apparaît dans l'histoire toute rayonnante de beauté et de grandeur, honorée par de

Digitized by Google

grands génies, défendue par de nobles caractères, illustrée par les lettres qui l'enveloppent de toutes parts de leur lumineuse et vivifiante atmosphère. C'est alors qu'éclate l'amour de la patrie avec son énergie, sa plénitude, ses transports, ses délires même.

L'enthousiasme de la valeur, le sentiment de la liberté, les dévouements héroïques qu'elle inspire, la douceur et l'élégance des mœurs, le culte de la beauté, le sentiment développé de l'art et du goût avec ses émanations bienfaisantes et ses applications sociales, tels sont les grands caractères qui distinguent la civilisation hellénique; tels sont les grands traits qui placent le peuple grec au-dessus de tous les autres peuples de cette époque, et font de son histoire la plus splendide expression de la civilisation antique. Cette histoire est pleine de faits éclatants et de noms illustres, qui ont laissé de nombreux et frappants témoignages de la sagesse dans ce qu'elle a de plus éminent, du courage dans ce qu'il a de plus intrépide, du génie dans ce qu'il a de plus noble et de plus élevé.

C'est qu'il y a dans la culture des lettres quelque chose qui soutient la raison et le cœur, produit la sociabilité et élève la nature humaine à une hauteur qu'elle ne peut atteindre sans le secours de cette étude. C'est qu'il y a dans les lettres un principe bienfaisant et moralisateur qui réalise la perfection de l'intelligence, de la moralité, de la civilisation, dont restent éternellement privés les

Digitized by Google

peuples qui ne les cultivent pas, et qui s'altère et s'éclipse chez ceux qui les négligent, comme nous le prouve l'exemple même de la Grèce.

Après avoir été le foyer des lumières du monde alors connu, après avoir porté le sceptre de l'intelligence et de la puissance, la Grèce s'arrête tout-à-coup dans sa marche civilisatrice. On n'y voit plus que les débris d'une puissance autrefois si florissante; elle éprouve, à tous moments, les cruautés du despotisme et les convulsions de l'anarchie. Hier, reine des peuples, elle n'est plus aujourd'hui qu'une nation asservie, devenue le mépris et l'esclave des autres peuples. Les Grecs, avilis et corrompus, courent au-devant de la servitude; enveloppés de toutes parts des ténèbres de l'ignorance et de la corruption, ils se livrent aux excès les plus contraires à la nature et à l'humanité. « Plus de lois, plus de citoyens; nulle idée de la gloire, nul attachement au bien public. La vertu, comme la vérité, est soumise à une sorte d'ostracisme; et ce peuple, enfant corrompu, se fait un jeu de tout, de la religion comme de la société, du gouvernement comme des mœurs. » (Lamennais.)

A cette pauvreté morale, correspond historiquement la décadence de l'intelligence; à cette corruption du cœur, viennent s'adjoindre les égarements et la stérilité de l'esprit.

Le style n'est plus qu'une phraséologie déclamatoire et empesée, née des querelles philosophiques.

Digitized by Google

La poésie, ne s'inspirant plus de l'enthousiasme de la foi, de l'amour sincère de la vertu et de la vérité, n'est plus que la glorification des plus mauvais instincts de la nature. La philosophie « évoque en vain, sous le platane du Pirée, l'esprit errant de Platon, » et le cap Sunium, qui a été le témoin de ses sublimes méditations, n'est plus ému que par les flots courroucés du génie des tempêtes. On n'entend plus, à l'Académie ou au Lycée, ces grandes voix des philosophes, si pleines de raison, de calme, de dignité, de conscience, de liberté. Ces grandes intelligences ne laissent plus échapper ces sublimes et bienfaisantes notions de morale, qui allaient trouver les masses et leur révélaient la vraie destinée de l'humanité. La tribune aux harangues est muette; l'agora est déserte. L'éloquence n'est plus qu'un fastueux néant, qu'un jeu d'esprit qui remplace l'intelligence et l'inspiration; et dans les écoles règne, avec les rhéteurs et les sophistes, le bel esprit qui est le plus irrésistible agent de corruptiun qui puisse attaquer l'art et la pensée. A force de subtilités et de vains raisonnements, ces indignes successeurs de Socrate et de Platon « confondirent toutes les idées, obscurcirent toutes les notions, énervèrent toutes les croyances, nièrent toutes les lois, et par là creusèrent un abîme profond, au fond duquel la société grecque tomba toute brisée et sanglante. » Aussi la Grèce, après avoir brillé de tout l'éclat de l'intelligence et de la vertu, retomba dans l'abjection

Digitized by Google

des races dégénérées; elle fut asservie et prouva de nouveau cet axiome de l'histoire : Toute nation sans lumières, lorsqu'elle cesse d'être sauvage et féroce, est une nation avilie et tôt ou tard subjuguée.

Le même phénomène intellectuel et moral se reproduit exactement dans l'histoire romaine. Que pourrions-nous dire après Montesquieu, après Gibbon et tous les historiens qui étudièrent et décrivirent les causes de la décadence romaine? Le peuple n'est plus qu'une ruine vivante, dont le souffle de la puissance s'est retiré, et qui roule à la mort sur la pente fatale de la décadence. C'est une nation dégénérée dont la dégradation ne demande plus au pouvoir que les jeux et les fêtes publiques. Pour bien comprendre la corruption de la société romaine, pour bien apprécier les difformités morales monstrueuses que présente le peuple-roi dans la dernière partie de son histoire, il faut étudier les œuvres de Tacite, il faut lire ces pages tachées de débauche, de honte et de sang, où la vertu antique et stoïque prend le burin et l'apparente insensibilité de l'histoire pour inspirer la haine de la tyrannie, la puissance de la vertu et la grandeur des dévouements héroïques. Aux Marcellus, aux Fabricius, aux Fabius, ont succédé les Néron, les Tibère, les Galba. La liberté n'est plus qu'une chimère, qu'un vain fantôme; et avec la liberté, la bonne foi, la vertu, les mœurs ont disparu, le courage et la valeur se sont évanouis.

Digitized by Google

Cette période est également pour les lettres une époque de dégradation complète et de stérilité. Tout se mêle et se confond. De toutes parts la corruption entre dans le langage comme dans les mœurs, et les grandes compositions disparaissent. Les lettres romaines, qui avaient jeté un si vif éclat sous le règne d'Auguste, sont précipitées vers une décadence rapide. Le goût des belles-lettres se corrompt, et la véritable éloquence disparaît avec Cicéron, Hortensius, Messala et Pollion. L'histoire a justement flétri les écrivains de cette époque du nom de panégyristes et de rhéteurs. Ce sont des esclaves qui n'écrivent que pour flatter les tyrans, et dont l'éloquence vénale ne produit que de froides déclamations. Ce sont des affranchis qui, pour être applaudis par les patriciens corrompus et être admis à leur table, flattent les grands vices et les débauches monstrueuses de Rome, « prodiguent l'esprit, les traits délicats, le faux goût devant des débauchés, et colportent dans les maisons des grands leur facilité et leurs inspirations disponibles. Quintinien, la gloire de la toge romaine, vante la sainteté de Domitien, son éloquence, son talent poétique. Martial se met à ses genoux et baise la poussière que foule César. Tacite lui-même a accepté des places de César et les a peut-être méritées. » (M. Nisard.)

Le génie polémiste et sophistique avait usé la Grèce; il fut également fatal à la puissance romaine, et l'école des rhéteurs et des sophistes

Digitized by Google

contribua plus encore que l'invasion des barbares à la destruction de ce grand empire, qu'avaient élevé plusieurs siècles de gloire militaire, de vertus civiles et d'illustrations littéraires. Cette funeste école, que n'inspiraient point l'amour du bien public, le souffle de la vertu et des nobles enthousiasmes, ne respecta rien, ni les vérités les plus apparentes, ni les plus assurés fondements de la société, ni les lois les plus vénérées dans l'ordre de la politique, de la morale et de la religion. Ainsi trahie et polluée par ceux-là mêmes qui avaient mission de rétablir le règne de la vertu et de la vérité, en faisant revivre le goût des belles lettres et de la saine littérature, Rome, avilie et corrompue, tomba devant le premier barbare qui se présenta devant ses murs.

Comme la Grèce et l'Italie, ses sœurs en gloire ainsi qu'en abaissement, l'Afrique nous offre un exemple frappant des rapports intimes qui existent entre la littérature et la marche de la civilisation, entre les produits intellectuels et la vie morale des peuples. Sur le sol de l'Afrique ont fleuri quelques-unes des plus puissantes et des plus anciennes monarchies, et une de ses grandes vallées fut le berceau des lettres, des sciences et des arts. L'Afrique qui abrita la florissante Carthage, l'Afrique qui fut le jardin de Rome et qui produisit Tertulien, Térence et saint Augustin, l'Afrique a descendu, avec l'invasion des barbares, la pente d'un effroyable néant moral; elle a reculé dans la bar-

Digitized by Google

barie, elle est tombée dans la dégradation et l'avilissement. Depuis lors toutes les civilisations ont cotoyé l'Afrique, aucune n'a pu y vivre. Après un éclat passager, le flambeau s'en est éteint dans les guerres, dans le sang, dans la barbarie, dans l'ignorance. A quelque page qu'on ouvre les sinistres annales de cette partie du monde, une lueur de feu les éclaire, ou c'est une nuit profonde du sein de laquelle sortent par intervalles d'effroyables clameurs de mort et d'inconsolables gémissements.

Après l'invasion des barbares, les études cessèrent en Europe. La philosophie et les lettres devinrent comme ensevelies sous les débris de l'empire romain. La domination des barbares couvrit le sol de ruines, et sur ces ruines se déployèrent les passions grossières et brutales des conquérants. La barbarie et l'ignorance régnèrent tour à tour avec les superstitions avilissantes et les extravagances perturbatrices qu'elles entraînent toujours avec elles. Durant cette période, la société fut livrée en proie à d'effroyables tourments, et faillit périr sous le choc des hordes farouches vomies par le Nord.

Toutefois, les lettres et les arts, qui avaient été également frappés d'un sommeil profond et léthargique pendant cette nuit si longue qui s'étend du siècle de Constantin à celui des Médicis, triomphèrent enfin de la barbarie qui était venue se jeter à travers leur action régénératrice. Leur salutaire influence civilisa ces hommes grossiers, et les ténèbres qui voilaient l'horizon du monde social

Digitized by Google

disparurent devant leurs pures et limpides clartés. La civilisation reprit sa marche bienfaisante et rayonna dans toute sa splendeur sous le règne de Louis XIV.

Le dix-septième siècle offre aux applaudissements de la postérité la plus rare assemblée de grands esprits et d'hommes de génie que l'histoire ait jamais enregistrée dans ses annales. Il y eut en ce temps-là, « dans toute l'Europe, comme un effort unanime des esprits pour reculer les limites des connaissances humaines, et rien, dans les siècles qui avaient précédé ou qui ont suivi, n'est comparable à cette espèce de ligue qui se forma, sous Louis XIV, entre les hommes du plus haut génie et de la plus pure vertu pour conquérir la vérité. » (Lamennais.)

Notre siècle semble avoir abandonné les tendances littéraires de cette grande époque. C'est vers les sciences que se détermine d'une manière très-nette le courant des intérêts qui ont déserté aujourd'hui les lettres. Une impulsion irrésistible, dont la source remonte à la philosophie sensualiste du XVIII^e^ siècle, pousse et entraîne presque fatalement les esprits à la culture exclusive des sciences. Les arts industriels reçoivent une active impulsion. Tous les ressorts de l'activité humaine se déploient pour centraliser toutes les forces de l'intelligence et diriger chacune d'elles vers les applications des découvertes opérées par la science.

A Dieu ne plaise que nous soyons ni injuste, ni

Digitized by Google

ingrat ! Nous comptons tous les bienfaits de la science, et nous reconnaissons que l'industrie lui doit la plus belle part de ses triomphes et de ses succès ; que l'humanité lui est redevable des améliorations, des perfections et des progrès qui se sont accomplis dans la société depuis le commencement de ce siècle. Nul plus que nous n'admire ces hommes patients, laborieux, dévoués ; héros paisibles, comme les appelle Cicéron, qui, dans la retraite et le silence, au prix de veilles et souvent de privations, face à face avec la nature, l'interrogent, la pressent et obtiennent d'elle la révélation de ces vérités fécondes qui, à la fois, enrichissent notre intelligence et embellissent notre globe.

Si les horizons de la science se sont prodigieusement étendus, d'un autre côté les sphères littéraires tendent chaque jour à se restreindre. Et tel est aujourd'hui le péril qui les menace, que des esprits supérieurs, d'ailleurs, mais exclusifs, ont voulu faire prévaloir l'opinion que les lettres ne font que surcharger le programme d'une éducation libérale ; que la science des lois physiques suffit pour former le fondement de l'instruction morale et religieuse, et qu'elle doit être considérée comme le meilleur moyen d'élever l'âme, de nourrir et d'exercer la raison, et d'atteindre le but suprême de l'éducation. Une pareille opinion sape trop les bases les plus inébranlables de la nature humaine pour que nous prouvions le droit que possèdent les lettres à conserver leur prépondérance

Digitized by Google

déjà consacrée par le temps. C'est pourquoi nous regrettons ce mouvement des esprits vers les sciences au détriment de la littérature, au détriment de l'art et du goût. C'est pourquoi nous déplorons l'abandon de ces études supérieures qui forment surtout et avant tout l'homme moral, et procurent les vrais biens de l'intelligence, en développant tout ce qu'il y a de plus pur, de plus noble et de plus élevé dans la nature humaine.

Car, déjà nous l'avons dit, les belles-lettres, c'est l'air ambiant de la nature humaine, c'est la génération féconde et inépuisable de toute civilisation. Tout ce qui rentre dans le domaine littéraire fait partie de l'organisme même du peuple, et correspond directement et promptement avec ses facultés morales, car le peuple vit beaucoup plus par le cœur que par l'intelligence. Semblables au soleil qui, par la vertu de ses rayons, met en mouvement l'appareil de la vie à la surface de la terre, les études littéraires vivifient toute l'organisation sociale, et enveloppent les âmes d'une atmosphère spirituelle; nous la respirons, nous en vivons, elle fait partie de notre substance, et son pouvoir se fait sentir sur ceux-là mêmes qui semblent rester étrangers à son action immédiate.

Cette disposition des esprits à la culture des sciences et des arts industriels a donné naissance, dans ces derniers temps, à une littérature fort peu divertissante; nous voulons parler des publications faites par les économistes. Cette littérature peut avoir

Digitized by Google

les résultats les plus terribles et les plus désastreux. En effet, « depuis que l'économie politique se trouve admise, comme science et comme doctrine sociale, à exercer une action directe et à peu près exclusive sur la destinée des peuples, il s'est fait dans l'esprit humain une éclipse totale de vérité. Non contents de réduire, aux misérables proportions d'une théorie des intérêts matériels, le but sublime de l'homme ici bas, quelques prétendus savants se mirent à la recherche du bonheur absolu qu'ils espéraient trouver dans les conditions physiques des individus et des sociétés, et, par suite, en dehors des conditions morales de toute civilisation. »

Ce n'est pas que l'économie politique ne possède une certaine importance, et ne puisse utilement renseigner les nations. Elle est bonne, tant qu'elle reste une anatomie sociale qui décrit et examine des faits. Elle est digne de l'attention de tous, tant qu'elle développe les vérités qui peuvent contribuer à l'accroissement de la richesse publique, au développement du bien-être matériel et moral des populations. Mais la plupart des économistes ont outrepassé cette règle : semblables à ces carabins de bas étage qui nient l'existence de l'âme humaine, parce qu'ils ne l'ont jamais rencontrée sous leur scalpel, ils ont expérimenté cruellement sur la société, comme sur une âme vile, *in animâ vili;* et, après avoir disséqué les peuples tout vivants pour chercher dans leurs entrailles les mystères de l'organisation sociale, ils n'ont vu que

Digitized by Google

l'extérieur, le costume, et non l'homme ; ils n'ont pas aperçu cette force intérieure et toute spirituelle, qui est la vie de l'homme et plus encore celle des nations. Alors, enseignant une doctrine nouvelle, ils prêchèrent l'amélioration de l'homme par le déchaînement de ses appétits, et poursuivirent la fondation d'une société inconnue jusqu'alors, espèce de monde idéal rêvé par des sophistes, dont la souffrance serait bannie et qui ne connaîtrait pas la misère. Ils s'imaginèrent créer la société avec de simples combinaisons, et affirmèrent que la loi des sociétés tient toute dans le développement de la richesse, et que cet accroissement successif de bien-être est le but véritablement social et la seule amélioration possible de la dure condition humaine. C'était là répondre à une question morale par une raison économique. C'était déplacer la question sociale, en la mettant dans un accroissement de richesse, au lieu de la mettre dans un accroissement de moralité. C'était bouleverser toutes les notions d'ordre et de justice, enlever à la nature humaine ses plus sublimes espérances, et rejeter les données les plus certaines de la science historique.

Car, déjà nous l'avons dit et nous le répétons, l'histoire nous apprend que l'abus des richesses est l'écueil fatal et redoutable où toute société humaine vient échouer, et l'expérience démontre que les peuples s'élèvent à de plus hautes destinées par les influences morales que par la facile et abon-

Digitized by Google

dante satisfaction des besoins physiques. La splendeur éclipsée des républiques batave et italiennes montre avec quelle facilité s'effacent et disparaissent les richesses et les grandeurs, qui prennent uniquement leur source dans le commerce et l'industrie.

On prévoit le mal de ces doctrines qui, affaiblissant les lois morales, ne laissent en perspective que la glorification du succès, la recherche du bien-être matériel, et préparent les plus tristes avilissements.

Aussi ces funestes doctrines ont-elles porté des fruits de mort. Le niveau des mœurs publiques s'est abaissé d'une manière effrayante; le bon sens lui-même n'est pas resté à l'abri des ravages de l'erreur et de la contagion des mauvaises doctrines. « De douloureuses réflexions s'élèvent dans le cœur, quand on jette un regard sur la société moderne. On y voit ces grandes vicissitudes de la fortune qui tour à tour ont élevé ce qu'elles avaient abaissé, abaissé ce qu'elles avaient élevé; et, en déplorant ces bouleversements successifs de l'ordre social, on ne peut que gémir sur les rudes atteintes qu'ils portent au droit et à la morale, » au sentiment et à la consistance du devoir, à l'énergie de la conscience et à la majesté des lois et de la justice. « On se demande ce qu'il y a aujourd'hui de permanent et de durable dans la société, et on n'y voit rien de constant que l'inconstance universelle. » Tant de bouches glorifient de toutes parts le succès,

Digitized by Google

tant d'efforts le poursuivent, tant d'intelligences l'adorent, que les esprits les plus droits et les meilleures natures ont besoin de se surveiller, pour résister au torrent qui porte l'hommage public aux pieds impurs de quiconque a réussi. Qui s'avise de répudier ces avilissantes doctrines? Qui songe à protester contre ces tendances corruptrices? Tout s'énerve, même la conscience. Les cœurs se dessèchent; le dévouement fait place à l'égoïsme; chacun aspire au bien-être; tous cherchent la vie commode. Où est l'abnégation? Où est le sacrifice? Où est la volonté de faire prévaloir un principe contre l'intérêt?

La société expire sous le colosse d'argent, qui étouffe aujourd'hui tous les plaisirs nobles, les pensées élevées, les goûts exquis, les sentiments généreux. L'or, ce dieu du jour, la vraie pensée immuable, étouffe toutes les autres, paralyse les instincts du devoir, ferme la conscience, détruit les plus douces expansions, les plus tendres élans, les entraînements les plus nobles, pour mettre à la place de ces aspirations généreuses l'audace qui calcule, la dissimulation qui prend tous les masques, l'adresse qui se fait des auxiliaires de toutes les passions et de tous les intérêts, la manière adroite de se conduire pour le succès, sans trop s'embarrasser de ce qu'en pense la conscience, en un mot l'astuce rapace et l'intrigue hypocrite.

En vérité, un philosophe qui s'aviserait de dire, aujourd'hui, comme autrefois Socrate: « Connais-

Digitized by Google

toi toi-même » ne serait pas sans doute condamné à boire la cigüe; mais assurément il ne serait guère écouté, tandis que chacun applaudira celui qui nous instruira des propriétés des corps et des jouissances qu'on en peut retirer. Et pourtant, sans la morale, qu'est-ce que le monde ? Qu'est-ce que la société des hommes ? Que signifient la politique, la justice et les lois ? Ouvrez les annales de l'histoire, et vous y verrez ce que deviennent les nations où il ne reste ni foi, ni honneur, ni respect des traditions, ni affection, ni sacrifice.

Les gouvernements eux-mêmes, ces gardiens naturels de la dignité et de la conscience des peuples, semblent s'abandonner à ce courant envahisseur des intérêts matériels. Les questions de finance et d'économie sociale occupent le premier rang dans la politique des pouvoirs publics; et les entreprises financières sont devenues un levier politique pour gagner les sympathies du pays, comme les réactions financières revêtent bientôt un caractère politique. Nous pouvons appliquer à notre époque ce que Montesquieu disait déjà de son temps. « Les politiques grecs ne reconnaissaient d'autre force qui pût soutenir le gouvernement que la vertu. Ceux d'aujourd'hui ne nous parlent que de manufactures, de commerce, de finances, de richesses et de luxe même. » Et cependant, nous ne devons cesser de le répéter: ce n'est pas seulement par la protection et le développement des intérêts matériels que les gouvernements accomplissent leur

Digitized by Google

mission de salut public; c'est aussi et avant tout par le respect de ces nobles intérêts moraux qui sont pour les sociétés ce que l'âme est au corps, et sans lesquels elles ne s'élèveront jamais à la hauteur de leur œuvre providentielle.

Mais quel que soit le degré de dissolution où soit tombée une société, le mal n'est pas irréparable quand les peuples gardnet une puissante virtualité de régénération morale par la force des idées. Ils vivent de l'esprit, ils y trouvent d'inépuisables ravivements, des retours soudains, des renaissances inespérées. Cette force de régénération réside dans les idées morales. Mais cette vertu régénératrice qui peut seule ranimer les sociétés que le marasme décompose, où l'humanité ira-t-elle aujourd'hui la puiser? Qui la replacera dans la voie de ses destinées? Qui sauvera la société actuelle plongée dans la sombre atmosphère du doute ou uniquement occupée des soins du mercantilisme? Est-ce notre littérature qui purifiera les cœurs corrompus par les jouissances et relèvera les esprits énervés par l'égoïsme? Est-ce notre école philosophique qui consolera les multitudes des angoisses et des déceptions de l'existence? Est-ce dans la contemplation des œuvres modernes que le peuple ira revivifier ses croyances et puisera l'idée du vrai et du bien, but suprême de l'activité humaine?

Nous n'hésitons pas à le dire, cette mission conservatrice, la littérature contemporaine ne l'a pas accomplie; ce noble et glorieux devoir, elle ne l'a

Digitized by Google

pas rempli. Avec le siècle, elle a descendu la pente rapide de dégénérescence sociale, et les œuvres qu'elle a produites ont été presque toutes frappées de stérilité et d'impuissance.

Sans doute si l'on jugeait des mouvements littéraires par le nombre de livres qu'ils mettent au jour, on devrait, à juste titre, attribuer à notre époque une place importante dans la république des lettres. Car jamais siècle littéraire n'a manifesté tant de fécondité et de puissance pour les choses de l'esprit. Mais cette opinion serait une erreur. Les œuvres vraiment littéraires ne sont pas de celles qui s'impriment et dont les volumes se succèdent et se multiplient rapidement. Aussi dans cette agitation fébrile de l'intelligence, dans ce tourbillon littéraire auquel nous sommes en proie, un esprit judicieux ne voit qu'une espèce ou plutôt qu'une ombre de luxe littéraire, qui nuit à l'opulence réelle par cela même qu'il en offre l'apparence.

On l'a souvent répété, ce qui manque à la société contemporaine, c'est la passion des choses élevées et des aspirations généreuses; et cette privation a produit l'altération des consciences et l'abaissement des caractères. Ce qui manque aux productions de l'art contemporain, c'est la grandeur morale, c'est la foi qui est la base de toute inspiration véritable et le principe générateur de tout progrès moral. En effet, c'est la foi qui élève, inspire le talent et l'échauffe de ses rayons propices. Elle lui trace sa

Digitized by Google

route, elle le guide dans sa marche, semblable à cette colonne de feu qui précédait les Hébreux dans le désert. C'est elle qui produit les solides pensées et féconde les grandes aspirations. C'est elle qui fait fleurir les idées neuves, et qui rend les productions immortelles, en les illuminant d'un rayon de la lumière divine. C'est sous le souffle bienfaisant de la foi que se construisent ces œuvres durables, ces monuments qui bravent la tempête, et que ne renverse point la main du temps. Quand l'astre de la foi est à son déclin, alors l'humanité tombe muette et découragée, sans force suffisante pour marcher dans la voie des progrès pacifiques. Alors on dirait qu'avec la foi s'est retiré du cœur de l'humanité le souffle de la puissance; alors l'art et la poésie, au lieu d'être le reflet des cieux, ne sont plus que le miroir fidèle des ridicules, des petitesses et des misères de l'humanité; au lieu d'embellir, ils dépeignent; au lieu d'éclairer les peuples, ils jettent le désordre dans les intelligences et la dépravation dans les volontés.

La plupart des écrivains contemporains n'ont point trempé leurs lèvres dans ces fleuves vivifians de la foi, d'où l'esprit sort fécond et régénéré. Le monde moral ne leur a jamais apporté les solennelles et sublimes méditations qui font les poètes. Ils n'ont pas regardé dans la vie avec les yeux de l'âme; ils n'ont pas ouvert les portes de l'invisible et de l'infini; ils se sont contentés de saisir un monde périssable sans pressentir le monde im-

Digitized by Google

mortel. Leur inspiration s'est arrêtée avant d'avoir touché l'infini, et leur esprit s'est également arrêté avant d'avoir touché le fond du cœur de l'homme. Car, selon Beethoven, l'art c'est l'effort de l'homme vers l'infini, et chaque production de l'art doit remonter à la source céleste, d'où elle n'est descendue que pour rendre témoignage du lien mystérieux qui unit l'homme à la divinité. Aussi, parmi les compositions contemporaines, on ne trouve pas ces productions suaves, ces œuvres aimables et brillantes, ces tableaux pleins d'enjouement, de délicatesse et de fraîcheur, qui calment les passions dans les cœurs, et font planer l'âme dans les sphères supérieures. Il ne s'y glisse presque aucun éclair de préoccupation morale, et il y manque toujours l'idée philosophique, laquelle prête son énergie secrète à la pensée et la frappe d'une empreinte de force et de vie.

A nos yeux, la mission de l'écrivain consiste à produire des travaux consciencieux, des œuvres sérieuses qui puissent améliorer les conditions morales, en élevant le niveau de la moralité et de l'intelligence humaine. C'est en comprenant ainsi les services que les écrivains peuvent rendre à la société, qu'ils grandiront leur tâche à la hauteur d'un véritable sacerdoce. Mais ont-ils toujours été à la hauteur de cette sainte mission, et n'ont-ils pas au contraire contribué à égarer les peuples, au lieu de les éclairer ? Au lieu de les diriger vers la perfection morale, condition de tout véritable

Digitized by Google

progrès, ils ont contribué à affaiblir les ressorts de la loi spirituelle. Pour flatter le goût du public, ils ont enchaîné la production intellectuelle dans les limites de la plus étroite frivolité. Pour émouvoir une génération blasée, ils ont imaginé des turpitudes et inventé des passions monstrueuses. Sous leur plume, le vice s'est revêtu d'un coloris séduisant, et de riants tableaux ont rendu la débauche intéressante. « La passion autrefois était humiliée et repentante, elle est aujourd'hui glorifiée dans ses plus vils excès. Elle tendait à se faire excuser, elle porte le front haut; elle défie, elle est insolente ; c'est à l'honnêteté à baisser les yeux. »

Des forçats, des bandits, des espions, des courtisanes sont les héros à peu près exclusifs des auteurs à la mode. Ils ont abandonné le culte du beau moral pour se dévouer au culte de l'horrible et du fantastique ; ils sont allés puiser leurs inspirations dans les bas fonds de la société ou dans les carrefours de la Bohême. Plusieurs mêmes, dans des ouvrages pleins de fiel et de haine, se sont constitués les chantres et même les champions des plus mauvais instincts de la nature ; ils n'ont épargné ni le devoir, ni l'honnêteté, ni la sainteté de la famille ; ils ont exploité tous les vices et toutes les corruptions, et par là ils ont jeté la perturbation dans le corps social déjà remué par tant de doctrines et de passions subversives.

Si la littérature contemporaine veut continuer le rôle prépondérant et éminemment civilisateur qui

Digitized by Google

a toujours appartenu aux belles-lettres, si elle veut imprimer à l'humanité une direction de plus en plus progressive, il faut donc qu'elle se retrempe aux sources vives de l'inspiration morale. Cela ne fait aucun doute. Il faut qu'elle croisse, qu'elle s'élève, qu'elle épure son atmosphère, qu'elle aborde, en un mot, aux régions supérieures de l'art et de la poésie. Là est la question; là est l'œuvre.

L'intelligence humaine s'imprègne et vit de l'atmosphère des idées qui l'entourent; et l'époque matérialiste où nous sommes a exercé une fatale influence sur le caractère des écrivains. Aujourd'hui, l'art n'est plus une religion, c'est une possession; le talent n'est plus un don du ciel cultivé avec amour et respect, c'est un trésor exploité par intérêt et par orgueil. Aussi la spéculation, se substituant au travail et à l'inspiration, a travesti en de misérables compilations ce qui devait être un monument élevé à l'intelligence de notre siècle. La facilité productive, voilà la plaie qui ronge aujourd'hui le vrai talent et l'empêche d'éclore. La plupart des écrivains de ce temps ne paraissent écrire que pour les libraires. Leurs œuvres sentent l'improvisation; l'observation est superficielle, on voit les déviations du plan et la hâte de l'exécution. Pressés de jouir, ils s'empressent de produire; ils recherchent moins les honneurs que le succès, et la gloire argentifère, si nous pouvons

Digitized by Google

nous exprimer ainsi, est le seul fruit qu'ils veulent retirer de leurs travaux.

A Dieu ne plaise que nous voulions retirer à l'homme de lettres qui, trop souvent, lutte contre les douleurs de la pauvreté, le fruit légitime des veilles qui ont pâli son front et des méditations qui ont usé son âme. Nous avons toujours présentes à l'esprit les images de Gilbert, de Chatterton, d'Hégésippe Moreau, parvenus au dernier moment de leur lutte avec cette société, à laquelle ils ont prodigué leurs pensées, leurs veilles, toute leur âme, et qui ne leur a donné, pour prix de tous ces labeurs, qu'un renom stérile, le dénûment et un grabat dans un hôpital. Mais, sans tomber à cet égard dans le puritanisme de Boileau, on est en droit de demander davantage à ces écrivains touchés de la muse littéraire, et auxquels la nature a donné le talent, le génie même, pour l'employer à servir les intérêts de l'humanité.

Dans ce rapide coup d'œil jeté sur la situation morale et intellectuelle de la société contemporaine, nous n'avons pas voulu dénigrer notre siècle; nous lui savons gré de ses efforts et de sa bonne volonté. Certes, l'intelligence ne manque pas à notre époque. Les bons esprits, de même que les cœurs vaillants, existent de notre temps; s'il y a des cœurs débiles, il y a aussi des âmes énergiques et puissantes, et de nobles caractères comme d'admirables talents aiment encore la vertu et servent la vérité. Mais nous devons dire aussi avec un ora-

Digitized by Google

teur illustre : « Quel contraste entre les productions du jour et les œuvres toujours marquées du sceau de l'enthousiasme et des aspirations généreuses que nous a values, au commencement du siècle, la renaissance de la philosophie et de l'histoire, de l'éloquence et de la poésie. » En effet, jamais siècle littéraire ne vit s'ouvrir devant lui de si belles perspectives de puissance et de grandeur. Alors notre littérature semble pouvoir prendre la forme et la saveur des grandes époques. Alors des hommes de génie, dont on ne peut nier ni la force de l'intelligence, ni la grandeur du talent, apportent, dans les diverses branches de la littérature, un charme et une profondeur dignes des grands siècles littéraires. Mais, à ces grandes individualités fécondes en œuvres originales, ont succédé depuis les médiocrités obscures, les producteurs de littérature, et, si nous pouvons nous exprimer ainsi, les manipulateurs de succès. Mais depuis, ces œuvres consacrées à la vraie beauté et marquées du sceau de l'enthousiasme et de la foi, ont été remplacées par des romans de pacotille, par des compositions frivoles, quand elles ne sont pas dépravées et pernicieuses, créations éphémères où la sécheresse du style le dispute à l'obscurité de l'idée. La théorie de l'art pour l'art s'est installée triomphante sur nos théâtres, et la production intellectuelle a été circonscrite dans les romans, genre de littérature qui fut inconnu à l'antiquité et qui ne s'introduisit dans les lettres grecques et

Digitized by Google

romaines que quand le goût eut dégénéré et que les mœurs se corrompirent, et qu'on eut préféré aux belles pages des historiens et des poètes des récits d'actions mensongères.

Prenons garde, la société actuelle est livrée, comme l'Océan, au souffle des vents, au flux et au reflux des opinions, et à la génération des faits. « Les intérêts ont tout envahi; du cœur, ils ont chassé tous les sentiments; de l'âme, ils ont chassé toutes les croyances et tous les enthousiasmes; de l'esprit, ils ont chassé toutes les poésies; dans la société, ils ont détruit tous les respects. » L'intelligence humaine s'est appauvrie, et les ténèbres se sont amoncelées sur le monde moral.

Devant ce péril imminent qui menace les sociétés nouvelles, la mission des écrivains est de continuer l'œuvre de tous les instituteurs du genre humain, en opposant les richesses morales et les vrais biens de l'intelligence aux ardentes préoccupations d'une génération inquiète et avide, et en faisant connaître à tous les fils de l'humanité les lois immuables de leur essence et les vérités essentielles de l'ordre surnaturel et moral. C'est pour nous une conviction profonde et justifiée par l'expérience, qu'à l'étude des lettres est réservée la plus glorieuse des missions, celle de propager les éternelles et salutaires maximes du vrai, du juste, du beau, et de tirer la société de cet abîme de misère où les tendances matérielles l'ont plongée. Car, c'est là que se conservent la dignité de l'âme humaine et

Digitized by Google

la perpétuité de la vertu. C'est là que se réfugient les âmes élevées et les hautes pensées de l'homme, quand la société s'en va. C'est là que se développent et se raniment tous les éléments de la civilisation, comme c'est dans la terre que se cachent pour renaître tous ces germes créateurs, dont la florissante résurrection renouvelle au printemps l'aspect de la nature. « Aux artistes seuls, aux poètes, aux écrivains, a été dévolu de tout temps, dans l'enfance des sociétés comme dans la vieillesse des nations, le pouvoir de passionner la masse des hommes par des chants qui frappent leur imagination et se gravent dans leur mémoire, par de nobles exemples ou par de magnifiques représentations qu'ils placent sous leurs yeux. Eux seuls, en leur inspirant le goût du beau, l'idée du grand, la passion du vrai, ouvrent leurs âmes aux sentiments élevés, aux émotions généreuses; eux seuls combattent avec avantage l'égoïsme qui glace les cœurs, la corruption qui les énerve, la peur qui les avilit et qui les livre; eux seuls sauront placer au besoin, devant la barbarie toujours prête à nous envahir, une digue qu'elle ne pourra pas franchir. » (M. de Mercey.)

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE

ouvert par la Société pour 1857,

PAR M. HÉRÉ, MEMBRE RÉSIDANT.

MESSIEURS,

Il appartenait à la Société académique de Saint-Quentin, en sa qualité de Société littéraire, de ne pas laisser passer inaperçu le troisième anniversaire séculaire de l'héroïque défense de cette cité, lors du siége mémorable qu'elle soutint en 1557 contre les armées espagnoles, défense qui sauva Paris et peut-être la France de la domination étrangère. Le souvenir des belles actions nourrit dans les âmes le feu qui les inspire; et si, dans les familles, les traditions de l'honneur les soutiennent et les empêchent de dégénérer, les traditions de l'honneur

Digitized by Google

ne doivent-elles pas produire le même effet dans les cités, qui ne sont, elles aussi, que de plus grandes familles?

C'est pour entretenir ce culte des grands souvenirs que vous avez mis au concours, pour cette année, la glorification du dévouement de vos aïeux de 1557, et vous avez promis une médaille d'honneur à l'auteur de la meilleure pièce de vers qui vous serait envoyée à l'occasion de cet anniversaire.

Le sujet était grand, mais son caractère nécessairement local le rendait assez difficile à bien traiter. Aussi ne serez-vous pas étonnés lorsque nous vous dirons que, sur neuf pièces qui vous ont été adressées, votre commission en a tout d'abord écarté cinq, comme trop faibles ou comme ne répondant pas suffisamment aux vues de la Société.

Les quatre pièces qui sont restées en présence ont chacune leur mérite et leurs défauts particuliers.

La pièce inscrite sous le n° 9 et qui porte pour épigraphe: *Conamur tenues grandia,* est un dithyrambe qui renferme d'assez bonnes strophes, comme celles-ci :

Civis murus erat ! au temple de la gloire
Du sang des citoyens ces mots furent tracés,
Et le temps gardera l'éternelle mémoire
Des faits que trois cents ans n'auront pas effacés.

Digitized by Google

De ces faits éclatants voici l'aniversaire :
Calliope en tes chants célèbre nos aïeux ;
Et nous, joignons nos voix, qu'un hymne populaire
Les élève et les place au rang des demi-dieux.

Mais la pièce ne se soutient pas à la hauteur du genre. Les personnages mythologiques y jouent aussi un trop grand rôle. Clio, Bellone, Mars, Calliope sont des divinités fabuleuses aujourd'hui détrônées par la vérité du nom propre.

Cette pièce se termine par une espèce de cantate assez faible et peu heureusement répétée :

Que l'airain tonne ;
Tambour résonne ;
Trompette sonne
En ce beau jour.
Fils de Bellone,
La gloire donne
Noble couronne
Divin séjour.

Le n° 7, qui porte pour épigraphe ces paroles de Charles-Quint : *Mon fils est-il à Paris ?* a du mouvement, du feu, de bons vers, notamment dans le récit et au commencement de l'ode ; mais le préambule et la fin, le préambule surtout, sont sans rapport avec le sujet. Mais le plus grand défaut, selon nous, de cette pièce, d'ailleurs bien écrite, c'est de détruire pour ainsi dire son sujet. Il s'agit en effet ici de glorifier le courage du peuple de

Digitized by Google

Saint-Quentin, et l'auteur prétend qu'alors le peuple n'existait pas.

A vos nombreuses batteries
Qui répondra? Le peuple? Hélas! il n'est pas né,
Le peuple? Il n'est encor que chair à boucheries,
Bétail à mourir condamné.

Jours malheureux! où nos cohortes
Ramassis d'étrangers, n'avaient point de soldats;
Où contre l'étranger qui tonnait à ses portes
Le citoyen n'existait pas.

Si le citoyen n'avait pas existé d'une manière aussi absolue que le dit l'auteur, comment Santeuil aurait-il pu inscrire sur les murs de notre Hôtel-de-Ville, en commémoration du siége : *Civis murus erat?* L'établissement de la commune, les corporations de métiers ne supposent et ne créaient-elles pas de véritables citoyens?

Le n° 5, qui porte pour épigraphe ce vers si connu:

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

dénote un auteur qui a de la facilité. Le vers est correct et coulant, quelquefois énergique, mais quelquefois aussi lâche et prosaïque.

Dans le début, qui d'ailleurs commence bien, on regrette de trouver cette espèce de jeu de mots en forme d'opposition:

Digitized by Google

Hélas ! de Coligny le serment fut frivole;
Il *rendit* son épée... et toi, pour l'en punir,
Ton glaive dans ta main, fidèle à ta parole,
Tu *rendis* le dernier soupir.

Cette pièce renferme de belles pensées. On remarque surtout celle-ci, qui se trouve à la fin et qui fait voir la sublimité du sacrifice d'un peuple qui, dans une lutte inégale, pour retarder la marche de l'ennemi, se fait détruire en combattant sans espoir de salut:

Pendant le temps qu'ainsi vous mettiez à mourir,
Guise avec ses soldats se hâtait d'accourir.

Le n° 4, qui porte pour épigraphe ces paroles de Montaigne: *Il est des pertes triomphantes à l'envy des victoires*, a de beaux mouvements, de l'abondance qui dégénère quelquefois en longueur. L'auteur, qui a un véritable talent poétique, abuse de la description, ce qui ralentit la marche de l'action. On peut lui reprocher aussi l'emploi trop fréquent de la comparaison, où la justesse laisse parfois quelque chose à désirer. Mais le vers est bien frappé et les pensées souvent fortes; on en jugera par les passages suivants:

Donnez un souvenir aux mânes de vos frères,
Versez sur leurs tombeaux des hymnes funéraires,
Et leur ombre à vos chants, à vos pieux flambeaux,
Remûra doucement, et soulevant la tête,
Ils vous diront: Merci, pour ce rayon de fête
Qui vient visiter nos tombeaux.

Digitized by Google

Et plus loin, lorsque l'auteur représente Charles-Quint au couvent de Saint-Just, suivant par la pensée la marche des armées de son fils :

On dit que de sa tombe où dorment ses ennuis,
Rêveur, du monde encore interrogeant les bruits,
Charles-Quint s'éveillait, et soulevant la tête,
Se demandait tout haut; d'une voix inquiète :
« Paris est-il tombé? La France est-elle à nous? »
Des exploits de son fils qu'il ne soit point jaloux,
Qu'il reste dans sa tombe, inconnu, solitaire.
Que lui font maintenant les vains bruits de la terre?
Au trône, à l'univers n'a-t-il pas dit adieu,
Ce fiancé de la mort, ce roi sujet de Dieu?

. . . . . .
. . . . . .

Oh ! son fils de Paris n'a pas encore la clé;
Athènes n'est pas loin; non, mais ces quelques milles
Il faut pour les franchir forcer les Thermopyles.

Voyez comme il décrit l'attaque des remparts :

Déjà le canon gronde; à sa voix meurtrière
Les guerriers ont tremblé, les drapeaux ont frémi;
A ce signal de mort, le rempart ennemi
Comme un volcan s'allume: il bondit, tonne, fume,
Et lance avec fracas parmi des flots d'écume,
Et des torrents de feu et des laves de fer.
Au sifflement du plomb qui fait frémir la chair,
L'Espagnol se redresse, et, bondissant de rage,
Rend fléau pour fléau, ravage pour ravage.
Les mousquets éclatant sous les doigts furieux
Embrasent les remparts de leur cercle de feux.
Tout s'allume à la fois: plomb, boulets et grenades,
Sur le front des soldats ruissellent par cascades.

Digitized by Google

L'obus gorgé de poudre, effroi des bataillons,
Croise, décrit dans l'air ses foudroyants sillons,
Et tombe: sur ses flancs qu'un noir ferment soulève,
Il s'assied tout fumant, bout, tourbillonne, crève;
Et, brisant des remparts, les fragiles abris,
Disperse mille morts de ses mille débris !

Enfin, quand dix-huit jours d'une lutte acharnée ont détruit les défenseurs de la ville,

Le ciel avec amour reçut leur sacrifice.
Maintenant enrôlés dans la sainte milice,
Quand un brave succombe, empressés et ravis,
Ils portent sa belle âme au céleste parvis,
Et la légion sainte, à leurs voix accourue,
Escorte de ses chants l'immortelle recrue.
De nos braves élus que les rangs sont pressés,
Pour recevoir tes fils que de bras empressés !
O France, des héros ô nourrice héroïque !
Ils sont là, les vois-tu, tes beaux soldats d'Afrique,
Tes martyrs de Varna, tes héros d'Orient?
Le ciel de leur triomphe est encor tout riant:
De ses hôtes nouveaux, dans sa pompe inconnue,
Le ciel, le ciel encor fête la bienvenue.

Ces citations suffisent pour faire voir que l'auteur est véritablement poète, et votre commission n'hésite pas à mettre cette pièce au-dessus de toutes les autres; mais les nombreux défauts qu'elle renferme ne nous permettent pas de la louer sans restriction et de la publier en entier. Nous y reconnaissons les qualités et les défauts d'un jeune poète; qualités qui resteront, défauts qui disparaîtront; mais nous n'avons à juger que le présent.

Digitized by Google

En conséquence, Messieurs, après de mûres réflexions et un examen approfondi, votre commission a l'honneur de vous proposer de décerner à l'auteur de la pièce n° 4, une mention honorable avec médaille d'argent.

Après avoir entendu ce rapport et la lecture de la pièce n° 4, la Société, adoptant les conclusions de la commission, décerne une mention honorable avec médaille d'argent.

M. le Président décachette le bulletin qui renferme le nom de l'auteur et proclame comme ayant obtenu la mention honorable accompagnée de médaille, M. Grandsaigne d'Hauterives, professeur au lycée de Saint-Omer.

Séance du 5 Décembre 1857.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUESTIONS

MISES AU CONCOURS POUR 1859.

QUESTION DE LITTÉRATURE (Prose).

Quels sont les avantages et les inconvénients de la centralisation littéraire?

Toute liberté d'opinion est laissée aux concurrents.

CONCOURS DE POÉSIE.

Le Génie civilisateur de la France.

Le prix pour chaque concours consiste en une médaille d'or de la valeur de cent francs.

Les pièces couronnées paraissent dans les *Annales de la Société*.

Les Mémoires et pièces de concours doivent parvenir à la Société avant le 1er juin 1859, et porter une épigraphe qui soit répétée sur un bulletin cacheté renfermant le nom de l'auteur.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONSIDÉRATIONS

SUR

QUELQUES ANCIENNES PEINTURES MURALES

de l'Eglise de Saint-Quentin (*)

par M. BÉNARD, Membre résidant.

D'après un renseignement que nous devons à l'obligeance de M. de Chauvenet, le badigeon qui recouvre aujourd'hui toutes les surfaces intérieures des maçonneries de ce monument, remonte seulement à 1787; et cependant, il n'y a qu'un très-petit nombre d'années qu'on s'est pris à soupçonner des peintures sous ce badigeon. La mémoire est si courte dans notre pays, qu'il n'avait pas fallu soixante ans pour éteindre la tradition des décorations polychrômes, et que la découverte de quelques traces de couleurs sous les écailles de badigeon soulevées par le temps a paru en quelque sorte la

(*) Bien que ce Mémoire et le suivant appartiennent aux travaux de 1858 et dussent faire partie du volume suivant, on les a insérés dans celui-ci pour leur conserver l'intérêt d'actualité.

Digitized by Google

révélation d'un art perdu. On se demandera plus tard, et ce ne sera pas l'une des moins curieuses réflexions sur notre époque, comment les restes de vitraux peints qui ont survécu aux outrages des révolutions et de la mode, et dont la présence semblerait devoir être un témoignage éclatant des splendeurs dont l'art polychrôme revêtait les cathédrales, n'avaient pas sauvé cet art de l'oubli ; on se demandera un jour comment il s'est rencontré un système qui ait osé marchander aux artistes du moyen-âge la gloire incontestable d'avoir créé et développé sur les murailles des églises un art spécial et parfait, assez grand pour les embrasser tout entières, assez riche pour former le cadre naturel des vitraux, des émaux, des chefs-d'œuvre de joaillerie et d'orfévrerie dont les reliquaires et les autels étaient couverts, assez souple enfin pour se prêter sans efforts à toutes les combinaisons et à toutes les formes de la construction, non pour les dénaturer et les confondre, mais pour les faire valoir et les rehausser. Quant à nous, qui touchons encore au XVIII^e^ siècle, nous avons moins le droit d'en être surpris, et ce n'est pas sans lutte que nous nous dégageons de la singulière doctrine que ce siècle avait fait prévaloir dans les arts, et qui consistait à proscrire des édifices toute peinture polycrhôme ; en vain les monuments de Sémiramis et de Rhamsès, ceux de Périclès et d'Auguste, ceux d'Abd-Allah et de saint Louis, avaient emprunté à la peinture murale le complément de leur décoration ; tout

Digitized by Google

cela fut nié, tout cela fut déclaré barbare ou apocryphe ; ce siècle a fait plus que de proclamer cette doctrine, il l'a mise en pratique dans le Panthéon de Paris. Voilà son idéal, un bâtiment dont l'ornementation s'allie si heureusement à l'architecture, que sans la voûte qui le couvre au dedans et la rouille des années au dehors, on prendrait indifféremment l'intérieur pour l'extérieur, et réciproquement ; on peut le retourner. Il n'est donc pas surprenant que cette doctrine, plus philosophique que religieuse et artistique, ait porté ses fruits, et que presque toutes les cathédrales de France aient été badigeonnées à cette époque.

Au moyen-âge, au contraire, tous les arts étaient conviés à prendre part à la construction et à la décoration des églises, et à la pompe des solennités ; la peinture était naturellement appelée à y jouer un rôle considérable ; la simplicité et l'économie relative de ses procédés, les ressources qu'elle présente pour *illustrer* l'architecture et la sculpture, le sentiment et la pensée dont elle anime les surfaces qu'elle couvre, toutes ces qualités si précieuses ne pouvaient échapper à des maîtres aussi consommés dans le goût et dans l'imagination que les artistes gothiques ; et si l'on rencontre plusieurs cathédrales qui n'aient pas été autrefois entièrement décorées de peintures, il faut en conclure, non pas, comme on l'a quelquefois avancé, que la peinture polychrôme n'était pas destinée à embrasser la totalité de ces édifices, mais plutôt qu'elle a été

Digitized by Google

entravée et circonscrite par des circonstances majeures.

C'est ainsi qu'on s'explique comment, après les recherches faites jusqu'ici dans l'église de Saint-Quentin, on a reconnu que certaines parties n'ont jamais reçu de peintures; peu de cathédrales ont été plus laborieusement construites et plus douloureusement éprouvées: les guerres et les malheurs publics interrompaient à chaque instant les travaux de cet édifice, dans une contrée voisine des frontières, et qui détermine le dernier degré de latitude monumentale au nord de la France; l'abside, le premier transept et le chœur, fondés au XII^e^ siècle, s'achèvent au XIII^e^, le second transept au XIV^e^, la nef au commencement du XV^e^, et une partie du premier transept est reconstruite à la fin du même siècle; au XVI^e^, on jette les fondements des tours de la grande façade occidentale; surviennent deux incendies, le pillage des Espagnols, et la Renaissance. Quoi d'étonnant qu'un édifice qui n'a pu se terminer, n'ait pas été entièrement décoré?

Il ne faudrait pas croire, toutefois. que les peintures polychrômes ne se soient localisées que sur des points isolés; loin de là, elles ont été étendues à des parties considérables de cet immense monument, et nous en trouvons d'incontestables témoignages dans les relations que nous en ont laissées, *de visu*, d'anciens historiens de la ville et de l'église de Saint-Quentin. Pour abréger les citations,

Digitized by Google

nous nous bornerons aux mémoires de Quentin de la Fons, publiés par les soins de M. Ch. Gomart. De la Fons, il faut le remarquer préalablement, se met peu en peine de la précision. Son style est obscur et diffus; le terme propre lui échappe généralement; il lui échappe plus encore, lorsqu'il s'agit de décrire la cathédrale: les mots *orner, embellir, rendre magnifique*, lui suffisent pour exprimer l'idée qu'il se fait des ouvrages de sculpture ou de peinture dont il entretient son lecteur; c'est ainsi qu'il écrit (tome 1, page 305) que Me Quentin Descaurres embellit la chapelle de la Madeleine et le grand portail; on pourrait assurément contester qu'il ait voulu désigner par ces embellissements des peintures polychrômes, et pourtant on n'en peut douter en examinant cette chapelle et le portail, comme nous le verrons bientôt. D'autres fois, il garde un silence complet sur de grands ouvrages peints, tels que *le Martyre de saint Quentin*. Mais sans trop nous prévaloir, en faveur de la proposition que nous avons entrepris de démontrer, de l'incertitude des termes ou des omissions de l'auteur, nous pouvons nous contenter de passages plus explicites.

Dans une discussion où il s'engage à propos des réparations des voûtes du chœur, il dit expressément (tome 1, p. 31) « réparations achevées en 1476, d'autant que le 12 juillet de cette année, il fut ordonné que les maîtres de la fabrique feraient peindre l'église au-dessus du chœur, comme elle

Digitized by Google

était peinte en d'autres endroits, ce qu'on n'eût pas encore fait, si ces voûtes n'eussent été entièrement réparées. »

Plus loin, il ajoute (id. p. 39) : « C'est à ce temps qu'on doit rapporter la date de l'an 1550, qui se voit tout au haut de la voûte de la croisée du portail amoureux qui a été peinte avec le reste des voûtes du chœur, à mesure qu'elles ont été réparées. »

Enfin, nous trouvons (id. p. 241) « l'an 1547, Me Thomas Perignon, chanoine, ayant fait dédier et colorer l'église à ses dépens, le 13e jour de mars, a fondé la fête annuelle de la dite dédicace, au mardi après le dimanche de l'octave de Pasques, etc.... »

Il est difficile d'être plus sobre de détails que notre auteur, et peu s'en faut qu'il ne passe sous silence ces travaux de décoration; s'il n'avait eu besoin de fixer des dates, ou de motiver des annuels, les peintures auraient couru le risque d'être privées de la mention qu'il leur accorde. C'est qu'il écrivait dans un temps où cet art n'étonnait personne, où au contraire il était familier à tout le monde, où enfin on ne pouvait supposer qu'il dût un jour être discuté et même condamné.

Qu'étaient ces peintures? Nos recherches n'ont point encore monté si haut : qu'on nous pardonne, mais nous avons hésité à faire dans l'espace une ascension de quarante mètres au moyen de la corde à nœuds, pour atteindre à la surface des voûtes;

Digitized by Google

et en attendant qu'un échafaud nous permette d'y parvenir, nous nous contenterons de savoir que l'or, le rouge, le bleu reparaissent en plusieurs points sous l'épaisseur du badigeon ; il est probable au surplus que ces peintures consistaient essentiellement en décors. — Il en est d'autres que, d'en bas, le regard peut apercevoir dans leur ensemble, au travers et en dépit du badigeon : ce sont celles qui remplissaient la voûte de pénétration du grand transept avec le vaisseau, sous le petit clocher ; au centre d'un motif formé de rinceaux et de fleurs de lys, s'épanouit un soleil à rayons ondulés : le tout forme une immense composition couvrant près de deux cents mètres superficiels ; mais elle est plus moderne, car cette voûte s'écroula par la chûte du clocher dans l'incendie de 1669 : qu'en conclure ? C'est que Louis XIV lui-même a contribué au développement des peintures polychrômes.

Nous retrouvons dans toutes les chapelles et dans les collatéraux, des restes, quelquefois très-intelligibles, des anciennes peintures en décor, et même il n'est pas rare de constater une ou deux couches superposées qui accusent des restaurations anciennes, comme des couleurs à la colle sur des ors, ou des huiles sur des colles. Mais il n'est pas dans notre pensée d'attacher à la peinture en décor une importance exagérée : sur les murs comme sur les vitraux, sa fonction doit se borner à former cadre, ou à meubler les surfaces qui, par leur situation ou leur disposition, ne se prêtent point à la

Digitized by Google

véritable peinture d'art. Les gothiques possédaient un goût trop sûr, et un sentiment trop exquis des convenances pour n'avoir pas maintenu dans un juste équilibre le décor et l'imagerie ; ce n'était point assez pour eux d'avoir créé de charmants motifs que leur imagination inépuisable rendait toujours nouveaux, et qui sont aussi éloignés du trompe-l'œil et de l'imitation servile qu'on s'en est rapproché depuis ; ils ont encore su marquer la mesure précise où l'ornement perd sa raison d'être, et doit céder la place à la figuration des personnages ; c'est qu'en effet, si l'ornement forme la broderie de l'architecture, il lui manque la pensée et l'âme qui font vivre et palpiter les édifices : il ne parle qu'aux yeux, et le christianisme n'avait pas vainement communiqué aux arts son spiritualisme. Les peintures murales, proprement dites, devaient donc occuper une large place dans les décorations de l'église de Saint-Quentin. Malheureusement, presque toujours exécutées à l'eau, le badigeon et l'humidité les ont dévorées, et il ne nous en reste plus que des vestiges inintelligibles.

Dans la chapelle Saint-Michel, sous la tour, au-dessus du grand portail, les treize arcatures en plein cintre semi-romanes (xiiᵉ siècle) étaient peuplées de grands personnages dont M. de Chauvenet a découvert, il y a quelques années, sous le badigeon, des traces presque entièrement effacées ; à peine peut-on en distinguer deux ou trois, où quelques linéaments soient encore perceptibles. Dans

Digitized by Google

l'une d'elles, est figurée une femme, vêtue de pourpre et d'hermine, la tête nimbée et ceinte d'une couronne de fleurs rouges, tenant une palme de la main droite, et relevant de la main gauche un pan de son vêtement. Dans une autre arcature est représenté un personnage ecclésiastique, couvert d'un manteau noir, tête nimbée, tenant une crosse de la main droite. Enfin, dans une troisième, on entrevoit une femme portant un manteau blanc sur une robe de pourpre, tête nimbée et mains jointes: elle semble agenouillée.

Nous n'osons, avec de si vagues indices, hasarder une conjecture sur les personnes que l'artiste avait figurées; mais en considérant que ces arcatures tapissent la partie inférieure des murs de la chapelle, et que par conséquent elles sont à la hauteur de l'œil, il nous semble vraisemblable que ces personnages, accessibles et en quelque sorte au niveau du spectateur, doivent à leur situation quasi-familière une physionomie historique autant que sacrée: Ne seraient-ce pas des fondateurs ou bienfaiteurs de l'église, une sainte Eusébie, un saint Eloi, un abbé Thierry, une comtesse Hildebrante de Vermandois, et autres donataires dont la mémoire avait acquis un caractère légendaire? A quelle époque enfin les faire remonter? La sobriété des lignes, le calme des attitudes, la franchise des tons nous portent à les attribuer au XIII^e^ siècle.

D'autres peintures, réduites au même effacement,

Digitized by Google

se retrouvent dans la chapelle souterraine ou crypte qui a contenu pendant de longs siècles les reliques des saints Quentin, Victorice et Cassien. Si les caveaux qui renferment encore les tombeaux de ces illustres patrons datent de la période Carlovingienne, la nef actuelle de cette crypte ne remonte qu'au XIV^e^ siècle, et les peintures dont nous allons vous entretenir paraissent se rapporter à cette époque; chacun des trois tympans décrits dans le formeret par les ogives de la voûte est décoré d'une composition spéciale; celui du milieu, qui forme le retable de l'autel, représente le Christ sur la croix; Notre-Dame à sa droite, et saint Jean à sa gauche, l'un et l'autre debout et dans l'attitude de la douleur muette; d'autres personnages se devinent derrière eux; à droite et à gauche de la tête du Christ, le soleil et la lune; dans le tympan à droite de l'autel (à gauche du spectateur) on voit deux saints tenant chacun un livre d'une main et de l'autre une palme, accompagnés de deux autres personnages qui paraissent être des femmes: toutes les têtes sont nimbées. Dans le tympan à gauche de l'autel, on distingue deux évêques, mître en tête, crosse à la main droite, revêtus des ornements sacerdotaux; l'un d'eux bénit de la main gauche; dans l'espace qui les sépare, est figurée une fosse ou sépulcre ouvert; est-ce la seconde invention de saint Quentin? l'un des évêques est-il saint Eloy? C'est, nous le croyons, l'hypothèse la plus vraisemblable. Tous ces personnages, placés

Digitized by Google

à six pieds du sol, ont environ trois pieds de haut. Le Trésor, ce charmant édicule construit dans le sanctuaire à droite du maître-autel, grâce à la munificence de Mᵉ Pierre Alavoine, en 1409, est soutenu par une arcade ouverte sur le collatéral et dans laquelle était anciennement établi un monument funèbre. On doit à M. D. Laugée la découverte récente d'une exquise composition murale empâtée sous un épais badigeon, et dans un état de conservation suffisant pour en bien saisir le style. Elle occupe le fond du tympan de l'arcade, et comprend trois personnages : celui du milieu est saint Quentin, debout, les épaules transpercées de broches ; il tient d'une main le livre apostolique, et de l'autre la palme ; à sa droite et à sa gauche, deux anges sont agenouillés, les aîles demi ouvertes, et font balancer des encensoirs. La disposition des draperies, la réduction des figures (elles ont moins de deux pieds de haut) annoncent déjà l'approche du xvɪᵉ siècle ; ce ne sont plus ces grandes images isolées, impassibles, magistrales, étranges même, qui, sous la forme peinte ou sculptée, remplissaient les niches, les vitraux et les arcades des cathédrales ; l'artiste commence à chercher la poésie ailleurs que dans la grandeur austère ; il va la puiser à des sources plus humaines, il va dramatiser ses compositions et créer la mise en scène de ses personnages ; c'est ce que nous serons à même de vérifier pleinement dans une dernière peinture que nous avons eu le bonheur de remettre au jour,

Digitized by Google

il y a deux mois, dans la chapelle Sainte-Marie-Madeleine, latérale à la nef.

Elle est dans un état de conservation qui laisse moins à désirer que les précédentes, et s'étend sans interruption sur deux côtés de la chapelle, à deux mètres environ au-dessus du dallage. La grandeur des personnages varie depuis deux pieds et demi jusqu'à moins d'un demi pied, selon l'éloignement des plans, car le dessin est perspectif; les actes principaux de la vie de sainte Madeleine s'y déroulent les uns à la suite des autres, et sans divisions; l'artiste n'a pas hésité à admettre que Madeleine, la pécheresse repentante, était identique à la sœur de Marthe et de Lazare : la richesse de son costume et de ses atours, la beauté de son visage ne laissent aucun doute à cet égard.

1re *Scène :* Madeleine se précipite aux pieds du Christ, et le supplie de sauver Lazare; Marthe et quelques disciples les environnent.

2e *Scène :* Le Christ, entouré des personnages précédents, est debout devant le tombeau de Lazare, fait un signe, le mort se ranime, se dresse sur son séant, et sort à moitié du cercueil, en écartant son suaire : le fossoyeur, qui vient de faire l'exhumation, laisse de stupeur échapper sa bêche; rien de plus simple et de plus saisissant que cette composition, qui respire la vérité et la grandeur.

3e *Scène :* Madeleine, Lazare et Marthe, expulsés du sol de la Judée par une troupe de soldats, sont

Digitized by Google

jetés sur un bateau sans mâts et sans voiles, à la merci des mers. Les plantes qui croissent sur le rivage se développent sous toute la composition pour en former la bordure inférieure, grâce à un artifice plus ingénieux qu'irréprochable.

4e *Scène*: Les exilés abordent à Marseille, dont les tours et les monuments se profilent à l'horizon, et font suite aux édifices de Jérusalem.

5e *Scène*: Madeleine, en oraison sur la montagne où elle s'est retirée au fond de la Provence, est soutenue dans les airs par quatre anges.

6e *et dernière Scène*: Le donataire et sa famille sont agenouillés dans un oratoire, aux pieds d'un grand reliquaire qui paraît contenir les restes de sainte Madeleine.

Cette peinture est à l'huile, paraît dater du XVIe siècle, et rappelle par son style le faire des anciens allemands des bords du Rhin.

Tout à côté, se trouve une piscine, creusée dans l'épaisseur du mur, et décorée également de peintures polychrômes retrouvées en même temps que les précédentes, mais dans un état moins satisfaisant de conservation: Au-dessus de la niche, sont les figures de Jésus-Christ tenant un globe, et de la Vierge; au fond de la piscine, deux anges se prosternent au pied d'un ostensoir d'or, curieux spécimen de l'orfèvrerie du XVIe siècle; enfin, plus loin, une grande image de saint Quentin, avec les mêmes attributs qu'au Trésor dont nous avons parlé plus haut.

Digitized by Google

Ces peintures murales ne sont pas les seules dont on ait jusqu'ici retrouvé des vestiges dans la Collégiale de Saint-Quentin; on en aperçoit encore dans l'ancienne salle des archives, au-dessus du portail du chapitre, et dans quelques chapelles; mais elles ne sont pour la plupart qu'à l'état d'indice sous le badigeon, car dès qu'on cherche à les découvrir, la peinture adhérente à la chaux se détache avec elle, et l'on est réduit à cette fâcheuse alternative, ou de laisser la couche de chaux sur la couleur, ou d'enlever l'une avec l'autre.

Séance du 11 août 1858.

Digitized by Google

NOTE

SUR LES FOUILLES DE MONTESCOURT,

PAR M. HÉRÉ, MEMBRE RÉSIDANT.

Au mois d'avril dernier, la Société Académique reçut l'avis d'un de ses membres correspondants, M. l'abbé Lécot, directeur au séminaire de Noyon, que, dans un champ de M. Sebbe, cultivateur à Montescourt-Lizerolles, canton de Saint-Simon, des ouvriers, en travaillant à des silos de betteraves, avaient rencontré plusieurs tombes en pierre, quelques fers oxydés et des ossements épars. M. Lécot demandait à la Société si elle ne serait pas disposée à exécuter des fouilles en cet endroit.

Nous nous rendîmes aussitôt sur les lieux, où M. Sebbe nous fit l'accueil le plus empressé, et mit à notre disposition la partie du champ qui n'était pas ensemencée.

Plusieurs jours de fouille nous firent découvrir douze à quinze tombeaux si peu profonds dans la terre qu'on est étonné qu'ils n'aient pas été décou-

Digitized by Google

verts plus tôt. Nous avons même remarqué que plusieurs avaient été ouverts par le passage de la charrue sans que le charretier s'en fût aperçu, tant la pierre dont ils sont formés offre aujourd'hui peu de résistance.

Cette pierre est un calcaire grossier dans lequel se rencontrent de petits cônes de silex.

Les dimensions de ces tombes sont à peu près les mêmes : elles ont de un mètre quatre-vingt-dix centimètres à deux mètres de longueur, intérieurement ; leur largeur est d'environ quarante centimètres aux pieds et de soixante-sept à la tête ; l'épaisseur de fond est de dix-huit centimètres, celle des bords de sept à huit. Elles ne sont pas recouvertes par des dalles d'une seule pièce, mais par plusieurs pierres juxta-posées.

Ces tombes se trouvent placées en lignes à peu près parallèles, et disposées, dans le sens de leur longueur, de l'ouest à l'est.

Nous les avons trouvées complètement remplies d'une terre fine qui s'y était infiltrée, et qui avait tellement pénétré les corps qu'elle remplissait entièrement les crânes et l'intérieur des os.

En écartant avec soin la superficie de cette terre légère, on découvrait le squelette qui n'était maintenu dans sa position que par la terre qui l'enveloppait de tous côtés et le soutenait intérieurement. La moindre pression exercée sur ces os les réduisait en poussière, et nous n'avons pu

Digitized by Google

conserver que quelques crânes, quelques mâchoires et des os de première force.

Plusieurs tombeaux renfermaient deux corps; nous en avons même trouvé un qui en renfermait trois. Dans une tombe à deux squelettes, nous avons trouvé un glaive complètement oxydé avec un anneau qui lui servait probablement de garde; deux poignards, l'un situé près du bras droit, l'autre à droite de la tête; une bague en verre bleu; un vase en terre noirâtre.

Dans une autre tombe ont été trouvés un second vase et un troisième poignard.

Dans la terre même et non dans un tombeau dont on ne voyait plus que des débris, on trouva une belle plaque en bronze représentant divers dessins, ayant au milieu une torsade en cercle terminée par deux têtes de sanglier. Cette pièce est accompagnée de sa boucle et de trois ornements offrant également des dessins, le tout en bronze. Un fragment de vase orné vient de cette fouille, ainsi que trois grains jaunes qui ont dû appartenir à un collier.

Enfin la dernière tombe explorée a fourni le seul vase qui ait été retiré intact. Ces vases sont situés entre les genoux ou un peu plus bas. Cette tombe a fourni en outre le glaive le mieux conservé et le quatrième poignard.

Mais la découverte la plus intéressante, c'est

Digitized by Google

celle d'une médaille de bronze d'Antonin-Marc-Aurèle, qui donne une date à ce lieu de sépulture et le fait remonter au IIe siècle de l'ère chrétienne.

Là ont dû s'arrêter nos recherches, parce que les champs voisins n'étaient pas libres à cette époque. Quand la récolte sera enlevée, nous les continuerons. Ce n'est qu'alors qu'il sera possible de se prononcer sur la nature et l'étendue de ce lieu de sépulture. Mais dès à présent il est permis de conjecturer que c'était un cimetière d'un *pagus* du temps des Romains, et que les armes, les plaques et les ornements que l'on trouve étaient les signes distinctifs des personnes qui les ont portés.

Ajoutons que ce lieu de sépulture n'est guère à plus d'un kilomètre de la chaussée romaine qui conduit de Soissons à Saint-Quentin, et que dans Montescourt même existe une de ces tombelles qui sont si communes dans notre arrondissement.

Je ne finirai pas sans exprimer nos remerciments à M. Blain, curé de Montescourt, à M. Poulet, instituteur au même lieu, qui nous ont aidés dans nos recherches avec autant de zèle que d'intelligence.

M. le maire de Montescourt, le chef de station et plusieurs personnes notables des environs ont suivi aussi nos fouilles avec le plus vif intérêt.

Séance du 5 mai 1858.

Digitized by Google

ADDITION A LA NOTE PRÉCÉDENTE.

(Journée du 4 octobre 1858),

PAR LE MÊME.

Nos recherches du 4 octobre dernier n'ont pas été aussi fructueuses que celles du 20 et du 26 avril. Le champ situé à l'est de celui que nous avions fouillé avait été exploré en attendant l'arrivée de la Commission académique, et n'a donné aucun résultat. Cela s'explique tout naturellement: Il y a des années, on a enlevé, nous a-t-on dit, des terres en cet endroit, pour faire des briques. Si ce champ eût renfermé des tombes, on les eût inévitablement rencontrées alors. Or, il n'y a dans le pays aucune tradition de pareilles tombes découvertes.

Le champ situé à l'ouest est occupé par du colza; force nous a donc été de nous rejeter sur le champ de betteraves de M. Sebbe, et de recommencer nos fouilles à la suite des premières et un peu plus bas.

Cette fois nous n'avons plus trouvé de tombeaux, mais un assez grand nombre de squelettes et d'ossements placés tantôt régulièrement, tantôt irrégulièrement. Nous avons surtout remar-

Digitized by Google

qué un squelette enterré un peu plus profondément que les autres, dans la direction de l'ouest à l'est, que rien n'avait pu déranger et qui n'était entouré d'aucun vestige de tombe. Nous avons ainsi acquis la certitude que tous les corps n'avaient pas été mis dans des tombeaux; et cette circonstance semble confirmer l'opinion émise dans la note précédente.

Les objets trouvés dans les nombreux endroits où nous avons fouillé la terre sont:

Deux grains en terre cuite jaune et noire et un fragment; le plus gros marbré de gris;

Un pot en terre noire entier;

Un pot incomplet;

Des fragments de pots.

Une chaîne forme gourmette, en bronze, en quatre pièces, mesurant ensemble 1 mètre 20 centimètres, garnie d'un anneau aussi en bronze;

Cinq débris de fer oxydé;

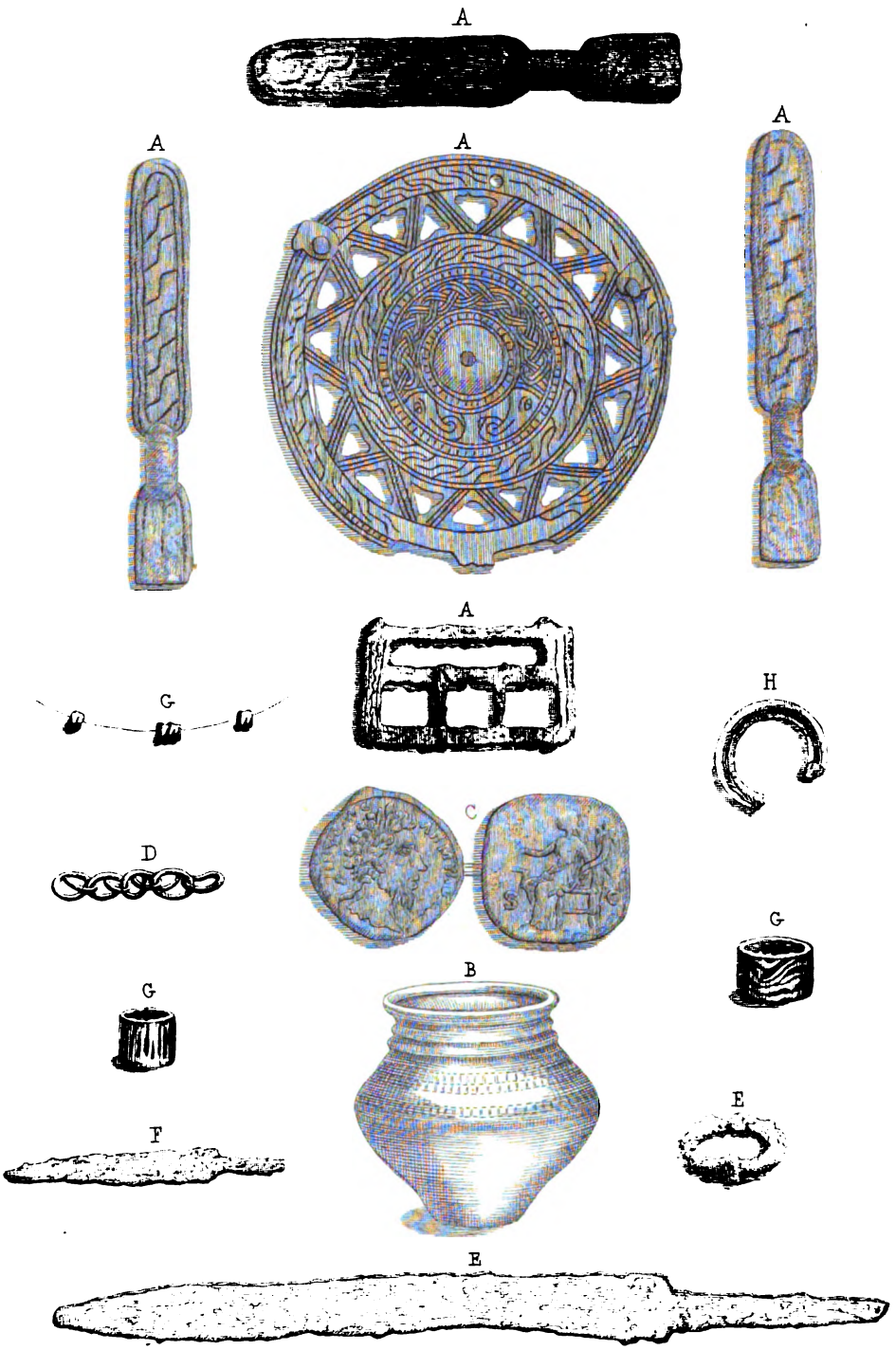
Trois débris d'ornement en bronze, dont un fragment de boucle.

Il ne nous reste plus qu'à explorer, quand il sera libre, le champ actuellement occupé par du colza, pour avoir épuisé nos recherches à Montescourt.

Séance du 13 octobre 1858.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE Sᵀ QUENTIN. FOUILLES DE MONTESCOURT.



A Plaque et accessoires en bronze.
B Vase orné
C Médaille en bronze.
D Chainette en bronze.
E Glaive.
F Poignard
G Grains de collier.
H Fragment de bague.

Lith Ad Moureau Sᵗ Quentin.

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE

DES

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

CLASSÉES PAR DÉPARTEMENTS.

Aisne.

- Société académique de Laon.
- Société archéologique de Soissons.
- Comice agricole de Château-Thierry.
- Comice agricole de Marle.
- Comice agricole de Vervins.
- Comice agricole de Soissons.

Allier.

- Société d'Agriculture de l'Allier, à Moulins.

Alpes (Basses).

- Société d'Agriculture des Basses-Alpes, à Digne.

Ardennes.

- Société d'agriculture du département des Ardennes, à Mézieres.

Ariège.

- Société d'Agriculture et des Arts de l'Ariège, à Foix.

Aube.

- Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube, à Troyes.

Digitized by Google

Aveyron.

Le Propagateur de l'industrie de la soie en France, à Rhodez.

Bouches-du-Rhône.

Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Marseille.

Société d'Horticulture de Marseille.

Calvados.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.

Association normande, à Caen.

Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.

Société française pour la conservation et la description des Monuments historiques, à Caen.

Société Linnéenne de Normandie, à Caen.

Société d'Agriculture et de Commerce de Caen.

Société d'Horticulture de Caen.

Société académique, agricole, industrielle, d'instruction, de l'arrondissement de Falaise.

Cantal.

Société d'Agriculture du Cantal, à Aurillac.

Charente-Inférieure.

Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres, à Rochefort.

Côte-d'Or.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Dijon.

Société médicale, à Dijon.

Côtes-du-Nord.

Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.

Société d'Agriculture et de Commerce de l'arrondissement de Saint-Brieuc.

Digitized by Google

Doubs.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Besançon.

Drôme.

Société départementale d'Agriculture de la Drôme, à Valence.

Société de Statistique, des Arts utiles et des Sciences naturelles, à Valence.

Eure.

Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure, à Evreux.

Eure-et-Loir.

Comice agricole de l'arrondissement de Chartres.

Finistère.

Société d'Emulation, à Brest.

Société vétérinaire du département du Finistère, à Morlaix.

Gard.

Académie du Gard, à Nîmes.

Garonne (Haute).

Académie des Jeux floraux, à Toulouse.

Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, à Toulouse.

Société d'Agriculture du département de la Haute-Garonne, à Toulouse.

Gironde.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Bordeaux.

Commission des Monuments historiques, à Bordeaux.

Société d'Horticulture de Bordeaux.

Société académique de la Gironde.

Hérault.

Société archéologique de Béziers.

Digitized by Google

Ille-et-Vilaine.

Association bretonne, à Rennes.

Société des Sciences et Arts, à Rennes.

Indre.

Société d'Agriculture du département de l'Indre, à Châteauroux.

Indre-et-Loire.

Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.

Isère.

Société des Sciences, Arts et Agriculture, à Grenoble.

Jura.

Société d'Emulation du département du Jura, à Lons-le-Saulnier.

Société d'Agriculture et des Arts de l'arrondissement de Dôle.

Landes.

Société économique d'Agriculture, Commerce, Arts et Manufactures du département des Landes, à Mont-de-Marsan.

Loir-et-Cher.

Société des Sciences, Lettres et Agriculture de Loir-et-Cher, à Blois.

Loire.

Société industrielle de l'arrondissement de Saint-Etienne.

Loire (Haute).

Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce, au Puy.

Loire-Inférieure.

Société académique de la Loire-Inférieure, à Nantes.

Société Nantaise d'Horticulture.

id.. ~~des Antiquaires de l'Ouest.~~ archéologique

Digitized by Google

Loiret.

Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Orléans.

Société d'Horticulture d'Orléans.

Société littéraire de Montargis.

Lot.

Société agricole et industrielle du département du Lot, à Cahors.

Lot-et-Garonne.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Agen.

Lozère.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Lozère, à Mende.

Maine-et-Loire.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Angers.

Société industrielle d'Angers et du département de Maine-et-Loire.

Comice horticole de Maine-et-Loire, à Angers.

Marne.

Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, à Châlons.

Académie de Reims, à Reims.

Marne (Haute).

Société départementale d'Agriculture de la Haute-Marne, à Chaumont.

Meurthe.

Société des Sciences, Lettres et Arts, à Nancy.

Société centrale d'Agriculture, à Nancy.

Meuse.

Société philomatique de Verdun.

Moselle.

Académie des Lettres, Sciences, Arts et Agriculture de Metz.

Digitized by Google

Nord.

Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, à Lille.
Société centrale d'Agriculture, Sciences et Arts, à Douai.
Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Valenciennes.
Id. de Dunkerque.
Id. d'Avesnes.
Id. d'Hazebrouck.
Id. de Bailleul.
Société d'Emulation de Cambrai.
Société d'Horticulture de Douai.
Id. de Lille.
Id. de Valenciennes.

Oise.

Société d'Agriculture de Compiègne.
Athénée du Beauvoisis.

Pas-de-Calais.

Société des Sciences, des Lettres et des Arts, à Arras.
Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.
Société d'Agriculture, de Commerce, Sciences et Arts, de Calais.
Id. de Montreuil.
Id. de Béthune.
Id. de Boulogne-sur-Mer.

Puy-de-Dôme.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Clermont-Ferrand.

Pyrénées-Orientales.

Société des Sciences, Belles-Lettres, Arts industriels et agricoles des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

Rhin (Bas-).

Société des Sciences, Agriculture et Arts, à Strasbourg.

Digitized by Google

Rhin (Haut-).

Société industrielle de Mulhausen.

Rhône.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Lyon.
Société d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles de Lyon.
Société Linnéenne de Lyon.

Saône (Haute-).

Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts de la Haute-Saône, à Vesoul.

Saône-et-Loire.

Société d'Histoire et d'Archéologie, à Châlons-sur-Saône.
Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres, à Mâcon.
Société Eduenne des Lettres, Sciences et Arts, à Autun.

Sarthe.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans.

Seine.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Paris.
Société des Antiquaires de France, rue de Taranne, 12.
Athénée des Arts, à l'Hôtel-de-Ville.
Société libre des Beaux-Arts, quai Malaquais, 15.
Société philotechnique de Paris, quai Malaquais, 15.
Société philomatique, rue d'Anjou-Dauphine, 6.
Revue de l'art chrétien.
Revue des Beaux-Arts.
Bulletin de l'Histoire de France.
Moniteur des Comices.
Cabinet historique.
Journal d'Agriculture pratique.

Digitized by Google

Société des Archivistes de France.

Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, rue du Bac, 22.

Académie nationale, agricole, manufacturière et commerciale, rue Louis-le-Grand, 21.

Société géologique de France, rue du Vieux-Colombier, 26.

Société centrale d'Agriculture, rue d'Anjou-Dauphine, 6.

Société d'Horticulture de Paris, rue de Taranne, 10.

Cercle général d'Horticulture, rue d'Anjou-Dauphine, 6.

Société de la Morale chrétienne, rue de Taranne, 12.

Société pour l'Instruction élémentaire, rue de Taranne, 12.

Société zoologique d'acclimatation, quai Malaquais, 3, à Paris.

Seine-Inférieure.

Académie des Sciences, Lettres et Arts, à Rouen.

Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure, à Rouen.

Société libre d'Emulation, à Rouen.

Société pratique d'Horticulture de Rouen.

Société Hâvraise, d'études diverses, au Hâvre.

Seine-et-Marne.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, de Seine-et-Marne, à Meaux.

Société d'Horticulture de Meaux.

Seine-et-Oise.

Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts, à Versailles.

Société des Sciences naturelles de Seine-et-Oise, à Versailles.

Société des Conférences horticoles pratiques, à Meulan.

Société d'Horticulture de Seine-et-Oise, à Versailles.

Somme.

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

Digitized by Google

Académie des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts, du département de la Somme, à Amiens.

Société d'Emulation, à Abbeville.

Tarn-et-Garonne.

Société des Sciences, Agriculture, Belles-Lettres et Arts, du département de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Var.

Société d'Agriculture et de Commerce du département du Var, à Draguignan.

Vienne.

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts, de Poitiers.

Vienne (Haute-).

Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts, de Limoges.

Yonne.

Société archéologique de Sens.

Colonies.

Société d'Agriculture d'Alger.

Sociétés étrangères.

Amérique.

Smithsonian Institution, à Washington (Etats-Unis).

Autriche.

Institut impérial géologique de l'empire d'Autriche, à Vienne.

Digitized by Google

Belgique.

Société historique et littéraire de Tournay.

Société royale d'Agriculture et de Botanique de Gand.

Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, à Mons.

Portugal.

O archivo rural, jornal de agricultura, artes e sciencias, à Lisbonne.

Digitized by Google

TABLEAU

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

DES

Sciences, Arts, Belles-Lettres et Agriculture

DE SAINT-QUENTIN,

Au 1er Novembre 1858.

Bureau de 1858.

MM. HÉRÉ, *Président.*
GRONNIER, *Secrétaire.*
AUGÉ DE LASSUS, *Trésorier.*
MIDY (Félix), *Secrétaire-Archiviste.*

Membres résidans.

MM.

1854. Aubryet (Xavier), homme de lettres, à Saint-Quentin.
1856. Augé de Lassus, percepteur des contributions directes.
1855. Blin (Louis), docteur-médecin à Saint-Quentin.
1825. Bourbier, docteur-médecin, ancien maire de la ville de Saint-Quentin.

Digitized by Google

MM.

— 1855. Bénard (Pierre), architecte.

— 1858. Carré, professeur de logique au lycée impérial.

1825. Daudville (Charles), négociant.

1842. Demoulin (Gustave), professr au Lycée et à l'école primre supre.

1849. Garcin, médecin vétérinaire, à Saint-Quentin.

1855. Gronnier (Eugène), huissier, à Saint-Quentin.

1851. Guiral, pasteur de l'église réformée.

1825. Héré, officier de l'Université, membre du conseil municipal.

1848. Lecocq, pharmacien à Saint-Quentin.

— 1857. Lefèvre, professeur de physique au Lycée impérial.

— 1858. Magne (Eugène), professeur de rhétorique, id.

1850. Midy (Félix), ingénieur civil.

Membres honoraires.

MM. le Préfet du département de l'Aisne.

Bauchart (Quentin ✻), membre du Conseil d'Etat, ancien membre résidant.

Bonnet (✻) ingénieur en chef à Lyon, ancien membre résidant.

Carpentier (Emile), propriétaire, ancien membre résidant.

Lemaire (Charles), ancien maire de la ville, ancien préfet de la Meuse, boulevart Braumarchais, 74, à Paris, ancien membre résidant.

Digitized by Google

MEMBRES CORRESPONDANS.

SECTION

DES

SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES.

MM.

1851. Alix (Adolphe), fabricant d'émail, à Besançon.

1851. Ancelet, artiste graveur, à Paris.

1847. Andrieux, docteur-médecin, à Amiens.

1843. Archiac de Saint-Simon (le vicomte Adolphe d'), président de la Société géologique de France, à Paris, 29 *bis*, rue Vanneau.

1850. Bastie, pasteur de l'église réformée, à Bergerac (Dordogne).

1837. Bauchart (✻), conseiller de préfecture de l'Aisne, à Laon.

1848. Beauval (L.-J.), mathématicien, à Etalondes (Seine-Infér.)

1855. Bellin, juge suppléant à Lyon.

1836. Benoist, docteur-médecin, à Chauny.

1853. Biot (C. ✻), membre de l'Institut et du bureau des longitudes, au Collége de France, à Paris.

1855. Borély, professeur d'histoire, au collége du Hâvre.

Digitized by Google

1826. Bouthors (Alexandre), greffier en chef de la cour d'appel d'Amiens.

1851. Cazin, médecin, adjoint au maire de Boulogne, à Boulogne.

1848. Caillette l'Herviller (Edmond), membre du comité historique de Compiègne.

1853. Castellane (comte Jules de), propriétaire, 112, rue du faubourg Saint-Honoré, à Paris.

1857. Chapuis, professeur de logique à Issoudun.

1829. Chervin (✻), docteur-médecin, à Paris, 25, rue Richelieu.

1851. Chrétien (Charles), ex-chef de bureau à l'entrepôt réel des douanes, rue du Faubourg-du-Temple, 31.

1849. Clément (Mme), née Hémery, littérateur, à Cambrai.

1858. Codemo-Gerstenbrandt (Mme Luigia), auteur, à Venise.

1850. Colson (Alex. ✻), docteur-médecin, à Noyon.

1848. Contant, notaire et membre de l'Académie, à Reims.

1846. Contencin (de ✻), directeur-général des cultes au ministère de l'instruction publique, à Paris.

1849. Corblet (l'abbé Jules), membre de plusieurs sociétés savantes, place Royale, 22, à Paris.

1848. Cordier, docteur-médecin, à Saint-Quentin.

1845. Coulon-Giraud, négociant à Paris.

1841. Debout, docteur-médecin, à Paris, 38, Chaussée-d'Antin.

1856. Degagny, curé à Ennemain (canton de Nesle).

1850. Degieux, membre du Conseil général de l'Aisne, ancien maire de La Fère.

1854. Delvincourt, homme de lettres, à Paris.

1842. Demonchaux, docteur-médecin, à Saint-Quentin.

1846. Denis (F.), conservateur de la bibl. de Ste-Geneviève, à Paris.

1852. De Félix de la Motte (Mme), littérateur à Bruxelles.

1848. Desains (Auguste), juge-suppléant et adjoint au maire, ancien membre résidant, à Saint-Quentin.

Digitized by Google

1856. Desains (Alexandre ✻), propriétaire, à Saint-Quentin.

1831. Desains (Ch.), peintre d'histoire, à Paris, 6, rue Cassette.

1845. Desains (Ed. ✻), professeur de physique au Lycée Napoléon, à Paris, 48, rue de l'Ouest.

1845. Desains (Paul), professeur de physique à la Faculté des Sciences, à Paris, 48, rue de l'Ouest.

1829. Desbordes-Valmore (Mme Marceline), auteur, à Paris, 8, rue de Tournon.

1850. Descamps-Fovelet, membre de la société archéologique de Soissons.

1858. Desnoix-Desvergnes (Mme Fanny), auteur à Beauvais.

1850. Dieu (✻), colonel du 8e d'artillerie.

1844. Dinaux (Arthur), rédacteur des *Archives du Nord*, à Valenciennes.

1850. Doloy, éditeur du *Courrier*, à Saint-Quentin.

1855. Dubois, docteur en médecine, à Abbeville.

1834. Duchesne (E.-A.), docteur-médecin, à Paris, 1, rue d'Assas.

1853. Duhamel (✻), professeur à l'école Polytechnique, membre de l'Institut, à Paris.

1827. Dupin (le baron Ch.), (O. ✻), membre de l'Institut, à Paris, 26, rue des Saints-Pères.

1825. Durand, professeur de rhétorique au Lycée Bonaparte.

1845. Durieux (✻), colonel d'état-major de S. M. le roi de Sardaigne.

1855. Dusevel (Hyacinthe), membre de la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

1856. Duvivier de Stael, curé à Liége (Belgique).

1852. Ebrard, docteur-médecin, à Bourg (Ain).

1850. Fleury, directeur du *Journal de l'Aisne*, à Laon.

1855. Fortoul (Charles) (✻), chef de cabinet du Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

Digitized by Google

1850. Fossé-Darcosse (✻), directeur de *l'Argus Soissonnais*, à Soissons.

1849. Foulon (Hyppolite), négociant, à Saint-Quentin.

1850. Garnier, conservateur de la bibliothèque communale d'Amiens.

1858. Gilbert, homme de lettres, à Paris.

1854. Girard, ancien membre résidant, conseiller à la Cour Impériale d'Amiens.

1856. Gourmain, curé à Rouvroy.

1848. Gousset (Thomas), archevêque de Reims.

1843. Grégoire (Théophile), avocat à Coucy-le-Château.

1846. Janin (Eugène), élève de l'école des Chartes, Grand'Rue, 37, à Passy.

1829. Jomard (✻), membre de l'Institut de France, à Paris, 13, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

1854. Jourdier, homme de lettres, à Paris.

1826. Lair (✻), ex-Conseiller de préfecture à Caen (Calvados.

848. Landouzy (H.), docteur-médecin, président de l'Académie de Reims.

1853. Larabit (O. ✻), sénateur, 3, rue de Lille, à Paris.

1853. Larrey (le baron Hippolyte) (O. ✻), chirurgien de l'Empereur, chirurgien en chef du Val-de-Grâce, rue de Lille, 91.

1851. Laugée, peintre d'histoire, rue de l'Oratoire, 13, Champs-Elysées.

1846. Laurens, professeur de physique, à Rouen.

1828. Lecointe (A.), chef du 1er bureau, à la préfecture de l'Aisne, à Laon.

1826. Le Glay, correspondant de l'Institut, archiviste-général du département du Nord, à Lille.

1855. Legrand (✻), chef de bureau au Ministère de l'instruction publique et des cultes.

Digitized by Google

1839. Leloup de Sancy (✻), ex-président du tribunal civil de Saint-Quentin et ancien membre résidant, à Paris, 6, rue Neuve-des-Mathurins.

1826. Lemaire (✻), ancien pensionnaire du roi de Rome, sculpteur à Valenciennes (Nord).

1846. Lemasle (✻), peintre du roi de Naples, professeur de l'école gratuite de dessin, à Saint-Queutin.

1826. Le Serrurier (Félix) (O. ✻), Conseiller à la Cour de Cassation, rue Neuve-du-Luxembourg, 33.

1858. Levaux (Alphonse), peintre d'histoire, rue de Lafayette, 34, à Paris.

1829. Lourmand, directeur de l'école orthomatique de Paris, rue Neuve-Saint-Jean.

1841. Magnier (Léon), rédacteur du *Courrier*, à Saint-Quentin.

1848. Malézieux, ingr des ponts-et-chaussées, à Bar-le-Duc (Meuse).

1853. Malot, avocat à la Cour Impériale d'Amiens.

1837. Mangon de la Lande (✻) chef d'escadron d'état-major, à Paris, 36, rue du Bac.

~~1853. Marchand, sénateur, 21, rue Louis-le-Grand, à Paris.~~ + Marchin (Augustin) (✻) Sous-Préfet de l'Arrondissement de Flamecy.

1851. Martone (Alfred de), rue de l'Ouest, 74, à Paris.

1838. Martin (Henri), historien, rue Montparnasse, 36, à Paris.

1847. Matton, conservateur des Archives de la préfecture de l'Aisne, à Laon.

1826. Maupassant, professeur de rhétorique, à Châlons (Marne).

1829. Melleville, membre de la Société géologique de France, à Laon.

1849. Mennechet (Aug.), ancien géomètre à Saint-Quentin.

0000. Midy (Eugène), peintre d'hist., 119, rue de Vaugirard, à Paris.

1850. Migneret (✻), préfet de la Sarthe, ancien membre résidant.

1830. Minard (O. ✻), inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, à Paris, 20, rue de l'Université.

Digitized by Google

1848. Mirbès de Montnaillers (Charles, membre de l'Athénée du Beauvaisis.

1857. Moureau (Jules), Imprimeur, propriétaire du *Journal de Saint-Quentin*, ancien membre résidant.

1850. Maupas (Charles de ✻), préfet de l'Allier.

1853. Mulot (✻), ingénieur-mécanicien, rue de Rochechouart, à Paris.

1851. Nicot (Jean-Baptiste), recteur honre de l'Académie de Nîmes,

1850. Paulet (Léon), secrétaire du cercle lyrique, à Mons.

1850. Pauffin (Charles), ancien magistrat, à Réthel (Ardennes).

1847. Payen (✻), membre de l'Institut, rue St-Martin, 208, à Paris.

1846. Paringault (Eug.), procureur impérial, à Compiègne.

1837. Paris (C.-J.-H.), peintre, à Paris, 13, rue Poissonnière.

1828. Pechoux, docteur-médecin à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

1854. Philippe, docteur en médecine, à Paris.

1857. Piette, contrôleur des contributions, à Laon (Aisne).

1858. Praron (Ernest), secre de la Société d'émulation d'Abbeville.

1839. Reboul, poète, à Nîmes, (Gard).

1845. Reume (de) (✻), capit. d'artil., 5, rue du Canon, à Bruxelles.

1836. Riquier (✻), Conseiller de préfecture de la Somme, à Amiens,

1843. Rondot (Natalis) (O. ✻), directeur de l'enquête industrielle de Paris, rue de Montholon, 24, à Paris.

1846. Salats, ancien membre résidant, à Paris.

1829. Siméon (le comte Henri de) (✻), ancien maître des requêtes. à Paris, rue de Provence.

1846. Simonin, proviseur du Lycée impérial de Saint-Quentin.

1850. Souplet (Calixte), directeur du gaz, à Saint-Quentin.

1844. Suin (Victor ✻), conseiller d'Etat, à Paris.

1837. Surrel de Montchamp (✻) capitaine au 11e de ligne.

1830. Sohier (✻), préfet de Loir-et-Cher.

1829. Talayrat (baron de) (✻), membre de plusieurs sociétés savantes, maire de Brioude (Haute-Loire).

Digitized by Google

1843. Thillois, ancien maire, bibliothécaire, à Laon.

1847. Vaïsse (✻), ancien ministre, conseiller d'Etat, à Lyon.

1858. Vannont, docteur en médecine, à Paris.

1842. Vicence (le duc de), sénateur, membre du conseil général de la Somme, à Caulaincourt.

1852. Woillez, receveur particulier des contributions indirectes, à Joigny (Yonne).

1832. Warenghien, ancien membre résidant, conseiller à la Cour d'appel de Douai.

1852. Wins (Camille), président de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, à Mons (Belgique).

Digitized by Google

SECTION D'AGRICULTURE.

MEMBRES CORRESPONDANS

appartenant au département de l'Aisne.

Arrondissement de Saint-Quentin.

MM.

1843. Allin (Gédéon), prop., maire, à Sequehart, par le Câtelet.

1834. Allin, juge-de-paix, à Bohain.

1843. André (Franç.) fils, cultivateur à Brissay-Choigny, par Moy.

1848. Batel, médecin-vétérinaire, rue d'Isle, à Saint-Quentin.

1845. Bauchart-Demarolle, directeur de la succursale de la Banque de France, ex-président du Tribunal de commerce, à Saint-Quentin.

1837. Billard, cultivateur au Verguier, par Vermand.

1844. Blamoutier, maire à Cugny, par Chauny.

1849. Blanchart, cult., à Labiette, banlieue de Saint-Quentin.

1834. Bobeuf fils, cultivateur, à Fervaques, commune de Fonsomme.

1843. Bobeuf (Pierre-Eloi-Valentin), cultivateur, à Fontaine-Uterte.

1844. Bouré, cultivateur, à Levergies, par Le Câtelet.

1849. Boutroy (Florency), cultivateur, à Méchambre, commune de Renansart, par Ribemont.

Digitized by Google

1848. Boutroy-Bobeuf, cultivateur, à Marcy.

1843. Briquet fils, cultivateur, à Saint-Lazare, commune de Neuville-Saint-Amand.

1832. Cappon, propriétaire et ancien maire, à Homblières.

1844. Carlier, maître de poste, à Cerisy.

1843. Carlier père, cultivateur et propriétaire, à Homblières.

1835. Chauvenet (de), propriét. et maire, à Parpeville, par Origny.

1843. Crapier (Alexandre), cultivateur, à Maissemy, par Vermand.

1843. Dabancourt, cultivateur et manufacturier, à Avesnes-St-Simon.

1831. Defrance, cultivateur, à Omissy.

1843. Delacourt (Pierre-Charlemagne), cultivateur à Lehaucourt.

1843. Delaplace (Calixte-Emmanuel) fils, cultivateur à Vermand.

1840. Demarolle (Henri), propriétaire, à Neuville-Saint-Amand.

1847. Devienne, propriétaire et cultivateur, à Ollezy, par Ham.

1845. Doffémont fils, cultivateur, à la ferme de Haut-Renansart.

1843. Doffémont fils (Désiré), cult., à Renansart, par Ribemont.

1840. Druet, propriétaire et maire, à Douchy, par Ham.

1843. Dubois-Marécat, prop., à Seboncourt, près de Bohain.

1831. Du Chatelet (le baron), à Hinaucourt.

1851. Duez, cultivateur et maire, à Lesdins.

1840. Estrées Philippy (Amédée d'), propriétaire, au Tronquoy, commune de Lesdins.

1843. Fournival, propriétaire et maire, à Rouvroy.

1843. Guffroy (Ch.), cultivateur, à Montbrehain, par Bohain.

1845. Guiard-Fouchet, cultivateur à Berthenicourt, par Moy.

1843. Guilbert, notaire, à Vermand.

1844. Herbert (André), cultivateur à Fresnoy-le-Grand.

1844. Lalbalettrier, ancien chef d'institution, à Saint-Quentin.

1839. Lecaisne-Lemaire, propriétaire à Saint-Quentin.

~~1834. Lefebvre (Jean-Pierre), cultivateur, à Homblières.~~

1834. Lefebvre, cultivateur, à Montescourt-Lizerolles.

Digitized by Google

1843. Lemaire, notaire à Bohain.

1850. Lemaire-Journel, suppléant du juge-de-paix, au Câtelet.

1851. Lhérondelle fils, cultivateur, à Fayet.

1837. Lhérondelle, propriétaire à Montescourt-Lizerolles.

1828. Lhotte-Hérigny, propriétaire à Valécourt, commune de Chévresis-Monceau, par Ribemont.

1848. Mascret, cultivateur, à Homblières.

1845. Mascret-Elliot, cultivateur, à Vadencourt, commune de Maissemy.

1843. Mauduit fils (Charles), cultivateur, à Marteville.

1845. Mennechet (Melchior), cultivateur, à Essigny-le-Petit.

1847. Meuret, cultivateur, à Valécourt, commune de Chevresis-Monceau.

1850. Midy (Théodore), propriétaire, à Saint-Quentin.

1843. Mignot-Lefebvre, cultivateur, à Prézelles, près Levergies, par le Câtelet.

1843. Monnot Leroy, cultivateur et fabricant, à Pontru.

1843. Morlet (Antoine-Constant), cultivateur, à Moy.

1834. Namuroy, propriétaire, à Thorigny, près de St-Quentin.

1835. Ostrel (le chevalier d'), propriétaire, à Urvillers.

1843. Pagnon-Malin, cultivat., à Courcelles, près de Fonsomme.

1843. Passet (Hyacinthe), cultivateur, à Aubencheul-aux-Bois.

1850. Pecqueux, propriétaire, à Saint-Quentin.

1838. Quéquignon (Désiré), membre du Conseil général de l'Aisne, cultivateur et maire à Happencourt, par Saint-Simon.

1842. Richard, cultivateur au Mesnil-Saint-Laurent.

1851. Robert (Jules), cult., à Brocourt, commune d'Omissy.

1844. Rocq, cultivateur, à Pontruet, près de Saint-Quentin.

1854. Salmon aîné, propriétaire, à Saint-Quentin.

1849. Séverin (Charles), cultivateur au Verguier.

1843. Tabary fils (Casimir), cultivateur, au Câtelet.

Digitized by Google

1845. Tardieu-Dufour, propriétaire, à Saint-Quentin.

1843. Testart-Herbert, brasseur, à Fresnoy-le-Grand.

1843. Toffin (Marie-Damas-Louis), notaire, à Bohain.

1844. Trocmé, maire, à Hargicourt, près du Câtelet.

1843. Vairon, cultivateur et maire, à Jeancourt.

1848. Vatin, propriétaire, à Bohain.

1851. Venet (Louis), cultivateur, à Marcy.

1839. Viéville (Edouard), cultivateur, à Chévresis-Monceau, par Ribemont.

1832. Viéville (Victor), cult., à Chévresis-Monceau, par Ribemont.

1850. Villain, propriétaire, au Mont-Saint-Martin.

1835. Vinchon père, propriétaire, à Roupy.

1843. Vinchon (Jules), propriétaire, à Fluquières, près de Ham.

Arrondissement de Laon.

1839. Angelot fils, propriétaire, à Champcourt, près Marle.

1829. Belin fils, cultivateur, à Châtillon-du-Temple, par La Fère.

1841. Brucelle-Boutroy, cult., à Laferté-Chevresis, par La Fère.

1841. Brucelle-Legras, cultivateur à Voyenne, canton de Marle.

1849. Bourgeois-Lefébure, cult., à Pont-à-Bucy, par La Fère.

1839. Boutroy, cultivateur, à Autremencourt, canton de Marle.

1848. Cordier (L.-D.), fab. de sucre, à Ugny-le-Gay, par Chauny.

. Courval (vicomte de) prop. à Pinon, com. d'Anizy-le-Château.

1835. Duplaquet, président du Tribunal de commerce de Chauny, maire de Viry-Noureuil, à Villequier-Aumont.

1843. Decroix, cultivateur, à Laferté-Chevresis, par La Fère.

1827. Delval fils, cultivateur, à Autremencourt, par Marle.

1827. Delval, propriétaire, à Eraucourt, près de Marle.

1844. Debrotonne (Arsène), propriétaire, à Laon.

1844. Debrotonne (A.), cultivateur, à Clermont, par Montcornet.

1844. Godard, cultivateur, à Courbes, par La Fère.

Digitized by Google

1849. Godard-Fortier, fils, cult., à Monceaux-les-Leups, p. La Fère.

1847. Le Sellier de Chezelles (vicomte de), propriétaire, à Frières-Faillouël.

1847. La Tour du Pin Chambly (le comte de), propriétaire et maire, à Bosmont, par Marle.

1836. Malézieux, cultivateur, à Voharie, près de Marle.

1847. Meunier, cultivateur, à Autremencourt, par Marle.

1847. Pehu (Jean-Baptiste), propriétaire et maire, à Urcel, par Chavignon, près de Laon.

1843. Rabouille, méd.-vétérinaire à Vigneux, par Montcornet.

1845. Sohier, cultivateur, à Granlup, près de Marle.

1849. Turquin-Labrusse (Ch.), cult., à Chalandry, près de Laon.

1847. Viéville, cultivateur, à Pouilly, près de Laon.

1847. Wuafflard (Antoine-Auguste), cult. et maire, à Aumont-Fernu, commune de Vesle-et-Caumont, par Marle.

Arrondissement de Soissons.

1833. Danré, propriétaire à Vouty, près de Villers-Cotterêts.

1848. Lemaire (A.), cult. à Cœuvres-et-Valserie, p. Vic-sur-Aisne.

1847. Mitelette (Henri-Hub.), cultiv. et maire, à Blanzy-les-Fismes.

1827. Pompery (A. de), prop. à Ciry-Salsogne, par Braisne.

Arrondissement de Château-Thierry.

1850. Hutin, cultivateur, à Lesart, commune de Montron.

1847. Lemoine (Ch.), prop. et maire, à Gland, par Château-Thierry.

1834. Maussion (de), prop. à Fossoy, près Château-Thierry.

1850. Mousseaux, cultiv., à Fourches, près Château-Thierry.

1847. Maurigny (Jean-Sébastien), propriétaire à Craonne.

1847. Moreau, prop. à Coberchy, près de Condé-en-Brie.

1847. Romain (Théodore), cult. à Coincy, par Oulchy-le-Château.

Digitized by Google

1844. Tillancourt (de), président du comice agricole de Château-Thierry.

Arrondissement de Vervins.

1836. Besson (Auguste), cultivateur et maire, à Guise.

1835. Besson (Charles), cultivateur, à Guise.

1847. Beaufrère (Pierre-Jean), meunier, à Macquigny.

1850. Cardot, cultivateur, à la ferme du Faye, commune de Thenailles, par Vervins.

1843. Chèseray, propriétaire, au Val-Saint-Pierre, près Vervins.

1849. Dubuquoy, cultivateur, à Eparcy, par Hirson.

1844. Duflot, cultivateur, à Lesquielles-Saint-Germain, par Guise.

1841. Godelle, membre du conseil d'Etat et du conseil général de l'Aisne, rue des Champs-Elysées, 13, à Paris.

1847. Lenain-Huguet, propriétaire et maire, au Sart, par le Nouvion-en-Thiérache.

1847. Sergent (Nicolas-Isidore), cultivateur et maire, à Nampcelle-la-Cour, près de Vervins.

Digitized by Google

MEMBRES CORRESPONDANS

de la Section d'Agriculture,

ne résidant pas dans le département de l'Aisne.

MM.

1846. Acar, fabricant de sucre, ancien maire de Ham (Somme).

1847. Bailly de Merlieux, secrétaire-général de la Société nationale d'horticulture de Paris, 8, rue du Jardinet.

1846. Beaumont (de), rue de Suresne, 17, à Paris.

1843. Bixio, à Paris, 25, rue Jacob.

1843. Bossin, grainetier-fleuriste, quai aux Fleurs, 5, à Paris.

1846. Bouchardat, pharmacien en chef des hospices de Paris.

1846. Boulard (✻), secrétaire du Comice agricole de la Marne, à Châlons-sur-Marne.

1850. Bouzier-d'Estouilly, à Estouilly, près de Ham (Somme).

1843. Cambacérès (de), membre de l'Assemblée législative, à Paris, 119, rue Saint-Dominique.

1843. Camus fils, garde-général des forêts, à Noyon (Oise).

1847. Cases (le duc) de (✻), ancien président du Congrès central, à Paris.

1840. Caumont (de) (✻), directeur de l'Association pour la conservation des monuments historiques, à Caen (Calvados).

1848. Charpentier-Courtin (✻), président du Comice agricole de Reims (Marne).

Digitized by Google

1847. Chauvinière (le chevalier D. de la) (✻), directr du *Cultivateur*, journal des progrès agricoles, à Paris, 10, rue Taranne.

1853. Crépin (Auguste), maître de poste, à Bonavis (Nord).

1847. Cunin-Gridaine (G. O. ✻), ancien ministre de l'agriculture et du commerce, à Sedan (Ardennes).

1836. Delafosse (✻), professeur à l'école normale et à la Faculté des Sciences, à Paris, 47, rue d'Enfer.

1853. Delinselle, fabricant de sucre et maire, à Denain (Nord).

1848. Delacourt-Delvigne, cultivateur et fabricant de sucre, à Sancourt, près de Ham.

1853. Demesmay (✻), fab. de sucre, à Templeuve (Nord), membre de la chambre consultative de commerce de Lille.

1853. Desmoutiers (Ernest), cultivateur, à Vaucelles, arrondissement de Cambrai (Nord).

1843. Dottin, propriétaire et maire, à Berny, par Estrées-Deniécourt (Somme).

1844. Dumont, membre du conseil général de l'Oise, propriétaire, à Clermont (Oise).

1844. Dubois (Amable), membre de l'Assemblée législative et de l'Académie d'Amiens, à Paris.

1844. Duroisel, maître de poste, à Ham (Somme).

1844. Gasparin (le comte de) (✻), membre de l'Académie des Sciences, à Paris, 79, rue de Lille.

1850. Gomart (Auguste), négociant, à Ham.

1849. Gossin, professeur d'agriculture au collége de Compiègne.

1844. Havrincourt (le marquis d'), membre de l'Assemblée législative, propriétaire, à Havrincourt (Pas-de-Calais), par Cambrai.

1828. Héricart de Thury (le vicomte) (O. ✻), membre de l'Institut à Paris, 29, rue de l'Université.

1844. Hubert (✻), propriétaire et maire, à Guiscard (Oise).

Digitized by Google

1838. Jacques (✻), ancien jardinier du roi, à Neuilly, près de Paris.

1845. Jamin (J.-L.), pépiniériste, à Bourg-la-Reine, près de Paris.

1847. Jaubert (le comte de) (✻), président du bureau central de la Société d'agriculture des Ardennes, à Mézières.

1847. Labrosse-Bechet (✻), président du Comice agricole de Sedan.

1844. Lambert, propriétaire et cultivateur, à Saint-Eloi (Eure).

1848. Lecomte aîné, fabricant d'engrais, à Reims (Marne).

1853. Leduc, maître de poste à Senlis (Oise).

1848. Lefèvre (Elysée), insp. de l'agriculture, à Rambouillet.

1844. Lefrant, fabricant d'huile, à Muille-Villette, près de Ham (Somme).

1844. Levêque, directeur de la *Gazette de Cambrai*, à Cambrai.

1853. Lethierry (Adolphe), propre, à Fives, près de Lille (Nord).

1844. Lignières (le comte de) (✻), propriétaire à Viéville, par Ham (Somme).

1850. Marotte fils, banquier, à Ham (Somme).

1844. Martine (Alphonse), propriét. et cult., à Tirlancourt (Oise).

1847. Millart, secrétaire du bureau central de la Société fl'agriculture des Ardennes, à Charleville.

1850. Millet, président de la Société d'horticulture, à Angers.

1841. Mortemart de Boisse (le baron) (✻), à Paris, rue Jean-Goujon.

1838. Obry, ancien président du Comice agricole d'Amiens, cultivateur et maire, à Villers-Bretonneux (Somme).

1845. Odart (le comte) (✻), propriétaire, à la Dorée, près de Cormery (Indre-et-Loire).

1850. Petit de Buire, cultivateur, à Courcelles, prés de Péronne.

1848. Peteaux, médecin-vétérinaire, à Pont-Audemer (Eure).

1843. Pinteville-Cernon (de), président du Comice agricole de la Marne, à Châlons (Marne).

1845. Poiteau (✻), botaniste et rédacteur des *Annales* de la Société d'horticulture, à Paris, 29, rue Saint-Victor.

Digitized by Google

1843. Pommier (✻), directeur du journal l'*Echo agricole*, à Paris, 10, rue Coquillière.

1844. Rendu (V. ✻), inspecteur général de l'agriculture, à Paris, 12, rue de l'Abbaye.

1845. Soyet de la Sologne, maire, à Argent (Cher).

1843. Tocqueville (le baron de) (✻), président du Congrès du Nord et de la Société d'agric. de Compiègne, à Compiègne (Oise).

1848. Trien de Terdonck (du), président de la Société d'agriculture d'Anvers (Belgique).

1848. Vandeputte, médecin-vétérinaire du gouvernement, à Malines (Belgique).

1848. Van Houtte, horticulteur, à Gand (Belgique).

1848. Verschaffelt (Alexandre), horticulteur, à Gand (Belgique).

1848. Vis, président de la Société d'horticulture de Middelbourg (Hollande).

1840. Yvart (✻), inspecteur général des bergeries nationales, 49 *bis*, rue de Chabrol.

1843. Zeller, médecin-vétérinaire, à Ham (Somme).

Digitized by Google

SECTION D'INDUSTRIE.

MEMBRES CORRESPONDANS.

MM.

- 1851. Bernoville (Edouard) (✱), Président du Tribunal de Commerce, ancien membre résidant.
- 1846. Bosquette, apprêteur, à Saint-Quentin.
- 1850. Boucly-Marchant, négociant, à Saint-Quentin.
- 1851. Cazalis, ingénieur-mécanicien, à Lyon.
- 1846. Cordier (Clovis), propriétaire, à Saint-Quentin.
- 1844. Cordier-Nobécourt, ingénieur et négoc., à Saint-Quentin.
- 1846. Daudville (Alphonse), négociant, à Saint-Quentin.
- 1846. Denoyon (Ernest), ancien marchand de tissus à Saint-Quentin
- 1844. Dufour (Auguste), négociant, à Saint-Quentin.
- 1846. Guilbert, négociant, à Saint-Quentin.
- 1846. Lefranc (Emile), blanchisseur, à Saint-Quentin.
- 1854. Legendre, négociant, à Rouen.
- 1846. Lehoult (Jules), négoc., juge au Tribunal de commerce.
- 1846. Serret (Charles), ancien blanchisseur, à Valenciennes.
- 1846. Tavsin, apprêteur, à Saint-Quentin.
- 1829. Rogé (Adolphe), négociant, à Cambrai (Nord).
- 1847. Braconnier (Jean-Marie), marchand de grains et maire, à Evergnicourt, par Neufchâtel.
- 1843. Briquet-Jacquemin, fab. de sucre, à Saint-Lazare, près de Saint-Quentin.

Digitized by Google

1851. Carlier-Vitu, manufacturier, à Ribemont.

1847. Cordier (Louis-Désiré), fabricant de sucre et maire, à Ugny-le-Gay, par Chauny.

1843. Dabancourt, manufact., à Avesnes, près de Saint-Simon.

1848. Delacourt-Delvigne, fabricant de sucre, à Sancourt, près de Ham.

1840. Delvigne (Charles), fabricant de sucre, à Dury.

1827. Delvigne-Baquet, fabricant de sucre, à Dury.

1845. Devaux, brasseur, au Câtelêt.

1847. Gardin (Auguste), fabricant de fécule, à Vic-sur-Aisne.

1850. Gérard-Marécat, maire, à Montbrehain.

1848. Lecomte, aîné, fabricant d'engrais, à Reims (Marne).

1848. Lefèvre-Desains, fab. d'engrais, à Saint-Quentin.

1838. Martine (Ed.), fabricant de sucre, à Aubigny, par Ham.

1854. Milon-Jacquemin, fabricant de sucre, à Chauny.

1843. Monnot, fabricaut de sucre, à Pontru.

1841. Quéquignon (Edmond), fabricant de sucre, à Grugies.

1851. Sarrazin-Dehollain, négociant, à Saint-Quentin.

1850. Sauvaige-Fretin, fabricant de sucre, à Guizancourt, par Le Câtelet.

1843. Testart-Herbert, brasseur, à Fresnoy-le-Grand.

1851. Théry (Privat), fabricant de sucre, à Seraucourt.

1834. Théry, fabricant de sucre et maire, à Grugies, près de Saint-Quentin.

1844. Lefrant, fabricant d'huile, à Muille-Villette, près de Ham.

1844. Seydoux (*), membre du corps législatif, directeur de la filature de laine du Câteau (Nord).

1855. Robert-Belin, négociant, à Saint-Quentin.

1844. Souplet (Henri), négociant, à Saint-Quentin.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE 1er VOLUME DE LA 3e SÉRIE

DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Travaux de 1855 à 1857.

SÉANCES PUBLIQUES.

Séance publique du 3 Juin 1855.

	Pages
Proclamation des lauréats du Concours pour les Prix d'apprentissage	5
Rapport sur le Concours d'Economie politique, par M. Foulon.	6
Rapport sur le Concours d'Horticulture, par M. Bourbier . .	9

Séance publique du 4 mai 1856.

Discours de M. Hérié, Président	14
Rapport sur le Concours de Littérature, par M. F. Midy . .	16
Proclamation des lauréats du Concours pour les Prix d'apprentissage	18
Proclamation des lauréats du Concours d'Horticulture . . .	18

Digitized by Google

Séance publique du 21 mai 1857.

Discours de M. Bourbier, Président 20
Proclamation des lauréats des Concours d'Horticulture . . . 24
Proclamation des lauréats du Concours pour les Prix d'apprentissage 26

Sciences et Arts — Agriculture.

Note sur la Restauration des Monuments du Moyen-Age, par M. Bénard 27
Notes sur l'Eglise de Saint-Quentin, par M. Auguste Desains. 49
Etude sur le Canal maritime de Suez, par M. Félix Midy . . 64
Mémoire sur les Calculs salivaires du canal de Warthon, par le docteur Louis Blin 84
Du Croup et de la Trachéotomie, par le même. 103
Essai sur les causes qui empêchent le cheval de vomir, par M. Garcin 109
Inconvénients de l'abus des saignées sur la race chevaline, par le même 129
De la conservation des plantes dans un Herbier, par M. Augé de Lassus 138
Drainage radié, par M. Félix Midy 148

Littérature et Poésie.

Des Etudes classiques, par M. Guiral 192
Quelques réflexions sur l'âme des bêtes, par M. Chapuis. . . 211
Le Nord et le Midi, par M. Xavier Aubryet 227

Poésie.

Euripide — Hippolyte.

Traduction des principales Scènes et analyse des Scènes intermédiaires, par M. Eug. Magne. 235

Digitized by Google

Immortalité, par M. Héré 260

Plusieurs Fables, par M. Héré.

Le Secret d'être heureux. 263
Le Poulet qui a perdu sa queue. 264
Le Lit de Procuste 265
Le Rosier forcé 266
La Mode et la Raison 268
Les Esprits frappeurs et M. Home 271

Les Orphelins, par M. Gronnier 273
Nuit Noire, par le même 276
Superstition, par le même 278

Rapport sur le Concours de Littérature, par M. Guiral . . 281
Comment l'affaissement du sens moral correspond à l'affaiblissement des Etudes Littéraires, par M. Mangin (mémoire qui a obtenu la médaille d'or) 293
Rapport sur le Concours de Poésie (anniversaire séculaire du siége de Saint-Quentin), par M. Héré. 340

Questions mises au Concours pour 1859 349

Considérations sur quelques peintures murales de l'Eglise de Saint-Quentin, par M. Bénard 351
Note sur les fouilles de Montescourt, par M. Héré 365
Addition à la Note précédente, par le même 369
Liste des Sociétés correspondantes. 371
Tableau des membres de la Société 381
Membres correspondans (section des Sciences et des Lettres). 383

Digitized by Google

Section d'Agriculture. — Membres Correspondans appartenant au département de l'Aisne 390
Membres Correspondans de la Section d'Agriculture, ne résidant pas dans le département de l'Aisne 396
Section d'Industrie. — Membres Correspondans 400
Table des Matières 403

Digitized by Google

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE

SAINT-QUENTIN (AISNE).

Digitized by Google

Digitized by Google

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE.

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DES

SCIENCES, ARTS, BELLES-LETTRES

ET AGRICULTURE

DE

SAINT-QUENTIN (AISNE).

TROISIÈME SÉRIE. — TOME II.

Travaux de 1858 à 1859.

SAINT-QUENTIN.

—

Typographie et Lithographie de Jules Moureau, Grand'Place, 7.

—

1860

Digitized by Google

Digitized by Google

SÉANCES PUBLIQUES.

SÉANCE PUBLIQUE DU 26 DÉCEMBRE 1858.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRÉ.

Concours de littérature. — Concours de moralité entre les Agents de l'industrie. Concours pour les prix d'apprentissage. — Pièce de vers.

DISCOURS DU PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

Si toute cérémonie tire son intérêt de son objet, en est-il une plus intéressante, plus touchante même que celle qui nous réunit aujourd'hui et qui a pour but principal de mettre en évidence et de signaler à l'estime publique le mérite d'une partie notable de notre population laborieuse ?

Digitized by Google

Dès les premières années de sa fondation, qui remonte à 1825, c'est-à-dire à plus de 33 ans, la Société académique, sur l'invitation de l'autorité départementale, ayant pris en main les intérêts de l'agriculture, avait établi un Concours de moralité en faveur des ouvriers des champs qui se distinguaient par leurs bons et loyaux services, et nos annales ont été bien longtemps le livre d'or où étaient inscrits les noms des vainqueurs dans ces luttes du bien.

Dans une circonstance mémorable que personne de nous n'a oubliée, la Société a présenté, dans cette même salle, à cette même place, au Chef de l'Etat, l'élite des travailleurs de l'agriculture et de l'industrie. Les cœurs sont encore émus au souvenir des paroles chaleureuses et sympathiques adressées par lui aux ouvriers de la ville et des champs ; et toute la population laborieuse a reçu la croix d'honneur dans la personne du valet de charrue d'Aubencheul, que l'Empereur a voulu décorer lui-même pour honorer le travail et le dévouement à la famille du maître.

C'est à cette époque que la Société a ouvert pour la première fois un concours de moralité entre les ouvriers de l'industrie ; et les heureux résultats

Digitized by Google

qu'elle a obtenus lui ont fait prendre l'engagement de renouveler cet utile et intéressant concours. Aujourd'hui elle remplit cet engagement, et l'on verra, par le rapport qui va vous être lu, que le mérite des lauréats de 1858 ne le cède en rien à celui des lauréats de 1850. Qu'il nous soit permis de remercier ici au nom de la Société les personnes qui ont bien voulu nous aider à récompenser dignement nos dignes ouvriers: M. le Comte de Cambacérès, dont le nom se trouve toujours où il y a quelque bien à faire; MM. les Membres de la Chambre du commerce qui, par une souscription personnelle et spontanée faite entre eux, ont voulu prouver tout l'intérêt qu'ils portent aux ouvriers de l'industrie; enfin Son Excellence le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, qui nous a envoyé des médailles pour montrer que le Gouvernement ne reste étranger à rien de ce qui se fait dans l'intérêt des travailleurs, ont, par leur généreux concours, ajouté un très-grand prix aux récompenses de la Société académique. Aussi le véritable mérite de ces récompenses consiste-t-il dans l'honneur de les avoir obtenues. Nos lauréats, nous en sommes sûrs, conserveront précieusement, comme un héritage de famille, les certificats que nous allons leur

Digitized by Google

délivrer, et la vue de ces titres d'honneur apprendra à leurs enfants à devenir après eux de braves et dignes ouvriers.

Les concours de mise en apprentissage, fondés par la Société en faveur des enfants des écoles gratuites, ont pour but de recruter cette brave phalange de travailleurs capables et laborieux, qui sont propres à perfectionner leur art, et qui, par leur conduite et leurs bons sentiments, se rendent dignes de la considération publique; de ces hommes qui se respectent et sentent leur dignité, et qui ne demandent qu'à leur travail le pain de leur famille.

Cependant, il faut le reconnaître, quelque courageux que soit un homme, quelque dévouement qu'il ait pour sa famille, il arrive parfois qu'un accident imprévu suspende tout-à-coup son travail et le prive ainsi momentanément de ses moyens d'existence. Pour remédier à cet inconvénient de force majeure, la Société avait pensé, il y a déjà longtemps, à l'établissement d'une Société de secours mutuels qui fournirait à l'ouvrier malade ou blessé une subvention à laquelle il aurait acquis des droits par les versements qu'il aurait faits. Les bases de cette Société ont été posées et les statuts rédigés; mais, à cette époque, cette idée n'était

Digitized by Google

pas mûre et elle est restée à l'état de projet. Depuis, comme toutes les bonnes idées, elle a fait son chemin, et des personnes honorables et zélées s'occupent en ce moment de la mener à bien.

Après vous avoir dit quelques mots de ce que la Société a pu faire dans un certain ordre d'idées pratiques, vous parlerai-je, Messieurs, de ses travaux intellectuels et de ses mémoires ? Ici, la question devient plus délicate et plus embarrassante. On n'est pas juge dans sa propre cause et ce n'est pas à nous à juger nous-mêmes nos œuvres; c'est aux autres à les apprécier, et cette appréciation, quelle qu'elle soit, chacun est prêt à l'accepter, à l'accueillir même, pourvu qu'elle vienne d'un homme dont le talent fasse autorité, et qu'elle soit faite avec la convenance et le bon goût qui sont inséparables du vrai talent.

Nous dirons seulement ici que notre Société est en communication avec plus de cent cinquante Sociétés savantes de la France et de l'étranger ; et que cet échange d'idées est profitable à tous. Nous ajouterons que l'importance de la ville de St-Quentin réclame une institution que plus de cent villes de l'Empire possèdent, et qu'ici surtout où les intérêts positifs occupent une si grande place, il est bon

Digitized by Google

que les travaux de l'esprit aient aussi leurs droits de cité.

Mais si, comme nous le disions tout-à-l'heure, nous ne pouvons apprécier nos œuvres, nous pouvons du moins juger en toute liberté celles que nous avons provoquées par nos concours. Nous sommes heureux de pouvoir signaler cette année un beau travail sur l'influence de la culture des lettres ; on y trouve d'excellentes pensées rendues en très-bons termes. Monsieur le Rapporteur du concours de littérature vous fera connaître cet ouvrage, et nous espérons pouvoir remettre dans cette séance à l'auteur lui-même la médaille d'or qu'il a remportée.

Le concours de poésie de l'année dernière, sans avoir complètement réussi, a néanmoins produit de très-bons vers. Espérons que le sujet proposé cette année rencontrera un poète digne de le traiter :

Le Génie civilisateur de la France !

quels sentiments, quelles inspirations ne doivent pas faire naître ces quelques mots, en ce moment surtout où nos intrépides soldats vont à l'extrémité de l'Orient conquérir des peuples, non à la domination, mais à la civilisation de la France. Oui, espérons que nous aurons à récompenser, l'année prochaine, de beaux vers et de beaux sentiments.

Digitized by Google

Je ne quitterai pas la parole sans remercier au nom de la Société M. le Sous-Préfet de l'arrondissement, M. le Maire et MM. les Adjoints, les Membres du Conseil municipal, les Chefs de corps et les personnes notables qui ont bien voulu répondre à notre invitation, et dont la présence, en prouvant tout l'intérêt qu'ils portent à la classe ouvrière, ajoute aussi un très-grand prix aux récompenses que la Société va décerner.

RAPPORT DE M. GUIRAL

SUR LE CONCOURS DE LITTÉRATURE.

(Voir le volume précédent).

RAPPORT DE M. LEFÈVRE

SUR LE CONCOURS DE MORALITÉ ENTRE LES AGENTS DE L'INDUSTRIE.

MESSIEURS,

Il est des services éclatants auxquels ne manquent jamais ni la gloire de la publicité, ni l'honneur des récompenses. Mais aussi combien n'existe-t-il pas de ces dévouements cachés qui, pour avoir moins de retentissement, n'en ont pas moins de mérite. Partout, dans toutes les positions sociales,

Digitized by Google

vous pourrez les rencontrer ; le calme d'une conscience tranquille, le bonheur du devoir accompli en sont ordinairement le seul et unique prix. Parmi ces dévouements obscurs, nous donnerons une place d'honneur à la lutte continuelle que l'honnête ouvrier est obligé de soutenir pour suffire par un travail opiniâtre à ses besoins et à ceux de sa famille, élever ses enfants et en faire un jour des hommes utiles comme lui. Aussi est-ce avec un vif sentiment de plaisir que nous venons reconnaître aujourd'hui par des récompenses si bien méritées les services rendus par l'élite de la population ouvrière de cette ville.

Est-il besoin, Messieurs, de vous rappeler combien est puissante l'influence du bon exemple ? Je ne vous en donnerai qu'une preuve et je la choisis dans les annales de nos concours académiques. Chaque année nous proclamons les noms de ces enfants des écoles communales qui viennent concourir pour le prix d'apprentissage : ce sont ceux que le travail et la bonne conduite ont fait remarquer de leurs maîtres. Comparez ces noms avec ceux que vous allez entendre dans un instant, et vous verrez que plusieurs de ces enfants laborieux sont les fils des ouvriers que leurs patrons nous

Digitized by Google

ont signalés pour leur moralité et leur ardeur au travail.

C'est au mois d'octobre dernier que la Société a décidé l'ouverture du Concours dont nous vous présentons en ce moment le résultat. Une commission composée de membres résidants et de membres correspondants choisis parmi les industriels de la ville a été chargée de proposer les récompenses à décerner. A cet effet elle a commencé par adresser à MM. les Chefs d'établissements une circulaire où elle les invitait à faire connaître ceux de leurs ouvriers qui se distinguaient par l'assiduité au travail, la fidélité au patron, la bonne conduite et le dévouement à la famille. Notre appel a été entendu, et quarante candidats ont été présentés; cinq d'entre eux, n'étant pas domiciliés à St-Quentin, n'ont pu être admis au concours.

Pour apprécier le mérite des candidats, la commission a pris d'abord en considération : l'ancienneté des services, puis les circonstances particulières de famille ou de situation qui rendaient recommandables les personnes présentées, en s'entourant à cet égard des renseignements nécessaires. Elle a accordé quatre genres de récompenses, qui sont: des médailles d'honneur, des livrets

Digitized by Google

de première et deuxième classe, des mentions honorables. Les médailles sont au nombre de quatre ; elles nous ont été adressées par Son Excellence le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, qui n'a pas voulu rester étranger à notre œuvre, et a témoigné ainsi une fois de plus de la sollicitude et de l'intérêt que le Gouvernement de l'Empereur porte à la classe ouvrière intelligente et laborieuse. Le nombre des livrets est de 17, dont 9 de première classe et 8 de seconde. Enfin 6 des candidats ont obtenu des mentions honorables ; ce sont ceux qui, recommandables d'ailleurs sous tous les rapports, n'avaient pas d'assez longs services pour mériter un livret. Les 27 lauréats ont été classés de la manière suivante :

MÉDAILLES D'HONNEUR

ENVOYÉES PAR SON EXCELLENCE LE MINISTRE.

Butain, Emile, typographe chez M. Ad. Moureau, 46 ans de services. Cette longue série d'années passées sans interruption dans la même maison prouve que Butain s'est toujours signalé par sa bonne conduite et sa probité ; il en a d'ailleurs donné de nombreuses preuves à son patron, qui l'a souvent chargé de

Digitized by Google

missions délicates. On lui a confié le maniement de fonds considérables. Jouissant aujourd'hui d'une modeste aisance, Emile Butain aurait vu son patrimoine s'accroître davantage s'il n'avait eu à soutenir ses vieux parents. Les ouvriers de la ville, qui ont su reconnaître son mérite, l'ont porté au Conseil des Prud'hommes, et la Société académique lui a décerné en 1850 une médaille de deuxième classe. En présence de tant de témoignages, nos éloges sont presque superflus, et la Société n'est que l'interprète du sentiment public en décernant à Butain, Emile, une Médaille d'honneur.

Dubois, Bénoni, typographe, chez M. Ad. Moureau, 30 ans de services. Une probité à toute épreuve, une exactitude constante au travail, une extrême fidélité, telles sont les qualités dont Dubois n'a cessé de faire preuve pendant ce long espace de temps. La Société académique qui, en 1850, a reconnu son mérite en lui accordant une médaille de deuxième classe, est heureuse de récompenser de nouveau ses services et lui décerne une Médaille d'honneur.

Briet, Charles-Antoine, ouvrier d'apprêt chez Mme veuve Demoulin-Pommery et fils, 35 ans de services. A 16 ans, il entre chez M. Dupuis, le quitte à 20 pour aller passer 4 années sous les drapeaux, fait ensuite 8 années chez M. Dufour-Denelle, y reste jusqu'à la fermeture de la maison. Sur la recommandation de M. Dufour, il entre chez Mme Demoulin, où il est depuis 18 ans. Travailleur assidu et laborieux, Briet a pu faire de notables économies et la Société académique ne peut mieux faire que de lui décerner une Médaille d'honneur.

Digitized by Google

VILLEMANT, Auguste-Louis, ouvrier tulliste, chez M. John Heathcoat, 30 ans de services. Il s'est toujours montré assidu et intelligent dans son travail, mais ce qui le rend particulièrement recommandable, c'est son bon cœur et son désintéressement pour ses camarades; souvent on l'a vu organiser des souscriptions pour venir en aide à ceux d'entre eux qui étaient malades ou blessés. La Société lui accorde une Médaille d'honneur.

PREMIÈRE CATÉGORIE. -- Mécaniciens et Fondeurs.

CUREAU, Quentin, 20 ans de services comme mouleur en fer, chez M. Grare-Carrois et ses prédécesseurs. Recommandable par sa bonne conduite et sa probité, il est parvenu à élever 9 enfants. Malgré les besoins d'une si nombreuse famille, il laisse en réserve chez son patron le produit de certains travaux supplémentaires que celui-ci lui confie. La Société lui décerne un Livret de 1re classe.

CHATELAIN, Quentin, mécanicien, chez M. Leconte-Guenous, 22 ans de services. Sa conduite irréprochable et sa parfaite assiduité lui donnent les droits les plus mérités à un Livret de 2e classe.

BERNARD, Isidore, mécanicien, chez M. Théry, filateur. Il a travaillé pendant 16 ans chez le même patron, mais hors de l'arrondissement de Saint-Quentin. La Société regrette que ses services chez M. Théry ne soient pas plus anciens, et lui décerne une Mention honorable.

Une Mention honorable est également accordée à LACHAUSSÉE, Etienne, chauffeur et pompier chez M. Théry.

Digitized by Google

DEUXIÈME CATÉGORIE. -- Fileurs.

DELMAIRE, Quentin, ouvrier fileur depuis 26 ans chez M. Paillette. La Société, en considération de ses longs services, lui décerne un Livret de 1re classe.

Des Mentions honorables sont accordées à:

BORIEUX, Louis, fileur, chez M. Théry. Il s'impose des privations pour venir en aide à ses père et mère infirmes;

Et à NOBLECOURT, Alexandre, fileur, chez M. Théry; ouvrier assidu et régulier.

TROISIÈME CATÉGORIE. -- Tisseurs.

BONARD, Jean-Louis-Florentin, tisseur, chez MM. Lehoult et Cie. Il travaille depuis 20 ans pour cette maison, soit à la campagne, soit à la ville. La Société accorde à cet ouvrier honnête et à ce bon père de famille un Livret de 2e classe.

QUATRIÈME CATÉGORIE. -- Tullistes.

DECLERQ, Geneviève, femme Villemant, ouvrière tulliste chez M. John Heathcoat. Elle travaille depuis 33 ans dans le même atelier que son mari. La Société lui décerne un Livret de 1re classe.

SOYER, Théodore, chez M. Delarue, travaille depuis 12 ans dans cette maison, soit comme tulliste, soit comme ouvrier d'apprêt. Sa bonne conduite et son travail lui ont permis d'élever 9 enfants. Un Livret de 2e classe lui est décerné.

Digitized by Google

CINQUIÈME CATÉGORIE. -- Blanchisseurs & Teinturiers.

Broque, Auguste, ouvrier blanchisseur chez M. Bocquet-Mont, successeur de M. Cordier-Pluchart. Il se fait remarquer par une assiduité au travail telle, que depuis 42 ans qu'il travaille dans la maison, il n'a jamais perdu un quart de jour et fait quelquefois jusqu'à 10 et 12 journées par semaine. Un Livret de 2e classe lui a été décerné en 1850; aujourd'hui la Société lui en accorde un de 1re classe.

Sellier, Quentin, blanchisseur, chez M. Bocquet-Mont, 42 ans de services. Par l'ancienneté et la régularité des services, il est l'égal du précédent. Tous les éloges que nous avons donnés à Broque s'appliquent à son camarade Sellier. La Société lui accorde la même récompense, un Livret de 1re classe.

Pollet, Adolphe, chez M. Henry Souplet, imprimeur sur tissus depuis 27 ans, d'abord chez MM. Serret, puis chez M. Souplet, leur successeur. Dans ce long espace de temps, Pollet s'est toujours montré laborieux, exact, consciencieux et d'une conduite irréprochable. La Société lui décerne un Livret de 1re classe.

Une Mention honorable est accordée à Lisère, Pierre, dit Caillet, ouvrier teinturier chez M. Houillères, 5 ans de services.

SIXIÈME CATÉGORIE. -- Ouvriers et Ouvrières d'Apprêts.

Pruvot, Joséphine-Aurore, ouvrière d'apprêt, chez MM. Carion, Carville et Maréchal. Depuis 20 ans elle travaille d'une manière assidue dans le même atelier. D'une conduite irréprochable,

Digitized by Google

elle parvient par son travail à soutenir sa mère. La Société lui accorde un Livret de 1re classe.

Sueur, Nicolas, ouvrier d'apprêt, chez M. Biel. Sorti du service militaire, il a d'abord travaillé pendant 7 années chez MM. Joly, puis chez M. Biel, où il se trouve depuis 13 ans. Ses bonnes qualités l'ont fait remarquer dans ces deux maisons; aussi mérite-t-il sous tous les rapports le Livret de 2e classe que lui décerne la Société.

La même récompense est accordée à Masson, Théodore, ouvrier d'apprêt, chez M. Biel. Il a travaillé depuis 29 ans à Saint-Quentin, d'abord chez MM. Waïsse et Cie, puis chez M. Biel, où il est depuis 13 ans.

Grassier, Honorine, femme Joncourt, ouvrière d'apprêt, depuis 20 ans, chez Mme veuve Demoulin-Pommery et fils. La Société, en considération de ses longs services, lui décerne un Livret de 2e classe.

Minet, Victor, ouvrier d'apprêt, d'abord chez MM. Cambronne, puis chez M. Delarue. Depuis 14 ans il a su, par son travail, mériter la recommandation de ces deux patrons. La Société lui décerne un Livret de 2e classe.

Roche, Célestine, ouvrière d'apprêt, depuis 18 ans, chez MM. Carion, Carville et Maréchal. En considération de sa bonne conduite et de ses services continus, la Société lui décerne un Livret de 2e classe.

Deux Mentions honorables sont accordées à :

Digitized by Google

Gobron, Louise, ouvrière d'apprêt, depuis 9 ans, chez MM. Carion, Carville et Maréchal.

Et à Desenne, Martin, employé depuis cinq ans comme ouvrier d'apprêt par MM. Chollet, Carret et My.

SEPTIÈME CATÉGORIE. -- Arts divers.

Batigny, Isidore, ouvrier peintre, chez M. Poette-Duval, 35 ans de services, d'abord chez M. Duval-Lescot, puis chez M. Poette-Duval. Sa conduite comme homme, comme ouvrier, comme père de famille, mérite tous les éloges. Il s'impose des sacrifices considérables pour sa famille, et, par ses bons services, est tout-à-fait digne du Livret de 1re classe que lui décerne la Société.

Englet, Henry, typographe, chez M. Moureau, 20 ans de services. Recommandable sous tous les rapports, il s'est fait remarquer comme bon père de famille et comme bon fils, en venant en aide à sa mère depuis plus de 20 ans. Il mérite d'être distingué pour l'intelligence dont il a fait preuve dans l'emploi des presses mécaniques et dans le perfectionnement de différentes machines typographiques. La Société lui décerne un Livret de 1re classe.

Nous espérons, Messieurs, que ces témoignages publics encourageront les ouvriers consciencieux et exciteront leur zèle. Ceux qui ont obtenu nos récompenses ne voudront pas descendre au-dessous de ce qu'ils ont été, et tous les autres feront leurs

Digitized by Google

efforts pour mériter, par un travail assidu et persévérant, d'être désignés à leur tour comme de bons et fidèles ouvriers, comme des modèles à imiter. Que ce concours éveille donc une noble et salutaire émulation; car, en décernant aujourd'hui ces prix pour la deuxième fois, la Société académique contracte l'engagement de continuer à récompenser le mérite de l'ouvrier. C'est un devoir qu'elle remplira toujours avec bonheur, et soyez convaincus, Messieurs, qu'elle sera fière de contribuer, pour sa part, à la prospérité de la population ouvrière de Saint-Quentin.

RAPPORT DE M. BLIN

SUR LE CONCOURS POUR LES PRIX D'APPRENTISSAGE.

MESSIEURS,

La Société académique, en instituant un concours pour les prix d'apprentissage, a voulu venir en aide chaque année à quelques enfants d'élite sortant des écoles gratuites, et leur faciliter l'éducation professionnelle. Elle a entendu accorder aux lauréats

Digitized by Google

de ce concours, non-seulement un secours matériel qui permit au père de famille de soutenir son enfant pendant les longues épreuves de l'apprentissage, mais aussi son appui moral et son bienveillant patronage.

Malgré les difficultés de toute espèce que la Société a dû surmonter dans l'exécution de son programme, elle a eu le bonheur de voir son œuvre fructifier, et elle a obtenu pendant plusieurs années de brillants résultats. Parmi les élèves qui sont sortis vainqueurs de cette lutte entre les écoles, les uns sont entrés en apprentissage, grâce aux sacrifices pécuniaires faits par la Société académique; ils sont aujourd'hui des ouvriers habiles et laborieux, les autres ont seulement profité du patronage de la Société, et ils ont ainsi trouvé à se placer avantageusement dans l'administration des chemins de fer, dans le commerce ou dans l'industrie.

Indépendamment de ces heureux résultats, le concours a eu d'abord pour effet d'exciter entre les écoles une salutaire émulation; mais, il faut le dire, sous ce rapport, le but a été dépassé. L'émulation a dégénéré en une rivalité funeste, et l'on a bientôt perdu de vue le but véritable du concours, c'est-à-dire la mise en apprentissage,

Digitized by Google

pour ne plus voir qu'une question de supériorité entre telle ou telle école. La Société académique s'est vivement préoccupée de ce grave inconvénient, et elle espère trouver le moyen d'y remédier.

Sur cinq écoles gratuites, deux seulement ont pris part cette année au concours ; elles ont envoyé huit candidats. Des certificats, constatant la place qu'ils ont obtenue dans le concours, seront délivrés à tous les élèves qui y ont pris part. Voici dans quel ordre la Commission d'examen les a classés :

1er, Boudoux, Charles.
2e, Dumez, Ernest.
3e, Noblécourt, Auguste.
4e, Belon, Gustave.
5e, Déjardins, Ernest.
6e, Quillet, Charles.
7e, Delepinois, Etienne.
8e, Hecht, Joseph.

Les parents des trois premiers candidats portés sur la liste ayant déclaré ne pas avoir l'intention de leur faire apprendre un état manuel, la Société académique a décidé que le prix serait accordé au quatrième candidat, Belon, Gustave, qui doit entrer prochainement en apprentissage. Ce prix est d'une valeur de deux cents francs.

Digitized by Google

Dans cette séance, M. Magne a lu la pièce de vers suivante :

FLORENT ET JUSTIN,

OU

LES DEUX OUVRIERS.

DIALOGUE.

FLORENT.

Au pied de ces tilleuls, Florent, dit le *Songeur*,
Invite à respirer Justin le *Travailleur*.

JUSTIN.

Si je dois au travail le surnom qui m'oblige,
Tu n'en portes pas un dont le sens te corrige:
Tu n'as rien fait encore, hier et ce matin.

FLORENT.

Il est bon de rêver un plus heureux destin.

JUSTIN.

Tu désertes le poste, ou des larmes de rage
S'échappent de tes yeux quand tu viens à l'ouvrage.

Digitized by Google

FLORENT.

Mon droit.....

JUSTIN.

On connaît mieux son droit que son devoir ;
L'un, on ne l'entend pas, l'autre, on le fait valoir,
On a reçu du ciel l'ingénieuse adresse?
On prétend réussir au gré de la paresse;
On ne doute de rien dans la verte saison!

FLORENT.

Et si j'en appelais à ta vieille raison?

JUSTIN.

Et si tes beaux discours n'ont plus rien qui m'impose?

FLORENT.

On peut n'avoir pas tort, même en perdant sa cause;
Je parlerais longtemps, si j'étais avocat,
Toi, juge; écoute au moins quelques mots du débat:
Hors le juste et le vrai, dans le monde tout change;
Imagine, établi, ce qui te semble étrange:
Un ordre social conçu d'après les plans
Que propose pour nous, depuis vingt ou trente ans,
L'habile économiste ou l'ardent philanthrope,
Et voilà le progrès qui triomphe en Europe;
Un merveilleux calcul aux chances du hasard
Dérobe ouvertement leur ténébreuse part;
On voit se mesurer, si la règle est certaine,
Au talent le travail, le profit à la peine;

Digitized by Google

La faim aux longues dents, aux perfides conseils,
Comme sœur des démons, retourne à ses pareils;
En tout lieu l'équité s'oppose, plus hardie,
Par la main qui secourt, à la main qui mendie,
Et nous habitons tous des appartements clos,
Sans souci des voleurs, du loyer, des impôts.

JUSTIN.

Bâtis sur le brouillard ton palais fantastique;
Je garde sur le sol ma demeure rustique;
Personne ne soutient, dans ce monde incomplet,
Que l'ordre social soit un ordre parfait;
Cependant l'ébranler, par une théorie,
C'est gêner le commerce et tarir l'industrie;
Une sage mesure, un décret libéral
Font plus, pour notre sort, que ton bel idéal;
J'irais humer les vents, me perdre dans la nue
Quand le mal, chaque jour, s'efface ou s'atténue?
Non; la société, gardienne de la paix,
Assure nos travaux, en allége le faix,
Protége nos efforts, les suit, les récompense,
Encourage, chez nous, l'esprit de prévoyance,
Connaît des différents pour les concilier,
Juge équitablement le maître et l'ouvrier,
Oriente l'enfance, éclaire la jeunesse,
Subvient à l'infortune et défend la vieillesse;
On voit, à ces bienfaits, l'esprit industrieux
Se faire du travail un titre glorieux;

Digitized by Google

Le travail te déplait, mais j'estime qu'en somme,
C'est l'honneur de la femme et le trésor de l'homme.

FLORENT.

Devant plus d'un oisif appuyé sur son bien,
Je suis l'oisiveté qui ne possède rien;
S'il est vrai qu'aujourd'hui le travail seul honore,
D'où vient que tant de gens le dédaignent encore?
Tu montres les objets sous de belles couleurs,
Je fais, moins indulgent, la satire des mœurs;
Vois-moi les parvenus; avec irrévérence
Je ne désigne pas ceux dont l'intelligence
Occupe des degrés péniblement conquis,
J'appelle parvenus tous les sots enrichis;
Sur la solution de maint et maint problème
Ecoute-les parler: comme ils sont sûrs d'eux-mêmes!
Il ne leur manque rien? Tout le monde est heureux,
L'amitié, sans le faste, est sans base pour eux;
Ils ont tous l'esprit vain; mais, comme par miracle,
Eux seuls savent juger, leur voix est un oracle;
Tous, ils ont le cœur sec; mais, comme un talisman,
L'or les métamorphose en héros de roman;
Celui-ci se présente, il se nomme et s'étonne
Que l'on ne tombe pas au pied de sa personne;
Celui-là se recueille, et va s'apercevoir
Que le monde, sans lui, ne pourrait se mouvoir;
Tel d'une haute estime honore son adresse;
Tel à sa chair divine accorde sa tendresse;

Digitized by Google

Ici, le suffisant compose son dédain;
Là, le précieux croit tout meilleur de sa main;
Voici le fat qui vient, cherchant votre présence,
Pour s'écouter parler d'un air de complaisance,
Et voilà l'important qui vous quitte interdit
De son mérite encor plus grand que son crédit;
Que de petits acteurs, d'intrigues, de sornettes!
J'aime mieux la parade et les marionnettes.

JUSTIN.

Le train du monde est vieux, c'est le fleuve au long cours,
N'attends pas qu'il s'arrête, il coulera toujours;
Au nombre des travers, comptons l'esprit de fronde,
Par lui tout se détruit, par lui rien ne se fonde;
Je plains fort le narquois qui veut tout censurer,
Et qui, dans son orgueil, ne sait rien admirer.
Dieu même dans nos cœurs a mis de saintes flammes,
Aimer sera toujours l'instinct des nobles âmes:
Voir le mal sans le bien c'est borner l'horizon,
La justice demande une exacte raison.
Vois à ton tour, crois-moi, si tu veux des modèles,
Le dévoûment obscur des serviteurs fidèles,
Le zèle réfléchi des ouvriers constants,
Les honorables soins, les efforts méritants
De ces instituteurs dont la modeste école
Offre à l'enfant du pauvre une immortelle obole;
Vois l'héroïque ardeur de nos braves soldats
Elevant, sans pâlir, d'un invincible bras,

Digitized by Google

Sur une brèche où fume un nuage de poudre,
Cet étendard français qui joue avec la foudre.
Aux pensers généreux qui viennent te saisir
Laisse ton cœur ému palpiter de plaisir;
Quand on sait les tourments que chaque jour amène,
On ne doit pas manquer de charité chrétienne;
Toute âme qui souffrit, tout cœur qui sanglota
Salue avec amour le Dieu du Golgotha;
Chacun porte sa croix; chez les heureux du monde
Souvent règne en secret une douleur profonde;
Juge ces vérités avec un esprit sain,
Tu ne voudras plus voir les défauts du prochain.

FLORENT.

C'est le cœur, je le sens, qui parle par ta bouche,
Cette raison me plaît, ce langage me touche,
Dans mon ciel nébuleux c'est un paisible azur;
Il me semble pourtant que le monde est bien dur;
Le luxe est scandaleux.

JUSTIN.

Le luxe est nécessaire.

FLORENT.

Rien de plus oppressif.

JUSTIN.

Rien de plus populaire;
Voudrais-tu que le riche, Harpagon indigent,
Au lieu de le répandre, enfermât son argent?

Digitized by Google

Etendre sa fortune et borner sa dépense,
C'est rompre l'équilibre et fausser la balance;
Le produit veut l'échange, et l'échange à son tour
Du flot distributeur appelle le retour;
En créant des besoins, le luxe se propage,
Mais il n'est pas chez nous fondé sur le servage;
Est-ce que, de nos jours, comme dans l'ancien temps,
La soie est interdite aux femmes des marchands?
Le commerce a l'ardeur que nul effort ne lasse,
Une classe s'élève après une autre classe,
Les hommes, aujourd'hui, sont partout, je le crois,
Mieux logés, mieux vêtus, mieux nourris qu'autrefois;
Sans doute, l'amour-propre est jaloux de paraître,
Et parfois, un abîme engloutit le bien-être;
Mais redresser les torts, changer en bien le mal,
C'est vouloir en or pur convertir le métal;
Par ses abus le luxe enivre la mollesse,
Mais si l'on proscrivait toute cause d'ivresse,
La vigne dont le fruit trouble tant de cerveaux,
Il faudrait donc soudain l'arracher des coteaux?
L'industrie est le champ de la magnificence,
Divisés, transformés, le luxe, l'opulence
Sont les mille ruisseaux qui vont en liberté
Promener l'abondance et la fécondité.

FLORENT.

On peut rire, du moins, quand la morgue s'étale
Et fait, plus qu'en un jour de marche triomphale,

Digitized by Google

Rouler pompeusement un char injurieux ;
Pour tant d'autres sujets les pleurs montent aux yeux !
Comme un aveugle sourd l'égoïsme sommeille.

JUSTIN.

On ne le ressent pas où la charité veille,
Elle a l'oreille alerte et le regard perçant ;
Que dis-je ? parfois même un soin attendrissant
Nous la fait voir encore au-delà de la tombe :
Une main généreuse à la main qui succombe
Emprunte pour donner, et c'est l'humanité
Qui resserre les nœuds de la fraternité !

FLORENT.

Près des êtres souffrants les médecins demeurent,
Ainsi, fidèle au deuil, j'aime les yeux qui pleurent ;
Mais je ne comprends pas ce théâtre mondain
Où trône le plaisir, escorté du dédain ;
Seul, dans un angle obscur, au feu des girandoles,
De ce monde léger, de ces têtes frivoles
J'ai vu les tourbillons, suivi les airs coquets,
Mais l'or, les diamants, l'éventail, les bouquets,
Rien ne m'a dérobé le néant de la fête ;
On s'ennuie à grands frais...., c'est un plaisir honnête.

JUSTIN.

En vain contre les jeux tu lances des brocards ;
Gaie ou sainte, une fête éveille les beaux-arts ;
Aux sons de la musique, ou sévère, ou badine,
L'homme se ressouvient de sa noble origine ;

Digitized by Google

C'est une harpe d'or, que le peuple agréa
Comme emblême d'hommage au Dieu qui nous créa.
La grâce n'a qu'un jour ; sous leurs gazes légères,
Leurs rubans fugitifs, ces ombres passagères
Comme l'étoile au ciel, ou dans les champs, la fleur,
Sont une Providence acquise à la douleur ;
Au sein d'une élégante et douce politesse,
Le cœur garde l'amour par la délicatesse ;
Quand la tendre pitié respire dans ses traits,
La femme est belle encore et ne vieillit jamais!

FLORENT.

On a peu de valeur quand on touche un salaire ;
Aux regards des puissants, un pauvre mercenaire
Entre le singe et l'homme occupe le milieu.

JUSTIN.

Je ne m'aperçois pas qu'on nous estime peu ;
Je remarque plutôt que la main qui travaille
Sait, de haut, obtenir l'honneur d'une médaille,
Et que la récompense est un titre charmant
Quand un livret s'ajoute à l'encouragement ;
Tu plains le travailleur ? Ta pitié n'est pas juste ;
Vois, notre souverain et sa compagne auguste,
En semant des bienfaits, visitent l'ouvrier,
Et même à ses travaux daignent s'associer.

FLORENT.

La masse souffre encor, c'est le câble électrique
Qui tressaillait rompu sous le flot Atlantique ;

Digitized by Google

Tu ris? Tu n'entends rien aux œuvres de progrès;
Que n'ai-je eu de l'argent pour l'isthme de Suez!
Riche, je devenais un inventeur habile,
Pauvre, l'idée est là; mais l'idée est stérile;
Je voudrais du travail diminuer l'effort,
Simplifier la peine et doubler le rapport;
En un mot, roi vainqueur des éléments rebelles,
Par des moyens plus courts, avoir des fins plus belles;
Un seul de mes projets enfin exécuté,
Me vaudrait la fortune et la célébrité.

JUSTIN.

La richesse est pour toi le seul besoin des âmes,
Tu n'en conçois pas d'autre, et c'est moi que tu blâmes!
Va, si de l'intérêt la voix parle souvent,
C'est au nom de l'honneur que l'on marche en avant!
L'homme est enfant du ciel, comme il l'est de la terre,
Le progrès doit offrir ce double caractère;
Je ne suis pas de ceux qui, louant la torpeur,
Comme au Céleste-Empire entendent le bonheur;
Je ne suis point non plus de ces esprits malades
Qui, dans leur vain délire, appellent rétrogrades
Les généreux efforts des hommes non séduits
Par un rêve semblable aux *Mille et une Nuits;*
Elles voudraient pour nous, ces têtes échauffées,
Les prodiges qu'on lit dans les *Contes des Fées*,
Le retour imprévu, le changement soudain,
Les monstres terrassés par un bras surhumain,

Digitized by Google

Et la scène du monde, à la voix d'un génie,
D'un décor enchanteur étalant l'harmonie ;
Je ne demande pas, en marchant de travers,
Que d'un coup de baguette on change l'univers,
Mais je crois au progrès comme à la Providence :
Progrès par le respect, progrès par la prudence,
Progrès par la justice et par la probité,
Progrès dont la lenteur forme la majesté.

FLORENT.

Tu réponds à mes vœux.

JUSTIN.

Ta force s'éparpille.

FLORENT.

Je pense au genre humain.

JUSTIN.

Eh ! pense à ta famille.

FLORENT.

Mais le travail d'un seul ne suffit pas toujours.

JUSTIN.

Habile et paresseux, tu voudrais des secours ?

FLORENT.

Lorsque le rude hiver, sous le toit qu'il tourmente,
Décore d'un rideau ma vitre étincelante,
Que, dans ce galetas (tous mes effets vendus),
Ma femme, mes enfants, gémissent morfondus,

Digitized by Google

Leur affreuse douleur me poigne au fond de l'âme,
Je cherche autour de moi quelque divin dictame,
Et, priant que le ciel leur envoie en ce lieu
Du pain, des vêtements, de quoi faire du feu,
Car ces infortunés endurent le martyre,
Je m'éloigne, sans but, puis un bouge m'attire,
J'y vais par le ton vif d'une ardente liqueur
De mes nerfs engourdis ranimer la langueur:
Ce philtre souverain opère avec magie,
J'ai des songes dorés où le présent s'oublie,
Je vois tous les mortels, pacifiques soldats,
Pour le bonheur commun réunissant leurs bras,
Et, ce riant spectacle endormant la souffrance,
La douce illusion m'enrichit d'espérance.

JUSTIN.

De ce bouge, à la nuit, comme une ombre tu sors
Désenchanté, pensif, bourrelé de remords;
Crois-tu qu'on ignorât ta funeste habitude?
Il n'est pour l'ouvrier de telle solitude
Où le public ne porte un curieux regard,
La réputation s'en va vite et vient tard;
Tu poursuis ta chimère aux vapeurs de l'ivresse,
Et ta famille à jeun pousse un cri de détresse;
La charité publique est prompte à consulter,
Nous devons la bénir, mais n'y pas trop compter.
Au lieu de contempler une trompeuse image,
Regardons le secours qui tuera le chômage,

Digitized by Google

Si la noble sueur du front laborieux
Par l'effort mutuel le rend victorieux.
Veux-tu qu'un jour, pour toi, pour les tiens, je m'écrie:
« Gloire à l'apprentissage, honneur à l'industrie? »
Fuis le noir cauchemar qui d'un bond, chaque soir,
Sur ta poitrine en feu, lourdement vient s'asseoir;
Par ta bonne conduite éloigne la misère;
Ta femme est vigilante, active, ménagère,
Lorsque tu bois là-bas, elle pleure...., sa main
Laisse tomber l'aiguille....; homme, sois donc humain,
Epargne à tes enfants des souffrances cruelles,
Donne au moins la pâture à ce nid d'hirondelles!

FLORENT.

Tu dis vrai; j'ai vécu comme un homme endormi.

JUSTIN.

Allons! réveille-toi, prends ma devise, ami:
« Ordre, travail, épargne, et bonne conscience. »

FLORENT.

Marchons sous ta bannière!

JUSTIN.

A l'ouvrage!

FLORENT.

Je pense...

Digitized by Google

JUSTIN.

Viens ! tu ne songes plus ?

FLORENT.

Je pense (sois discret),
Qu'il me faudra du temps... pour gagner un livret !

Eugène Magne.

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE DU 10 MAI 1858.

Concours et Exposition d'horticulture. — Loterie des Fleurs.

DISCOURS DE M. HÉRÉ, PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

L'exposition d'horticulture fondée par la Société, il y a neuf ans, est passée dans les habitudes, je dirai presque dans les besoins du pays. Nous n'en voulons d'autre preuve que le concours toujours plus empressé des personnes qui la visitent. N'aurait-elle d'autre avantage que de réunir et de faire passer sous les yeux enchantés ces fleurs délicieuses qui charment à la fois le regard et l'odorat, que cette exposition aurait encore sa raison d'être. Quelle est la personne assez malheureusement organisée pour être insensible à la

Digitized by Google

fraîcheur et à la beauté? Or, qu'y-a-t-il de plus beau et de plus frais que ces productions charmantes, qu'une nature généreuse et féconde fait naître à la voix de l'horticulteur intelligent? Et ne croyez pas, Messieurs, que cette volupté douce que les fleurs vous procurent soit un plaisir stérile. Rentrez en vous-mêmes et dites-moi si, après avoir visité un jardin rempli de fleurs et avoir arrêté vos regards et votre attention sur ces beautés de la nature, vous ne vous êtes pas sentis pénétrés à votre insu comme d'un parfum qui, passant par les sens, arrivait jusqu'à l'âme; si vous ne vous êtes pas sentis plus heureux et meilleurs en sortant de ce bain d'air parfumé. Le goût des fleurs n'est donc pas aussi frivole qu'on pourrait se l'imaginer d'abord; il a plus d'influence qu'on ne pense sur nos sentiments et par conséquent sur nos actions.

Mais ce n'est pas le goût des fleurs seulement que la Société s'est proposé de développer par ses concours d'horticulture; elle a eu en vue aussi la propagation des meilleures espèces de fruits et de légumes. A côté des fleurs qui charment tout le monde, des primeurs destinées à la table du riche, elle place les modestes mais utiles productions maraîchères qui forment la base de l'alimen-

Digitized by Google

tation du peuple. De grands progrès, il faut le reconnaître, ont été faits depuis dix ans, dans cette partie comme dans les autres, et notre ville n'est plus au même degré tributaire des pays voisins pour l'approvisionnement de son marché. Nous en félicitons vivement nos jardiniers; mais il faut reconnaître aussi qu'il reste encore beaucoup à faire. Produire en abondance et à bon marché, voilà le problème, et nous ne doutons pas que nos horticulteurs laborieux et intelligents ne parviennent à le résoudre complètement. L'intérêt de la Société ne manquera pas de les suivre et de les encourager dans cette voie.

Il nous reste, Messieurs, un vœu à exprimer, c'est que, à l'exemple de ce qui se passe dans d'autres villes, les Dames veuillent bien se joindre à nous et devenir nos associées en horticulture, comme nous en avons déjà en littérature. L'empire des fleurs est naturellement leur domaine, et là, du moins, elles n'ont pas à craindre d'être poursuivies de cette qualification ridicule dont la malignité affuble parfois celles qui cultivent les lettres.

Digitized by Google

RAPPORT DE M. BOURBIER

SUR LE CONCOURS D'HORTICULTURE.

MESSIEURS,

Les concours d'horticulture, ces luttes à armes courtoises dans lesquelles le triomphe comme la défaite ne peut laisser qu'un désir, celui de faire mieux encore, sont toujours suivis avec un nouvel intérêt là où ils ont été une première fois établis. Si au lieu d'une agglomération de plantes fleuries disposées et rapprochées avec plus ou moins de goût, il était possible de réunir toutes ces merveilles d'une saison, parées de leurs plus beaux attraits, dans les sites divers où l'auteur de toutes choses s'est plu à les distribuer, de convier aux splendeurs de cette fête les productions végétales des climats les plus opposés, jamais, je le pense, spectacle plus émouvant ne vous serait offert.

Où rencontrer en effet dans la nature plus de délicatesse unie à autant de variétés dans les formes, dans les couleurs, dans le parfum ? Où l'inventeur le plus ingénieux trouverait-il des modèles plus

Digitized by Google

gracieux ? Le peintre et le dessinateur peuvent-ils être mieux inspirés qu'en présence de ces produits de la création dont le plus humble comme le plus riche et le plus élevé éveille en nous un sentiment d'admiration? Quel trésor de ressources inépuisables le règne végétal tout entier n'offre-t-il point à l'homme qui sait y puiser ? Est-il une source de richesses et de santé plus abondante et plus certaine que le labeur dont les productions qui naissent à la surface du sol sont l'objet ?

L'exposition de fleurs et de légumes de cette année n'est pas moins brillante, ni moins complète que les précédentes. Si les amateurs d'horticulture y sont peu nombreux, n'en accusez que la rigueur prolongée d'une température qui ne leur a pas permis d'être prêts en temps utile. L'accroissement du nombre des jardiniers exposants est venu combler les vides.

Votre commission, désirant récompenser tout à la fois les succès et les efforts, a décerné les médailles que vous avez mises à sa disposition dans l'ordre suivant :

A M. Cambronne-Tausin, Médaille de 1re classe pour sa collection de Calcéolaires.

Digitized by Google

A M. Enfer, jardinier de M. Lécuyer, pour sa culture maraîchère de primeurs, Médaille de 2e classe.

A M. Philippot, Médaille de 1re classe pour sa collection d'Azalées de l'Inde et de Pelargoniums.

Au même, Médaille de 1re classe pour ses Rosiers francs de pied.

Au même, Médaille de 1re classe pour Azalées de l'Inde de sa culture et pour sa collection de Verveines.

A M. Héry, Médaille de 1re classe pour ses Pelargoniums, ses Verveines, et ses plantes variées.

A M. Loison, Médaille de 2e classe pour sa culture maraîchère et ses plantes variées.

A M. Colle-Godefrain, Médaille de 2e classe pour ses plantes variées de serre et de pleine terre.

A M. Dournel, Médaille de 2e classe pour plantes variées.

A M. Doyen, jardinier à Giffécourt, pour sa collection de pensées, d'un premier semis, Mention honorable.

La Commission a remarqué avec intérêt les Pivoines coupées envoyées par M. Modeste-Guérin, horticulteur à Paris.

La séance se termine par le tirage de la Loterie des fleurs.

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE DU 16 MAI 1859.

PRÉSIDENCE DE M. GUIRAL.

Concours et Exposition d'horticulture. — Loterie des Fleurs.

M. Bourbier lit un rapport sur le concours d'horticulture et sur l'exposition des fleurs. Cette exposition acquiert cette année un nouvel intérêt du Concours régional d'agriculture avec lequel la Société a voulu la faire coïncider et dont elle n'est pas un des moindres ornements.

Voici le résultat du concours d'horticulture :

Concours entre Horticulteurs amateurs.

1° Pour la plus belle collection de plantes de serre :

Médaille de 1re classe (plantes de serre chaude) : M. Rigaut, de Lafère; jardinier, M. Lécot fils.

Médaille de 2e classe, M. Chenest, de Guise (calcéolaires): jardinier, M. Ledermann.

Digitized by Google

2° Pour la plus belle collection de fruits et de légumes de primeur :

Médaille de 1re classe, M. Lécuyer, de Saint-Quentin ; jardinier, M. Enfer (melons, fraises, ananas, haricots, ignames, etc).

Concours entre Horticulteurs marchands.

Médaille de 1re classe. — M. Philippot (azalées de l'Inde et pelargonium).

Médaille de 1re classe. — M. Philippot (plantes variées et fleuries).

Médaille de 1re classe. — M. Barbare (rosiers francs de pied, verveines).

Médaille de 1re classe. — M. Héry (pelargonium).

Médaille de 2e classe. — M. Barbare (culture maraîchère).

Médaille de 2e classe. — M. Colle-Gaudefrain (plantes variées).

Medaille de 2e classe. — M. Dournel (plantes variées, rosiers à haute tige).

Médaille de 2e classe. — M. Loison (plantes variées, culture maraîchère et introduction de nouveaux légumes).

Mention honorable. — M. Héry (petunias doubles).

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS,

AGRICULTURE.

L'ARCHITECTURE FRANÇAISE

ET LES ARTS QUI S'Y RATTACHENT,

CONSIDÉRÉS EN PROVINCE

AU MOYEN-AGE ET DANS LES TEMPS MODERNES.

PAR M. BÉNARD, MEMBRE RÉSIDANT.

Parmi les faits caractéristiques du mouvement de transformation sociale dont l'ensemble constitue en France l'époque moderne, il en est deux qui commencent à se mettre en relief dès le seizième siècle ; dominants aujourd'hui, ils montrent, lorsqu'on les prend conjointement, un des aspects de la civilisation contemporaine les plus dignes d'attention.

Digitized by Google

Le premier de ces faits est le développement des sciences, spéculatives d'abord, puis industrielles; le second, c'est l'affaiblissement continu du sentiment de l'art; c'est aussi le retrait graduel de la vie artistique des provinces vers la capitale, jusqu'à cette localisation absolue que l'on a nommée centralisation.

Certes, nous sommes loin de fermer les yeux sur tout ce qu'il y a de grand et de providentiel dans le spectacle que nous offre le progrès des sciences depuis trois siècles et demi: — écartant les voiles qui couvraient l'antique Vesta, l'homme prend connaissance et possession de l'un et de l'autre hémisphère; armé du télescope, il promène ses regards à travers l'inconnu qui remplit l'universalité des cieux; il crée les mathématiques, ces puissantes machines avec lesquelles il saisira, pèsera les masses célestes: il se met ainsi face à face avec l'effrayante immensité de la création, et prête l'oreille à des harmonies plus divines que celles qu'avait rêvées Platon; plongeant ensuite une main hardie dans les entrailles du globe, il en arrache les secrets de sa constitution et de son histoire; il surprend les forces les plus mystérieuses et les plus redoutables de la nature, se les approprie, et les

Digitized by Google

convertit en des agents qui l'aideront à asservir la matière; — voilà sans doute de glorieuses conquêtes, dont notre siècle peut être fier de recueillir et d'agrandir l'héritage.

Mais, d'un autre côté, à mesure que le niveau s'élève dans la science, il s'abaisse dans l'art: à chaque mouvement ascensionnel de l'une correspond un degré de chute de l'autre; il y a cette seule restriction que, si d'une part l'ascension promet d'être indéfinie, il est permis d'espérer de l'autre que la dépression a atteint sa limite. Les plus grands fleuves ont leur étiage: nous sommes à l'étiage de l'art; et pour mesurer toute la hauteur d'abaissement, nous avons une échelle précise: c'est la série des monuments français depuis le treizième siècle.

Transportons-nous donc par la pensée au siècle de saint Louis: considérons ces innombrables et splendides édifices, jaillissant à la fois de tous les points du sol: constructions rurales, maisons bourgeoises, hôtels privés, châteaux, abbayes, bâtiments communaux, et, par-dessus tout, ces prodigieuses églises collégiales et cathédrales, témoins du civisme et du génie de nos ancêtres, fières couronnes murales dont les cités du moyen-âge, si viriles et si amantes du beau, se hâtent de parer leur tête, dès

Digitized by Google

qu'elles ont conquis leurs libertés municipales. Un grand peuple se met à l'ouvrage : associations d'artisans, corporations de marchands, ouvriers et bourgeois, échevins et mayeurs ; toutes les classes de citoyens, toutes les institutions dont l'ensemble compose la vie politique et sociale des communes affranchies ; toutes les forces vives d'une civilisation énergique et saine, concourent à l'envi à l'érection de ces monuments ; tous les arts y prennent part, chacun à la place qui lui est assignée par les maîtres de l'œuvre : ou plutôt, tous les arts se fondent en un seul, expression et image du peuple dont il est le produit ; art sans précédent et sans analogue dans l'antiquité, éminemment national, impersonnel, anonyme et collectif ; l'œuvre faite, personne ne la signe : je me trompe ; chaque pierre, chaque figure, sculptée ou peinte, porte la signature de la cité tout entière, qui y a imprimé sa mâle grandeur. Aussi la cathédrale est-elle la mesure suprême de la valeur morale et du patriotisme des communes du moyen-âge ; le chiffre de la population n'y fait absolument rien : Notre-Dame de Laon est tout aussi vaste et tout aussi parfaite que Notre-Dame de Paris. Sans doute, les formes architecturales varient d'une province à l'autre avec

Digitized by Google

les matériaux, le climat, les goûts, les mœurs et l'état politique des cités; et c'est une qualité dont nous sommes d'autant mieux à même d'apprécier l'excellence, que tous nos bâtiments modernes ont été uniformément coulés dans ce moule de glace qu'on nomme les cinq ordres de Vignole. Au moyen-âge, chaque province pénètre du génie qui lui est propre les monuments qu'elle élève; elle leur communique sa saveur locale; néanmoins, tous ces édifices, à quelque région qu'ils appartiennent, réunissent les mêmes éléments de perfection: science de l'ingénieur tellement consommée, qu'elle confond tous les systèmes de maçonnerie, antérieurs et postérieurs; pondération et mesure dans la répartition des matériaux; haine profonde de l'imposture, de l'ostentation et de la futilité; toutes les nécessités de la construction loyalement apparentes et savamment motivées; je ne sais quoi de consistant dans la légèreté, de tranquille dans le mouvement, d'honnête dans la hardiesse; l'ordre, sans qu'il soit besoin du module, l'ordre dans sa plus haute et sa plus sévère expression, présidant à la distribution des rôles assignés; qui à la sculpture, qui à la peinture, qui à l'ameublement, et ainsi du reste; tout ornement proscrit, qui n'aurait pas

Digitized by Google

traduit une idée, rappelé un symbole, porté un enseignement. La cathédrale était par excellence le livre des annales de la cité : vitraux, tapisseries, dalles, bas-reliefs, peintures murales, tombeaux, inscriptions et légendes ; tout racontait aux générations émues l'histoire et la piété de leurs ancêtres ; glorieuses et austères archives, toujours ouvertes à toutes les pages, elles perpétuaient avec la mémoire des aïeux l'amour du toit natal ; les ignorants et les simples lisaient aussi couramment que les érudits dans un livre dont les lettres étaient les images des grands hommes de la cité, des apôtres qui l'avaient évangélisée, des princes qui l'avaient affranchie de la tyrannie féodale, des magistrats qui l'avaient administrée, des guerriers qui avaient versé leur sang pour sa défense, de tous les citoyens enfin qui avaient mérité la reconnaissance publique.

Ne cherchons donc pas ailleurs que dans l'esprit même qui a suscité les cathédrales, la cause de cette impression profonde et recueillie qui nous saisit, chaque fois que nous en franchissons le seuil : c'est l'esprit de foi, de patriotisme et de dévouement, seul capable de créer de grandes œuvres, seul capable de civiliser et d'ennoblir le

Digitized by Google

peuple. Aussi, voyez avec quel sentiment de la dignité de leur fonction ces générations d'ouvriers du moyen-âge accomplissent la tâche qui leur est distribuée dans la construction des édifices : tailleurs de pierre et charpentiers, serruriers et menuisiers, sentent instinctivement qu'ils prennent part à une grande œuvre ; d'artisans qu'ils étaient, cette pensée suffit pour les transformer en véritables artistes; non pas, nous l'avouons, par les délicatesses d'un goût raffiné ; mais, ce qui vaut bien autant, artistes par le sentiment et par le cœur. Quelle attention dans l'exécution de leurs ouvrages, même les plus humbles et les moins apparents, exécution consciencieuse jusqu'au scrupule ! quelle poésie dans leurs compositions, tantôt naïves jusqu'à la candeur, tantôt animées jusqu'au drame, saisissantes parfois jusqu'au sublime, toujours vivantes, vigoureuses et originales ! mais alors, n'avait pas qui voulait l'honneur d'être ouvrier ; il fallait avoir fait ses preuves dans le métier.

Et sans cela, comment comprendrait-on l'ordre parfait, l'harmonie et la convenance qui règnent dans toutes les œuvres du moyen-âge, malgré l'infinie variété de leurs formes ? Pourtant, il ne paraît point que ces gens-là aient possédé des règles

Digitized by Google

de l'art : — ils pouvaient s'en passer, ils avaient des principes.

La chûte de l'art gothique, comme tous les grands événements de l'histoire, a sa logique et ses enseignements : cet art devait nécessairement partager le sort des mœurs dont il était l'expression. Obéissant à cette loi divine qui veut que toute société soit dans un travail incessant de transformation et qu'aucune de ses fonctions ne soit modifiée sans que la réaction s'étende à toutes les autres, la France va entrer dans une phase nouvelle. Déjà, au fond des cloîtres du moyen-âge, les chefs-d'œuvre de la littérature antique, sauvés et déchiffrés, avaient préparé lentement une révolution dans l'esprit humain. La féodalité succombe sous les coups réunis du roi et des communes, ses bonnes villes; les armées permanentes s'organisent; la typographie est inventée ; les horizons se déplacent ; les intelligences s'agitent ; l'esprit d'examen et de discussion s'applique à des objets de plus en plus vastes; la révolution morale s'accélère ; le moyen-âge n'est plus.

Il n'est pas toujours nécessaire, pour qu'un art succombe, qu'il soit violemment attaqué par la force brutale. Si l'invasion des barbares détruisit l'art

Digitized by Google

antique, l'invasion de l'esprit nouveau détruisit l'art gothique; ses monuments, il est vrai, ne cessèrent pas de subsister: et cependant, non-seulement sa haute expression morale ne fut plus comprise, mais encore ses procédés technologiques eux-mêmes tombèrent bientôt dans le plus profond oubli. Tandis que les seigneurs, abandonnant leurs terres, viennent peupler les antichambres du Louvre et de Versailles, cette multitude de chantiers et d'ateliers dont les provinces étaient couvertes se dissolvent ou s'éteignent successivement; un grand silence s'étend de proche en proche, et avec lui, la nuit, le sommeil et le froid. Les ouvriers ont déjà, sous Henri IV, désappris les fortes et sérieuses pratiques des artisans du moyen-âge; l'amour du gain, le métier, deviennent leur préoccupation suprême. Cet art français, si généreux et si varié, si sage et si expressif, va s'amoindrissant; là est son châtiment d'avoir déserté les provinces. Comment aurait-il pu rester national, dès que, cessant d'être en communication intime avec le sentiment des peuples, il se cloîtrait dans une seule ville, pour y devenir le complaisant des cours et le favori des grands? La renaissance italienne fut donc la bien-venue, avec ses frivolités, ses pa-

Digitized by Google

rures de courtisane, et tout son cortége mythologique, corrompant les sources de l'art, lorsqu'elle ne les tarissait pas. Mais voici qui serait piquant, si ce n'était profondément triste: Vignole et sa secte avaient, sur la foi des livres de Vitruve, présenté la renaissance comme devant être la restauration de l'antique; on les crut partout: les lettrés, en France comme ailleurs, préconisèrent cette opinion; et depuis, il s'est découvert que Vitruve n'était qu'un fantaisiste, décrivant en amateur fourvoyé des édifices qu'il ne s'était pas donné la peine d'étudier, et dont l'art moderne n'est pas même la contrefaçon: mauvaise plaisanterie, nous pourrions dire mystification, dont nous cessons à peine d'être les jouets.

Quoiqu'il en soit, l'art français se prenant à rougir d'avoir été tout bonnement bourgeois et même un peu manant dans les siècles de ténèbres, vise au grand seigneur, et prend les belles manières; il se met à la mode, courtise les muses, fait le Panthéon, et badigeonne les cathédrales.

Le XVIII^e^ siècle s'est montré. A l'esprit d'examen a succédé l'esprit de doute; les mœurs et les arts de nos ancêtres, dont la tradition avait respecté jusque-là le pieux souvenir, sont travestis et livrés

Digitized by Google

à la dérision; ces monuments de foi et de génie qu'ils avaient élevés dans le plein exercice de leur volonté, sont dénoncés comme d'odieux témoins d'oppression et de barbarie; la révolution éclate: un peuple égaré court leur demander compte de ses maux, et s'en venger sur leurs pierres.

Au point où nous en sommes, doutera-t-on encore que le sentiment de l'art se soit profondément altéré dans la masse de la nation? Qu'on parcoure nos provinces, qu'on prenne la peine d'en examiner les ouvrages modernes, et d'en observer les ouvriers. — Partout l'éternel et morne placage de Vignole, avec sa symétrie tyrannique, ses fausses portes, ses fausses fenêtres, ses balustrades ventrues, ses cheminées honteuses de se montrer, son ornementation bavarde, inconsistante et vaine, sa construction menteuse; nul rapport entre la destination et le style, entre les matériaux et l'appareil: la convenance sacrifiée à l'effet, sans la consolation de l'avoir atteint; des plafonds en plâtre blanc, de froides vitres incolores, de sèches menuiseries, une serrurerie plate et dissimulée, des meubles pour la confection desquels il a fallu mettre le bois à la torture, des étoffes visant au trompe-

Digitized by Google

l'œil; en un mot tous les artifices et toutes les aberrations du faux goût.

L'unité de vues avait créé entre les divers arts du moyen-âge une discipline sévère et une étroite solidarité; on a cru depuis que leur indépendance réciproque serait un progrès; et, chose inouïe jusque-là, la sculpture et la peinture apprirent à se passer de l'architecture; grâce à une esthétique de nouvelle invention, la statue et le tableau ne sont plus considérés comme une écriture figurée et vivante, inséparable du monument dont elle a pour fonction essentielle de développer la pensée; on a cessé de sentir que le monument est leur cadre nécessaire et rationnel, et que, s'il exige de leur part une subordination qui n'est point de la servitude, il leur fournit d'amples compensations dans la puissance et dans la majesté qu'il leur communique. Aujourd'hui que les ouvrages de peinture et de sculpture sont devenus des objets mobiliers, sans rapport et sans communauté d'idée ou même de convenance avec les édifices qu'ils sont chargés de décorer, on peut en former des magasins ou des musées, mais on n'en fera pas sortir des monuments.

Mais c'est surtout dans nos cathédrales, telles que

Digitized by Google

nous les ont laissées les deux derniers siècles, que la défaillance du sentiment se montre le mieux à nu; il ne s'agit ici ni de leurs mutilations, ni de leurs déprédations, ni de leurs dégradations; elles ont été dépouillées de leurs vitraux, de leurs statues, de leurs peintures, de leurs émaux, de leur ameublement, de leurs joyaux de tout genre, soit: ces méfaits sont accomplis, et si nous en portons la peine, ce n'est pas nous du moins qui en portons la responsabilité. Mais que dire de leur arrangement actuel; de ces autels à l'italienne outrageusement plaqués contre les vénérables colonnes; de ces grilles Pompadour brutalement entaillées dans l'épaisseur des murs; de tout ce mobilier de salle à manger ou de théâtre peint en faux bois, en faux bronze et en faux marbre, où la grossièreté de l'exécution le dispute à l'impertinence de la forme, qui masque les bases magistrales des piliers, les arcatures, les piscines, et tous ces charmants accidents d'une architecture souverainement souple et indépendante; que dire enfin de ces châssis de tableaux sur toile, niaisement accrochés aux colonnes, tantôt obstruant les arcades, tantôt aveuglant les verrières, avec leurs peintures mondaines, leurs anges-cupidons, leurs Hercules, leurs Jupi-

Digitized by Google

ters, leurs Vénus, déguisés en saints et en saintes, et posant à l'envi pour faire valoir des nus bien caressés? Sans invoquer le sentiment chrétien, qui devrait au moins être respecté dans ces monuments dont la foi de nos aïeux a cimenté les pierres, comment comprendre que le simple bon goût et le simple bon sens aient été aussi effrontément foulés aux pieds? Et pourtant, toutes ces choses subsistent, elles s'étalent tous les jours à nos regards, au sein de nos cités, au soleil du XIXe siècle, et nos regards les supportent; — ce qui ne nous empêche pas d'être le peuple le plus délicat et le plus élégant du monde.

Mais poursuivons. Examinons un autre fait qui, mieux encore que les précédents, éclairera sur l'état actuel de l'art: il s'agit de la renaissance du style gothique dans notre temps; car, à côté des rares édifices du moyen-âge dont il vient d'être question, il s'en élève aujourd'hui d'autres qui n'en sont que la fausse monnaie, et qui ne parviendront pas à tromper l'avenir sur leur millésime. On parle tous les jours du culte de l'art: oui, si l'art est l'expression élevée, pure, et surtout fidèle des sentiments, des principes, des mœurs d'une époque; s'il est l'incarnation de l'âme d'un peuple affirmant

Digitized by Google

une grande idée, l'art mérite un culte éternel : ainsi l'art grec, ainsi l'art gothique ; mais s'il devait n'avoir d'autre objet que la distraction de quelques oisifs ou l'amusement frivole de la foule, il ne serait pas digne d'un seul moment d'attention. L'art du moyen-âge est bilatéral : nous en avons indiqué le côté national et civique ; est-il besoin d'insister sur le côté religieux et chrétien ? — La foi religieuse est l'atmosphère dans laquelle il a vécu ; elle l'enveloppe et le pénètre tout entier. Nous ne voulons pas dire que les siècles suivants aient vécu dans une autre atmosphère ; mais il est constant que certains éléments en ont été éliminés, et que d'autres éléments s'y sont substitués. Dans toute figure de l'art gothique, dans tout signe, texte, symbole, se révèle invariablement cette pensée, qui résume tout l'esprit du moyen-âge : souffrir comme le Christ, et espérer en lui. Voilà son acte de foi, absolu, illimité : et cette foi, transmise de génération en génération avec un respect dont rien n'approche, ne pouvait laisser place dans les intelligences à aucune préoccupation incompatible avec elle. Sous son inspiration, les mœurs se cimentèrent de vertus étonnantes qui, à d'autres époques, n'ont appartenu qu'à des âmes peu communes:

Digitized by Google

l'insensibilité (non par épuisement, mais par virilité) pour les objets du plaisir ou de l'ambition ; la résignation dans les malheurs, soit publics, soit privés ; l'accomplissement obscur et courageux des charges qu'imposait à chacun la loi de la naissance ou de la destinée : ces vertus, disons-nous, fruits surnaturels d'un christianisme austère, furent le fonds commun de l'esprit des générations d'alors ; et, comme elles appartenaient à tous, elles n'étaient remarquées de personne. Si tel fut l'esprit du moyen-âge, le sentiment de l'art gothique devient clairement intelligible ; toutes ses œuvres l'expriment avec la plus rude énergie ; chaque pierre de ses monuments est un acte de prière et de résignation : ces piliers qui s'élèvent avec l'inflexibilité du dogme, ces arches successives qui montent et descendent, monotones et cadencées comme des versets de psaumes, ces voûtes qui symbolisent le firmament, ces personnages impassibles, les uns debout pour le recueillement, les autres agenouillés pour la prière, les autres enfin couchés dans l'attente de la résurrection, portant tous ensemble le signe de la force, de la souffrance et de l'oubli de la terre ; et, sous ces figures austères, de monstrueux animaux qui s'agitent, grimacent, et ne par-

Digitized by Google

viennent jamais à rire que d'un rire cruel ou faux, comme les maux et les vices de l'humanité, dont ils sont les images : tout, jusqu'à ces végétations étranges, sculptées ou peintes, qui enveloppent les piliers et les arcades, tout exprime des caractères qui n'appartiennent qu'au génie gothique : la tristesse sans affaissement, la résignation sans servilité, la prière sans idolâtrie. Toute gaieté n'est pas absolument irrévérencieuse dans les églises modernes ; sous les ogives d'une cathédrale, le rire est impie.

Par quelle étonnante démarche le style gothique a-t-il donc repris faveur chez un peuple qui fait profession d'être devenu le plus gai de tous les peuples ? Est-ce que nos mœurs, purifiées par le creuset des révolutions, se sont retrempées à quelque source nouvelle ? Allons-nous voir renaître les vertus sévères de nos ancêtres ? Certes, si nous nous rattachons aux grands principes qui ont fait la force de Sparte, de la Rome des Consuls et du moyen-âge ; si notre littérature flétrit ce qui est immoral et respecte ce qui est respectable ; si le culte sacré des traditions de la famille et l'autorité paternelle sont religieusement conservés ; si le désir de paraître ce qu'on n'est pas ; si la fièvre de la

Digitized by Google

fortune rapide et à tout prix sont des vices d'un autre âge ; si cette vie est prise au sérieux, comme une épreuve à sanctionner par la vie future; si tous ces principes d'ordre et de paix sociale, sans lesquels une nation s'expose à n'être plus qu'une agrégation purement numérique d'individus à l'état d'atômes, sans cohésion, sans ciment, sans résistance, jouets de tous les vents contraires; si, disons-nous, ces assises fondamentales de la civilisation du moyen-âge n'ont pas reçu d'ébranlements, oui, la renaissance gothique a sa raison d'être: sinon, nous ne craignons pas d'avancer que son retour serait un mensonge nouveau dans l'histoire; mais plutôt, n'y voyons qu'un prodigieux caprice de la mode, un exemple de plus à ajouter à ceux que l'humanité nous offre par intervalles, de la violence et de la mobilité de l'opinion, alors que les arts ont perdu leurs principes: c'est le signe infaillible des crises par lesquelles ils passent périodiquement.

Ainsi, au moment même où les chefs-d'œuvre du moyen-âge, tombant de toutes parts sous les coups d'une terrible réaction, semblaient devoir disparaître à jamais, et subir au sein de la France un sort que Cambyse avait épargné aux monuments

Digitized by Google

de l'Egypte, et Omar-Pacha à ceux de la Grèce, Châteaubriant écrit les premières lignes de son Génie du Christianisme; bientôt après, les travaux immenses des historiens contemporains commencent à porter dans les ténèbres accumulées sur le moyen-âge une lumière croissante et impartiale; frappées alors du côté poétique et étrange des mœurs et des caractères qui nous sont révélés, les puissantes imaginations de Walter-Scott et de Victor Hugo les représentent dans des œuvres qui sont des événements; en même temps que le roman historique, l'archéologie prend naissance: si cette science, qui n'est encore qu'au berceau, a déjà rendu d'éminents services à l'histoire et à l'art, il sera permis de reconnaître pourtant qu'elle a, bien involontairement sans doute, contribué à propager la mode du style néo-gothique. Tel est, selon nous, l'historique de cette renaissance purement superficielle: elle ne correspond à aucun besoin vrai, n'exprime aucune idée, n'éveille aucun sentiment, et ne saurait produire que des ouvrages de faux-aloi. Ce n'est pas prophétiser que de prévoir son évanouissement prochain.

Mais voici une autre plaie de l'art, un agent de corruption tout particulier à notre époque, un des métiers les plus curieux de la civilisation moderne

Digitized by Google

(et l'on sait si elle est féconde en métiers nouveaux) : c'est la fabrication des objets d'art à bon marché. Chaque jour les chemins de fer puisent dans les faubourgs de Paris, à pleins wagons, des ouvrages d'art tout faits: en plâtre, en terre cuite, en stuc, en fonte, en zinc, en carton, de tous les styles — style est le mot commercial — égyptien, grec, étrusque, romain, arabe, roman, gothique de toute époque, renaissance, style des Quatre-Louis, jusqu'au style chinois; et répandent ces marchandises insalubres sur toutes nos provinces: on en peut faire des porte-manteaux, des vases, des pendules, des autels, des buffets, des façades de boutiques, des galeries et des maisons; si la plupart d'entre eux sont répudiés dans les grandes villes, ils n'en infectent pas moins impunément nos campagnes. Combien de fois n'avons-nous pas vu de vénérables églises de village, de ces églises du XIII^e^ siècle dont nos ouvriers d'aujourd'hui seraient incapables d'exécuter les maçonneries, souillées jusque dans leur sanctuaire par des cartons-pierre, recouverts de misérables papiers dorés. Aù moyen-âge, quand on était pauvre, on savait avoir le courage et la dignité de la pauvreté.

Tel est l'état actuel de l'art en province.

Digitized by Google

Ainsi, tandis que les sciences et les lettres distribuent dans toutes nos cités les bienfaits d'une haute instruction; tandis que les arts industriels transforment nos usines en des chefs-d'œuvre de mécanique; tandis enfin que le bien-être matériel a gagné les provinces les plus éloignées, la masse du peuple n'a pas cessé d'être étrangère aux jouissances élevées de l'art.

Est-ce que l'art serait indifférent à la vie morale d'un grand peuple? Est-ce qu'aucune de ses aptitudes pourrait rester stérile, et aucun des modes de manifestation de son sentiment du vrai et du beau rester imparfait, sans qu'il fût par-là même menacé de décadence?

S'il en était ainsi, il faudrait admettre que les sociétés sont fatalement dépourvues d'une expansion suffisante pour le mouvement simultané et parallèle de l'art et de la science; et puisque la marche des événements modernes a fait grandir la science aux dépens de l'art, il faudrait conclure comme les événements et désespérer de l'art.

Non, nous n'en sommes pas réduits à une pareille alternative; non, la société n'est pas trop étroite pour leur co-existence et leur mutuelle grandeur;

Digitized by Google

non, l'art n'est incompatible ni avec la science, ni avec l'industrie.

L'art renaîtra le jour où il se rendra intelligible aux masses ; le jour où il renoncera à la mode, aux parodies et aux subtilités ; le jour où il voudra redevenir simple, énergique et national ; ce jour-là, il rentrera en communication avec l'âme du peuple, comme aux siècles de Périclès et de saint Louis ; ce jour-là, ses rayons iront porter leur chaleur jusqu'aux extrémités de nos provinces (*). L'art et la science seront les deux phares de la civilisation à venir ; ils s'uniront pour en vivifier toutes les forces intelligentes et généreuses ; et la nation, s'élevant d'un nouveau degré en grandeur morale, marchera plus sûrement vers l'accomplissement de ses destinées.

Les cathédrales continueront de subsister comme de glorieux et incomparables témoignages d'une époque unique dans l'histoire. En les restaurant avec respect, l'avenir leur restituera le caractère grandiose et mystérieux dont les ont dépouillées les

(*) Un fait bien digne de remarque, c'est que la France n'a jamais cessé d'être une pépinière inépuisable d'artistes, même aux époques les moins brillantes. Qu'elle fasse prévaloir les principes éternels de l'art sur les règles fictives de la convention, et elle étonnera le monde par la puissance de son génie artistique.

Digitized by Google

siècles qui ne les ont pas comprises ; sous la lettre morte il fera resplendir l'esprit qui les anime. Plus le courant de l'art nouveau s'éloignera de ce type colossal, plus les œuvres qu'il nous réserve différeront de celles du moyen-âge, plus aussi ces augustes basiliques acquerront un prix inestimable aux yeux de l'avenir.

En un mot, si l'art a une philosophie, ne consiste-t-elle pas à perpétuer, par des signes éclatants et fidèles (*monumenta*), le souvenir des mœurs et de l'histoire des générations passées, pour l'enseignement de celles à venir ?

Saint-Quentin, Décembre 1859.

Digitized by Google

RESTAURATION DÉCORATIVE

DE LA

COLLÉGIALE DE SAINT-QUENTIN,

PAR M. GUSTAVE DEMOULIN, MEMBRE RÉSIDANT.

MESSIEURS,

Les restaurations partielles, commencées il y a deux ans dans la Collégiale de Saint-Quentin, quoique faites modestement, n'ont pas tardé à éveiller et à stimuler l'attention publique. Elles ont aujourd'hui acquis assez d'importance pour recevoir l'approbation de ceux que touche la dignité du culte et de ceux qu'intéressent l'histoire et l'art.

Je suis heureux de répondre à vos désirs en vous entretenant de ces travaux et du plan de restauration générale qu'ils semblent inaugurer.

Digitized by Google

En commençant, je dois vous avertir qu'appelé pour la seconde fois à traiter ce sujet, je serai parfois contraint de reproduire, dans les mêmes termes, les idées et les arguments que j'ai déjà exposés ailleurs.

La décoration rationnelle des églises, négligée depuis plus de deux siècles, commence à passionner les artistes et à préoccuper le public. De toutes parts, en France, en Allemagne, et même en Angleterre, de grands efforts sont tentés dans ce sens; et nous verrons bientôt ce mouvement, qui gagne de proche en proche les plus petits centres, se généraliser complètement.

Vous avez certainement ressenti la pénible impression que reçoit en entrant dans nos églises tout homme qui a l'intelligence ou l'instinct des arts. Rien qui ne vienne blesser la vue, le goût et la raison! Quoi de plus triste que la nudité des murailles ? Quoi de plus faux que le badigeon couvrant le magnifique appareil du vaisseau d'une teinte crue dont l'éclatante uniformité détruit, absorbe les détails aussi bien que l'ensemble architectural ? Quoi de moins justifié que les meubles sans style, n'ayant pas plus de rapports avec leur destination qu'avec l'édifice; que ces tableaux amenés là par

Digitized by Google

l'imprévu et placés par le hasard ? Quoi de plus disgracieux enfin que ces autels dont l'ornementation bizarre touche souvent au ridicule?

Pour obéir aux exigences de l'art qui sont d'accord, bien entendu, avec les convenances religieuses, il faut absolument bannir des églises tout ce qu'y ont apporté les modes et les caprices des derniers temps ; il faut supprimer les disparates choquantes, le clinquant fastueux, les inutilités d'agrément : ce qui équivaut à dire qu'il faut reprendre la tradition des gothiques (nous leur laissons ce nom, quelqu'impropre qu'il soit), et achever leurs monuments, en observant les lois et les règles qui présidaient à leur édification.

Nous n'entendons point par là que l'architecture du XII^e^ et du XIII^e^ siècle doive être appliquée à toutes les constructions. Nous avons dit ailleurs notre sentiment à ce sujet ; les fanatiques du passé auront beau dire, l'art n'est pas immuable ; le royaume de l'absolu n'est pas de ce monde ; le beau est indéfini ; et l'idéal fuira toujours dans une perspective sans fin dont le temps déplace incessamment le point de vue ! Ils auront beau faire, ils ne déduiront pas des analyses monographiques de nos cathédrales ou du Parthénon, la synthèse d'une archi-

Digitized by Google

tecture définie et définitive. On ne stéréotype pas le beau, on n'éternise pas le goût ! Les œuvres sublimes d'une époque ne sont jamais un dernier mot : elles sont un avertissement, une promesse ou une incitation ; l'art enfin ne se formule pas. Il n'y a pas de recettes pour la confection des chefs-d'œuvre, et les Vignole sont toujours mal venus, soit qu'ils toisent le style corinthien, soit qu'ils cotent le style ogival.

Mais nous demandons qu'on applique aux églises gothiques le principe adopté par tous les esprits sages et accepté sans restriction dans le monde officiel. Chaque édifice construit à une époque, c'est-à-dire sous l'influence des mêmes idées et des mêmes besoins, s'il est l'expression vraie de son temps, est un tout auquel on ne peut enlever et dont on ne peut modifier aucune partie sans en altérer la signification en même temps que l'harmonie. Qu'on laisse donc à tous les monuments leur individualité, et qu'on les restitue intégralement au style et à l'époque auxquels ils appartiennent.

Ce principe admis, et personne n'oserait le contester aujourd'hui, il ne reste plus qu'à connaître les éléments qui constituaient l'art gothique et à retrouver la science qui les coordonnait. Ce serait

Digitized by Google

une tâche facile pour les esprits de bonne volonté qui n'auraient point pris parti, même indirectement, dans la lutte des arts. En effet, les principes du gothique sont simples et naturels ; les conséquences et les applications en sont logiques ; les exemples en sont encore assez nombreux ; et l'on pourrait, avec un guide expérimenté, arriver sans trop d'efforts à l'intelligence, à la compréhension des œuvres qui ont illustré le moyen-âge. Malheureusement, avant d'entrer dans cette étude, il faut se débarrasser des préventions entretenues par les écoles qui se sont succédé depuis plusieurs siècles; il faut donner un démenti aux lieux-communs passés à l'état d'axiômes ; il faut réformer un goût lentement et péniblement acquis ; il faut déshabituer son œil d'un spectacle de toute la vie ; enfin il ne faut pas seulement apprendre, il faut encore savoir oublier. Dans les arts, comme en tout, nous sommes livrés longtemps aux hasards de l'éducation avant de trouver la force qui nous affranchit et la raison qui nous guide. Avant d'être gagnés au vrai, nous sommes asservis aux préjugés ; et il y a dans les arts plus de préjugés qu'ailleurs.

Malgré les difficultés que nous créeront les opinions toutes faites, les habitudes prises sous le

Digitized by Google

régime exclusif de l'art soi-disant antique, nous essaierons de faire comprendre dans quelles conditions doit s'exécuter la restauration décorative de notre Collégiale. Cette église, commencée en 1115, continuée dans le courant des XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles, restée comme tant d'autres inachevée, porte la marque des différentes époques de la période dite *gothique*. La diversité des styles du monument est-elle un désordre, est-elle même un défaut? Ne pourrait-on pas dire plutôt qu'il n'y a qu'un seul style? S'il se présente sous trois aspects, la diversité n'affecte que des détails localisés dans des parties respectivement distinctes entre elles. L'abside et le chœur sont du XIII^e^ siècle; la nef, toute d'une pièce, est du XIV^e^; et, comme accident, l'aile droite du second transept est du XV^e^; mais il n'y a aucune confusion. Le plan de l'ensemble est parfaitement homogène, c'est celui du XIII^e^; le principe générateur du style est également respecté partout; les élévations sont en concordance absolue; il n'y a aucun ressaut dans les lignes de niveau, aucune altération de l'échelle proportionnelle dans les masses; enfin, ce qui constitue l'unité et l'harmonie dans le sens élevé, règne dans toutes les parties; et à moins d'être un rigoriste et un puriste en archéo-

Digitized by Google

logie, il est impossible de remarquer cette diversité qui n'a pu être reprochée que pour donner occasion de montrer qu'on savait la distinguer. Quoiqu'il en soit, la construction entière est dans l'esprit et dans les données de l'art au moyen-âge, et l'on peut lui appliquer les règles inflexibles et communes à toutes les transformations du gothique.

Notre collègue, M. Pierre Bénard, qui a conçu et dirigé ces travaux, a compris que pour ne perdre aucune force dans une œuvre pareille, il fallait agir comme si la restauration devait être complète. Il a donc tout préparé d'après un plan fixe que le temps ne peut modifier; et au lieu de mener ces travaux partiels, au jour le jour, suivant l'importance des ressources et au hasard de l'inspiration du moment, il les conduit logiquement en vue d'un achèvement plus ou moins probable et plus ou moins prochain.

Voyons d'abord dans quel esprit devra être faite la restauration générale. Bien que nous nous soyons souvent inspiré des idées de M. Bénard, nous croyons utile de dire ici que nous ne sommes pas autorisé à parler en son nom, et que nous restons seul responsable de l'interprétation que nous pourrons donner à son œuvre.

Digitized by Google

Pour commencer l'œuvre de régénération de notre église d'une façon logique, il faudrait immédiatement supprimer toute la partie mobilière qui n'est en rapport ni avec son emploi, ni avec le caractère de l'édifice, et que ne justifient pas les exigences du culte. Nous comprenons avant tout dans cette suppression les tableaux introduits seulement dans les églises au XVI^e^ siècle, on ne sait en vertu de quel principe et que tout condamne: d'abord le choix du sujet qui, arbitraire et de fantaisie, n'a presque jamais de rapport avec le culte du lieu; puis la manière ultra-mondaine dans laquelle ils sont traités; enfin leur placement qui, en dépit du plus simple bon sens, fait dévier ou interrompt les lignes architecturales, déplace le plan perspectif des grandes surfaces et détruit ainsi la forme, les dimensions et l'harmonie du monument tout entier.

Quand on aura détaché tous ces cadres, que réclament les pinacothèques de second ordre; quand on aura enlevé ces boiseries de salle à manger, ces ornements de boudoirs, il n'y aura plus de doute sur ce qui reste à faire. La nudité des murailles, le dénuement de ce lieu, dépouillé et non appauvri, auront bientôt indiqué le moyen de rendre à ce temple, qui n'aura perdu qu'un déguisement et un

Digitized by Google

faux luxe, sa véritable individualité et sa vraie richesse. Alors on sera amené naturellement au système employé par les gothiques, le seul qui mette d'accord le bon sens, le vrai goût et les saines traditions; je veux parler de la polychromie. Permettez-moi de m'étendre, comme je l'ai déjà fait, sur cette question peu familière encore aux gens du monde et même aux artistes de notre époque.

D'abord, convient-il de peindre intérieurement les églises ? Cette question revient, d'après le principe admis, à celle-ci : Les églises gothiques étaient-elles peintes ? La réponse est donnée par les faits. A toutes les époques antérieures à la nôtre, les églises étaient peintes ; il n'en est pas une seule où l'on ne trouve des traces de peintures polychromes qui démontrent que ce mode de décoration s'étendait ou devait s'étendre à la construction entière. L'église qui nous occupe n'est qu'un exemple de plus: la peinture a été appliquée plus ou moins complètement à tous les membres essentiels du vaisseau. Certaines parties n'ont pas été peintes parce que le manque d'argent n'a pas plus permis d'achever l'intérieur que l'extérieur.

Si l'on avait besoin de l'autorité des artistes et des critiques compétents pour démontrer que la

Digitized by Google

polychromie appartient à tous les temps et à tous les lieux, aux temples grecs, comme aux églises gothiques, les témoignages ne manqueraient pas. Il suffirait de consulter les *Lettres d'un antiquaire* et l'*Appendice* à ces lettres, de M. Letronne; les *Mémoires sur l'architecture et la sculpture peintes chez les anciens*, de M. Raoul Rochette; les articles de la *Revue d'architecture et des travaux publics*, à propos de la *Peinture murale*, de M. Prosper Mérimée; à propos de l'*Architecture au siècle de Pisistrate*, de M. Beulé; le rapport du comité chargé d'examiner les marbres recueillis à Athènes par lord Elgin, au commencement du siècle, dans les *Transactions of British architects*; et vingt autres, en commençant par M. Hittorf, qui, le premier en 1824, a montré le côté logique et systématique de la polychromie.

A défaut de ces autorités, tout homme bien pénétré de son sujet arriverait par sa seule réflexion à justifier le principe de la polychromie, sauf à en régler l'emploi. Quant à nous, nous sommes convaincu que, pour restituer à leur époque et à leur destination les églises du moyen-âge, il en faut peindre toutes les parties. Que la grandeur de l'entreprise et la difficulté des moyens limitent l'appli-

Digitized by Google

cation du principe, et obligent à laisser pour un temps l'œuvre imparfaite, rien de plus admissible et de plus raisonnable. Mais il faut qu'on soit bien persuadé que le goût et les convenances religieuses conduiront forcément à l'achèvement des peintures polychromes. La couleur appelle la couleur. On ne peut, dans une œuvre complète et définitive, se borner, comme le veulent certains critiques, à la décoration des chapelles et du sanctuaire. L'art est d'accord avec l'esprit religieux pour faire d'une église un tout harmonieux, et pour ne pas permettre que les chapelles soient autant d'édicules protégés par une espèce de forum *clos et couvert* qui leur servirait d'enceinte commune.

La décoration admise pour l'édifice entier, nous devons chercher quel rôle lui appartient. Doit-elle seulement se proposer pour but d'*illustrer* la construction, en couvrant la pierre d'un enduit protecteur? Elle a une plus grande utilité et une plus grande importance. Il faut qu'elle exprime, en l'accentuant, la fonction et la destination de chaque partie du squelette de pierre qui consolide le monument; il faut que, par ses couleurs, par ses tons et par ses dessins, elle rende intelligible la structure générale en faisant ressortir les membres, de

Digitized by Google

l'architecture nécessaires à la construction et commandés par la stabilité ; il faut qu'elle aide à embrasser d'un seul coup-d'œil et à suivre sans peine et sans hésitation toutes les parties de l'œuvre dans leur ensemble, dans leurs relations, et suivant leur importance respective.

Quelle sera donc, dans ce système, la part de la peinture proprement dite et celle de la peinture en décor ? La question nous paraît simple. La peinture murale doit s'emparer de toutes les surfaces planes qui se trouvent à la portée de l'œil, et, suivant les lois de l'ornementation du gothique, n'y représenter que des sujets empruntés à la religion et à l'histoire religieuse en les traitant d'une manière sévère, sans y ajouter ni charmes extrinsèques ni beautés accessoires qui pourraient distraire le regard et la pensée.

La destination de la peinture en décor est de former des cadres ; d'accuser les appareils et les lignes de la construction ; de remplacer les tapisseries dans les parties basses, et de couvrir les surfaces courbes impropres à la peinture murale.

Le décor envahit, du reste, la plus grande partie de la construction, puisque dans nos cathédrales les surfaces lisses ne sont guère que des murs de

Digitized by Google

refend ou des fausses fenêtres. Il faudrait regretter ce petit nombre de peintures murales, si l'on ne songeait que les vitraux doivent toujours appartenir, comme aux saines époques, à la peinture des sujets et des personnages, et s'ajouter aux trop rares surfaces planes. D'un autre côté, il ne faut pas craindre que la multiplicité des peintures en décor n'amène la confusion, puisque par la nature même de l'architecture ogivale, les parties destinées au décor sont partagées en groupes, isolés ou consécutifs, mais toujours distincts.

Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire comprendre dans quel sentiment doivent être exécutées ces peintures: c'est évidemment dans le sentiment qui inspirait et guidait les artistes créateurs. Sans être obligé de se pénétrer profondément des mœurs et de l'esprit du moyen-âge, on admet facilement que l'architecture, la sculpture et la peinture traduisent partout dans les églises un sentiment de recueillement, de résignation et de mélancolie. Il faut donc, pour rendre à l'œuvre son caractère dominant, obéir à l'inspiration du temps. Que l'effet soit produit à l'aide des mêmes moyens ou de procédés analogues, conseillés par la science moderne et soumis au contrôle de l'expérience

Digitized by Google

acquise, cela importe moins qu'on ne le dit, pourvu que le sens rêveur, profond et mélancolique, soit manifeste.

Il est inutile de dire comment la *peinture historique* doit traduire cette expression de tristesse recueillie, de noblesse surnaturelle et de majesté redoutable. Cet art suprême n'a pas besoin des ressources qu'il possède pour atteindre à l'interprétation complète des idées et des passions qu'il est appelé à rendre; il peut même, sans rien perdre de sa force, se soumettre aux exigences de l'architecture et du style, et s'assujettir aux règles imposées par le caractère naïf et tout spiritualisé du gothique. Ce qui ne veut pas dire qu'il doive se perdre ou s'amoindrir dans l'archaïsme et ne parler que le langage convenu et traditionnel de l'iconographie; ce qui signifie simplement qu'il lui est enjoint de fuir le trompe-l'œil, la perspective savante et toutes les séductions de la peinture de chevalet. Le problème ainsi posé peut être difficile; mais M. Flandrin, pour ne citer qu'un nom, a prouvé à Saint-Vincent-de-Paul et à Saint-Germain-des-Prés qu'il pouvait être résolu par les artistes de notre temps.

Pour la peinture en décor, la question paraît

Digitized by Google

moins intéressante et moins grave; elle présente cependant des difficultés qui, bien que d'un autre rang, ne laissent pas que de préoccuper sérieusement les vrais artistes appelés à décorer nos vieilles cathédrales.

Nous n'osons poser les principes de ce mode de décoration. Il faudrait, pour développer une pareille théorie, joindre à la science et à l'expérience de M. Chevreul, cette intelligence aussi précise, aussi sûre qu'un instinct, qui distribue les lignes et les couleurs, non-seulement d'après les règles de leur rapport et de leur harmonie, mais encore d'après les convenances de leur valeur et de leur rôle dans l'ordre moral — ce mot ne doit point paraître exagéré.

Pourtant nous pouvons dire deux mots à ce sujet: les teintes et les motifs doivent être sérieux, solides et assez sombres. Il faut éviter les tons éclatants de la gamme des couleurs; les teintes légères, gaies et fleuries n'ont réussi nulle part: ni à Notre-Dame, ni à Sainte-Clotilde, ni à Saint-Denis, ni dans la nef de Saint-Germain-des-Prés. Il est même à remarquer que les tons clairs et brillants, au lieu d'augmenter les ressources, mènent à la confusion et nuisent à la distribution

Digitized by Google

des plans. Au contraire, la Sainte-Chapelle et le chœur de Saint-Germain-des-Prés ont démontré l'excellence des tons graves et sombres.

Du reste, nous le répétons, la théorie, si l'on pouvait la faire, serait impuissante. Toute restauration nouvelle exige de nouvelles études et présente de nouvelles difficultés. Il faut toujours modifier les teintes et les motifs suivant l'importance du membre de l'architecture; suivant le plan qu'il occupe; suivant la lumière qu'il reçoit; suivant les peintures ou les vitraux qu'on embrasse du même coup-d'œil. Tel élément demande l'intensité et la puissance du ton et une certaine accentuation du motif; tel organe appelle les motifs simples, sobres, rares et effacés, et les teintes assourdies, sinon les teintes neutres. Le décor peint ne doit pas entrer en lutte avec les verrières si éclatantes et si vigoureuses; tout ce qu'il peut, en regard de cette peinture lumineuse, c'est d'exprimer par des tons puissants la solidité de la muraille. Il faut avoir soin de laisser à certaines parties leur mode obligé de décoration. Les voûtes, par exemple, doivent toujours être en azur intense étoilé d'or. Tout invite le décorateur à suivre en ce cas la tradition: le symbolisme le demande; la multiplicité

Digitized by Google

des décors conduit à offrir au regard des surfaces calmes et uniformes sur lesquelles il puisse se reposer; enfin le système général, qui a pour but d'amplifier la construction, l'exige aussi. Le R. P. Arthur Martin s'est mépris en ornant de rinceaux la voûte de la chapelle de Sainte-Géneviève à Saint-Etienne-du-Mont, bien qu'il ait cru trouver son excuse dans le peu d'élévation de cette voûte.

Nous nous arrêtons dans la crainte de laisser supposer que nous ayons la prétention de développer une théorie de la polychromie dans les édifices gothique.

Passons maintenant à l'examen des restaurations décoratives de la Collégiale de Saint-Quentin. Dès maintenant, ceux qui ont été initiés au projet peuvent deviner et entrevoir l'ensemble vers lequel tendent les travaux actuels. Les parties achevées ou entamées, isolées et éloignées les unes des autres, sont mises en concordance sans grands frais d'imagination, et permettent de construire, à l'aide des données visibles, l'œuvre régénérée.

M. Bénard, ne pouvant commencer la restauration sur une grande échelle, s'est soumis aux exigences de la situation, et conduit son œuvre dans la mesure des ressources actuelles, mais sans perdre

Digitized by Google

de vue un instant la continuation et l'achèvement. Il a usé d'une excellente tactique (son plan étant bien arrêté) en attaquant des points éloignés et divers, afin de détêrminer des repères qui rendront la liaison et le rapport de toutes les parties plus faciles, et amoindriront les tâtonnements et les remaniements à l'aide desquels on n'évite pas toujours les disparates dans les travaux de cette nature.

Avant de parler des travaux en exécution, traçons en quelques mots le plan général de la restauration. Le projet se conforme au plan de l'édifice. Trois systèmes différents sont adoptés dans la décoration de la nef centrale, destinée au culte; des deux nefs latérales, destinées à la circulation, et des chapelles ou oratoires. Dans les chapelles sont accumulées les teintes les plus sombres et les plus étoffées; ce qui amplifiera le monument, en faisant reculer les chapelles et en ajoutant encore au déplacement apparent une plus grande profondeur.

La nef centrale, y compris le chœur, recevrait les teintes solides et graves, mais dans une gamme moins sourde.

Les contre-nefs admettraient, en leur qualité de

Digitized by Google

déambulatoires, une plus grande sobriété de couleur et d'ornement, et formeraient le trait d'union entre les chapelles et le corps principal.

Toutes les chapelles présentent des surfaces murales assez considérables. Dans les sept chapelles absidales, ces surfaces sont les parements de remplissage des baies aveugles derrière lesquelles se dressent les contreforts des arcs-boutants de l'abside. Les chapelles latérales ont toutes des surfaces propres à la peinture historique : ce sont les murs de refend qui les séparent. Chacune de ces surfaces sera remplie par des sujets ayant trait aux vocables.

Dans les bas-côtés, qui forment comme une ceinture autour du lieu consacré au culte, les sujets seront empruntés à l'histoire religieuse locale. Sur les façades des chapelles absidales seront représentées des scènes légendaires et les images des principaux fondateurs et bienfaiteurs de l'église.

Le long du mur de clôture du chœur, sur les parements extérieurs, seraient peintes les scènes de la vie et du martyre de saint Quentin, qui y étaient sculptées autrefois.

La combinaison la plus heureuse est celle que M. Bénard a imaginée pour la décoration du chœur. Les parements intérieurs déterminés par les en-

Digitized by Google

tre-colonnements recevraient des sujets empruntés à la Bible, et ayant tous un caractère lyrique. A gauche, dans la première travée, *la création célébrée par un chœur d'anges ;* dans la seconde, *la procession de l'arche sainte ;* dans la troisième, *les hébreux chantant le Super flumina Babylonis ;* dans la dernière, *Judas Machabée célébrant la restauration du temple.* Sur la face opposée et symétriquement, des sujets correspondants tirés cette fois du Nouveau Testament : *La naissance du Christ célébrée par un chœur d'anges ; l'entrée de Jésus à Jérusalem au milieu de la foule entonnant l'Hosanna ; le cantique des martyrs dans le cirque*, et enfin *la promulgation de l'édit de Constantin aux acclamations du peuple.* Le reste du chœur serait peint avec une richesse sévère et sombre, qui, en encadrant dignement ces brillantes compositions, ferait ressortir l'élégance et la pureté de cette partie de la construction.

Examinons maintenant les restaurations partielles. La chapelle de l'abside, consacrée suivant l'usage à la Vierge Marie, a été décorée d'après les règles prescrites par le style gothique, par le goût et par le culte. Les teintes sombres et solides amplifient et reculent la chapelle. Les couleurs, par

Digitized by Google

des nuances mises en relation avec leur éclat propre, par le contraste de leur rapprochement ou de leur superposition, et par les *ors* qui les relient ou les découpent, prennent un ton général d'harmonie qui laisse partout, à chaque colonne, à chaque colonnette, à chaque nervure, leur importance, leurs formes, leurs dimensions et leurs plans perspectifs. L'autel, richement décoré, est en harmonie avec la chapelle; le devant, les retours à droite et à gauche sont garnis de treize arcatures destinées à recevoir, sur fond d'or, l'image des douze apôtres debout, et celle du Christ assis au centre. L'autel est adossé à un rétable tapissé d'un quadrillé semé de lis et de roses gravés et dorés, sur fond violet. Au-dessus du rétable et au milieu, un grand dais abrite une Vierge tenant l'enfant Jésus. Cette statue, bien sculptée, a été peinte dans un très-bon style par M. Vivet, le décorateur de la Sainte-Chapelle. A droite et à gauche du dais sont deux édicules contenant des châsses à reliques. Cette chapelle n'est pas encore achevée, et il ne faut pas se hâter de la juger; pour ne pas la trouver trop brillante et trop riche, il faut se rappeler qu'elle occupe le centre des chapelles, qu'elle est dédiée à Notre-Dame dont le culte traditionnel

Digitized by Google

demande la magnificence. Ajoutons que les sujets peints dans les deux grandes baies aveugles et représentant d'un côté une Vierge dans la gloire, et de l'autre une Vierge dans la douleur, et les deux images de saint Louis et d'Adèle, comtesse du Vermandois, peintes sur chaque côté de la façade, viendront distraire le regard et enlever aux couleurs et aux *ors* (matés d'ailleurs), l'importance peut-être trop grande qu'ils ont aujourd'hui. Nous espérons qu'au lieu de faire placer de nouvelles verrières, on trouvera plus à propos de faire restaurer les précieux débris des anciennes. Il y a des concessions qu'il serait dangereux de faire au goût moderne. N'a-t-on pas déjà eu tort de donner à cette chapelle un pavé de marbre ?

La chapelle saint Pierre est achevée. Le décor, moins brillant que celui de la chapelle Notre-Dame, répond aux conditions demandées à l'ornementation gothique.

Les peintures murales sont remarquablement belles. M. Désiré Laugée, un de nos membres correspondants, à qui l'on doit la *sainte Elisabeth de France,* exposée en 1857, et le *Le Sueur chez les Chartreux,* actuellement au musée du Luxembourg, a peint dans l'ogive du parement faisant face à

Digitized by Google

l'autel, un *saint Pierre glorieux* assis sur un trône bysantin, tenant de la main gauche les Saintes Ecritures et levant de la main droite la clef emblématique vers le ciel. Ce saint Pierre est surtout caractérisé par une grandeur énergique et sévère et par une noblesse virile et menaçante qui éclate à première vue. Son geste et sa physionomie expriment bien la majesté terrible de l'apôtre à qui l'on attribue le droit d'ouvrir ou de fermer le séjour éternel des félicités. Au-dessous du saint Pierre, M. Laugée, obéissant avec raison aux traditions, a représenté une dédicace. L'archiprêtre de la Collégiale, dans un mouvement que l'exécution a rendu simple, élève vers le saint Pierre le plan en relief de la chapelle qui lui est dédiée ; à ses pieds, un enfant de chœur agenouillé tient l'encensoir ; à droite sont placés l'architecte, le décorateur et l'un des vicaires qui présente déplié le plan de l'église; à gauche sont les deux peintres.

M. Laugée s'est bien pénétré des conditions de la peinture murale (qu'elle soit à fresque, à la détrempe ou à la cire) ; il a recherché la puissance où elle est réellement, dans l'expression et dans le dessin ; il a été sobre et sévère ; aucun charme étranger et inopportun n'est venu modifier le carac-

Digitized by Google

tère sérieux de son œuvre. M. Laugée a franchement accepté les conventions de cette peinture, et il a pris au gothique à peu près ce que l'on en peut prendre de notre temps en gardant la personnalité de son talent.

M. Leveau, à qui a été livré le parement de l'autel, a placé dans la partie supérieure un *Christ glorieux* dont la tête, d'une expression de divine mansuétude, fait contraste avec la sévérité surhumaine du saint Pierre qui lui fait face. Au-dessous est représentée la *Conversion du centenier*. Ce groupe de quatre personnages est bien étudié. La figure du centenier, toute romaine et toute plébéïenne, est ennoblie par l'émotion qu'il garde encore de l'événement qui l'a gagné à la vie morale. La jeune fille et l'enfant sont rayonnants de beauté et de sentiment. Plus bas se trouve *la vocation de saint Pierre*. Ce sujet, qui offrait moins de ressources et qui a été tant de fois traité, est pourtant arrivé à un bel effet.

M. Leveau attache moins d'intérêt que M. Laugée aux conditions exceptionnelles et aux étroites conventions que commande la décoration d'un monument gothique.

La chapelle Saints-Pierre-et-Paul est fort avancée.

Digitized by Google

La paroi qui fait face à l'autel est divisée en deux compartiments, sur chacun desquels est inscrit un choix de textes extraits de saint Pierre ou de saint Paul. Deux vastes baies ont été ménagées au-dessus de l'autel dans une composition d'architecture peinte. La baie supérieure recevra un *Père éternel glorieux* bénissant de la main droite et portant de la gauche le globe, symbole de la création. Dans la baie inférieure, M. Laugée a peint le Christ debout sur deux marches, levant les yeux au ciel, tenant appuyé sur sa poitrine un cartel qu'il indique de la main droite, et qui porte cette légende : *Nemo venit ad Patrem nisi per me.* Derrière lui, une croix triomphale ; à sa droite et à sa gauche, saint Pierre et saint Paul, à genoux tous deux, les yeux levés vers le Christ. Cette compositiou répond parfaitement au programme tracé. Elle nous semble résoudre le problème que nous posions précédemment par l'alliance légitime de la naïveté du moyen-âge et de la forme plus précise, plus achevée que notre époque impose à toute pensée. Le sujet qui est dans les données du XIIIe siècle, est traduit par des moyens que ne répudieraient ni l'art moderne, ni l'art gothique. Nous croyons qu'un artiste peut aujourd'hui se rapprocher davantage de l'expression

Digitized by Google

naïve, et parfois gauche, à l'aide de laquelle les gothiques semblaient prétendre à faire oublier les formes matérielles au profit de leur pur spiritualisme. Mais celui qui oserait porter ce défi au public de nos jours courrait risque de n'être pas compris, et de voir son talent et sa science réputés ignorance par les ignorants. Nous pensons donc qu'il est prudent de rester dans les conditions où s'est placé M. Laugée, et où, grâce à un compromis habile et intelligent, il a obtenu un plein succès qui ne lui sera pas plus contesté par les gens du monde que par les archéologues et les peintres.

L'ensemble de la chapelle Saints-Pierre-et-Paul est excellent. Le décor, fait dans le même esprit et suivant le même plan que pour les chapelles de Saint-Pierre et de Notre-Dame, nous paraît au moins aussi réussi. L'éloignement du sanctuaire ayant permis plus de sobriété dans le motif, et plus de simplicité dans la couleur, il en est résulté un aspect sévère et discret qui convient aux oratoires secondaires.

Nous n'avons pas à nous étendre sur la peinture des arcatures du second transept, qui n'a été exécutée qu'à titre d'essai et comme point de repère.

Vous le voyez, Messieurs, ces travaux inachevés

Digitized by Google

peuvent déjà servir d'exemples et donner au public quelqu'idée de ce mode de décoration, aussi ancien que l'art, et pourtant si nouveau, si inconnu de notre époque.

La polychromie, tant controversée depuis quelque temps, n'a pas d'attaques sérieuses à craindre; elle n'a qu'un côté vulnérable qui ne regarde point l'art, c'est le côté économique. Il ne nous semble pourtant pas impossible de trouver plusieurs sources où puiser les moyens de continuer dans le même sens la restauration décorative. Ce n'est évidemment ni aux communes, ni au gouvernement que l'on peut demander aujourd'hui des secours pour des travaux de cette nature : c'est surtout au zèle religieux, au goût des arts, au patriotisme local qu'il faut s'adresser. Déjà plusieurs bourses se sont ouvertes; pourquoi cet exemple ne serait-il pas suivi? L'association n'est pas seulement puissante dans l'industrie et dans la finance; de modestes capitaux peuvent aussi s'associer en vue d'une jouissance collective. En Angleterre et aux Etats-Unis, tout homme intelligent consacre une part quelconque de son revenu à ce genre de placement qui ne rapporte qu'un profit moral. En Italie même, que de travaux ont été exécutés ainsi! Pour ne

Digitized by Google

citer qu'un fait, donnons pour exemple l'immense portique qui joint Bologne à l'église de la Madonna di San-Luca, sur le mont de la Guardia, en passant par le cimetière de la Certosa. Les Bolonais, habitués aux commodités de leurs nombreux portiques, ne pouvant se résoudre à affronter le soleil et la pluie pour visiter leur cimetière et leur église de prédilection, conçurent la singulière idée de faire construire un chemin couvert qui les conduisît à la Certosa et à la Madonna di San-Luca. C'était là une fantaisie italienne, ou pour mieux dire bolonaise, que ne devait satisfaire aucune administration. Qu'arriva-t-il? Le public en fit les frais. Chaque famille, chaque particulier, suivant ses ressources et sa bonne volonté, versa à la caisse commune de quoi faire une ou plusieurs arcades; si bien que ce portique de six cent quarante arcades unit Bologne à la Madonna di San-Luca, après avoir parcouru un espace de plus de cinq kilomètres et en s'élevant péniblement sur le flanc escarpé du mont della Guardia.

Ne pourrait-il en être ainsi pour la décoration d'une église? Les congrégations et les sociétés qui ont un caractère religieux ne pourraient-elles, chacune de leur côté, subvenir aux frais de res-

Digitized by Google

tauration d'une chapelle consacrée au patron qu'elles auraient choisi. Déjà quelques membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paule ont eu l'idée d'aider à la restauration de la chapelle dédiée aujourd'hui à saint Vincent-de-Paule et autrefois à sainte Anne. Une société musicale se propose de faire restaurer la chapelle sainte-Barbe, qui alors serait sous le vocable de sainte-Cécile. On croit pouvoir espérer que certaines familles pourvoiront à la décoration d'autres chapelles.

A ce propos, nous signalerions volontiers, pour être l'objet de prochains travaux, la chapelle Sainte-Magdeleine. La proximité de la chapelle Saints-Pierre-et-Paul, le peu de réparations qu'elle nécessiterait la désigne naturellement. On pourra tirer parti de la peinture retrouvée sous le badigeon. Cette peinture, qui certainement date du commencement du XVI^e^ siècle, présente certaines qualités qui en appellent la conservation. Nous ne parlons pas du Christ, de la Vierge ni d'un saint Quentin qui ont été maladroitement ajoutés dans une restauration postérieure dont parle De La Fons. Il n'est question ici que de l'histoire de sainte Magdeleine, qui se développe sur deux parois consécutives dans une seule composition dont aucun

Digitized by Google

cadre ne marque les divers épisodes. Le sujet et la façon dont il est traité rappellent les époques antérieures: la conception est encore ingénue, et l'exécution naïve. Les personnages parlent à la manière des gothiques. Si leurs paroles ne se déroulent pas sur un cartel, elles se font entendre dans leur pantomime. Jésus lève le pied pour dire qu'il répond à la prière de Magdeleine et qu'il se rend près de Lazare; un personnage qui dans l'épisode de la résurrection est chargé par le peintre de faire comprendre que la mort de Lazare remonte à plusieurs jours, fait un geste de dégoût semblable à celui d'Uguccione della Fagniola dans les célèbres fresques d'Andrea Orcagna au Campo-Santo de Pise. Sans nous arrêter plus longtemps à cette peinture à propos de laquelle on pourrait faire plus d'une curieuse remarque, nous signalerons la tête de Lazare, dont l'expression d'étonnement attendri témoigne d'un genre de talent qui n'appartenait guère à cette époque.

Je termine, Messieurs, en vous remerciant de m'avoir donné l'occasion de traiter devant vous la question de la décoration des églises gothiques; bien que je ne l'aie envisagée qu'au point de vue historique et artistique, je crois avoir assez dit

Digitized by Google

pour montrer qu'elle ne peut rester indifférente aux intelligences sérieuses qui savent tenir compte des multiples besoins de notre nature complexe. Vous êtes de ceux pour qui les questions d'art ont cessé d'appartenir aux discussions futiles des oisifs d'esprit, et je ne puis m'étonner de l'intérêt que vous avez pris à ce sujet, même renfermé dans les limites étroites où j'ai cru devoir le restreindre.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECHERCHES

SUR LES

EAUX FERRUGINEUSES

DE SAINT-QUENTIN,

PAR M. LOUIS BLIN, MEMBRE RÉSIDANT.

§ I. FRÉQUENCE DES EAUX FERRUGINEUSES DANS LA VALLÉE DE LA SOMME. — SOURCES FERRUGINEUSES DE SAINT-QUENTIN; LEUR MULTIPLICITÉ PAR SUITE DES FORAGES ARTÉSIENS; ANCIENNE FONTAINE FERRÉE. — HYDROGRAPHIE SOUTERRAINE.

La vallée de la Somme renferme un grand nombre de sources d'eaux ferrugineuses. Dans les marais, il n'est pas rare de rencontrer des dépôts rougeâtres qui dénotent la présence d'une source de cette nature. J'ai constaté l'existence de plusieurs sources ferrugineuses à Lesdins, dans la propriété de M. de Chauvenet; on en trouve aussi à Castres et à Happencourt; ces deux dernières ont été utilisées ancien-

Digitized by Google

nement pour l'usage médical par les habitants du pays. En dehors de notre département, près de Péronne, il existe une source ferrugineuse qui a joui d'une certaine réputation; elle est signalée dans le *Dictionnaire général de médecine*.

Je me borne à cette énumération incomplète; mon intention, dans ce travail, est d'attirer particulièrement l'attention sur les eaux ferrugineuses de Saint-Quentin.

Dans un plan de la ville de Saint-Quentin en 1557, publié par M. Ch. Gomart, on trouve indiquée une *fontaine ferrée,* qui était située près de l'église Saint-Eloi. L'emplacement de cette ancienne fontaine paraît correspondre à une petite pièce d'eau qui longe le jardin de la maison n° 25, route de Lafère, habitée par M^lles^ Lamy. Cette mare reçoit aujourd'hui les eaux d'égoût du voisinage, et l'on doit la considérer plutôt comme un réceptacle de toute espèce d'impuretés que comme une source d'eau ferrugineuse. L'eau impure de cette ancienne fontaine ferrée s'écoule lentement; en se réunissant avec celle de la fontaine publique de la ville, elle forme un ruisseau qui passe sous la chaussée, longe la rue Saint-Eloi, et va se jeter dans la Somme.

Digitized by Google

Dans le voisinage de la fontaine ferrée, et même des deux côtés de la Somme, jusqu'à une distance de deux cents mètres environ de cette rivière, les sources ferrugineuses se sont multipliées à l'infini, par suite de forages artésiens.

Dans tout ce quartier, le forage se fait sans aucune difficulté, d'abord à travers un terrain tourbeux, et ensuite à travers une craie jaunâtre très-friable. A une profondeur de quinze à trente mètres, on arrive à une couche d'eau qui s'élève dans le tuyau du puits artésien de manière à pouvoir être aspirée au moyen d'une pompe.

Cette eau obtenue si facilement contient du fer, et par conséquent elle est impropre à plusieurs usages industriels, notamment au blanchiment et à la teinture. Dans certains endroits, on a poussé le tuyau artésien jusqu'au-delà de deux cents mètres; on n'a toujours rencontré qu'une craie jaunâtre et une eau ferrugineuse (*).

La facilité des forages, et la nécessité pour l'industrie de trouver une eau qui ne contînt pas de fer, ont fait multiplier les tentatives. Le résultat de tous ces forages permet d'établir l'hydrographie

(*) Je dois ces détails à M. Dubois, foreur de puits artésiens.

Digitized by Google

souterraine de ce quartier, et d'indiquer les limites assez exactes de la nappe d'eau ferrugineuse.

---

§ II. ÉTENDUE DE LA NAPPE D'EAU FERRUGINEUSE A DROITE ET A GAUCHE DE LA SOMME.

A droite de la Somme, la nappe d'eau ferrugineuse s'étend jusqu'au lieu dit *le Coupement*. Les puits artésiens de l'abattoir, ceux de l'établissement des bains, ne donnent pas d'eau ferrée. Les premiers puits ferrugineux que l'on rencontre, en descendant de la ville vers la Somme, sont ceux qui ont été forés entre la rue de l'Etang et le boulevart Sainte-Anne, à l'ancienne raffinerie de M. Jacquemin. En ce point, il a existé plusieurs puits artésiens, qui ont donné les uns de l'eau ferrée, les autres de l'eau ordinaire. Ces puits sont maintenant obstrués.

A partir de cet endroit jusqu'à la Somme, la plupart des puits artésiens sont ferrugineux. Je citerai notamment ceux de M. Mousty, fabricant de plâtre, de M. Derôme, négociant en charbons, et de M. Souplet-Chédeville, imprimeur sur tissus. A la caserne de gendarmerie, située en face de la maison de M. Mousty, on a de l'eau ordinaire.

Digitized by Google

Sur la place du chemin de fer, dans une maison nouvellement bâtie, il existe un puits artésien qui donne de l'eau sulfureuse, ayant une odeur et une saveur d'œufs pourris caractéristiques. La présence de l'hydrogène sulfuré dans cette eau me paraît devoir être attribuée à ce qu'elle traverse des terrains de remblais, contenant des plâtras et des matières organiques.

A gauche de la Somme, vers le faubourg, la nappe d'eau ferrugineuse s'étend à peu près jusqu'au niveau de la rue Saint-Eloi et de la rue de la Fontaine, et comprend une partie de la rue de la Raffinerie.

Sept puits artésiens ont été creusés dans la propriété de MM. Joly de Bammeville, qui s'étendait depuis la Somme jusqu'à la rue Saint-Eloi, et qui depuis a été traversée par le chemin de fer. Deux de ces puits, forés près de l'établissement connu sous le nom de *Fabrique blanche*, donnèrent une eau tellement ferrugineuse qu'elle ne put être employée aux usages de la fabrique, et surtout au blanchiment; les tissus lavés avec cette eau conservaient une teinte jaunâtre. L'un de ces puits a été supprimé, l'autre a été conservé; mais on n'utilise l'eau qu'il fournit que pour alimenter les

Digitized by Google

chaudières. Dans l'espoir de trouver une eau meilleure, M. Joly fit faire de nouveaux forages à une distance de cent mètres environ des premiers, vers la rue Saint-Eloi. Cinq trous de sonde furent pratiqués; ces puits ont été creusés à peu près à la même profondeur; ils ne sont éloignés les uns des autres que de un à deux mètres, et cependant ils ne donnent pas la même eau; trois donnent une eau ferrugineuse, les deux autres une eau simplement calcaire. Il n'est pas nécessaire d'analyser chacune de ces eaux pour établir la différence de leur composition; en effet, celles qui contiennent du fer déposent, jusqu'à une distance de 0 m 30 à 0 m 40 centimètres autour de la source, une couche de rouille; de plus, en faisant manœuvrer un piston de pompe aspirante dans le conduit, on en extrait une sorte de boue rougeâtre, tandis que les deux autres sonrces ne donnent qu'une boue blanche, composée exclusivement de sels de chaux. Ces dépôts se forment assez abondamment pour obstruer le tuyau au bout de quelques semaines, et nécessiter alors un nettoyage à l'aide d'un piston. Les eaux des trois puits artésiens ferrugineux dont je viens de parler, contiennent beaucoup moins de fer que celles des puits qui sont plus rapprochés

Digitized by Google

de la Somme ; aussi a-t-on pu les laisser s'écouler mélangées avec celles des puits non ferrugineux, et les utiliser pour la blanchisserie. Il est d'ailleurs important de faire remarquer que, dans le long trajet qu'elles ont à parcourir avant d'arriver à l'établissement (environ cent mètres), ces eaux doivent déposer en majeure partie la petite quantité de fer qu'elles contiennent, et elles ne présentent plus alors d'inconvénient pour le blanchîment des tissus. Lors de la construction du chemin de fer, la blanchisserie de M. Joly se trouva menacée de ne plus recevoir les eaux qui lui étaient nécessaires ; la gare devait occuper précisément l'espace compris entre l'établissement et les puits artésiens. M. Joly réclama et obtint de l'administration la construction d'un aqueduc pour faire passer ces eaux sous la voie ferrée (*).

Ces cinq puits, dont trois sont ferrugineux, indiquent la limite de la nappe d'eau ferrugineuse. Si M. Joly avait tenu à avoir de l'eau absolument dépourvue de toute trace de fer, je suis certain que de nouveaux forages pratiqués à quelques mètres plus loin, n'auraient donné que de l'eau calcaire.

(*) Je dois la plupart des renseignements que j'ai cru devoir mentionner ici à l'obligeance de M. TACONET, Directeur de la fabrique Blanche.

Digitized by Google

Dans la propriété de M. Clovis Cordier, qui est adjacente à celle de M. Joly, il existe également plusieurs puits artésiens dont les uns sont ferrugineux et les autres ne le sont pas. L'eau des premiers n'est utilisée que pour alimenter les chaudières (*).

L'ancienne fontaine ferrée (derrière la maison de MM^lles Lamy, route de Lafère, 25), est située à peu près à la même distance de la Somme que les puits artésiens de M. Joly. Elle se trouve aussi sur la limite de la nappe d'eau ferrugineuse; en effet, un puits artésien creusé dans la cour de MM^lles Lamy donne une eau ferrée; mais dans la maison voisine, n° 27, et au-delà, on n'a plus que de l'eau calcaire, analogue à celle de la fontaine publique de la ville, qui est située dans le voisinage.

Un grand nombre de puits artésiens ont été

(*) A l'entrée de la propriété de M. Clovis Cordier, connue très-anciennement sous le nom de *Buerie d'Ostende*, près de la rue Mayeure, il existe une source que l'on appelle *Fontaine des Surgeons*. Cette dénomination me paraît provenir de ce que, à l'époque du siége de Saint-Quentin, en 1557, une ambulance anglaise était établie en cet endroit. Le mot *surgeons*, en anglais, signifie chirurgiens; fontaine des surgeons, fontaine des chirurgiens. Cette opinion est confirmée par l'examen de la carte du siége de Saint-Quentin, par Jérôme Cock, autographiée par M. Ch. Gomart; on voit sur cette carte que l'armée anglaise, après la bataille de Saint-Laurent, occupait la rive gauche de la Somme depuis le faubourg d'Isle jusqu'aux environs de Gauchy.

La fontaine des Surgeons n'est pas ferrugineuse.

Digitized by Google

creusés dans ce quartier, depuis la construction du chemin de fer. J'ai examiné les eaux qu'ils fournissent chez M. Olivier, chez M. Herman-Bertin, à la gare du chemin de fer. La plupart de ces eaux sont ferrugineuses; quelques-unes contiennent de l'hydrogène sulfuré.

Il résulterait des renseignements que j'ai recueillis, que l'eau artésienne contient d'autant plus de fer, qu'elle provient d'un puits plus rapproché de la Somme; c'est un fait qui mériterait d'être vérifié rigoureusement par l'analyse chimique.

---

§ III. EXAMEN D'UNE EAU FERRUGINEUSE RECUEILLIE PRÈS DE L'ANCIENNE FONTAINE FERRÉE. — PROPRIÉTÉS PHYSIQUES. — ANALYSE CHIMIQUE.

J'ai examiné avec le plus grand soin l'eau ferrugineuse provenant du puits de MM^lles^ Lamy, c'est la seule dont l'analyse chimique ait été faite jusqu'à présent.

Ce puits artésien est situé à quelques mètres de l'ancienne fontaine. Il est foré à vingt-cinq ou trente mètres, dans un calcaire mou et jaunâtre. L'eau s'élève à une certaine hauteur dans le tuyau, et elle est puisée au moyen d'une pompe ordinaire.

A la sortie du griffon, l'eau a une température de 10 degrés centigrades; c'est la température de

Digitized by Google

toutes les sources de notre contrée. Elle a une saveur fraîche, styptique, franchement ferrugineuse; au moment même où l'on vient de la puiser, elle est d'une limpidité parfaite; mais si elle est abandonnée à l'air libre, elle ne tarde pas à se troubler; au bout de quelques heures, elle devient louche et jaunâtre; en même temps on voit s'élever des bulles de gaz le long des parois du vase. Au bout de plusieurs jours, elle forme un véritable dépôt de rouille. Cette décomposition est propre à toutes les eaux ferrugineuses; elle tient à ce que, au contact de l'air, le carbonate de protoxyde de fer passe à l'état de peroxyde, et l'acide carbonique se dégage.

L'analyse de cette eau a été faite par M. Lefèvre, professeur de chimie au Lycée. En voici le résumé :

		En volumes.	En poids.
Matières volatiles.	Eau	1 litre	1 k 000 m
	Acide carbonique . . .	0l026	0 050
	Azote	0l020	0 024
Matières fixes.	Carbonate de chaux.		0 309
	— de protoxyde de fer.		0 014
	Chlorure de sodium		0 026
	Sulfates.	traces.	
	Silice (*)		0 010

(*) L'absence d'oxygène est fort remarquable; elle s'explique aisément par la nature ferrugineuse de l'eau.

Digitized by Google

Il résulte de cette analyse que, malgré la saveur ferrugineuse bien prononcée qu'elle présente, l'eau de MM^lles^ Lamy ne contient que un centigramme et demi de carbonate de fer par litre. Quoiqu'il en soit, la composition chimique de cette eau lui donne une certaine valeur au point de vue médical.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉTIOLOGIE DU TOURNIS,

PAR M. GARCIN, MEMBRE RÉSIDENT.

---

§ I

Le *tournis* est une maladie du cerveau que l'on rencontre souvent chez les bêtes à laine, plus rarement chez le bœuf, et, dit-on, quelquefois sur l'homme. Il est dû à la présence dans la cavité crânienne d'un ver vésiculaire appelé *hydatide cérébrale;* il attaque ordinairement les jeunes animaux dans la première année de leur vie, à l'âge de quatre, huit, douze et quinze mois; on ne l'observe qu'exceptionnellement à la fin de la deuxième et au commencement de la troisième année. M. Reynal et plusieurs vétérinaires allemands assurent avoir rencontré l'hydatide cérébrale sur des animaux nés depuis quelques jours.

Le tournis se montre principalement du mois

Digitized by Google

d'août au mois de mars. Il est rare qu'il se montre isolément; c'est le plus souvent sur le tiers, la moitié ou les trois quarts du troupeau qu'il étend ses ravages.

Pour bien apprécier la gravité de cette maladie, et se rendre compte des signes par lesquels elle se traduit, il suffit de savoir que la cavité du crâne étant exactement remplie par le cerveau et les méninges, l'hydatide cérébrale ne peut se développer sans exercer sur la masse encéphalique un certain trouble. En effet, qu'arrive-t-il alors? les parties environnantes étant repoussées, comprimées, il y a gêne dans l'exercice des fonctions cérébrales; de là plusieurs symptômes remarquables : les bêtes sont tristes, mangent par saccades, grincent les dents, marchent rapidement en tournant, soit à droite, soit à gauche, selon que l'hydatide habite l'hémisphère droit ou gauche du cerveau, décrivent des cercles fort petits, enfin tombent. Couchées, elles restent là quelque temps, puis se relèvent pour chercher à manger. A cette période de la maladie, les bêtes maigrissent, et le cultivateur n'attend pas toujours ce moment pour les envoyer à la boucherie. Si on laisse la maladie suivre la marche ordinaire, il arrive quelquefois que, par

Digitized by Google

le seul fait du développement de l'hydatide, les parois des ventricules s'amincissent et se perforent; les méninges et les parois du crâne, quelque fortes qu'elles soient, subissent aussi le même sort. Le tournis est donc une maladie essentiellement mortelle, et contre laquelle l'art est impuissant.

La cause du développement du tournis a été l'objet d'opinions diverses. Les uns l'ont attribué aux combats des moutons entre eux; d'autres à l'influence d'une alimentation et d'une stabulation particulières; celui-ci, à des vivres peu succulents; celui-là, à une nourriture insuffisante; enfin, autant d'auteurs qui ont traité cette question, autant d'idées qui ont été avancées. L'un d'eux avait-il rencontré le tournis dans un troupeau habitant un lieu humide? pour lui, là était la vraie cause; un autre l'avait-il observé chez des agneaux parqués dans une saison avancée, à l'époque où les nuits sont longues, les pluies froides et fréquentes? c'est là qu'il trouvait la source de la maladie. Il va sans dire qu'il en était de même aux yeux de ceux qui l'avaient rencontrée dans des bergeries trop chaudes et mal tenues, chez des cultivateurs employant des béliers trop jeunes pour la reproduction; l'on a même été jusqu'à l'attribuer à la constitution des

Digitized by Google

moutons, à l'éruption des dents molaires, enfin à l'hérédité, pour laquelle optent les auteurs modernes.

Toutes ces causes supposent nécessairement la génération spontanée de l'hydatide, et nous ne connaissons guère qu'un seul auteur qui ait admis l'hypothèse d'un germe venant du dehors, c'est le berger Navière. Une mouche à tarière, dit-il, perfore le crâne dans les premiers temps de la vie de l'agneau, alors que les os n'ont pas acquis toute leur dureté, et les œufs qu'elle dépose constituent plus tard l'hydatide cérébrale.

Pendant longtemps, on a confondu le tournis avec une affection offrant avec lui quelques ressemblances au point de vue de la symptomatologie, mais en différant par son siége et par la nature du parasite qui la provoque; je veux parler des troubles qu'amène nécessairement chez le mouton la larve de la mouche œstre que l'on rencontre très-souvent dans les fosses nasales, dans les cornets, dans les sinus frontaux et même dans les volutes ethmoïdales. Aujourd'hui encore, tous les bergers et beaucoup de cultivateurs pensent que le tournis est dû, tantôt à la présence de l'hydatide, qu'ils désignent sous le nom de *vessie d'eau,*

Digitized by Google

tantôt à celle de la larve de la mouche œstre qu'ils qualifient de *taupe*.

Certes, la science est aujourd'hui trop avancée pour que l'on puisse encore confondre ces deux affections; et cependant si l'on est fixé sur l'origine de la larve, on est loin d'être d'accord sur celle de l'hydatide cérébrale. On sait que le tournis est dû à la présence de l'hydatide. Mais comment se fait-il qu'un tel animal aille se nicher dans les lieux qui paraissent impénétrables à ses moyens de progression. Peut-il, au travers de la boîte osseuse du crâne et de tant de membranes solides enveloppant l'encéphale, s'y pratiquer une cavité, y sucer un liquide séreux, s'y gonfler au point de comprimer, de resserrer, d'amoindrir une grande partie du cerveau? S'il s'est introduit par germe, quelle voie a-t-il suivie? S'il se développe spontanément, quelles sont les conditions nécessaires? Comment enfin nous expliquer la production de ce parasite singulier et dangereux dont la présence en ces lieux constitue le phénomène le plus extraordinaire que la nature offre à notre observation.

En parlant de l'étiologie du tournis, nous avons fait remarquer que toutes les causes qui ont été données comme pouvant la provoquer supposent toutes

Digitized by Google

la génération spontanée. Mais doit-on, en présence d'un aussi grand nombre d'opinions disparates, accepter l'hypothèse sans contrôle? Nous ne le pensons pas, attendu que la diversité de la nature des causes alléguées ne prouve que trop l'incertitude qui règne encore sur ce point.

Et d'abord, la génération spontanée, question aussi contestable que contestée, constitue-t-elle un phénomène physiologique d'une simplicité et d'une démonstration aussi faciles que le prétend M. Pouchet? Telle n'est pas l'opinion de l'Académie des sciences, qui, après de longs et lumineux débats sur les travaux de ce savant naturaliste, n'a rien décidé à ce sujet.

Le meilleur critérium que les partisans de la génération spontanée puissent invoquer en faveur de leur système, est, sans contredit, la formation des spermatozoïdes; car dès l'instant qu'il se développe des animalcules dans chaque cellule spermatique à l'époque où les animaux deviennent aptes à la reproduction, on ne voit pas pourquoi divers entozoaires n'apparaîtraient pas spontanément aussi dans les milieux où ils trouvent les conditions d'existence.

Mais, quelqu'irréfragable que paraisse cet argu-

Digitized by Google

ment, il disparaît devant l'autorité des faits. Déjà Bojanus, J. Cloquet, E. Blanchard et Déjardin étaient arrivés par des observations minutieuses à constater que les entozoaires, vivant constamment dans d'autres animaux, possèdent des organes reproducteurs plus ou moins compliqués, et qu'ils se propagent par des œufs dans lesquels on a pu suivre le dévelóppement de l'embryon. Tout récemment, Van-Bénéden et Kucchenmeister sont venus enlever tout doute à ce sujet. Ces savants ont reconnu que la classe des helminthes, dans laquelle se trouve rangé le cœnure, renferme des êtres qui, bien que disparates au premier aspect, ont cependant entre eux de grandes affinités d'organisation, tels que, par exemple, le *tœnia,* qui est long, aplati, à corps segmenté, et le *cœnure,* qui a la forme d'une vessie parsemée d'un nombre variable de points blancs, accusant autant d'individus reliés en une existence commune par leur adhérence à la parei de la vessie sur laquelle ils sont implantés. Eh bien, quelque différence qu'il y ait entre ces deux formes générales, on s'est assuré, en descendant à un examen de détail, que chacun des points blancs de la vésicule du cœnure a la plus grande ressemblance avec la tête ou le premier segment antérieur

Digitized by Google

du tœnia. Puis, cette similitude étant reconnue, les faits d'une observation minutieuse ont conduit à penser qu'il y avait entre le cœnure et le tœnia tant de rapports, et pour ainsi dire une telle parenté, qu'au lieu d'être absolument indépendants l'un de l'autre, leur existence, au contraire, devait être considérée comme dépendante et connexe.

Enfin, ce rapprochement a été poussé si loin que, restreignant la question à ses termes précis, les savants naturalistes sont arrivés à dire que le *cœnurus cerebralis* habitant dans le cerveau du mouton et du bœuf, et le *tœnia cœnurus* habitant l'intestin du chien, ne sont en quelque sorte que deux manifestations d'une même existence; le cœnure introduit dans l'intestin du chien pouvant donner naissance au tœnia; et réciproquement le cœnure du mouton et du bœuf pouvant naître de l'ingestion dans le tube digestif de ces animaux du tœnia cœnurus du chien.

Avant les travaux de ces savants micrographes, quelques naturalistes n'admettaient qu'un seul tœnia rubané (le *tœnia solium* de l'homme), qui alors aurait subi de légères modifications dans ses caractères zoologiques, selon l'espèce d'animal dans lequel il se logeait; aussi considéraient-ils les

Digitized by Google

cystiques que l'on rencontre chez les grands animaux comme des tœnias égarés et devenus monstrueux pour être venus en dehors des conditions normales nécessaires à l'existence des animaux de leur espèce. Mais Van Bénéden, Kucchenmeister et Baillet prouvent que chaque espèce possède un ou plusieurs tœnias différents entre eux par des caractères bien distincts. Ainsi, ils ont constaté que l'intestin du chien héberge à lui seul trois espèces ou trois variétés de tœnias, correspondant par les caractères zoologiques tirés de leur tête aux trois cystiques suivants : le *cœnurus cerebralis*, le *cysticercus tenuiocolis* et le *cysticercus pisiformis*. Siebold en ajoute un quatrième, le *tœnia echinococus*.

Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de nous occuper ici des caractères zoologiques de chaque espèce de vers rubanés, ni de ceux qui distinguent les cystiques auxquels ils correspondent; mais il nous paraît indispensable de nous arrêter un instant sur le mode de reproduction de ces différents êtres.

Van Bénéden et Kucchenmeister ont reconnu que les tœnias, à l'état de vers rubanés, occupent toujours les voies digestives des animaux vertébrés;

Digitized by Google

que leur développement a lieu par la formation d'un nouvel anneau immédiatement après celui qui constitue la tête ; de cette manière, les plus anciens sont toujours à la partie postérieure de l'individu : aussi n'est-ce que sur ces derniers anneaux que paraissent les organes de la génération. Chacun d'eux porte à la fois des organes mâles et femelles, quelquefois ils sont unisexués, ainsi que cela se présente chez le *tœnia perfoliata* du cheval. Une fois fécondé, l'anneau se détache de l'animal dont il fait partie, pour vivre isolément dans les dernières portions du tube intestinal habité par ses parents, où il se meut à volonté et d'où il est bientôt expulsé avec les excréments. Van Bénéden considère chacun de ces anneaux détachés comme le dernier terme du tœnia, et les appelle *proglottis*. Les œufs qu'ils renferment sont très-nombreux (*), globuleux ou ovoïdes, d'un volume microscopique : ils sont pourvus de trois, de deux, ou plus rarement d'une seule enveloppe ; dans leur centre on observe un embryon circulaire ou ovalaire, muni

(*) D'après Déjardin, un seul tœnia serrata peut fournir successivement au moins 200 anneaux séminifères ; chaque anneau pouvant contenir environ 125,000 œufs, il en résulte qu'un seul individu peut fournir le nombre effrayant de vingt-cinq millions de germes.

Digitized by Google

de six petits crochets disposés par paires qui, à l'époque de l'éclosion, lui serviront d'organes de locomotion.

L'éclosion de ces œufs n'a jamais lieu qu'au moment où ils sont arrivés dans l'estomac du mouton ou du bœuf (il est bien entendu que nous ne faisons allusion qu'au tœnia cœnurus).

Sortis de l'intestin du chien et répandus avec les excréments sur la terre, dans l'eau, sur le gazon ou le fumier des fermes, ces œufs se trouvent naturellement abandonnés aux chances du hasard, et, bien qu'ils puissent vivre très-longtemps dans cet isolement (*), il était nécessaire cependant que la nature fût prodigue à leur égard; car, ainsi abandonnés, il en est peu qui arrivent dans les lieux où ils trouvent les conditions favorables à leur développement, c'est-à-dire dans l'estomac des ruminans dont nous avons parlé; c'est dans cet organe que l'éclosion s'effectue, alors il s'appelle *proscolex*. Partant de ce milieu, il traverse les tissus au moyen des crochets dont la tête est pourvue, et arrive dans les vaisseaux, d'où, entraîné

(*) M. Baillet, professeur de zoologie à l'école vétérinaire de Toulouse, a pu en conserver vivants pendant dix-huit jours, et après les avoir laissés vingt-quatre heures dans une couche de glace de deux ou trois centimètres d'épaisseur.

Digitized by Google

par le torrent de la circulation, il se dirige vers le cerveau; mais tous n'atteignent pas l'organe où doit s'accomplir leur transformation; Kucchenmeister et Van Bénéden ont démontré que dans les expériences où l'on cherche à provoquer l'apparition du cœnurus cerebralis, un certain nombre de proscolex s'égarent et s'arrêtent dans les tissus des muscles, du diaphragme, de l'estomac, du cœur, etc., où ils ne tardent pas à s'enkyster, et que ceux qui atteignent le cerveau (les scolex), se développent et grossissent. Alors plusieurs têtes paraissent sur la vessie, et chacune d'elles plus tard doit constituer, une fois arrivée dans l'intestin du chien, le *strobila* qui prendra le nom de tœnia, alors qu'il sera ver rubanaire.

Ainsi, malgré la force étonnante de reproduction que nous avons vue chez le ver rubanaire, et comme si cette force était insuffisante pour garantir la conservation de l'espèce, certains cystiques peuvent encore augmenter le nombre de germes qui doivent propager ces helminthes. Cette reproduction, appelée par Steenstrop *génération alternante*, et que l'on rencontre encore chez l'échinocoque, n'a lieu chez les cystiques qu'à une certaine époque de leur développement. C'est par gemmation qu'elle

Digitized by Google

s'effectue, et produit de petits cestoïdes en nombre quelquefois assez considérable. Nous ferons remarquer cependant que si, ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est sur la face externe de la vésicule du cœnure que paraissent et sur laquelle restent attachées les têtes de tœnias, c'est à la face interne de l'échinocoque que se montrent les petits cestoïdes, de laquelle ils se détachent aussitôt pour nager librement dans le liquide albumineux de la vésicule dans laquelle ils sont renfermés.

Du reste, cette profusion de germes était de la plus grande nécessité. En effet, combien de difficultés l'œuf des vers rubannaires n'a-t-il pas à surmonter pour parcourir le cercle complet de ses migrations et de ses métamorphoses? Tantôt c'est l'état du germe qui l'arrête; tantôt c'est la constitution et l'idiosyncrasie des animaux qui le reçoivent qui lui sont contraires. Et, ne sait-on pas que chez les espèces à métamorphoses, un individu ne peut passer d'un état à l'autre qu'autant qu'il trouve les conditions favorables à son développement ultérieur, et qu'il a préalablement atteint le complet développement qu'il doit avoir dans son premier état? Qu'il faut, en un mot, si l'on peut ainsi parler, que la *larve* soit arrivée à une

Digitized by Google

maturité parfaite avant de pouvoir se transformer en *nymphe;* de même que celle-ci doit à son tour être mûre avant de prendre les caractères de l'insecte parfait. Eh bien, le *scolex* et *l'œuf* du tœnia étant sous les mêmes lois, sont nécessairement exposés aux mêmes conséquences. Enfin, on a remarqué que, dans toutes les espèces, les animaux adultes paraissent opposer plus de résistance que les jeunes à ce qu'on pourrait appeler *l'intoxication vermineuse,* et que les chiens atteints de la maladie particulière à leur espèce, ne se prêtent point au développement du *scolex.*

Les professeurs de l'école vétérinaire de Toulouse voulant, par des expériences, s'assurer de l'exactitude des faits ci-dessus énoncés, ont fait parcourir aux germes du tœnia cœnurus le cercle complet de leurs migrations et de leurs métamorphoses. Voici comment ils ont procédé : dix jeunes chiens, après avoir pris des vermifuges et des purgatifs, mangèrent les scolex des cœnures recueillis sur quatre agneaux atteints du tournis. Quelque temps après, huit des carnassiers furent tués; dans leurs intestins on trouva un nombre plus ou moins considérable de jeunes tœnias-cœnurus; le neuvième mourut dans cet intervalle et n'offrit rien de remar-

Digitized by Google

quable ; le dixième fut conservé, pour servir à d'autres observations.

Ce premier travail fut suivi d'une contre-expérience : cinq agneaux pris dans un troupeau non atteint du tournis, reçurent des anneaux ou des proglottis de tœnias pris dans les essais faits sur les chiens. A l'autopsie on rencontra chez trois sujets beaucoup de cœnures dans le cerveau, chez les deux autres l'on ne trouva rien.

Les mêmes expériences ont été depuis renouvelées chez le mouton, le bœuf et la chèvre ; toutes ont concouru à donner la certitude que le tœnia cœnurus du chien peut occasionner le tournis chez ces divers animaux.

Enfin, comme conclusion de tous leurs travaux, les professeurs de Toulouse affirment avoir constaté : 1° que dans l'espace de sept à huit jours, les jeunes tœnias peuvent être formés dans l'intestin du chien, et qu'au bout de soixante-quinze à quatre-vingt-cinq jours, ils sont assez développés pour avoir des anneaux fécondés ; 2° que quinze à vingt jours sont ordinairement nécessaires pour que les premiers symptômes du tournis apparaissent chez le mouton, et que chez quelques-uns ils se font attendre un mois et plus.

Digitized by Google

Un fait qui a aussi son importance mérite d'être cité ici : le plus souvent, on ne rencontre guère que deux ou trois cœnures dans le cerveau des moutons tournis ; eh bien, ces Messieurs ont pu en compter jusqu'à vingt, vingt-cinq et trente-trois, chez des sujets auxquels ils avaient fait déglutir un grand nombre d'œufs de tœnias (*).

Considérés au point de vue purement scientifique, les travaux dont nous venons de rendre compte offrent l'incontestable mérite de jeter un nouveau jour sur le point étiologique de quelques maladies qui sévissent sur l'homme et les animaux domestiques ; de faire connaître la nature intime et la provenance des vers à vessie que l'on rencontre si souvent et si abondamment dans l'économie des animaux de boucherie ; et enfin de restreindre le cercle au milieu duquel s'agitent les partisans de la génération spontanée. Envisagés dans leurs rapports avec l'agriculture, ces travaux ont une importance considérable, puisqu'ils assurent la conservation d'un nombre inappréciable de bêtes, représentant un capital énorme.

(*) Les médecins et les vétérinaires allemands se livrent aussi à des opérations semblables, et déjà en 1854, après avoir fait avaler des cysticerques ladriques du porc à un meurtrier condamné à mort, douze à soixante-dix heures avant l'exécution, ils ont trouvé à l'autopsie dix jeunes vers solitaires.

Digitized by Google

Ainsi, grâce aux recherches et à la patience infatigable des micrographes modernes, la science aura fait un pas de plus dans ses découvertes, et l'agriculture lui devra un nouveau tribut de reconnaissance pour l'élucidation d'une question qui, depuis des siècles, est l'objet de nombreuses recherches et de vaines méditations.

§ II

Maintenant que nous avons développé les différentes théories des auteurs tant anciens que modernes, passons aux observations et aux faits pratiques qui nous sont propres.

Déjà nous savions que quelques cultivateurs, épouvantés des ravages du tournis, avaient renoncé à l'élève du mouton. Cependant, ces animaux étant indispensables dans une exploitation, ils étaient forcés d'en acheter après le danger passé, c'est-à-dire à l'âge de 15 mois; puis, ils les revendaient pour les remplacer par d'autres. Ce procédé peut être

Digitized by Google

lucratif; mais, qu'on y prenne garde, ce n'est pas impunément qu'on abandonne l'industrie de l'élève pour pratiquer l'engraissement. Déjà, on paie les bestiaux très-cher, et la viande de boucherie atteindra bientôt un prix inabordable.

Nous savions aussi que depuis la promulgation de la loi sur la taxe des chiens, ces animaux étaient diminués des trois quarts dans nos campagnes.

Or, l'absence d'agneaux, d'une part, et la diminution du nombre des chiens, de l'autre, devaient, nécessairement, dans l'hypothèse de la nouvelle théorie, amoindrir la fréquence du tournis dans nos troupeaux. En effet, nos recherches nous ont démontré que cette maladie se présente moins souvent de nos jours qu'autrefois; car c'est en 1856 que nous avions commencé nos recherches, et ce n'est qu'en 1859 que nous avons pu rencontrer un premier sujet d'observation; il nous a donc fallu plus de deux ans de persévérance pour arriver à notre but. Ce n'était pas cependant que le tournis manquât dans nos campagnes, non malheureusement; car tant qu'il faudra des chiens pour la garde des troupeaux, le service que le législateur a rendu sous ce point de vue à l'agriculture, et cela sans s'en douter, ne sera qu'un faible palliatif contre cette ma-

Digitized by Google

ladie ; mais c'est que le cultivateur, persuadé que la science était impuissante contre ce fléau, avait toujours résisté à nos instances, et refusé de nous faire l'aveu des pertes qu'il éprouvait.

Mais nous voulions arriver à un résultat ; savoir si la pratique sanctionnerait la théorie, et les faits nous manquaient. C'est alors que, aidé des observations que nous avons exposées plus haut, et en attendant que nous fussions plus heureux dans nos recherches, nous prîmes la résolution d'essayer à nous expliquer ce qui jusqu'alors avait été impossible à savoir: pourquoi le tournis se montre de préférence sur les agneaux d'un certain âge ; pourquoi sa manifestation la plus large ne s'exerce qu'à une certaine époque de l'année ; pourquoi enfin la race mérinos a le triste privilége d'en être plus victime que la race picarde, par exemple.

Nous commençâmes par étudier l'époque à laquelle naissent les agneaux, la nature de leurs tissus, puis la manière dont ils se nourrissent.

Dans notre pays, c'est dans le courant de janvier que l'agneau vient au monde, c'est aussi vers cette époque que le tournis fait le plus de ravages. Eh bien, prenons le mouton à sa naissance, et suivons-le jusqu'à l'âge de quinze mois, c'est-à-dire

Digitized by Google

jusqu'aux mois de juillet et août de l'année suivante, époque où il est en quelque sorte assuré de ne pas contracter le tournis.

Pendant l'allaitement, de janvier en avril, le tournis ne se montre pas ; rarement on le remarque dans les trois mois qui suivent. Mais à six mois, en juillet, la maladie fait déjà quelques victimes; puis elle progresse jusqu'en janvier, et diminue vers le mois de juin et juillet suivant. Eh bien, si nous disons que les œufs du tœnia et les excréments du chien avec lesquels ils sont mêlés, se trouvent refoulés sur le sol et le collet des plantes par l'eau des pluies et le piétinement du troupeau, l'on comprendra facilement pourquoi, dans le jeune âge, l'agneau ne devient pas tournis. Car alors le lait de la mère et le sommet des plantes les plus jeunes et les plus tendres que broute le jeune sujet ne contiennent pas l'œuf du tœnia. Mais lorsque l'animal est plus fort, qu'il se nourrit de la plante en broutant plus largement, plus avidement, sans faire de choix, alors le tournis apparaît dans toute sa force, puis diminue insensiblement. Que se passe-t-il? quelle est donc la cause de la disparution même de la maladie? Voici pour nous l'explication: jusqu'au mois de janvier, c'est-à-dire

Digitized by Google

lorsque l'agneau n'a pas encore un an, ses chairs restent tendres; alors le petit sujet qui vient d'éclore les pénètre et les traverse facilement. Mais une fois cette époque passée, le proscolex dont les moyens d'action s'amoindrissent à mesure que les tissus de l'agneau acquièrent plus de force et de ténacité, éprouve d'abord de la difficulté, puis bientôt après l'impossibilité de vaincre cette résistance, enfin il meurt avant d'avoir pu atteindre le terme de son voyage.

Nous avons dit précédemment que le cœnure a été rencontré chez des sujets âgés de quelques jours; voici l'explication de ce phénomène très-rare: pendant la gestation, il existe des rapports intimes entre la mère et son fruit; alors il suffit que le proscolex arrive dans un vaisseau sanguin de la mère pour qu'il puisse être charrié, en passant par l'artère ombilicale, jusqu'au cerveau du fœtus.

Nous avons dit encore que le mérinos est atteint du tournis lorsque le picard semble le défier: cette différence tient d'abord à la nature des tissus charnus qui sont plus tendres et plus délicats chez l'un que chez l'autre, et au mode de prendre leur nourriture: le premier broute la plante jusqu'à la

Digitized by Google

racine, le second ne mange que la cime des herbes : or, il est facile, après les explications que nous avons données, de se rendre compte de l'espèce d'immunité dont paraissent jouir les troupeaux picards.

Nous avons dit que, malgré nos pressantes recherches, il nous a fallu un certain laps de temps pour pouvoir rencontrer quelques faits pratiques. Ajoutons que l'ignorance, la superstition et le mauvais vouloir de certains bergers nous ont souvent empêché de pouvoir recueillir des observations qui nous eussent été d'un grand secours pour démontrer la justesse du principe que nous essayons de soutenir. Enfin voici quelques faits qui, tels incomplets qu'ils puissent paraître encore, suffiront, nous en avons l'espoir, pour convaincre les incrédules et offrir quelqu'intérêt aux indifférents.

PREMIÈRE OBSERVATION.

En 1855, le berger T... entra au service du sieur C....; là, il trouva un troupeau atteint du tournis. Lui-même élevait alors une jeune chienne; de temps en temps il lui donnait à manger des cervelles de moutons morts de maladie; quelque temps après, il l'employa à la garde du troupeau, lorsque déjà

Digitized by Google

elle rendait avec les excréments des vers courts, blancs et plats. En 1856 et 1857, le tournis exerce des ravages tels, que le cultivateur C...., désolé, vend tous ses agneaux. A la même époque, son voisin, M. M...., avait à essuyer les mêmes pertes. A la fin de 1857, le berger est renvoyé, sa chienne l'accompagne, et en 1858, pas de tournis dans aucun des deux troupeaux.

Suivons T.... et sa chienne. Tous deux, le 7 avril 1858, entrent chez M. B...., cultivateur à M...., qui chez lui n'avait jamais eu de tournis; on parque vers la mi-août. En septembre, cette cruelle maladie fait déjà quelques victimes; en novembre on rentre le troupeau dans les bergeries, la mortalité continue (*), et le 27 février 1859, on comptait vingt-sept décès sur soixante agneaux dont se composait le troupeau. C'est alors que je fus appelé; je reconnus d'abord l'hydatide cérébrale; je séquestrai la chienne, qui, de l'aveu du berger, rendait des vers, et le fléau disparut pour toujours.

Quelle conclusion tirerons-nous de ces différentes observations? C'est que la chienne de T.... s'était inoculé le tœnia en mangeant des cervelles de

(*) La cour de la ferme étant très-étroite, la chienne était tous les jours en contact avec le troupeau.

Digitized by Google

moutons tournis ; que plus tard elle a propagé cette maladie dans le troupeau qui était confié à sa garde, ainsi que dans celui du voisin M. M.... (*) ; que dès l'instant qu'elle a été écartée, avec elle le tournis a disparu ; enfin, qu'elle a été porter la dévastation chez M. B...., où jamais le tournis n'avait existé ; enfin que, la chienne étant séquestrée, la mortalité a été arrêtée.

DEUXIÈME OBSERVATION.

En août 1858, le tournis se présente sur le troupeau de M. D.... F...., cultivateur à B.... Comme toujours, la maladie ne fait qu'augmenter : en janvier 1859, la moitié du troupeau avait succombé ; en février, mars et avril, pas de victimes ; en mai, cinq décès ; puis la mortalité cesse.

Examinons un peu ce qui s'était passé dans ce court laps de temps : Le berger F.... était chez M. D.... F.... depuis un an, quand le tournis attaqua le troupeau ; alors il avait deux chiens dont l'un, le plus jeune, rendait des vers depuis quelque temps. En octobre, il quitte la ferme et, deux mois

(*) Il suffit de savoir que l'usage du parcours et de la vaine pâture est en vigueur dans nos campagnes pour comprendre comment deux troupeaux fréquentant les mêmes lieux, sont malades, bien que la cause n'existe que chez l'un d'eux.

Digitized by Google

après, plus de malades; il a pour successeur un homme qui élevait un jeune chien, auquel il donnait des cervelles de moutons tournis. En mars, cet animal, qui rendait déjà des vers, est mis en contact avec le troupeau, et un mois et demi plus tard, la maladie reparaît. Consulté en ce moment, je fais séquestrer le jeune chien, et alors plus de mortalité.

TROISIÈME OBSERVATION.

En sortant de la ferme de D...., le berger F.... entre avec les mêmes chiens, en janvier 1859, chez M. B...., cultivateur à F.... Après avoir fait le service pendant quinze jours, les deux fidèles serviteurs sont remplacés par deux autres qui ne rendaient pas de vers. Dans le courant des mois de mars et avril suivants, M. B.... perd huit moutons du tournis, et depuis cette époque la maladie n'a plus reparu. Ainsi quinze jours ont suffi pour que huit agneaux aient été victimes de la présence du chien malade.

Aujourd'hui, 9 novembre, le tournis n'a pas encore paru sur les agneaux de l'année appartenant aux troupeaux dont il vient d'être parlé.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE PREMIER NUMÉRO D'UN JOURNAL PORTUGAIS

IMPRIMÉ A LISBONNE ET INTITULÉ :

O Archivo rural, Jornal de Agricultura

ARTES E SCIENCIAS CORRELATIVAS,

PAR M. FÉLIX MIDY, MEMBRE RÉSIDANT.

Dans votre dernière séance, vous m'avez chargé de vous rendre compte d'un Journal d'agriculture, sciences et arts, publié à Lisbonne, bien que je vous eusse avoué franchement que je ne connaissais pas un mot de la langue portugaise ; et j'ai accepté tacitement cette mission que j'aurais dû cent fois refuser, pour cause d'ignorance. C'était, permettez-moi de vous le dire, faire de part et d'autre acte de présomption : de votre côté, parce

Digitized by Google

qu'il semblait résulter de votre décision que l'esprit de la Société, comme autrefois le souffle divin, suffisait pour communiquer aux ignorants le don des langues ; du mien, parce qu'en me chargeant de ce labeur ingrat, je m'imposais une tâche presqu'impossible.

Je me trouvais, en effet, dans la position d'un personnage des *Mille et une Nuits*, conduit les yeux bandés aux abords d'une caverne hermétiquement close qui renferme un trésor, — et quel trésor ! *Os Lusiadas* du Camoëns, — sans connaître les mots cabalistiques, le « *Sésame ouvre-toi !* » à l'aide duquel il pourrait s'introduire dans ce réduit plein de richesses et de mystère.

Pour apprendre sans maître une langue inconnue ; pour la traduire, pour se faire comprendre, il existe trois procédés différents. S'il ne s'agit que de parler, on peut se servir du moyen expéditif inventé par Figaro : on choisit, comme base d'opération, un mot expressif dont on remarque le retour fréquent dans la conversation, et qui par conséquent fait le fond de la langue ; puis on supplée au reste par une pantomime vive et animée. Mais ce procédé expéditif n'est pas exempt d'inconvénients ; le geste appelle le geste, et les mésaven-

Digitized by Google

tures de notre ami Figaro vous sont trop présentes à la mémoire pour qu'il soit nécessaire de vous prouver que ce moyen de traduction par trop primitif n'était pas applicable à la circonstance.

Il existe un second procédé beaucoup plus rationnel et plus usité que le premier : c'est de s'aider d'une grammaire et d'un dictionnaire, et de dévorer l'un et l'autre avec ardeur jusqu'à ce qu'on se soit identifié avec le mécanisme du langage et que l'on en connaisse à fond les idiotismes et les mots. En parcourant cette route frayée, on peut, avec de la patience et de la persévérance, arriver à comprendre en peu de temps les idiômes les plus compliqués.

Mais quand on n'a ni grammaire, ni dictionnaire, — et c'est le cas dans lequel je me trouvais, — lorsqu'on se réveille dans un pays inconnu, loin de tous les sentiers battus, alors la tâche devient beaucoup plus difficile.

Il faut nécessairement, dans ce cas, commencer par s'orienter et poser quelques jalons en cherchant à reconnaître, par la comparaison des phrases entre elles, les mots qui forment la charpente du discours : les articles, les conjonctions, les prépositions, les adverbes ; puis, en s'aidant des radi-

Digitized by Google

caux que l'on trouve, soit dans les langues classiques, soit dans les langues vivantes, soit dans les idiômes de l'Orient, on parvient avec quelque peine, mais cependant on arrive à déchiffrer tant bien que mal une phrase facile; les mots de celle-ci, fixés dans la mémoire, servent de repères pour en traduire une seconde; de proche en proche, on élargit le cercle des vocables connus; on se familiarise avec les désinences, les inversions, les idiotismes; on avance ainsi pas à pas, en procédant toujours du connu à l'inconnu, et l'on parvient enfin à comprendre assez couramment le livre à la simple lecture.

Alors, en revenant sur ses pas, on est tout étonné de voir le jour dans les passages qui naguère paraissaient les plus obscurs: tout s'éclaire, tout s'illumine de mille rayons; le réduit caché, tout-à-l'heure plein d'ombre et de mystère, est resplendissant de lumière qui scintille sur les innombrables facettes des cristaux dont ses parois sont revêtues.

Le sphinx qui le gardait est vaincu, car l'énigme est devinée.

Je ne sais si je me trompe, Messieurs, mais il

Digitized by Google

me semble que cette manière d'apprendre les langues, bien qu'elle soit incomparablement plus difficile dans les commencements que toutes les autres, est la meilleure ; car elle force l'esprit à réfléchir et à travailler sans cesse ; tout y est calcul, rien n'est donné au hasard ; chaque conquête que l'on fait est le résultat d'une comparaison et d'un raisonnement ; elle doit donc d'autant mieux se graver dans la mémoire qu'elle a coûté plus de peine et que la difficulté à vaincre était plus grande.

Tel est le procédé dont je me suis servi, faute de mieux, et à l'aide duquel j'ai pu vous apporter, au bout de quinze jours, la traduction fidèle, je crois, d'un article de longue haleine extrait du journal portugais que vous m'avez renvoyé. Ce travail, tout imparfait qu'il est, suffira pour vous donner une idée des tendances progressives de ces peuples lointains que nous persistons à regarder comme arriérés.

Le style de l'article est, comme vous pourrez le remarquer, un peu emphatique ; les périodes en sont très-développées ; il contient quelques redites que j'ai dissimulées autant que possible ; je n'ai pas besoin de vous avertir que ces défauts

Digitized by Google

tiennent au caractère général de la littérature péninsulaire ; en somme, ce travail est estimable et méritait de tomber entre les mains d'un traducteur moins novice que je ne le suis.

Digitized by Google

NOTIONS DE GÉOLOGIE

APPLIQUÉE

à l'Agriculture, aux Constructions et à l'Industrie.

Verè scire est per causas scire.

BACON.

INTRODUCTION.

Quelqu'élevées que soient les tendances et les aspirations de l'âme humaine, quelque parfaite que soit la condition des peuples illustres, l'existence morale des sociétés, comme celle des individus, est toujours liée à leur existence matérielle, et elle est déterminée par la dépendance réciproque, nécessaire, qui existe entre le sol et ses habitants.

L'histoire des peuples est écrite sur la surface de la terre. La science et l'industrie, la législation et la civilisation, le génie artistique ou romantique,

Digitized by Google

les entreprises commerciales ou guerrières, n'ont jamais pu s'affranchir des lois que la main de la nature a laissées profondément gravées dans chacune des régions de notre planète.

Le progrès des nations, comme le succès des entreprises, sont liés à cette dépendance entre l'homme et la terre; l'intelligence et l'activité humaine d'un pays sont en raison directe des ressources que cette contrée leur offre dans sa constitution physique. Toutes les richesses, tout le bien-être des sociétés sont le produit de ces deux facteurs.

La somme des matériaux utiles que le sol renferme, et des forces productives que l'on peut en tirer, constitue la richesse territoriale d'un pays, richesse qui peut être plus grande ou plus petite en proportion de l'état industriel de ceux qui l'habitent.

Au moyen du travail mécanique, à l'aide des opérations chimiques, apparaît la valeur des agents occultes et des substances minérales qui caractérisent le sol. Cette valeur se traduit spontanément en développement de la vie organique; et celle du travail se manifeste par l'organisation de l'industrie et de l'instruction, par l'administration

Digitized by Google

économique, par la police et la discipline des classes intelligentes et laborieuses.

Aucun de ces deux éléments ne pourrait par lui-même donner naissance aux sociétés humaines ; ni l'un ni l'autre ne pourrait les conserver et les faire vivre ; le concert, l'harmonie entre ces éléments est indispensable ; c'est la loi que le Créateur a imposée au monde et à l'homme. En répandant avec prodigalité ses dons sur la terre, la nature les a laissés inertes sur la majeure partie de sa superficie, comme pour les confier à l'intelligence et à l'activité de l'homme qui doit interroger son pays, comprendre les ressources qu'il renferme et tirer parti de ces ressources.

La nature nous présente çà et là quelques scènes de grandeur et de magnificence : d'immenses cataractes ou des forêts gigantesques ; la fertilité luxuriante des contrées intertropicales; des mines d'or qui surgissent spontanément du sein des roches inaccessibles, comme pour convier l'homme à étudier les causes et les sources de production qui existent à l'état latent dans d'autres régions, et qu'il a la faculté d'explorer et d'utiliser.

Si la science ne parvient pas à découvrir les ressources du sol, si l'art ne peut les mettre en œuvre,

Digitized by Google

aucun pays, quelque grande que soit sa force productive, ne pourra rendre les hommes riches, justes et heureux. Les plus florissants empires ont toujours été les pays les plus productifs. Mais, d'un autre côté, la science humaine la plus transcendante, les entreprises les plus dispendieuses, le travail le plus persistant deviennent infructueux quand on ne tient pas compte des conditions naturelles du sol dans lequel on opère.....

Le globe terrestre est un réservoir général, immense, dans lequel l'homme va chercher les éléments de son industrie. Les matériaux résistants au moyen desquels il construit ses habitations, forge ses outils, ses armes et ses machines; la majeure partie des combustibles et des matières premières qui alimentent ses manufactures; les terres qui entretiennent la végétation; les eaux qui abreuvent tout ce qui respire, sont fournies par ce réservoir inépuisable.

Les masses qui constituent la partie inorganique d'un sol sont, par leur nature et leur disposition, celles qui déterminent les conditions géographiques et, en grande partie, les conditions économiques de la région. La végétation est nécessairement en rapport avec les qualités physiques et chimiques du

Digitized by Google

terrain ; avec l'étendue et la profondeur des masses minérales qui le composent ; avec la somme annuelle des températures qu'elles concentrent en raison de leur forme, de leur exposition et de leur nature ; avec la direction et l'intensité des vents dépendant de l'élévation et de l'orientation des abris naturels ; avec la quantité des eaux recueillies dans le bassin hydrographique, de celles qui circulent dans la terre, enrichies par divers amendements naturels que fournissent les roches ambiantes ; et enfin avec le volume des vapeurs qui nagent suspendues dans l'atmosphère et qui se précipitent condensées sur la terre.

Par conséquent, les problèmes relatifs à l'établissement des cultures ont une liaison nécessaire avec les notions de géologie, c'est-à-dire avec la connaissance de la composition interne et de la configuration extérieure de la terre.

Les éléments qui sont en excès ou en déficit dans le sol doivent être corrigés ou supprimés selon les principes de l'économie rurale, et mis en rapport avec l'espèce de végétaux qu'il s'agit de cultiver

Les eaux nécessaires à l'irrigation, à l'alimentation, au blanchissage, aux travaux industriels, et qui agissent, soit comme dissolvant, soit comme

Digitized by Google

moteur ou comme véhicule, doivent être recueillies, comme les superflues et les insalubres doivent être rejetées à de grandes distances ou à de grandes profondeurs, et toutes ces opérations sont réglées par la forme et par la nature du terrain.

La composition minérale du sol et sa fertilité sont les deux causes qui fixèrent les premiers établissements des populations. Que l'on compare un pays dont les villes sont agglomérées, comme dans les grandes vallées du Danube et du Pô, du Rhin et du Rhône, de la Seine et de la Tamise, du Nil et du Gange, avec les côtes de l'Espagne et de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie-Mineure, ou avec toute autre contrée dont la population est disséminée et fractionnée, comme dans l'intérieur de notre Péninsule, dans les steppes de la Russie ou dans les régions montagneuses de l'Ecosse et de la Scandinavie, et l'on ne pourra méconnaître l'influence manifeste qu'exercent la configuration et la composition du sol.

La forme des vastes plaines, la pente des bassins principaux favorisent les grandes lignes de viabilité et déterminent par conséquent la position des centres où ces lignes doivent converger.

Le siége du commerce et de l'administration

Digitized by Google

publique, d'un grand mouvement scientifique et industriel, de tout ce qui exige d'actives et rapides communications, ne tarde pas à s'établir dans ces contrées, pendant que des cités antiques, bâties ordinairement dans des lieux inaccessibles, défendues par des murailles de montagnes, sont déchues de leur primitive grandeur et ont à peine traversé les siècles des invasions et des conquêtes, des émigrations et des colonisations forcées.

La fertilité naturelle d'une région attire et fixe les populations agricoles, et cette fertilité, comme la stérilité qui la remplace trop souvent, résultent de la nature de ses roches fondamentales, ainsi que de l'origine alluvienne ou volcanique des matières qui se sont déposées sur le sol et de la distribution souterraine des cours d'eau qui sillonnent ses couches inférieures.

Une autre cause qui détermine l'établissement des grands centres de production et de consommation, est le voisinage des matériaux de construction. L'Angleterre, considérée comme pays riche et puissant et comme grand centre de l'industrie, doit certainement sa grandeur commerciale au charbon, au fer et aux argiles réfractaires que son sol renferme; la Belgique doit également sa pros-

Digitized by Google

périté à la houille et aux riches plaines du bas-Rhin. La facilité des constructions en briques d'argile et l'abondance des dépôts de cette substance influèrent sans doute sur la fondation primitive de Londres et de Bruxelles; comme le calcaire grossier, la craie et le plâtre de Paris, le travertin de Rome, la pépérine de Naples et les pouzzolanes de ces deux villes déterminèrent le choix de leur situation.

Les professions qui dominent dans un pays sont presque toujours subordonnées aux industries métallurgiques ou à celles qui s'alimentent des productions minérales de son sol. Après les pays classiques du Harz et de l'Erzgebirg, du Wurtemberg et de Cornouailles, il est impossible de trouver un exemple plus concluant et plus grandiose de cette prépondérance des districts métallifères que celui qu'offre à notre pays l'une des provinces de l'Espagne.

La découverte de la houille suffit par elle-même à concentrer dans un pays de mines un tel nombre d'établissements métallurgiques, qu'il faut bien la reconnaître comme le principal élément de la force motrice qui met en activité toutes ces usines. Les Asturies, qui possédaient de toute antiquité de

Digitized by Google

beaux ports de mer, paraissaient destinées à fonder de grandes villes ; mais, séparées du continent par une chaîne énorme de montagnes, elles n'auraient jamais pu atteindre au degré de prospérité dont elles paraissaient susceptibles. Une ère nouvelle va élever ce pays à un état de grandeur et d'activité que ses anciens habitants étaient loin de prévoir; et cette ère datera de l'époque de la découverte de ses riches dépôts de combustible.

Il est incontestable que la géographie physique est une des causes qui influent sur la condition sociale des peuples, sur leur caractère national, et même sur le rang qu'ils occupent aux diverses époques de leur histoire.

La position de chaque pays relativement aux rivages de la mer, aux grandes rivières navigables, aux chaînes de montagnes, explique les relations des peuples les uns avec les autres, leurs guerres et leurs pérégrinations, leurs temples et leurs monuments, leurs fêtes champêtres et leurs cérémonies religieuses. C'est pour cela que l'étude de la géographie est inséparable de celle de la géologie, puisque la forme superficielle des continents est une conséquence immédiate de leur structure intérieure. Un peintre ou un sculpteur qui cherche

Digitized by Google

à étudier les saillies et les dépressions du corps humain et qui veut le représenter dans toutes ses attitudes, ne pourrait trouver la raison des diverses formes qu'il affecte dans ces différentes positions, s'il ne possédait pas des notions d'anatomie, tout au moins des organes les plus volumineux situés immédiatement sous la peau; en voyant la forme et la direction des muscles, les extrémités et les articulations des pièces du squelette, il comprend sans la moindre difficulté la loi qui régit cette immensité de formes.

La géologie, comme l'anatomie, nous fait connaître le corps décharné de la planète que nous habitons, les diverses couches stratifiées qui ont successivement recouvert ce squelette et les formes qu'ont prises ces masses par l'action des phénomènes qui ont bouleversé le globe; elle nous représente, par ordre chronologique: les diverses phases par lesquelles ont passé la géographie physique et la face extérieure de cette même planète, dans chacune des périodes de son histoire, jusqu'à compléter le cadre de sa composition en la revêtissant des dernières alluvions formées à une époque moderne; la terre végétale, les détritus charriés par

Digitized by Google

les torrents, les cultures, les habitations et autres travaux de main d'homme.

Les formes orographiques, les lignes des côtes, les barres des fleuves, leurs inflexions et les limites de leurs rives, tendent à changer dans la suite des siècles; plusieurs collines peuvent disparaître quand elles sont formées de masses incohérentes, comme d'autres peuvent se former par l'action des vents, des marées et des volcans. De grands lacs et des îles, des ruisseaux et des fontaines, apparaissent quelquefois dans des lieux où ils n'existaient pas, et d'autres ont disparu de la surface de la terre. Plusieurs villes ont été détruites par l'invasion de la mer ou ensevelies sous une pluie de cendres volcaniques, pendant que d'autres, qui étaient anciennement des ports de mer, sont rejetées dans l'intérieur des continents. Ces phénomènes de géographie physique influent considérablement sur les relations et les transactions des peuples et ne trouvent leur explication que dans la géologie.

Quand on passe d'un gisement granitique à une formation crétacée ou de grès; quand on voyage, par exemple, le long de la zône occidentale de notre péninsule, depuis la Galice jusqu'à l'Algarve, on ne peut s'empêcher d'être impressionné par

Digitized by Google

les idées bien différentes que suggèrent successivement à l'esprit l'aspect des paysages et les costumes des habitants. Dans certains pays, les colonnes gigantesques qui couronnent les montagnes se détachent comme autant d'îles distinctes, au milieu de l'espèce d'océan de neige qui cache les vallées, quand on les observe au lever du soleil. Ces pics dentelés excluent toute espèce de végétation, par leur hauteur, par leur forme, par leur rigidité et leur composition géologique. Les arbustes commencent à se montrer dans les ravins creusés entre les cîmes de la montagne; ils augmentent peu à peu en nombre et en vigueur le long des flancs de chaque coteau, jusqu'à ce qu'ils se convertissent en espèces forestières dans la partie la plus déclive du mont. Des milliers de ruisseaux jaillissent de tous côtés au milieu des escarpements; ils se résolvent en cascades et vont fertiliser de petites et nombreuses vallées, profondément découpées, étroites et anguleuses, dont le fond limoneux est occupé par la culture herbagère et dominé par de petites habitations disséminées entre des jardins et des vergers. Les populations se divisent en hameaux dominés, isolés, communiquant difficilement entre eux et qui réunissent tous leurs

Digitized by Google

efforts pour garantir des rigueurs du climat eux et leurs troupeaux ; leurs constructions, lourdes et solides, négligées et irrégulières à l'extérieur, sombres mais commodes à l'intérieur, ont un caractère de simplicité, de durée et de sévérité.

Dans d'autres pays, de vastes plaines désertes, à peine couvertes de genêts, d'ajoncs et de bruyères, n'offrant ni rafraîchissement, ni ombrage au voyageur, séparent de grandes populations situées à de grandes distances... Les champs labourés et la répétition périodique des travaux de la culture des céréales donnent au commerce de ces peuples un autre caractère. Leurs habitations, leur nourriture, leur éducation, leurs usages et jusqu'à leurs opinions, sont tout-à-fait différents.

Tous les hommes sentent l'influence que, depuis les premières années de l'enfance, exerce sur nous l'aspect physique du pays dans lequel nous naissons ; le patriotisme est en grande partie une amplification de ce sentiment qui jamais ne nous abandonne. Un horizon largement exposé au soleil, ou bordé de paysages pittoresques ; la variété ou la monotonie, la gaieté ou la mélancolie qui règnent dans le canton au milieu duquel nous avons aspiré le premier souffle et conçu les premières idées,

Digitized by Google

sont toujours le point de départ de nos jugements ; tandis que les pays arides et stériles ne produisent jamais qu'une population de pasteurs nomades et errants qui vont s'établir n'importe en quel endroit, et qui, en tout temps, sont disposés à abandonner le sol qu'ils habitent.

La philosophie et les arts, le roman et la poésie prirent naissance au milieu des vallées délicieuses du Péloponèse et de la Chaldée, de la Toscane et des deux côtés des Pyrénées; c'est là que naquirent les plus grands génies et les héros qui honorent l'humanité; et leurs œuvres sont toujours marquées au coin du pays où ils furent inspirés.

Les marbres de l'Italie et de la Grèce, les serpentines de Grenade et de la Toscane, les porphyres des Alpes, les syénites de l'Egypte, le granit colossal de l'Inde, de Babylone et du Mexique, donnent par eux-mêmes un cachet spécial à l'architecture et à la sculpture de ces pays; et les mêmes ouvrages, le même style ne seraient pas possibles dans d'autres contrées, parce qu'ils ne s'exerceraient pas sur les mêmes matériaux; la forme, la dimension, l'ornementation des monuments seraient toutes différentes.

Michel Ange ne serait pas le même architecte

Digitized by Google

avec les calcaires de Paris qu'il le fut avec ceux de Rome.

Nous avons voulu ébaucher dans cet article les principales connexions de la géologie avec les arts utiles, afin de faire sentir l'importance des études de cette science, en commençant par la partie philosophique qui nous porte à méditer sur la majesté des phénomènes qui ont donné naissance à la terre; sur l'immensité des temps qu'a parcourus son existence, comme l'astronomie nous fait voir l'immensité de l'espace que les mondes embrassent. Nous limiterons cette étude de la géologie à la partie qui intéresse le cultivateur, le propriétaire, le constructeur, le fabricant et tous ceux qui veulent connaître et bonifier leurs terres.

Digitized by Google

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

DE LA PEINE DE MORT,

PAR M. CARRÉ, MEMBRE RÉSIDANT.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE.

M. Villemain, dans son cours de littérature au XVIII^e^ siècle, à propos de Montesquieu, disait: « Depuis un demi-siècle, un scrupule inconnu s'est » élevé dans le monde; la légitimité de la peine » de mort a été mise en doute. On s'est demandé » quel était le droit de la société sur la vie du » coupable présumé (car un jugement même n'est » que la plus grande des présomptions), et s'il » convenait à notre justice d'appliquer une peine » irréparable. En admettant même que la peine

Digitized by Google

» de mort ait pu être légitimée par le besoin social » et l'impuissance d'obtenir autrement une répression suffisante, on s'est demandé encore si cette » légitimité n'était pas conditionnelle et temporaire, et si elle ne devait pas cesser quand l'état » des mœurs rendrait efficace une pénalité moins » sévère. » — Voilà ce que disait M. Villemain en 1828, et depuis, ce doute élevé par les législateurs modernes, et qui semble partagé par le grand écrivain que nous venons de citer, n'a cessé de préoccuper les esprits. C'est qu'en effet il n'est aucun de nous qui ne soit obligé de se faire sur la peine de mort une opinion raisonnée; c'est une question qui intéresse la société tout entière, une question toujours actuelle, puisqu'à tout instant nous pouvons être appelés à la trancher. En vain nous voudrions l'éloigner ou simplement l'ajourner; chaque fois que les funèbres jeudis de la Cour de cassation ramènent un de ces jours malheureux où le cri d'un arrêt de mort se fait entendre dans Paris; chaque fois que notre journal nous apporte l'annonce ou le récit d'une exécution capitale, la terrible question se pose à nouveau devant nous: L'homme a-t-il le droit de condamner à mort quelqu'un de ses semblables? Aussi, est-ce une de

Digitized by Google

ces thèses qui ont défrayé la presse quotidienne et les revues, les ouvrages sérieux et les romans; et, dans ce grand plaidoyer où la cause du coupable était débattue devant la société tout entière, chacun est intervenu avec ses préjugés et ses passions. Les uns, effrayés du danger des innovations, partisans outrés du passé, auraient voulu nous ramener à ces terribles lois de Dracon que l'histoire nous dit avoir été écrites avec du sang; les autres, se laissant aller à une sensibilité maladive, ardents promoteurs d'un état de choses impossible ou au moins prématuré, se sont livrés à des déclamations violentes où l'humanité était opposée à la justice, et, pour troubler la raison du lecteur, ils ont agacé ses nerfs par d'horribles peintures; cédant à une commisération mal placée, ils ont essayé de retourner contre la société usant de son droit envers le coupable, l'indignation due au scélérat qui viole les devoirs les plus sacrés. Nous nous proposons de recueillir ici les éléments de vérité qui ont jailli de ces luttes ardentes, et, séparant les idées justes des sophismes de la passion, d'établir, d'après les données de la froide raison et de la saine philosophie, les vrais principes sur lesquels repose la

Digitized by Google

pénalité, d'où nous conclurons la légitimité ou la non légitimité de la peine de mort.

I

La question de la peine de mort ne peut être bien comprise ni bien résolue, que si on la rattache à la question de la pénalité en général, si l'on remonte aux principes mêmes du droit de punir. La société a-t-elle le droit de punir? Ce droit peut-il aller jusqu'à la privation de la vie? Tels sont les deux points à débattre.

Et d'abord, la société a-t-elle le droit de punir, et sur quel fondement repose ce droit?

Que toute action mauvaise commise par un être doué de raison pour concevoir le bien et de liberté pour l'accomplir, appelle nécessairement un châtiment, comme toute action bonne mérite une récompense, c'est là une loi parfaitement établie en morale. Nous ne concevons pas qu'il puisse exister un acte de vertu qui n'ait sa récompense, un crime qui ne reçoive son châtiment, et quand nous voyons tous les biens et les maux de la vie tomber

Digitized by Google

indifféremment sur l'innocent et le coupable, les récompenses dues à la vertu devenir le partage du crime, et le méchant échapper au malheur que la justice semblait lui réserver, la raison humaine, qui voit partout dans le monde physique les lois suivies de leurs effets, ne peut admettre qu'il n'en soit pas de même dans le monde moral, et que l'ordre qui règne à la base ne règne pas au sommet de la création. Il lui répugne de reconnaître qu'un tel désordre soit réel; l'admettre, ce serait se nier elle-même, ce serait nier Dieu. Alors, au nom des principes irrésistibles qui la gouvernent, au nom des attributs divins qu'elle conçoit, elle appelle le châtiment sur la tête du coupable; si elle est déçue, elle affirme que la vie présente n'est pas le dernier mot de l'existence pour l'homme, et que, la justice n'étant pas satisfaite en ce monde, il doit y avoir pour nous une autre vie où elle recevra son infaillible accomplissement, où Dieu qui dispose de l'éternité et de la puissance infinies, saura, par des joies ou des souffrances à nous inconnues, rétablir entre le bonheur et la vertu, le malheur et le vice, cet équilibre si souvent rompu et que réclame impérieusement la voix de notre conscience.

Digitized by Google

Aussi, n'est-ce point, comme on pourrait le croire, dans cette nécessité d'une sanction de la loi morale que réside pour la société le droit de punir. L'action de la justice sociale ne peut être substituée à celle de la justice divine. Quelque séduisante que soit pour le philosophe la théorie qui voudrait donner pour unique but à la pénalité humaine la satisfaction de la conscience, elle ne peut être acceptée. Faire régner la justice sur la terre en satisfaisant la raison par l'association constante du malheur et du crime, est un idéal auquel une société, si parfaite qu'elle soit, ne peut ni ne doit prétendre. Les actes matériels relèvent de notre justice; mais l'appréciation exacte de l'intention de leur auteur, qui seule constitue sa culpabilité au point de vue de la morale, est impossible à l'homme. Les peines d'ailleurs, pour être équitables, devraient offrir autant de degrés que l'on conçoit de degrés dans le crime, afin de pouvoir répondre, suivant la mesure adoptée, soit à la gravité morale de la faute, soit à l'étendue du tort qui en résulte pour la société. Or, quelque nombreux que soient les articles d'un code pénal, quelque divisibles que soient les peines infligées, il ne peut y avoir dans tous les cas une proportion

Digitized by Google

exacte entre la punition et la faute commise. Celui-là seul qui possède l'intelligence et la puissance infinies, peut donner à la loi morale sa sanction complète et équitable. C'est donc ailleurs que dans la satisfaction donnée à notre conscience, à notre conception rationnelle du mérite et du démérite qu'il faut chercher les véritables fondements sur lesquels repose pour la société le droit de punir.

La société a le droit de punir, parce qu'elle a le droit d'assurer sa conservation. L'état social n'est pas le résultat d'une convention humaine ; il est d'origine naturelle, divine même ; il est la conséquence des penchants les plus irrésistibles de notre nature, de nos besoins physiques, intellectuels et moraux, de l'impossibilité où nous sommes d'atteindre ailleurs qu'au milieu de nos semblables, la fin pour laquelle nous avons été créés. Si l'état social est naturel à l'homme, s'il entre dans le plan général de la création, s'il est conforme à l'ordre, au bien absolu, quiconque cherche à le troubler ou à le détruire est coupable ; et, de même qu'en morale, on admet comme un principe incontestable qu'il est permis de repousser la force par la force, il faut reconnaître à la société le droit de se pro-

Digitized by Google

téger et de se défendre, même par des moyens violents. Puisque sa conservation est d'une nécessité indispensable à l'ordre général, il est conforme au bien qu'elle réprime tous ceux qui l'attaquent, qu'elle mette dans l'impossibilité de nuire quiconque la menace et compromet son existence, qu'elle assure, par tous les moyens en son pouvoir, sa sécurité et son maintien. Une société n'est possible qu'avec des lois qui la régissent, et ces lois, si l'on veut qu'elles soient efficaces, doivent avoir leur sanction. Un système de lois sans un ensemble de peines qui les sanctionne et en assure l'exécution, serait dérisoire. De là, la nécessité et la légitimité des institutions pénales.

Toutefois, si la satisfaction de la conscience morale ne peut servir de fondement à la pénalité, si la société n'a le droit de punir que parce qu'elle a celui de se conserver et de se défendre, il faut reconnaître que la nature morale de l'être qu'elle punit doit être prise en considération dans la détermination des châtiments qu'elle inflige. Le pouvoir chargé de punir doit s'inspirer des principes éternels de la justice, s'il ne veut pas que son action soit regardée comme une vengeance, et la plus

Digitized by Google

odieuse de toutes, celle de la force contre la faiblesse désarmée.

Nous arrivons maintenant au second point. La société qui a le droit de punir ceux de ses membres qui commettent des infractions aux lois qu'elle-même a portées, peut-elle aller jusqu'à les priver de la vie ? Cette question, si controversée, rattachée aux principes que nous venons d'établir, se résout d'elle-même. En droit, la société placée vis-à-vis d'un individu qui viole ses lois, se trouve dans le cas de légitime défense, et elle peut employer contre lui tous les moyens capables de la sauver. Sans doute, il lui serait facile, sans recourir à la peine de mort, de mettre le criminel dans l'impossibilité de nuire; l'enfermer, l'enchaîner, l'éloigner par l'exil sont des moyens à la portée des civilisations les plus imparfaites, et ce serait une société bien mal assise que celle qui, dans sa lutte contre un individu rebelle aux lois, pourrait un instant douter de la victoire. Aussi, n'est-ce pas comme moyen répressif que la peine de mort peut être justifiée. Mais la société ne peut se borner à punir le crime; pour assurer sa sécurité, elle doit encore le prévenir; la peine, pour atteindre son but de protection, ne doit pas être seulement

Digitized by Google

répressive, il faut encore qu'elle soit *intimidatrice;* il faut que le sort des coupables arrête par la crainte ceux qui seraient tentés de le devenir. Si donc il est des crimes qui mettent en danger l'existence de la société, et dont le retour fréquent ne puisse être prévenu que par la mort, la société a le droit de ne pas hésiter entre ce sacrifice et sa propre dissolution. Doit-elle désarmer en face du coupable, et exposer pour conserver une vie criminelle le salut de tous ? Un assassin va m'immoler à sa cupidité ou à sa colère, et je ne puis échapper à ses coups qu'en le prévenant moi-même, suis-je criminel en le tuant? Non, s'écrient à la fois ma conscience et la conscience publique, mon instinct et ma raison. Il en est de même de la société. Lui refuser le droit de se débarrasser par la mort du misérable qui compromet sa sûreté, c'est lui refuser le droit d'exister, c'est s'inscrire en faux contre un principe évident, contre les tendances les plus irrésistibles de notre nature.

Oui, en droit, la société compromise par le crime peut se sauver à tout prix, et la peine de mort est légitime. Mais les peines infligées par la société n'étant légitimes, nous l'avons dit plus haut, qu'autant qu'elles sont conformes à la jus-

Digitized by Google

tice, il reste à savoir dans quelles circonstances cette peine pourra être justement appliquée. Ce n'est qu'autant qu'elle sera nécessaire. Un individu n'a le droit de se débarrasser par un meurtre du brigand qui l'attaque, que lorsqu'il n'a pas à sa disposition d'autres moyens de le mettre dans l'impossibilité de nuire et d'assurer sa propre conservation. Ainsi, toutes les fois qu'une peine inférieure à la peine de mort sera une intimidation suffisante pour assurer la sécurité publique, la peine de mort ne saurait être justifiée. En effet, nous voyons reparaître alors dans le coupable tous les droits de l'homme, tous les droits de l'être moral. Ce coupable que vous livrez à la mort est un être intelligent et libre qui a failli, mais qui peut recommencer une vie nouvelle et se régénérer. Que la peine le moralise en faisant naître en lui le repentir; l'expiation peut le relever à ses propres yeux, et le ramener au sein de la société comme un citoyen utile et digne encore d'être honoré. N'oublions pas enfin que le repentir sincère du coupable et la persévérance du juste doivent leur assurer devant Dieu les mêmes droits à une destinée immortelle.

En résumé: La société a le droit de punir pour

Digitized by Google

assurer sa sécurité et son maintien; mais les peines qu'elle inflige doivent toujours être conformes à la justice.

Les peines, pour être efficaces, ne doivent pas être seulement répressives, il faut encore qu'elles soient intimidatrices.

La peine de mort ne peut se justifier comme moyen répressif, mais comme moyen préventif.

La peine de mort est légitime, toutes les fois qu'elle est nécessaire.

II

Nous avons établi par des arguments directs la légitimité de la peine de mort; il nous reste à réfuter les objections de ceux qui la nient. A cette condition seulement, nous pouvons espérer produire la conviction dans les esprits.

Les principales objections élevées contre la peine de mort ont été résumées dans la préface du *Dernier jour d'un Condamné;* c'est là qu'elles sont formulées avec le plus de force, c'est là que nous irons les puiser nous-mêmes.

Digitized by Google

PREMIÈRE OBJECTION. — *Sans doute il importe de retrancher de la communauté sociale un membre qui lui a déjà nui et qui pourrait lui nuire encore; mais, pour cela, la prison perpétuelle suffit. A quoi bon la mort? Vous craignez qu'on ne s'échappe de la prison? faites mieux votre ronde si vous ne croyez pas à la solidité des barreaux de fer; comment osez-vous avoir des ménageries? Pas de bourreau où le geôlier suffit.*

RÉPONSE. — La peine de mort n'étant légitime qu'autant qu'elle est nécessaire, ne peut être justifiée comme mesure répressive. Nous avons nous-mêmes admis qu'une société, si imparfaite qu'elle soit, a toujours à sa disposition les moyens de mettre le criminel dans l'impossibilité de nuire, mais que la peine, pour être efficace, ne doit pas seulement réprimer le crime, quelle doit encore le prévenir.

Peut-être niera-t-on que la crainte du supplice produise l'effet que la société en attend. On nous dira : des criminels ont préféré la mort à la réclusion ou aux galères; d'autres se sont pendus pour échapper à la honte d'une peine publique. N'a-t-on pas vu des misérables, au sortir d'une exécution

Digitized by Google

capitale, s'écrier: ce n'est que cela! et aller commettre des crimes dignes de l'échafaud? Nous savons tout cela; mais nous parlons ici du sentiment de l'humanité, de la règle et non des exceptions, et nous maintenons que la peine de mort est non-seulement le plus grand des châtiments, mais encore l'épouvantail le plus efficace. Qu'a fait l'auteur lui-même du *Dernier jour d'un Condamné,* pour aider à la suppression de cette peine terrible? Il nous a décrit, jour par jour, heure par heure, les souffrances, les tortures morales que doit éprouver le condamné à mort; il nous a montré que ce n'était pas la mort seulement, mais un supplice mille fois plus cruel qu'il lui fallait souffrir, dans l'attente du dernier coup qui doit le frapper. Mais, dira-t-on encore, le malfaiteur qui commet un crime digne de l'échafaud espère toujours ne pas être découvert; il compte bien échapper à la justice des hommes; sans quoi, la pensée du supplice qui l'attend arrêterait son bras prêt à frapper. — Nous reconnaissons qu'en général c'est dans l'espoir que son crime restera ignoré que le malfaiteur se décide à agir. Si l'idée d'une répression possible se présente à son esprit, il la rejette, et compte bien échapper aux poursuites des hommes. Pourtant,

Digitized by Google

il est difficile qu'il n'ait pas au moins quelque inquiétude à ce sujet, et songeons qu'ici l'inquiétude est terrible, car l'enjeu est grand. Pour peu qu'il n'ait pas une assurance pleine et entière que son crime ne sera pas découvert, il hésitera et même s'abstiendra dans la crainte du supplice auquel il s'expose. — Enfin, croit-on qu'il n'y ait pas des coupables qui, avant de commettre un crime, en ont froidement calculé la portée et les suites. Habiles criminalistes, ils ont parcouru tous les degrés de la pénalité et se sont déterminés ensuite. Quel châtiment auront-ils à subir, si leur crime est découvert? La punition sera-t-elle perpétuelle ou temporaire? Jouent-ils leur tête ou leur liberté seulement? Cette considération excerce une grande influence, non pas peut-être sur celui qui éprouve une première tentation de mal faire, mais sur celui dont la révolte contre la société est permanente, et qui, habitué à violer la loi et méprisant la voix de la conscience, n'apprécie plus la valeur d'un acte que par ses conséquences. La réclusion, les galères, la transportation même perpétuelle, laissent toujours au condamné l'espoir de l'évasion, ou du moins cette croyance que, s'il se conduit bien et se repent ou feint de se repentir, sa peine sera commuée, et le

Digitized by Google

châtiment lui paraît moins redoutable. On s'échappe de toutes les prisons, de tous les bagnes, des îles les plus éloignées; mais, selon le proverbe, les morts ne reviennent pas. Oui, la peine de mort est un supplice effrayant, terrible, le plus propre qu'on puisse imaginer pour retenir le coupable, parce que l'amour de la vie est un des sentiments les plus forts de notre nature. On connaît les vers de La Fontaine, dans sa fable *la Mort et le Malheureux :*

Mécénas fut un galant homme;
Il a dit quelque part: « Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

Voila le cri de la nature, voilà la règle, voilà le vrai.

DEUXIÈME OBJECTION. — *La société n'est pas infaillible, et la peine de mort est irréparable. Il est triste de songer que si la justice humaine frappe malheureusement un innocent, elle n'a à offrir comme compensation à la victime de ses erreurs que d'inutiles regrets.*

RÉPONSE. — Sans doute, la considération des erreurs où l'homme peut tomber en jugeant les actions

Digitized by Google

de ses semblables et en recherchant leurs auteurs, fait désirer que les peines soient, autant que possible, réparables. Cependant, si cet ensemble de peines réparables ne suffit pas pour assurer, d'une manière efficace, la sécurité de la société, elle a le droit d'infliger une peine irréparable, toujours pour cette même raison déjà donnée plus haut, qu'elle a le droit d'exister, et qu'elle peut, pour sa sûreté, recourir à tous les moyens capables d'assurer son existence. — D'ailleurs, que veut-on dire par ces mots: la société n'est pas infaillible? Veut-on dire qu'il ne lui est jamais possible d'être certaine du crime commis, ou simplement qu'elle se trompe quelquefois? Nier que nous puissions être certains de ce qui nous est attesté par le témoignage de nos semblables légitimement appliqué, ce serait nier la certitude de tous les faits dont nous n'avons pas été témoins nous-mêmes; ce serait nier l'histoire tout entière. Veut-on dire seulement qu'il arrive parfois à la société de se tromper et de condamner un innocent?

D'abord cette objection n'existe plus pour le cas de flagrant délit.

Dans les autres cas, si le juge se trompe, il ne faut s'en prendre qu'à son défaut d'attention, à sa

Digitized by Google

précipitation. Attendez, pour vous prononcer, que vous ayez des renseignements suffisants; surtout ne condamnez pas s'il vous reste le moindre doute. Mieux vaut laisser vivre un coupable que de condamner un innocent. L'objection prouve qu'il ne faut pas condamner à la légère, mais ne prouve pas absolument contre la peine de mort.

TROISIÈME OBJECTION. — *De deux choses l'une:*

Ou l'homme que vous frappez est sans famille, sans parents, sans adhérents dans ce monde, et dans ce cas, il n'a reçu ni éducation, ni instruction, ni soins pour son esprit, ni soins pour son cœur; et alors, de quel droit tuez-vous ce misérable orphelin? Vous le punissez de ce que son enfance a rampé sur le sol sans tige et sans tuteur! Vous lui imputez à forfait l'isolement où vous l'avez laissé. De son malheur vous faites son crime! Personne ne lui a appris à savoir ce qu'il faisait. Cet homme ignore. Sa faute est à sa destinée, non à lui-même. Vous frappez un innocent.

Ou cet homme a une famille, et alors, croyez-vous que le coup dont vous l'égorgez ne blesse que lui seul? que son père, que sa mère, que ses enfants n'en saigneront pas? Non, en le tuant, vous décapitez toute sa famille, et ici encore vous frappez des innocents.

Digitized by Google

Gauche et aveugle pénalité qui, de quelque côté qu'elle se tourne, frappe l'innocent!

RÉPONSE. — Nous convenons qu'une éducation morale plus complète et plus répandue empêcherait bien des crimes; nous ajouterons même que c'est un devoir pour ceux qui sont chargés de gouverner la société, d'assurer, autant que possible, le bien-être matériel de leurs gouvernés, et surtout de favoriser leur développement intellectuel et moral; mais nous maintenons que personne n'a le droit de rejeter sur la mauvaise constitution de l'ordre social les fautes dont il s'est rendu coupable. On établit en morale que l'homme est tenu de pratiquer la justice et la bienfaisance. Ne pas faire le mal et faire le bien sont deux obligations également sacrées pour lui. Toutefois, il existe entre elles une différence capitale. La justice constitue dans celui envers qui elle s'exerce un droit inviolable. Si c'est un devoir pour moi de respecter la vie et la liberté de mes semblables, ils ont eux le droit d'exiger de moi que j'accomplisse mon devoir, et au besoin même de m'y contraindre. C'est ce qui a fait dire avec beaucoup de raison que le devoir engendre le droit. Mais il n'en est pas de même de la bienfaisance. C'est mon devoir à moi de venir

Digitized by Google

au secours de mes semblables, de soulager leurs misères et leurs souffrances, parce que tous nous avons même nature, même origine et surtout même destination ; mais si je manque à le remplir, personne n'a le droit de m'y contraindre. La bienfaisance, devoir strict et rigoureux tout aussi bien que la justice, en diffère en ce qu'elle doit être spontanée et libre. Autrement, elle disparaît, la reconnaissance n'a plus sa raison d'être, on arrive forcément au fatalisme et au despotisme. Il découle de ces principes qui doivent servir de base à la morale sociale que, lors même que la société ne remplit pas à l'égard de ses membres tous les devoirs de bienfaisance qui lui sont imposés, ceux-ci n'ont jamais le droit d'en exiger l'accomplissement. Une société laisse croupir dans l'ignorance et la misère des malheureux qu'elle pourrait instruire et soulager, elle est coupable et elle portera la peine de sa faute ; mais les manquements de la société n'autorisent aucun de ses membres à commettre le crime, ni ne le dégagent de sa responsabilité. La théorie que nous examinons ici est surtout, nous le savons, à l'usage de certains réformateurs qu'il n'entre ni dans notre plan, ni dans nos vues, de réfuter ici. Nous leur dirons seulement : La société

Digitized by Google

ne peut douter d'elle-même; la légitimité de la constitution de l'ordre social est nécessairement supposée par tous les actes du pouvoir social. Nous croyons à la perfectibilité des sociétés humaines; mais nous ne croyons pas qu'il arrive jamais un temps où l'homme soit dispensé de lutter contre ses passions et ses mauvais penchants. Quelles que soient les améliorations apportées à notre constitution sociale, il sera toujours possible à des esprits aigris ou mécontents d'y faire en idée quelque réformation, d'y trouver quelque vice qui explique et justifie les fautes de ses membres. D'ailleurs, prenez-y garde. En rejetant sur les imperfections de la société les désordres et les attentats qui la souillent, vous niez au coupable sa liberté, vous supprimez la personnalité humaine. Or, de quel droit osez-vous affirmer qu'il a été fatalement entraîné au crime, qu'il lui était absolument impossible d'être bon, honnête, vertueux? Est-il un homme délaissé dans la vie au point de n'avoir jamais rencontré sur son chemin un protecteur, un conseiller, un ami pour lui ouvrir les yeux et lui montrer la vertu à pratiquer, le vice à éviter? N'avons-nous pas tous la lumière de la conscience, lumière souvent obscurcie, mais jamais éteinte par

Digitized by Google

l'ignorance, les préjugés ou la passion? N'avons-nous pas le sens moral, cette sorte d'instinct qui nous fait réaliser le bien presque fatalement et à notre insu? Pouvons-nous croire à la Providence et admettre qu'il existe sur la terre un être à qui aient complètement manqué les moyens d'accomplir sa destinée, de pratiquer la vertu. Croyons donc à l'influence de l'éducation sur la moralité, imposons à la société le devoir d'aider au développement moral de ses membres les plus déshérités, tenons compte au coupable de l'ignorance et de la misère dans laquelle il a vécu; mais maintenons la liberté, respectons la personnalité humaine, et n'allons pas jusqu'à absoudre le scélérat, en lui permettant de rejeter sur les vices de la société la responsabilité des crimes qu'il a bien voulu commettre.

Si maintenant le coupable que l'on frappe, au lieu d'être ainsi délaissé, sans parents, sans amis dans ce monde, a une famille, en le frappant, nous dit-on, vous frappez la famille tout entière, vous punissez des innocents.

Nous en convenons, mais nous ferons observer qu'il en est de même de toutes les peines infligées par la société, de toutes celles qui attentent à la

Digitized by Google

liberté, à l'honneur, à la fortune elle-même. C'est là un inconvénient inhérent à toute pénalité, mais que nécessite la nature même des choses. S'il est plus grand pour la peine de mort que pour toute autre, c'est que la faute commise par le coupable est aussi plus grande. Un criminel ne peut pas être assuré de l'impunité parce qu'il est père de famille. La société compromise par le crime peut et doit se sauver à tout prix. S'il lui était possible d'infliger au coupable des châtiments personnels qui fussent suffisants pour assurer sa propre sécurité, elle ne devrait pas recourir à la peine de mort. Donc, tant qu'il sera vrai de dire qu'il y a des hommes que la crainte seule de la mort empêche de verser le sang, il sera vrai aussi du même coup que la société a le droit de décerner contre eux la peine de mort. Il est non-seulement de son droit, mais encore de son devoir d'infliger cette terrible peine, même à un père de famille, puisqu'abattre l'échafaud, ce serait mettre l'assassin en confiance et en liberté; ce serait, pour ainsi dire, lui livrer sa victime.

QUATRIÈME OBJECTION. — *La société s'arroge le droit exorbitant d'ôter ce qu'elle n'a pas donné. Dieu seul donne la vie, Dieu seul peut la reprendre.*

RÉPONSE. — A ce compte, l'homme n'aurait pas

Digitized by Google

le droit de détruire la plante qu'il ne peut créer; il n'aurait pas celui de tuer les animaux auxquels il enlève une vie qu'ils tiennent de Dieu seul et qu'il ne peut leur rendre. Cette objection disparaît pour quiconque s'est rendu compte de la destinée des êtres. Tout être créé a été créé pour un but, a une fin à remplir en harmonie avec ses tendances, ses facultés, ses besoins. Un être sans fin répugne autant à notre raison qu'un effet sans cause. Si une horloge prouve un horloger, les éléments qui la composent et la disposition de ses parties prouvent d'une manière non moins évidente qu'elle a été faite pour marquer les heures. Toutes les fins de la nature sont sacrées, obligatoires, conformes à l'ordre. Si donc un être ne peut arriver à l'accomplissement de sa destinée qu'en détruisant la destinée d'un être inférieur, il est encore bien et conforme à l'ordre qu'il n'hésite pas et assure ainsi sa conservation. Or, tel est précisément le cas entre la société et le coupable insurgé contre elle. Le criminel compromet la sécurité, et, autant qu'il est en lui, l'existence de la société; celle-ci ne doit pas hésiter entre le sacrifice d'un de ses membres et le salut du corps tout entier. Donc, il peut arriver des circonstances où il soit conforme à l'ordre,

Digitized by Google

et par suite aux desseins et à la volonté de Dieu, qu'un coupable soit privé de la vie. C'est un droit que Dieu lui-même a concédé à l'homme, en lui faisant de la vie sociale une condition nécessaire de son existence.

CINQUIÈME OBJECTION. — *La société n'a le droit ni de se venger, ni de punir. Se venger est de l'individu, punir est de Dieu. La société est entre les deux. Le châtiment est au-dessus d'elle, la vengeance au-dessous. Rien de si grand ni de si petit ne lui sied.*

RÉPONSE. — Remarquons d'abord que si cette objection était fondée, elle n'irait à rien moins qu'à enlever à la société le droit, je ne dirai pas d'infliger la peine de mort, mais même d'infliger un châtiment quelconque. En effet, si la conscience nous défend d'attenter à la vie de nos semblables, elle nous défend également d'attenter à leur liberté, à leur propriété, à leur honneur. Si cette défense est absolue et ne souffre aucune exception, il n'y a plus de châtiment possible. Il ne s'agit plus seulement d'abolir la peine capitale, mais la prison, l'amende, la censure publique ou la publicité des jugements de condamnation. Ainsi, nous accordons que la conscience nous défend d'attenter à la vie, à la liberté, à la propriété, à l'honneur d'un

Digitized by Google

innocent. Mais, à l'égard d'un criminel, la conscience se prononce autrement. Ne proclame-t-elle pas que si un agresseur attente à ma vie, j'ai le droit de le repousser, fût-ce même par un meurtre quand tout autre moyen est impuissant? Ce qui est vrai de l'individu ne l'est pas moins de la société. La société ne se venge pas; elle est trop au-dessus du coupable pour lui appliquer une sorte de talion; mais elle peut punir. Elle ne substitue pas son action à celle de Dieu, elle n'a pas la prétention de donner elle-même à la justice sa sanction sur la terre; mais elle se défend, elle se protége comme c'est son droit, et elle a recours aux châtiments, même à la mort, si cette mesure est indispensable pour assurer son existence et son repos.

SIXIÈME OBJECTION. — *L'âme de cet homme, y songez-vous? Savez-vous dans quel état elle se trouve? Osez-vous bien l'expédier si lestement? De quel droit lancez-vous dans un avenir inconnu les âmes obscures de vos condamnés?*

RÉPONSE. — Nous l'avons déjà dit plus haut, la nature morale du condamné qui, être libre, capable de repentir, peut toujours se régénérer et commencer à vivre d'une vie nouvelle, oblige le législateur à n'infliger cette peine sans retour que

Digitized by Google

lorsque toute autre a été reconnue insuffisante ; mais il peut être forcé de recourir à ce châtiment terrible, et alors, tout ce qu'on peut exiger de lui, c'est qu'il assure au criminel jusqu'à ses derniers moments tous les moyens de repentir et d'expiation qui peuvent le purifier et ressusciter en lui la personne morale.

Toutes les objections élevées contre la légitimité de la peine de mort tombent d'elles-mêmes, lorsqu'on rattache cette question à la question plus générale de la destinée des êtres, de l'ordre, du bien ; dès qu'on donne à ce terrible pouvoir qu'exerce la société envers un de ses membres la véritable base sur laquelle il doit reposer, c'est-à-dire le droit incontestable qu'a la société de ne pas abdiquer en face d'une agression injuste, et de pourvoir à sa défense, en respectant les lois éternelles de la morale.

III

La peine de mort n'étant légitime qu'autant qu'elle est nécessaire, la question de son abolition à une

Digitized by Google

époque donnée n'est plus une question de principe, mais de fait. C'est à la statistique criminelle plutôt qu'à la philosophie à fixer le jour où pourra disparaître de notre code, sans danger pour la société, cette peine terrible dont l'usage nous effraie dans le présent et dont l'abus rend parfois l'histoire du passé si révoltante. Essayons cependant de poser encore quelques principes dont le législateur devra s'inspirer pour décréter le maintien ou la suppression de la peine capitale.

D'abord, il ne peut y avoir une échelle de peines immuable pour tous les temps et pour tous les lieux ; mais elle doit varier selon les circonstances. Le même châtiment ne doit pas toujours être appliqué pour punir le même crime. Il est telle classe de la société dans laquelle le reproche d'un père suffit pour faire rentrer un enfant dans le devoir, tandis que dans d'autres les coups mêmes n'y suffisent pas. Ainsi, dans une société barbare où la vie est extrêmement rude, les châtiments devront être plus cruels que dans une société où la vie moyenne est tranquille. Il est clair que, plus il y a d'aisance dans la vie, de liberté pour l'individu, de sécurité dans les relations sociales, moins il est nécessaire, et, par suite, moins il est juste de

Digitized by Google

recourir à d'extraordinaires rigueurs pour maintenir parmi les hommes le respect de la loi. Le degré du châtiment doit donc, pour être conforme à la justice, se régler sur le degré de misère du peuple auquel on l'applique.

D'un autre côté, la peine de mort n'est pas le degré le plus élevé de la pénalité. Sans doute, nous ne connaissons pas de châtiment plus grand en lui-même que la privation de la vie; cependant cette peine peut encore être aggravée. Le coupable, avant de subir la mort, peut avoir à endurer la torture, la roue, la mutilation; on peut joindre à son supplice la confiscation qui réduit sa famille à la misère, et lui cause une douleur souvent plus poignante que la mort elle-même, par la pensée du triste sort auquel sont réservés ceux qu'il aime. Le genre de mort lui-même n'est pas indifférent. De nos jours, si l'on applique la peine capitale, on prend des précautions pour en alléger la souffrance; on cherche les moyens les plus prompts: ceux qui par suite nous semblent devoir être les moins douloureux. Mais il n'en fut pas toujours ainsi. Dans l'antiquité, pendant le moyen-âge, la peine de mort pouvait être aggravée par les supplices les plus atroces; ce n'est qu'en 1791 que

Digitized by Google

l'assemblée constituante en fit enfin le plus haut degré de l'échelle pénale et la réserva aux plus odieux forfaits. Puisque donc la peine de mort peut être et a souvent été aggravée, que par suite elle n'a pas une place particulière dans la question des châtiments, mais qu'elle n'est, comme toutes les autres peines, qu'un degré de l'échelle, si les degrés supérieurs autrefois nécessaires pour défendre et protéger la société ont disparu de nos jours, il n'est pas impossible que la simple mort, n'étant plus nécessaire pour assurer notre sécurité, disparaisse à son tour. En somme, il n'y a rien d'absolu dans la conservation ou la suppression de la peine de mort ; elle sera ou ne sera pas applicable, selon les circonstances, et selon le plus ou moins de moralité des différents peuples.

Observons encore que la sévérité du châtiment a toujours été réglée sur la condition de la classe la plus nombreuse, et que la conscience publique s'est trouvée satisfaite, la société suffisamment protégée par des supplices qui mettaient le criminel dans une position inférieure à celle de la classe moyenne. Ceci nous explique pourquoi, à certaines époques de désordre et de barbarie, alors qu'il n'y avait ni bien-être ni sécurité pour personne, où

Digitized by Google

le danger de périr était la condition ordinaire des citoyens les plus vertueux, la peine de mort elle-même a paru insuffisante pour empêcher le crime, et l'on a cru devoir y joindre des atrocités qui nous font frémir; — pourquoi, au contraire, dans nos sociétés modernes, où le bien-être, sans être général, est pourtant assez répandu, où la sécurité est parfaitement assurée à tous les honnêtes gens, la même peine, quoique dépouillée de tout ce qui a pu jadis l'aggraver, paraît à plusieurs dépasser les limites du nécessaire. Or, il faudrait être aveugle pour nier l'amélioration constante du sort des masses et par suite leur progrès moral. L'intelligence et le sens moral, en même temps que le bien-être matériel, s'accroissent chaque jour sous nos yeux pour les classes les plus misérables de la société. Les progrès qu'ont faits l'agriculture et l'industrie depuis un demi-siècle, ont amélioré le sort des travailleurs; ceux-ci sont devenus des propriétaires, c'est-à-dire des hommes libres, car la liberté n'est guère possible sans la propriété qui la garantit. Il en est résulté un développement intellectuel qui, à son tour, a réagi sur les mœurs pour les perfectionner. Ces progrès diminuent de plus en plus la distance qui dans notre société sépare

Digitized by Google

les derniers rangs des premiers. Aussi ne doutons-nous pas qu'aujourd'hui la peine de mort n'aille bien au-delà de ce qui est nécessaire pour détourner du crime la partie la plus nombreuse de la population; et peut-être le temps n'est-il pas loin où, la condition générale s'améliorant, les classes inférieures arriveront peu à peu à jouir du bien-être réservé jusqu'ici aux classes plus élevées, et où elles pourront dès lors être contenues à leur tour dans le devoir, par les châtiments qui dès aujourd'hui suffiraient à contenir les classes privilégiées. Toutefois, les crimes trop nombreux qui se commettent tous les jours nous permettent de douter que la société en soit encore arrivée à un point de civilisation et de progrès où elle puisse sans danger décréter l'abolition immédiate de la peine de mort.

Peut-être nous dira-t-on : Que craignez-vous ? La suppression de la peine de mort n'est pas chose nouvelle ; elle a déjà été essayée dans quelques pays sur des sociétés aussi imparfaites que la nôtre. Les impératrices de Russie, Elisabeth et Catherine II, n'ont pas permis d'exécution capitale pendant toute la durée de leur règne, et n'ont pas eu, à ce qu'il semble, à se repentir de cette hardiesse. Ou bien

Digitized by Google

l'on citera comme mieux connu l'exemple du grand duc de Toscane, qui a administré cette province pendant vingt-cinq ans et décrété dans ses états l'abolition de la peine de mort. Ces exemples sont sans doute d'un grand poids et méritent d'être pris en considération. Toutefois, nous ferons observer, pour le grand duc de Toscane en particulier, qu'appelé au gouvernement de cette province, il ne commença pas par décréter le changement de la législation, mais par améliorer la condition du pays, par fonder des institutions de bienfaisance, et presser les progrès de l'agriculture et de l'industrie. C'est seulement lorsqu'il fut parvenu à répandre partout le bien-être, qu'il supprima de fait la peine de mort, sans se permettre encore de la supprimer en droit. C'était en 1765 que ce prince avait commencé toutes ses réformes, et ce fut seulement vingt-un ans après, en 1786, qu'ayant fait une longue expérience de leur efficacité, il promulgua un code dans lequel fut énoncée textuellement l'abolition de la peine de mort. La suppression écrite avait été précédée d'une abolition réelle qui avait duré vingt-et-un ans (*). Voilà, selon nous, l'exemple à suivre. Les lois doivent résulter

(*) Voir M. Garnier. — Morale sociale.

Digitized by Google

des mœurs et non les devancer. Il faut que la peine de mort disparaisse de la coutume avant de disparaître du texte de la loi. En 1832, on a accordé au jury l'appréciation des circonstances atténuantes, et, par suite, l'abaissement facultatif de la peine. Or, nous voyons qu'il existe déjà une distance immense entre ce que demande aujourd'hui la loi et ce qui est accordé par la conscience publique. Quoique la peine de mort figure encore dans notre code pour plusieurs autres cas, elle n'est plus guère appliquée que pour punir le meurtre avec préméditation; la conscience publique se trouve satisfaite de cette peine, et la société n'en demande pas d'autres pour croire à sa sûreté. Aussi, espérons-nous que le temps approche où nous pourrons nous croire suffisamment protégés contre les aggressions du crime sans recourir à une peine sanglante, et où la déportation, la privation de la liberté pendant un temps plus ou moins long, suffiront pour défendre efficacement la société contre les attentats qui la compromettent.

En résumé, nous concluons que la peine de mort est légitime, toutes les fois qu'elle est nécessaire; que longtemps cette peine terrible a été nécessitée par la misère et la barbarie des temps, mais que

Digitized by Google

l'adoucissement des mœurs et l'accroissement du bien-être général devant avoir pour effet un adoucissement dans la rigueur des peines, on peut entrevoir un temps où la peine de mort disparaîtra de notre code, comme ont disparu d'autres peines beaucoup plus sévères. Dès maintenant, nous ne croyons pas qu'il soit prudent de décréter l'abolition de la peine de mort; nous voudrions qu'elle fût abolie de fait, avant d'être abolie en droit. Nous croyons enfin que le meilleur moyen de hâter le moment où il sera possible d'enlever à la société ce droit terrible, c'est de travailler à l'amélioration des classes souffrantes, c'est de favoriser leur développement intellectuel et moral.

Que le travail, que les progrès de l'agriculture et de l'industrie rendent la vie douce jusque dans les derniers rangs de la société; qu'on ouvre des écoles, qu'on développe l'intelligence et avec elle la moralité, et la peine de mort disparaîtra parce qu'elle n'aura plus besoin d'être appliquée. Mais si l'on nous demandait dès aujourd'hui la suppression complète, absolue de cette peine, nous croirions devoir répondre avec un spirituel écrivain de nos jours: Que MM. les assassins commencent!

Digitized by Google

Digitized by Google

QUELQUES IDÉES

SUR

L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES

DE LA CLASSE MOYENNE,

PAR M. GUIRAL, MEMBRE RÉSIDANT.

Parmi les objets qui touchent de près au bonheur public, il en est un qui nous paraît bien négligé en France dans le vaste domaine des améliorations dont la culture de la jeunesse est l'objet, depuis un quart de siècle surtout, dans notre pays : je veux parler de l'éducation des femmes de la classe moyenne. La Suisse et l'Allemagne sont beaucoup plus avancées que nous sous ce rapport. Il est peu de villes importantes dans ces deux pays où l'on ne rencontre, à côté des gymnases ouverts aux jeunes gens, et entretenus aux frais de l'Etat,

Digitized by Google

de semblables institutions destinées aux jeunes filles et appartenant comme les colléges au domaine de l'instruction publique. En France, il en est autrement; la loi du 28 juin 1833 et celle du 15 mars 1850 mentionnent bien les écoles de filles, mais il s'agit des écoles communales et de l'enseignement primaire. L'instruction secondaire est restée en dehors de la sollicitude des hommes distingués qui ont fait tant de choses pour l'éducation publique. L'organisation d'un enseignement secondaire pour les jeunes filles paraît être tellement en dehors de nos idées et de nos mœurs, que l'on exciterait quelque surprise en la signalant comme une des lacunes fâcheuses de notre législation. — Mais, se hâterait-on de répondre, n'est-il pas pourvu par une foule d'établissements à l'éducation des filles, et cet enseignement peut-il appeler les soins immédiats du gouvernement? Voudriez-vous le faire rentrer dans le domaine de l'instruction publique auquel il a semblé jusqu'ici parfaitement étranger, et demanderiez-vous que l'on établît pour les jeunes filles des colléges comme ceux qui existent pour les jeunes gens. — Eh bien, oui, c'est là ce que nous avons vu dans d'autres pays et c'est à peu près ce que nous désirerions

Digitized by Google

pour le nôtre. Mais avant d'exposer notre sentiment et nos vues, examinons les objections qui peuvent être faites au système que nous proposons.

En principe, peut-on nous dire, l'homme et la femme, il faut le reconnaître, sont sur la même ligne et possèdent l'un et l'autre les attributs et les facultés qui caractérisent l'être humain; leur perfectionnement intellectuel et moral est donc de la même importance. Mais, au point de vue social, il existe une grande inégalité entre ces deux moitiés de l'espèce humaine. L'homme a des relations et des devoirs bien plus étendus que la femme. Il appartient à la société; elle appartient à son époux. La patrie, l'humanité même n'est pas un cercle trop étendu pour l'homme; la famille est le sanctuaire naturel de la femme; c'est assez pour elle d'être épouse et mère de famille, et en remplissant avec conscience et fidélité ces modestes mais respectables fonctions, elle n'en atteint pas moins sa vocation dans ce cercle restreint, et elle n'en est pas moins utile à la société dont le besoin la réclame. Comment, d'après cela, l'éducation publique pourrait-elle convenir aux femmes? Deux raisons la rendent nécessaire pour l'homme: son état de citoyen et les relations immédiates qu'il entretient

Digitized by Google

avec la société. L'école primaire, le collége, la faculté sont comme une image de la société ; c'est déjà même la société dans ses éléments les plus essentiels. Là, chaque jour, chaque moment de la vie scolaire donne au jeune homme l'instinct et le jugement de toutes choses. Quoi de plus naturel, pour apprendre à l'homme à vivre en société, que de l'y faire vivre de bonne heure? Mais la femme ne doit vivre que pour la petite société qu'on nomme famille, et dont tous les individus lui tiennent de fort près par les liens de l'affection ; son administration ne doit embrasser que les soins du ménage ; quelle utilité pourrait donc avoir pour elle l'éducation publique ? Enfin, les établissements d'instruction publique nous paraissent convenir à l'homme seul, que son état appelle à posséder une masse considérable de connaissances ; mais, à quelque degré de culture qu'une femme puisse aspirer, les institutions privées et les pensionnats destinés à son sexe lui offrent les moyens de former et même d'orner son esprit, autant que sa destination peut le comporter et le permettre. Il ne faut pas qu'elle dépasse ce degré.

Malgré ces objections, dont nous reconnaissons toute la portée et que nous nous sommes efforcés

Digitized by Google

de présenter avec impartialité et dans toute leur force, nous n'en persistons pas moins à penser que l'éducation publique serait infiniment préférable à l'état actuel pour les jeunes filles de la classe moyenne. Nous n'hésitons pas même à dire que nous la considérerions non-seulement comme un grand progrès, mais même comme un véritable bienfait. Et si l'on veut bien envisager avec nous *l'importance sociale de l'éducation des femmes, l'insuffisance et les défauts des établissements actuels qui leur sont consacrés, et enfin les avantages propres au système de l'éducation publique,* il nous paraîtra difficile de ne pas partager nos vues.

Les relations de la femme sont bornées, cela est vrai ; mais son influence ne l'est pas. Cette moitié du genre humain est dépositaire du bonheur de l'autre. La femme est l'ami le plus sûr, le plus constant et le plus dévoué que la Providence ait donné à l'homme pendant son court pélerinage terrestre. Compagne assidue et fidèle du bonheur et du malheur de son époux, elle sent pour lui, elle est un autre lui-même. Froissé, humilié dans le monde, fatigué de la vie extérieure, meurtri par le choc de tant d'intérêts, il se retire auprès d'elle, toujours sûr de rencontrer une main amie pour

Digitized by Google

essuyer la sueur de son front, toujours certain de trouver un confident plein de patience, un juge bienveillant et consolateur. Il s'élance à la poursuite de la fortune, de la gloire et de la renommée, à travers mille obstacles et mille dangers, et lorsque la fatigue a épuisé ses forces ou que les écueils l'ont brisé, l'amitié d'une épouse est le port tranquille et sûr où vient se réfugier cet infortuné navigateur. La conduite morale de l'homme ne doit pas moins à l'influence de sa compagne. Combien de fois une épouse aimable et vertueuse n'a-t-elle pas enchaîné aux douceurs de la vie domestique un homme auparavant frivole et dissipé! Hélas! et combien de fois, au contraire, le défaut de culture, la mauvaise humeur, un caractère sans élévation ou l'égoïsme d'une femme n'ont-ils pas éloigné de l'innocence des relations de la famille et précipité vers de coupables distractions celui qu'une heureuse union eût pour jamais attaché au devoir! Arbitres de notre bonheur et de notre vertu, les femmes impriment encore le sceau de leur caractère et de leurs mœurs à chaque génération nouvelle, puisque chaque génération, pendant ses premières années, leur appartient. Et quand on réfléchit à l'énergie et à la durée opi-

Digitized by Google

niâtre de nos premières impressions, quand on songe que les premières impressions sont précisément celles que communique une mère, on n'hésite pas à reconnaître que l'influence sociale de la femme est grande, et qu'elle porte dans ses faibles mains avec le caractère de l'enfant qu'elle élève, les destinées mêmes de tout un peuple.

La femme n'a point une vie publique; mais, invisible et silencieuse, elle préside aux premiers développements, elle dirige ou détourne les premières impressions de celui qui doit être un jour un homme public. Avant même d'être épouse et mère, elle dicte aux mœurs des préceptes et des lois. Dans nos sociétés civilisées, sa puissance est proportionnée à l'attrait qu'elle inspire et qu'elle exerce librement. Simple, modeste, vertueuse, elle fait naître dans le cœur un sentiment généreux qui peut devenir le mobile des plus grandes actions. Dissimulée, vaine, coquette, elle excite encore un sentiment d'amour, mais un sentiment sans pureté et sans noblesse qui dessèche le cœur, rabaisse l'âme, étouffe les sentiments élevés, paralyse l'homme, éteint son énergie et le rend incapable des grandes actions.

Si le tableau que nous venons de présenter sur

Digitized by Google

l'influence sociale de la femme n'a rien d'exagéré, si tel est réellement le pouvoir déposé par la divine Providence entre les mains de ce sexe que nous appelons faible, peut-être ne pourra-t-on se défendre d'une espèce de frayeur en voyant combien peu les institutions actuelles répondent à ce que la société a le droit légitime d'attendre d'elles. Une grande part du bonheur social est dans le caractère et dans les sentiments des femmes. Et si ce caractère et ces sentiments dépendent eux-mêmes de l'éducation que reçoivent les femmes, comment ne pas être conduit à penser qu'un gouvernement sage et prévoyant a l'importante obligation de veiller à la culture intellectuelle et morale de ces êtres auxquels se rattachent de si grands intérêts ? L'éducation des femmes est évidemment de sa compétence comme celle des hommes, puisqu'elle n'est pas moins importante, et nous avons de la peine à comprendre pourquoi l'opinion publique est à cet égard si peu avancée dans notre pays.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas s'en remettre pour l'éducation des femmes à ces institutions et à ces pensionnats qui existent en si grand nombre et dans lesquels bien des femmes accomplies ont puisé l'instruction, les talents et l'amabilité qui

Digitized by Google

les distinguent ? Loin de nous la pensée de déprécier d'utiles institutions et moins encore des femmes respectables à qui leurs modestes fonctions méritent la reconnaissance et assignent une place distinguée dans la société. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher d'être frappés des lacunes inévitables de ces établissements, lacunes qui se trouvent à la base même de l'institution et ne tiennent pas toujours aux personnes ou à la direction.

C'est de principes que nous parlons, c'est pourquoi nous nous sentons parfaitement à l'aise, et, pour démontrer l'insuffisance de ces institutions, il nous suffira de citer les paroles d'un homme qui fait autorité en cette matière, et de rappeler quelles sont, d'après lui, les conditions que doit remplir tout établissement consacré à l'éducation. Il nous sera facile ensuite de nous demander si les pensionnats actuels répondent à ces exigences.

« Il faut, a dit M. Guizot, que la personne qui » dirige ait reçu une culture supérieure, c'est-à- » dire une instruction beaucoup plus approfondie » que celle qu'elle est appelée à communiquer. Un » instituteur peut n'être pas *savant*, dans le sens » le plus étendu de ce mot, mais il faut que son » esprit voie de haut la science qu'il professe»

Digitized by Google

» qu'il en saisisse les rapports généraux et en dis-
» tingue les points dominants. A une moindre élé-
» vation, l'instituteur ne saurait donner à son
» enseignement ni la clarté, ni l'intérêt, ni sur-
» tout la simplicité nécessaires pour attirer et fixer
» des esprits jeunes et vifs. J'insiste sur la simpli-
» cité; car c'est lorsqu'on est savant qu'on est le
» plus capable d'être simple; premièrement parce
» que plus on est sûr de sa richesse, plus on est
» de longue date familiarisé avec elle, moins on
» est impatient de l'étaler; ensuite et surtout,
» parce qu'une demi-science n'élève qu'à des idées
» secondaires, qui sont complexes et chargées
» d'accessoires, au lieu que la vraie science élève
» jusqu'aux principes les plus hauts, qui sont des
» idées simples. La connaissance de ces principes
» est seule capable de faire voir les détails de leurs
» vrais points de vue, et de faire exprimer les
» idées dans leurs véritables termes. On entend
» dire souvent de tel instituteur: Il est trop pro-
» fond, il est trop abstrait; et l'on en conclut
» qu'il est trop savant; croyez plutôt qu'il est en-
» core jeune, qu'il est peu instruit; quand il aura
» plus d'années et de connaissances, il s'élèvera
» jusqu'à la simplicité.

Digitized by Google

» De cette supériorité de culture résultera pour » l'instituteur l'esprit de système et de méthode. » Donner à chaque partie de l'instruction son » étendue et son plan; combiner les différentes » branches de l'enseignement de manière qu'elles » se prêtent un appui mutuel; ne se permettre ni » sauts, ni lacunes, ni écarts; suivre avec une » attention pénétrante le développement des fa- » cultés de l'enfant; marier à la sévérité de l'ordre » l'abandon qui le déguise; voilà une partie consi- » dérable de la science difficile de l'instituteur.

» On devrait désirer de plus que l'instituteur » exerçât sur ses élèves une grande autorité; qu'à » l'ascendant du caractère il joignît celui d'une » position indépendante; qu'une force supérieure » fût placée en réserve derrière sa force person- » nelle. Cette même autorité, il faudrait qu'il » l'exerçât sur les parents des enfants remis à » ses soins. Tout en cherchant à fonder cette au- » torité sur la confiance due à son caractère, il » devrait souhaiter que l'intérêt de son enseigne- » ment, celui de son industrie et sa dignité per- » sonnelle fussent à l'abri du caprice des parents » qui, très-souvent, ont des vues particulières, » s'attribuent le droit de les faire prévaloir, au

Digitized by Google

» détriment de l'ensemble, et, chacun de son
» côté, sollicitent pour leurs enfants une excep-
» tion, une distinction, un ménagement; préten-
» tions qui gênent l'instituteur et le décréditent
» s'il veut y avoir égard.

» Enfin, sous le point de vue de l'intérêt gé-
» néral du pays, il est désirable que les divers éta-
» blissements d'instruction aient une tendance
» pareille, en d'autres termes, qu'il y ait entr'eux
» de l'ensemble. Et qu'on ne nous suppose pas ici
» des vues contraires à la liberté de l'instruction,
» qui est identique à la liberté de l'esprit humain,
» et indispensable au progrès des vraies lumières.
» Partisan de cette liberté, nous n'en jugeons pas
» moins que cette liberté de tendance entre les
» divers établissements d'instruction est fort dé-
» sirable, et que, pour la procurer, un gouver-
» nement a le droit d'employer l'influence morale
» qui est à sa disposition. »

Ces principes étant admis, et qui pourrait les contester, je le demande, les établissements actuels consacrés à l'éducation du sexe, peuvent-ils, par eux-mêmes, remplir ces conditions?

La femme, qui est à la tête d'un établissement semblable, cumule la plupart du temps dans sa

Digitized by Google

personne, beaucoup d'emplois; elle est souvent chargée des branches essentielles de l'instruction, et elle n'a pas ordinairement et ne peut pas avoir cette culture supérieure dont parle si bien M. Guizot. Où l'aurait-elle prise? Assurément, ce ne pourrait être dans des établissements semblables à celui qu'elle dirige, et nous n'en avons pas d'autres en France! De plus, il est des leçons que des hommes seuls sont capables de bien donner, auxquelles seuls ils sont capables de maintenir la force et la dignité. Il y aurait à cet égard, pour le dire en passant, plus d'un échange à faire entre les institutions des deux sexes: on voit la langue française, l'histoire, la géographie, l'arithmétique professées par des femmes, tandis que des hommes enseignent l'écriture, le dessin et la danse. Nous nous permettrons de demander avec toute la réserve que mérite un pareil sujet, si des attributions inverses ne seraient pas préférables.

On nous objectera peut-être que ces études supérieures pour lesquelles M. Guizot demandait des hommes supérieurs ne sont pas des parties fort essentielles de l'éducation d'une femme. Nous ne pensons pas qu'un homme cultivé fasse jamais une semblable objection. Celui qui veut faire de sa

Digitized by Google

compagne une amie, qui veut l'admettre à la confidence de tout ce qui l'intéresse, pour qui une agréable société est l'un des charmes de l'union conjugale, celui-là ne se plaindra pas d'une épouse dont l'instruction a cultivé l'esprit sans lui ôter le naturel. On dit que la femme de Corneille ne savait guère que filer et que celle de Racine ne connaissait pas même les titres des chefs-d'œuvre de son mari, mais il est permis de penser que ces deux illustres tragédiens auraient trouvé un charme de plus dans leur ménage, si leurs dignes compagnes eussent été moins étrangères à cette culture intellectuelle. Et qui de nous, en lisant la vie de Rousseau, ne s'est pris à lui souhaiter une épouse digne de lui, au lieu de cette ignorante et grossière servante qui joue un rôle si triste et si repoussant dans l'existence de ce malheureux philosophe ?

Nous dirons peu de chose de l'esprit de méthode et de système recommandé par M. Guizot ; nous demanderons seulement qu'on jette les yeux sur les établissements dont nous cherchons à démontrer l'insuffisance. Il ne sera pas difficile de se convaincre qu'à part d'honorables mais trop rares exceptions, une routine plus ou moins enracinée tient lieu de toute méthode, et que bien rarement

Digitized by Google

les personnes qui sont à la tête de ces établissements seraient en état de rendre raison de la marche qu'elles suivent. Il n'en serait pas de même dans des établissements publics bien constitués; un système bien conçu présiderait à leur direction et leur imprimerait une marche raisonnée bien plus favorable au progrès et à l'affermissement des bonnes études.

M. Guizot a parlé ensuite de la légitime autorité que doit exercer l'instituteur. Est-il nécessaire de démontrer que l'un des désavantages les plus sensibles des pensionnats privés, c'est le manque d'autorité de ceux qui les dirigent? Il suffit d'entendre sur ce point les plaintes des institutrices et de s'en rapporter aux parents eux-mêmes, qui vous diront combien de fois il leur est arrivé de faire plier à leurs convenances particulières le plan et les règles de la pension où est placé leur enfant.

Enfin, quant à cet ensemble, à cette harmonie, de principes et de tendances que l'honorable auteur de la loi de 1833 sur l'enseignement voulait voir régner entre les diverses institutions du pays, il serait inutile de la chercher dans l'état de choses actuel. Au lieu de cette tendance uniforme vers un

Digitized by Google

résultat précieux, au lieu de ce zèle à maintenir les vrais principes et les saines idées, que voyons-nous? Un accord tacite à consacrer, à favoriser des abus qui n'ont de raison d'être que dans les préjugés et les préventions; une tendance toujours plus générale à sacrifier, dans l'éducation, l'essentiel à l'accessoire et le solide au brillant; c'est ce concert effrayant, à regarder comme l'éducation la plus distinguée, celle qui forme des femmes du monde, des précieuses, plutôt que celle qui prépare à la société des épouses vertueuses et des mères de famille respectables. Il est inutile de se le dissimuler: de graves abus existent dans l'éducation des jeunes filles de la classe moyenne. La bonne éducation est méconnue, son but est manqué. Les études qui fortifient l'esprit, ennoblissent l'âme, cultivent les facultés, sont sacrifiées à l'acquisition coûteuse de talents d'agrément qu'on ne sait même pas cultiver dans le vrai sens. Pour ne citer qu'un exemple, la musique, cet art qui devrait être tout entier au service de la religion, de la patrie et des doux sentiments de la nature, est devenue un art efféminé et corrupteur. On entend des bouches pures et virginales chanter dans les sociétés des paroles qui feraient rougir le front le

Digitized by Google

moins pudique, si elles étaient réduites en prose et parlées. C'est l'étude des beaux-arts, dit-on, et l'on ne s'aperçoit pas que par cette abusive application des beaux-arts on fait pénétrer de bonne heure dans les cœurs un poison qui les infecte et qui les ronge ; qu'en se familiarisant avec les mots, on finit par se familiariser avec les choses, et que la légèreté devient peu à peu le caractère de celles qui les chantent.

En voyant, dans l'éducation des femmes, donner une si grande prééminence aux parties brillantes et frivoles, un éloquent moraliste écrivait, il y a quelques années, dans un recueil qui a cessé malheureusement de paraître, des paroles bien propres à faire réfléchir tous les hommes sérieux.

« O hommes, disait M. Vinet, dans le *Semeur*, à la suite d'un article où il signalait avec force les lacunes de l'enseignement donné aux jeunes filles de la classe moyenne, « voilà la compagne et l'aide » qu'on vous destine ; voilà comment on prépare » celle qui doit remplir des devoirs si importants » envers vous et envers la société ; voilà comment » on élève celle qui doit élever vos enfants. C'est » par une éducation plus efféminée qu'il ne con- » vient même à une femme qu'on fortifie cette âme

Digitized by Google

» qui sera appelée au partage de tous vos maux,
» et en qui vous espérez trouver un appui et une
» consolation dans les jours difficiles ! Que pourra-
» t-elle vous offrir alors ? quelques-uns des agré-
» ments qui ornent la prospérité ; mais de quoi
» vous serviront dans les orages auxquels cette
» vie d'homme est appelée, quelques talents fri-
» voles et des traces fugitives de beauté ! Ah ! mal-
» heur aux cités, malheur aux pays où les femmes
» dans les classes moyennes de la société, ne re-
» çoivent presque pas d'autre éducation ! De ce
» premier mal naissent une foule d'autres. Là où
» le sexe est mal élevé, les ménages sont malheu-
» reux, les maris infidèles ; les célibataires se
» multiplient ; on voit s'éteindre cet amour du toit
» paternel et de la terre natale dans lequel il y a
» comme un résumé de toutes les vertus et une
» source de toutes les bénédictions. On ne saurait
» trop le redire : la mauvaise éducation des filles
» est une des principales causes de la corruption
» des mœurs. »

Et maintenant, Messieurs, que nous croyons avoir démontré l'importance sociale de l'éducation des femmes et l'insuffisance des institutions privées consacrées à cet objet, nous arrivons à la troisième

Digitized by Google

partie de notre travail, qui nous servira en même temps de conclusion.

L'éducation publique nous paraît être seule en mesure de remplir les conditions générales d'un bon enseignement, tel que le réclamait M. Guizot dans les passages que nous avons cités plus haut, et tel que le demandent avec lui tous les hommes éclairés. Dans l'enseignement public, chaque étude principale est confiée à un maître particulier, les branches supérieures de l'instruction sont remises à des hommes spéciaux et supérieurs, un esprit de système et de méthode y règne, les maîtres sont indépendants des élèves et des parents; enfin on y trouve cette unité de vues qui produit l'unité de direction, et il ne peut résulter que d'heureux fruits pour la Société d'une éducation si complète, si solide, si bien réglée, si nationale enfin. Telle est aussi l'opinion de M. Vinet dans l'article auquel nous avons emprunté un passage et que nous demandons la permission de citer encore, parce qu'il rend notre pensée bien mieux que nous ne saurions le faire nous-même. « Une éducation solide » autant que forte ne tarderait pas à influer sur le » caractère des femmes. Elle diminuerait cette » frivolité, cette vanité, cette coquetterie, cet

Digitized by Google

» amour du luxe qui ne prouvent que trop le vide
» de l'esprit et l'impuissance de l'occuper sérieu-
» sement. La conversation y gagnerait sous tous
» les rapports. Elle n'est trop souvent dans les
» coteries féminines et même dans les plus bril-
» lantes assemblées, qu'un vain bourdonnement
» composé de plaisanteries froides, de médisance
» et de commérage. On s'y occupe beaucoup plus
» des personnes que des choses, et des événements
» que des principes. Un propos sensé y passe pour
» un hors-d'œuvre, et des réflexions sérieuses pour
» de la pédanterie. Nulle nourriture pour l'esprit,
» moins de profit encore pour l'âme. On en sort
» la tête fatiguée, gonflée de vide, le cœur mal à
» l'aise par le sentiment d'heures précieuses per-
» dues ou de paroles indiscrètement prodiguées.
» Les hommes, qui savent mieux descendre à la
» conversation des femmes que les élever à la sé-
» vérité de la leur, se mêlent à ce parlage frivole
» et pernicieux, et les discours deviennent tels
» que les personnes les plus solides donnent la
» préférence au jeu sur de tels entretiens. Ne
» croit-on pas qu'une meilleure éducation des
» femmes pourrait introduire dans ces conversa-
» tions plus de solidité et les rendre plus inno-

Digitized by Google

» centes, sans en bannir les grâces et l'aban-
» don ?

» Mobile, enthousiaste et trop constamment sous
» le joug du sentiment, la femme se passionne
» aisément; elle est à la merci de ses émotions;
» elle n'examine souvent les plus grandes ques-
» tions que dans les rapports qu'elles ont avec le
» cœur, et elle peut, avec les intentions les plus
» pures, donner dans les erreurs les plus graves.
» Avec de semblables dispositions, rien n'est plus
» dangereux qu'une éducation superficielle, qui
» ne fait que communiquer au sentiment plus
» d'excitation et d'irritabilité. Combien donc n'est-il
» pas important de donner aux femmes une ins-
» truction forte et sérieuse, telle que l'offrent des
» établissements d'instruction publique, laquelle
» fortifiant l'ascendant de la raison, opposerait
» aux écarts de l'imagination une insurmontable
» barrière! Elles apprendraient alors à n'appré-
» cier plus que d'après sa valeur intrinsèque leur
» position dans le monde, et ne livreraient plus
» au caprice de la mode ou à des conventions ar-
» bitraires le droit de disposer de leur bonheur.

» L'éducation publique des femmes ferait aussi
» disparaître ou du moins rendrait moins tran-

Digitized by Google

» chantes ces distinctions injurieuses dans leur » excès, que la puérile vanité des femmes contribue » par-dessus tout à établir dans la société. Rien » n'est si risible que cette multitude de coteries, » dont la distinction n'est fondée sur rien de po- » sitif et de reconnu, et d'autant plus soigneuses » à bien marquer leurs limites; hostiles les unes » envers les autres, s'évitant même aux lieux où » tout se rencontre et se mêle. Dans le système » de l'éducation publique, la jeune fille née au sein » de l'opulence vivrait dans une communauté d'é- » tudes et souvent dans une intimité de cœur avec » la jeune fille d'une classe moins riche. De tels » instituts ouvrant même leurs portes aux enfants » de la classe inférieure feraient vivre sous les » mêmes lois et sur un pied égal, pendant les » années les plus importantes pour la formation » du caractère et des opinions, un très-grand » nombre de femmes qui se trouvent placées sur » tous les degrés de l'échelle sociale et repréſen- » tent, pour ainsi dire, toute la société. Par là s'éta- » bliraient des relations plus intimes entre les » différentes classes qui, presque partout, vivent » très-étrangères les unes aux autres, si ce n'est » même dans un état de défiance et d'aversion » réciproques.

Digitized by Google

» L'éducation publique des femmes offrirait en-
» core l'avantage important de mettre en harmonie
» la culture des deux sexes et de rendre par là
» chacun d'eux plus propres à satisfaire aux besoins
» moraux de l'autre. Pour que les femmes se pé-
» nétrassent de la dignité de leur vocation sociale,
» et qu'elles en reconnussent la réalité, il serait
» plus utile qu'on ne pense qu'elles se vissent l'ob-
» jet de la sollicitude de l'Etat. Elevées comme les
» jeunes gens, par ses soins et sous ses regards,
» comme des instruments considérables du bon-
» heur public, elles voudraient répondre à cette
» attente; et ce motif agirait puissamment sur
» leur vie. »

Ces idées, Messieurs, me paraissent très-sages; je ne vois rien de romanesque dans ces vues, ni rien de chimérique dans de semblables espérances. Elles sont fondées sur la nature des choses et si elles offrent au premier abord quelque chose d'extraordinaire, cela tient évidemment au long crédit d'une idée bien plus extraordinaire, savoir: que les représentants et les gardiens de la nation n'ont rien à faire pour la culture de ces femmes qui seront un jour épouses, mères de famille et membres de la société. Que l'on mette en parallèle

Digitized by Google

les vues que nous avons exposées et le préjugé qui leur est contraire, et nous serions bien étonnés qu'on ne se prononçât pas en faveur de notre système. D'ailleurs, l'expérience est faite et l'exemple des établissements de cette nature, dont nous avons parlé au commencement et qui fleurissent depuis plusieurs années en Allemagne et en Suisse, sous le titre de gymnases ou colléges, donne une nouvelle force à notre opinion. Ce n'est pas, hélas! le seul point sur lequel nous autres Français, tout en nous croyant à la tête de la civilisation et du progrès, nous sommes les derniers à réaliser des améliorations pratiquées depuis longtemps dans d'autres pays.

Digitized by Google

QUELQUES PAGES SUR L'IDÉAL,

PAR M. CH. DAUDVILLE, MEMBRE RÉSIDANT.

INTRODUCTION.

Je me propose d'établir que si l'homme ressemble à la brute dans sa constitution physique et à certains égards mentale, il en diffère radicalement par une faculté qui lui est propre et que j'appelle le sentiment de l'Idéal.

J'examinerai quelle cause met en jeu cette faculté; j'en suivrai les manifestations dans nos instincts, nos passions et nos croyances.

Passant aux œuvres humaines, je montrerai l'artiste poursuivant l'Idéal dans ses compositions,

Digitized by Google

le littérateur dans ses écrits et le philosophe dans ses investigations.

Puis j'essaierai de définir cette disposition particulière à l'espèce humaine.

Je ne puis me dissimuler toute l'insuffisance de cet aperçu, à propos d'un sujet qui contient les éléments d'un beau livre. Toutefois, cette espèce de démonstration spiritualiste m'a paru ne manquer ni de nouveauté ni d'intérêt. A défaut d'autre mérite, je serais heureux qu'on y trouvât celui-ci.

8 Octobre 1859.

Digitized by Google

DE L'IDÉAL.

I

Quand on compare l'homme aux autres animaux dans sa constitution, ses instincts et ses habitudes, on est bien forcé de constater entre eux de nombreuses analogies : même disposition d'organes, mêmes efforts pour se conserver, mêmes appétits physiques pour se nourrir et se reproduire. Et non-seulement le but final est le même, mais le raisonnement, à beaucoup d'égards, est identique. Oui, la bête raisonne ou semble raisonner comme l'homme; comme l'homme, elle se détourne de l'obstacle ou le renverse, ressent la crainte, l'espoir, la haine, l'affection, interprète la pensée de son semblable ou des autres animaux, calcule la distance, proportionne l'élan ou le déploiement des forces au but à atteindre, se souvient, rêve,

Digitized by Google

se venge, s'irrite, s'apaise, caresse, pleure, se réjouit, se dévoue, instruit sa progéniture, se médicamente, joue, discerne, reconnaît, reproduit en un mot la plupart de nos actions, toutes celles du moins qui ont trait à l'usage de l'existence qu'elle partage avec nous et pour laquelle elle est en quelque sorte notre commensal. Ce n'est donc pas suivant moi par le raisonnement que l'homme se distingue précisément de la brute. Je dirai même que souvent l'homme arrive péniblement et après avoir longtemps délibéré à conclure comme l'animal. Mais si, ayant constaté ces analogies, nous rapprochons la manière de vivre de l'homme de celle de la brute, nous serons frappés du désaccord bien tranché qui les sépare. Que fait la brute aujourd'hui que n'aient fait toutes les générations de son espèce? Quelles modifications a-t-elle virtuellement introduites dans ses habitudes ou même dans le croisement de ses races, qui ne soient l'œuvre de l'homme? Et pourtant, quelque variété que les siècles aient amenée dans notre hygiène et dans notre manière d'entendre la satisfaction de nos besoins, ne nous retrouvons-nous pas à six mille ans d'intervalle, ainsi que les animaux, dans les mêmes conditions fondamentales

Digitized by Google

que celles qui ont présidé à la création de notre double espèce ? Je dis fondamentales, car si les individus ont varié, le type dans ce qu'il a d'essentiel est resté le même.

S'il en est ainsi, qu'y a-t-il donc de nécessaire dans toutes les actions personnelles à l'homme ? Et puisque le sauvage ne diffère pas essentiellement du civilisé au point de vue de sa conservation matérielle, pourquoi les traditions humaines, pourquoi les arts, la philosophie, les sciences, etc.? La satisfaction de nos besoins naturels obtenue, n'est-il pas évident que la plus grande part de notre existence est absorbée par *l'inutile*, la *fantaisie?* Je ne m'étonne donc pas que Rousseau, n'envisageant que ce côté en apparence futile des actions humaines, dans un accès de misanthropie, ait fait le procès aux arts et à la civilisation.

En effet, les brutes n'ont pas de civilisation et se perpétuent; quel besoin l'homme a-t-il donc de plus que la brute, de la civilisation et des arts, pour user de la vie et se perpétuer ? Et pourtant, si nous pénétrons dans la cabane du plus inculte bûcheron, ou sous la hutte du peau-rouge, n'y apercevrons-nous pas toujours quelqu'objet inutile auquel il attache du prix, dont il pense orner

Digitized by Google

plus longue. Est-il rien de plus banal que cette triste vérité signalée si éloquemment par Job dès le berceau du monde ? Ne semble-t-il pas que la nature comme une marâtre soit déchaînée contre nous ! Elle nous pressure de tous les côtés : c'est le froid qui nous transit, le soleil qui nous brûle, la faim qui nous ronge, la soif qui nous épuise. La lutte avec le monde extérieur est incessante, sans trève ni merci. Triomphons-nous, la victoire dépasse nos forces. Toujours il nous manque quelque chose, toujours le désir survit, quelquefois avec amertume, à la satisfaction. Dans cette perpétuelle sollicitude, que faisons-nous ? Nous réagissons contre cette même nature et cherchons à lui arracher le secret de notre bonheur; nous analysons, nous combinons tous ses éléments, toutes ses forces, nous l'opposons à elle-même (les Arts); nous la faisons comparaître à notre barre pour l'accuser, la juger (la Philosophie), la maudire, la bénir, et après ce labeur qui est celui de l'humanité depuis qu'elle a une histoire ou des traditions, nous recommençons indéfiniment ce travail sans jamais arriver à une quiétude définitive.

C'est donc qu'évidemment la nature nous pousse en quelque sorte hors d'elle-même, c'est donc que la vie présente n'est pas le dernier mot du

Digitized by Google

Créateur, mais comme la préparation à une autre existence plus complète, puisque du berceau à la tombe, l'homme, toujours inquiet, poursuit un état auquel il n'arrive jamais.

Interrogeons nos facultés, nos sens, aussi bien que nos sentiments et notre raison; cette soif inextinguible de notre cœur et de notre esprit deviendra plus sensible.

Prenons pour exemple la vue et l'ouïe, sens que Cicéron comparaît à des fenêtres ouvertes sur l'âme, que remarquerons-nous ? A peine par un rapide coup d'œil sommes-nous en communication avec le panorama qui nous environne, que nous demandons si c'est là tout, s'il n'y a rien au-delà. Plus l'horizon s'agrandit, plus nous désirons en reculer les bornes. Derrière ces étoiles, ces constellations perdues dans les profondeurs d'un firmament, n'y a-t-il pas d'autres mondes, d'autres systèmes célestes à contempler ? et par-delà tous ces globes d'inégale grandeur, quelque chose d'autre à voir, à sentir, par la vue d'abord, par l'intelligence ensuite ?

Par un contraste singulier qui n'est pas moins dans notre nature que ce désir de tout embrasser,

Digitized by Google

nous descendons dans l'analyse de tout ce qui tombe sous notre vue. Où s'arrête la divisibilité de la matière, comment arriver à saisir cet atome invisible qui constitue le rudiment de la substance proprement dite, l'atome d'Epicure, le monade de Leibnitz. Ainsi notre œil veut aussi bien distinguer l'infiniment petit qu'embrasser l'infiniment grand, c'est-à-dire pénétrer au-delà de ce que comporte sa structure pourtant si merveilleuse!

Que dirai-je de ce goût pour la lumière, cette ombre splendide d'une lumière plus belle, la vérité, et dont nous faisons l'auréole de la gloire? Quel sens trouver à cet entraînement des populations tout entières, magistrats, hommes de peine, savants, philosophes mêmes, pour ce genre de spectacle si futile cependant qu'on appelle feu d'artifice; à ce trépignement de la foule à l'aspect de ces cascades de lumière, de ces soleils tournoyants, de ces millions d'étincelles de toutes couleurs jaillissant avec fracas dans l'empyrée; puis à ce découragement instinctif qui s'empare de chacun, quand, le spectacle terminé, tout rentre dans la nuit; à cette horreur de la nuit qui semble engloutir la nature dans ses ténèbres et la replonger dans le néant, lorsque l'aube, au contraire, épanouit les

Digitized by Google

cœurs et rend bientôt avec le jour leur vêtement si varié à tous les objets !

Comment expliquer ce charme que l'esprit s'étudie à chercher dans le mélange des couleurs, dans l'opposition, la gradation des teintes, des nuances, soit dans les ajustements, soit dans les appartements, dans les agencements d'une peinture ou l'ordonnance d'un jardin. Ne semble-t-il pas que la lumière en rayonnant sur les objets leur enlève de leur matérialité pour leur communiquer les apparences de la vie? Qui n'est tenté en voyant le soleil caresser d'un doux rayon les épaules de la Vénus de Médicis, de croire ce beau marbre animé! Qui ne se sent près de se prosterner devant la Sainte Famille de Raphaël ou de fermer les yeux devant la Transfiguration ! Illusion, direz-vous? soit, mais je vous demanderai à mon tour qui vous rend ainsi apte à l'illusion et comment vous y complaisez-vous?

Et l'ouïe ? d'où vient qu'elle cherche dans la perception des sons autre chose que l'avertissement de l'approche d'un objet utile ou menaçant ? Qu'est-ce que la musique, ce levier invisible qui soulève le corps et emporte l'âme dans des régions imaginaires ! Pourquoi la danse, pourquoi la rêverie, et finalement qu'est-ce que l'extase ?...

Digitized by Google

Ainsi nos sens, qui comme ceux des animaux ne nous semblent donnés que pour l'usage de notre vie terrestre, nous entraînent eux-mêmes perpétuellement au-delà de la réalité.

Mais si l'idéal se manifeste en nous par le simple exercice de nos sens, ces vibrations de notre être organique, combien n'apparaît-il pas plus accusé dans nos sentiments!

Atomes imperceptibles dans l'immensité de la nature, jouets d'une puissance invisible qui nous brisera demain, nous voulons, nous croyons survivre à l'éparpillement des molécules qui nous composent. Tout s'écroule, se renouvelle autour de nous, et nous, nous voulons vivre, c'est-à-dire nous sentir, être conscients de nous-mêmes éternellement, et si nous croyons à quelque chose, c'est au lendemain, à l'idéal du lendemain, à ce dépositaire si souvent infidèle de nos projets et de nos espérances!...

Nous désirons la gloire, ce rêve d'une ombre, pourquoi? pour nous grandir par l'éclat des applaudissements aux yeux de nos contemporains, pour inscrire, s'il se peut, notre nom sur la pyramide des siècles. Nous demandons la domination, pourquoi? parce que déjà maîtres de la nature, que

Digitized by Google

nous pétrissons à notre guise, nous nous croyons une intelligence assez vaste pour gouverner le monde des esprits et des corps.

Nous ambitionnons les richesses; d'abord parce qu'elles affranchissent, mais ensuite parce qu'il semble qu'elles amplifient notre chétive personnalité.

Nous désirons des amis, toujours dévoués, fidèles; nous voulons une épouse toujours belle, aimante, vertueuse, accomplie! Que poursuivons-nous dans notre amour pour nos enfants, une perpétuation de nous-mêmes, l'ennoblissement par les qualités du corps et de l'esprit de notre race. N'est-ce pas là au fond l'idéal de l'éducation ?

Si nous passons à une idée plus compréhensive, qu'y a-t-il au fond de ces mots l'amour de la patrie, sinon l'élévation de cette portion de l'humanité à laquelle nous appartenons, au-dessus des autres portions, par le courage, la science, l'adresse, les arts, les vertus même.

Donc, le dernier mot des passions, c'est de faire sortir l'homme, même au péril de sa vie, de la sphère animale à laquelle il appartient temporairement.

Mais il est un dernier sentiment qui le diffé-

Digitized by Google

rencie encore bien plus de la brute, vous avez compris que je veux parler du sentiment religieux, sentiment qui, masqué souvent par les nécessités de la vie, ne se décèle pas moins, dans toute organisation humaine, à un moment donné.

Quelques sophistes, peu nombreux, je le déclare, ont attribué à la frayeur causée par les grands bouleversements de la nature la croyance à un ou plusieurs dieux. Nous leur demanderons alors pourquoi les animaux, qu'épouvantent encore plus que nous les mêmes phénomènes, ne se sont jamais ingéniés de construire des autels et des temples à la divinité et ne se sont pas rassemblés par groupes pour la conjurer ou la supplier. Peut-être un homme à qui on n'aurait jamais parlé de Dieu, ne s'élèverait-il pas par la seule puissance de la méditation jusqu'à lui; mais à coup sûr cet homme, s'il ressemblait aux autres, sentirait son cœur comme oppressé en présence du sublime spectacle de la nature et serait soulagé d'un grand poids lorsqu'on lui aurait révélé l'auteur de tant de merveilles.

Oui, quelque chose d'instinctif nous entraîne vers ce sublime inconnu qui plane sur l'univers. Que sont en effet toutes les religions, même les plus rudimentaires, sinon l'explication diverse de

Digitized by Google

cet idéal que chaque homme, chaque peuple se crée de ce grand être et de tous les êtres secondaires ainsi que des lois physiques et morales qui en découlent. Même peut-on dire hardiment que notre conscience est inexplicable pour nous si cet être suprême, objet de nos aspirations et de nos hommages, n'a pas d'existence réelle. Aussi de toutes les violences faites au cœur de l'homme, je n'en connais pas de plus antipathiques à sa nature que l'athéïsme. Qu'il nous suffise quant à présent de constater ce postulat du cœur et de la raison humaine, en réservant pour le chapitre où nous traiterons de la philosophie toutes les conséquences de ce principe inné dans chacun de nous.

Ainsi nos sens, nos sentiments, nos croyances nous précipitent hors du monde réel, c'est-à-dire hors du cercle de l'animalité. Ainsi, la société tout entière roule sur la foi dans l'invisible, dans un inconnu dont elle ressent l'influence, vers lequel elle gravite, qu'elle s'efforce de s'expliquer, d'interpréter, sans jamais arriver à une réalisation parfaite de l'image toujours plus accusée qui rayonne devant elle.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de contrôler cette théorie dans les monuments de l'esprit humain, j'entends par là les beaux-arts, la littérature et la philosophie.

Digitized by Google

II

Commençons par les beaux-arts.

Et d'abord d'où vient ce nom de *beaux* donné aux arts d'imitation : l'art consiste-t-il à exprimer avec la plus grande perfection relative la physionomie de la nature ? A ce compte, la photographie sitôt qu'on sera parvenu à reproduire la variété et la dégradation des teintes, anéantira la peinture. Assurément, je suis loin d'être insensible aux grâcieux détails d'un tableau de genre; ce spectacle éveille dans mon esprit le souvenir d'impressions variées éprouvées à l'occasion de scènes analogues. Mais, n'envisager l'art qu'à ce point de vue restreint, c'est, ce me semble, n'en plus faire que le vade-mecum du touriste.

Sera-ce aussi dans l'exactitude des costumes, dans la verrue de Cicéron, le nez camus de Socrate ou la bosse de Richard III que reposera par exemple le mérite d'une grande page historique ? Sans doute, il faut des hommes différents les uns des autres pour être compris par des hommes; mais, disons-le bien vîte, c'est là l'accessoire de l'art,

Digitized by Google

ce n'en est pas le but. Ce que nous cherchons après l'artiste dans son œuvre, c'est, en sus de l'exécution matérielle à laquelle nous rendons hommage, la pensée qui la vivifie, le but qu'il s'est proposé d'atteindre. Eh bien ! dans cette pensée de l'artiste, il y a, suivant la hauteur de son génie, un monde entier de réflexions qui confinent pour la plupart à l'idéal. Tantôt c'est la beauté de la forme humaine, dont on ne rencontre les caractères que disséminés dans l'espèce, tantôt la signification de chaque personnage mortel ou même dieu, l'expression d'un sentiment infernal ou céleste ; et comme le réel n'est que l'apparence du vrai, l'artiste interroge le monde d'abord et ensuite cet idéal qu'il trouve en lui-même pour pénétrer plus à fond dans les caractères qu'il veut mettre en saillie. C'est là, oui c'est là le secret de ce charme imprévu qui nous cloue devant une belle toile ou une belle statue. L'artiste n'est pas seulement un habile dessinateur, un heureux coloriste, un adroit ébaucheur, c'est plus que tout cela, c'est un magicien qui nous fait accepter un monde de fantaisie et dont la composition nous captive parce qu'elle correspond à un sentiment intime que nous avons constaté plus haut, le sens de l'idéal.

Digitized by Google

A un point de vue moins imaginatif, en nous associant, dans une mesure nécessairement imparfaite, aux impressions qui ont agité son âme lorsqu'il couvait son œuvre, l'artiste nous fait sortir du cercle étroit de la vie positive pour nous faire entrer par l'abotsaction ou la rêverie dans une vie plus générale, en un mot supérieure. Sans doute, il s'inspire d'abord du milieu dans lequel le hasard ou ses études l'ont placé, et à ce propos il réfléchit à quelques égards la société contemporaine, mais tout en la traduisant dans l'une ou l'autre de ses faces, il y ajoute sa propre individualité et entraîne le public par son élan personnel vers un but plus élevé, qui n'est que la résultante de ses observations. Il formule en les personnifiant pour lui d'abord, pour les autres ensuite, ce qu'on doit entendre par ces mots: beauté, laideur, grâce, vertu, vice, candeur, duplicité, etc.; en un mot, il fait vivre toutes ces abstractions sublimes qui ne sont qu'en germe ou par fragment dans le monde. Et tout en variant indéfiniment ses types, il se trouve cependant qu'il donne une connaissance plus vraie de la nature humaine et surtout qu'il en précise mieux les tendances.

Mais où l'art se montre le plus idéaliste, c'est

Digitized by Google

dans la peinture de la croyance, à tel point qu'on pourrait presque dire que l'histoire de l'art est celle des religions. Il y a même cela de remarquable que l'art a presque partout commencé par être hiératique avant de devenir profane. Excepté chez les juifs, le théomorphisme a précédé la peinture ou la reproduction par le ciseau de la figure humaine. Dans les aberrations de sa métaphysique ou de sa croyance, l'antiquité n'a cessé de poursuivre l'expression des choses surnaturelles.

Nous ne faisons pas ici un cours d'esthetique comparée, c'est donc pourquoi nous ne suivrons pas les applications de ce qui précède, dans les monuments de l'Inde, de la Chine, de l'Egypte, de la Grèce, de Rome et dans les temps modernes. Il sera facile à tout esprit éclairé de constater les transformations et les progrès de l'art chez les différents peuples, selon les modifications de leurs croyances. Architecture, sculpture, peinture, ustensiles appropriés à leurs besoins physiques et moraux, partout on retrouvera dans les œuvres de l'homme l'influence d'un idéal religieux plus ou moins élevé. Nous n'avons donc pas besoin de dire à quel degré de sublimité l'influence morale du christianisme a fait parvenir l'esthétique, soit qu'on

Digitized by Google

étudie nos admirables cathédrales, soit qu'on s'arrête devant les œuvres de Michel Ange, de Raphaël, de Paul Véronèse, de Murillo ou du Poussin, etc. Si l'esprit religieux ou plutôt si l'inspiration religieuse semble percer moins dans les travaux des artistes modernes, quelque regrettable que soit au point de vue de la hauteur de la composition cette défaillance de la foi, on ne peut disconvenir qu'en général le sentiment du beau moral, de l'honnêteté de la vertu, infusé aux masses par le milieu chrétien dans lequel se succèdent les générations, ne caractérise l'ensemble des productions contemporaines. Ce n'est certes pas assez pour produire des œuvres magistrales, aussi est-ce là un regret qu'éprouvent ceux qui ont dans l'âme un idéal de grandeur pour leur patrie et pour l'humanité. Pourtant nous nous consolerons à certains égards de cette infériorité peut-être plus apparente que réelle, en constatant la diffusion dans le culte du beau et du bien. Ce n'est pas la sainteté, ce dernier terme de la perfection morale, mais c'est l'initiation universelle aux vertus qui y conduisent.

Quoique l'art industriel semble n'avoir en vue que le bien-être matériel et présent, il suffit de jeter les yeux sur la plupart des choses à l'usage de

Digitized by Google

la vie pour y démêler ce que l'idéal y ajoute comme pour en dissimuler la pénible destination. Alors même qu'il est impuissant à en modifier la forme dans ce qu'elle a de nécessaire, il la recouvre, il l'enjolive de détails empruntés aux objets les plus gracieux de la nature en qui se manifeste la vie secondaire, tels que la fleur, l'arbre, la liane, l'oiseau, le serpent, le cygne, l'éléphant même. Comme il se sent vivre, l'homme veut que ce qui est inanimé autour de lui, même dans le repos, semble vivre avec lui.

Mais c'est surtout dans la mode que se révèle cet insatiable besoin d'une existence toujours différente de la vie actuelle. En effet, une forme, une nuance, une combinaison nouvelle est-elle à peine éclose, qu'elle est déjà surannée et vieille le lendemain. L'esprit a beau retourner la matière de mille et mille façons, multiplier indéfiniment les contrastes, les effets, il se détache promptement d'une chose qui après tout n'est que la matière; c'est qu'à l'être intelligent il faut la possession de l'intelligence, qui seule a la vie véritable et peut seule complètement correspondre à sa nature.

Au nombre des conceptions artistiques dans lesquelles se manifeste l'idéal, pourrions-nous oublier

Digitized by Google

l'œuvre musicale, la Musique, cette symphonie de toutes les organisations vivantes et intellectuelles, cette expression harmonique de la vie individuelle dans le concert universel. Si les anciens trouvaient la musique un art tellement divin qu'ils en faisaient le constructeur de leurs cités et la base de toute civilisation, qu'en penseront les modernes chez qui cet art est porté si loin.

Si la simple mélodie, produite par une seule voix ou un seul instrument, émeut déjà si profondément que le corps soit soulevé en même temps que l'âme est plongée dans des jouissances ineffables, infinies, quels progrès n'a pas faits l'art musical moderne dans cette satisfaction donnée à l'enthousiasme ou à la rêverie, quand il a si habilement entrecroisé les motifs, varié les tons, les mesures, multiplié les instruments, en un mot fait jaillir l'harmonie de ces milliers d'instruments et de voix tantôt séparés, tantôt confondus et liés par l'unité d'accord même, alors qu'ils semblent, comme les comètes, près de sortir de leur orbite! N'est-ce pas surtout à l'audition d'une de ces compositions ravissantes qu'on se sent comme désireux de se promener parmi ces astres innombrables qui resplendissent sur nos têtes. Et si la musique est

Digitized by Google

magnifique en plein soleil ou au théâtre, ne vous paraît-elle pas bien plus éloquente en présence d'un ciel constellé; comme si toutes ses voix nous étaient apportées par les rayons de chaque astre de l'empyrée, dans le recueillement de la nuit, alors que l'ouïe n'est pas distraite par les yeux du plaisir qu'elle savoure secrètement.

On a cru pendant un certain nombre d'années que la musique ne devait être que l'accompagnatrice de la voix humaine, mais combien cette école est aujourd'hui dépassée; et n'est-il pas avéré au contraire que le cri de la passion ou la langue du sentiment sont bien autrement traduits par l'expression musicale que par la parole elle-même, si colorée qu'elle soit. C'est qu'en effet la parole a quelque chose de nécessairement arrêté, et que la musique, au contraire, ouvre devant elle un champ sans limite d'émotions; que la première s'adresse d'abord à la raison, à une science conventionnelle des sons, tandis que sa rivale pénètre de prime abord dans les profondeurs mêmes de l'être intuitif tout entier.

Après avoir indiqué plutôt que retracé l'influence de l'idéal sur les conceptions artistiques, nous la poursuivrons dans la littérature et la philosophie.

Digitized by Google

L'homme ne vit pas seulement d'aspirations, il faut que ces tendances elles-mêmes se condensent dans quelque chose de substantiel, de saisissable, tout en conservant leur idéalité. L'instrument par excellence qu'emploie notre esprit, c'est le langage; c'est par le langage que se révèle la sublime destinée de l'homme. Tous les animaux sans exception, l'homme compris, ont des cris et des cris variés pour exprimer leurs besoins, leurs désirs, leurs souffrances, cris de colère, de plaisir, cris d'amour, de paternité. Tous s'entendent, se reconnaissent, se comprennent à l'aide de ces modifications vocales; l'homme seul parle, l'homme seul lit dans son propre cerveau ses idées, se les représente, se les traduit par la voix, les associe, les compare, les unit, les sépare, en un mot, et c'est là que je veux en venir, l'homme seul ajoute un emploi supernaturel aux articulations, aux émissions vocales que tous les animaux tiennent comme lui de la nature. Sur ces bruissements plus ou moins sonores de l'animal, il fait flotter l'idée; l'idée, essence divine qui se détache pour nous de chaque émission du son; l'idée, qui est le trait caractéristique de l'homme parmi tous les animaux; l'idée, ce fluide vital de l'intelligence. Comment

Digitized by Google

croire après cela que l'homme n'est que matière, et quand tous les animaux sont frères ou germains, pourquoi lui seul se crée-t-il cet instrument matériellement inutile à sa conservation dont l'usage est le grand, le suprême exercice de sa vie entière! Et ce quelque chose qu'est-ce donc, sinon une vie idéale, superposée à l'autre, expression à la fois individuelle et collective de l'humanité, puisqu'elle est un moyen de communication de tous entre tous.

L'idéal, ne l'entendons-nous pas nous parler dans chaque mot sorti d'une bouche humaine, à travers les caractères muets de l'écriture et spécialement de l'écriture alphabétique? Qui oserait contester que dans la voix comme dans les caractères graphiques, ce ne soit l'âme qui parle à l'âme aussi éloquemment que le regard parle au regard, ou la pression d'une main amie à une autre main? L'homme intime, l'homme véritable n'est-il pas là et là seulement? Et si la matière n'est pas un nuage interposé entre chaque intelligence, qui ne sent pour emprunter ici son langage à la physique, que le corps n'est que le conducteur du fluide intellectuel! Le fluide électrique produit-il une commotion plus puissante que l'ébranlement causé à

Digitized by Google

la conscience humaine par un orateur éloquent, et si cette impression est quelquefois si entraînante, si irrésistible, n'est-ce pas parce l'âme sort en quelque sorte par tous les pores de l'orateur pour rayonner dans tous les cœurs et dans tous les esprits ?

Mais si le langage ordinaire révèle déjà dans l'homme l'existence d'une entité supérieure à la matière, cette essence quasi divine se manifeste avec une bien autre puissance dans un langage plus harmonieux, plus coloré, plus ailé, vous avez compris que je veux parler de la poésie. Quel cœur si froid ne s'est senti réchauffé, quelle organisation si épaisse, si lourde n'a été comme soulevée par les vers d'un Corneille ou d'un Racine, d'Hugo ou de Lamartine ! Et pour m'arrêter à ce dernier, quand vous lisez cette sublime méditation intitulée *la Prière*, ne vous semble-t-il pas que vous planez dans l'espace et que vous assistez comme Dieu lui-même au mouvement harmonieux de tous ces mondes qui peuplent l'infini !

Quelle profonde intuition vous trouvez de la passion dans Racine et dans Shakespeare, dans l'archange révolté de Milton, et ici je suis tellement débordé par l'ampleur de mon sujet que je dois renoncer à tout développement.

Digitized by Google

Si l'Histoire a pour mission de retracer avec une scrupuleuse fidélité les faits accomplis, qui pourrait contester que l'étude de ces mêmes faits ne soit une mine inépuisable de déductions? Où serait l'intérêt du passé s'il n'ouvrait des perspectives à la pensée sur l'avenir? Et toutes ces biographies de l'antiquité et des modernes, à quoi tendent-elles; sinon à dégager l'idéal latent que chaque personnage avait devant les yeux et qui a été, souvent à son insu, comme la clé de ses actions. Parlerons-nous du roman, cette littérature si prodigieusement développée aujourd'hui; n'y verrons-nous qu'un jeu futile de l'esprit, quand l'Académie française vient elle-même de lui ouvrir ses portes dans la personne de Jules Sandeau. Où trouverons-nous ailleurs, à des degrés divers, mieux que dans ce genre de production, toutes les idées et les aspirations de chaque conscience humaine? Vie domestique, sociale, politique, principes moraux, croyances, protestation contre toutes les oppressions résultant de l'ensemble des faits, énergique appel aux améliorations, au bien-être réalisable en ce monde ou espérable dans l'autre, le roman est sans contredit le reflet le plus fidèle de l'homme intérieur et extérieur.

Digitized by Google

Et le théâtre, ce roman en action, ce roman condensé qui met en relief les actions les plus importantes de la vie, les mouvements les plus énergiques de la passion, et la diversité des caractères dans ce qu'ils ont de plus accusé, n'a-t-il point aussi sa tendance idéaliste? Se peut-il que l'homme rie, pleure, s'attendrisse sur des faits ou personnages imaginaires, qu'il croie ou feigne de croire à des réalités mensongères, qu'il trouve un suprême délice à suivre l'enchaînement de destinées qui s'entrechoquent, et surtout à assister à ces péripéties d'existences diverses, si au fond il ne doit tirer aucun profit de sa curiosité. Ah! c'est que cette satisfaction donnée à sa curiosité, c'est pour lui une école de principes, l'occasion d'une comparaison incessante entre les instincts, les mobiles d'autrui et les siens; un appui par l'exemple pour ses bonnes ou mauvaises inclinations, une éclaircie sur le mystère de ses propres tendances et sur leur but final; mieux que cela, un phare placé aux confins de deux mondes, qui projette ses rayons d'une part sur le passé, mais plus encore de l'autre sur l'avenir. Et croyons-le bien, si l'homme éprouve un certain plaisir à se retrouver peint fidèlement, il n'est heureux que par l'espoir de découvrir une

Digitized by Google

nouvelle voie qui le conduise au bonheur: le bonheur, mot magique qui apparaît au bout de chaque idéal; le bonheur, rêve de tout ce qui songe et demande à l'avenir ce qu'a refusé le passé et entrevu la conscience.

Après avoir effleuré l'idéal en littérature, nous ne parlerons pas de l'esthétique littéraire, c'est-à-dire de cette science de la composition, qui consiste dans le choix, la convenance des expressions, l'agencement des pensées, des situations, dans le style, dans la distribution des parties d'une œuvre littéraire, dans leur juste proportion, enfin dans toutes les questions didactiques de grammaire et de rhétorique. Dire que depuis et même avant Aristote, les critiques ont poursuivi la constatation de certaines règles en littérature, et pour n'en citer qu'une seule en passant (celle des trois unités), sans que les principes qu'ils ont posés aient pu être définitivement admis comme absolus, c'est reconnaître que, là comme ailleurs, l'idéal et un idéal toujours nouveau a surgi derrière chaque théorie, sitôt qu'elle se proclamait infaillible.

Nous passerons donc à la philosophie proprement dite.

Digitized by Google

Par ce mot, philosophie, nous comprenons plus particulièrement ce qui intéresse la raison, les mœurs et la croyance. Parmi les traits principaux qui se détachent de l'intellect humain, nous distinguons la conscience de notre existence, le sentiment de la liberté, la constatation des phénomènes de la nature, la nécessité de l'ordre et enfin l'égalité des êtres de même espèce en présence de leur auteur. Prenons l'idéal de l'existence humaine. Comment, ayant constamment sous les yeux l'aspect de sa propre destruction, l'homme peut-il avoir l'idéal d'une vie future ? Pourquoi d'ailleurs celle-ci ne lui suffit-elle pas ? D'où vient cette horreur du néant, je dirai plus, comment l'homme a-t-il cette préoccupation incessante de ce qu'il deviendra ? En face de cet inconnu si accablant pour lui, quelle sera sa règle de conduite ? Deux écoles qui ont leur représentant dans tous les siècles se sont partagé le monde : le sensualisme, qui place le bonheur dans la satisfaction immédiate des sens ; l'ascétisme qui considère le corps comme le plus grand obstacle aux libres investigations de l'esprit, lequel a seul la vie réelle, indestructible ; la première plaçant la vie en deçà, la seconde au-delà de l'horizon.

Digitized by Google

La tempérance, la chasteté, l'insensibilité à la douleur, le sacrifice de la fortune, de soi-même, l'humilité, le renoncement volontaire sont l'idéal que nous retrouvons dans des proportions diverses chez tous les peuples anciens et modernes, chez les Chinois, dans Confucius, chez les Bramins, les prêtres égyptiens, chez les stoïciens, et enfin dans le chrétien, avec cette différence que chez le chrétien il prend, en raison de la tradition, un caractère expiatoire et se modèle sur un Dieu fait homme, souffrant dans son humanité pour régénérer une nature pervertie.

Donc, tandis que la plus grande partie de l'humanité cherche le bonheur dans un idéal de satisfaction physique qui se formule par la somptuosité des habillements, du logement, de la table, du comfort, comme disent les Anglais, dans les voluptés érotiques où la beauté n'est l'objet que de l'assouvissement d'un désir bestial; l'autre dédaigne ce tribut, si intelligent qu'il soit, payé à l'animalité, pour ne vivre que de l'étude et de la découverte des lois de l'univers, de la recherche des perfections divines et de l'admiration extatique de ces mêmes attributs; de la discipline de ses moindres actions et pensées, de la possession de

Digitized by Google

soi-même, en un mot, des austères délices de la Vertu. Remarquons toutefois que dans l'idéal même du sybarite, et nous le sommes tous plus ou moins, l'intelligence a repris le plus qu'elle a pu à la matière, en sublimisant, si je puis parler ainsi, les plaisirs les plus grossiers; tandis que d'un autre côté la charité chrétienne, cet amour de Dieu et des hommes, est venue attendrir l'insensibilité égoïste du faquir et l'orgueil effréné du stoïcien.

Le sentiment de la liberté congénère avec celui de l'ordre, est le principe de tout édifice politique, puisqu'au fond tout gouvernement n'est basé que sur la servitude volontaire. Jamais matière n'a donné lieu à plus de théories; or, qu'est-ce qu'une théorie, sinon le développement logique d'un idéal préconçu? — Gouvernement patriarcal, théocratique, royal, monarchie, république aristocratique, démocratique, despotisme intelligent, royauté constitutionnelle, par combien de formes politiques les peuples n'ont-ils pas passé! Et quelle collection à faire pâlir les plus intrépides légistes, d'un autre côté, de lois civiles, militaires, religieuses; que d'interprétations dans les degrés de liberté à laisser à la pensée, à la conscience, aux actes du citoyen, et quels progrès seulement depuis

Digitized by Google

l'essai tout moderne de Voltaire sur les mœurs et l'esprit des lois de Montesquieu !...

A travers les aberrations de l'esprit humain et les utopies du socialisme, n'est-ce pas l'influence d'un idéal toujours plus humanitaire qui a substitué le dogme de la fraternité à l'esclavage antique, et qui détruit même aujourd'hui le servage en Russie ?

Les efforts de notre époque pour l'extinction du paupérisme ne montrent-ils pas une certaine tendance réciproque parmi les hommes à s'entendre, à s'entr'aimer par suite d'un plus vif sentiment du devoir et du droit, par la foi en une solidarité latente se manifestant aujourd'hui dans le ton général de la presse et la diffusion de l'instruction publique ?

Niera-t-on qu'il y ait un idéal de fusion qui pousse les nations à ne plus former qu'une famille ? Sans doute les crimes contre les personnes et les propriétés sont encore très-nombreux, et cela, parce que l'idéal de la justice est altéré dans les cœurs par la soif des jouissances matérielles, pourtant on ne saurait disconvenir que la raison publique ne s'élève pour tous les peuples et surtout les peuples civilisés !...

Digitized by Google

C'est qu'en effet plus l'homme s'éclaire, plus il comprend ses devoirs, et où trouver une base au devoir, sinon dans un idéal de justice qui tire sa sanction de Dieu même ? Or, quelle place Dieu tient-il dans le phénomène intellectuel qui nous occupe ?

Ordo ducit ad Deum, a dit l'un des plus grands génies de l'Eglise et de l'humanité. Cet ordre que l'homme constate partout dans l'univers, dans les autres créatures comme en lui-même, a nécessairement une cause. Cette cause de l'univers, c'est-à-dire cette source de tout ce qui subsiste, doit être en même temps le principe régulateur de toutes choses, matière et intelligence ; telle est la double question que s'est posée de tout temps l'humanité, surtout en présence des deux inconnus d'où elle sort et où elle est destinée à rentrer. Quel plus sublime idéal l'esprit pouvait-il se proposer que la compréhension de cette nature supérieure, cause ou substance de toutes choses ?.... Comment expliquer la cause, comment expliquer la substance ?

L'homme est-il réellement libre, comme il en a la conscience, assujetti qu'il est aux phénomènes de la sensation ? — Par cela même qu'il est soumis à une puissance qui le domine, qu'il a l'expérience

Digitized by Google

de sa temporancité, n'a-t-il pas un intérêt évident à connaître la force qui le produit et celle qui doit l'emporter? Quels sont donc les caractères de cet être supérieur dont il dépend, jusqu'à quel point peut-il lui résister? Quelles lois découlent de la proclamation même de cet être, cause de tous les autres et l'homme, lui-même, en dernière analyse où va-t-il?

Tel est fort sommairement l'objectif qui s'élève au fond de toute conscience un tant soit peu méditative. Et d'un autre côté, si l'homme se sent porté à interroger d'un œil si curieux tout ce qui est en lui et hors de lui, n'est-ce pas qu'il n'y a peut-être rien qu'il ne soit destiné à connaître? Or, connaître n'est-ce point posséder? Y a-t-il une limite à cette possession? Toutes ces questions sont donc et seront éternellement présentes aux yeux des générations. Et s'il est vrai que l'expérience nous convainc tous les jours que nos devanciers ont ou mal raisonné ou envisagé incomplètement tous les phénomènes naturels, n'est-il pas clair que l'idéal de chaque chose prendra une physionomie différente ou quelque peu différente avec chaque siècle, c'est-à-dire à chaque nouveau stade de l'humanité.

Digitized by Google

Ainsi voyons-nous l'esprit humain, toute réserve faite de l'explication donnée par la Bible, après avoir senti Dieu dans l'univers par l'ordre même des phénomènes qui se succèdent, le lier d'abord à ces mêmes phénomènes, puis l'en détacher, puis l'en proclamer l'ordonnateur, ensuite la cause et finalement renouer la cause à l'effet par l'incarnation de la raison, du λογος divin.

L'existence de Dieu impliquant l'idée d'un ordre moral aussi bien que d'un ordre physique ; comme support et corollaire de cette idée, il y a dans chaque conscience de même que dans la société, un idéal de justice et de perfection qui cherche constamment à s'en dégager. Nous avons indiqué plus haut les tentatives de l'esprit humain pour réaliser cet idéal de la justice. Qu'est-ce en effet que la justice, sinon la pondération de deux droits, de notre droit à l'exercice de la vie et du droit réciproque d'autrui, de notre libre arbitre à l'égard de Dieu et du droit de Dieu sur nous, ses créatures. Toutefois, cet équilibre dans les égoïsmes, cette égalité vis-à-vis du père commun n'est qu'une vertu de nécessité et ne constitue pas la perfection morale qui lui est bien supérieure. Dieu, qui nous a donné libéralement la vie, veut qu'à son imita-

Digitized by Google

tion nous nous donnions aux autres, et c'est là peut-être le plus bel idéal de l'humanité.

Ainsi la perfection morale consiste à aller au-delà de la justice. Elle consiste également dans le perfectionnement de nos pensées et de nos actions individuelles. Qui pourrait méconnaître cet instinct, ce besoin que nous éprouvons sans cesse de nous élever au-dessus de nous-mêmes par la connaissance et par la vertu, de grandir dans le bien, de nous séparer de tout ce qui avilit ou corrompt. Notre nature, nous le sentons, est non de descendre, mais de monter. Quelque chose nous sollicite à une vie supérieure, et l'une des gloires du christianisme, à mes yeux, est d'avoir mieux répondu qu'aucune autre religion ou philosophie à cet élan de notre nature la plus intime.

Comment comprendre ce mouvement spontané de notre âme, si l'homme n'est pas un être naturellement perfectible? Qu'est-ce qu'être perfectible, si ce n'est modifier incessamment son être en vertu d'une force initiale ou adventice, conformément à un plan divin, qu'exécute fatalement l'être inconscient, et avec liberté et réflexion l'être conscient? Si, l'histoire à la main, il devient impossible de contester que l'homme ne soit un être progressif,

Digitized by Google

quel sens donnera-t-on à ses œuvres, si on n'admet pas que trouvant au fond de sa conscience le sentiment de son imperfection, il n'ait en même temps devant les yeux de son esprit un modèle, un type plus ou moins clair de l'amélioration à opérer, du perfectionnement à atteindre.

Pourquoi tous ces systèmes, depuis que le monde existe, si ce n'est parce que l'humanité, depuis qu'elle marche, n'a point encore retrouvé cet Eden qu'elle poursuit après l'avoir perdu, et dont l'image est pour elle à la fois comme un regret et une espérance ! Quelle pensée, en effet, a inspiré et inspire encore tous les jours tous ces traités d'ontologie, de psychologie, de morale, de médecine, de politique, d'économie sociale, depuis la république de Platon, l'utopie de Thomas Morus, jusqu'à l'attraction passionnelle de Fourier, etc. C'est donc que bien évidemment, malgré tant d'efforts physiques et de contention d'esprit, l'homme n'est satisfait ni de son sort matériel ni de son sort moral ; et que chaque amélioration fait naître en lui la soif d'une amélioration nouvelle.

Ne dirait-on pas, qu'en frappant ainsi tour à tour d'impuissance aux yeux de la raison comme aux perceptions du sentiment, toutes les créations

Digitized by Google

successives de l'homme, Dieu veuille, par là, lui faire sentir que lui seul a la plénitude de la perfection, et que tout ici bas n'est qu'illusion, ou plutôt, que la préparation à une existence plus splendide.

Quant à moi, je n'aurais d'autre preuve de l'existence de Dieu que ce besoin inextinguible de perfection que, comme Platon et Descartes, j'arriverais encore à lui.

Pour nous borner ici à la perfection morale, qui fait les héros, les martyrs, les saints ? n'est-ce pas cette pensée toute immatérielle que se sacrifier à la vérité, à la vertu, à l'humanité, c'est se rapprocher de Dieu; qu'être le bienfaiteur des hommes au lieu d'en être l'oppresseur et le tyran, c'est rivaliser en quelque sorte avec Dieu lui-même, en conservant son ouvrage, en conservant les enfants du père universel ?

Et quel rôle le Christ, cette incarnation de la sagesse divine, est-il venu remplir sur la terre, sinon d'imposer à l'homme le culte de la perfection, en communiqnant à nos âmes les ardeurs d'une charité sans bornes pour Dieu et pour nos semblables ? Le christianisme a été plus loin dans cette voie:

Digitized by Google

il a perfectionné les sentiments les plus doux de la nature, en leur donnant l'éternité même pour carrière. S'élevant au-dessus de l'union passagère des sexes et de la loi de reproduction, il a fait planer l'amour des âmes sur le tombeau des corps; il a divinisé la maternité dans la personne d'une vierge, type de la femme affranchie de sa fonction sensuelle, et placé en un mot l'idéal d'une autre vie dans la possession graduelle et inépuisable de l'Être infini auteur de l'univers.

Pour moi, je ne puis comprendre l'allure de l'humanité dans le temps que comme une contradiction permanente avec son organisation animale, ou plutôt je me vois forcé, je le répète, de la considérer comme la préparation à une vie supérieure, essayée par l'intelligence dans ce monde passager, pour se développer dans un autre.

La seule existence de tous ces codes religieux qui ont commencé à régir l'humanité depuis son apparition sur la terre, jointe à ce principe de perfectibilité et d'idéal que je retrouve dans toutes les consciences, est pour moi la preuve d'une destinée plus belle, et plus en harmonie avec les prémisses mêmes posées par le Créateur, dans l'économie de notre constitution physique et morale.

Digitized by Google

Le règne de l'imparfait, du caduc, du mal, sur la terre, les tortures de l'esprit impuissant à embrasser toute la vérité, les tribulations du juste opprimé, attendant sa récompense et sa délivrance du ciel, sont le corollaire de cette consolante doctrine. Toutes les poursuites des artistes dans l'expression du beau et du vrai, toutes les tentatives de perfectionnement individuel et social, tous les efforts des philosophes même les plus opposés, pour systématiser les conditions de l'existence, tous les préceptes religieux dans leur tendance à rendre hommage à la divinité, ne sont peut-être que des voies multiples, par lesquelles l'être infini rappelle sans cesse à lui l'être fini, comme à la source de toute connaissance, de tout amour et de toute félicité.

Ainsi idéal dans nos instincts, dans nos passions, idéal dans nos créations éphémères, dans nos sciences ; idéal de beauté, de vertu, de sainteté, idéal même de laideur et de méchanceté, car l'homme est libre, tout en nous résonne, *personat,* ce mot : idéal.

Pour nier l'idéal, il faut donc nier l'ordre moral tout entier, nier la création dans ses conséquences.

Digitized by Google

et ses développements, nier le libre arbitre, l'aptitude de l'homme à comprendre la vérité, la justice, le beau, toutes ces choses qui ont leur source intarissable dans les profondeurs de l'être infini, dont tout émane, à condition d'y retourner, espèce de balancement de la créature intelligente, qui en détermine à la fois la vie et la félicité.

Faites disparaître cette force impulsive des esprits et des consciences, vous enlevez à l'imagination son but, à la vertu son ressort; vous ne faites plus de l'homme qu'une machine sensitive, qu'un phénomène atomistique dans la cohésion et la dissolution des corps, au lieu d'une personne vivante et progressive se rapprochant indéfiniment de l'auteur de toutes choses.

Et d'ailleurs, si l'on interroge l'histoire, comment ne pas croire qu'il existe pour le génie une mission providentielle? Ces grands écrivains, ces grands artistes, ces grands hommes qui surgissent de siècle en siècle, que font-ils? si ce n'est de réaliser un idéal intime qui s'ignore peut-être lui-même, mais qui se traduit ensuite par leurs œuvres. Comment toutes ces brillantes individualités changent-elles la face du monde, si ce n'est parce qu'elles entraînent constamment à leur suite l'hu-

Digitized by Google

manité dans des sentiers nouveaux, parce qu'elles lui ouvrent sans cesse de nouveaux horizons en vertu de cette initiative cachée qui les pousse d'abord et pousse ensuite le monde dans le progrès!...

Donc, sans idéal, pas de perfectibilité; sans perfectibilité, pas de progrès; sans progrès, pas de grandeur pour l'homme. Et le progrès, en dernière analyse, a-t-il un terme? non, car le progrès qui est le mieux en toute chose ne saurait être le bien absolu, dernier but, but final de l'activité humaine, qui s'éteindrait du jour où elle aurait fait cette conquête.

Et, s'il nous est permis, faible mortel, d'oser sonder la pensée de Dieu dans la création de l'homme, en nous voyant tous à la fois imparfaits et perfectibles, n'en conclurons-nous pas que l'auteur de notre être a voulu nous élever graduellement et par nos mérites à une pénétration plus intelligente de ses œuvres et de lui-même.

Nous sera-t-il même défendu d'aller plus loin, lorsqu'envisageant notre action sur notre globe et sur les êtres dont il est peuplé, nous nous considèrerons comme chargés par lui de modifier, développer et perfectionner par les arts industriels et les beaux-arts, toutes les parties de ce monde

Digitized by Google

dont il a fait notre domaine temporaire, en attendant qu'il nous élève dans le gouvernement de l'univers.

Ainsi l'idéal est le levier par excellence de l'intelligence humaine, le flambeau qui, pendant tout le cours de notre existence, se montre sans cesse à l'horizon pour nous faire avancer vers ce point mystérieux qui recule toujours, le sphinx qui contient le mot de toutes les énigmes de notre destinée et la sanction de nos idées de justice, de vertu et de beauté.

A un point de vue plus humain, l'idéal est le père du progrès, car c'est lui qui se lève au-dessus de chaque invention nouvelle pour nous en faire entrevoir une supérieure. C'est le grand logicien qui déduit les conséquences les unes des autres, l'arbre gigantesque dont les ramifications se développent à l'infini, mais dont les fruits nous sont réservés pour un autre temps.

Elargissons notre définition, c'est la voix de Dieu dans chaque personnalité humaine, la corde harmonieuse, à la fois sensitive et intellectuelle qu'il fait vibrer dans toute poitrine; l'attraction mystérieuse de la créature par le Créateur, qui

Digitized by Google

par là ne sort jamais de son œuvre, tout en laissant à l'âme sa liberté.

L'idéal dans les arts n'est donc point le calque du réel, mais l'expression de ce qui est supérieur au réel, ce qui le complète parce qu'il le dépasse. C'est plus que la nature, cependant si belle, c'est la perfection entrevue à travers l'imperfection, la lumière se dégageant des ténèbres, l'esprit de la matière, la beauté du chaos et du difforme; l'unité harmonieuse de la confusion et du pêle-mêle; l'amour suprême de l'individualisme; et, s'il est encore permis d'emprunter une image à l'ancienne mythologie, c'est Ixion pressant entre ses bras le nuage qui renferme la reine des dieux symbolisant ici la vérité.

Et pour le caractériser, en finissant, en quelques mots, c'est le sentiment divin de la perfection infinie planant au-dessus de la pensée et des œuvres de l'homme.

Ainsi, pour résumer ce travail, l'Idéal c'est:

DANS LES ARTS,

L'imitation la plus parfaite possible par la forme ou la couleur, de la nature et de ses harmonies, avec la prédominance du monde intellectuel sur le monde sensible.

Digitized by Google

EN LITTÉRATURE,

Pour le langage, le style, la composition, quel qu'en soit l'objet, l'expression la plus juste de la visée la plus claire de l'intelligence, ou la plus émouvante de la passion.

EN PHILOSOPHIE,

Pour l'esprit, la connaissance la plus adéquate de la vérité en tout et sur tout. Pour le cœur, la conformité la plus absolue des actes avec les principes proclamés par la conscience comme règle de conduite.

POUR LA RELIGION,

La compréhension la moins bornée, hélas! de Dieu par la raison, la foi et l'amour!

Digitized by Google

POÉSIE.

POURQUOI L'HOMME N'EST PAS PARFAIT.

PAR M. HÉRÉ, MEMBRE RÉSIDANT.

— Pourquoi sommes-nous imparfaits ? —
Disait un jeune homme à son père ;
— Pourquoi celui qui nous a faits
A-t-il mêlé tant de misère
A la noblesse, à la grandeur
Que nous sentons dans notre cœur ?
Enfin pourquoi la sagesse éternelle
N'a-t-elle pas créé l'homme parfait comme elle ;
Serait-ce de la part de la divinité
Ou défaut de puissance, ou défaut de bonté ?
Cela pourtant ne saurait être. —

— Cela n'est pas, mon fils ; tu vas le reconnaître :
Si l'homme était créé parfait,
Il n'aurait plus aucun mérite ;
Il serait simplement tel que Dieu l'aurait fait :
Juste, bon, vertueux, de nature d'élite,

Digitized by Google

Mais n'aurait rien fait pour cela;
Être passif et nécessaire,
Comme l'astre du ciel qui verse la lumière
Est étranger aux qualités qu'il a,
Etranger tout autant à son destin suprême,
L'homme, complet dans sa grandeur,
Devrait tout à son Créateur
Et ne devrait rien à lui-même.
Mais le Créateur des humains,
Dans un but généreux et sage,
Voulut l'associer lui-même à son ouvrage.
Toutes les fois qu'un homme échappe de ses mains:
— Va, lui dit-il; j'ai mis, afin que tu choisisses,
Dans ton cœur qui m'en répondra,
Le germe des vertus et le germe des vices.
J'y joins la conscience; elle te guidera,
Si tu veux l'écouter, et tout bas te dira:
— Cette action est bonne et cette autre est mauvaise;
Fais ceci, recherche cela. —
Et si, pour que le bien te plaise,
Je le fais suivre dans ton cœur
Comme d'un parfum de bonheur;
Si l'amer remords au contraire,
Suit le mal que tu viens de faire
Comme un secret accusateur,
C'est qu'à faire le bien je veux que tout t'excite,
En te laissant pourtant ta pleine liberté;
Car c'est la liberté qui fait tout ton mérite,
C'est elle seule aussi qui fait ta dignité.

Digitized by Google

L'homme sent bien qu'en lui tout acte est volontaire;
Que, s'il fait une chose, il peut ne la pas faire;
Qu'entre le bien, le mal, il peut toujours choisir,
Et que, selon son bon plaisir,
Il est bon ou méchant. Donc il faut reconnaître
Que seul dans l'univers, l'homme est ce qu'il veut être.

Comme tu vois, mon fils, notre imperfection
Nous place au premier rang dans la création.
Pratiquons la vertu, répudions le crime;
Cherchons le bien, le bon, en tout temps, en tout lieu,
Et nous aurons compris notre destin sublime,
Et nous serons entrés dans les desseins de Dieu,
De Dieu qui par l'effet de sa bonté suprême,
Nous laisse créateurs encore après lui-même.

9 Octobre 1859.

Digitized by Google

Plusieurs Fables par le même.

LE LAPEREAU ET LE VIEUX LAPIN.

Un lapereau sur la lisière
D'un taillis où croissait le thym,
Humait le frais et la lumière
Que sur l'herbe et sur la bruyère
Versait le soleil du matin.
Tout heureux de son sort, notre jeune lapin
Broutait, trottait, frappait la terre
De ses deux pattes de derrière;
Puis s'asseyait, faisait le beau,
Des pattes de devant caressait son museau;
Puis repartait, puis s'asseyait encore.

Depuis le lever de l'aurore
Il folâtrait ainsi sur le gazon,
Lorsqu'il vit derrière un buisson
Un vieux lapin à barbe grise,
Qui s'abritant contre la brise,
Depuis l'instant de son réveil,
Tranquillement se chauffait au soleil.

Digitized by Google

C'était un fin matois, qui savait à merveille
Mettre en défaut et les bassets,
Et les renards et les lacets.
Mais quelques grains de plomb passés dans son oreille
Montraient qu'il avait vu l'ennemi d'assez près.
Fort bien portant à cela près,
Si les ans de sa course enchaînaient la vitesse,
Il avait, comme on dit, une belle vieillesse.

— Grand-père, dit le lapereau,
Quoi! vous restez couché sur l'herbe,
Tandis que le temps est superbe!
Venez brouter le thym nouveau
Et célébrer le renouveau
En gambadant par la rosée....
Excusez; je ne pensais pas
Que l'âge appesantît vos pas.
De vous blesser je n'ai pas la pensée;
Mais quand je vois tout en vous s'affaiblir,
Votre rare fourrure et votre voix cassée,
Je vous plains et me dis: C'est triste de vieillir. —

Le vieux lapin répond avec un doux sourire:
— Comme vous venez de le dire,
C'est triste de vieillir, mon cher enfant, d'accord;
Mais de ne pas vieillir, c'est bien plus triste encor.
Pour échapper à la vieillesse
Il n'est qu'un moyen sérieux,

Digitized by Google

C'est de mourir dans sa jeunesse;
Cela vous conviendrait-il mieux?
J'en doute fort; ainsi, devenez vieux,
Si le ciel le permet; ami, dans cette affaire,
Vous n'avez rien de mieux à faire.
Et puis, redoutez moins un mal qu'on exagère;
Sur mes besoins réglant mes pas,
Je marche, moi, je ne cours pas,
Mais j'arrive à mon but; c'est là le nécessaire.
Le soleil me sourit, et la splendeur des cieux
Comme aux vôtres, brille à mes yeux.
J'en jouis comme vous, et plus que vous peut-être;
Une douce chaleur pénétrant tout mon être,
Ranime mes sens paresseux.
En jouirai-je encor bien longtemps? je l'ignore;
De l'avenir nul ne sait rien.
Bien longtemps avant vous j'ai vu lever l'aurore;
Après vous quelque temps je peux la voir encore.
Mais rompons là cet entretien:
De loin j'entends la voix d'un chien,
Qui s'approche et devient de plus en plus sonore.
Je vais dans mon terrier, me cacher bel et bien.
Suivez-moi, mon enfant, ou tirez vite au large;
Évitez le danger. — L'étourdi n'en fit rien.
— J'ai le temps, — disait-il, bientôt une décharge
L'étendit mort sur le gazon.

Digitized by Google

Le vieux lapin avait raison, —
Dit-il en expirant — j'en suis la triste preuve;
Ne vieillit pas qui veut. —

Cette leçon
A la vérité n'est pas neuve,
Mais elle est toujours de saison.

Digitized by Google

L'ENFANT ET LA GLACE.

Un jeune enfant passait près d'une glace;
En s'arrêtant il se voit face à face
Avec son portrait réfléchi,
Qui devant lui s'arrête aussi.
Par hasard une large tache
Qui s'étendait sur plus d'un trait,
Se répétait dans le portrait.
L'enfant à cet aspect se fâche,
Et, s'armant d'un grand coutelas,
Va mettre la glace en éclats,
Pour la punir de gâter son visage.

La mère en cet instant survient,
Désarme l'enfant, et lui tient
Ce discours en personne sage :
— La faute n'est pas au miroir,
Mon fils, si vous avez du noir
Sur votre gentille figure;

Digitized by Google

Supprimez cette glace et tous autres témoins,
Votre noir y sera-t-il moins?
Essuyez cette tache impure
Qui défigure ainsi vos traits,
Et puis regardez-vous après;
Dans cette même glace, enfant, je vous le jure,
Vous aurez un teint pur et frais. —

Nous sommes tous enfants de la même manière;
Que le regard d'un étranger
Nous trouve des défauts, nous entrons en colère;
Ne ferions-nous pas mieux de nous en corriger?

Digitized by Google

LE JARDIN BIEN TENU.

Voyez-vous ce jardin, dont la bonne tenue
Par son ordre parfait charme d'abord la vue?
Une main diligente incessamment détruit
La plante parasite et toute herbe qui nuit,
Soutient la tige faible et bien souvent retranche
Et le rameau gourmand et la trop longue branche,
Donne un fréquent labour; et puis, quand vient le soir,
Notre bon jardinier, prenant son arrosoir,
D'une main généreuse, à chaque jeune plante
Verse en forme de pluie une onde bienfaisante.
Respirant la fraîcheur, l'air pur et le soleil,
Les légumes de choix, les fleurs, le fruit vermeil
Grossissent à souhait, et la terre fertile
Se couvre avec bonheur de toute plante utile.

Votre jeune âme, enfants, ressemble à ce jardin;
Il faut que tout d'abord une prudente main

Digitized by Google

Ote la mauvaise herbe, et fasse de la place
A la plante qui naît et qui manque d'espace.
La jeune plante alors, que ne gêne plus rien,
Prendra son libre essor et poussera très-bien,
Grâce au zèle éclairé d'un directeur habile
Qui soigne le bon plant et détruit l'inutile.

Notre âme est limitée, et, c'est un sort fatal
Qu'on ôte à la vertu tout ce qu'on donne au mal.

Digitized by Google

L'OISEAU BLESSÉ.

Un innocent oiseau hantait la compagnie
D'oiseaux pillards. Un jour, leur troupe réunie
Se jette sur un champ, y fait mille dégâts;
Mais l'homme armé de son tonnerre,
Qui les guettait à quelques pas,
En a bientôt jonché la terre.
L'oiseau blessé, qu'attendait le trépas,
Exhale ainsi sa plainte amère:
— Pourquoi me déchirer de votre plomb fatal?
Je ne vous ai fait aucun mal;
Je ne mangeais pas votre graine. —
Mais l'homme lui répond: — Cesse ta plainte vaine;
Ta faute n'est que trop certaine;
Je te trouve avec ceux qui dévastaient mes champs!
Ne te mêle pas aux méchants,
Si tu n'en veux subir la peine.

Digitized by Google

LES DEUX FLEURS DE PÊCHER.

—

Une fleur double de pêcher
Un jour dit à la fleur d'un pêcher ordinaire :
— Évitez donc de m'approcher,
Car la comparaison vous nuirait trop, ma chère !
Ma fleur seule en ferait plus de dix comme vous,
En détachant chaque pétale ;
C'est assez vous dire, entre nous,
Que vous ne pouvez pas vous croire mon égale.
— Oui, Madame, votre beauté
A bien plus d'éclat que la mienne ;
Mais il se peut que je convienne
A quelque ami de la simplicité.
Et puis, être jolie est tout votre mérite ;
Quand vous tombez, rien ne reste de vous,
Tandis qu'au sein de ma fleur plus petite
Il naît un fruit vermeil et doux,
Aussi beau que la rose, aussi parfumé qu'elle,
Un fruit d'un goût délicieux,

Digitized by Google

Digne d'une bouche immortelle,
Qui charme le palais, l'odorat et les yeux.
Vous vous vantez par trop d'un éclat inutile;
Je suis féconde, moi; vous, vous êtes stérile;
Qui donc l'emporte de nous deux?
Ainsi, cessez, ma toute belle,
Cessez de faire tant de bruit
D'une beauté qui n'est pas naturelle,
Qu'on n'obtient qu'aux dépens du fruit.

Digitized by Google

L'ENFANT ET LA CHANDELLE.

Un enfant espiègle et lutin,
En jouant selon sa coutume,
Souffle une chandelle et l'éteint;
Son père en soufflant la rallume.
— Comment! dit l'enfant tout surpris,
Mon souffle éteignit la lumière,
Tandis qu'au vôtre elle a repris!
— Mon enfant, lui répond le père,
On obtient un effet contraire
D'une cause semblable, ou qui sert ou qui nuit.
C'est ce qui se passe en notre âme;
Un léger excitant en ranime la flamme,
Mais un violent la détruit. —

Digitized by Google

Digitized by Google

APPEL AU PRINTEMPS,

PAR M. CHARLES DAUDVILLE, MEMBRE RÉSIDANT.

Enfin, avril vient de renaître!..
Mais quoi? pas un brin de lilas,
Pas d'hirondelle à ma fenêtre,
Sur nos toits toujours des frimas...
La bise encor se fait entendre:
Printemps, n'as-tu pas de remords,
Qu'ainsi tu te fasses attendre?
Printemps, cher Printemps, es-tu mort?

Et toi soleil, un froid nuage
Incessamment glace ton front;
Il te dérobe à notre hommage
Et tu supportes cet affront?
Des Hivers, ta chaleur première
A-t-elle donc subi l'effort;
N'es-tu plus le dieu de lumière ?....
Printemps, cher Printemps, es-tu mort?

Digitized by Google

Déjà plusieurs fois préparée,
La terre, accusant ta lenteur,
S'ouvre à la semence sacrée,
Qu'en suspens tient l'agriculteur.
Si tu ne lui donnes la vie,
Des vivants quel sera le sort?
Reviens, la terre t'en convie;
Printemps, cher Printemps, es-tu mort?

Le bois implore sa couronne,
Le pré, l'émail de son velours,
La vierge, un lys pour la madone,
L'oiseau, le nid de ses amours.
Tout ce qui se cherche ou qui s'aime
T'aspire, d'un égal transport,
Ton nom émeut le vieillard même!...
Printemps, cher Printemps, es-tu mort?

Vois! tout se meurt, languit, s'énerve,
Sous ce ciel noir, sans horizon,
Le poète a perdu sa verve,
L'oiseau son vol et sa chanson.
Le marasme étouffe la Bourse,
Longchamps frileux au sermon dort,
Chantilly n'a pas une course;
Printemps, cher Printemps, es-tu mort?

Digitized by Google

Mais trop vite je désespère;
L'air plus tiède s'est fait sentir :
Quelque travail latent s'opère,
La sève en bourgeons va partir.
Ainsi que de sa sépulture
Le Christ en triomphateur sort;
Ressuscite avec la nature!
Oh! non, Printemps, tu n'es pas mort!....

Digitized by Google

LE JARDIN,

SORITE. — PAR LE MÊME.

Je connais un beau jardin,
Un jardin rempli de roses,
De roses, qu'on trouve écloses,
Écloses sur son chemin.

Lorsque s'éveille la brise,
La brise prend à la fleur,
A la fleur sa vive odeur,
Sa vive odeur qui vous grise!

Ce grand peintre, le soleil,
Le soleil père de Flore,
Père de Flore, colore,
Colore tout au réveil.

Auprès de moi, le feuillage,
Le feuillage qui frémit,
Frémit au-dessus d'un nid,
D'un nid plein de babillage.

Digitized by Google

Sur la mauve et le sureau,
Sur le sureau, la lutine
Lutine, abeille butine,
Butine son doux fardeau.

Un ruisseau sort de la mousse,
De la mousse, et son glou glou,
Son glou glou chante au caillou
Au caillou sa plainte douce...

Tel est mon plus grand déduit,
Déduit, chère solitude,
Solitude, où l'habitude,
L'habitude me conduit.

Là, je laisse aller mon âme,
Mon âme au mol abandon,
Abandon, doux édredon,
Édredon, où je me pâme!...

Ne plus penser, ni sentir,
Sentir la seule nature,
La nature fraîche et pure
Pure... et qui sait compâtir!

S'oublier pour ne plus vivre,
Vivre, au moins, sans le savoir,
Savoir qu'il est un pouvoir,
Un pouvoir qui vous délivre.

Digitized by Google

Ah ! ce jardin, c'est le port,
C'est le port après l'orage,
Après l'orage, la plage,
La plage où mon cœur s'endort!....

Digitized by Google

L'ASTROLOGUE,

IMITATION LIBRE D'UNE PIÈCE DE VERS D'AGATHIAS,

EXTRAITE DE L'ANTHOLOGIE

PAR M. FÉLIX MIDY, MEMBRE RÉSIDANT.

Le vieux Jacques-Bonhomme, ayant semé son champ,
S'en alla consulter l'astrologue Gros-Jean,
Pour savoir si l'été devait être propice.
Fixant sur le lourdaud un œil plein de malice,
Jean, pour prix du conseil, exige trois écus;
Il prend son vieux grimoire, enfourche ses lunettes,
Ouvre un énorme sac tout rempli d'amulettes,
Les tourne et les retourne avec ses doigts crochus;
Puis, jouant l'inspiré, l'œil hagard, la voix sourde,
Au naïf paysan il conte cette bourde :
« Si la pluie à ton champ jamais ne fait défaut;
« S'il est fumé, sarclé, nettoyé comme il faut;
« Si l'herbe n'y croît point; si, dans le temps qu'il gèle,
« L'âpre bise du Nord n'en fend pas les sillons;
« S'il n'est pas ravagé par la trombe et la grêle;

Digitized by Google

« Si la biche qui brâme et la brebis qui bêle
« Ne broutent pas ton blé ; si les bruns papillons
« N'y logent pas le ver qui ronge la farine ;
« Si le rat, le mulot respectent la racine ;
« Si le soleil brûlant n'en grille pas la fleur,
« Et si le noir charbon n'en pourrit pas le cœur ;
« S'il n'est point desséché par l'ergot, la carie,
« Parasite qui vit de la sève tarie ;
« Si le moineau voleur n'en pille pas le grain ;
« S'il n'est pas emmiellé par un brouillard malsain ;
« Si les limaçons gris ne lui font pas la guerre ;
« Si tu ne te plains pas du ciel et de la terre,
« Sois sûr d'un bon été, d'une riche moisson ;
« Pourtant, crains la cigale et la taupe-grillon. »

— « C'est vraiment un sorcier, se dit Jacques-Bonhomme,
« Il a tout deviné ; mordié, quel habile homme ! »

Digitized by Google

UN CONVOI.

RÉCIT

PAR M. EUGÈNE GRONNIER, MEMBRE RÉSIDANT

C'était l'après-midi d'un jour d'hiver brumeux.
J'allais seul par la ville aux bruits laborieux,
M'entretenant en moi, comme un homme qui rêve,
De ces êtres aimés dont le destin s'achève,
Et cherchant en mon cœur, qui ne peut oublier,
Si nous devons les plaindre ou bien les envier.
L'oisif gardait son seuil; l'artisan à sa tâche,
Bras nus, l'œil sérieux, travaillait sans relâche.
Moi, je m'acheminais pensif, quand par hasard
J'aperçus, précédé du pieux étendard,
Un cercueil lentement porté par quatre femmes.
Deux enfants le suivaient, frêles et tendres âmes,
Pleurant de tous leurs pleurs leur mère qui n'est plus,
L'appelant, lui disant des mots du cœur venus.
Un vieillard tout courbé, que la souffrance assiége,
Composait avec eux le funèbre cortége.
Nul ami ne mêlait ses regrets à leurs pleurs.
Ils ne s'en plaignaient pas! L'homme en proie aux douleurs,

Digitized by Google

Puisant dans leur excès une grandeur virile,
Dédaigne le tribut d'une pitié stérile:
Plus sublime est son front quand ses maux sont plus grands!

D'autres près du convoi passaient indifférents;
Mais moi que poursuivait une tristesse amère,
Songeant à ce qu'avait dû souffrir cette mère,
Par instinct, par besoin, le deuil dans le regard,
J'accompagnai la bière en marchant à l'écart!....

Comme elle s'en allait sans bruit, la pauvre morte!...
Mais, me disais-je: bruit ou silence, qu'importe!
Au sortir de ces jours, par tant de vents battus,
La pompe la plus belle est celle des vertus.
Quand il fut malheureux et qu'il but goutte à goutte,
La coupe de douleur, que le plus fort redoute,
Que pourtant dans le bien rien ne le fit broncher,
C'est assez: devant Dieu l'homme peut s'approcher;
Car en nous rappelant à lui, ce Dieu demande,
Non des félicités, mais des pleurs pour offrande!

Depuis longtemps la cloche ébranlée un moment
Ne frappait plus les airs de son gémissement.
Le prêtre murmurait quelque sainte prière,
Lorsqu'enfin, à nos yeux parait le cimetière.
On entre, on s'agenouille en ce séjour de deuil;
Dans la fosse béante on descend le cercueil.

Digitized by Google

Le fossoyeur pressé, qui craint pour son salaire,
Par bonds fréquents et sourds fait retomber la terre.
Les sanglots des enfants redoublent; sans rien voir,
L'ouvrier de la Mort accomplit son devoir;
Puis ayant bien couvert la femme inanimée
Il s'en va... je le suis... une tombe est fermée!
. . . . . .
. . . . . .
Voulez-vous maintenant savoir qui dort ici?
C'est une triste histoire; écoutez, la voici:

La femme dont vos pas foulent la sépulture,
Au malheur, en naissant, fut livrée en pâture,
Et sans trève attachée au gibet de son sort,
Après trente ans de maux elle a trouvé la mort.
Orpheline, à trois ans, et de père et de mère,
Une aïeule indigente accueillit sa misère,
Mais ce faible soutien de ses funestes jours,
En lui manquant bientôt, la laissa sans secours.
Aux horreurs de la faim, dès lors abandonnée,
On vit dans les hameaux la jeune infortunée
Errer de porte en porte en demandant du pain,
Heureuse de trouver parfois un riche humain
Qui la laisse, à côté de sa fille folâtre,
Réchauffer ses pieds nus au feu si doux de l'âtre
Une moite pâleur, en vieillissant ses traits,
Révélait sur ce front qui ne riait jamais,
Du besoin dévorant les sinistres ravages.
Sans amis que le ciel, les champs et les ombrages,

Digitized by Google

N'ayant pour se vêtir que d'informes lambeaux,
On eût dit un fantôme échappé des tombeaux.
L'été sur les chemins et l'hiver dans les granges
Elle couchait, voyant dans des rêves étranges
— Triste erreur qui du moins un peu la consolait –
Sa pauvre mère en pleurs qui du ciel l'appelait
Et lui tendant les bras, sachant sa peine amère,
Disait: Ma fille, viens! n'aimes-tu plus ta mère?

Elle grandit ainsi jusqu'à l'âge où le corps
D'un travail assidu peut subir les efforts.
De ses privations elle allait voir le terme.
Un laboureur du lieu la reçut dans sa ferme.
Ce que le cœur humain contient de bon vouloir,
D'ardeur, de dévouement sans réserve au devoir,
Elle le déploya, jalouse d'être utile,
Dans ces jours d'une vie occupée et tranquille.
Elle eut vingt ans. Son cœur pour la première fois
Parla. D'un ouvrier honnête elle fit choix.
Par la religion leur union bénie
Compta quelques moments d'une joie infinie;
Mais le bonheur du monde est pareil à l'éclair
Qui s'éteint aussitôt qu'il sillonne l'éther.
La maladie un jour entra dans leur demeure.
La misère était là qui n'attendait que l'heure
De venir à son tour s'asseoir à leur foyer.
— Ce sont deux sœurs qu'on voit souvent se coudoyer! —
Le mari consumé par un an de souffrance,
Dans la paix de la mort trouva sa délivrance.

Digitized by Google

Elle que le malheur se plaisait à meurtrir,
Sentit bien que pour elle aussi c'était mourir.
Dès lors s'évanouit pour toujours de sa vie
La seule illusion qui l'eût jamais ravie.
Deux enfants étaient nés de cet hymen d'un jour.
Sur eux se concentra, plus profond, son amour.
Depuis longtemps déjà le besoin sombre et pâle
Exerçait au logis sa puissance fatale.
Argent, meubles, crédit, tout s'en était allé,
Et la maison avait cet aspect désolé
Des choses que bientôt engloutira l'abîme!

C'est alors qu'elle fut vraiment grande et sublime,
Cette femme au cœur fier, dans le duel à mort
Qu'elle allait engager seule contre le sort.
Mère, elle se sentit ce courage fébrile
Qui donne à la plus faible une force virile.
Désormais le travail, son unique recours,
Exigea d'elle autant de veilles que de jours.
Mais toute force humaine a ses bornes tracées
Que le plus vertueux n'a jamais dépassées.
La lutte dura peu; le destin l'emporta
Sur la femme au cœur fort que rien ne rebuta,
Hélas! et sur la mère, humble crucifiée,
Qui pour ses orphelins s'était sacrifiée
Jusqu'à souffrir pour eux et le froid et la faim,
—Car bien des jours passaient sans chauffage et sans pain,—

Digitized by Google

Et mourait sans savoir, angoisse plus cruelle !
Ce que tous deux allaient devenir après elle !...
. . . . . .
. . . . . .
Et je me dis : la vie est pleine de douleurs ;
Les fronts y sont baignés de sanglantes sueurs.
Mon Dieu ! trouvent-ils donc un jour leur récompense
Ceux qui passent ainsi, voilés, en ta présence ?
Sans doute que changeant leur amertume en miel
Le plus pauvre ici-bas est le plus riche au ciel !

Digitized by Google

LA MÉSAVENTURE
DU POËTE CHATEAUBRUN,

SCÈNE TRAGI-COMIQUE,

PAR M. EUGÈNE MAGNE, ANCIEN MEMBRE RÉSIDANT.

Personnages: CHATEAUBRUN, poëte dramatique,
L'ÉVEILLÉ, son domestique.

(La scène est à Paris, dans les appartements du poëte.)

CHATEAUBRUN (à son lever.)

Pour mes regards charmés, toujours d'un air riant
L'aurore aux doigts de rose entrouvre l'Orient;
Que la Grèce me plaît aux rives de la Seine!
Le théâtre français encourage ma veine;
Hécube à Dumesnil doit un puissant regard,
Clairon jouant Cassandre est sublime en son art,
Et Gaussin fait pleurer sous les traits d'Andromaque.

L'ÉVEILLÉ (lui présentant un fauteuil).

Monsieur de Châteaubrun, si j'étais chef de claque,
Vos *Troyennes,* ce soir, obtiendraient des bravos...

Digitized by Google

CHATEAUBRUN.

Silence, l'Éveillé, toujours hors de propos
Te mêlant d'applaudir, tu nuis à la victoire.

L'ÉVEILLÉ.

J'entretiens, à mon sens, le feu de l'auditoire.

CHATEAUBRUN.

Le feu, le feu, tais-toi, tu n'es qu'un sot; les pleurs,
Les pleurs que font couler les tragiques douleurs,
Le trouble au fond de l'âme et la scène inouïe
Où j'ai vu Pompadour tremblante, évanouïe,
Parlent plus haut, je pense, et plus éloquemment
Que ce tumulte où jure un applaudissement.
Ton parterre est léger.

L'ÉVEILLÉ.

Mon Dieu! comme la France...

CHATEAUBRUN.

Salut! grand philosophe, au moins en espérance!
Veille à mon déjeûner : côtelette de veau,
Toujours en papillote et se fondant en eau;
Tiens, va m'entretenir le feu de la cuisine,
Ah! j'oubliais!... ton zèle... attends... oui, je devine,
Prends cette bourse, allons! tu refuses?... Ma foi,
Je ne te savais pas plus généreux que moi!
Prends, nigaud, je le veux.

L'ÉVEILLÉ.

S'il le faut pour vous plaire,
J'obéis, je craindrais de vous mettre en colère...

Digitized by Google

Comme vous le seriez, si quelque trait jaloux
Partait d'un fin critique et s'adressait à vous ?...

CHATEAUBRUN.

Pour mon *Astyanax*, j'espérais plus de gloire,
Mais de mon *Philoctète*, on garde la mémoire,
La censure est honnête avec d'honnêtes gens,
Pour moi la Harpe et Grimm se montrent indulgents;
Un triomphe me plaît, mais je sais, dans la vie
Faire une large part à la philosophie,
Et quoique tout rimeur soit prompt à s'emporter,
J'aime que l'on me juge au lieu de me flatter.

L'ÉVEILLÉ.

L'Académie est bonne et vous sera fidèle...

CHATEAUBRUN.

Que veux-tu dire ?

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! rien : la cuisine m'appelle.

CHATEAUBRUN.

Le théâtre, à ton gré ?...

L'ÉVEILLÉ.

Moi ? je ne suis qu'un sot.

CHATEAUBRUN.

Parle...

L'ÉVEILLÉ.

Vous l'avez dit, je ne dois souffler mot.

CHATEAUBRUN.

Ce soir, une cabale, et demain un orage,
Est-ce là le mystère ?.. — Il ne dit rien. — J'enrage.

L'ÉVEILLÉ.

Qui ? vous ? un philosophe ?

Digitized by Google

CHATEAUBRUN.

Il est vrai, calmons-nous.

L'ÉVEILLÉ.

Si le parterre était aussi sage que vous !...

CHATEAUBRUN.

Que se passait-il donc, hier soir, au parterre ?

L'ÉVEILLÉ.

Les uns s'entretenaient de Monsieur de Voltaire. .

CHATEAUBRUN.

Et les autres ?

L'ÉVEILLÉ.

Vantaient Monsieur de Crébillon.

CHATEAUBRUN.

Et puis ?

L'ÉVEILLÉ.

Et puis ?...

CHATEAUBRUN.

Sans doute.

L'ÉVEILLÉ.

Ah ! le beau papillon
Qui vient en voltigeant d'entrer par la fenêtre.

CHATEAUBRUN.

Je t'y jette, maraud.

L'ÉVEILLÉ.

Rajustez-vous, mon maître.

Digitized by Google

CHATEAUBRUN.

Donne-moi ma perruque aux ailes de pigeon,
Ma tabatière d'or et ma canne de jonc...
Je vais savoir bientôt ce que tu veux me taire.

L'ÉVEILLÉ.

Ah ! je viens de pousser votre fauteuil-Voltaire
Contre votre portrait tout frais de l'autre jour.

CHATEAUBRUN.

Malheureux ! un pastel de Quentin de Latour !

L'ÉVEILLÉ.

Comme il ressemblerait si vous daigniez sourire !

CHATEAUBRUN.

Voyons ce qu'au parterre on ne craint pas de dire ?

L'ÉVEILLÉ.

On dit que les vieillards enclins à vous prôner,
Vous les aviez, hier, invités à dîner,
Que par reconnaissance ils battent la campagne
Et font monter l'éloge au niveau du champagne ;
On dit que votre pièce est un pauvre dessin
Caché par Dumesnil et Clairon et Gaussin.

CHATEAUBRUN.

Quel est l'impertinent qui tenait ce langage ?

L'ÉVEILLÉ.

Un jouvenceau tout pâle, à l'imberbe visage,
Au front mélancolique, au regard soucieux,
Et que j'ai pris d'abord pour un sot envieux.

Digitized by Google

CHATEAUBRUN.

Et chacun l'écoutait?

L'ÉVEILLÉ.

Tous paraissaient le croire;
Tous même, il m'en souvient, comparaient votre gloire
A ces hauts peupliers qui jettent un vain bruit
Et dont les grands rameaux ne portent point de fruit;
Vos titres leur semblaient fleurs mourantes sur l'arbre,
Lettres d'or que la pluie efface sur le marbre;
Des paumes de nos mains l'éclatante vigueur
Amenait sur leur lèvre un sourire moqueur;
Puis, bientôt, animés d'une vive énergie,
Ils faisaient le procès à la mythologie.
Un style, disaient-ils, tout moderne et chrétien,
Ne peut qu'estropier l'art antique et païen!
On a vu se faner les roses de l'aurore,
Les épis de Cérès, la corbeille de Flore;
Cupidon a grandi; Phébé n'est qu'un flambeau,
Sans char et sans coursiers le soleil est plus beau;
Neptune a disparu, Pluton meurt à la peine,
Les Nymphes ont vieilli sur leur fraîche fontaine;
Mercure entre nos mains dépose son bilan;
La défroque de Mars est vendue à l'encan;
Bacchus est ivre-mort au fond des tonneaux vides;
Vénus a mis du fard, les Grâces ont des rides;
Les Neuf-Sœurs ont perdu leur chant mélodieux,
Le Parnasse est sans lyre et l'Olympe sans dieux!

Digitized by Google

CHATEAUBRUN.

Gracieux souvenirs des fables de la Grèce,
En vain le fol orgueil d'une aveugle jeunesse
Vous ternit en passant, comme un souffle au miroir,
Écoute, l'Éveillé, — du fond de ce tiroir,
Sors mon meilleur ouvrage...

L'ÉVEILLÉ (à part).

Avalons la couleuvre !...

(A Chateaubrun).

Dans un tiroir ouvert, vous laissiez un chef-d'œuvre ?...

CHATEAUBRUN.

Deux énormes cahiers, un épais manuscrit,
Un *Ajax !*

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur...

CHATEAUBRUN.

Hein ?... Tu restes interdit,
Immobile ?...

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur...

CHATEAUBRUN.

Quelles sottes grimaces ?

L'ÉVEILLÉ.

Je ne connaissais pas ces vieilles paperasses,
Et c'est avec cela qu'au-dessus du charbon,
J'enveloppais le veau que vous trouviez si bon !

Digitized by Google

CHATEAUBRUN.

Oh ! quel nom te donner, valet trois fois stupide,
Assassin de Sophocle, et bourreau d'Euripide ?
Comment te châtier dans ce paisible lieu,
Naïf incendiaire au trop vulgaire feu,
Traître inintelligent, qui, pour ma tragédie
Des flammes d'Ilion as fait la parodie ?...

L'ÉVEILLÉ.

Que ne l'enfermiez-vous comme on enferme l'or !

CHATEAUBRUN.

Ce tiroir contenait une *Antigone* encor ?

L'ÉVEILLÉ.

Il ne contient plus rien.

CHATEAUBRUN.

Si le Dieu du tonnerre,
Aimait encore les Grecs, tu rentrerais en terre !

L'ÉVEILLÉ (s'éloignant).

C'est le dernier feuillet qui sert pour ce matin.

CHATEAUBRUN.

O fortune jalouse, ô bizarre destin !
Tant de nobles labeurs, le fruit de tant de veilles...
La graisse qui de loin pétille à mes oreilles,
En efface à l'instant, le dernier souvenir,
Et résout en fumée une gloire à venir;
Maintenant, mon espoir, mon rêve, ma marotte,
C'est une côtelette avec sa papillote !...

Digitized by Google

L'ÉVEILLÉ (reparaissant avec la côtelette).

Ah ! Monsieur, chassez-moi !... Par ma témérité,
J'ai volé ses plaisirs à la postérité.

CHATEAUBRUN (à table).

Je déjeûne : oublions l'*Ajax* et *l'Antigone ;*
Je ne m'en dédis pas : la côtelette est bonne !

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ENFANTS AU PRINTEMPS,

PAR M. JOACHIM MALÉZIEUX, MEMBRE CORRESPONDANT.

Tout revit, resplendit, et semble nous sourire;
La poitrine s'étend, librement on respire;
La gaîté nous revient; l'on n'a plus sous les yeux
Tous ces pauvres enfants peu vêtus et frileux,
Mornes, ayant besoin, hélas! de tant de choses!
De vêtements, de pain, de caresses, de roses,
D'ombre sous les halliers, d'espace, d'air, de chants,
Et de jeux animés, salutaires, bruyants.

Tout revit, tout s'anime; et Flore à nos fenêtres
Reparaît et répand mille parfums champêtres;
Une atmosphère douce, en dilatant nos cœurs,
Invite à prendre l'air sous les arbres en fleurs.
Le gazon chatoyant étale sa parure,
Et les petits oiseaux animent la nature;
De leurs chants variés on entend les doux sons;
Les poètes aussi reprennent leurs chansons.

Digitized by Google

Puisque je veux chanter, enfants, allons ensemble;
Mon cœur, plus sérieux, à votre cœur ressemble:
J'aime votre plaisir et si vif et si pur;
Oui, j'aime vos ébats sous le beau ciel d'azur.
Allons, car la gaîté, mes blondes têtes chères,
M'est, avec le soleil et les fleurs printanières,
Revenue; oh! voyez! je suis plus gai que vous!
Allons, mes chers enfants, dans les champs courons tous!

Il fait si beau! là-bas, auprès d'une clairière,
Voyez, droit devant nous, s'élève une barrière;
Celui qui le premier saura la dépasser,
Je lui promets pour prix sur la joue un baiser.
Oh! les voilà partis! — Age au bonheur suprême!
Heureux le père aussi, puisqu'ici bas il aime. —
Ils ont atteint le but; et, dans sa folle ardeur,
L'aîné de mes garçons se proclame vainqueur.
Mais en rendant le prix faisons la part des âges:
Les grands sur les petits avaient trop d'avantages,
Et donnons à chacun le doux baiser promis:
Là comme à leur école ils auront tous un prix.
Gardons-nous de troubler leur enfantine joie.
De leur voyage à faire adoucissons la voie;
Qu'ils ignorent longtemps qu'ils sont dans un chemin
Superbe à l'origine et sombre avant la fin.
Hélas! tous leurs beaux jours doivent se charger d'ombre,
De tribulations et de soucis sans nombre;

Digitized by Google

Leurs jeux se changeront en des soins assidus,
Et leurs sentiers riants en des chemins ardus.
Le bonheur n'a qu'un temps, celui de l'ignorance,
— Et l'on n'ignore guère au-delà de l'enfance; —
Laissons-les dans la joie ensemble gambader,
Rions d'une culbute au lieu de les gronder.
Amusez-vous, enfants, oh! soyez de votre âge;
Je plains bien le marmot qui joue au personnage,
Car la réflexion chasse les jeux, les ris;
Et puis vous songerez bien assez tôt, mes fils.
En attendant que votre insouciance douce
Souvent s'épanouisse entière sur la mousse!
Et si vous déchirez vos hardes aux genoux,
Qu'importe? je l'ai fait jadis tout comme vous.
Car je fus jeune aussi, moi qui suis votre père;
J'ai le long des chemins couru dans la poussière,
Et j'ai cueilli les fleurs des champs et des ruisseaux,
Et malheureusement pris les nids des oiseaux. —
C'était bien mal vraiment, — je le regrette encore.
Ces méfaits, voyez-vous, brunissent notre aurore.
Ah! ne m'imitez pas, en cela, mes enfants,
Et soyez sans reproche afin d'être contents.

Je rêve le bonheur au sein de ma famille,
Ce but à mon esprit, ainsi qu'un phare brille;
Pour arriver à lui, je fais tous mes efforts;
Car la paix du foyer est le meilleur des ports!
A travers les périls, d'autres iront sur l'onde
Chercher au loin des biens pour vivre dans ce monde;

Digitized by Google

Ils sacrifieront tout pour amasser de l'or!
Je suis plus riche qu'eux et n'ai point de trésor.
Pasteur de mon troupeau, les soins que je lui donne
Le mettent dans la voie où la vertu rayonne,
Excitent sa gaieté, pure, chemin faisant,
Et le mènent intact aux pieds du Tout-Puissant.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE (1859),

PAR M. GUSTAVE DEMOULIN, MEMBRE RÉSIDANT.

MESSIEURS,

Aujourd'hui que la publicité est prompte et facile, que la librairie et le journalisme tendent une main complaisante à tous les talents, aujourd'hui que l'on peut acquérir à bon marché une certaine notoriété, sinon la gloire, les concours de poésie perdent leur ancien caractère et ne doivent plus se proposer de susciter de grandes vocations ni de révéler des chefs-d'œuvre. Ils ne peuvent guère avoir d'autre but que de servir de contrôle aux aptitudes indécises qui, au moment

Digitized by Google

d'affronter le public, veulent en appeler à l'expérience et à la bonne foi de conseillers supposés compétents.

Combien de jeunes gens modestes, n'ayant foi ni en leurs espérances, ni en l'approbation bienveillante de leurs amis, désirent subir près de juges désintéressés une épreuve plus ou moins décisive qui ne les fait entrer dans le monde littéraire qu'avec un titre officieux et humble, mais qui leur donne au moins la satisfaction de penser qu'ils ne s'y sont point fourvoyés comme tant de médiocrités affligeantes.

En effet, il y a dans l'institution des concours académiques des avantages que doivent apprécier ces esprits timides. L'auteur se présente devant le tribunal qu'il a pu connaître et choisir, voilé par l'anonyme, et la devise adoptée par lui ne le dénonce jamais qu'aux juges favorables qui doivent proclamer son succès. Le concurrent moins heureux écoute incognito la sentence qui lui est contraire, et profite, s'il y a lieu, des conseils dont n'a pas à souffrir sa vanité, si chatouilleuse en pareil cas; d'ailleurs, s'il doute du bien jugé, il peut en appeler à une autre académie qui, pas plus que la première, ne statuera en dernier res-

Digitized by Google

sort, et lui laissera toujours la ressource des causes perdues, le droit d'appel au peuple, c'est-à-dire au public.

Pour remplir avec conscience notre mission ainsi déterminée, il faut que nos jugements soient formulés sincèrement et sérieusement; il faut justifier notre décision dans des considérants sévères, et répondre ainsi aux vues que nous devons supposer aux concurrents.

Il est facile de le voir par ce qui précède, nos exigences sont modestes; nous n'avons pas la prétention de voir surgir à notre appel un de ces génies qui changent le sens poétique de leur époque et renouvellent l'art. Nous demandons simplement de contribuer, dans la mesure de notre pouvoir, à encourager l'étude des lettres et à entretenir le goût de la poésie. Sans doute, nous sommes les premiers à le reconnaître, l'influence des académies n'est point considérable, les travaux qu'elles provoquent et qu'elles accueillent sont presque toujours dépourvus d'originalité et appartiennent aux trois ou quatre écoles qui dominent dans la littérature française. Mais a-t-on le droit de s'en plaindre? L'originalité est-elle donc si facile et si commune? Combien chaque siècle et chaque peuple

Digitized by Google

comptent-ils d'écrivains vraiment originaux ? Même parmi ceux que la renommée consacre, combien de poètes n'ont fait que s'approprier, à l'aide de procédés personnels, l'héritage légué par le passé et les richesses empruntées aux idées, aux mœurs et au goût de leur époque ? A part quelques puissantes individualités, personne n'échappe au rayonnement constant et réciproque des esprits. Tout se mêle, tout se confond dans l'invention poétique ; des ruisseaux et des fleuves qui finissent par y perdre leurs noms, apportent incessamment au fonds commun leur tribut d'inspirations ; incessamment aussi chacun y puise, sans s'inquiéter de la source : et ceux-là même qui se vantent dans leur légitime orgueil d'avoir un verre et de ne boire que dans leur verre, y boivent souvent, mêlée à leur propre inspiration, l'inspiration de Victor Hugo et de Byron.

Ne condamnons pourtant pas cet amour du nouveau, cette foi en l'inconnu qui tourmentent les artistes inquiets et blasés. Ne réprouvons pas les tentatives qui, en dépit d'un dessein préconçu, promènent nos modernes chercheurs d'esprit dans tous les sentiers battus par les trouvères anciens. Soyons assez sages pour applaudir, tout en restant de

Digitized by Google

notre temps, au beau et au vrai partout où ils se trouvent. Ne rougissons point de cet éclectisme qui, sans altérer nos aspirations intimes et individuelles, nous permet de changer de point de vue et de varier l'angle sous lequel nous admirons les génies les plus divers : les anciens et les modernes, Shakespeare et Racine, Dante et Lafontaine, et toute la pléïade de notre siècle : Hugo et Lamartine, Musset et Barbier, Béranger et Sainte-Beuve, Laprade et Brizeux, et les ciseleurs de la strophe, et les lapidaires du sonnet. Ne refusons pas, même aux heureux disciples de ces poètes, le rang qu'ils doivent occuper à côté de leurs maîtres. Faut-il, parce qu'on préfère l'école de Venise ou l'école de Florence, nier l'école de Bologne ? Heureuse encore la ville qui, à mi-chemin de ces deux centres de la grande peinture, en a subi la double influence. Dira-t-on que l'accouplement de principes de différentes natures a frappé de stérilité les productions qui en sont sorties ? Cela est vrai. Mais tout critique de bonne foi n'en admire pas moins *Le Guide*, et regarde même avec complaisance son œuvre efféminée encore sous le pinceau d'*Elisabeth Sirani*.

Ce qui ne signifie nullement que nous prenons

Digitized by Google

la défense du postiche servile ; rien de plus mauvais que l'imitation de parti pris ; et nous condamnons de toutes nos forces le procédé suivi dans certaine école, réputée classique, et qui consiste à reproduire indéfiniment comme dans une suite de miroirs graduellement éloignés, l'image toujours plus pâlie des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres.

Nous réclamons pour la poésie le privilége dont jouissent depuis longtemps les autres arts; on rend hommage en même temps à Rossini et à Meyerbeer, à Ingres et à Delacroix, pourquoi n'applaudirait-pas à tous les talents et à toutes les voix qui empruntent leur inspiration et leurs sentiments à la vraie poésie ?

Ainsi, de quelque part qu'il vienne, tout talent sincère sera bien accueilli par nous, pourvu qu'il nous présente une œuvre saine, réunissant à un certain degré le sentiment moral et le sens poétique.

Nous n'avons pas eu cette fois la bonne fortune de rencontrer dans les cinq envois qui nous ont été faits un seul ouvrage que nous puissions adopter et louer sans restriction ; mais nous ne regrettons pas d'avoir donné aux concurrents l'occasion d'exer-

Digitized by Google

cer sur un sujet élevé un talent qui ne peut manquer de grandir et de se fortifier.

La modeste distinction que vous accordez à l'un d'eux nous console et nous fait espérer qu'elle sera du côté du lauréat comme du vôtre un engagement et une promesse pour l'avenir.

J'aborde enfin le compte-rendu du concours.

Le numéro 1, qui porte pour épigraphe : *non fecit taliter omeri natione,* ne donne que trente-six vers où le sujet est à peine effleuré : l'Éternel, abaissant son regard vers le monde, et ne voyant de toute part que l'esclavage, le crime et l'horreur, frémit et commande à la France de mettre un terme à ces malheurs. L'auteur prend aussitôt la parole et félicite la France de sa mission. Les vers n'ont point de caractère particulier ; ils se contentent d'être prosodiques.

L'épigraphe qui désigne le numéro 2 est empruntée à M. Albert Aubert : *L'esprit français accomplit de nos jours un grand travail ; il se fertilise, il se développe de toutes parts.....* L'auteur a suivi une voie tout opposée à celle du précédent ; il s'est étendu outre mesure en dehors du sujet.

Au lieu de se borner à *célébrer* le génie civilisa-

Digitized by Google

teur de la France, il s'égare dans un développement historique.

« *Depuis Sémiramis et depuis Alexandre* » en remontant incidemment à Nemrod et à Assus, il esquisse, en arrêtant sans nécessité plusieurs traits épisodiques, l'histoire de la Grèce et de Rome. Il raconte la naissance du Christ et l'invasion des barbares. Le préambule qui tient plus des deux tiers de son poème languit dans le récit; il dit pourtant quelque part:

« Ce n'est pas un récit qu'il faudrait, c'est une ode. » L'auteur perd souvent de vue le plan qu'il avait adopté et dont on trouve çà et là quelques traces, sans pourtant pouvoir saisir les rapports qui devaient unir les parties. Dans plusieurs passages même, les pensées ne semblent se succéder que pour se démentir.

Le génie civilisateur de la France est à peine indiqué. Est-il, comme l'auteur paraît le croire, dans *les merveilleux produits du commerce et des arts,* dans les *riches bazars,* dans les *vastes musées,* dans les *chemins de fer,* dans la *télégraphie électrique* et dans la *galvanoplastie?* Il n'y a là presque rien qui appartienne en propre à la France. Tout

Digitized by Google

le monde sait que si notre pays a largement contribué au grand mouvement du progrès scientifique, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et les États-Unis peuvent en revendiquer aussi leur part; et il serait bien difficile en ce temps de rapide et facile communication, de déterminer d'une façon précise le lot de chaque peuple dans l'échange universel des découvertes modernes.

Le génie civilisateur de la France est-il dans *l'impulsion donnée qui anime, entraîne, enflamme l'artisan, le poète et le littérateur?* c'est possible, mais qui oserait affirmer *qu'aujourd'hui la langue s'épure et reprend sa couleur, et nous ramène aux beaux jours de Boileau, de Malherbe, que maint auteur se révèle et va grossir la gerbe des illustres talents qu'en France on applaudit.*

A une époque où notre littérature a changé ses mœurs, sinon son essence, en transfusant dans son propre sang la sève puissante des poètes du Nord, on ne peut plus se contenter d'indiquer l'influence littéraire de la France sans la justifier par des considérations particulières.

Enfin le génie civilisateur de la France est-il *dans les nouveaux squares de Paris* imités de Lon-

Digitized by Google

dres? *dans la colonne Vendôme,* si singulièrement renouvelée des Romains ?

Vous le voyez, Messieurs, le sujet n'a pas été beaucoup plus développé dans ce poème de cinq cents vers que dans les neuf stances du numéro 1.

Nous ne nous plaignons pas que le sujet ait été traité dans d'autres vues que celles de la société; nous nous plaignons seulement que le sujet n'ait pas été traité. Nous sommes tous du même avis: dans un concours de poésie, il faut laisser une grande latitude à l'inspiration et au caractère personnels; mais encore faut-il que le sujet, le mot donné, soit entendu ou compris.

La forme du poème qui nous occupe n'est pas assez remarquable pour valoir à elle seule une récompense. Le vers est facile et abondant; mais il a le défaut de cette qualité, il est souvent mou et parfois négligé. Nous ne comptons pas, bien entendu, comme négligence, les erreurs nombreuses commises évidemment par un copiste dont le travail n'a pas été revu.

Le sujet donné a été vraiment la cause et l'occasion de la pièce de vers ayant pour épigraphe: *Gesta Dei per Francas*, et portant le numéro 3. On n'y trouve point de remplissages, ni de ces par-

Digitized by Google

ties hors d'œuvre qui nuisent à l'ordonnance générale sans jamais justifier la prétention de varier la ligne et d'ajouter à la couleur.

Mais cette pièce n'a guère d'autres mérites: elle manque de plan; les idées restent sans lien; l'inspiration n'a donné que deux ou trois vers qu'un travail patient n'a pas su enchâsser. La pensée, au lieu d'être scandée et rhythmée, est saccadée. Les vers, accouplés violemment par la rime, se regimbent contre un joug qui n'est pas fait pour eux. L'auteur se contente trop de l'à peu près que lui donnent ses premiers efforts; il n'est pas assez sévère pour lui-même.

La poésie, et nous entendons la poésie qui se formule en vers, même quand elle naît de l'inspiration, ne jaillit pas toujours du cerveau tout armée et vêtue de sa forme splendide; il faut bien souvent que les plus grands génies descendent du haut de leur enthousiasme pour faire le métier de fourbisseur afin de polir et repolir leurs sublimes ébauches.

Nous comprenons qu'on fasse des esquisses en poésie comme on fait des cartons en peinture, mais à la condition cette fois qu'on ne nous montre que le tableau.

Digitized by Google

L'auteur du numéro 4 ayant pour épigraphe un vers de Béranger:

« Reine du monde, ô France, ô ma patrie! »

a pris la forme de l'ode et a choisi le rhythme préféré par J.-B. Rousseau et Lefranc de Pompignan, rhythme qui, peut-être, comporte le mieux les élans lyriques, mais qui convient aussi parfaitement aux sentiments convenus et à l'enthousiasme à froid. L'auteur a beau vouloir dissimuler son procédé en supprimant de sa ponctuation les points exclamatifs: ses apostrophes et ses interjections se révèlent partout. Il y a dans cette pièce de vers trop de vague; les pensées sont incertaines, et par conséquent les expressions sont indécises.

Presque toutes les strophes contiennent des négligences ou des fautes de prosodie. Cependant, que l'auteur arrive par l'étude et l'attention à une plus grande puissance méditative, et il atteindra son but.

Nous citons, pour vous donner une idée de cette ode, la strophe la plus pleine et la meilleure, elle s'adresse à la France:

« C'est toi qui gravis la première
» Jusqu'aux sommets inexplorés

Digitized by Google

» Où quelque lointaine lumière
» Trahit des progrès ignorés.
» Jaloux de trop promptes conquêtes,
» En vain sous l'aile des tempêtes
» Le temps veut cacher ses secrets ;
» Comme l'aigle au cœur intrépide,
» Tu braves la foudre homicide
» Pour voir le grand jour de plus près. »

Ces quatre manuscrits ont été éliminés au premier examen par le jury comme ne réunissant point les qualités exigées. Le seul qui ait été soumis à la discussion est le numéro 5, portant deux épigraphes empruntées à M. de Lamartine.

« *Il y avait alors, il y aura toujours dans le* » *caractère français quelque chose de plus puissant* » *que les armes de la France, de plus lumineux que* » *son éclat, c'est sa chaleur, c'est sa communicabilité* » *pénétrante, c'est l'attrait qu'il ressent et qu'il ins-* » *pire en Europe.....* »

« *Quand la Providence veut qu'une idée embrase* » *le monde, elle l'allume dans le cœur d'un Fran-* » *çais.....* »

La majorité de la commission a signalé dans cette pièce des imperfections, peut-être rendues plus apparentes par les qualités unanimement reconnues,

Digitized by Google

et n'a en conséquence accordé à l'auteur qu'une mention honorable.

En vertu des principes que nous exposions plus haut, nous résumerons ici les observations critiques faites par les membres du jury.

Le sujet n'a pas été pris d'assez haut, le côté moral et philosophique y est négligé. L'auteur, homme de son temps avant tout, n'est point sorti du cercle des actualités. Vous le pouvez voir par l'analyse brève mais complète que nous donnons ici.

Le préambule, apostrophe à Silvio Pellico et aux victimes du Spielberg, célèbre la guerre d'Italie; les strophes suivantes montrent l'influence française pénétrant partout : à Rome, où elle s'installe avec nos soldats; en Chine, où elle escalade la fameuse muraille avec nos diplomates; en Russie, où elle s'étend par nos victoires de Crimée; chez les sauvages, où elle lutte avec nos missionnaires.

Les derniers vers exaltent le percement de l'Isthme de Suez, les puits artésiens de l'Algérie, les défrichements de la Sologne, les embellissements de Paris; et enfin, pour terminer, le décret qui ouvre au buste de Humboldt le musée de Versailles. Rien de plus. Nous reprochons donc à cette œuvre de

Digitized by Google

trop ressembler aux pièces de circonstance qui s'improvisent pour les besoins du journalisme.

La forme s'est ressentie de cette précipitation de l'auteur qui a voulu prendre le pas des événements. Le style, un peu tourmenté, est resté trouble; les idées n'ont pas eu le temps de se grouper; elles ne se sont pas toujours bien formées ni bien formulées; elles ont enfin, pour continuer la comparaison, gardé parfois la structure confuse des cristallisations hâtives. Le lecteur est arrêté et surpris souvent par les ressauts des tours elliptiques et par le manque de rapports entre les termes d'une même pensée ou d'un même sentiment. L'auteur, par exemple, va jusqu'à dire que *des liens sont un calvaire*, qu'un *trait d'union est un gigantesque portique.*

J'en ai fini avec la critique et je suis heureux de n'avoir plus à parler que des qualités qui ont fait décerner une récompense à cette pièce de vers.

L'auteur a le sentiment de l'inspiration lyrique; il a la perception des exigences qui règlent absolument les conditions matérielles de la poésie versifiée: qu'il apporte plus de soin dans l'exécution et il nous prouvera mieux qu'il a l'entente littéraire et le tact poétique sans lesquels les conceptions

Digitized by Google

les plus heureuses ne peuvent s'exprimer ni se traduire.

Permettez-nous de vous citer des vers où vous découvrirez les défauts que nous signalions, mais qui témoignent aussi de l'élan et de l'entrain de ce talent poétique. A la fin de la partie que nous considérons comme une introduction, il s'écrie :

« Ennemis du grand siècle, arrière donc, arrière!
» Laissez passer la France, elle a sous sa bannière
» Mieux encor que ses fiers et valeureux soldats.
» Qui comptent leurs succès par autant de combats;
» Elle a le talisman, cette force invincible;
» Elle a contre vos forts ce fort inaccessible,
» Ce rempart de granit qu'on nomme opinion.
» Sous ce palladium, la France, sans canon,
» Sans qu'ait coulé le sang, cette amère victoire,
» Vous a déjà vaincus, ce sera là sa gloire!
» Mais vous l'avez voulu, ce sang, il coulera,
» Il a déjà coulé.... l'Autriche en répondra! »

Puis, pressentant qu'il a pris un trop long détour, il s'interrompt pour se demander s'il obéit au programme et pour défendre l'interprétation particulière qu'il lui a donnée :

« Dans mon recueillement, un instant je m'arrête,
» Je fais taire mon cœur, et demande au poète :
» Pourquoi ces chants guerriers? n'as-tu pas dépassé
» La limite voulue et le rôle tracé

Digitized by Google

» Qui doit dans un rayon, sagement circonscrire
» L'élan désordonné d'une prodigue lyre?
» Mais une voix répond: va, poursuis ton chemin;
» Garde le fil sauveur que tu tiens dans la main.
» Dans ce cri des combats, se cache une harmonie,
» Qui révèle au penseur la France et son génie.
» Car avec le boulet que vomit son canon,
» Il éclate, ce mot: Civilisation!
» Mot d'ordre que la France au bout du monde envoie!
» Tu n'es donc pas sorti, poète, de ta voie.
» Regarde, et tu verras la France gravitant
» D'un pôle à l'autre pôle... où le devoir l'attend! »

Nous transcrivons encore quelques strophes, parmi les meilleures.

Il dit en parlant de la France:

« Tu la verras porter sur le lointain rivage,
» Où dans la nuit morale est plongé le sauvage,
» D'un Dieu d'amour la douce loi;
» Et jetant un rayon à son âme obscurcie,
» Arroser de son sang cette terre endurcie,
» Pour y faire germer la foi!

» Tu la verras les yeux fixés sur cette terre,
» Où sous la pression d'une lourde atmosphère,
» Étouffe et meurt la liberté;
» Où l'âme a ses frimas, ainsi que la nature,
» Où se consume et vit l'humaine créature,
» En dehors de l'humanité.

Digitized by Google

» Pauvres serfs, votre chaîne un jour sera brisée.
» Dans deux cœurs a germé cette noble pensée
» De votre émancipation;
» Et vous pourrez bénir, libres et sans contrainte,
» Dans les deux champions d'une cause si sainte,
» Alexandre et Napoléon !

» Quittons ces bords glacés que la Néva reflète:
» Plus loin, plus loin encor; notre œuvre est incomplète;
» Un nouveau champ nous est ouvert.
» Muse cosmopolite, aborde cette rive,
» Où comme un bruit de voix vague et confus m'arrive
» Sur le souffle ardent du désert.

» Oui, voilà le pays des hautes pyramides,
» Où l'horizon vermeil a des teintes splendides.
» La France d'Alma, de Tracktir,
» N'aurait-elle donc pas assez fait pour sa gloire,
» Et voudrait-elle encore inscrire dans l'histoire,
» La vieille France d'Aboukir ?

» Non, c'est une autre palme à laquelle elle aspire:
» Pour la cueillir, l'Egypte avec elle conspire,
» Et, sous l'azur de son beau ciel,
» Nous verrons à travers des plaines fécondées,
» Se confondre deux mers l'une à l'autre soudées
» Par un Bosphore artificiel. »

En terminant, je voudrais qu'il me fût permis

Digitized by Google

de répéter ce que je vous disais il y a treize ans en pareille circonstance.

Je pense aujourd'hui, comme je le pensais alors, qu'il faut rompre avec la courtoisie exagérée qui, déguisant les critiques sous les apparences flatteuses, font prendre le change à tant d'amours-propres.

Le public a reproché aux académies d'avoir encouragé des vocations douteuses et d'avoir entretenu de folles espérances et de sottes vanités. Nous ne saurions dire jusqu'à quel point ce reproche est mal fondé; mais ce qui est bien vrai, c'est que la vanité, et la vanité seule, a pu égarer et jeter hors de leur véritable existence les faux lettrés et les faux artistes. Ce n'est jamais le talent qu'on possède qui vous rend vain, c'est le talent qu'on croit avoir. Plus vous propagerez les études poétiques, plus vous verrez diminuer ces orgueils puérils. Lorsqu'un petit nombre d'adeptes autorisés par une aptitude quelconque sont seuls initiés au mécanisme élémentaire du vers, n'est-il pas naturel que chacun d'eux, prenant sa petite science acquise pour un don inné, se glorifie de sa rare prérogative de naissance. Mais que le plus grand nombre connaisse aussi bien que les beautés de la poésie les recettes de la versification, et l'on ne

Digitized by Google

se croira plus privilégié de la nature parce qu'on aura mis une pensée plus ou moins banale sur un rhythme plus ou moins connu.

Ne craignez donc pas de répandre le goût de la poésie : les dilettanti de vers ne devront pas plus s'enorgueillir de leur talent que ne le font les amateurs de peinture et de musique.

Le Concours de prose, qui avait pour sujet : *Des avantages et des inconvénients de la Centralisation littéraire*, n'a produit qu'un mémoire que la Société n'a pas jugé digne du prix.

Digitized by Google

SUJETS MIS AU CONCOURS POUR 1860.

CONCOURS DE LITTÉRATURE (PROSE).

DU RÉALISME EN LITTÉRATURE.

CONCOURS DE POÉSIE.

Le sujet est laissé au choix des concurrents.

Les mémoires ainsi que les pièces de vers doivent être inédits et porter une épigraphe répétée sur un billet cacheté renfermant le nom de l'auteur.

Le prix pour chaque concours consiste en une médaille d'or qui sera décernée dans une séance publique dont l'époque sera ultérieurement fixée.

Les pièces couronnées seront publiées dans les annales de la Société.

Le concours sera clos le 31 décembre de cette année.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ORIGINE ET DE LA TRANSMISSION

DU VIRUS VACCIN (*),

PAR M. BLIN, MEMBRE RÉSIDANT.

Notre honorable collègue de la Société académique, M. GARCIN, nous a lu l'année dernière un travail fort intéressant, dont la publication a eu du retentissement en dehors de la Société. Ce travail était intitulé : *De l'étiologie du tournis*. S'appuyant sur les données scientifiques les plus récentes, notre collègue s'est attaché à démontrer que le *tournis* des bêtes ovines et bovines est dû au développement d'un parasite dans le cerveau de ces animaux. Il nous a prouvé, par des faits incontestables, que ce parasite a pour origine un germe provenant du ver solitaire du chien.

On comprend combien cette étude des maladies *parasitaires* offre d'intérêt, puisqu'elle met sur la

(*) Ce mémoire se rapporte à la 1re partie et devrait se trouver page 113.

Digitized by Google

voie de la prophyloxie : *Sublatâ causâ, tollitur effectus.*

Il est d'autres maladies dans lesquelles on trouve tout aussi évidente la cause première des manifestations morbides; je veux parler des maladies appelées *virulentes.*

On donne le nom de *virus* au produit d'une sécrétion morbide accidentelle, produit invisible, insaisissable, ayant ordinairement pour véhicule le pus, le mucus, une matière séreuse ou le sang. Les virus mis en contact avec un corps sain, y déterminent une série constante de phénomènes morbides qui ont pour effet la reproduction du même agent, lequel peut ainsi se transmettre d'une manière indéfinie. On pourrait dire que les virus sont des *ferments morbides,* ou mieux encore, que ce sont des *germes* de maladies. Cette définition seule indique combien il est important de découvrir l'origine et le mode de transmission des virus.

Je n'ai pas l'intention de faire ici l'histoire générale des maladies *virulentes,* de la syphilis, de la rage, du charbon, de la morve, de la variole, de la vaccine, etc. Je pourrais montrer comment, dans ces maladies, l'effet est intimement lié à la cause, comment le germe morbide se développe

Digitized by Google

après une certaine période, que l'on appelle la période *d'incubation*. Ce serait là assurément une étude du plus grand intérêt, et qui prêterait aux plus hautes considérations de pothologie générale. Mais je désire seulement exposer aujourd'hui l'origine et le mode de transmission du *virus vaccin*.

§ II.

Plusieurs virus, celui de la rage et celui de la morve, par exemple, produisent dans l'organisme des symptômes formidables; le *virus vaccin* est au contraire d'une bénignité remarquable. Non-seulement il ne développe pas de symptômes graves, mais il neutralise, ou tout au moins il atténue les effets autrefois si terribles du virus variolique.

Il n'est peut-être pas hors de propos d'esquisser ici en quelques mots l'histoire si intéressante de la découverte de la vaccine; car, si les exploits des grands conquérants sont connus de tout le monde, on ignore généralement les noms mêmes des grands bienfaiteurs de l'humanité.

C'est en 1798 que l'immortel Jenner, après 22 ans de recherches, fit paraître son premier ouvrage

Digitized by Google

sur les causes et les effets de la *vaccine*. On ne connaissait alors d'autre moyen préventif de la variole que l'inoculation de la variole elle-même; on inoculait le virus variolique comme on inocule aujourd'hui le virus vaccin; l'effet préservatif ultérieur était plus sûr peut-être, mais on était exposé aux graves accidents d'une maladie redoutable.

Jenner était chargé par le gouvernement anglais d'inoculer la variole dans le comté de Glocester. Une tradition populaire qui régnait dans ce pays, le mit sur la voie de la découverte de la vaccine. Les paysans prétendaient que ceux d'entre eux qui, en trayant les vaches, avaient gagné les pustules du *cowpox*, étaient à l'abri de la variole. Jenner voulut vérifier le fait directement, et pour cela il eut recours à l'inoculation. Il rechercha avec soin toutes les personnes qui avaient contracté le cowpox en soignant des vaches, et il leur inocula le virus variolique; l'inoculation eut un résultat négatif. Dès-lors la vertu préservative du cowpox n'était plus douteuse, la *vaccine était découverte*.

Jenner porta plus loin ses recherches, il entrevit l'origine du cowpox lui-même; il crut reconnaître sa relation avec une maladie pustuleuse que

Digitized by Google

l'on rencontre chez les chevaux, et que l'on appelle les *eaux aux jambes*. Il prétendit que cette maladie pustuleuse était transmise aux vaches par des palefreniers, qui l'avaient eux-mêmes contractée en soignant des chevaux atteints des eaux aux jambes. Ainsi, d'après Jenner, les eaux aux jambes chez le cheval, le cowpox chez la vache, la vaccine chez l'homme, seraient dus à un seul et même virus, transplanté pour ainsi dire d'une espèce animale sur une autre.

Malgré le grand nombre d'expériences qui ont été faites depuis Jenner, la relation entre les eaux aux jambes et le cowpox n'est pas encore parfaitement établie; les expérimentateurs sont arrivés à des résultats tout à fait contradictoires. Ce qui paraît prouvé, c'est que l'on a confondu sous le nom d'eaux aux jambes des maladies pustuleuses de nature différente, et que l'une de ces maladies donne des pustules inoculables.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le cowpox de la vache ne provient qu'exceptionnellement de la transmission du virus des eaux aux jambes. Jenner lui-même avait reconnu que le cowpox peut se développer spontanément sur les animaux de la race bovine, tandis que chez l'homme la

Digitized by Google

vaccine est toujours le résultat d'une inoculation.

§ III.

Dans les premiers temps de sa découverte, Jenner inoculait toujours du cowpox recueilli directement sur des vaches. Mais bientôt le grand nombre de vaccinations qui furent pratiquées, et la rareté relative du cowpox, forcèrent les vaccinateurs à inoculer le virus de l'homme à l'homme. C'est ainsi que le virus vaccin s'est propagé par l'inoculation d'un individu de notre espèce à des milliers d'autres individus. Malheureusement, dans cette propagation, le fait est aujourd'hui bien avéré, le virus a perdu de sa puissance originelle. « Le cow-» pox, a dit un savant hygiéniste (*), n'est pas à pro-» prement parler une maladie de l'homme, ce n'est » pas une semence humaine, c'est une semence » bovine que l'on transporte sur l'homme, c'est-à-» dire sur un terrain qui n'est pas le sien; aussi » il lui arrive ce que l'on voit arriver aux plantes » qui ne sont pas sur leur sol naturel, il dégénère. »

(*) A. Tardieu, *Dictionnaire d'hygiène publique*, t. III, 1854.

Digitized by Google

Le virus vaccin ainsi dégénéré produit des pustules moins larges; son effet préventif est moins certain, et dure moins longtemps. De là l'opportunité des *revaccinations*, qui ont été tant préconisées depuis quelques années.

On comprend combien il serait important de pouvoir régénérer le virus vaccin, en d'autres termes, de reprendre à sa source le virus primitif, le cowpox. Malheureusement, on a bien rarement l'occasion d'observer le cowpox sur les vaches; presque toujours l'éruption pustuleuse passe inaperçue, elle n'attire pas l'attention des vachers. D'ailleurs, cette éruption ne dure que peu de jours, et quand, par hasard, un médecin est informé de l'apparition des pustules sur lesquelles il pourrait recueillir le précieux virus, le plus souvent ces pustules sont déjà desséchées et ne peuvent plus être utilisées (*).

(*) M. Henri Carette, propriétaire à Auffrique-et-Nogent, lauréat de plusieurs concours régionaux, m'a dit avoir eu de nombreux cas de cowpox dans son troupeau de vaches; le vacher a gagné la maladie, il a eu des pustules aux mains.

Je sais aussi que plusieurs cas du cowpox se sont présentés, dans ces dernières années, au faubourg Saint-Jean et au faubourg Saint-Martin.

En somme, je suis persuadé que le cowpox est beaucoup moins rare que les médecins ne le croient généralement.

Digitized by Google

Il serait très-désirable que l'attention des agriculteurs fût éveillée à ce sujet par l'autorité administrative, et qu'ils fussent invités à informer un médecin désigné à cet effet de l'apparition du cowpox sur leurs vaches, aussitôt qu'ils s'en apercevraient. Des primes pourraient être offertes aux vachers qui donneraient ces informations en temps utile. Dans un pays comme le nôtre, où la centralisation administrative est portée au plus haut degré, je ne doute pas que, sous l'impulsion bienfaisante de l'autorité, les occasions d'observer le cowpox ne se multiplient bientôt dans tous les départements. En peu de temps, le virus vaccin serait régénéré, et retrouverait toute sa puissance primitive; les revaccinations deviendraient inutiles. Quand on considère que l'admirable découverte de Jenner a fait disparaître presque complètement un des fléaux les plus redoutables dont ait été affligée l'humanité, que cette découverte a influé d'une manière incontestable sur la durée moyenne de la vie humaine, on ne saurait trop insister sur la nécessité de prendre toutes les mesures possibles pour en perpétuer les bienfaits.

Digitized by Google

LISTE

DES

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

CLASSÉES PAR DÉPARTEMENTS.

Aisne.

Société académique de Laon.

Société archéologique de Soissons.

Comice agricole de Château-Thierry.

Comice agricole de Marle.

Comice agricole de Vervins.

Comice agricole de Soissons.

Allier.

Société d'agriculture de l'Allier, à Moulins.

Alpes (Basses).

Société d'Agriculture des Basses-Alpes, à Digne.

Ardennes.

Société d'Agriculture du département des Ardennes, à Mézières.

Ariège.

Société d'Agriculture et des Arts de l'Ariège, à Foix.

Aube.

Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube, à Troyes.

Digitized by Google

Aveyron.

Le Propagateur de l'Industrie de la Soie en France, à Rhodez.

Bouches-du-Rhône.

Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Marseille.

Société d'Horticulture de Marseille.

Calvados.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.

Association normande, à Caen.

Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.

Société française pour la conservation et la description des Monuments historiques, à Caen.

Société Linnéenne de Normandie, à Caen.

Société d'Agriculture et de Commerce, de Caen.

Société d'Horticulture de Caen.

Société académique, agricole, industrielle, d'instruction, de l'arrondissement de Falaise.

Cantal.

Société d'Agriculture du Cantal, à Aurillac.

Charente-Inférieure.

Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres, à Rochefort.

Côte-d'Or.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Dijon.

Société médicale, à Dijon.

Côtes-du-Nord.

Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.

Société d'Agriculture et de Commerce de l'arrondissement de Saint-Brieuc.

Digitized by Google

Doubs.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Besançon.

Drôme.

Société départementale d'Agriculture de la Drôme, à Valence.

Société de Statistique, des Arts utiles et des Sciences naturelles, à Valence.

Eure.

Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure, à Evreux.

Eure-et-Loir.

Comice agricole de l'arrondissement de Chartres.

Finistère.

Société d'Emulation, à Brest.

Société vétérinaire du département du Finistère, à Morlaix.

Gard.

Académie du Gard, à Nîmes.

Garonne (Haute).

Académie des Jeux floraux, à Toulouse.

Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, à Toulouse.

Société d'Agriculture du département de la Haute-Garonne, à Toulouse.

Gironde.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Bordeaux.

Commission des Monuments historiques, à Bordeaux.

Société d'Horticulture de Bordeaux.

Société académique de la Gironde.

Hérault.

Société archéologique de Béziers.

Digitized by Google

Ille-et-Vilaine.

Association bretonne, à Rennes.

Société des Sciences et Arts, à Rennes.

Indre.

Société d'Agriculture du département de l'Indre, à Châteauroux.

Indre-et-Loire.

Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.

Isère.

Société des Sciences, Arts et Agriculture, à Grenoble.

Jura.

Société d'Emulation du département du Jura, à Lons-le-Saulnier.

Société d'Agriculture et des Arts de l'arrondissement de Dôle.

Landes.

Société économique d'Agriculture, Commerce, Arts et Manufactures du département des Landes, à Mont-de-Marsan.

Loir-et-Cher.

Société des Sciences, Lettres et Agriculture de Loir-et-Cher, à Blois.

Loire.

Société industrielle de l'arrondissement de Saint-Etienne.

Loire (Haute).

Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce, au Puy.

Loire-Inférieure.

Société académique de la Loire-Inférieure, à Nantes.

Société nantaise d'Horticulture.

id. des Antiquaires de l'Ouest, à Nantes.

Digitized by Google

Loiret.

Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Orléans.

Société d'Horticulture d'Orléans.

Société littéraire de Montargis.

Lot.

Société agricole et industrielle du département du Lot, à Cahors.

Lot-et-Garonne.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Agen.

Lozère.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Lozère, à Mende.

Maine-et-Loire.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Angers.

Société industrielle d'Angers et du département de Maine-et-Loire.

Comice horticole de Maine-et-Loire, à Angers.

Marne.

Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, à Châlons.

Académie de Reims, à Reims.

Marne (Haute).

Société départementale d'Agriculture de la Haute-Marne, à Chaumont.

Meurthe.

Société des Sciences, Lettres et Arts, à Nancy.

Société centrale d'Agriculture, à Nancy.

Meuse.

Société philomatique de Verdun.

Moselle.

Académie des Lettres, Sciences, Arts et Agriculture de Metz.

Digitized by Google

Nord.

Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, à Lille.
Société centrale d'Agriculture, Sciences et Arts, à Douai.
Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Valenciennes.
Id. de Dunkerque.
Id. d'Avesnes.
Id. d'Hazebrouck.
Id. de Bailleul.
Société d'Emulation de Cambrai.
Société d'Horticulture de Douai.
Id. de Lille.
Id. de Valenciennes.

Oise.

Société d'Agriculture de Compiègne.
Athénée du Beauvoisis.

Pas-de-Calais.

Société des Sciences, des Lettres et des Arts, à Arras.
Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.
Société d'Agriculture, de Commerce, Sciences et Arts, de Calais.
Id. de Montreuil.
Id. de Béthune.
Id. de Boulogne-sur-Mer.

Puy-de-Dôme.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Clermont-Ferrand.

Pyrénées-Orientales.

Société des Sciences, Belles-Lettres, Arts industriels et agricoles des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

Rhin (Bas-).

Société des Sciences, Agriculture et Arts, à Strasbourg.

Digitized by Google

Rhin (Haut-).

Société industrielle de Mulhausen.

Rhône.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Lyon.
Société d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles de Lyon.
Société Linnéenne de Lyon.

Saône (Haute).

Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts de la Haute-Saône, à Vesoul.

Saône-et-Loire.

Société d'Histoire et d'Archéologie, à Châlons-sur-Saône.
Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres, à Mâcon.
Société Eduenne des Lettres, Sciences et Arts, à Autun.

Sarthe.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans.

Seine.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Paris.
Société des Antiquaires de France, rue de Taranne, 12.
Athénée des Arts, à l'Hôtel-de-Ville.
Société libre des Beaux-Arts, quai Malaquais, 15.
Société philotechnique de Paris, quai Malaquais, 15.
Société philomatique, rue d'Anjou-Dauphine, 6.
Revue de l'Art chrétien.
Revue des Beaux-Arts.
Bulletin de l'Histoire de France.
Moniteur des Comices.
Cabinet historique.
Journal d'Agriculture pratique.

Digitized by Google

Société des Archivistes de France.

Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, rue du Bac, 22.

Académie nationale, agricole, manufacturière et commerciale, rue Louis-le-Grand, 21.

Société géologique de France, rue du Vieux-Colombier, 26.

Société centrale d'Agriculture, rue d'Anjou-Dauphine, 6.

Société d'Horticulture de Paris, rue de Taranne, 10.

Cercle général d'Horticulture, rue d'Anjou-Dauphine, 6.

Société de la Morale chrétienne, rue de Taranne, 12.

Société pour l'Instruction élémentaire, rue de Taranne, 12.

Société zoologique d'acclimatation, quai Malaquais, 3, à Paris.

Seine-Inférieure.

Académie des Sciences, Lettres et Arts, à Rouen.

Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure, à Rouen.

Société libre d'Emulation, à Rouen.

Société pratique d'Horticulture de Rouen.

Société Hâvraise, d'études diverses, au Hâvre.

Seine-et-Marne.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Seine-et-Marne, à Meaux.

Société d'Horticulture de Meaux.

Seine-et-Oise.

Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts, à Versailles.

Société des Sciences naturelles de Seine-et-Oise, à Versailles.

Société des Conférences horticoles pratiques, à Meulan.

Société d'Horticulture de Seine-et-Oise, à Versailles.

Somme.

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

Digitized by Google

Académie des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts du département de la Somme, à Amiens.

Société d'Emulation, à Abbeville.

Tarn.

Société littéraire de Castres.

Tarn-et-Garonne.

Société des Sciences, Agriculture, Belles-Lettres et Arts du département de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Var.

Société d'Agriculture et de Commerce du département du Var, à Draguignan.

Vienne.

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts, de Poitiers.

Vienne (Haute-)

Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts, de Limoges.

Yonne.

Société archéologique de Sens.

Colonies.

Société d'Agriculture d'Alger.

Sociétés étrangères.

Amérique.

Smithsonian Institution, à Washington (Etats-Unis).

Digitized by Google

Autriche.

Institut impérial géologique de l'empire d'Autriche, à Vienne.

Belgique.

Société historique et littéraire de Tournay.

Société royale d'Agriculture et de Botanique de Gand.

Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, à Mons.

Digitized by Google

TABLEAU

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

DES

Sciences, Arts, Belles-Lettres et Agriculture de Saint-Quentin,

AU 1er SEPTEMBRE 1860.

Bureau de 1860.

MM. MIDY (Félix), *Président.*
LACŒUILHE (Emile), *Secrétaire.*
HÉRÉ, *Trésorier.*
CARRÉ, *Secrétaire-Archiviste.*

Membres résidans.

MM.

1855. Bénard (Pierre), architecte, à Saint-Quentin.

1855. Blin (Louis), docteur-médecin, à Saint-Quentin.

1825. Bourbier, docteur-médecin, ancien maire de la ville, à Saint-Quentin.

1858. Carré, professeur de logique au lycée impérial.

Digitized by Google

MM.

1825. Daudville (Charles), ancien négociant, à Saint-Quentin.

1842. Demoulin (Gustave), professeur au lycée impérial.

1860. Desprez, docteur-médecin, à Saint-Quentin.

1868. Ferrus, percepteur des contributions directes, à Saint-Quentin.

1849. Garcin, médecin-vétérinaire, à Saint-Quentin.

1856. Gourmain, curé de Rouvroy.

1855. Gronnier (Eugène), huissier, à Saint-Quentin.

1825. Héré, officier de l'Université, membre du conseil municipal.

1859. Lacoeuilhe (Emile), notaire, à Saint-Quentin.

1848. Lecocq, pharmacien, à Saint-Quentin.

1850. Midy (Félix), ingénieur civil, à Saint-Quentin.

1860. Monnier, pasteur de l'Eglise réformée, à Saint-Quentin.

1860. Quest, juge suppléant au tribunal civil de Saint-Quentin.

1860. Therion, professeur de seconde au lycée impérial.

Membres honoraires.

MM. le Préfet du département de l'Aisne.

Bauchart (Quentin ✻), membre du Conseil d'Etat, ancien membre résidant.

Carpentier (Emile), propriétaire, ancien membre résidant.

Lemaire (Charles), ancien maire de la ville, ancien préfet de la Meuse, boulevart Beaumarchais, 74, à Paris, ancien membre résidant.

Digitized by Google

MEMBRES CORRESPONDANS.

SECTION

DES

SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES.

MM.

1851. Ancelet, artiste graveur, à Madrid (Espagne).

1847. Andrieux, docteur-médecin, à Amiens.

1843. Archiac de Saint-Simon (le vicomte Adolphe d'), président de la Société géologique de France, à Paris, 92 *bis*, rue Vanneau.

1856. Augé de Lassus, percepteur des contributions directes, à Marseille.

1837. Bauchart (✻), conseiller de préfecture de l'Aisne, à Laon.

1848. Beauval (L.-J.), mathématicien, à Etalondes (Seine-Infér.).

1855. Bellin, juge suppléant à Lyon.

1853. Biot (C. ✻), membre de l'Institut et du bureau des longitudes, au Collége de France, à Paris.

1859. Blot, doyen de Vermand.

1853. Borély, professeur d'histoire, au collége du Hâvre.

Digitized by Google

1826. Bouthors (Alexandre), greffier en chef de la cour d'appel d'Amiens.

1860. Cardon, notaire à Saint-Quentin.

1851. Cazin, médecin, adjoint au maire de Boulogne, à Boulogne.

1848. Gaillette l'Herviller (Edmond), membre du comité historique de Compiègne.

1853. Castellane (comte Jules de), propriétaire, 112, rue du faubourg Saint-Honoré, à Paris.

1857. Chapuis, professeur de logique à Issoudun.

1829. Chervin (✻), docteur-médecin, à Paris, 25, rue Richelieu.

1851. Chrétien (Charles), ex-chef de bureau à l'entrepôt réel des douanes, rue du Faubourg-du-Temple, 31.

1849. Clément (Mme), née Hémery, littérateur, à Cambrai.

1858. Godemo-Gerstenbrandt (Mme Luigia), auteur, à Venise.

1850. Colson (Alex. ✻), docteur-médecin, à Noyon.

1848. Contant, notaire et membre de l'Académie, à Reims.

1846. Contencin (de ✻), directeur-général des cultes au ministère de l'instruction publique, à Paris.

1849. Corblet (l'abbé Jules), membre de la société des antiquaires de France, à Amiens.

1848. Cordier, docteur-médecin, à Saint-Quentin.

1845. Coulon-Giraud, négociant à Paris, rue d'Enghein, 41.

1860. Coutant (Jules), ancien négociant, à Saint-Quentin.

1841. Debout, docteur-médecin, à Paris, 38, Chaussée-d'Antin.

1856. Delagny, curé à Ennemain (canton de Nesle).

1850. Degieux, membre du Conseil général de l'Aisne, ancien maire de La Fère.

1851. Delvincourt, homme de lettres, à Paris.

1842. Demonchaux, docteur-médecin, à Saint-Quentin.

1846. Denis (F.), conservateur de la bibl. de Ste-Geneviève, à Paris.

1852. De Félix de la Motte (Mme), littérateur à Bruxelles.

Digitized by Google

1848. Desains (Auguste), juge-suppléant et adjoint au maire, ancien membre résidant, à Saint-Quentin.

1831. Desains (Ch.), peintre d'histoire, à Paris, 6, rue Cassette.

1845. Desains (Ed. ✻), professeur de physique au Lycée Napoléon, à Paris, 48, rue de l'Ouest.

1845. Desains (Paul) ✻, professeur de physique à la Faculté des Sciences, à Paris, 48, rue de l'Ouest.

1858. Descamps-Fovelet, membre de la société archéologique de Soissons.

1858. Desnoix-Desverones (Mme Fanny), auteur à Beauvais.

1844. Dinaux (Arthur), rédacteur des *Archives du Nord*, à Valenciennes.

1850. Dolot, éditeur du *Courrier*, à Saint-Quentin.

1855. Dubois, docteur en médecine, à Abbeville.

1834. Duchesne (E.-A.), docteur-médecin, à Paris, 1, rue d'Assas.

1853. Duhamel (✻) professeur à l'école Polytechnique, membre de l'Institut, à Paris.

1827. Dupin (le baron Ch.), (O. ✻), membre de l'Institut, à Paris, 26, rue des Saints-Pères.

1825. Durand, professeur de rhétorique au Lycée Bonaparte, rue de l'Odéon, 5.

1845. Durieux (✻); colonel d'état-major de S. M. le roi de Sardaigne.

1835. Dusevel (Hyacinthe), membre de la société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

1856. Duvivier de Stael, curé à Liége (Belgique).

1852. Ebrard, docteur-médecin, à Bourg (Ain).

1850. Fleury, directeur du *Journal de l'Aisne*, à Laon.

1855. Fortoul (Charles) (✻), maître des requêtes au conseil d'État.

1850. Fossé-Darcosse (✻), directeur de *l'Argus Soissonnais*, à Soissons.

Digitized by Google

1849. Foulon (Hyppolite), négociant, à Saint-Quentin.

1859. Frossard, secrétaire de la Société des Sciences de Lille.

1850. Garnier, conservateur de la bibliothèque communale d'Amiens.

1858. Gilbert, homme de lettres, à Paris, rue de Courcelles, 18.

1854. Girard, ancien membre résidant, conseiller à la Cour impériale d'Amiens.

1848. Gousset (Thomas), archevêque de Reims.

1843. Grégoire (Théophile), avocat à Coucy-le-Château.

1851. Graval, ministre de l'Eglise réformée, à Sédan.

1851. Guiral, pasteur de l'Eglise réformée, à Sédan.

1846. Janin (Eugène), élève de l'école des Chartes, Grand'Rue, 37, à Passy.

1829. Jomard (✱), membre de l'Institut de France, à Paris, 13, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

1854. Jourdier, homme de lettres, à Paris.

1826. Lair (✱), ex-conseiller de préfecture à Caen (Calvados).

1848. Landouzy (H.), docteur-médecin, président de l'Académie de Reims.

1853. Larabit (✱), sénateur, 3, rue de Lille, à Paris.

1853. Larrey (le baron Hippolyte) (O. ✱), chirurgien de l'Empereur, chirurgien en chef du Val-de-Grâce, rue de Lille, 91.

1851. Laugée, peintre d'histoire, rue de l'Oratoire, 13, Champs-Elysées.

1846. Laurens, professeur de physique, à Rouen.

1860. Lecompte, maître de pension, à Saint-Quentin.

1826. Le Glay, correspondant de l'Institut, archiviste-général du département du Nord, à Lille.

1839. Leloup de Sancy (✱), ex-président du tribunal civil de Saint-Quentin et ancien membre résidant, à Paris, 6, rue Neuve-des-Mathurins.

Digitized by Google

1826. Lemaire (✻), ancien pensionnaire du roi de Rome, sculpteur à Valenciennes (Nord).

1846. Lemasle (✻), peintre du roi de Naples, professeur de l'école gratuite de dessin, à Saint-Quentin.

1826. Le Serrurier (Félix) (O. ✻), Conseiller à la Cour de Cassation, rue Neuve-du-Luxembourg, 33.

1858. Levaux (Alphonse), peintre d'histoire, rue de Lafayette, 34, à Paris.

1829. Lourmand, directeur de l'école orthomatique de Paris, rue Neuve-Saint-Jean.

1858. Magne, professeur de rhétorique au lycée de Saint-Quentin.

1841. Magnier (Léon), rédacteur du *Courrier*, à Saint-Quentin.

1848. Malézieux, ingr des ponts-et-chaussées, rue de Berlin, 6, Paris.

1859. Malézieux (Joachim).

1853. Malot, avocat à la Cour impériale d'Amiens.

1837. Mangon de la Lande (✻), chef d'escadron d'état-major, à Paris, 36, rue du Bac.

1860. Marlière, sous-préfet, à Valenciennes.

1851. Martone (Alfred de)(rue de l'Ouest, 74, à Paris.

1838. Martin (Henri), historien, rue Montparnasse, 36, à Paris.

1847. Matton, conservateur des Archives de la préfecture de l'Aisne, à Laon.

1826. Maupassant, professeur de rhétorique, à Châlons (Marne).

1829. Melleville, membre de la Société géologique de France, à Laon.

1849. Mennechet (Aug.), ancien géomètre, à Saint-Quentin.

1859. Mennechet (Edmond), juge de paix à Moy.

0000. Midy (Eugène,) peintre d'hist., 119, rue de Vaugirard, à Paris.

1850. Migneret (✻), préfet de la Sarthe, ancien membre résidant.

1830. Minard (O. ✻), à Paris, 20, rue de l'Université.

Digitized by Google

1857. Mourrau (Jules), Imprimeur, propriétaire du *Journal de Saint-Quentin*, ancien membre résidant.

1850. Maupas (Charles de ✻), préfet de l'Allier.

1853. Mulot (✻), ingénieur-mécanicien, rue de Rochechouart, à Paris.

1850. Paulet (Léon), secrétaire du cercle lyrique, à Mons.

1850. Pauffin (Charles), ancien magistrat, à Réthel (Ardennes).

1847. Payen (✻) membre de l'Institut, rue Saint-Martin, 208, à Paris.

1846. Paringault (Eug.), procureur impérial, à Compiègne.

1837. Paris (C.-J.-H.), peintre, à Paris, 13, rue Poissonnière.

1854. Philippe, docteur en médecine, à Paris.

1837. Pierre, contrôleur des contributions, à Laon (Aisne).

1858. Praron (Ernest), secr^e de la Société d'émulation d'Abbeville.

1845. Reume (de) (✻), capit. d'artil., 5, rue du Canon, à Bruxelles.

1836. Riquier (✻), Conseiller de préfecture de la Somme, à Amiens.

1843. Rondot (Natalis) (O. ✻), directeur de l'enquête industrielle de Paris, rue de Montholon. 24, à Paris.

1859. Rousselle, curé de Fontaine-Notre-Dame.

1846. Salats, ancien membre résidant, à Paris, rue d'Enghein, 46.

1829. Siméon (le comte Henri de) (✻), ancien maître des requêtes, à Paris, rue de Provence.

1846. Simonin, proviseur du Lycée impérial de Saint-Quentin.

1850. Souplet (Calixte), directeur du gaz, à Saint-Quentin.

1844. Suin (Victor ✻), conseiller d'Etat, à Paris.

1837. Surrel de Montchamp (✻), capitaine au 11^e de ligne.

1829. Talayrat (baron de) (✻), membre de plusieurs sociétés savantes, maire de Brioude (Haute-Loire).

1843. Thillois, ancien maire, bibliothécaire, à Laon.

1847. Vaïsse (✻), ancien ministre, conseiller d'Etat, à Lyon.

Digitized by Google

1842. Vicence (le duc de), sénateur, membre du Conseil général de la Somme, à Caulaincourt.

1852. Woillez, receveur particulier des contributions indirectes, à Joigny (Yonne).

1832. Warenghien, ancien membre résidant, conseiller à la Cour d'appel de Douai.

1860. Walmé, docteur-médecin, à Ribemont.

1859. Warmont, docteur en médecine, à Chauny.

1852. Wins (Camille), président de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, à Mons (Belgique).

Digitized by Google

SECTION D'AGRICULTURE.

MEMBRES CORRESPONDANS.

appartenant au département de l'Aisne.

Arrondissement de Saint-Quentin.

MM.

1843. Allin (Gédéon), prop., maire, à Sequehart, par le Câtelet.

1834. Allin, juge de paix, à Bohain.

1845. André (Franç.) fils, cultivateur à Brissay-Choigny, par Moy.

1848. Batel, médecin-vétérinaire, rue d'Isle, à Saint-Quentin.

1845. Bauchart-Demarolle, directeur de la succursale de la Banque de France.

1837. Billard, cultivateur au Verguier, par Vermand.

1844. Blamoutier, maire à Cugny, par Chauny.

1849. Blanchart, cult., à Labiette, banlieue de Saint-Quentin.

1834. Boeuf fils, cultivateur à Fervaques, commune de Fonsomme.

1843. Boeuf (Pierre-Eloi-Valentin), cultivateur, à Fontaine-Uterte.

1844. Bouré, cultivateur, à Levergies, par Le Câtelet.

1849. Boutroy (Florency), cultivateur, à Méchambre, commune de Renansart, par Ribemont.

Digitized by Google

1848. Boutroy-Bobeuf, cultivateur, à Marcy.

1843. Briquet fils, cultivateur, à Saint-Lazarre, commune de Neuville-Saint-Amand.

1832. Cappon, propriétaire et ancien maire, à Homblières.

1844. Carlier, maître de poste, à Cerisy.

1843. Carlier père, cultivateur et propriétaire, à Homblières.

1835. Chauvenet (de), propriét. et maire, à Parpeville, par Origny.

1843. Crapier (Alexandre), cultivateur, à Maissemy, par Vermand.

1843. Dabancourt, cultivateur et manufacturier, à Avesnes-St-Simon.

1831. Defrance, cultivateur, à Omissy.

1843. Delacourt, (Pierre-Charlemagne), cultivateur, à Lehaucourt.

1843. Delaplace (Calixte-Emmanuel) fils, cultivateur à Vermand.

1860. Delaplace, cultivateur à Courcelles, commune de Fonsomme.

1840. Demarolle (Henri), propriétaire, à Neuville-Saint-Amand.

1847. Devienne, propriétaire et cultivateur, à Ollezy, par Ham.

1845. Doffémont fils, cultivateur, à la ferme de Haut-Renansart.

1843. Doffémont fils (Désiré), cult., à Renansart, par Ribemont.

1840. Druet, propriétaire et maire, à Douchy, par Ham.

1843. Dubois-Marécat, prop., à Seboncourt, près de Bohain.

1831. Du Chatelet (le baron) à Hinacourt.

1851. Duez, cultivateur et maire, à Lesdins.

1840. Estrées Philippy (Amédée d'), propriétaire, au Tronquoy, commune de Lesdins.

1843. Fournival, propriétaire et maire, à Rouvroy.

1859. Godard-Fortier, à Saint-Quentin.

1843. Guffroy (Ch.), cultivateur, à Montbrehain, par Bohain.

1845. Guiard-Fouchet, cultivateur à Berthenicourt, par Moy.

1843. Guilbert, notaire, à Vermand.

1844. Herbert (André), cultivateur à Fresnoy-le-Grand.

1844. Lalbaletrier, ancien chef d'institution, à Châtillon-sur-Oise.

1839. Lecaisne-Lemaire, propriétaire à Saint-Quentin.

1831. Lefebvre (Jean-Pierre), cultivateur, à Homblières.

Digitized by Google

1834. Lefebvre, cultivateur, à Montescourt-Lizerolles.

1860. Legrand-Coutte, à Crepy.

1843. Lemaire, notaire à Bohain.

1850. Lemaire-Journel, suppléant du juge de paix, au Câtelet.

1851. Lhérondelle fils, cultivateur, à Fayet.

1837. Lhérondelle, propriétaire à Montescourt-Lizerolles.

1828. Lhotte-Hérigny, propriétaire à Valécourt, commune de Chevresis-Monceau, par Ribemont.

1848. Mascret, cultivateur, à Homblières.

1845. Mascret-Elliot, cultivateur, à Vadencourt, commune de Maissemy.

1843. Mauduit fils (Charles), cultivateur, à Marteville.

1845. Mennechet (Melchior), cultivateur, à Essigny-le-Petit.

1847. Meuret, cultivateur, à Valécourt, commune de Chevresis-Monceau

1850. Midy (Théodore), propriétaire, à Saint-Quentin.

1843. Mignot-Lefebvre, cultivateur, à Prézelles, près Levergies, par le Câtelet.

1843. Monnot, cultivateur et fabricant, à Pontru.

1843. Morlet (Antoine-Constant), cultivateur, à Moy.

1834. Namuroy, propriétaire, à Thorigny, près de Saint-Quentin.

1835. Ostrel (le chevalier d'), propriétaire, à Urvillers.

1843. Pagnon-Malin, cultivat., à Courcelles, près de Fonsomme.

1843. Passet (Hyacinthe), cultivateur, à Aubencheul-aux-Bois.

1850. Pecqueux, propriétaire, à Saint-Quentin.

1838. Quéquignon (Désiré), membre du Conseil général de l'Aisne, cultivateur et maire à Happencourt, par Saint-Simon.

1842. Richard, cultivateur au Mesnil-Saint-Laurent.

1851. Robert (Jules), cult. à Brocourt, commune d'Omissy.

1844. Rocq, cultivateur, à Pontruet, près de Saint-Quentin.

1854. Salmon aîné, propriétaire, à Saint-Quentin.

Digitized by Google

1849. Séverin (Charles), cultivateur au Verguier.
1843. Tabary fils (Casimir), cultivateur, au Câtelet.
1845. Tardieu-Dupour, propriétaire, à Saint-Quentin.
1843. Testart Herbert, brasseur, à Fresnoy-le-Grand.
1843. Toffin (Marie-Dumas-Louis), notaire, à Bohain.
1844. Trocmé, maire, à Hargicourt, près du Câtelet.
1843. Vairon, cultivateur et maire, à Jeancourt.
1848. Vatin, propriétaire, à Bohain.
1851. Venet (Louis), cultivateur, à Marcy.
1839. Viéville (Edouard), cultivateur, à Chevresis Monceau, par Ribemont.
1832. Viéville (Victor), cult., à Chevresis-Monceau, par Ribemont.
1858. Villain, propriétaire, au Mont-Saint-Martin.
1835. Vinchon père, propriétaire, à Roupy.
1843. Vinchon (Jules), propriétaire, à Fluquières, près de Ham.

Arrondissement de Laon.

1839. Ancelot fils, propriétaire, à Champcourt, près Marle.
1829. Belin fils, cultivateur, à Câtillon-du-Temple, par La Fère.
1841. Brucelle-Boutroy, cult., à Laferté-Chevresis, par La Fère.
1841. Brucelle-Legras, cultivateur à Voyenne, canton de Marle.
1839. Boutroy, cultivateur, à Autremencourt, canton de Marle.
1848. Cordier (L.-D.), fab. de sucre, à Ugny-le-Gay, par Chauny.
. Courval (vicomte de) prop. à Pinon, com. d'Anizy-le-Château.
1835. Duplaquet, président du Tribunal de commerce de Chauny, maire de Viry-Noureuil, à Villequier-Aumont.
1843. Decroix, cultivateur, à Laferté-Chevresis, par La Fère.
1827. Delval fils, cultivateur, à Autremencourt, par Marle.
1827. Delval, proprietaire, à Eraucourt, près de Marle.
1844. Debrotonne (Arsène), propriétaire, à Laon.
1844. Debrotonne (A.), cultivateur, à Clermont, par Montcornet.

Digitized by Google

1844. Godard, cultivateur, à Courbes, par La Fère.

1847. Le Sellier de Chezelles (vicomte de), propriétaire, à Frières-Faillouël.

1847. La Tour du Pin Chambly (le comte de), propriétaire et maire, à Bosmont, par Marle.

1836. Malézieux, cultivateur, à Voharie, près de Marle.

1847. Meunier, cultivateur, à Autremencourt, par Marle.

1847. Pehu (Jean-Baptiste), propriétaire et maire, à Urcel, par Chavignon, près de Laon.

1843. Rabouille, méd.-vétérinaire à Vigneux, par Montcornet.

1845. Sohier, cultivateur, à Granlup, près de Marle.

1849. Turquin-Labrusse (Ch.), cult., à Chalandry, près de Laon.

1847. Viéville, cultivateur, à Pouilly, près de Laon.

1847. Wuafflard (Antoine-Auguste), cult. et maire, à Aumont-Fernu, commune de Vesle-et-Caumont, par Marle.

Arrondissement de Soissons.

1848. Lemaire (A.), cult. à Cœuvres-et-Valserie, p. Vic-sur-Aisne.

1847. Mitelette (Henri-Hub.), cultiv. et maire, à Blanzy-lès-Fismes.

1827. Pompery (A. de), prop. à Ciry-Salsogne, par Braisne.

Arrondissement de Château-Thierry.

1850. Hutin, cultivateur, à Lesart, commune de Montron.

1847. Lemoine (Ch.), prop. et maire, à Gland, par Château-Thierry.

1834. Maussion (de), propriétaire à Fossoy, près Château-Thierry.

1850. Mousseaux, cultivateur, à Fourches, près Château-Thierry.

1847. Maurigny (Jean-Sébastien), propriétaire à Craonne.

1847. Romain (Théodore), cult. à Coincy, par Oulchy-le-Château.

1844. Tillancourt (de), propriétaire, à Vieils-Maisons, canton de Charly.

Digitized by Google

Arrondissement de Vervins.

1836. Besson (Auguste), cultivateur et maire, à Guise.

1835. Besson (Charles), cultivateur, à Guise.

1847. Beaufrère (Pierre-Jean), meunier, à Macquigny.

1850. Cardot, cultivateur, à la ferme du Faye, commune de Thenailles, par Vervins.

1843. Chaseray, propriétaire, au Val-Saint-Pierre, près Vervins.

1849. Dubuquoy, cultivateur, à Eparcy, par Hirson.

1844. Duflot, cultivateur, à Lesquielles-Saint-Germain, par Guise.

1841. Godelle, membre du conseil d'Etat et du conseil général de l'Aisne, rue des Champs-Elysées, 13, à Paris.

1847. Lenain-Huguet, propriétaire et maire, au Sart, par le Nouvion-en-Thiérache.

1847. Sergent (Nicolas-Isidore), cultivateur et maire, à Nampcelle-la-Cour, près de Vervins.

Digitized by Google

MEMBRES CORRESPONDANS

de la Section d'Agriculture,

ne résidant pas dans le département de l'Aisne.

MM.

1846. Acar, fabricant de sucre, ancien maire de Ham (Somme).

1847. Bailly de Merlieux, secrétaire-général de la Société nationale d'horticulture de Paris, 8, rue du Jardinet.

1846. Beaumont (de), rue de Suresne, 17, à Paris.

1843. Bixio, à Paris, 25, rue Jacob.

1846. Bouchardat, pharmacien en chef des hospices de Paris.

1846. Boulard (✻), secrétaire du Comice agricole de la Marne, à Châlons-sur-Marne.

1850. Bouzier-d'Estouilly, à Estouilly, près de Ham (Somme).

1843. Cambacérès (de), membre de l'Assemblée législative, à Paris, 119, rue Saint-Dominique.

1843. Camus, inspecteur des forêts, à Sarbourg (Meurthe).

1840. Caumont (de) (✻), directeur de l'Association pour la conservation des monuments historiques, à Caen (Calvados).

1848. Charpentier-Courtin (✻), président du Comice agricole de Reims (Marne).

1853. Crépin (Auguste), maître de poste, à Bonavis (Nord).

1836. Delafosse (✻), professeur à l'école normale et à la Faculté des Sciences, à Paris, 47, rue d'Enfer.

Digitized by Google

1853. Delinselle, fabricant de sucre et maire, à Denain (Nord).

1848. Delacourt-Delvigne, cultivateur et fabricant de sucre, à Sancourt, près de Ham.

1853. Demesmay (✻), fab. de sucre, à Templeuve (Nord), membre de la chambre consultative de commerce de Lille.

1853. Desmoutiers (Ernest), cultivateur, à Vaucelles, arrondissement de Cambrai (Nord).

1843. Dottin, propriétaire et maire, à Berny, par Estrées-Deniécourt (Somme).

1844. Dumont, membre du conseil général de l'Oise, propriétaire, à Clermont (Oise).

1844. Dubois (Amable), membre de l'Assemblée législative et de l'Académie d'Amiens, à Paris.

1844. Duroisel, maître de poste, à Ham (Somme).

1844. Gasparin (le comte de) (✻), membre de l'Académie des Sciences, à Paris, 79, rue de Lille.

1850. Gomart (Auguste), négociant, à Ham.

1844. Havrincourt (le marquis d'), membre de l'Assemblée législative, propriétaire, à Havrincourt (Pas-de-Calais), par Cambrai.

1844. Hubert (✻), propriétaire et maire, à Guiscard (Oise).

1838. Jacques (✻), ancien jardinier du roi, à Neuilly, près de Paris.

1845. Jamin (J.-L.), pépiniériste, à Bourg-la-Reine, près de Paris.

1847. Jaubert (le comte de) (✻), président du bureau central de la Société d'agriculture des Ardennes, à Mézières.

1847. Labrosse-Bechet (✻), président du Comice agricole de Sedan.

1844. Lambert, propriétaire et cultivateur, à Saint-Eloi (Eure).

1848. Lecomte aîné, fabricant d'engrais, à Reims (Marne).

1853. Leduc, maître de poste à Senlis (Oise).

1848. Lefèvre (Elysée), insp. de l'agriculture, à Rambouillet.

Digitized by Google

1844. Lefrant, fabricant d'huile, à Muille-Villette, près de Ham (Somme).

1844. Lévêque, directeur de la *Gazette de Cambrai,* à Cambrai.

1853. Lethierry (Adolphe), propre, à Fives, près de Lille (Nord).

1844. Lignières (le comte de) (✻), propriétaire à Viéville, par Ham (Somme).

1850. Marotte fils, banquier, à Ham (Somme).

1844. Martine (Alphonse), propriét. et cult., à Tirlancourt (Oise).

1847. Millart, secrétaire du bureau central de la Société d'agriculture des Ardennes, à Charleville.

1850. Millet, président de la Société d'horticulture, à Angers.

1838. Obry, ancien président du Comice agricole d'Amiens, cultivateur, à Villers-Bretonneux (Somme).

1845. Odart (le comte) (✻), propriétaire, à la Dorée, près de Cormery (Indre-et-Loire).

1850. Petit de Buire, cultivateur, à Courcelles, près de Péronne.

1848. Peteaux, médecin-vétérinaire, à Pont-Audemer (Eure).

1843. Pinteville-Cernon (de), président du Comice agricole de la Marne, à Châlons (Marne).

1845. Poiteau (✻), botaniste et rédacteur des *Annales* de la Société d'horticulture, à Paris, 29, rue Saint-Victor.

1843. Pommier (✻), directeur du journal l'*Echo agricole,* à Paris, 10, rue Coquillière.

1844. Rendu (V. ✻), inspecteur général de l'agriculture, à Paris, 12, rue de l'Abbaye.

1843. Tocqueville (le baron de) (✻), président du Congrès du Nord et de la Société d'agric. de Compiègne, à Compiègne (Oise).

1848. Trien de Terdonck (du), président de la Société d'agriculture d'Anvers (Belgique).

Digitized by Google

1848. Vandeputte, médecin-vétérinaire du gouvernement, à Malines (Belgique).

1848. Van Houtte, horticulteur, à Gand (Belgique).

1848. Verschaffelt (Alexandre) horticulteur, à Gand (Belgique),

1848. Vis, président de la Société d'horticulture de Middelbourg (Hollande).

1840. Yvart (✻), inspecteur général des bergeries nationales, 49 *bis*, rue de Chabrol.

1843. Zeller, médecin-vétérinaire, à Ham (Somme).

Digitized by Google

SECTION D'INDUSTRIE.

MEMBRES CORRESPONDANS.

MM.

1851. Bernoville (Edouard) (✱), Président du Tribunal de Commerce, ancien membre résidant.

1846. Bosquette, apprêteur, à Saint-Quentin.

1850. Boucly-Marchant, négociant, à Saint-Quentin.

1849. Chenest, manufacturier, à Guise.

1846. Cordier (Clovis), propriétaire, à Saint-Quentin.

1844. Cordier-Nobécourt, ingénieur et négoc., à Saint-Quentin.

1846. Daudville (Alphonse), négociant, à Saint-Quentin.

1846. Denoyon (Ernest), ancien marchand de tissus à Saint-Quentin.

1844. Dufour (Félix), négociant, à Saint-Quentin.

1846. Guilbert, négociant, à Saint-Quentin.

1859. Hugues-Cauvin, négociant, à Saint-Quentin.

1846. Lefranc (Emile), blanchisseur, à Saint-Quentin.

1854. Legendre, négociant, à Rouen.

1846. Lehoult (Jules), négoc., juge au Tribunal de commerce.

1859. Lehoult (Ernest), négociant, à Saint-Quentin.

1859. Lecuyer, banquier, à Saint-Quentin.

1846. Serret (Charles), ancien blanchisseur, à Valenciennes.

1846. Tausin, apprêteur, à Saint-Quentin.

1829. Rogé (Adolphe), négociant, à Cambrai (Nord).

Digitized by Google

1847. Braconnier (Jean-Marie), marchand de grains et maire, à Evergnicourt, par Neufchâtel.

1843. Briquet-Jacquemin, fab. de sucre, à Saint-Lazarre, près de Saint-Quentin.

1851. Carlier-Vitu, manufacturier, à Ribemont.

1847. Cordier (Louis-Désiré), fabricant de sucre et maire, à Ugny-le-Gay, par Chauny.

1843. Dabancourt, manufact., à Avesnes, près de Saint-Simon.

1848. Delacourt-Delvigne, fabricant de sucre, à Sancourt, près de Ham.

1840. Delvigne (Charles), fabricant de sucre, à Dury.

1827. Delvigne-Baquet, fabricant de sucre, à Dury.

1845. Devaux, brasseur, au Câtelet.

1847. Gardin (Auguste), fabricant de fécule, à Vic-sur-Aisne.

1850. Gérard-Marécat, maire, à Montbrehain.

1848. Lecomte, aîné, fabricant d'engrais, à Reims (Marne).

1848. Lefèvre-Desains, fab. d'engrais, à Saint-Quentin.

1844. Lefrant, fabricant d'huile, à Muille-Villette, près de Ham.

1838. Martine (Ed.), fabricant de sucre, à Aubigny, par Ham.

1854. Milon-Jacquemin, fabricant de sucre, à Chauny.

1843. Monnot, fabricant de sucre, à Pontru.

1841. Quéquignon (Edmond), fabricant de sucre, à Grugies.

1859. Rigaut-Decaudin, manufacturier, à La Fère.

1851. Sarrazin-Dehollain, négociant à Saint-Quentin.

1850. Sauvaige-Fretin, fabricant de sucre, à Guizancourt, par Le Câtelet.

1843. Testart-Herbert, brasseur, à Fresnoy-le-Grand.

1851. Théry (Privat), fabricant de sucre, à Seraucourt.

1834. Théry, fabricant de sucre et maire, à Grugies, près de Saint-Quentin.

Digitized by Google

1844. Seydoux (✱), membre du corps législatif, directeur de la filature de laine du Câteau (Nord).

1855. Robert-Belin, négociant, à Saint-Quentin.

1844. Souplet (Henri), négociant, à Saint-Quentin.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

dans le 2e Volume de la 3e Série des Travaux de la Société.

TRAVAUX DE 1858 A 1859.

Séances publiques.

Séance publique du 26 décembre 1858.

	Pages
Discours de M. Héré, Président.	5
Rapport de M. Guiral, sur le Concours de Littérature. . .	11
Rapport de M. Lefèvre, sur le Concours de Moralité entre les Agents de l'Industrie	11
Rapport de M. Blin, sur le Concours pour les Prix d'apprentissage.	21
Florent et Justin ou les Deux Ouvriers, pièce de vers, par M. Magne	24

Séance publique du 10 Mai 1858.

Discours de M. Héré, Président.	38
Rapport de M. Bourbier, sur le Concours d'Horticulture. .	41

Digitized by Google

Séance publique du 16 Mai 1859.

Présidence de M. Guiral.

Rapport de M. Bourbier, sur le Concours d'Horticulture. . 44

Sciences et Arts.— Agriculture.

L'Architecture française et les Arts qui s'y rattachent, considérés en province, au Moyen-Age et dans les temps Modernes, par M. Bénard, membre résidant. . . . 46

Restauration décorative de la Collégiale de Saint-Quentin, par M. Gustave Demoulin, membre résidant. . . . 69

Recherches sur les Eaux ferrugineuses de Saint-Quentin, par M. Louis Blin, membre résidant. 101

De l'Etiologie du Tournis, par M. Garcin, membre résidant. 113

Rapport sur le 1er numéro d'un journal portugais imprimé à Lisbonne et intitulé : *O archivo rural, jornal de Agricultura, Artes et Sciencias correlativas*, par M. Félix Midy, membre résidant. 139

Notions de Géologie, appliquée à l'Agriculture, aux Constructions et à l'Industrie. 145

Littérature.

De la Peine de Mort, par M. Carré, membre résidant. . . 162

Quelques idées sur l'éducation des jeunes Filles de la classe moyenne, par M. Guiral, membre résidant. . . . 197

Quelques pages sur l'Idéal, par M. Charles Daudville, membre résidant. 221

Poésie.

Pourquoi l'homme n'est pas parfait, par M. Héré, membre résidant 267

Plusieurs Fables, par M. Héré.

Le Lapereau et le vieux Lapin 270

L'Enfant et la Glace. 274

Digitized by Google

Le Jardin bien tenu. 276
L'Oiseau blessé 278
Les deux Fleurs de Pêcher. 279
L'Enfant et la Chandelle 284

Appel au Printemps, par M. Charles Daudville, membre résidant. 283
Le Jardin, sorite, par le même 286
L'Astrologue, imitation d'une pièce de vers d'Agathias, par M. Félix Midy, membre résidant 289
Un Convoi, récit, par M. Eugène Gronnier, membre résidant. 294
La Mésaventure du poète Châteaubrun, par M. Eugène Magne, ancien membre résidant 297
Les Enfants au Printemps, par M. Joachim Malézieux, membre correspondant 307

Rapport sur le Concours de Poésie de 1859, par M. Gustave Demoulin, membre résidant. 311
Sujets mis au Concours pour 1860 331

De l'origine et de la transmission du Virus Vaccin, par M. Blin, membre résidant. 333

Listes des Sociétés correspondantes. 341
Tableau des membres de la Société. 351
Membres correspondants (section des Sciences et des Lettres). 353
Section d'Agriculture. — Membres correspondants appartenant au département de l'Aisne. 360
Membres correspondants de la section d'Agriculture, ne résidant pas dans le département de l'Aisne. 366
Section d'Industrie. — Membres correspondants. 370
Table des matières 374

Digitized by Google

ERRATA.

Page 33, vers 10e, au lieu de *célébrité*, lisez: *félicité*.

Même page, vers 15e, au lieu de: *comme il l'est*, lisez: *comme enfant*.

Même page, vers 22e, au lieu de: *Mille et une Nuits*, lisez: *Fabuleuses Nuits*.

Page 54, ligne 22, au lieu de: *lorsque le rude hiver*, lisez: *quand le bonhomme hiver*.

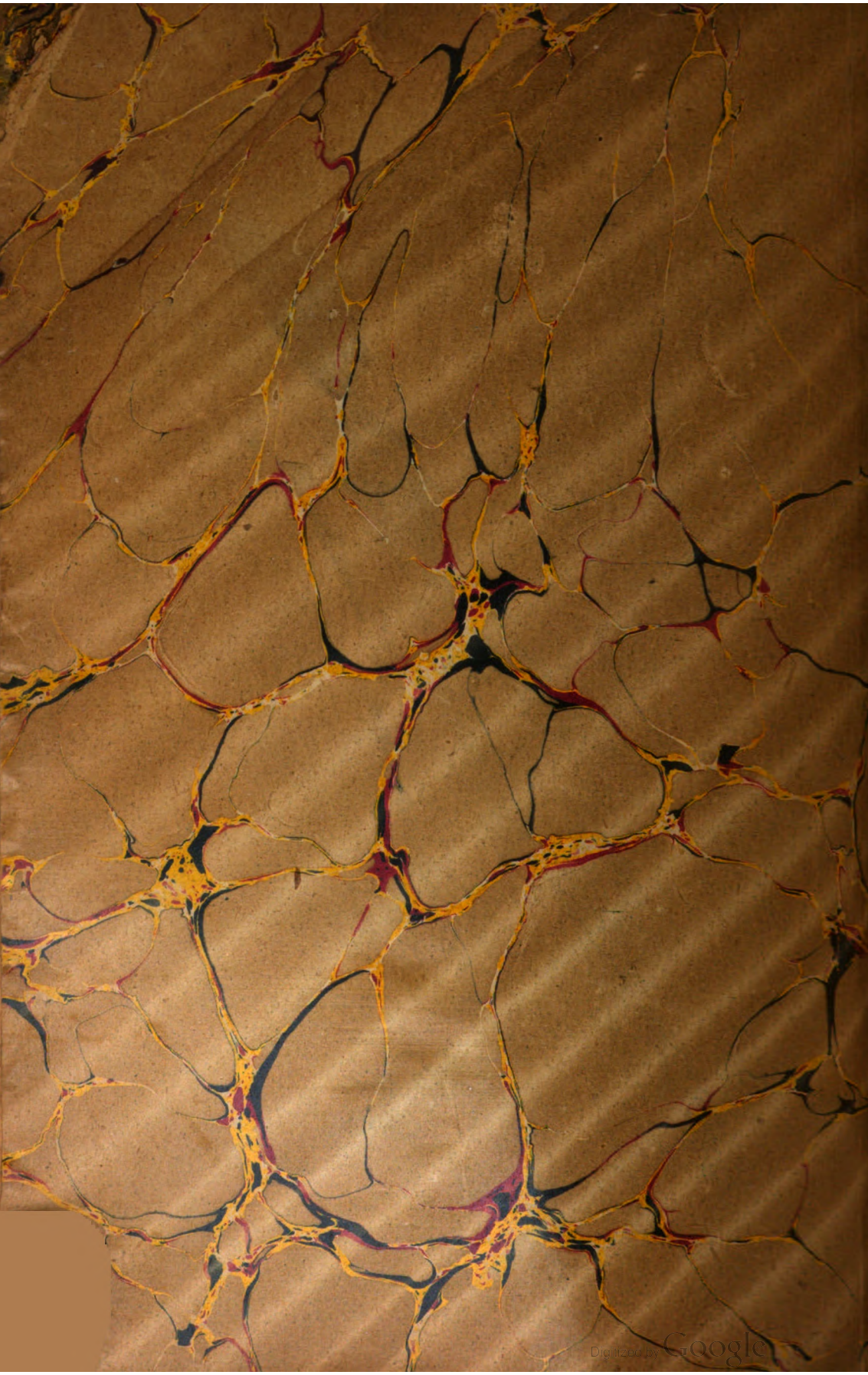
Page 164, ligne 1re, au lieu de: *concluerons*, lisez: *conclurons*.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 105 526 008